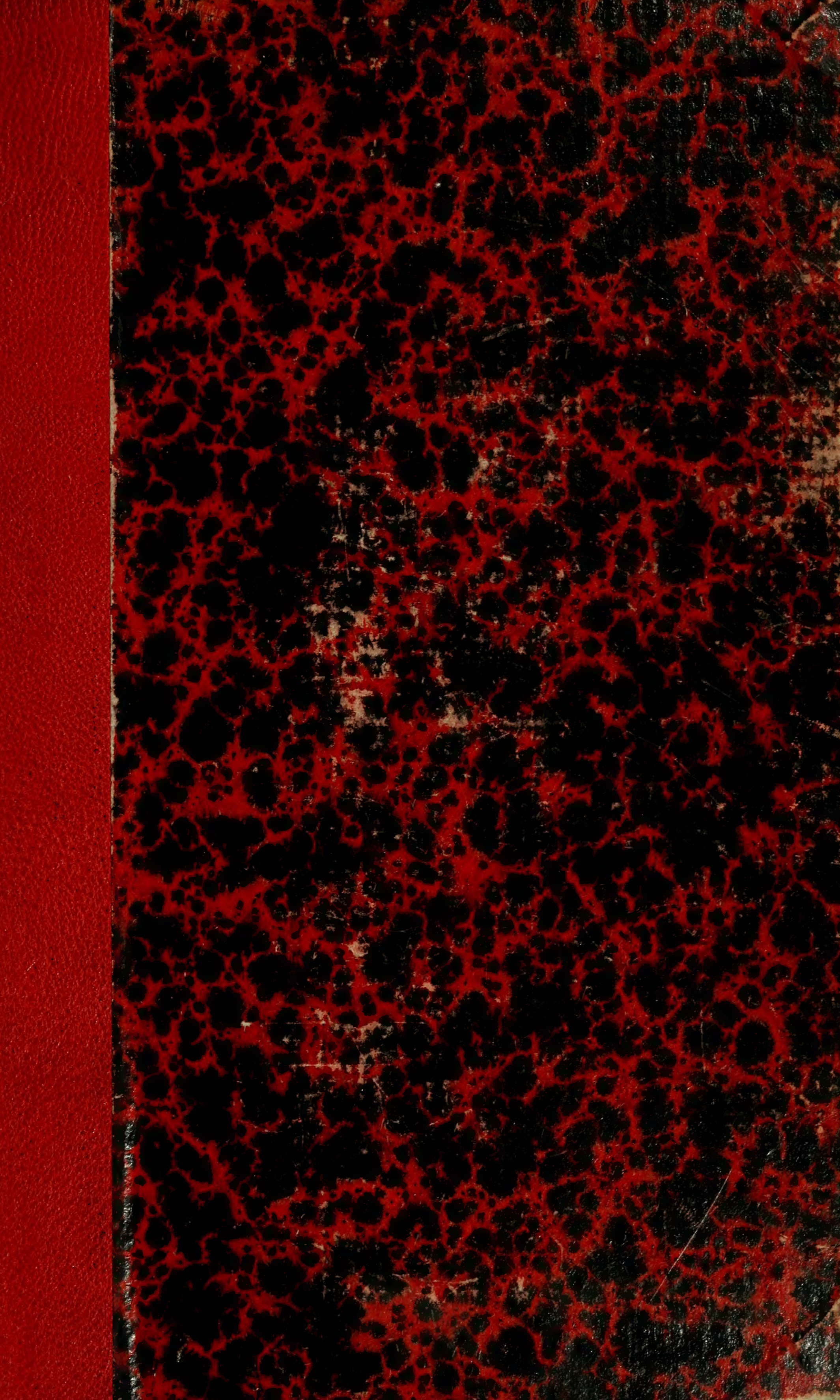
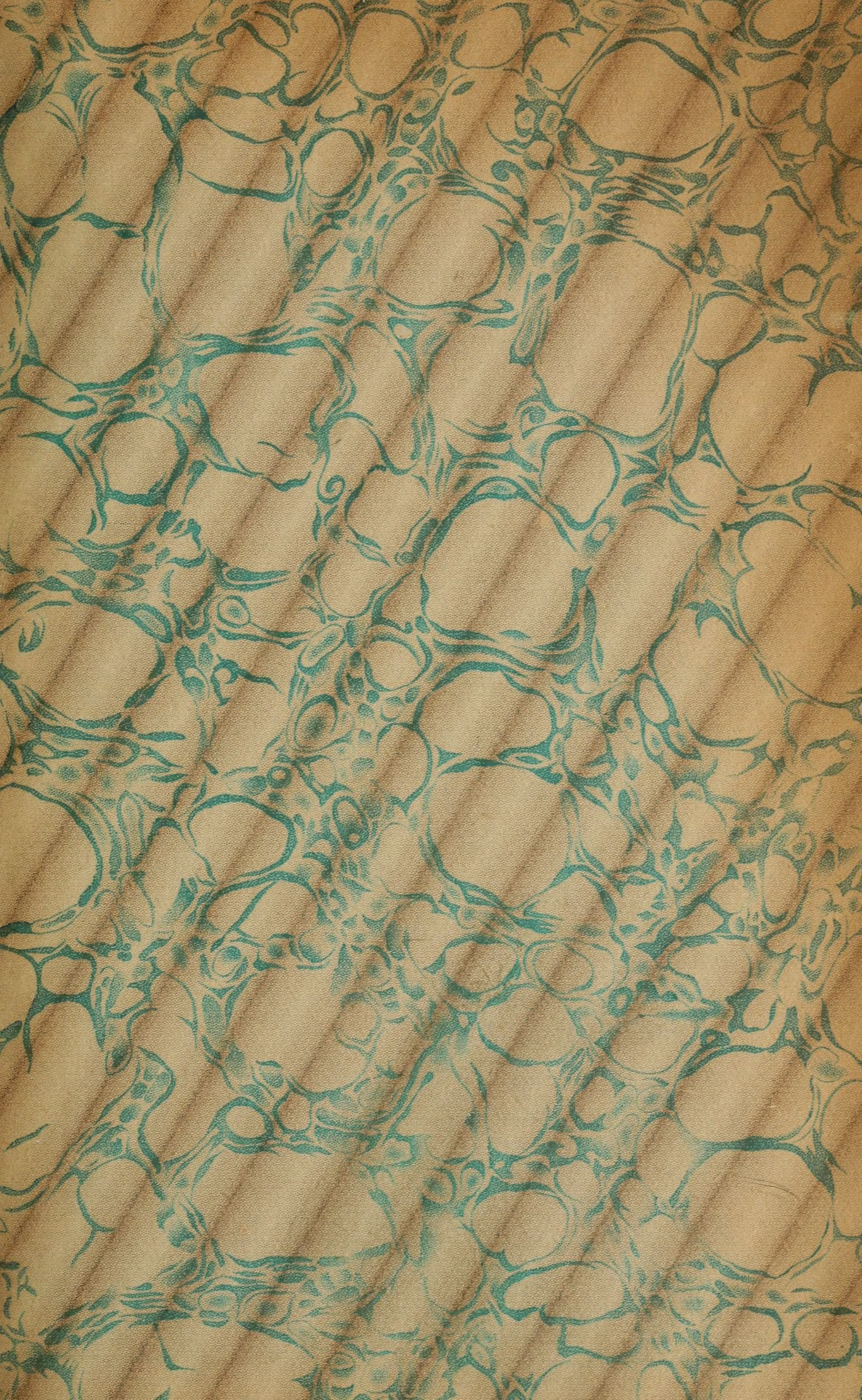






Essai sur l'Evolution

de la

Prononciation du Castillan

depuis le XIVme siècle

D'APRÈS LES THÉORIES DES GRAMMAIRIENS
ET QUELQUES AUTRES SOURCES

PAR

H. GAVEL



ÉDOUARD CHAMPION, ÉDITEUR
Quai Malaquais, 5, PARIS (VIe)

IMPRIMERIE J. LABÉGUERIE & G. LAHONTAA
Rue du Château, 2, BIARRITZ

1920

A MES VÉNÉRÉS MAÎTRES

MM. ERNEST MÉRIMÉE ET EMILE ERNAULT

HOMMAGE D'AFFECTUEUSE RECONNAISSANCE

AVANT-PROPOS

Les *Disquisiciones* de Cuervo fournissaient déjà, pour la connaissance de la prononciation ancienne du castillan, une excellente base, et les magistrales investigations de Mr Menéndez Pidal, exposées notamment dans son étude du Poème de *Yúçuf* et dans sa grande édition du *Cantar de Mio Cid*, ainsi que les publications de Ford et d'autres érudits, sont venues apporter des précisions nouvelles sur de nombreux points de cette question. Mr Cotarelo lui-même, bien qu'ayant soutenu certaines opinions qui nous paraissent inadmissibles, a fourni par ses recherches *(Fonología española)* quelques matériaux complémentaires. Nous avons cru cependant qu'après ces consciencieuses et savantes études il restait encore place pour un travail d'ensemble présentant un tableau de l'évolution de la prononciation du castillan depuis le XIVe siècle, d'après les théories des grammairiens et quelques sources accessoires.

La prononciation espagnole moderne a été fort bien étudiée dans ces dernières années, grâce surtout aux recherches d'un excellent phonéticien, qui est en même temps un expérimentateur de premier ordre, Mr Navarro Tomás. Pour la partie de notre travail qui a trait à l'époque actuelle, nous avons fait de larges emprunts à ses travaux, en particulier à son *Manual de pronunciación española*. Nos nombreux séjours en des régions d'Espagne fort diverses, et notre expérience, déjà longue, de professeur de français dans des classes d'élèves étrangers, venus de tous les points de la péninsule ibérique et de l'Amérique espagnole ou même portugaise,

nous ont permis de formuler aussi, à l'occasion, quelques remarques personnelles.

Parmi les vieux auteurs, rares sont ceux qui ont réussi, comme Juan Pablo Bonet, à donner des descriptions vraiment scientifiques des procédés d'articulation : en général, c'est en confrontant les témoignages, en les complétant les uns par les autres et par les indices tirés des graphies, qu'il devient possible de reconstituer, avec une approximation suffisante, la prononciation ancienne à ses diverses époques : cette partie de notre travail requérait donc une méthode assez complexe.

Dans la désignation ou la description des sons nous avons essayé d'éviter un défaut auquel n'ont pas échappé certains phonéticiens modernes, notamment Mr Josselyn, et qui consiste à omettre, de parti-pris en quelque sorte, l'indication des impressions auditives auxquelles correspondent les procédés d'articulation qu'ils enregistrent. Ne pas tenir compte de l'oreille dans les phénomènes du langage, c'est, à notre avis, une erreur presque aussi grave, bien qu'en sens inverse, que celle qui consisterait à ne pas tenir compte des organes phonateurs, puisque sans l'oreille il n'y aurait pas de langage. Négliger d'indiquer, d'une façon au moins approximative et en se servant de rapprochements avec des sons connus existant en d'autres langues, les impressions auditives, c'est faire comme un technicien de la peinture qui, en mentionnant d'une façon très complète les procédés de fabrication des couleurs et les substances qui entrent dans leur composition, n'essayerait pas de préciser la nuance qu'elles fournissent pour l'œil.

A Mrs Ernest et Henri Mérimée nous sommes redevable de fort précieux avis. Dans notre famille même nous avons trouvé des collaborateurs d'un dévouement inlassable. Mrs Martinenche et J. de Urquijo ont mis aimablement leur bibliothèque à notre dispo-

sition. Notre collègue et ami Mr Delpy nous a aidé très complaisamment dans quelques besognes préparatoires particulièrement ingrates. Nous avons pu étudier directement, grâce à Mr Hassen Abdelmoula, la prononciation tunisienne de l'arabe, et grâce à Mr Alitensi et à diverses personnes de sa famille, celle des Judéo-Espagnols de Constantinople. Mrs Américo Castro, Georges Lacombe, et nos collègues Mrs Albert Léon, Boussagol, Dibie, Lambert, Baradat et Marquèze nous ont rendu d'appréciables services à des titres divers. Que tous veuillent bien agréer l'expression de notre reconnaissance.

Nous ne nous dissimulons pas les imperfections de ce travail, dont certaines parties ont été rédigées dans des conditions parfois difficiles. Tel qu'il est, nous souhaitons que les hispanisants puissent lui trouver quelque intérêt, en attendant qu'il soit rendu inutile par la grande histoire de la langue espagnole que prépare Mr Menéndez Pidal, et par l'étude à laquelle travaille Mr Navarro Tomás sur l'évolution de la prononciation castillane du XVe au XVIIe siècle.

CHAPITRE I

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES

§ 1. — Nous ne traiterons pas en détail des transformations qu'ont subies les voyelles en passant du latin populaire au castillan ancien. Cette question a été excellemment traitée par D. Ramón Menéndez Pidal dans son *Manual de gramática histórica española* (1). Nous nous contenterons (uniquement pour donner à notre étude un point de départ plus précis) de résumer cette question sous la forme de cinq tableaux qui n'ont aucune prétention à l'originalité : ils sont fortement inspirés du manuel précité, dont ils ne font souvent que résumer la théorie, et auquel nous renvoyons pour le détail ainsi que pour les exceptions et cas particuliers.

(1) 4e édit., Madrid, 1918, p.p. 43-73.

§ 2. — Voyelles toniques.

SON EN LATIN CLASSIQUE	SON EN LATIN POPULAIRE	TRANSFORMATIONS PROBABLES OU POSSIBLES EN ROMANCE PRÉHISTORIQUE	FORME DU CASTILLAN ANCIEN
ă : lătus ā : grāno	a : peut-être différencié, peut-être moyen.	a : moyen	a : probablement moyen. { lado, grano
ĕ : tĕrra ae : caelo	e { terra, celo	e : allongé > è e > ée	ie { tierra, cielo
ē : rēte œ : fœno ĭ : cĭbo	ẹ { rẹte, fẹnọ, cẹbọ	. . . .	e : probablement fermé à l'origine, plus tard moyen. { red, feno, ceuo (= cevo)
ī : fīco	i : fico	. . . .	i : figo
ŏ : bŏno	o : bonọ	o : allongé > ò o > ọ́ o > ú o > úö	ue : bueno
ō : leōne ŭ : bŭcca	ọ { leọne, bọcca	. . . .	o : probablement fermé à l'origine, plus tard moyen. { leon, boca
ū : mūro	u : murọ	. . . .	u : muro
au : auro	au : aurọ	òu : cf. le galicien òuro	o : probablement moyen : oro.

§ 3. — Voyelles atones en syllabe initiale.

SON EN LATIN CLASSIQUE	SON EN LATIN POPULAIRE		TRANSFORMATIONS PROBABLES EN ROMANCE PRÉHISTORIQUE	FORME DU CASTILLAN ANCIEN	
ă : ămíco	a : peut-être différencié, peut-être moyen.		a : moyen	a : probablement moyen.	amigo
ā : pānária					panera
ĕ : sĕnióre	e : probablement fermé, peut-être encore légèrement différencié suivant les cas.	senióre	. . . .	e : probablement fermé.	señor
ae : praecone		precọ́ne			pregon
ē : sēcúro		secúrọ			seguro
œ : (rare)					
ĭ : pĭscáre		pescáre			pescar
ī : cīvitáte	i : civẹtate		. . . .	i : cibdad	
ŏ : dŏminiáre	o : probablement fermé, peut-être encore légèrement différencié suivant les cas.	domẹniáre	. . . .	o : probablement fermé.	domeñar
ō : nōmináre		nomẹnáre			nombrar
ŭ : sŭspécta		sospécta			sospecha
au : pausáre		pausáre	pousáre		posar
ū : jūdicio	u : iudícịo		. . . .	u : juizio ou juuizio	

§ 4. — Voyelles protoniques internes.

SON EN LATIN CLASSIQUE	SON EN LATIN POPULAIRE		TRANSFORMATIONS PROBABLES EN ROMANCE PRÉHISTORIQUE		FORME DU CASTILLAN ANCIEN	
ă : calăméllo ā : laborātóre	a : peut-être moyen, peut-être différencié.	calaméllo	. . . .		a : probablement moyen.	caramiello labrador
ĕ : pipĕráta ē : catēnáta ĭ : decĭmáre	e : probablement fermé, peut-être encore différencié.	piperáta catenáto decemáre	avant de disparaître agit sur les consonnes voisines pour les transformer de sourdes en sonores si elles sont intervocaliques.	*peberada *cadenado *dezemare	disparaît	pebrada candado dezmar
ī : (rare)	. . . .		. . . .		. . . .	
ŏ : *tempŏrā́no ō : honōráre ŭ : (rare)	o : probablement fermé, peut-être encore différencié.	temporáno onoráre	avant de disparaître agit sur les consonnes voisines pour les transformer de sourdes en sonores si elles sont intervocaliques.	*temporano *onorare	disparaît	temprano ondrar et onrar
ū : (rare)	. . . .		. . . .		. . . .	

§ 5. — Voyelles posttoniques internes.

SON EN LATIN CLASSIQUE	SON EN LATIN POPULAIRE		TRANSFORMATIONS PROBABLES EN ROMANCE PRÉHISTORIQUE		FORME DU CASTILLAN ANCIEN	
ă : órphăno	a : probablement moyen.	órfanọ	. . . .		a : probablement moyen.	huerfano
ĕ : duódĕcim	e : probablement fermé, peut-être encore légèrement différencié.	dódẹce	avant de disparaître agit sur les consonnes voisines, pour les transformer de sourdes en sonores si elles sont intervocaliques.	dódẹze	disparaît	doze
ĭ : cúbĭtọ		cóbẹtọ		cóvẹdo		cobdo
ŏ : lèpŏre	o : probablement fermé, peut-être encore légèrement différencié.	lèpore	avant de disparaître agit sur les consonnes voisines, pour les transformer de sourdes en sonores si elles sont intervocaliques.	lèbore	disparaît	liebre
ŭ : úngŭla		úngọla		ungla		uña

§ 6. — Voyelles atones en syllabe finale.

SON EN LATIN CLASSIQUE	SON EN LATIN POPULAIRE		TRANSFORMATIONS POSSIBLES EN ROMANCE PRÉHISTORIQUE	FORME DU CASTILLAN ANCIEN	
ă : ámăt ā : dúbitās	a : soit moyen, soit différencié.	ámat dúbetas	. . . .	a : probablement moyen.	ama dubdas
ĕ : grándĕ ē : veritátēs ĭ : jovĭs	e : probablement fermé, peut-être différencié.	grande veretates joves	. . . .	e : probablement fermé, caduc.	grande grand et grant verdades jueves
ī : vénī	i : véni		ne devient e qu'après avoir agi sur la voyelle précédente.	e : probablement fermé, caduc.	vine
ŏ : cítŏ ō : quándō ŭ : opŭs	o : probablement fermé, peut-être différencié.	cédo quándo opos	. . . .	o : probablement fermé.	cedo quando huebos
ū : sensūs	probablement u peut-être déjà o	sesus sesos	. . . .	o : probablement fermé,	sesos

Aux tableaux précédents nous ajouterons seulement les considérations suivantes, relatives à quelques diphtongues.

§ 7. — Les diphtongues *ie* et *ue*.

L'*e* bref du latin classique, devenu en latin populaire *e* ouvert tonique, a donné en castillan la diphtongue *ie*. Comment cette transformation s'est-elle produite ? Nous démontrerons plus tard qu'à l'époque où a été composé le *Cantar de Mio Cid*, c'est-à-dire probablement vers le milieu du XIIe siècle, l'accent, au moins pour la première de ces diphtongues, était déjà sur l'*e*.

Voici comment il est probable, d'après nous, que la diphtongaison s'est produite : l'*e* ouvert tonique du latin populaire s'est d'abord allongé, au point qu'il a fini par se dédoubler ; par exemple le mot *venis* a dû se prononcer successivement *vènes*, puis *vèènes*, ou, pour exprimer la chose plus clairement, *v è e n e s*. Puis un phénomène de dissimilation s'est produit, et le premier *e* (celui qui avait gardé l'accent) est devenu fermé et l'on a eu ainsi une forme *v é e n e s*. Cet *e* continuant la même évolution s'est fermé de plus en plus, et a fini par aboutir à un *i*.

La transformation de l'*o* ouvert du latin populaire en la diphtongue *ue* a dû suivre une marche analogue. Par exemple, le mot latin *bonum* a dû passer d'abord par les phases suivantes : *bŏnu*, *bòno*, *b ò o n o*. Mais ici, le phénomène a été compliqué par un affaiblissement du second élément de la diphtongue en *e*. A priori, il est difficile de dire si cet affaiblissement s'est produit au temps où le premier élément était encore un *o* ouvert, ou seulement plus tard. Toutefois, le fait qu'en très vieux wallon on trouve encore une forme *buona* dans la cantilène de Sainte-Eulalie, le fait que les assonances du *Cantar de Mio Cid* supposent encore une forme *uó* (ainsi que l'a démontré D. Ramón Menéndez Pidal), et qu'en italien même l'*o* se conserve aujourd'hui, tend à faire supposer, sans cependant nous en donner la certitude, que l'affaiblissement de *o* en *e* ne s'est produit que bien plus

tard encore, alors que le premier élément était déjà devenu *u*. Si donc nous reprenons pour la compléter la série de formes commencée plus haut, nous pourrons proposer, comme étant la plus vraisemblable, l'évolution suivante : *bŏnu*, *bòno*, *bóono*, *búono*. Puis *búono* est devenu dans certaines régions *buóno*, et dans d'autres il est devenu *bueno*. Dans les régions ou il est devenu *bueno*, il est difficile de dire si l'*o* est devenu *e* antérieurement au glissement de l'accent tonique de l'*u* à l'*o*, ou postérieurement à ce glissement, et si par conséquent on a eu la série *búono, búeno, buéno* ou au contraire la série *búono, buóno, buéno*. Toutefois, comme le timbre des voyelles toniques est plus stable que celui des voyelles atones, nous inclinerions plutôt à croire, pour notre part, qu'un changement de timbre aussi considérable qu'un passage de *o* à *e* a dû se produire *antérieurement* au glissement d'accent.

Quelle que soit l'époque où ce passage de *o* à *e* du second élément de la diphtongue s'est effectué, il est probable qu'il s'est fait par l'intermédiaire du son ö. (Nous représentons par ce signe le son qu'a en français actuel le groupement *eu*). L'une des deux formes de ce son, c'est-à-dire ici la forme ouverte, paraît être en effet l'intermédiaire tout naturel entre le son de *o* ouvert et celui de *e*.

Notre théorie d'après laquelle la diphtongaison de l'*e* et de l'*o* ouverts toniques du latin populaire proviendrait d'un allongement de ces voyelles, semble corroborée par les considérations suivantes. — En castillan la diphtongaison se produit, même lorsque ces voyelles sont entravées, c'est-à-dire lorsqu'elles sont suivies de deux ou plusieurs consonnes dont la première au moins appartient à la même syllabe que la voyelle tonique. Mais on sait qu'à cet égard le castillan est presque une exception entre les langues romanes qui pratiquent la diphtongaison. Parmi celles-ci, la plupart, comme l'italien et le français par exemple, s'en abstiennent si la voyelle est entravée. Or, pourquoi ne diphtonguent-elles point en ce cas ? — Si la diphtongaison a commencé par être un simple allongement, la réponse est facile :

le français et l'italien allongeaient sans inconvénient la voyelle lorsqu'elle terminait la syllabe ; mais lorsqu'après cette voyelle il fallait encore prononcer une consonne suivie elle-même d'une ou plusieurs autres consonnes, le temps matériel nécessaire à l'articulation de la première des consonnes formant l'entrave diminuait d'autant celui qui était employé à la prononciation de la voyelle.

Mr Menéndez Pidal ne croit pas que dans les diphtongues *ie* et *ue* provenant respectivement de *e* bref et *o* bref toniques latins, l'accent tonique ait été primitivement sur la première lettre de la diphtongue, et il en donne cette raison, qu'il n'est pas vraisemblable que l'élément adventice ait pu avoir l'accent. Mais cette difficulté disparaît si l'on adopte l'hypothèse que nous venons d'exposer.

§ 8. — La diphtongue latine *ae*.

Elle ne donne lieu à aucune observation autre que celles présentées par D. Ramón Menéndez Pidal. Elle a subi, quand elle portait l'accent tonique, exactement le même traitement que l'*e* bref tonique. On doit conclure qu'elle s'était confondue avec cet *e* dès avant l'époque où la diphtongaison a commencé de se produire.

§ 9. — La diphtongue latine *au*.

Comme on le sait, la diphtongue *au* se réduit régulièrement à *o* en castillan. Cette réduction a dû se produire à une époque relativement tardive, au moins dans le domaine ibérique. — En effet, d'une part, il n'est pas possible de supposer que *au* latin s'était réduit en latin populaire à *o* fermé ; ce phénomène n'est pas absolument sans exemple dans l'histoire des langues, puisqu'il s'est produit en français moderne ; mais le toscan et le vieux français montrent bien que c'est à un *o* ouvert qu'avait abouti chez eux la diphtongue *au* du latin. Il est donc vraisemblable qu'en castillan aussi cette diphtongue a d'abord donné un *o* ouvert, bien que par la suite cet *o* ait pu devenir moyen ou même

fermé. Mais la transformation de *au* tonique en *o* n'a pu se produire, ou tout au moins s'achever, que postérieurement à l'époque où la diphtongaison de l'*o* ouvert tonique provenant d'un *o* bref latin avait déjà commencé ; car si *au* tonique avait donné un simple *o* ouvert avant l'époque où la diphtongaison a commencé, on ne voit pas pourquoi cet *o* ouvert aurait échappé à son action. On a tort d'ailleurs de croire que la réduction de *au* à *o* s'est faite de bonne heure en latin : les quelques exemples célèbres que l'on trouve dès le III[e] siècle sont probablement des phénomènes isolés ; le fait que ni en italien ni en français l'*o* ouvert provenant de *au* latin n'a subi la diphtongaison, montre bien que, dans ces langues également, la réduction a été tardive. Et non seulement elle a été relativement tardive là où elle s'est faite, mais de plus elle n'a pas été générale, puisqu'un très grand nombre de patois du midi de la France conservent encore aujourd'hui la diphtongue *au* latine. — Une autre considération prouve également que ce changement de *au* en *o* ne s'est réalisé qu'à une époque assez tardive : c'est que les consonnes sourdes qui suivaient la diphtongue *au* et qui elles-mêmes étaient suivies d'une voyelle, ne sont pas toujours devenues sonores. Par conséquent *paucum*, par exemple, n'est devenu *poco* que postérieurement à l'époque où le *c* intervocalique devenait *g*, et où *amicum* est devenu *amigo* ; sans quoi on aurait aujourd'hui *pogo* et non pas *poco*. Il n'y a qu'une exception : c'est la forme *pobre*. Mais comme l'explique D. Ramón Menéndez Pidal, il faut peut-être rattacher *pobre* à un latin populaire *poperem*, plutôt qu'à la forme classique *pauperem*.

On pourrait se demander cependant si *poco* ne serait pas un mot demi-savant : dans ce cas, le traitement de *paupere* donnant *pobre* prouverait simplement deux choses :

1° Que la réduction de *au* à *o* est postérieure à l'époque où a commencé la diphtongaison de *o* bref tonique, ainsi que nous l'avons établi plus haut ;

2° Que la diphtongue *au* n'a pas empêché la sonorisation des sourdes intervocaliques.

Ce qui, à première vue, semblerait corroborer cette hypothèse, c'est que précisément à côté de *paupere* > *pobre*, nous avons *causa* > *cosa*, avec *s* sonore en castillan ancien ; comparer le vieux français *povre*, le français *chose* (avec *s* sonore) et le français méridional *paoubre*, *causa*.

D'autre part, il n'y aurait aucune difficulté à admettre que *poco* peut être un mot demi-savant : il aurait passé dans la langue trop tard pour subir la sonorisation de la sourde intervocalique *c*, mais assez tôt encore pour subir la transformation de *au* en o. Cependant, l'espagnol *supe* qui représente, par l'intermédiaire d'un type *sope*, une forme **saupi*, métathèse de *sapui*, paraît confirmer la régularité du maintien de la sourde *c* dans *paucum* > *poco*. — Voir d'ailleurs plus loin, § 79, I.

§ 10. — De l'*e* provenant de la diphtongue romane *ai*.

On trouvera dans le *Manual de gramática histórica española* de D. Ramón Menéndez Pidal, chapitre II, § 9, n° 2, tous les renseignements nécessaires sur la formation de cet *e*. Nous nous contenterons de remarquer qu'il a d'abord dû être ouvert (car le son d'*e* ouvert est plus voisin du son de *a* que le son de *e* fermé). — Voici comment les choses ont dû se passer. Dans la diphtongue *ai*, on conçoit très bien que l'*a* ait été sollicité à incliner vers *e* : le son de *e* est un intermédiaire entre *a* et *i* ; donc les organes de la voix adoptent, quand on prononce un *e*, une position plus voisine de celles qu'ils prennent lorsqu'on prononce un *i*, que de celle qu'ils occupent lorsqu'on prononce un *a* : par suite, on fait (dans le langage courant) un moins grand effort en prononçant *ei* qu'en prononçant *ai*.

Aussi est-il probable que dans le cas en question, *ai* s'est d'abord changé en *ei* (avec un *e* ouvert) ; cette forme *ei* subsiste encore en gali-

cien, et elle a subsisté longtemps aussi en portugais, bien qu'actuellement elle s'y soit réduite à *e* dans la prononciation. En castillan, elle s'est réduite de très bonne heure à *e*.

§ 11. — Des protoniques et posttoniques internes disparues.

On trouvera dans le *Manual* de D. Ramón Menéndez Pidal, chapitre II, §§ 23, 24, 25 et 26, les règles relatives à la disparition ou à la conservation des protoniques et posttoniques internes. Nous nous contenterons de faire observer que leur disparition a dû être relativement tardive, sauf dans quelques cas où elle se produisait déjà en latin, et dans certaines combinaisons où elles avaient dû tomber de très bonne heure. Le fait que dans des mots comme *veritates, catenatum*, etc., la transformation en sonores des sourdes intervocaliques a pu se faire, montre que la disparition des protoniques et des posttoniques internes ne s'est produite qu'après cette transformation. D'ailleurs, il est probable que leur chute est apparentée au phénomène de l'apocope, que nous étudierons spécialement plus loin (§ 54), et que ces deux phénomènes ont dû apparaître à la même époque.

§ 12. — Les consonnes.

Pour les consonnes, nous renvoyons également au *Manual* de D. Ramón Menéndez Pidal, dont le chapitre III est consacré à cette sorte de lettres. Ici encore nous nous contenterons de faire des tableaux généraux, sans entrer dans le détail, tableaux que nous complèterons ensuite par quelques considérations sur certains points spéciaux.

§ 13. — Consonnes initiales ou groupes consonantiques initiaux.

FORMES EN LATIN CLASSIQUE		FORMES CASTILLANES DU XIVe SIÈCLE
d	*d*igito	*d*edo (reste sans changement).
g (devant *a*, *o*, *u*)	*g*audio	*g*ozo id.
b	*b*adio	*b*ayo id.
t	*t*egula	*t*eia id.
c (devant *a*, *o*, *u*)	coquina	cozina id.
p	*p*ectine	*p*eine id.
m	*m*atre	*m*adre id.
n	*n*ebula	*n*iebla id.
l	*l*ecto	*l*echo id.
s	somno	sueño id.
qu (devant *a* et *o* toniques)	*qu*ale	*qu*al id.
qu (devant *a* et *o* atones)	*qu*attor decim	catorze (l'u disparaît).
dr	*dr*acone	*dr*agon (reste sans changement).
gr	*gr*aculo	*gr*ajo id.
br	*br*aca	*br*aga id.
tr	*tr*ucta	*tr*ucha id.
cr	*cr*edo	*cr*eo id.
pr	*pr*ato	*pr*ado id.
gl	*gl*area	*gl*era id.
	*gl*attire	*l*atir (le *g* tombe).
bl	*bl*ando	*bl*ando (reste sans changement).
fr	*fr*axino	*fr*esno id.
r	radice	raiz (l'*r* reste, mais son articulation est apparemment plus forte qu'elle ne l'était en latin).
v	*v*iride	*v*erde (l'*u* consonne du latin classique, devenu *v* en latin populaire, conserve ce son)
g (devant *e* et *i*)	*g*ermano	ermana (le *g* disparaît).
j	*j*acet	*y*aze (l'*i* consonne latin, devient ou reste un *i* consonne devant un *a* tonique).
	*j*udicio	*j*uizio (devant *e* ou *u*, l'*i* consonne latin prend le son du *j* français).
	*j*anuario	enero (dans les autres cas, l'*i* consonne latin disparaît).
c (devant *e* et *i*)	ciconia	cigüeña (pour le son de ce *c*, voir § 77, IV).
qu (devant *e* et *i*	*qu*aero	*qu*iero (l'*u* subsiste dans les graphies, mais devient muet).
f	*f*erro	*f*ierro ou *ff*ierro (pour ce son, voir § 71, IV).
s + consonne	scamno	escaño (il s'ajoute devant l'*s* un *e* prothétique).
h	*h*omine (l'*h* était déjà muette en général dès le latin populaire).	ombre (l'*h*, parfois conservée dans les graphies, est toujours muette).

§ 14. — Consonnes intérieures latines et groupements consonantiques latins intérieurs.

	FORMES DU LATIN		FORMES CASTILLANES DU XIV[e] SIÈCLE	
Les sourdes intervocaliques deviennent sonores.	*t*	me*t*u	*d*	mie*d*o
	c (devant *a*, *o*, *u*)	ci*c*onia	*g*	ci*g*üeña
	p	lu*p*o	*b*	lo*b*o
	f	tri*f*olio	*v*	tré*v*ol (le *v* était écrit par un *u*)
	ph	Ste*ph*ano	*v*	Este*v*an (le *v* était écrit par un *u*)
	s	fu*s*o	*s*	fu*s*o (l'*s* était sonore)
	c (devant *a*, *e*, *i*)	fa*c*is	*z*	fa*z*es
	ti (devant une voyelle)	ra*ti*one	*z*	ra*z*on
Les groupements intervocaliques composés d'une liquante sourde et d'une *r* présentent également un changement de la sourde en sonore.	*tr*	pa*tr*e	*dr*	pa*dr*e
	cr	sa*cr*ato	*gr*	sa*gr*ado
	pr	a*pr*ile	*br*	a*br*il
	fr	a*fr*ico	*vr*	á*vr*ego (le *v* était écrit par un *u*)
Les consonnes doubles latines restent d'abord sans changement, puis se simplifient. Cependant, l'*r* reste double, et l'*ll* et l'*nn* se mouillent.	*tt*	gu*tt*a	*t*	go*t*a
	cc (devant *a*, *o*, *u*)	bu*cc*a	*c*	bo*c*a
	pp	ci*pp*o	*p*	ce*p*o
	ss	pa*ss*o	*ss* (= *s*)	pa*ss*o (avec une *s* sourde à son simple)
	bb	a*bb*ate	*b*	a*b*ad
	dd	ina*dd*it	*d*	ena*d*e (añade)
	rr	fe*rr*o	*rr*	fie*rr*o
	ll	pu*ll*o	*ll*	po*ll*o
	nn	a*nn*o	*ñ*	a*ñ*o

§ 14 (suite). — Consonnes intérieures latines et groupements consonantiques latins intérieurs.

	FORMES DU LATIN		FORMES CASTILLANES DU XIVᵉ SIÈCLE	
Dans les groupements formés d'une labiale suivie d'une dentale ou d'une sifflante, la labiale s'assimile et la consonne double ainsi obtenue se simplifie par la suite.	*pt*	scri*pt*o	*t*	escri*t*o (probablement par l'intermédiaire d'une forme *escritto)
	ps	i*ps*e	*ss* (= *s*)	*esse* (prononcé avec une *s* sourde simple)
Les sonores intervocaliques se conservent quelquefois, mais disparaissent le plus souvent. Le *b* intervocalique devient *v*.	*d*	ni*d*o	*d*	ni*d*o
		cre*d*it	(disparaît)	cree
	g	pla*g*a	*g*	lla*g*a
		le*g*ale	(disparaît)	leal
	v	no*v*o	*v*	nue*v*o
		ri*v*o	(disparaît)	río
	b	bi*b*ere	*v*	be*v*er
di̯ subit deux traitements différents : tantôt il donne un *y*, tantôt il donne un *z*.	*di̯*	po*di*o	(disparaît)	po*y*o
		ba*di*o	*z*	ba*z*o (à côté de ba*y*o)

§ 15. — Consonnes finales.

	FORMES LATINES		FORMES CASTILLANES DU XIVe SIÈCLE	
L'*s* et l'*l* subsistent.	*s*	opu*s*	*s*	huebo*s*
	l	me*l*	*l*	mie*l*
L'*r* devient intérieure.	*r*	sempe*r*	»	siemp*r*e
		quatto*r*	»	quat*r*o
		pipe*r*	»	peb*r*e
L'*m* subsiste dans les monosyllabes et dans les mots *agudos*. Elle disparaît dans les autres mots, ainsi que dans les monosyllabes *ya*, du latin *jam* et *so*, du latin *sum*.	*m*	que*m*	*n*	quie*n*
		alique*m*	*n*	alguié*n*
		Bethlée*m*	*n*	Bellé*n*
	m	quindeci*m*	(disparaît)	quinze
Le *c* donne *n* dans les formes *aun* de *adhuc* et *nin* de *nec*. Ailleurs, il disparaît.	*c*	di*c*	(disparaît)	di
L'*x* donne *is*.	*x*	se*x*	*is*	se*is*
Les autres consonnes disparaissent.	*t*	au*t*	(disparaît)	ó
		ama*t*	(id.)	ama
		sun*t*	(id.)	son
	d	a*d*	(id.)	á
		aliquo*d*	(id.)	algo

§ 16. — De la transformatiou du groupe *ct* en *ch*.

On sait que le groupe latin *ct* se transforme en castillan, dans les mots populaires, en *ch*, et que de plus, si la voyelle antérieure est un *a*, cet *a* se change en *e* : ex. : *factum* ⇛ *hecho* ; *lacte* ⇛ *leche* ; *jactare* ⇛ *echar*. Citons encore : *tectum* ⇛ *techo* ; *lectum* ⇛ *lecho* ; *dictum* ⇛ *dicho* ; *sanctum* ⇛ *sancho* ; *cinctam* ⇛ *cincha* ; etc. — Comment cette transformation de *ct* en *ch* s'est-elle faite ? La comparaison avec d'autres langues va nous l'apprendre.

Voyons d'abord le vieux français. Nous y trouvons les formes *saint*, de *sanctum* ; *lieit, de *lectum* ; *nueit de *noctem* ; *lait* de *lacte*. Elles nous montrent que le *c* du latin s'était changé en un *i* consonne, qui dans le mot *saint* a même passé avant l'*n*.

Voyons maintenant le galicien. Nous y trouvons des formes telles que *leito*, de *lectum* ; *peito*, de *pectus* ; etc., qui révèlent aussi un changement du *c* en *i*.

L'aragonais ancien et le portugais donneraient matière à des constatations analogues, mais nous croyons inutile d'insister. On peut induire de cette comparaison, qu'en castillan également, le *c* devant le *t* a commencé par donner un *i* consonne, et que, pour reprendre les exemples cités en premier lieu, on a d'abord eu des formes telles que : *faito* ; *laite* ; *iaitar* ; *teito* ; *leito* ; *diito* ; *sanito*, sans doute devenu très vite *sañto* ; *cinita*, sans doute devenu très vite *ciñta*.

Comment est-on passé ensuite de cette série de formes aux types actuels ? Ici il y a deux hypothèses possibles.

Première hypothèse. — L'*i* consonne précédant le *t* dans les formes que nous venons d'indiquer a pu passer après lui par une simple métathèse ; dans ce cas, l'*a* de *laite*, *faito*, *iaitar*, se serait affaibli en *e* avant l'époque de la métathèse, sans quoi l'*e* des formes actuelles ne s'expliquerait pas. On aurait donc eu : *feito* puis *fetio* ; *leite*, puis *letie* ; *ieitar*, puis *ietiar* ou *etiar* ; *tetio* ; *letio* ; *ditio* ; *santio* ; *cintia*. — De cette

série, on serait passé aux formes actuelles par un simple changement du groupe *t* + *i̯* en *t* + *chuintante*.

Deuxième hypothèse. — Au lieu de passer lui-même après le *t*, comme dans la première hypothèse, l'*i* consonne provenant du *c* a pu aussi dégager une mouillure affectant le *t*, tout en subsistant lui-même. Quant au changement de l'*a* en *e* dans les mots qui avaient un *a* en latin, il a pu se produire, soit avant ce dégagement de la mouillure, soit après.

L'*i* placé avant le *t* et formant diphtongue avec l'*e* précédent a dû disparaître à l'époque où l'*i* est également tombé dans les finales en *ero* provenant du suffixe latin *arius*. Cette disparition du premier *i* a pu se produire soit avant la transformation du *t̃* en *ch*, soit après elle.

Donc, pour les mots qui avaient un *a* en latin, on a pu avoir (dans l'hypothèse où le premier *i* aurait développé une mouillure après le *t*), une des séries suivantes :

1° { laite, laiche, leiche, leche
   { lait̃e { leiche, leche
   {   { let̃e, leche

2° { leiche, leche
   { let̃e, leche

Pour les mots renfermant un *e* en latin, on peut admettre l'une des séries suivantes :

1° leito, leit̃o, leicho, lecho.

2° leito, leit̃o, let̃o, lecho.

Pour les mots renfermant un *i* en latin, on peut admettre l'une des séries suivantes :

1° di͜ito, di͜it̃o, di͜icho, dicho

2° di͜ito, di͜it̃o, dit̃o, dicho.

Pour les mots dont l'original latin avait une *n*, on peut admettre l'une des séries suivantes :

1° ciñta, ciñt̃a, ciñcha, cincha.

2° ciñta, ciñt̃a, cint̃a, cincha.

La seconde hypothèse, qui est adoptée par D. Ramón Menéndez Pidal, nous paraît être la plus vraisemblable, quelles que soient d'ailleurs les variantes de détail que l'on admette.

En effet, sans être impossible, la métathèse pure et simple de l'*i* et du *t* est peu probable, car l'*i* avait acquis, devant le *t*, une position qui nous paraît assez solide ; et d'autre part, le castillan serait la seule langue où cette métathèse se serait produite, tandis que pour la mouillure du *t* nous avons un phénomène analogue dans un grand nombre de patois du midi de la France, où la combinaison *ct* a abouti à un groupement *ich*. En basque, il est d'ailleurs fréquent qu'un *i* consonne ou une mouillure précédant une consonne ait rendu mouillée cette consonne elle-même, et l'on sait que cette langue procède souvent dans sa phonétique comme le castillan.

L'évolution de *ct* a dû commencer de très bonne heure. C'est du moins ce que semble prouver le mot demi-savant *llanto ;* le type vraiment populaire serait *llancho*. La forme *llanto* a dû s'introduire dans le romance, trop tard pour subir le changement de *ct* en *ch*, mais assez tôt encore pour être atteinte par la transformation de *pl* en *ll*. Or, comme nous montrerons plus loin que cette dernière a dû elle-même commencer de très bonne heure, il s'ensuit que celle de *ct* en *ch* a dû commencer encore plus anciennement (1).

§ 17. — Le groupement latin *ult*.

On sait que le groupement latin *ult* a abouti en castillan, tantôt au groupement *uit*, tantôt à *uch* : ex. : *vulture* ➡ *buitre ; multum* ➡ *muy* et *mucho ; pultes* ➡ *puches ; auscultat* ➡ *escucha ; cultellum* ➡ *cuchillo*. On pourrait d'abord supposer qu'il y a eu métathèse, et qu'il s'est produit des formes comme *mutlum* pour *multum*.

(1) La transformation du groupe *ct* latin en un phonème *it* ou en un dérivé de celui-ci n'a pas été générale à tout le domaine roman : l'italien, comme on le sait a traité ce groupe par assimilation du *c* au *t*.

L'*l* du groupement *tl* se serait alors mouillée, comme celle de *vetlum* pour *vetulum*, qui a donné en italien *vecchio*, en français *vieil* et en espagnol *viejo*. Le groupe *t* + *l* mouillée se serait ensuite réduit à *t* + *i̯*, où le second élément serait devenu chuintant par la suite. — Mais si cette hypothèse peut expliquer des formes comme *mucho* ou *cuchillo*, elle est impuissante à rendre compte de types comme *muy* et *buitre*. Voici donc comment la transformation a dû se faire. L'*l* s'est d'abord mouillée, et on a eu des formes comme *búl̃ture* ou *bul̃tre*, et *mul̃to*. Puis l'*l* mouillée s'est réduite à *i*, d'où les formes *búi̯tre* et *múi̯to* (cette dernière existant encore en portugais). Le castillan *muy* n'est d'ailleurs qu'une apocope de cet ancien type *múi̯to*. (Seulement, dans la forme *muy*, l'accent est resté sur l'*u*, sans doute parce qu'ici la diphtongue était finale). — Dans le mot *buitre*, le groupement *-it-* a été, semble-t-il, protégé contre toute transformation ultérieure par la présence de l'*r* suivante ; l'accent tonique a seulement glissé, par la suite, de l'*u* sur l'*i*, phénomène à peu près général dans cette sorte de diphtongues. Dans les autres mots, au contraire, le groupement *-it-* a continué à évoluer. Ici, comme précédemment pour *-ct-*, nous sommes en présence de deux hypothèses. — La première consiste à admettre que de *mui̯to* on est passé à *muti̯o* par une simple métathèse, et qu'ensuite on est arrivé à la prononciation actuelle par simple changement du phonème *ti̯* en *ch*. — La seconde hypothèse consiste à admettre que l'*i* consonne précédant le *t* a développé après ce *t*, par contamination, une mouillure. On aurait donc eu ainsi une forme comme *múi̯t̃o*. Ensuite le *t* mouillé aurait évolué pour aboutir au son actuel du *ch*. Quant à l'*i* consonne précédant le *t*, il se serait résorbé, soit avant le changement du *t* mouillé en *ch*, soit pendant son évolution, soit même après. Il nous paraît cependant probable que cette résorption a dû se produire avant que le changement de *t* mouillé en *ch* ne fût un fait entièrement accompli. On s'explique en effet assez facilement la résorption du premier *i* tant qu'il existe un second élément semblable après la dentale : l'articu-

lation est alors surchargée d'une accumulation désagréable d'*i* consonnes ou sons voisins. La résorption du premier *i* est au contraire un peu moins facilement explicable une fois que le second est devenu un élément chuintant (1).

§ 18. — Les groupements latins *cl, pl, fl* à l'initiale.

On sait que les groupements latins *cl*, *pl* et *fl*, à l'initiale, ont abouti en castillan à *ll*.

Le phénomène a évidemment commencé par une mouillure de l'*l*, et l'on a eu des formes comme *clamare* de *clamare*, *pleno* de *pleno*, *flamma* de *flamma*. Ces articulations un peu difficiles se sont forcément simplifiées par la suite ; mais cette simplification s'est faite de différentes façons suivant les régions. En toscan, elle s'est opérée par la simple disparition de l'*l*, la mouillure survivant sous la forme d'un *i* consonne ordinaire et il en est résulté des types comme *chiamare, pieno, fiamma*, etc. Il a dû en être de même en Galice, mais ici la transformation s'est continuée, et l'articulation a fini par aboutir à un *ch*. En castillan, c'est la consonne initiale (la liquante) qui a disparu, donnant ainsi naissance aux formes actuelles *llamar*, *lleno*, *llama*, etc.

---

(1) L'adverbe apocopé *muy*, réduction évidente de *muyt*, a dû prendre naissance au temps où l'on disait encore *muito* ou *muito*. Ceci nous montre, en même temps, que l'usage de l'apocope a commencé antérieurement à l'époque où *muito* est devenu *muto* ou *mucho*. — Pour ce qui est du moment où se sera produite la résorption de l'*i* de *muito* > *mucho*, nous disons simplement qu'elle est plus facile à expliquer si elle s'est effectuée au temps où le phonème suivant était encore un *t* mouillé ; mais cela ne veut pas dire que nous excluions la possibilité d'une époque plus tardive : si, en effet, la forme *cuda* pour *cuyda* doit s'expliquer par une résorption semblable, on ne saurait ici faire intervenir une raison tirée d'une accumulation d'*i* ou de mouillures.

§ 19. — Les groupements latins *cl, gl* et *tl* intervocaliques.

Les groupements *cl*, *gl* et *tl* intervocaliques aboutissent en espagnol à *j*. Ici encore, il est facile de voir comment le phénomène s'est accompli. Il s'est d'abord produit une mouillure de l'*l*, et on a eu des formes comme *ocl̃o* de *oculo ; tegl̃a* de *tegula ; coagl̃are* de *coagulare ; vetl̃o* ou *vecl̃o* de *vetulo.*

Puis, ici encore, ces articulations compliquées et difficiles se sont simplifiées. Mais, tandis qu'en toscan c'était la liquide qui se résorbait, en castillan c'était la liquante qui disparaissait : de là des types tels que **ol̃o, *cual̃ar, *viel̃o*, etc. (cf. le galicien *ollo*). Puis l'*l* mouillée s'est simplifiée en un *i* consonne plus ou moins pur, sans doute à l'époque où toutes les *l* mouillées intervocaliques *primitives* ont subi une réduction de ce genre, et où l'on a dit *fiio* pour *filio, foia* pour *folia, muier* pour *mulier*. (Ici encore le galicien est logique avec lui-même, et dit *fillo, folla, muller*, etc.) On a donc eu des formes comme *oio, cuaio, vieio,* dans lesquelles le son que nous représentons ici par *i* devait être à l'origine, soit un *i* consonne pur, soit plutôt un *i* inclinant très légèrement déjà vers le son chuintant sonore du *j* français. Puis ce son continuant d'évoluer a pris la valeur même de notre *j* français ou du moins un son très voisin de celui-ci. (Nous reviendrons d'ailleurs, ultérieurement, § 81, IV, sur cette évolution pour l'étudier plus en détail).

Nous expliquerons plus loin qu'à l'époque où a été copié le manuscrit de Per Abbat du *Cantar de Mio Cid*, telle devait être la prononciation de cette lettre qu'on exprimait encore ordinairement, dans l'écriture, par un *i* ordinaire. On trouvera aussi quelques détails complémentaires sur la question au § 24, relatif à l'*i* consonne latin et à ses dérivés castillans. Nous nous contenterons d'ajouter ici les considérations suivantes.

Les groupements que nous étudions ont dû commencer à évoluer antérieurement à l'époque où s'est produite la diphtongaison de l'*e* et

de l'*o* ouverts toniques, et antérieurement aussi à celle où s'est réalisé l'adoucissement des sourdes intervocaliques en sonores. C'est du moins ce que tendent à faire croire certaines formes demi-savantes, qui semblent être entrées dans la langue populaire trop tard pour subir la transformation de *cl* en *j*, mais assez tôt encore pour être atteintes par la diphtongaison, ou par la transformation des sourdes intervocaliques en sonores. Citons par exemple *sieglo* (aujourd'hui *siglo*), *peligro*, *milagro*, *blago*, etc. D'autre part, les groupements intervocaliques *cl*, *gl et tl* ont dû commencer à se mouiller à la même époque que les groupements *cl*, *pl* et *fl* initiaux ; du moins il semble qu'il y ait là deux phénomènes du même ordre qui ont dû commencer simultanément, bien que dans certaines langues, entre autres le castillan, ils n'aient pas abouti tous les deux au même résultat. Toutefois, si réellement les deux phénomènes se sont produits à la même époque, nous pourrions peut-être fixer, non pas leur date précise, mais leur date relative. Nous dirions qu'ils ont dû s'effectuer antérieurement à l'adoucissement des sourdes intervocaliques en sonores et à la diphtongaison des *e* et *o* brefs toniques (comme nous l'avons expliqué tout à l'heure), et postérieurement à l'époque où le groupement *ct* s'est transformé en *ch*, ainsi que nous invite à l'admettre la forme demi-savante *llanto*, entrée dans la langue trop tard pour subir le changement de *ct* du latin *planctum* en *ch*, et encore assez tôt cependant pour subir celui de *pl* initial en *ll*.

§ 20. — Le groupement intervocalique *gn*.

Ce groupement donne *ñ* (1) par l'intermédiaire de *i͡n*, qui a souffert par la suite, ou bien une simple métathèse, ou bien le développement d'une mouillure sur la nasale, suivi de la résorption du premier *i͡* (celui qui provient du *g*), ou bien une sorte de contraction en un son

(1) Ex. : lat. **magnu* ≫ *maño* (dans *tamaño*), lat. *sígna* ≫ *seña*, etc.

mouillé, par articulation de plus en plus rapide de l'élément palatal.

Dans la première hypothèse, on aura donc l'évolution suivante :

gn > *i̯n* > *ni̯* > *ñ*.

Dans la seconde hypothèse, on aurait eu l'évolution suivante :

gn > *i̯n* > *i̯ñ* > *ñ*

Dans la troisième, le processus aurait été simplement :

gn > *i̯n* > *ñ*

La seconde hypothèse est d'ailleurs infiniment plus vraisemblable que la première. De même que, dans l'évolution de *cl* et de *lt* à *ch* nous croyons que l'*i* consonne précédant le *t* a dû, à un moment donné, engendrer une mouillure affectant le *t*, de même ici nous croyons que le son de *i* consonne qui précédait la nasale a dû développer sur celle-ci une mouillure.

§ 21. — Dans les mots demi-savants introduits dans la langue à une époque plus tardive, une évolution analogue avait commencé de se produire. Mais elle en est restée au premier stade, sans s'achever. C'est ainsi que l'on a *reino*, *reinar*, de *regnum*, *regnare*.

Il est d'ailleurs infiniment probable que dans la prononciation du latin à l'époque carolingienne (et sans doute aussi à l'époque mérovingienne) le *g* devant *n* se prononçait comme un *i* consonne, et cela dans toute l'étendue du domaine roman. En effet, les manuscrits de chant grégorien, tant italiens que français, donnent très souvent sur la syllabe précédant le *g* une note liquescente, c'est-à-dire une note d'une forme particulière, indiquant que la voyelle de la syllabe était suivie d'un ou plusieurs sons un peu longs à prononcer : la présence de la note liquescente sur la première syllabe d'un mot comme *agnus* ou *regnum* s'explique beaucoup mieux si l'on prononçait *ai̯nus*, *rei̯num*, que si l'on prononçait *ag-nus*, *reg-num*. Il est vrai que dans la notation qui à cette époque était propre à l'Espagne, ou du moins à la partie de l'Espagne qui représente le domaine castillan d'aujourd'hui, les notes liquescentes étaient inconnues. Mais l'unanimité avec

laquelle les manuscrits de chant grégorien des autres pays portent des notes liquescentes dans le cas dont nous nous occupons donne lieu de penser qu'il s'agissait là d'un fait commun à tout le domaine roman ou à peu près.

§ 22. — Le groupement *ti* devant une voyelle.

Ce groupement se comporte de deux façons différentes suivant qu'il est intervocalique ou précédé d'une consonne. Dans le premier cas, il a abouti à un phonème sonore (lequel, il est vrai, dans certaines langues et en certaines circonstances, a pu rester ou redevenir sourd). Dans le second, il a abouti à un phonème sourd. Mais, dans un cas comme dans l'autre, l'*i*, qui de bonne heure était devenu consonne, a donné une sifflante.

Dans le second cas, l'*i* a donné une sifflante sourde, apparemment par l'intermédiaire du son qu'a le *ch* allemand dans *ich* ou dans *rechnen* et ensuite du son chuintant du *ch* français, qui paraissent être les intermédiaires naturels entre le son de *i* et celui de *s* sourde.

Dans le premier cas, l'*i* a donné une sifflante sonore, apparemment par l'intermédiaire du son que dans certaines régions de l'Allemagne, notamment à Cologne, on donne au *g* dans les mots allemands *liegen* ou *legen* (lequel son est dans un rapport de sonore à sourde avec le *ch* de *ich*), et ensuite du son chuintant du *j* français.

Remarquons que le groupement latin *di* postconsonantique donne absolument le même résultat que le groupement latin *ti* postconsonantique. C'est ainsi par exemple que *virdia* (pour *viridia*) donne *berça ; verecundiam* donne *vergüença ; gaudium* donne *goço* (on sait que dans le groupe latin *au* l'*u* a joué le rôle de consonne) (1).

---

(1) L'ancienne variante castillane plus commune *gozo* paraît s'expliquer par une forme populaire *godium* pour *gaudium* (Menéndez Pidal, *Manual de gramática histórica española*, 4e édition, Madrid, 1918, pages 120-121 ; *Cantar de Mio Cid*, page 186). Les Judéo-Espagnols de Constantinople ne connaissent point, nous a dit l'un d'entre eux, le type *goçar*, mais seulement *gozar*.

Il y a donc eu une période où, en castillan comme dans la plupart des dialectes romans (le toscan faisant exception pour les cas où *ti* bien qu'intervocalique était posttonique), *ti* intervocalique avait abouti à *d* + *s sonore*, et *ti* non précédé de voyelle à *ts* ou à un phonème voisin. En castillan, ces deux derniers phonèmes ont eu une évolution ultérieure que nous étudierons plus tard.

§ 23. — Le *c* devant *e* et *i*.

On sait que dans la grande majorité des langues romanes (les dialectes sardes étant la principale ou l'unique exception), le *c* n'a pas conservé devant *e* et *i* le son vélaire qu'à l'origine il avait devant toutes les lettres. Il a abouti à des résultats divers suivant les différentes langues.

Dans beaucoup de dialectes italiens par exemple, il a encore aujourd'hui, le plus souvent, une articulation composée, formée d'un son de *t* suivi d'une chuintante sourde. Ceci nous induit à supposer (et c'est d'ailleurs la théorie généralement admise) que le *c* a commencé par se mouiller. Plus tard, la mouillure a abouti à un élément chuintant sourd, de la même façon que l'*i* consonne du groupement *ti* suivi d'une voyelle, que nous avons étudié précédemment. De plus, le *c* s'est changé en *t*. Ce passage de *c* à *t* a pu se produire, soit avant le changement de *i̯* en chuintante, soit pendant que celui-ci s'effectuait. Mais en castillan (comme d'ailleurs dans la totalité, ou presque, des dialectes de l'Espagne, de la France et même du nord de l'Italie) l'évolution du *c* ne s'est pas arrêtée là. La chuintante s'est encore affaiblie en *s* et le *c* a pris ainsi la valeur de *ts*. Quand le *c* était intervocalique, il a subi au cours de son évolution l'action de la loi qui a changé en sonores toutes les sourdes intervocaliques, et dans ce cas, ce n'est pas à une articulation ayant la valeur de *ts* qu'il a abouti en castillan primitif, mais à une articulation que nous pourrions représenter en graphies françaises par *dz*.

Le fait qu'en italien le *c* devant *e* et *i* en est resté au stade

t + chuintante, alors que le groupement *ti* devant une voyelle est allé jusqu'à l'articulation *ts*, montre que, dans cette langue du moins, ces deux phonèmes ne se sont pas trouvés en même temps au stade *t + chuintante*, mais que le groupement *ti* prévocalique y a précédé le *c*. En effet, on ne voit pas pourquoi, si les deux phonèmes se fussent trouvés en même temps à ce stade, le groupement *ti* aurait seul continué d'évoluer. Au contraire, si l'on admet que ce groupement a précédé le *c* au stade *t + chuintante*, tout devient facilement explicable : le groupement *ti* avait dépassé ce stade quand le *c* y est arrivé, et la tendance qui précédemment poussait la langue à transformer en *ts* le groupement *t + chuintante*, avait alors cessé d'agir.

§ 24. — Le *g* latin devant *e* et *i*, et l'*i* consonne latin

(En dehors des combinaisons déjà étudiées).

Nous traiterons d'abord du *g* et de l'*i* intervocaliques.

Tantôt ils disparaissent comme dans *sexaginta* ➠ *sessaenta* (forme ancienne) ; *rugitum* ➠ *roido* (forme ancienne) ; *sagittam* ➠ *saeta* ; *vaginam* ➠ *vaina* (forme ancienne de *vaina*) ; *reginam* ➠ *reina* (forme ancienne de *reina*) ; *peiorem* ➠ *peor* ; *meiare* (pour *meiere*) ➠ *mear*. D'autres fois, le *g*, devant *e* et *i*, ainsi que le *j* lui-même, ont donné un *y* qui a disparu par la suite : par exemple dans *magistrum* ➠ *mayestro* (forme ancienne) ➠ *maestro* (forme moderne) ; *sigillum* ➠ *seyello* ➠ *seello* ➠ *sello*.

Après un *a*, le *g* suivi de *e* ou *i* ainsi que le *j* donnent un *y* qui persiste ; exemple : *mayorem* ➠ *mayor* ; *maium* ➠ *mayo* ; *iaiunare* (pour *ieiunare*) ➠ *ayunar* ; *pagensem* ➠ *payés*.

Dans le cas où il y avait en latin un *i* consonne intervocalique, il semble tout simple, au premier abord, de supposer que la prononciation n'a pas sensiblement changé depuis l'origine. On avait, semble-t-il, un simple *i* consonne en latin, et on a encore aujourd'hui un *i* consonne, représenté par la graphie *y*. Cependant, certaines considérations tendent à nous faire croire que les choses pourraient

bien, en réalité, ne pas s'être passées d'une façon aussi simple :

1° Nous avons vu (pages 19 et 20) que l'*l* mouillée primitive, provenant d'un groupement latin *li* ou *le* prévocalique, ou d'un groupement latin ou romance *cl* ou *gl*, a abouti à une chuintante sonore représentée dans les anciens textes castillans par *g* ou par *i*. (Sur l'usage de ces deux graphies dans les textes du XIVe siècle, voir § 81, V). Il semble naturel, à première vue, de supposer que l'intermédiaire entre l'*l* mouillée et la chuintante sonore a été *i̯* et que l'on a eu par exemple : *pal̃a* → *pai̯a* → *paja ; espantal̃o* → *espantai̯o* → *espantajo*. Ce genre de réduction est d'ailleurs celui qu'a subi en français moderne l'*l* mouillée qui, comme on le sait, est devenue aujourd'hui dans les régions franciennes un *i* consonne absolument pur.

Mais alors, si d'une part l'*i* de *espantaio* a été à un moment donné un *i* consonne absolument pur, et si d'autre part l'*i* ou l'*y* de *mayor* ou de *mayo* a toujours été lui aussi, depuis le latin jusqu'à une époque récente, un *i* consonne pur et simple, il a dû y avoir un moment où les deux phonèmes ont coïncidé, et où, en d'autres termes, on prononçait exactement de la même façon l'*i* de *espantaio* et l'*y* de *mayo*. Mais dans ce cas, on ne voit pas pourquoi celui-ci serait resté intact tandis que l'autre continuait à évoluer : c'est en effet l'une des lois fondamentales de la phonétique (et cette loi est basée sur le bon sens même), que, sauf lorsque des influences analogiques viennent troubler le jeu normal de ces lois, dès lors que deux phonèmes se confondent absolument dans la prononciation, ils doivent, dans des circonstances semblables, subir par la suite le même traitement, puisqu'ils sont devenus une seule et même chose.

Il faut donc, de toute nécessité, admettre que jamais, à un moment quelconque de leur existence, l'*i* de *espantaio* et l'*y* de *mayo* n'ont eu exactement la même valeur.

§ 25. — Tout d'abord, il est fort possible que l'*l* mouillée primitive

d'où provient l'*i* de *espantaio* ne se soit point réduite à un *i* consonne pur, mais bien à un *i* déjà teinté d'un chuintement plus ou moins perceptible ; en d'autres termes, à un *i* déjà en voie d'évolution vers le son mi-chuintant du *g* allemand de *liegen* ou *legen* tel que le prononcent les Allemands de la région de Cologne, et qui constitue l'intermédiaire naturel entre un *i* consonne pur et la chuintante sonore pure qu'est le *j* français. On remarquera que précisément chez les Andalous et les Américains d'aujourd'hui, c'est à peu près à ce son qu'a abouti l'*l* mouillée castillane moderne : dans l'hypothèse où nous nous plaçons, ce ne serait là que la reproduction, à plusieurs siècles de distance, d'un phénomène déjà survenu autrefois dans le castillan primitif. En ce cas, l'élément palatal de l'*l* mouillée primitive aurait commencé à évoluer de façon à prendre la teinte que nous venons d'indiquer avant même que l'élément liquide ne fût complètement résorbé ; et dès cette époque il se serait trouvé, en quelque sorte, aiguillé déjà vers le chuintement.

§ 26. — Voici donc une première hypothèse permettant de concilier le maintien de l'*y* de *mayo* avec l'évolution subie par l'*i* de *espantaio*.

Mais, à supposer même qu'elle soit fausse ; en d'autres termes : à supposer que l'*l* mouillée primitive se soit d'abord réduite à un *i* consonne absolument pur, pas encore teinté de tendance au chuintement, les considérations que nous allons développer nous montreront comment on peut admettre encore que jamais, à aucun moment, cet *i* n'ait dû coïncider, dans la prononciation, avec l'*y* de *mayo* ou de *mayor*.

Il n'est pas impossible de tirer des inductions sur la prononciation des langues romanes au moyen âge, de la façon même dont on prononçait alors le latin. Les tendances de prononciation d'une région à une époque donnée, sont en effet de deux sortes. Les unes (telles que la tendance à rendre muettes certaines lettres, ou à donner à telle voyelle le son de telle autre) sont faciles à constater pour celui

même qui les subit ; les autres, au contraire, lui échappent. Il était facile, par exemple, aux hommes du septième ou du huitième siècle, dès qu'ils avaient un peu d'instruction, de constater que la langue populaire confondait l'ancien *i* bref avec l'ancien *e* long, ou l'ancien *u* bref avec l'ancien *o* long, et comme d'autre part les articulations *i* et *u* ne répugnaient point à leurs organes et ne leur étaient pas inconnues (puisque l'ancien *i* long et l'ancien *u* long les avaient conservées), ils devaient être tentés, lorsqu'à l'église ou ailleurs, ils lisaient ou chantaient un texte en latin plus ou moins classique, de réagir contre les tendances de la langue populaire et de prononcer *i* partout où ils voyaient écrit un *i*, *u* partout où ils voyaient écrit un *u*. De même, la langue populaire de cette époque supprimait d'ordinaire le *d* ou le *g* intervocaliques et disait, par exemple, *liare* pour *ligare*, *creet* pour *credit*. Mais comme les lettres supprimées dans la langue populaire s'étaient conservées dans l'écriture, et que d'autre part les articulations *d* et *g* n'offraient aucune difficulté pour les gens de cette époque (puisque la langue populaire les avait conservées elle aussi dans un grand nombre de cas, notamment à l'initiale), les gens instruits devaient, presque instinctivement, les rétablir lorsqu'ils parlaient, lisaient ou chantaient un latin plus classique. C'est exactement ce que font les Espagnols d'aujourd'hui, lorsqu'en lisant à haute voix ou en parlant en public, ils rétablissent presque machinalement le *d* des finales en *ado* qu'ils suppriment en général dans la conversation. C'est ce qui arrive également à une foule de Français, qui, dans le langage courant et familier diront, par exemple : *i n'veut pas*, alors qu'en lisant un texte à haute voix ou en parlant en public, ils prononcent instinctivement, et sans même avoir besoin de se surveiller pour cela : *il ne veut pas*, en faisant sentir l'*l* de *il*, et l'*e* du mot *ne*. Citons encore l'exemple de ces prédicateurs basques du Labourd qui, disant dans la conversation courante *aichkide*, *ïandia*, *hoi*, *badiut*, prononcent en parlant en public : *adichkide*, *igandea*, *hori*, *baditut*. Tout ceci prouve qu'il y a des tendances phonétiques

dont celui même qui les subit se rend compte plus ou moins nettement et auxquels il échappe dès qu'il se surveille un peu.

Mais il y en a d'autres dont l'influence est si insidieuse, qu'elles échappent presque forcément à la constatation des générations sur lesquelles elles s'exercent. Faute de points de comparaison, on ne constate leur effet qu'une fois qu'il a achevé de se produire ; et alors il est trop tard pour que l'on puisse même songer à réagir. Lorsque le latin populaire se fut suffisamment différencié du latin correct pour qu'on pût considérer la langue vulgaire comme une langue distincte, qu'on ne pouvait plus appeler du nom de latin, on se mit à prononcer le latin d'une façon conforme à son orthographe au point qu'on rétablit même, dans la prononciation, des lettres qui, dès l'époque classique ne se prononçaient plus, comme l'*n* devant l'*s*. Or, c'est ici qu'apparaît la distinction entre les deux sortes de tendances phonétiques : celles que constate facilement celui qui les subit, et contre lesquelles il peut réagir, et celles qui lui échappent ou qu'il ne constate que lorsqu'elles ont produit leur plein effet et qu'il est trop tard pour les combattre. A la première appartiennent les simples suppressions de lettres. Il est assez facile, en effet, de s'apercevoir que l'on ne prononce plus telle ou telle lettre que l'on continue d'écrire. Il est assez facile également de s'apercevoir que l'on a altéré *dans certains cas* la valeur d'une voyelle, et que, par exemple, on prononce *e* pour *i* et *o* pour *u ;* la comparaison avec les cas où la prononciation normale s'est conservée rend facile à constater le changement d'articulation. C'est pourquoi l'étude des mots savants ou demi-savants dans presque toutes les langues romanes nous montre que dans la prononciation soignée du latin, on avait rendu à l'ancien *i* bref le timbre qu'avait conservé l'ancien *i* long et à l'ancien *u* bref celui qu'avait conservé l'ancien *u* long. De même, on avait restitué toutes les consonnes que le latin populaire supprimait, et on avait même été si loin dans cette voie qu'on avait rétabli des consonnes déjà muettes en latin classique ; ainsi que le prouvent

également les mots savants et demi-savants de presque toutes les langues romanes, on avait rendu aux sourdes intervocaliques devenues sonores en latin populaire leur son sourd du latin classique. — Au contraire, certains changements de prononciation ont dû se produire si lentement et si insidieusement, qu'on ne les a pas constatés tout d'abord. On n'a donc pas songé à les corriger dans la prononciation soignée et savante du latin. Ces changements ont pu achever leur évolution aussi bien dans cette prononciation soignée et savante que dans celle de la langue vulgaire. Ou alors, quand on s'est aperçu de ces modifications, on les a trouvées trop profondes pour pouvoir songer à restituer purement et simplement l'usage primitif. Les mêmes hommes qui avaient rétabli l'*n* dans la prononciation du mot *pensare*, ou rendu à l'*i* le son primitif dans le mot *vigilia*, n'ont point songé à restituer au *g* son articulation vélaire devant un *e* ou un *i*, par exemple dans *angelus*, ou au *c* la valeur de vélaire sourde dans les mots comme *caelestis*, *capacem*, etc. : dans toutes les langues romanes, le *g* et le *c* devant *e* et *i* ont subi, dans les mots savants ou demi-savants, un changement généralement identique à celui qu'ils éprouvent le plus souvent devant les mêmes lettres dans les mots populaires. Parfois même, le changement d'articulation qui s'était produit dans la langue populaire pour certains groupements a été mal interprété par ceux qui avaient à prononcer du latin classique. Par exemple, la transformation du groupement *t͡i* du latin populaire ancien en une articulation *t* + *sifflante*, ou même *d* + *siflante*, qui est commune à l'italien, au français et au provençal anciens, et, semble-t-il aussi, au castillan primitif, est généralement expliquée par une mutation plus ou moins directe de l'*i* consonne en sifflante. Or, les hommes du haut moyen âge se rendaient parfaitement compte qu'en latin classique l'*i* de ce groupement n'était pas encore consonne, et qu'au contraire il formait une syllabe à lui seul. Si d'ailleurs ils l'avaient oublié, le chant grégorien que tous les gens quelque peu clercs pratiquaient ou connaissaient

plus ou moins, et où, à chaque instant, des suites de notes plus ou moins longues se trouvent placées sur des *i* de cette espèce, le leur eût rappelé. Obligés par conséquent d'articuler cet *i* quand ils prononçaient du latin classique, ils ne pouvaient se résoudre d'autre part à laisser au *t* son articulation primitive de dentale sourde. Une articulation comme *pretium* (avec le *t* absolument pur) devait leur paraître par trop éloignée d'une articulation comme *pretso* ou *predzo* à laquelle ils étaient habitués dans la langue vulgaire. Ils devaient être tentés d'étendre instinctivement à la langue savante l'articulation de la langue vulgaire ou une articulation très voisine : en d'autres termes, de donner au *t* la valeur *ts*, tout en prononçant l'*i* suivant, sans se douter que cet *i* était déjà représenté par la sifflante. Ce qui prouve bien que les choses se sont passées comme nous l'indiquons, c'est que, d'une part, les mots populaires dans les langues romanes énumérées plus haut, présentent tous le changement de *ti* en *ts* ou en un produit de *ts*, avec disparition de l'*i*, tandis que la plupart des mots savants ou demi-savants, dans ces mêmes langues, présentent à la fois le groupement *t* + *sifflante* (ou un produit de ce groupement), mais avec *conservation* de l'*i*.

Ces exemples montrent donc que l'on peut tirer de la manière dont on prononçait le latin dans telle ou telle région à certaines époques, des renseignements sur la prononciation de la langue de cette région à cette même époque. Si cela ne devait nous entraîner trop loin, nous pourrions même montrer encore comment la prononciation de quelques groupements latins a suivi exactement en certains pays, celle de groupements analogues de la langue vulgaire, et comment, par exemple, dans la prononciation française du latin, le groupement latin *um* a suivi exactement, depuis les derniers siècles du moyen âge jusqu'à nos jours, toutes les phases par lesquelles a passé l'articulation du groupement francais *om*.

Or, nous avons une indication précieuse sur la prononciation de l'*i* consonne intervocalique en latin au IX[e] siècle et pendant les siècles

suivants. On sait qu'il existe dans le chant grégorien une catégorie de notes, dites liquescentes, auxquelles nous avons déjà fait allusion plus haut.

Sans doute, dans la plus grande partie de l'Espagne et notamment dans la région qui forme aujourd'hui les deux Castilles, on a ignoré pendant un certain temps, sinon dans l'exécution, du moins dans la *notation*, les notes liquescentes, jusqu'au jour où la notation neumatique en usage dans tout le reste de la chrétienté latine, eut supplanté la notation par points superposés (1). Mais, étant donné l'unanimité avec laquelle les vieux manuscrits de chant grégorien des autres pays latins présentent les phénomènes que nous allons exposer plus loin, il est peu vraisemblable que les conclusions que nous allons tirer de leur étude ne puissent pas s'appliquer à l'ancien domaine du castillan, et que seul ce domaine eût dû faire exception à des habitudes de prononciation qui étaient générales pour le latin dans tout le reste du domaine roman.

Les notes liquescentes consistaient en des sons coupés presque aussitôt après leur émission, pour donner aux organes de la voix, le temps d'articuler un phonème suivant un peu compliqué. Le cas le plus fréquent est qu'elles se trouvent placées sur une voyelle suivie de deux consonnes, par exemple sur l'*o* de *confundentur*, de *confido*, ou de *concipies*, ou bien encore sur le premier ou sur le deuxième *a* de *salvandas*, sur l'*a* de *Joanni*, ou de *sanctos*, ou encore sur l'*e* de la pénultième dans *intende*, *testamentum* ou sur l'*u* de *jocunditatem*. Le motif qui donne lieu à la note liquescente dans tous ces cas est certainement la présence des deux consonnes suivantes, dont la première appartient à la même syllabe que la voyelle supportant la note liquescente ; pour

(1) Sur cette question, voir Dom J. Pothier, *les Mélodies Grégoriennes*, pages 61-62 et 69-70 ; Jean Lapeyre, *la Notation aquitaine et les origines de la notation musicale, d'après les anciens manuscrits d'Albi*, avec notes de A. Guittard (*La Tribune de St-Gervais*, année 1907, n^os de Septembre à Décembre) ; et surtout Dom A. Mocquereau, *Paléographie musicale*, t. I, pages 124 et 138.

bien articuler cette première consonne, il fallait, en effet, couper un peu plus tôt l'articulation de la dernière note chantée sur la voyelle précédente. Ce n'est pas ici le lieu de démontrer d'une façon complète, par l'étude détaillée des innombrables exemples de notes liquescentes existant en chant grégorien, que la cause de la présence de ces notes est bien celle que nous venons de signaler : la théorie que nous exposons est d'ailleurs admise aujourd'hui par tous les spécialistes du chant grégorien. Nous ajouterons seulement que les notes liquescentes sont particulièrement fréquentes devant une *r* suivie d'une autre consonne, justement, semble-t-il, parce que la vibration de la lettre *r* demande un temps particulièrement long pour s'effectuer fortement, comme il est d'usage, dans cette position, chez les chanteurs : on pourrait même dire que la présence d'un neume liquescent au lieu d'un neume ordinaire devant une *r* suivie d'une autre consonne (par exemple dans les mots comme *universi, aeternum, resurgunt, avertisti, tardabit,* etc.), est presque de règle. Il n'est d'ailleurs pas nécessaire que les deux consonnes appartiennent au même mot : la première peut finir un mot et la deuxième commencer le mot suivant ; il suffit alors que les deux mots soient intimement liés par le sens, et ne soient séparés dans le chant par aucun repos ; c'est ainsi que l'on trouve des neumes liquescents sur la voyelle du premier mot dans *ad te, in te, in siti, non confundentur, non potest, et semitas, et salutare, et filius,* etc. ; on trouve de même un neume liquescent sur la dernière voyelle du premier mot dans *gloriam vocis suae ; plaudent manibus ; potaverunt me ;* sur le deuxième mot dans *dicta sunt mihi,* etc.

Un autre cas dans lequel on trouve encore des notes liquescentes, c'est sur la diphtongue *au* lorsqu'elle est suivie d'une consonne ; par exemple dans la première syllabe du mot *plaudent,* ou du mot *gaudete,* ou bien sur la diphtongue du mot *collaudant,* etc., etc. Ici encore la présence du neume liquescent est bien due à ce fait que pour articuler l'*u* qui constitue le second élément de la diphtongue, il fallait abréger la dernière note chantée sur l'*a* précédent.

Il y a encore un troisième cas où les neumes liquescents sont d'une telle fréquence qu'on pourrait presque dire qu'ils sont de règle, c'est précisément quand un *i* consonne se trouve placé entre deux voyelles : c'est ainsi que les exemples de neumes liquescents sur l'*e* du mot *eius* et sur l'*u* du mot *alleluia* sont innombrables. Ils sont également fréquents sur le premier *u* du mot *cuius*. De ce fait que (en dehors du cas où la voyelle qui porte le neume liquescent est suivie d'un *i* consonne intervocalique, et en dehors également des deux autres cas beaucoup moins importants que nous signalons en note (1), on

(1) L'un de ces deux cas est celui où la voyelle qui porte la note liquescente est suivie d'un *g* qui précède lui-même un *i* ou un *e*, comme dans *reges* ou *magis*. Les exemples de cette sorte s'expliquent, comme nous le verrons plus loin (§ 27), par le fait que le *g* était alors prononcé comme le *j* de *ejus* ou de *major*. - Le deuxième est celui où la voyelle qui porte la note liquescente est suivie d'une *m* intervocalique, comme l'*o* de *dominus*, le deuxième *i* de *altissimus* (graduel *sciant gentes*, l'*e* de *suscipe* dans *suscipe me* (antienne *Beatus Andreas*), ou l'*i* de *olim* dans le membre de phrase *Quam olim abrahae promisisti* (offertoire *Domine Jesu*). Dans ce second cas, la présence de la note liquescente est étonnante à première vue, lorsque l'*m* qui la motive n'est point finale de mot. On comprend en effet sans difficulté que dans le membre de phrase *Quam olim abrahae promisisti*, l'*m* puisse être syllabisée avec la voyelle précédente ; mais dans *altissimus*, il semblerait qu'elle dût être syllabisée entièrement avec l'*u* qui la suit. Il faut croire cependant que ce mode de syllabisation n'était pas réellement en usage pour l'*m* intervocalique latine, du moins à l'époque où le chant grégorien s'est définitivement constitué tel que les documents écrits nous le révèlent. Quelle était au juste son articulation ? Etait-elle simplement syllabisée avec la voyelle antérieure, ou bien de simple consonne était-elle devenue une sorte de consonne redoublée ? L'une ou l'autre de ces deux hypothèses sont fort plausibles si l'on considère l'incertitude qui paraît avoir régné de bonne heure sur le caractère simple ou double de nombreuses *m* intervocaliques, et qui se manifeste par la coexistence des graphies *flama* et *flamma*, *imo* et *immo*. Peut-être, d'ailleurs, les confusions entre *m* simple et *m* double qui se sont produites en italien et ont abouti à la fixation du type *commedia*, d'une part, à côté du type *comune*, d'autre part, peuvent-elles s'expliquer par cette ancienne incertitude due à l'articulation particulière de l'*m* intervocalique, plutôt que par le renforcement de la syllabe initiale, qui est l'explication généralement donnée pour le redoublement de l'*m* dans *commedia*. — L'articulation particulière de l'*m* intervocalique, soit que celle-ci fût simplement syllabisée avec la voyelle précédente, soit que sa résonnance fût prolongée et en quelque sorte redoublée, pouvait remonter à une haute antiquité, et peut-être même jusqu'à la période classique (abstraction faite de l'*m* finale qui, pendant cette période, devenait muette lorsque le mot suivant commençait par une voyelle, d'où l'élision des finales en *m* en vers, et la disparition de l'*m* en composition dans des mots tels

constate que les neumes liquescents ne sont jamais employés que devant deux consonnes (1[er] cas), ou ce qui est plus caractéristique encore, devant une semi-voyelle suivie d'une consonne, on peut déduire la règle suivante, admise actuellement par tous les spécialistes du chant grégorien : on ne trouve de neumes liquescents que devant un phonème formé de deux sons consonantiques au moins, ou devant une semi-voyelle, car il faut, pour motiver la présence du neume liquescent, qu'il y ait une véritable utilité à abréger la fin du chant de la voyelle portant le neume, au moment d'articuler ce qui vient ensuite. Nous en concluons dès lors que l'*i* intervocalique des mots comme *eius*, *cuius*, *maior*, etc., ou bien avait un son composé constitué en réalité de deux articulations consonantiques, ou bien était encore une semi-voyelle formant diphtongue avec la voyelle précédente, et non

---

que *coactus*, *cohibere*, *coincuinare*, *circuire*, etc.) Sans doute, dans la poésie latine classique, les syllabes qui précèdent une *m* intervocalique dans le corps d'un mot sont traitées comme si l'*m* était entièrement syllabisée avec la voyelle qui la suit : ainsi la syllabe *do* dans le mot *dominus* et la pénultième dans les superlatifs en-*inus* ont été traitées comme brèves dans la prosodie classique ainsi que dans l'accentuation. Mais la tendance à développer la résonnance de l'*m* pouvait exister déjà, à l'état rudimentaire, sans qu'elle fût encore assez forte pour que l'on en tînt compte dans les règles de la versification, qui ont toujours quelque chose d'un peu artificiel et conventionnel, ni même dans l'accentuation. Il est fort possible sans doute qu'il n'y ait aucune corrélation entre la prononciation particulière attestée pour l'*m* intervocalique par la notation grégorienne, et l'amuïssement de l'*m* finale en hiatus qui se produisait en latin à la période classique ; mais il nous paraît fort possible également que les deux phénomènes aient été liés l'un à l'autre : dans ce cas l'*m* aurait eu en latin, à partir d'une certaine époque, une tendance à tomber toutes les fois qu'elle se trouvait entre deux voyelles. Seulement, pour les *m* intervocaliques du corps des mots, il y aura eu réaction instinctive causée par le désir de ne pas trop altérer l'aspect du mot dans sa partie interne. Mais, comme il arrive en pareil cas, cette réaction aura abouti à un renforcement ; (cf. le renforcement que subit dans la prononciation d'une partie de la Soule l'*r* douce intervocalique dans les cas où elle ne devient pas muette). — Bien entendu, nous donnons cette dernière hypothèse sous toutes réserves, mais ce qu'il importe de retenir, c'est la conclusion suivante : le fait que l'on rencontre des neumes liquescents sur des voyelles suivies d'une *m* simple intervocalique n'infirme pas le principe général que nous avons posé : on ne trouve de neumes liquescents que devant une articulation exigeant plus de temps pour être effectuée qu'une articulation consonantique simple entièrement syllabisée avec la voyelle suivante.

pas un simple *i* consonne ordinaire *entièrement syllabisé avec la voyelle suivante.* Examinons les principales hypothèses possibles.

En premier lieu, on pourrait supposer que l'*i* dont nous nous occupons avait un son analogue à celui qu'a actuellement, *en italien*, le *g* redoublé intervocalique devant *e* ou *i* ; c'est-à-dire à peu près le son d'un *d* suivi d'un *j* français ; les chanteurs du moyen âge auraient donc prononcé le mot *maiore* à peu près comme les Toscans modernes prononcent le mot *maggiore.* Cette hypothèse serait peut-être séduisante en ce qui concerne l'Italie ; mais elle a le défaut de ne pouvoir guère s'appliquer ni à l'Espagne, ni à une grande partie du midi de la France. Il paraît invraisemblable, en effet, qu'une prononciation formée d'une dentale et d'une chuintante sonores, rétrograde par la suite jusqu'à un *i* consonne ordinaire ; en tout cas, c'est un phénomène dont on ne verrait guère d'exemples en phonétique. Donc, sans que nous puissions démontrer d'une façon positive que cette première hypothèse est inadmissible, nous croyons pouvoir dire qu'elle est fort peu vraisemblable.

Il est possible, au contraire, que l'*i* dont nous nous occupons ait eu, à l'époque que nous considérons, la valeur d'une semi-voyelle formant diphtongue avec la voyelle précédente. Cela expliquerait à la fois les deux phénomènes dont, après tout, il faut bien tâcher de se rendre compte d'une façon ou d'une autre : la présence de la note liquescente devant cet *i*, et aussi le fait que dans les mots castillans correspondant aux mots latins qui présentent cette note liquescente devant l'*i*, celui-ci a subsisté (sous la forme graphique d'un *y*), tandis que l'*i* consonne provenant d'autres sources est devenu une chuintante qui devait aboutir plus tard à la *jota* actuelle.

Cependant, une troisième hypothèse est également admissible, et nous avouons même qu'elle nous séduit davantage. Au lieu d'être encore une semi-voyelle formant diphtongue avec la voyelle précédente, l'*i* dont nous nous occupons pourrait bien avoir abouti déjà, à l'époque que nous considérons, à un *i* consonne redoublé, et il se peut

que l'on prononçât par exemple *eiius*, *maiior*, *cuiius*, etc. La formation d'un pareil son serait assez facilement explicable : dans les mots que nous venons de citer, il semble bien qu'à l'origine l'*i* ait été une semi-voyelle formant diphtongue avec la voyelle précédente : dans le pronom latin *is, ea, id*, la voyelle radicale *i* ou *e* est brève ; au contraire, la première syllabe de *eius* est longue. Ne serait-ce pas tout simplement parce que, au lieu de se décomposer ainsi : *e* (voyelle longue) + *ius*, le mot se décomposait en réalité ainsi : *ei*, (diphtongue formée d'un *e* bref et d'un *i* semi-voyelle) + *us* ? Ainsi l'on n'aurait pas à expliquer pourquoi la voyelle radicale du pronom *is*, habituellement brève, devient longue au génitif ; et d'autre part, l'*i* de la terminaison génitive *ius*, qui est habituellement long dans presque tous les autres mots où cette terminaison figure, a dû, à l'origine, être long aussi dans les mots *eius* et *cuius* ; on comprend seulement qu'il ait eu une tendance à s'abréger dans ces deux mots, parce qu'il était intervocalique. Mais cette abréviation n'a pas dû se faire d'un seul coup : un *i* normalement long ne devient pas ainsi brusquement un *i* consonne, c'est-à-dire la variété d'*i* la plus brève qui soit. Nous pouvons donc presque affirmer que l'abréviation de cet *i* s'est faite progressivement, et que, forcément, à un moment donné, il a dû être un *i* semi-voyelle formant diphtongue avec la voyelle précédente.

Le mot *maior* (ainsi d'ailleurs que les mots *maius, maiestas*, etc.) donne lieu à une remarque analogue. L'*a* du radical de ces mots paraît avoir été bref par nature, comme on le voit nettement dans *magis*. Ici encore, on peut parfaitement supposer que si la première syllabe de ces mots compte pour une longue, c'est qu'en réalité, elle consistait en une diphtongue formée d'un *a* bref et d'un *i* semi-voyelle. D'ailleurs, étant donné que dans presque tous les autres mots où figure le suffixe comparatif *ior*, l'*i* de ce suffixe est une voyelle, suffisante à elle seule pour former une syllabe, cet *i* a dû avoir originairement la même valeur dans le mot *maior*. On conçoit seulement que dans ce mot, ainsi que dans *peior*, il soit facilement

devenu encore plus bref qu'il ne l'était déjà, puisque dans ces deux mots, il était intervocalique. Dès lors, il a dû y avoir un moment où, en s'abrégeant, il était devenu une semi-voyelle formant diphtongue avec la voyelle précédente. — Mais si, comme tout nous porte à le supposer, il y a eu une époque où l'*i* des mots *eius*, *cuius*, *maior* et autres mots similaires était une sémi-voyelle formant diphtongue avec la voyelle précédente, cet *i* a bien pu dégager devant la voyelle suivante un *i* consonne. On sait, en effet, que dans presque toutes les langues, l'*i* suivi d'une seconde voyelle autre que *i*, dégage *mécaniquement* devant elle un *i* consonne : en français, par exemple, nous ne prononçons pas *pri-er*, *oubli-er*, etc., mais bien *pri-ier*, *oubli-ier*, etc. Or, un *i* semi-voyelle n'étant qu'un *i* voyelle prononcé plus rapidement, il peut bien lui aussi dégager un *i* consonne devant la voyelle suivante. Donc, à l'époque où l'*i* des mots *eius*, *cuius*, *maior*, etc., était une semi-voyelle formant diphtongue avec la voyelle précédente, il a pu dégager après lui un *i* consonne, si bien que les mots dont il s'agit se prononçaient en réalité avec un *i* double : un premier *i* semi-voyelle, formant diphtongue avec la voyelle précédente, et un deuxième *i* complètement consonne, s'articulant devant la voyelle suivante (1). Si, par la suite, le premier son d'*i* (celui qui était semi-voyelle) s'est encore abrégé, au point de n'être plus lui aussi qu'un simple *i* consonne, l'*i* des mots dont il s'agit n'aura plus été qu'un *i* consonne redoublé, et c'est là la troisième hypothèse à laquelle nous faisions allusion en commençant ce développement, et qui nous paraît la plus séduisante, car elle rend parfaitement compte des deux faits qu'il convenait d'expliquer : 1° comment l'*i* dont il s'agit pouvait être pour les gens du neuvième siècle et des siècles suivants une lettre double quant au son, justifiant par conséquent la présence de neumes liquescents, et 2° comment l'*i* de ces mots a pu

(1) On sait d'ailleurs que dans les inscriptions latines, le mot *eius* est souvent écrit par deux *i*.

donner dans le castillan des siècles postérieurs un simple *i* consonne ordinaire (noté graphiquement par un *y* et ayant échappé à la transformation en chuintante sonore qui a frappé les autres *i* consonnes).

En résumé, voici comment les choses ont dû se passer : au neuvième siècle, ou peut-être même longtemps avant, l'*i* des mots romans *maior*, *maio*, *cuio*, etc., était encore en réalité un phonème complexe, consistant soit en un *i* semi-voyelle formant diphtongue avec la consonne précédente et suivi d'un *i* consonne, soit simplement en un *i* consonne redoublé ; et cette articulation était commune aux langues vulgaires et au latin tel qu'on le prononçait alors, ce qui explique la présence si fréquente des neumes liquescents devant les *i* de cette sorte dans les manuscrits de chant grégorien datant de cette époque, quelle que soit d'ailleurs la région dont ils sont originaires.

Dès lors, si nous supposons que dans le domaine castillan l'*y* des mots du type *mayor* ou *mayo* a conservé cette articulation jusqu'après le moment où l'*l* mouillée primitive se serait réduite elle-même à un *i* consonne, cela suffira pour nous permettre de concevoir que les articulations des deux sons en question n'aient jamais coïncidé à aucun moment ; en d'autres termes, si l'*l* mouillée primitive s'est réduite d'abord à un *i* consonne pur, il suffisait, pour que les deux phonèmes ne se confondissent jamais, que le son représenté par l'*y* de *mayor* ou de *mayo* eût encore à cette époque la valeur d'un *i* double, et qu'il n'ait pris celle d'un *i* consonne simple qu'à un moment plus tardif, où déjà l'*i* provenant de l'*l* mouillée était engagé plus ou moins dans la voie du chuintement.

§ 27. — ¶ Nous avons vu plus haut qu'il y avait encore deux autres cas moins importants où l'on trouve des neumes liquescents ; l'un de ces cas est celui où ils sont placés sur une voyelle précédant un *g* suivi d'un *i* ou d'un *e* ; par exemple, sur le premier *e* de *reges* dans l'antienne *Alliga Domine*, qui était la cinquième des Laudes du mercredi de la Semaine-Sainte avant le bouleversement du psautier

qui a été la partie principale de la réforme liturgique de 1912.

Ici encore, nous devons admettre que le *g* avait dans ce cas la valeur d'une lettre double. Mais quelle était celle-ci ? Dom Pothier, dans son bel ouvrage intitulé *Les mélodies grégoriennes*, suppose que le *g* s'articulait comme s'articule aujourd'hui devant *e* ou *i*, en italien, le double *g* intervocalique ; le mot *legere*, par exemple, se serait prononcé comme se prononce aujourd'hui le mot italien *leggere* ; en d'autres termes, ce *g* aurait été formé de deux sons : un *d*, et une chuintante sonore analogue au *j* français.

Mais cette hypothèse donne lieu à diverses objections. En premier lieu, si telle avait été la prononciation du *g* au neuvième siècle et dans les siècles suivants, tant dans les langues romanes que dans le chant du latin, le *g* aurait été un phonème comparable au *z* pour sa constitution ; tous les deux se seraient composés d'un *d* suivi soit d'une chuintante sonore, soit d'une sifflante sonore. Ce parallélisme dans la constitution des deux phonèmes aurait dû avoir pour conséquence un parallélisme semblable dans la façon de les traiter. Or, cependant, nous n'avons jamais trouvé de note liquescente devant la lettre *z*.

On pourrait objecter que le *z* étant une lettre très rare en latin, cette rareté suffit à expliquer l'absence d'exemples de notes liquescentes. Mais le *z* n'est pas le seul phonème comparable à ce qu'aurait été le *g* en question : le *t* précédant un *i* suivi d'une autre voyelle ou le *c* devant *e* et *i*, tels que l'articulent actuellement et que l'articulaient sans doute déjà un grand nombre de dialectes italiens, sont eux aussi des phonèmes composés d'une dentale suivie d'une sifflante ou d'une chuintante : et cependant eux non plus ne servent jamais de support à une note liquescente : évidemment, l'élément dental de ces phonèmes n'était pas considéré comme assez long à prononcer pour nécessiter la présence d'une note liquescente : mais alors, si le *g* en question avait eu, lui aussi, la valeur d'une dentale suivie d'une chuintante, il n'aurait pas (à moins de supposer une absence com-

plète de logique chez ceux qui notaient les pièces grégoriennes) motivé lui non plus la présence de notes liquescentes.

Il faut donc à notre avis renoncer à cette première hypothèse.

En second lieu, on constate que le *g* devant *e* ou *i* a subi dans la plupart des langues romanes, et notamment en castillan, les mêmes traitements que l'*i* latin devant les mêmes lettres. Pour l'espagnol, voir le *Manual de gramática histórica española* de D. Ramón Menéndez Pidal, 4e édition, § 38, nº 3, pages 103-104 et § 43, nº 1, pages 109-110. Dès lors, nous devons admettre qu'à partir d'une époque assez ancienne le *g* devant *e* ou *i* avait pris le même son que cet *i*, et que notamment, le *g* intervocalique suivi de *e* ou de *i* s'était identifié à l'*i* latin intervocalique. Si, comme nous l'avons supposé dans un développement antérieur, cet *i* latin intervocalique équivalait, au neuvième siècle et pendant quelques-uns des siècles suivants, à un *i* double, tout s'explique assez facilement. On admet généralement que la transformation du *g* devant l'*e* ou devant l'*i* a dû commencer par une mouillure : après avoir prononcé *reges* (en donnant au *g* un son de vélaire sonore), on a donc prononcé ensuite quelque chose comme *regie*. Il a suffi que par la suite l'élément guttural de cette articulation composée s'assimilât à l'élément suivant, pour qu'on obtînt une prononciation *r e i i e s*. — Notons seulement, avec D. Ramón Menéndez Pidal, qu'en castillan cette articulation devait souvent disparaître par la suite ; ainsi, par exemple, l'*y* du mot *rey* ne représente nullement l'aboutissement du *g*, mais bien l'*e* de la terminaison des formes *regem* ou *rege* (cf. *buey*, de *bovem*, par l'intermédiaire de *buee*).

Peut-être pourrait-on voir dans la forme française *veiller*, et surtout dans la forme italienne *vegliare*, un argument de plus en faveur de notre théorie. La forme latine *vigilare* a dû, à un certain moment, si l'hypothèse précédente est exacte, se prononcer *v e i i e l a r e*. La disparition régulière de la protonique non initiale a mis ensuite en contact l'*l* avec l'*i* consonne, qui a alors mouillé la liquide. Quant à la forme espagnole *velar*, elle s'explique facilement de même, soit que le double

i consonne se soit résorbé comme dans tant d'autres cas du même ordre, et que les deux *e* ainsi mis en contact se soient ensuite fondus en un seul, soit que la protonique non initiale ait simplement, en tombant, entraîné avec elle le double *i* consonne (1).

Il est à remarquer que le groupement latin *d* + *i* consonne (par exemple dans *adjuvare*) a ordinairement subi dans les différentes langues romanes le même traitement que l'*i* consonne latin intervocalique. Dans les manuscrits de chant grégorien, ce groupe donne souvent lieu à une note liquescente sur la voyelle précédente. En français, ce groupement a donné un *i* (par exemple dans le verbe *aider*). En castillan, il a donné un *y*. — Ce qui montre bien encore

---

(1) Le fait qu'au haut moyen âge le *g* devant *e* et *i* se prononçait exactement comme le *j* du latin *major* a eu pour conséquence de nombreuses confusions, dans les manuscrits, entre *g* et *i*. Celles-ci se sont même produites parfois jusque devant des voyelles autres que *e* ou *i*, par exemple dans la forme *Magore* pour *Mayore*, citée par Mr Menéndez Pidal (*Revista de Filología española*, année 1918, page 238). — Que, dans les cas de cette sorte, le *g* eût bien la valeur d'un *i* consonne, cela ressort d'autres graphies comme *origentis* pour *orientis* et *inquigetaberit* pour *inquietaverit* (Muñoz y Ribero, *Paleografía visigoda*, document de l'année 898, cité par Cotarelo, *Fonología española*, Madrid, 1909, page 107). Dans ces deux formes, le *g* représente l'*i* consonne dégagé après lui par l'*i* voyelle antérieur. — Il semble que l'habitude de prononcer, en latin, le *g* devant *e* ou *i* comme un *i* consonne se soit conservée chez certains, sans doute par tradition d'école, jusqu'au XVIe siècle : l'auteur anonyme d'un traité écrit vers 1540 ou 1545 s'exprime comme il suit, d'après Mr Cotarelo qui le cite dans sa *Fonología...*, page 126 : « Porque muchos han errado en dar la pronusciación á la *g* viniendo ayuntado (*sic*) con una destas dos vocales *e*, *i*, leiendo en latin (porque en español no hay necesidad); decimos y avisamos que cuando la *g* viene ayuntada con alguna de las vocales sobredichas se ha de pronusciar del modo quel alemán pronuscia en su lengua esta dicion *je*. » Mr Cotarelo suppose que peut-être, au lieu de *je*, il faut comprendre ici *ge* : dans ce cas, l'auteur aurait voulu dire que le groupe *ge* doit se prononcer en latin comme en allemand, c'est-à-dire que le *g* doit conserver devant les lettres *e* et *i* le son qu'il a dans les groupes *ga*, *go*, *gu*. Mais nous croyons plutôt qu'il n'y a pas lieu de rectifier le texte du manuscrit, et que l'auteur a voulu dire réellement que le *g* devant *e* ou *i* doit ou devrait, en latin, se prononcer comme le *j* allemand, c'est-à-dire par un son d'*i* consonne ; en effet, « *dicion* » paraît avoir d'ordinaire le sens de *mot* plutôt que celui de *syllabe* ou *phonème* ; or, il n'existe pas en allemand de mot *ge*, mais il existe un mot *je*, soit qu'il s'agisse, dans l'intention de l'auteur, de la particule adverbiale ou pronominale qui s'écrit encore ainsi en allemand moderne, soit qu'il ait voulu faire allusion à une forme *jä*, variante dialectale de *ja*.

qu'il s'était confondu à partir d'un certain moment avec l'*i* latin intervocalique, ce sont les confusions que l'on trouve dans certains textes entre ces deux graphies, confusions qui parfois se sont perpétuées longuement : dans un texte cité par Gorra (*Lingua et letteratura spagnuola delle origini*, page 186), et qui est daté de l'ère de César 1263, ce qui correspond à l'année 1225, texte de provenance aragonaise on trouve ces mots : *facta carta mense madii era Mª CCª LXIIJª*.

§ 28. — Le groupement latin *nĭm* intervocalique atone.

Dans ce groupement, l'*i* bref atone disparaît, et l'*n* se change en *l* ou *r* : en *l* dans *alma*, du latin *anima ;* en *r* dans *mermar*, du latin *minimare ;* il est probable que dans ce dernier mot, l'*n* s'est d'abord changée en une *l*, qui n'est devenue *r* que par la suite ; en effet, l'articulation *l* paraît plus voisine de *n* que *r*. On trouve d'ailleurs un changement identique d'*n* en *l* dans *comulgar*, venu du latin *comunicare* par l'intermédiaire de **communegare* et **comungar*.

§ 29. — Le groupement latin *mĭn* intervocalique atone et le groupement *nguĭn* atone.

On sait que ces groupements ont abouti en castillan aux combinaisons *mbr* et *ngr*. Reprenant en partie les exemples donnés par D. Rámon Menéndez Pidal au § 59 de son *Manual*, nous citerons : *hombre*, de *homine ; hembra*, de *femina ; hambre*, de *famine ; sembrar*, de *seminare ; lumbrera*, de *luminaria* ; *sangre*, de *sanguinem*.

Comment s'est faite la transformation ? — Il y a eu évidemment en premier lieu chute de l'*i* bref atone, et l'on a eu, par exemple, *femna*, de *femina* ; *omne*, de *homine*. Remarquons en passant que cette chute de l'*i* s'est produite postérieurement à l'époque où le groupement latin *mn* avait déjà commencé d'évoluer vers le son de *ñ*. Il est probable, en tout cas, que ce phonème avait déjà subi au moins (1) l'assimi-

(1) Mais il pouvait n'en être encore qu'à ce stade.

lation de l'*m* à l'*n*, et que par exemple *somnum* et *autumnum* étaient déjà devenus *sonno* et *autonno*. En effet, si des formes comme *somno* et *autòmno* eussent coexisté à un moment quelconque avec des formes comme *femna* et *omnes*, on ne voit pas pourquoi le même phonème *mn*, placé de part et d'autre dans des conditions identiques, aurait abouti d'un côté à *ñ*, et de l'autre à *mbr*. Donc, nous sommes forcés d'admettre que le groupement *mn* d'origine latine était déjà altéré quand l'*i* bref atone est tombé dans le groupement *mĭn* intervocalique.

Du stade *mn*, on a dû passer à *mbr* par l'intermédiaire de *ml*. Voici sur quoi nous basons cette hypothèse. D'abord, l'*l*, lettre peu vibrante, nous paraît beaucoup plus voisine de l'*n* que la lettre *r*, et nous avons déjà signalé, en effet, un changement d'*n* en *l* dans *alma* et dans *comulgar*. En second lieu, le mot *femina* a donné dans les langages de la région d'Orthez, c'est-à-dire d'une région très voisine de l'Espagne, un type *hemble*, qui présente bien une *l*. Peut-être même, le *b* s'était-il intercalé après l'*m* dès avant le changement de la seconde nasale en liquide ; dans ce cas, *femna* aurait donné une forme *fembna*, dans laquelle le *b* n'aurait pu que favoriser le changement de *n* en *l*, car la combinaison *bl* est infiniment plus facile à articuler que la combinaison *bn*. — Toutefois, étant donné la difficulté d'articulation du groupement *mbn*, nous ne croyons pas nécessaire d'admettre son existence, et nous pensons plutôt que le phonème *mn* a pu devenir directement *ml*, le *b* ne venant s'intercaler qu'ensuite.

Quant au fait que *bl* soit lui-même devenu *br*, il n'a rien de surprenant : on sait que le langage populaire hésite encore très souvent en Espagne entre *l* et r, et que cette hésitation est aussi d'une extrême fréquence dans l'ancienne langue, ainsi qu'en témoignent, pour ne citer que ces deux exemples entre mille, l'alternance des formes *robre* et *roble*, *tembrar* et *temblar*.

Pour le groupement *ngŭin* atone, si nous trouvons une *r* dans *sangre*, l'*l* s'est conservée en revanche dans *ingle* = *inguine*.

CHAPITRE II

LES VOYELLES ET SEMI-VOYELLES

§ 30. — La voyelle *a*.

Observation générale préliminaire.

La voyelle *a* est peut-être la lettre qui a subi le moins d'altérations dans la prononciation du castillan depuis le XIVe siècle jusqu'à nos jours.

Comme nous l'expliquerons plus loin d'une façon plus détaillée, l'*a* castillan actuel est d'ordinaire un *a* moyen, parfois plus ou moins nasalisé. Il est probable qu'il en a été ainsi dès une époque très reculée et même dès le latin.

L'*a* dans le manuscrit de Per Abbat du *Cantar de Mio Cid*.

§ 31. — L'étude des assonances du *Cantar de Mio Cid* n'indique pas qu'à l'époque où ce poème a été composé, c'est-à-dire probablement un peu avant le milieu du XIIe siècle, l'*a* subit devant les nasales une altération très appréciable de son.

Dans ce même poème, l'*a* s'affaiblit souvent en *e* : par exemple dans *galind garçiez* (vers 3071) ; dans les finales de l'imparfait et du conditionnel, où les formes en *ie*, *ies*, etc., sont infiniment plus fréquentes que les formes en *ia*, *ias*, etc., sans que celles-ci fassent défaut cependant : ex. : *faria* (vers 2678) ; *leuaria* (vers 2679) ; *querria* (vers 3433). Dans la forme *caualgeremos* (vers 1061), on peut se demander s'il faut voir une simple faute du copiste, ou un affaiblissement de l'*a* en *e*, analogue à celui qui est devenu de règle dans le futur de la première conjugaison en italien. On trouve deux fois la forme *par*, au lieu de *por* et chaque fois dans un

jurement : *Par fant efidro* (vers 3028); *juro par fant efidro* (vers 3140).

§ 32. — L'*a* au XIVe et au XVe siècles.

Au XIVe et au XVe siècles, nous avons fort peu de particularités à noter au sujet de cette même voyelle *a*. Remarquons seulement qu'elle alterne avec *e* dans des voyelles atones : *astrologia*, *estrologos* (1) *astragar* et *estragar* ; *pastorejo* et *pestorejo* ; notons de même *eneruolar* pour *enaruolar* ; *jugleria* pour *juglaria*.

Dans les finales de l'imparfait et du conditionnel, les formes en *ié* continuent à alterner avec les formes en *ía*.

Dans les syllabes accentuées où les voyelles sont toujours plus stables, l'alternance de *a* et de *e* ne se produit guère que devant un *y* ; exemple : *freyle*, à côté de *fraile*. (La langue a d'ailleurs fait une répartition sémantique de ces deux formes, d'origine étrangère l'une et l'autre.)

§ 33. — L'*a* au XVIe siècle.

Au XVIe siècle, les formes d'imparfait et de conditionnel en *ie* disparaissent, et il y a bien peu de particularités à noter au sujet de la lettre *a*. Nous n'insisterons pas sur les doublets que signale Valdés dans son *Diálogo de la Lengua*, comme *asperar* à côté de *esperar* : il n'est pas sûr que ce soient là des doublets purement phonétiques ; ce sont peut-être des formes étymologiquement différentes. De même, nous laisserons de côté les types parallèles comme *traxo* et *truxo* : ici, nous sortirions du domaine de la phonétique pour entrer dans celui de la morphologie.

§ 34. — L'*a* depuis le XVIIe siècle.

Au XVIIe et au XVIIIe siècles, il y a encore moins à dire sur la voyelle *a*. Nous passerons donc immédiatement à la prononciation de l'*a* en castillan actuel.

Il a d'ordinaire un son moyen qui n'est ni celui du

---

(1) Ces alternances se sont souvent conservées jusqu'à nos jours dans la langue populaire. Pour le XVIIIe siècle, nous ne citerons qu'un seul exemple : *estillones* pour *astillones* dans la vie de Torres Villarroel, dans le chapitre intitulé : *Ascendencia de Don Diego de Torres* (éd. Federico de Onís, Madrid 1912, p. 32).

français *pâte*, ni celui du français *patte*, mais plus voisin en général de ce deuxième son que du premier (1). Cependant, chez quelques Espagnols, les *a*, surtout dans les finales atones, prennent un son extrêmement vélaire, qui est, ou à fort peu de chose près, celui du français *pâte* (moins la prolongation due à l'accent circonflexe), et l'on entend alors des articulations que l'on pourrait presque représenter en graphies françaises par *chicâ*, *mañânâ*, ou même *mâñânâ*. Cette prononciation exagérément vélaire n'est pas très rare, notamment à Burgos chez les gens du peuple : étant donné qu'on recommande Burgos comme une des villes où un séjour pour l'étranger qui apprend la langue est le plus profitable (ce qui est d'ailleurs vrai à tous les points de vue), nous n'avons pas cru inutile de relever ce détail. Cette prononciation des *a* nous paraît avoir le défaut d'alourdir considérablement l'élocution ; elle est donc fort peu élégante, et n'est pas à imiter.

¶ D'autre part, chez beaucoup d'Espagnols (sans qu'on puisse préciser des régions déterminées pour cette particularité, qui semble plutôt dépendre de tendances individuelles), l'*a* subit un commencement de nasalisation plus ou moins marqué quand il est suivi des lettres *m* ou *n* formant le premier élément d'une entrave. La prononciation des mots *hambre, tan bueno* ou *santo* est donc souvent en réalité un peu plus voisine de *hãmbre, tãmbueno* ou *sãnto* que de *hambre, tambueno* ou *santo* (par *a* absolument pur). Certains étendent cette particularité de prononciation au groupe *an* final de mot à la pause (2).

---

(1) Mr Navarro Tomás distingue quatre variétés d'*a*, qu'il appelle respectivement *a media, a palatal, a velar* et *a relajada*. Ce ne sont là que de légères nuances (ainsi qu'il le remarque lui-même à propos de l'*a* palatal), et dont la distinction n'a pas une très grande importance pratique, comme le prouvent les grandes divergences d'appréciations qui existent sur ce point entre les phonéticiens et que Mr Navarro Tomás a relevées dans son article *Siete vocales españolas* (Revista de Filología española, année 1916, page 60, note).

(2) Chez quelques Espagnols, les groupes *am* ou *an* entravés et le groupe *an* à la pause ont une tendance à prendre une nuance pala-

Il résulte de cette tendance que pour beaucoup d'Espagnols il est plus facile, lorsqu'ils apprennent le français, de prononcer avec une correction relative les finales françaises en *an* que les finales françaises en *anne*, et que par exemple ils approcheront davantage de la véritable prononciation française lorsqu'il s'agira de prononcer le mot *paysan* que lorsqu'il s'agira de prononcer le féminin *paysanne*.

On sait d'ailleurs que la tendance à nasaliser légèrement certaines voyelles a eu pour résultat d'amener en castillan de nombreuses épenthèses de consonnes nasales. Enfin, suivant une remarque de Mr Navarro Tomás, l'*a* peut subir également un commencement de nasalisation quand il est placé entre deux consonnes nasales, par exemple dans le mot *mano*.

La voyelle *o*.

35. — Prononciation actuelle.

La lettre *o*, qui a en français deux timbres distincts, si nettement tranchés que le fait d'employer l'un pour l'autre constitue une faute très choquante, n'a pas, dans la prononciation du castillan moderne, des nuances aussi franchement différenciées (2). On peut cependant faire les observations suivantes :

1° Dans les finales atones, l'*o* est assez nettement

tale, c'est-à-dire à dessiner un commencement d'évolution vers le son de *em* ou *en*, avec valeur nasale de l'*e*. Des deux sujets chez qui nous avons trouvé cette tendance portée au plus haut degré, l'un était de Mondragón (Guipúzcoa) et appartenait à une famille chez laquelle le castillan était à peu près la seule langue en usage, à l'exclusion du basque que lui-même ignorait presque complètement. L'autre avait passé ses premières années à Madrid, et habitait depuis à Santander ; la palatalisation que nous venons de signaler était notamment très sensible lorsqu'il prononçait son prénom de *Germán*. — Chez certains Méridionaux français, on remarque une tendance analogue, qui a pour effet de leur faire prononcer le mot français *roman* presque comme *romain*. Cette particularité de prononciation se rencontre à l'état sporadique un peu dans tout le midi de la France, mais dans les faubourgs de Bordeaux elle est devenue presque générale et elle est une caractéristique de leur accent.

(2) Sur les différentes nuances que peut présenter la voyelle *o* d'après Mr Navarro Tomás, voir plus loin, § 57.

fermé (tellement même que dans bien des prononciations dialectales il devient *u*). Remarquons ici que le timbre fermé n'entraîne en espagnol aucune prolongation du son, à l'inverse de ce qui se produit en français et en allemand. Notons aussi que les finales en *ao* (ou même *ado*) se prononcent souvent *au* dans le langage populaire.

2° Dans les protoniques, il a un son intermédiaire, mais en général plus fermé qu'ouvert, par exemple dans les mots *colegio* ou *colegial*. — Il est très possible que cette règle remonte au latin populaire, car elle s'applique aujourd'hui encore au toscan, et en provençal et en catalan modernes les *o* protoniques ont abouti au son *u* (écrit *ou* ou *o*) ; en français, les anciens *o* protoniques sont de même, en général, devenus *ou*, bien qu'en français moderne, dans les mots savants entrés dans la langue depuis le moyen âge, les *o* protoniques soient le plus souvent prononcés ouverts : ex. : *collège* (prononcé *côlèj*), *colonie* (prononcé *côlòni*), etc.

3° Dans les syllabes accentuées, l'*o* a un son intermédiaire qui varie beaucoup, non seulement suivant les régions, mais même suivant les individus. Toutefois, ce son ne va presque jamais jusqu'aux valeurs extrêmes de l'*o* fermé et de l'*o* ouvert toscans. En Galice pourtant, à St-Jacques de Compostelle, chez la plupart des individus, tous les *o* accentués sont ouverts, sauf lorsqu'ils sont suivis d'une nasale appartenant à la même syllabe. (Nous aurons l'occasion de faire la même remarque pour l'*e*) (1).

4° Devant les nasales, l'*o* subit à peu près le même sort que l'*a*, c'est-à-dire que chez un grand nombre d'Espagnols, il éprouve une nasalisation plus ou moins légère, si la nasale appartient à la même syllabe que lui. C'est ainsi que les mots *hombre*, *león* ou *monte* se prononcent souvent plutôt *hõmbre*, *leõn* ou *mõnte* que *hombre*, *león* ou *monte* (avec *o* absolument pur). En tout cas, ceux mêmes dans la prononciation desquels l'*o* ne se

(1) L'*o* tonique des Andalous et des Judéo-Espagnols est souvent particulièrement ouvert lui aussi.

nasalise pas véritablement, s'abstiennent-ils au moins de lui donner un son très ouvert, et bien qu'on trouve des Espagnols (1) qui disent *León, Gijón* (par un *o* complètement ouvert), cette prononciation est très rare. Ceci explique aussi pourquoi les Espagnols qui apprennent le français ont d'ordinaire plus de peine à prononcer avec une correction approchée les mots *bonne* ou *couronne* que les mots *bon* ou *courons*.

36. — Historique. Dès le milieu du XII[e] siècle, la voyelle *o* au moins dans les syllabes toniques ne paraît pas avoir eu des timbres très nettement différenciés : c'était sans doute déjà un *o* moyen, peut-être un peu plus fermé qu'ouvert, du moins dans les syllabes atones. Et c'est ce qui résulte de l'étude des assonances du *Cantar de Mio Cid*.

Cette étude nous renseigne plutôt sur l'état de la prononciation à l'époque où le poème a été *composé* que sur l'état de celle-ci à l'époque où a été rédigé le manuscrit. Or, elle nous montre que dès le milieu du XII[e] siècle, la voyelle *o*, quand elle était tonique, n'avait pas des timbres bien sensiblement différenciés. En effet, des mots qui avaient en latin populaire un *o* ouvert, comme *noch*, *noches* et *oy* (cf. le français *nuit* et *hui*), assonent à chaque instant avec des mots qui avaient en latin populaire un *o* fermé, comme *meiores*, *magores*, *torre*, *son*, *lidiador*, etc. ; (on trouvera des exemples de *noch* et de *noches* dans presque toutes les laisses en *o* ; pour *oy*, on en trouvera aux vers 3028, 3131, 3139, 3150, 3165). L'*o* final de la troisième personne du singulier des verbes de la première conjugaison assone également avec ces *o*. Les exemples en sont innombrables.

On sait que dans le *Cantar de Mio Cid*, des formes renfermant la diphtongue *ue* assonent couramment avec l'*o* dans les laisses en *o* : *fue*, aux vers 2057, 2766, 2814, 2997, 3721 ; *fuert* (vers 2691) ; *aluen* (vers 2696) ; *fuent*

(1) Pour notre part, nous en avons connu deux qui prononçaient ainsi : l'un d'eux était l'archevêque de Saint-Jacques de Compostelle en fonctions en l'année 1900.

(vers 2700); *muert* (vers 2774 et 3641); *pueden* (vers 2920); *defpues* (vers 3706), etc. Au premier abord, on pourrait être tenté, en présence de ces exemples, d'en tirer l'une des deux conclusions suivantes : ou bien que le *Cantar de Mio Cid* a été composé à une époque où la diphtongaison n'existait pas encore en castillan (et dans ce cas, les formes diphtonguées du manuscrit seraient le fait du copiste), ou bien que le *Cantar de Mio Cid* a été composé primitivement dans un dialecte espagnol ignorant la diphtongaison (et dans ce cas notre manuscrit actuel n'en serait qu'une traduction en castillan). La première de ces deux hypothèses est inadmissible : si à une époque quelconque l'*o* de *forte*, de *morte*, de *poden* et de *despos* avait eu le même son que celui de *torre*, de *traydores*, de *cortes*, de *lidiador*, etc., on ne voit pas comment par la suite il aurait pu subir un traitement différent, et donner la diphtongue *ue*, tandis que l'*o* de la seconde série de mots que nous venons de citer est resté *o*. Il faut donc, de toute nécessité, que jamais, en castillan primitif, l'*o* ouvert qui devait se diphtonguer plus tard ne se soit confondu avec l'*o* provenant d'un *o* fermé du latin populaire. Reste donc la seconde hypothèse. Mr Menéndez Pidal a démontré dans son admirable édition du *Cantar de Mio Cid* (p.p. 142-146) que ce n'est pas elle que nous devons adopter, mais bien une troisième explication : l'auteur du poème employait tout simplement des formes présentant la diphtongue *uó*, auxquelles des variantes écrites par la diphtongue *ue* ont été substituées, soit par le copiste du manuscrit de Per Abbat, soit par le copiste d'un manuscrit antérieur, ayant servi d'intermédiaire entre l'original et celui de Per Abbat. Quant à l'emploi des formes en *uó* par l'auteur du poème, il pouvait résulter soit d'une particularité dialectale, soit d'un archaïsme conventionnel, maintenu par tradition dans le genre épique.

Il est certaines formes qui, à première vue, pourraient paraître constituer une difficulté à l'encontre de cette théorie : il en est ainsi, par exemple, pour la forme *fue*, des vers 2057, 2766, 2814, 2997, 3721, dans laquelle l'*e* ne peut s'expliquer phonétiquement que par

l'*i* du latin *fuit* ; il est en effet assez difficile (à moins de supposer une fausse analogie fort peu vraisemblable) d'admettre l'existence d'un type *fuó*, mais il suffit de remarquer que *fue* est une correction tardive d'un copiste pour *fo*, qué devait porter l'original. Et la forme *foſſen* à l'assonance, au vers 2001, ne fait que confirmer cette théorie : *foſſen* est évidemment un doublet morphologique et non phonétique du type *fueſſen* : ce dernier s'explique par *fuissent*, et l'autre par **fussent* : de même *fo* s'explique par une forme latine ou romane dans laquelle l'*i* de *fuit* était tombé tandis que *fue* s'explique par une forme dans laquelle l'*ĭ* était conservé.

Plus embarrassants paraissent, à première vue, les exemples où des *u* semblent assoner avec des *o* : c'est ainsi qu'au vers 2698, au milieu d'une laisse en *o*, on trouve *nues (= nubes)*, mot où l'*u* provient d'un *u* long latin. Mais Mr Menéndez Pidal propose ici la correction *nuoves*, qui paraît pleinement justifiée. — De même aux vers 1894, 1897, 1907 et 1919, on trouve *Pero Vermuez* et *Per Vermuez* au milieu d'une laisse en *o*. On trouve même au vers 3008, dans une laisse en *o* également, le mot *Affures*. — Mais pour ce dernier vers, Mr Menéndez Pidal propose, avec beaucoup de vraisemblance, la correction *Ansuórez*. — Pour les vers où nous trouvons *Vermuez* dans une laisse en *o*, Mr Menéndez Pidal propose la leçon *Vermudoz*, parfaitement admissible, elle aussi. — Pour le vers 1897, il faut sans doute faire la même correction (1).

---

(1) Il est à remarquer d'ailleurs que le passage auquel appartient ce vers est légèrement altéré dans le manuscrit de Per Abbat par une mauvaise façon de couper les vers et sans doute aussi par une omission. Voici comment le texte se présente dans le manuscrit :

Oyd me Mynaya, & vos, Per Vermuez :
Siruem myo Cid el Campeador, el lo mereçe,
E de mi abra perdon, vinieffen a viftas, fi ouieffe dent fabor.

En ce qui concerne la façon de couper les vers et le rétablissement des assonances, il faut sans doute restaurer ainsi le texte :

Oyd me Mynaya : & vos Per Vermudoz.
Siruem myo Cid : el Campeador.
El lo mereçe : e de mi abra perdon.
Vinieffen a viftas : fi ouieffe dent fabor.

On pourra noter que le second hémistiche du deuxième vers

§ 37. — Dans ce même poème, tel du moins qu'il se trouve dans le manuscrit (ce qui nous reporte au commencement du XIV[e] siècle), *o* alterne déjà avec *u* dans les protoniques ; ex. *omillo* (vers 1748) ; *omillaron* (vers 2215). L'*o* est étymologique dans *logar* (vers 605, 630, 732) ; *iogados* (vers 3249). Notons en passant la forme *portogalefes* (vers 2978) (1).

Il alterne avec *ue* dans *cuemo* (vers 1512, 2942) à côté de *cōmo* (vers 2915, 2927, 2931, etc.) ; *dueñas* (vers 2724) et *doñas* (vers 2654). Les formes diphtonguées proviennent de types primitifs accentués, et les formes présentant un *o* proviennent de types atones ou peu accentués (2). Notons les formes *foffe* (vers 2137) et *foffen* (vers 2001), qui s'expliquent par des types latins **fussem* et **fussent*, abréviations de *fuissem* et *fuissent*.

La diphtongue *au* dans le latin *auctoricare* donne

---

paraît un peu court, et la conjecture de M[r] Menéndez Pidal, qui propose de restituer les mots *Roi Diaz* avant *el Campeador* est des plus plausibles.

(1) Notons encore : *furçudo* (vers 3674), *murir* (vers 1179) et *jugara* (vers 3319).

(2) Il est difficile de dire si la diphtongue *ue* de *cuemo* doit s'expliquer par un type *quŏmodo* dans lequel l'*o* se fût abrégé, ou s'il faut voir dans l'*u* de cette diphtongue l'*u* du latin *quomodo* qui aurait persisté. Dans ce dernier cas, on aurait eú d'abord une forme *cuómo* devenue plus tard *cuémo*. Ce changement d'une diphtongue *uo*, avec l'accent sur l'*o*, en une diphtongue *ue*, donnerait raison à ceux qui pensent que dans la diphtongue *uo* du castillan primitif l'accent a toujours été sur l'élément *o*, ou du moins que, à supposer que l'accent eût été primitivement sur l'*u*, il avait glissé sur le second élément de la diphtongue dès avant le temps où celui-ci s'est changé en *e*.

Toutefois, dans l'hypothèse où l'*u* de *cuemo* ne serait que l'*u* conservé du latin *quomodo*, il y aurait encore une autre explication possible de la forme *cuemo* : le latin *quomodo* eût donné en position non accentuée *como*, mais dans certaines régions de la Castille il eût donné en position accentuée *cuómo*. D'autre part, l'*o* tonique bref latin eût donné en castillan primitif une diphtongue *uo*, devenue *ué* dans certaines régions, mais conservée plus longtemps sous une forme *uó* en d'autres parties du domaine castillan : on eût dit ainsi en certaines régions *buéno*, alors que dans d'autres on disait encore *buóno*. Les premières faisant autorité au point de vue de la langue, celles qui disaient encore *buóno* auraient fini par dire aussi, à l'imitation des autres, *buéno*. Mais alors, par analogie,

régulièrement un *o* dans les formes *otorge* (vers 3412), *otorgo* (vers 3415) et *otorga* (vers 3329). On trouve cependant aussi *atorgar* (vers 3411), qui s'explique par simple résorption de l'*u* dans la diphtongue *au*. *Atorgar* est une forme demi-savante, tandis que les autres paraissent presque complètement populaires, sauf en ce qui concerne le traitement du groupe *ct* du latin.

Notons la forme, régulière d'ailleurs, *longinos* (vers 352), qui présente la conservation, sous la forme *os*, de la désinence latine *us*. (Cf. *Dios*, *Marcos*, *Pablos*.)

Nous reviendrons au paragraphe concernant l'*e* sur l'alternance des formes *veluntad* et *voluntad*.

§ 38. — A la fin du XIVe siècle et au XVe, l'*o* continue d'alterner avec l'*u* dans les protoniques. Les exemples en sont tellement innombrables que nous croyons inutile d'en citer ici : il suffit, pour en trouver, d'ouvrir n'importe quel texte de cette époque.

L'*o* accentué devient quelquefois *ue* dans des cas où aujourd'hui il reste *o* ; exemple : *decuere* (1), subjonctif du verbe *decorar* = *apprendre par cœur* (cette forme est sûre, se trouvant à la rime du vers 1 de la *Copla* 1200 du manuscrit de Salamanque, du *Libro de buen amor*).

---

elles se seraient mises à dire également *cuémo* au lieu de *cuómo*. Quoi qu'il en soit, en ce qui concerne la possibilité d'un type latin *quŏmodo*, on peut remarquer que le gascon de la région de Bayonne possède une forme *com*, qui paraît précisément supposer ce type par *o* bref tonique.

Dans le manuscrit de Per Abbat, nous trouvons quelquefois une forme apocopée *cum*, qui doit s'expliquer par ce changement de *o* en *u* qui est fréquent dans les protoniques.

(1) D'après Mr Cejador (édition de *Lazarillo de Tormes* dans la collection de *Clásicos castellanos* de « La Lectura », Madrid, 1914, page 92), l'expression *de coro* = *par cœur*, ainsi que le verbe *decorar*, viendraient de l'ancienne forme *cuer* = *cœur*. A notre avis, il conviendrait de renverser les termes de cette affirmation : nous croyons que l'expression *de coro* vient de l'ancien usage de chanter *de mémoire* dans les églises ; s'il en est ainsi, la locution française *par cœur* devrait plutôt s'écrire *par chœur*. Nous publierons prochainement une note détaillée sur cette question ; en attendant, nous pouvons dire que l'usage d'exécuter de mémoire les chants de la messe et des offices (abstraction faite des leçons, des capitules, des oraisons et de quelques autres pièces qui étaient destinées à

Inversement, l'*o* subsiste quelquefois dans des mots où aujourd'hui il deviendrait *ue* ; ex. : *troco*, vers 3 et 4 de la *Copla* 1607 du même manuscrit, où ce mot rime avec *loco* et *poco*. Notons de même *enforce* pour *enfuerce* (*ibid.*, *Copla* 187, vers 4).

C'est quelquefois intentionnellement qu'un auteur emploie des formes par *o* au lieu des types normaux par *ue*, comme l'archiprêtre de *Hita* dans l'« *enxiemplo* » de Don Pitas Payas, où, pour imiter plus ou moins vaguement le français, il remplace par des *o* tous les *ue* des syllabes accentuées (1).

Notons un exemple de *o* pour *u* dans un cas où la graphie la plus naturelle (d'ailleurs employée dans d'autres textes) aurait été *au* : *gaola* (rimant avec *paula*), *Libro de buen amor*, ms. de Salamanque, *Copla* 1278, vers 3. Il est vrai que les rimes de cette *copla* ne sont qu'approximatives, car elles comportent les mots *tabla* et *fabla* à côté des formes déjà citées *gaola* et *paula*.

Il est assez difficile de dire où était l'accent dans celles des formes de la conjugaison du verbe *cuydar* où il ne pouvait être sur la terminaison. Le fait que des types comme *coyda* alternent avec des variantes comme *cuyda*, tendrait à faire croire que l'accent était déjà sur l'*i* (comme aujourd'hui) et que l'*u* (représenté parfois par un *o*) était réduit au rôle de consonne. Toutefois, la présence de formes abrégées comme *cuda*, rimant avec des mots comme *ayuda* et *muda* (2), prouverait que

---

être lues) a été général pendant les premiers siècles du moyen âge. Il s'est maintenu jusqu'au XVIII[e] siècle dans quelques églises particulièrement traditionnalistes, comme les cathédrales de Rouen et de Lyon, et il en subsiste encore des restes chez certains ordres religieux, tels que les Bénédictins et les Trappistes, qui chantent ou récitent par cœur certains de leurs offices.

(1) Cf. la forme *bona* pour *buena* dans le refrain d'une poésie de Cervantes (*La ilustre fregona*, éd. Rodriguez Marín, Madrid, 1917, p.p. 75-78) ; seulement ici ce n'est pas le français que l'auteur cherche à imiter, mais quelque dialecte espagnol ne diphtonguant pas l'*o* bref tonique latin.

(2) A la *copla* 516 du *Libro de buen amor* (manuscrit de Salamanque) éd. Ducamin, *cuda* (que le copiste a orthographié fautivement *coyda*) rime avec *muda*, *ayuda* et *rrecubda* ; à la *copla* 1532, le même mot, que le copiste a encore orthographié fautivement *coyda*, rime avec *muda*, *desnuda* et *acuda*.

l'accent était encore sur l'*u* ; dans ce cas, les formes du type *coyda* seraient, non pas des graphies imparfaites pour *cuída*, mais bien des doublets morphologiques, c'est-à-dire des formes non diphtonguées existant à côté de variantes diphtonguées du type *cúyda* (réduction de *cueyda*). Peut-être aussi était-on dans la période transitoire (qui a dû nécessairement exister à un certain moment) où dans la diphtongue *ui* ou *uy* l'accent s'est déplacé, pour passer de l'*u* où il était primitivement, à l'*i* où il s'est trouvé par la suite ; dans ce cas, on aurait hésité entre les deux accentuations, et la forme *coyda* pourrait n'être alors qu'une graphie imparfaite pour *cuída*. — (D'ailleurs on trouve aussi, à côté des types précédemment cités, des graphies d'un type *cueda*, qui, à l'occasion, riment avec des formes comme *pueda*, *rueda*, etc., ce qui montre qu'elles avaient l'accent sur l'*e*) (1).

§ 39. — La voyelle *o* donne lieu à assez peu d'observations du XVIe au XVIIIe siècle. En ce qui concerne les protoniques, l'alternance de *o* et de *u* continue, pour beaucoup de mots, dans la langue littéraire, au cours même du XVIe siècle. A la fin de ce même siècle, Cervantes et beaucoup d'autres écrivent souvent *mochacho*, bien que finalement ce soit *muchacho* qui ait prévalu. Cette alternance de *o* et de *u* est encore fréquente dans le langage populaire, et il n'est pas rare, par exemple, d'entendre des gens du peuple, et même des personnes de la classe moyenne, dire *sostituto* pour *sustituto*. (L'Académie enregistre d'ailleurs et paraît considérer comme correcte la forme *sostituir* pour *sustituir*.)

Cependant on peut dire que dans la langue littéraire ou correcte l'alternance entre *o* et *u* dans les protoniques s'est en général stabilisée à partir du XVIe siècle en se conformant à une tendance basée sur un principe d'euphonie très délicat, que l'on pourrait formuler ainsi : « on cherche à éviter d'avoir deux voyelles très fermées

(1) On trouvera au § 49 quelques indications complémentaires sur la question des formes anciennes de *cuidar*.

comme éléments vocaliques uniques ou principaux dans deux syllabes successives. » En d'autres termes, *o* sera préféré à *u* dans une syllabe protonique toutes les fois que la voyelle de la syllabe suivante sera elle-même *u* ou *i* : on sait en effet que *u* et *i* sont les plus fermées de toutes les voyelles ; or, si deux syllabes successives dont la première au moins est une protonique ont pour voyelles toutes les deux des *u* ou des *i*, il en résulte une sorte d'abus des sons très fermés, et l'ensemble devient plus harmonieux si la première des deux voyelles est remplacée par un son moins fermé, tel que *o* ou *e*. Nous avons un bel exemple d'application de cette règle en ce qui concerne l'alternance entre *o* et *u* dans la conjugaison des verbes *dormir* et *morir*. Dans ces deux verbes le radical normal, en position protonique, tendait à présenter un *u* plutôt qu'un *o* : de là des formes telles que *durmamos, durmáis, durmiendo, durmió, durmieron, durmiera, durmiese*, etc., *muramos, muráis, muriendo, murió, murieron, muriera, muriese*, etc. Dans toutes ces formes, l'adoption ou le maintien de *u* au radical n'a aucun inconvénient, puisque la voyelle de la syllabe suivante (qui est *a* dans *durmamos, durmáis, muramos*, et *muráis*, *o* dans *durmió* et *murió*, *e* dans les autres formes que nous venons de citer) n'est pas une voyelle très fermée. Au contraire, toutes les fois que la voyelle de la syllabe suivante est un *i*, voyelle très fermée, le radical, en position protonique, présente un *o* et non un *u* : ex. : *dormir, dormimos, dormís, dormía, dormido, dormí, dormiste, dormísteis* etc., *morir, morimos, morís, moría, morí, moriste, morísteis*, etc. — Le même principe règle également, comme nous le verrons, l'alternance entre *e* et *i*, en position protonique, dans le radical d'un grand nombre de verbes. — Une exception à l'application de la tendance que nous venons d'examiner nous est fournie par certains prétérits : on dit en effet *hubiste, hubimos*, et *hubísteis, supiste, supimos* et *supísteis, pudiste, pudimos* et *pudísteis*, et non *hobiste, hobimos, hobísteis*, etc. Mais c'est qu'ici l'application de la tendance euphonique a été entravée par une autre tendance plus forte, qui avait pour objet d'unifier la voyelle au prétérit et aux temps

connexes dans les verbes où ces temps ont un radical propre, ce qui est précisément le cas pour les verbes auxquels sont empruntées les formes que nous venons de citer. Et même ici, la tendance à l'unification a été si forte qu'elle a réussi à altérer la voyelle en position accentuée : par exemple, dans le verbe *haber*, des formes telles que *ouieron* (= *ovieron*), *ouiera* (= *oviera*), *ouiesse* (= *oviesse*), devenues *uvieron* (*hubieron*), *uviera* (*hubiera*), *uviesse* (*hubiese*), ont entraîné à elles non seulement *ouiste*, *ouimos* et *oüisteis*, devenus *uviste* (*hubiste*), *uvimos* (*hubimos*) et *uvisteis* (*hubisteis*), mais encore *oue* et *ouo*, devenus *uve* (hube) et *uvo* (hubo) (1).

La voyelle *e*.

§ 40. — Prononciation.

En général, cette voyelle n'a pas, dans le castillan actuel, des valeurs différentes aussi nettement tranchées qu'en toscan, ou en français. Il serait pourtant exagéré de dire, comme quelques Espagnols, qu'il n'y a chez eux qu'une seule manière de prononcer l'*e* et c'est avec raison que l'on a signalé des nuances dans l'articulation de cette lettre (2). On peut faire les observations suivantes :

1° Dans les finales atones, l'*e* est en général nettement fermé, même s'il est suivi d'une consonne; ex. *apunte* (pron. *apunte*), *apuntes* (pron. *apuntes*). Ceci n'a rien d'étonnant, puisque dans quelques dialectes comme *l'extrémègne* ou le langage de certaines régions de la Montagne, le son de l'*e* des finales atones est devenu encore plus fermé et a abouti à un *i*.

(1) Les indications précises sur la prononciation des voyelles sont assez rares chez les anciens grammairiens. Cependant Des Roziers, dans sa grammaire (1659) fait la remarque suivante qui a quelque intérêt en ce qui concerne l'*o* : « les voyelles ſe prononcent en Eſpagnol, de meſme comme en François, excepté que *e* & *o* ſe prononcent en ouurant vn peu moins la bouche. » L'auteur veut dire apparemment que l'*e* et l'*o* espagnols sont un peu moins ouverts que ne le sont l'*e* et l'*o* ouverts français.

(2) Sur les différentes nuances que peut présenter la voyelle *e* suivant Mr Navarro Tomás, voir § 57 ; voir aussi Menéndez Pidal, *Manual elemental de Gramática histórica española*, 2e éd., § 8, p.p. 32-33 (passage supprimé dans la 4e édition) ; et *Manual de Gram. hist. esp.*, 4e éd., § 5, p.p. 37-38.

2° Dans les protoniques, l'*e* est en général également fermé. Mr Menéndez Pidal remarque toutefois, dans la première édition de son *Manual elemental de gramática histórica española*, page 27, que souvent l'*e* protonique suivi de deux consonnes appartenant chacune à une syllabe différente devient plus ou moins ouvert, par exemple dans des mots comme : *embajada*. Mais cette observation ne saurait être érigée en loi générale et chez la plupart des Espagnols, l'*e* de cette sorte ne se distingue pas sensiblement de l'*e* protonique suivi d'une seule consonne ; et c'est pourquoi sans doute Mr Menéndez Pidal a fait disparaître cet exemple de la deuxième édition du même ouvrage (§ 8, pages 32-33).

3° Dans les syllabes accentuées, l'*e* est assez nettement fermé quand il termine la syllabe, par exemple dans *amé, café, usted* (prononcé *usté*). L'*e* a alors, chez la plupart des Espagnols, presque le même son que dans les mots français *aimé* ou *café*. Suivi d'une consonne, comme dans *mes, mantel, tez*, il peut : ou bien conserver à peu près le même son que dans *amé* et *café*, ou bien devenir un peu moins fermé, suivant les régions et même suivant les individus. — En certaines contrées cependant, l'*e* accentué est toujours très ouvert (sauf, du moins chez certains individus, devant une nasale appartenant à la même syllabe que lui, comme dans les mots *hembra, bien*, ou *tienda*, car alors l'*e* peut subir un très léger commencement de nasalisation à peine perceptible, ou devant une *r* finale de syllabe ou double, comme dans les mots *ver, hacer, puerta, perro*, car alors il peut prendre un son un peu différent, que nous étudierons plus loin.) Ainsi par exemple, en Galice, à St-Jacques de Compostelle, on prononce d'ordinaire : *amè, fè, cafè, vergèl, Pèpe*, etc., et même, l'*e* accentué ouvert d'un mot simple reste ouvert dans les dérivés formés de ce mot, alors même que cet *e*, dans ces dérivés, perd son accent tonique : dans cette même ville le diminutif *Pepita* (formé de *Pepe*) est ordinairement prononcé avec un *e* ouvert (*Pepita*), tandis que le nom commun *pepita* se prononce avec un *e* fermé (*pepita*). Il semble d'ailleurs

que dans cette région, le seul fait d'insister sur un *e* tende à le rendre ouvert, et nous avons remarqué qu'en chantant les gens de ce pays prononcent ouverts même les *e* posttoniques s'ils se trouvent placés sur une note un peu longue ou sur une vocalise. — Il est vrai que ce dernier fait est fréquent chez les chanteurs espagnols, même en dehors de la Galice (1).

4° Devant une nasale *appartenant à la même syllabe*, *e* peut avoir les mêmes sons que dans les cas indiqués ci-dessus sous les nos 1, 2, 3, mais, dans la prononciation d'un très grand nombre d'Espagnols le timbre de l'*e* subit un commencement de nasalisation, beaucoup moins marqué cependant que pour l'*a* et pour l'*o*. Ainsi les mots *hembra*, *bien* ou *mientras* sont, par quelques Espagnols, prononcés presque *hẽmbra*, *biẽn* ou *miẽntras*.

5° Devant une *r* appartenant à la même syllabe, l'*e* a une tendance, chez certains Espagnols, à prendre un son pas très net, intermédiaire entre le son de *e* fermé, celui de *e* ouvert, et celui des deux sons du français *eu* qui est ouvert; (nous exprimons ce dernier son par le signe ö̮). Une conséquence du fait que nous signalons, c'est que ces mêmes Espagnols, lorsqu'ils apprennent le français, éprouvent une grande difficulté à prononcer les terminaisons françaises *ère* ou *aire*, auxquelles ils donnent une articulation intermédiaire entre ẹr, e̮r, et ö̮r: lorsque, par exemple, ils veulent prononcer le mot français *première*, on entend un son moyen entre *première* et *premieure*.

6° L'*e* suivi d'un *a* ou d'un *o* devient souvent *i* dans la prononciation populaire : *estropiar* pour *estropear*, *petrolio* pour *petróleo*. Cette prononciation, dont nous trouvons déjà des exemples dans les textes classiques, où notamment, en vers, les mots *Leonor* ou *lealtad* (2) comptent couramment pour des dissyllabes, est tellement

(1) Chez les Andalous également, l'*e* est fréquemment très ouvert, surtout en syllabe tonique.

(2) Cette scansion, il est vrai, n'est pas une preuve absolue, car elle peut être due simplement à la prononciation rapide à laquelle nous faisons allusion plus loin.

répandue qu'un jour nous avons été témoin du fait suivant : dans une classe de treize Espagnols, dont plusieurs assez instruits, pas un seul ne savait si l'on doit dire *aleación* ou *aliación*. — Nous ne conseillerons pas d'imiter complètement cette transformation courante de *e* en *i*. Toutefois, un Espagnol pourrait être un peu choqué si l'on s'appesantissait trop sur un *e* suivi d'un *a* ou d'un *o* ; il est bon au contraire de le prononcer un peu rapidement : d'autant plus rapidement que le mot est plus usité, car, chez beaucoup d'Espagnols, suivant une remarque de M[r] Menéndez Pidal, *real* ne fait qu'une syllabe, tandis que *leal* en fait deux ; (*Man. de Gram. hist. esp.*, 4[e] éd., p. 73).

§ 41. — Historique.

La lettre *e* peut, comme on le sait, provenir de plusieurs sources : principalement de *e* long ou bref du latin et de *i* bref ; dans certains cas, elle provient aussi d'un affaiblissement de *a* latin (1) ; elle peut encore provenir des diphtongues latines *ae* ou *oe*. Pour le détail, nous renvoyons aux grammaires des langues romanes, particulièrement à la grammaire historique de M[r] Menéndez Pidal.

Il est bien évident que le castillan, à ses origines, a connu un *e* fermé et un *e* ouvert. Mais cette distinction a dû s'effacer de très bonne heure : en tout cas, les assonances du *Cantar de Mio Cid* ne semblent pas révéler pour l'*e* tonique des timbres bien nettement différenciés : or, ce poème est du XII[e] siècle. Il est donc probable que dès cette époque tous les *e* toniques avaient pris un timbre moyen, déjà semblable au timbre actuel. Quant aux *e* atones, ils avaient sans doute déjà tous un son à peu près fermé.

Dans les manuscrits du XIV[e] siècle, l'*e* alterne souvent avec *i* dans les protoniques (2) ; voici quelques

---

(1) Voir sur ce point le § 31, page 48.

(2) Il est à peine besoin de dire que cette alternance a continué d'exister jusqu'au cours du XVI[e] siècle dans la langue littéraire, et jusqu'à nos jours dans la langue populaire. On trouve même quelquefois une alternance semblable dans les posttoniques, par exemple, dans un manuscrit du XV[e] siècle, *mastel* pour *mástil* : c'est d'ailleurs de cette forme *mastel* que vient le mot *mastelero*.

exemples tirés du manuscrit du *Cantar de Mio Cid* : *mintift* (vers 3371) ; *vinida* (vers 425) ; *vinie* (vers 456) ; *Comidios* (vers 507) ; *firuialos* (vers 1534-1556) ; *miior* (vers 1349, etc. Inversement on trouve : *eglefia* vers 326-367), forme plus étymologique que l'actuel *iglesia ; deftelando* (vers 501) ; *deftellando* (vers 781) ; *deftellado* (vers 762) ; *Efidro* (vers 1867, 3028, 3140, 3509) ; *Criador* (vers 1094 et *passim*) ; *entençion* (vers 3464) (1).

Quelquefois l'alternance se produit, au moins en apparence, même dans les syllabes toniques. Ex. : *mingua* (vers 1178), substantif verbal légitimé par des formes telles que *minguado* (2) (vers 2494). Notons aussi l'alternance des formes *Riquiza* (vers 2663 et *Riqueza* (vers 1200 et 2659) ; mais ici nous n'avons pas affaire à une véritable alternance phonétique : il s'agit, ou bien de deux suffixes différents, ou bien de deux variantes inégalement populaires d'un même suffixe.

La conjonction copulative est généralement représentée par une abréviation ; toutefois, lorsqu'elle se trouve au commencement des vers, elle consiste bien en un *E ;* on en trouvera de nombreux exemples aux vers 3613, 3008 et suivants, 3065 et suivants ; on la rencontre aussi sous la forme d'un *e* minuscule aux vers 3118 et 3220 ; cependant on trouve déjà *Hy* au vers 1412. La question des diverses formes graphiques et de la prononciation de la conjonction copulative est traitée d'une manière fort documentée par Mr Menéndez Pidal dans sa grande édition du *Cantar de Mio Cid*, § 107, pages 296-298. On peut résumer de la façon suivante ce qu'il y a à dire d'essentiel à ce sujet : Per Abbat prononçait tantôt *e*, tantôt *y*. Ce qui paraît prouver que dans certains cas il prononçait bien *e*, c'est qu'il lui est arrivé, au vers 225, d'employer fautivement le signe abréviatif ordinaire de la conjonction copulative pour

---

(1) Le cas de la variante *cueta* (vers 2360) pour *cuita* est un peu plus compliqué.

(2) Le maintien de l'*i* dans les dérivés du verbe latin *minuare* a pu être favorisé par l'*u* suivant devenu consonne ; (Menéndez Pidal, *Cantar de Mio Cid*, page 141, ligne 16 et suiv.)

représenter la forme *e* ou *he* de la première personne du singulier du présent de l'indicatif du verbe *haber : Efto & yo en debdo que faga y cantar mill miffas.*

Dans les protoniques, l'alternance entre *e* et *i* a continué d'exister jusqu'au cours du XVIe siècle dans la langue littéraire et jusqu'à nos jours dans la langue populaire. En général, la fixation de la voyelle dans le castillan normal, à partir du XVIe siècle, s'est faite conformément au principe d'euphonie que nous avons formulé déjà à propos de l'alternance entre *o* et *u* dans les protoniques : « on cherche à éviter d'avoir deux voyelles très fermées comme éléments vocaliques uniques ou principaux dans deux syllabes successives. » En d'autres termes, *e* sera préféré à *i* dans une syllabe protonique toutes les fois que la voyelle de la syllabe suivante sera elle-même *u* ou *i* : on sait en effet que *u* et *i* sont les plus fermées de toutes les voyelles ; or si deux syllabes successives dont la première au moins est une protonique ont pour voyelles toutes les deux des *u* ou des *i*, il en résulte une sorte d'abus des sons très fermés, et l'ensemble devient plus harmonieux si la première des deux voyelles est remplacée par un son moins fermé, tel que *o* ou *e*. Nous avons un exemple d'application de cette règle en ce qui concerne l'alternance entre *e* et *i* dans la conjugaison des verbes du type de *sentir* et du type de *pedir* ou *ceñir*. Dans ces deux types de verbes, le radical normal, en position protonique, tendait à présenter un *i* plutôt qu'un *e* : de là des formes telles que *sintamos, sintáis, sintiendo, sintió, sintieron, sintiera, sintiese*, etc., *pidamos, pidáis, pidiendo, pidió, pidieron, pidiera, pidiese*, etc. Dans toutes ces formes, l'adoption ou le maintien de *i* au radical n'a aucun inconvénient puisque la voyelle de la syllabe suivante (qui est *a* dans *sintamos, sintáis, pidamos* et *pidáis*, *o* dans *sintió* et *pidió*, *e* dans les autres formes que nous venons de citer) n'est pas une voyelle très fermée. Au contraire, toutes les fois que la voyelle de la syllabe suivante est un *i*, voyelle très fermée, le radical, en position protonique, présente un *e* et non un *i* : ex. : *sentir, sentimos, sentís, sentía, sentido, sentí, sentiste,*

sentísteis, etc.. *pedir, pedimos, pedís, pedía, pedido, pedí, pediste, pedísteis*, etc. (Le même principe se trouve appliqué dans la conjugaison de *decir*, sauf au prétérit qui a un radical propre unique *dij-* pour toutes ses formes : *dije, dijiste*, etc. : lorsqu'un verbe a un radical propre pour le prétérit et autres temps connexes, un besoin d'unification a fait prévaloir partout une même voyelle dans ce radical, et ainsi s'explique l'adoption de *hiciste* au lieu de *feziste*, employé autrefois, et des types *viniste, vinimos, vinisteis*, etc.)

¶ On trouve un reste de l'ancienne hésitation dans l'existence de la forme *dispertar*, encore employée quelquefois aujourd'hui pour *despertar* ; le peuple dit souvent *devertido* pour *divertido, la guardia cevil* (1) pour *la guardia civil* ; enfin la langue officielle n'a pas toujours été conséquente avec elle-même dans ses décisions, puisqu'à côté de *defunción*, forme très étymologique, on dit *difunto*. (Il est probable que si le premier de ces deux mots a mieux résisté que le second à la déformation populaire, c'est qu'il est évidemment d'un emploi beaucoup moins fréquent.)

¶ Notons encore chez Per Abbat : *camearon* (vers 2093) ; *cuedo* (vers 2130) ; *cameo* (vers 2244) ; *camear* (vers 3183).

On trouve des *e* parfaitement justifiés phonétiquement, mais qui ont disparu par la suite, dans *Yenego* (vers 3394) ; *fielas* (vers 3583) et *fieglo* (vers 3726).

Notons une forme plus voisine de l'étymologie que la forme actuelle, où l'*a* a été remplacé par un *e* : *afcucho* (vers 3401).

Notons enfin une alternance de *e* et de *o* dans les formes *veluntad* et *voluntad* (*passim*) (2).

---

(1) L'*e* de la première syllabe de *Felipe* et du populaire *cevil* sont sans doute des cas d'application de la tendance euphonique signalée ci-dessus.

(2) Pour le XVII[e] siècle, nous ne relevons comme données intéressantes, en ce qui concerne la prononciation de l'*e*, que le passage

§ 42. — L'*e* prothétique.

Dans les langues romanes où devant une *s* suivie d'une autre consonne un *e* prothétique a fini par s'implanter solidement, cet *e* ne s'est peut-être pas toujours fixé à une époque aussi ancienne qu'on pourrait le croire : c'est peut-être là, par exemple, ce qui explique le premier *a* du nom de famille gascon *Lastrade* (1). Toutefois, en castillan, l'*e* prothétique apparaît dès que la langue commence à se fixer. A la vérité, dans les textes anciens, il manque quelquefois : dans le manuscrit du *Cantar de Mio Cid*, nous trouvons, par exemple, les graphies suivantes : *Spidios* (vers 226) ; *padre ſpirital* (vers 300), à côté de *padre eſpirital* (vers 1633) ; *ſpinaz de can* (vers 393) ; *deue ſperar* (vers 1457) ; *non ſpero* vers (1481) ; *eſcripto* (vers 1259). Mais il est probable que ce sont là des graphies latinisantes, qui ne correspondaient pas à la prononciation véritable, car on constate que ces graphies se présentent surtout pour des mots savants ou demi-savants : nous ne pouvons d'ailleurs mieux faire que de renvoyer sur ce point à ce que dit Mr Menéndez Pidal dans son édition du *Cantar de Mio Cid*, p.p. 176 et 222.

Mais les graphies employées par Valdés dans son *Diálogo de la lengua* vont nous fournir l'occasion d'étudier plus complètement cette question de l'*e* prothétique.

---

de des Roziers, cité plus haut, page 64, note 4, et le fragment suivant dans lequel Oudin indique, pour l'*e* tonique final espagnol, la prononciation de l'*e* fermé français (grammaire, éd. de 1610) : « Quelques particules terminées en *e* font l'accent ſur iceluy, comme, *aunqué, dadoqué, pueſqué, porqué,* & generalement en toutes dictions qui ont *e* final, on le prononce comme noſtre *e* maſculin, ou fort peu differe[n]t : Toutesfois il faut noter qu'il y a deux prononciations de *porque*, leſquelles par consequent ſe doiuent recognoiſtre par la ſignification, l'vne eſt auec l'accent ſur l'*e*, & lors il eſt Interrogatif, l'autre le met ſur la premiere ſyllabe *por*, & signifie, car, ou parce que. »

(1) Les dialectes de la partie sud-ouest du domaine gascon semblent avoir ignoré ou rejeté primitivement l'*e* prothétique, et ne l'avoir adopté définitivement que sous l'influence d'autres dialectes considérés comme plus littéraires. Voir à ce sujet les travaux de Millardet. A Bayonne, on omet encore l'*e* prothétique dans certaines formes familières, comme *spi* = « regarde » ou « tiens ».

Il convient de faire une observation préliminaire. Valdés qui, à bien des égards, a été un novateur en matière d'emploi de lettres et de signes orthographiques, faisait usage d'une coronis pour indiquer les contractions de voyelles ; il écrivait par exemple *desso* pour *de esso*. Avait-il absolument raison d'écrire les formes de ce genre en un seul mot ? On peut répondre que oui, car, abstraction faite de la coronis, qu'il n'ajoutait sans doute que pour plus de clarté, il ne faisait en somme que conserver sur ce point les graphies des siècles précédents, lesquelles apparemment répondaient bien à la prononciation.

Or, Valdés n'écrit pas toujours en un seul mot avec coronis les groupements où il se produit une élision ou une contraction de voyelles : souvent il supprime l'une des deux voyelles : écrivant par exemple *de spaña* au lieu de *de españa ; de scalona* au lieu de *de escalona*. En tout cas, il est bien invraisemblable que dans la fusion des deux *e* en un seul on fît plutôt abstraction de l'*e* prothétique, depuis longtemps fortement implanté dans la langue, et si l'on eût dû supprimer l'un des deux *e* dans l'écriture, il eût mieux valu, semble-t-il, ou bien écrire en un seul mot, ou, à la rigueur, remplacer le premier *e* par une apostrophe en laissant subsister l'*e* prothétique : *d'España*, *d'Escalona*.

Mais sans doute Valdés n'a point voulu faire usage de l'apostrophe, pour des raisons que nous exposerons plus loin, et n'a voulu, d'autre part, recourir à l'emploi de la coronis que lorsqu'elle devait tomber sur une voyelle accentuée.

Les graphies de Valdés deviennent encore plus contestables lorsqu'il supprime l'*e* prothétique, soit après une consonne, soit au commencement d'une phrase : ex. : *Sta bien*.

Nous avons fait remarquer plus haut que, dès les époques antérieures, c'est surtout dans les mots savants ou demi-savants que la voyelle prothétique manque, ce qui nous induit à penser qu'il n'y a là que des graphies latinisantes, sans véritable valeur phonétique. L'interprétation qui nous paraît la plus vraisemblable pour

les graphies de Valdés que nous venons de noter est donc la suivante :

Dans le premier cas (celui ou l'*e* prothétique viendrait après une voyelle autre que *e* comme dans *no sta bien*), il est probable qu'il se produisait simplement une synalèphe pareille à celle qui se produit encore aujourd'hui dans le même cas, et non pas une disparition complète de l'*e*; par exemple, dans *no está bien* on devait prononcer (comme aujourd'hui) l'*o* et l'*e* très rapidement, en n'en faisant qu'une syllabe, mais sans supprimer complètement l'*e*.

Dans les deux autres cas, l'*e*, à notre avis, devait également se prononcer.

Comment donc Valdés a-t-il pu être amené à le supprimer? — Aujourd'hui encore les Espagnols, même les plus instruits, ont beaucoup de peine, lorsqu'ils prononcent une langue étrangère, à ne pas mettre un *e* prothétique devant une *s* suivie d'une autre consonne. En lisant du latin, presque tous commettent inconsciemment cette faute, que les Français ne commettent ordinairement pas, ni à plus forte raison les Italiens.

Dans les mots étrangers qui s'introduisent en espagnol, l'*e* prothétique s'ajoute toujours dans la prononciation, même si on ne l'écrit pas, et les mots *sport*, *sportman*, se prononcent en réalité *espor*, *esporman*. Le nom du médicament bien connu *l'émulsion Scott* se prononce en réalité *emulsión Escó*. Enfin le nom de la rivière appelée *la Sprée* est comptée en vers par le poète Eulogio Florentino Sanz comme s'il était écrit *Espré* (1). Il en résulte qu'en citant des mots étrangers les Espagnols ne savent pas toujours si ces mots comportent ou non dans l'écriture un *e* initial, et ils en arrivent à trans-

---

(1) Telle paraît être du moins la scansion la plus naturelle du vers auquel nous faisons allusion *(Epístola a Pedro)* :

1	2	3	4	5	6	7	8	9	1011
Que	a	orillas	del	(e)Spréc	(ya	que	del	río	

En tout cas, Mr Walberg signale dans Juan de la Cueva des exemples d'*e* prothétiques non écrits, mais comptant pour la scansion du vers; (*Juan de la Cueva et son « Exemplar poético »*, Lund, 1904, p. 44.)

crire sous la forme *sprit* le mot français *esprit*. Et chacun sait qu'il est extrêmement difficile d'obtenir des Espagnols qui apprennent le français une prononciation correcte des mots tels que *spécial* ou *statue* ; d'une manière instinctive, et le plus souvent inconsciente, ils ajoutent un *e*. Cette addition d'un *e* prothétique non écrit est si naturelle chez eux qu'ils en arrivent, en transcrivant des mots tirés d'une langue étrangère, à ne pas écrire cet *e*, pensant qu'on le suppléera fatalement. C'est ainsi, par exemple, que dans le programme officiel des fêtes données à Bilbao en 1905, le mot basque *espatadantzari* était partout écrit *spatadantzari*, alors qu'il n'y a vraisemblablement pas un seul endroit dans le pays basque où l'on prononce réellement ainsi. Si donc la tendance à l'*e* prothétique est si forte aujourd'hui chez les Espagnols, elle pouvait bien l'être aussi du temps de Valdés, et de fait nous ne voyons pas qu'à aucune époque ils aient omis d'ajouter cet *e* aux mots savants qu'ils tiraient du latin ou du grec, alors qu'en français on a cessé, depuis le XVI[e] siècle au moins, de l'ajouter aux mots que l'on introduisait dans la langue. Si donc, comme il est vraisemblable, la tendance actuelle existait déjà en Espagne au temps de Valdés, celui-ci a pu ne pas écrire certains *e* prothétiques, sentant bien qu'on les suppléerait d'instinct.

D'ailleurs, Valdés lui-même avoue que ces *e* ne sont pas complètement muets quand il dit : *la primera e casi no se pronuncia* ; le mot *casi* indique bien que l'*e* se prononçait au moins un peu.

Lui-même encore nous laisse entendre pour quelle raison il a adopté certaines de ces graphies, notamment *sta* pour *está* : c'est pour que l'on ne confonde pas la troisième personne du singulier du présent de l'indicatif du verbe *estar* avec le démonstratif féminin *esta*. On objectera peut-être qu'il aurait obtenu le même résultat en mettant un accent sur l'*a* de la forme verbale *está*. A cela nous répondrons que bien qu'étant, semble-t-il, le promoteur de l'usage des accents en Espagne, Valdés n'a recours à cette sorte de signes qu'à la dernière extrémité, et que, comme nous le verrons par ailleurs, il pré-

fère, toutes les fois qu'il le peut, employer d'autres procédés pour distinguer les uns des autres les mots que l'on pourrait confondre.

Valdés, ne l'oublions pas, tenait absolument à distinguer dans l'écriture les mots qui se composaient des mêmes lettres et qui dans la prononciation ne se distinguaient que par la place de l'accent : par exemple, *amara* et *amará*; *amare* et *amaré*; *amá* (= *amad*) et *ama*. Or, lorsqu'il ne peut pas faire autrement, Valdés, pour marquer ces distinctions, se sert des accents ; mais comme c'étaient alors des signes nouveaux, que ni les copistes, ni la plupart des imprimeurs n'employaient volontiers (les imprimeurs qui se servaient de caractères gothiques ne les employaient même pas du tout), il n'a recours à eux qu'à la dernière extrémité et quand il ne peut absolument pas faire autrement. Mais toutes les fois qu'il découvre un moyen de distinguer deux mots de cette sorte sans avoir recours aux accents, il s'empresse de l'employer : c'est ainsi que tout en reconnaissant que la deuxième personne du pluriel de l'impératif peut s'écrire avec ou sans *d* : par exemple, *tomad* ou *toma*, *comprad* ou *compra*, *comed* ou *come*, il déclare préférer que l'on écrive le *d*, pour éviter que l'on ne confonde avec la troisième personne du singulier du présent de l'indicatif. Et cependant, Valdés semble considérer ce *d* comme une ~~syllabe~~ lettre muette, puisqu'il remarque que si dans le mot *haze* on met l'accent tonique sur la dernière syllabe, on en fait un impératif. Si donc Valdés, qui était plutôt partisan de la suppression des lettres muettes, préfère écrire le *d* de l'impératif, c'est uniquement parce qu'il voit là un moyen de distinguer, *sans avoir recours aux accents*, des formes qui dans la prononciation ne se distinguaient que par l'accent tonique.

C'est pour la même raison qu'il écrit *sta* au lieu de *está* : il voit dans la suppression de l'*e* prothétique un moyen de distinguer cette forme verbale du démonstratif féminin *esta*. Il savait bien d'ailleurs que cela ne changerait rien à la prononciation de ses compatriotes, et que ceux-ci, même sans voir écrit l'*e* prothétique, ne

pourraient guère faire autrement que de le prononcer, comme ils le font encore aujourd'hui inconsciemment, ainsi que nous l'avons déjà dit plus haut, lorsqu'ils prononcent des mots étrangers (latins, anglais, etc.) commençant par une *s* suivie d'une autre consonne.

Enfin Valdés, écrivant souvent pour des Italiens et n'hésitant pas (lui-même nous le dit) à italianiser ses graphies pour les leur rendre plus accessibles, écrivant, par exemple, *mejor* quand il s'adresse à des compatriotes et *megior* quand il écrit en espagnol à des Italiens, devait tout naturellement être tenté de recourir à des graphies italianisantes comme *sta*, *spaña*, etc.

La lettre *u*.

43. — Prononciation.

La lettre *u* peut être tantôt voyelle et tantôt consonne.

Comme voyelle, elle n'a, en principe, qu'un seul timbre (1), analogue à celui de l'*u* italien et de l'*ou* français et provençal, mais susceptible de quelques nuances un peu plus ouvertes.

44. — Consonantisation de l'*u*.

En castillan, lorsque l'*u* accompagne une autre voyelle (à moins, bien entendu, qu'il n'ait lui-même l'accent tonique) on le rend consonne le plus souvent possible.

Et lorsque, devant une autre voyelle, il sonne lui aussi comme voyelle, il s'articule très rapidement ; c'est ainsi que dans le mot *cruel*, la plupart des Espagnols prononcent la première syllabe beaucoup plus

---

(1) Mr Josselyn croit distinguer trois variétés d'*u* en castillan, mais, abstraction faite des individus qui ont une tendance à confondre l'*u* atone avec *o*, ou du moins à le rapprocher de cette voyelle, on ne peut pas dire que l'*u* voyelle castillan ait plusieurs timbres se distinguant les uns des autres d'une manière fortement tranchée. Les différences entre ces trois sortes d'*u* se réduisent en somme à de minimes divergences dans le procédé d'articulation, qui exercent sur la qualité du son des modifications assez légères. — Mr Navarro Tomás distingue également trois sortes d'*u* voyelles, qu'il appelle *u cerrada*, *u abierta* et *u relajada*.

rapidement qu'on ne le fait pour la syllabe *crou* dans le mot français *écrouer*. — De même que l'*i* voyelle dégage mécaniquement un *i* consonne devant une autre voyelle, de même l'*u* voyelle peut, en position prévocalique, dégager un *u* consonne ; mais ici le phénomène est beaucoup moins constant que pour l'*i* ; en effet, s'il semble bien que l'on dise plutôt *cru-uel* que *cru-el*, il semble qu'en revanche, lorsqu'on ne diphtongue pas complètement l'élément *truir* dans le mot *destruir*, on prononce plutôt *destru-ir* que *destru-uir*. Cette dernière observation n'a d'ailleurs pas grand intérêt pratique, car il s'agit ici d'un fait mécanique commun, semble-t-il, à la généralité des langues, plutôt que d'une particularité de la prononciation espagnole.

§ 45. — Particularités d'articulation de *u* consonne.

L'*u* consonne précédé d'une voyelle et suivi d'une consonne, a une tendance, dans une partie de l'Espagne, surtout en Galice, à se rapprocher d'un *c* : *bautismo* sonne alors un peu comme *bactismo* ; *hermenéutica* comme *hermenéctica* ; *auto* comme *acto*. Faut-il voir en ceci un reste d'archaïsme, ou plutôt n'y a-t-il pas là un phénomène de régression ? Il est assez difficile de le dire Voir à cet égard ce que nous exposons au § 72, III. Quoi qu'il en soit, cette particularité paraît provenir d'une prononciation de l'*u* plus rapide que celle qui est normale dans les diphtongues de cette sorte.

A ce sujet, nous remarquons qu'il y a plusieurs nuances dans la prononciation de l'*u* en diphtongue : quand il précède la voyelle, il est le plus souvent complètement consonne : il en est ainsi, par exemple, dans des mots tels que *agua*, *guarismo*, *vergüenza*, *cuando*, etc. Au contraire, quand il suit la voyelle principale de la diphtongue, l'*u* est en réalité, dans la prononciation normale, une sorte d'*u* voyelle prononcé avec une extrême rapidité : il en est ainsi dans les mots *auto*, *aula*, *neutro*, etc. — Mr Navarro Tomás appelle semi-consonne la première de ces deux sortes d'*u*, et semi-voyelle la seconde.

Lorsqu'un *u* semi-consonne est initial de mot, il peut se dégager devant lui un son imprécis qui consiste le

plus souvent en un *g* atténué : de là des graphies anciennes telles que *güerto* pour *huerto*, *güevo* pour *huevo*, *güele* pour *huele*, *güesso* pour *huesso* ou *hueso* etc. Aujourd'hui la prothèse de ce son, ou plutôt son évolution jusqu'à un *g* plus ou moins franchement caractérisé, est propre à la langue populaire, car l'élément préposé est extrêmement faible dans la prononciation correcte. Malgré tout, il prend parfois une certaine force, même chez des sujets instruits, notamment chez des Asturiens cultivés. Et ce sont sans doute des articulations de ce genre, mal interprétées, qui ont fait dire à certains grammairiens que l'*h* est aspirée devant la diphtongue *ue* : présentée sous cette forme, l'assertion de ces grammairiens est absolument erronée ; nous n'avons jamais constaté que personne, en aucune région de l'Espagne, fît sentir une aspiration dans les mots précédemment cités *huerto*, *huevo*, *huele*, etc. Seulement, on conçoit que quelques personnes, suggestionnées par l'*h* de ces divers mots, aient pu prendre pour une aspiration le son peu distinct dont il s'agit. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que l'*h* des mots de cette sorte n'a jamais eu aucune valeur phonétique ; elle doit uniquement son origine à un désir de clarté orthographique. Dans les vieux manuscrits, par exemple dans celui du *Cantar de Mio Cid*, nous trouvons des graphies telles que *verta* pour *huerta*, et elles sont très naturelles, puisque la lettre *v* n'était que la forme particulière que prenait la lettre *u* à l'initiale. Or, devant une consonne, ou devant une voyelle autre que *e*, l'usage de la graphie *v* n'avait aucun inconvénient, car elle était alors parfaitement claire : quand on lisait un mot tel que *vno*, on ne pouvait hésiter sur la valeur du son représenté par le *v*, et l'on se rendait compte immédiatement qu'il fallait prononcer *uno* ; de même, lorsqu'on lisait des mots tels que *va*, *vino*, *vos*, on ne pouvait hésiter non plus sur la valeur du *v*, et l'on devinait à première vue que cette lettre représentait ici un son de consonne labiale sonore, car les combinaisons *ua*, *ui* et *uo* ont toujours été infiniment rares à l'initiale en espagnol ; au contraire, quand au commencement d'un mot on lisait la combinaison

ve, on pouvait hésiter et se demander si la lettre *v* représentait ici un *u* semi-consonne ou une labiale sonore ; en d'autres termes, en voyant des formes telles que *vele* ou *vela* on pouvait se demander si l'on avait affaire aux mots *uele* (= *huele*) et *uela* (= *huela*), ou, au contraire, aux mots *vele* et *vela*. On conçoit donc que l'on ait pris le parti d'ajouter une *h*, pour la clarté orthographique, lorsque dans la combinaison initiale *ve*, la lettre *v* représentait un *u* semi-consonne (1).

§ 46. — Alternance de *o* et *u*.

Nous avons, dans un paragraphe précédent, signalé l'alternance, si fréquente en espagnol ancien, de l'*o* et de l'*u* en syllabe protonique. Dans la prononciation actuelle, il reste moins d'exemples d'hésitation entre ces deux lettres qu'il n'en subsiste pour l'*e* et l'*i*.

§ 47. — Graphies de l'*u*.

Le son de *u* et celui de *v* ayant la même origine ont été longtemps représentés par une seule et même lettre. Seulement, celle-ci avait pris deux formes : celle du *v* à l'initiale, et celle de l'*u* dans le corps et à la fin des mots. Ce n'est qu'à une époque assez tardive que l'on eut l'idée d'employer l'un des deux signes exclusivement pour l'un des deux sons, et l'autre signe pour l'autre son. En Espagne, cette distinction commence à apparaître dans les manuscrits dès le commencement du XVI[e] siècle (2), mais c'est seulement au cours du

---

(1) Voir à ce sujet (§ 71, texte et note), ce que nous disons de la doctrine de Francisco de Robles et de Gabriel Meurier sur ce point.

(2) Déjà, dans un document en belle calligraphie daté du 9 octobre 1469 (cathédrale d'Avila, n° 215), on trouve le mot *nueve* écrit par un *v*, qui peut avoir deux formes un peu différentes, suivant le caprice du scribe. Mais parmi les manuscrits que nous avons dépouillés, le plus ancien dans lequel nous ayons rencontré une distinction systématique assez régulièrement observée est daté du 8 mars 1514 (même fonds, n° 121) : on y trouve les graphies *fevaftian*, *convento*, *avian*, *provisor*, *avido*, *avila* (forme normale dans ce texte). Cependant, par tradition, le scribe emploie toujours *v* à l'initiale à l'exclusion de u ; de même, le mot *aunque* est écrit par un *v* ; parfois semble-t-il, en trois mots, *a vn q[ue]*). Il arrive également au copiste d'oublier accidentellement la règle qu'il s'est imposée, et il écrit *leuado* à côté de *lieven*, et *fegouja* à côté de *fegovia*.

XVIIe qu'elle s'établira définitivement. Nous reviendrons d'ailleurs plus loin sur cette question (1).

A l'époque à laquelle remonte le manuscrit du *Cantar de Mio Cid*, l'usage normal était encore celui que nous venons de signaler : *v* au commencement des mots, quel que fût le son, et *u* partout ailleurs, quel que fût le son également : exemples : *vee* (vers 50) ; *villa* (vers 56) ; *vna* (vers 60) ; *va* (vers 369) ; *verengel* (vers 998, 3195) *vrgullofos* (vers 1938) ; *verta* (2) (vers 1225) ; *varraganas* (vers 2759, 3276) ; *vermeia* (vers 3092) ; *viene* (vers 3375) ; *varragan* (vers 3327) ; etc., etc.

Il en est ainsi, même si un mot, chose extrêmement fréquente, est coupé fautivement en deux : *en viar* (vers 647) ; *En violos* (vers 1406) ; *En vio* (vers 1495) ; *En viaua* (vers 1828) ; *en viades* (vers 2597).

Cependant, par un reste de l'usage primitif, on trouve encore quelquefois la forme *u* au commencement des mots (quel que soit le son) : exemples : *uer* (vers 16) ; *uarones* (vers 16) ; *uozes* (vers 35) ; *uino* (vers 66) ; *uueftra* (vers 117) ; *uufco* (vers 1520) ; *ua* (vers 401).

Inversement, mais exceptionnellement, on rencontre aussi quelquefois la forme *v* à l'intérieur des mots. Il en est ainsi, notamment, lorsque deux mots sont fautivement réunis en un seul : *avarones* (vers 2979); *aviftas* (vers 2914 et 2949). C'est probablement par analogie avec les cas de cette sorte, et parce qu'on les considérait comme des mots composés, que *avn* et *avnque* sont ordinairement écrits par un *v*, habitude graphique qui se conservera jusqu'au XVIe siècle inclusivement : *Avn* (vers 416 et 1857) pour le *Cantar de Mio Cid*. Les exemples de *v* après un *a* sont d'ailleurs assez nombreux, même dans d'autres mots : *avemos de aueres* (vers 2529), à côté de *auemos* (vers 2530) ; *avedes* (vers 3283 et 2604) ; *averes* (vers 3262) ; *aver* (vers 3388) ; *avien* (vers 3547). — Notons enfin un *v* pour un *u* dans *vivades* (vers 158).

---

(1) Le véritable promoteur de l'utilisation des signes *u* et *v* conformément à la prononciation paraît avoir été Nebrija ; mais, encore une fois, le triomphe de cette innovation fut lent.

(2) = *huerta*.

§ 48. — Historique.

Au sujet de la prononciation de l'*u* voyelle ou semi-voyelle, le manuscrit du *Cantar de Mio Cid* donne lieu aux observations suivantes.

L'*u* semi-voyelle se prononçait certainement comme aujourd'hui dans le mot *agua* et dans les autres mots du même type. Dans le groupement *qua*, l'*u* se prononçait évidemment comme dans le groupement actuel *cua* (*quando*, *quatro*, etc.) — Seulement, devant un *o* accentué, l'*u* semble parfois s'être résorbé : par exemple dans les formes *mengo* = *menguó* (vers 2165) ; *ſantigo* = *santiguó* (vers 3508).

Devant un *o*, l'*u* est quelquefois muet, comme il l'est apparemment dans les formes : *ſcī yaguo* (vers 2925), *ſanti yaguo* (vers 2977) ; l'étymologie rend en effet presque impossible que l'*u* se soit jamais prononcé dans les formes de ce genre : nous assistons ici à une influence analogique exercée par des mots où l'*u* était étymologique, mais était devenu, toujours ou souvent, muet ou presque muet dans la prononciation (1).

¶ Lorsqu'un *u* voyelle (marquant à lui seul une syllabe), est suivi d'une autre voyelle, il se dégage souvent et mécaniquement de cet *u* voyelle un second *u* qui, lui, est consonne (voir § 44) ; c'est ainsi, par exemple, que le mot français *troué* se prononce souvent, sans qu'on y prenne garde, *trou-oué*, plutôt que *trou-é*. C'est sans doute un *u* consonne de ce genre qu'exprime le second *u* dans les formes : *iuuizio* (vers 3226) ; *juuizio* (vers 3239) ; *juuizyo* (vers 3259). — Le même mot est d'ailleurs écrit avec un seul *u* (*juizio*) au vers 3485. — (La syllabe *ju* s'est

(1) Une influence analogique de sens contraire est celle qui s'est produite en espagnol dans le mot *Pascua*. Le type latin originel étant *Pascha*, la forme espagnole qui en dérive ne devrait point comporter d'*u*. Mais l'alternance des graphies *ca* et *qua* pour certains mots, par exemple *nunca*, si souvent écrit *nunqua* par influence étymologique, a amené à écrire *Pasqua* plutôt que *Pasca* ; il s'est alors développé une prononciation erronée *Pascua*, qui est devenue assez générale pour faire disparaître la prononciation primitive *Pasca*. Une réaction semblable de l'écriture s'est produite en italien pour le même mot, qui s'écrit et se prononce actuellement *Pasqua*.

prononcée séparément, comme dans le latin *judicium*, jusqu'au XVII[e] siècle, ainsi qu'en témoignent les scansions des poètes). — Il en est de même, sans doute, dans *axuuar (passim)* (1).

Il est probable que dans la forme *auueros* (= *agüeros*, vers 2615), le premier *u* est consonne ; c'est du moins ce que donne à penser l'étymologie du mot ; *augurium* a d'abord donné *aúurio* ou *aúuiro* ; d'où *aúuero*, la diphtongue *au* ayant été préservée ici contre la transformation en *o* par ce fait que le second élément (l'*u*) était intervocalique et que par suite il avait pu se trouver reporté sur la syllabe suivante, la diphtongue se dissociant ainsi et la première syllabe se réduisant à un *a*. A l'époque où le manuscrit de Per Abbat a été rédigé, l'accent tonique avait sans doute déjà glissé sur l'*e* ; il est donc possible que la graphie *auueros* doive s'interpréter ainsi : première syllabe *au* ; deuxième syllabe *ué* ; seulement, dans la pratique, les deux sons de *u* devaient se fondre en un seul, de sorte qu'au fond l'*u* redoublé de la graphie se trouve être un moyen permettant de distinguer dans l'écriture un *u* consonne intervocalique d'un simple *v* : par exemple, du son de *v* représenté par l'*u* dans le mot *auer*. On remarquera l'analogie, peut-être purement fortuite, de ce procédé avec celui qui s'était établi en Angleterre, dans le Nord de la France et dans les pays germaniques pour représenter l'*u* consonne initial, et qui consistait à redoubler simplement la lettre *v*, en écrivant par exemple *vvillelmus* ou *vvilgelmus*, *vvandregisillus*, etc. ; (ce *v* redoublé n'est que la forme primitive du *w* moderne) (2).

---

(1) Il est possible cependant que dans *juuizio* et *axuuar* le second *u* représente un son de *v* épenthétique destructeur d'hiatus : M[r] Menéndez Pidal cite des formes aragonaises *axobar* et *ajobar ; Cantar de Mio Cid*, p. 491.

(2) Il est possible cependant que dans *auueros* le premier *u* représentât un son de *v* provenant (sans doute par l'intermédiaire d'un stade *b*) de la transformation du *g* de la forme *agüeros* : tel paraît être, ou à peu de chose près, l'avis de M[r] Menéndez Pidal ; *(Cantar de Mio Cid.* p.p. 153 et 179).

§ 49. — Historique *(suite)*.

Les textes du XVe siècle, ou même de l'extrême fin du XIVe, donnent lieu à quelques observations au sujet du verbe *cuydar*. Celle de ses formes où l'accent tombait sur le radical se présente sous deux variétés : un type *coyda* alterne avec le type *cuyda*. Comment faut-il interpréter ces deux formes ?

Tout d'abord, il est à peu près sûr que dans le type *cuyda*, l'accent tonique était déjà sur l'*y*. Quant à la forme *coyda*, elle peut s'expliquer de deux façons : ou bien, c'est une graphie imparfaite pour *cuida* (le scribe n'ayant pas bien su distinguer ici, vu la rapidité de la prononciation de la semi-voyelle, si c'était un *u* ou un *o*), ou bien (et pour notre part nous inclinons plutôt vers cette hypothèse), *coyda* est un doublet morphologique de *cuida* ou *cuyda* : *coyda* est le représentant normal et direct du latin *cogitat*, tandis que *cuida* (ou *cuyda*) est une forme analogique, forgée sur le modèle de *cuidar*, *cuidado*, *cuidamos*, etc., où l'accent tonique était sur la terminaison, et où par conséquent le passage de *o* à *u* était tout naturel (1). Il existe d'ailleurs d'autres types pour ces mêmes formes : notamment des variantes abrégées comme *cuda*, rimant avec des mots comme *ayuda* et *muda*. Ce type *cuda* s'explique de la façon suivante : à une époque où dans les formes *cuydar*, *cuydado*, *cuydamos*, on appuyait encore sur l'*u* plus que sur l'*y*, il a pu se produire des formes analogiques telles que *cúydo*, *cúydas*, *cúyda* : elles ont pu se réduire à *cudo*, *cudas*, *cuda*, etc., par simple chute de l'*i* consonne (2). On trouve aussi des formes d'un type *cueda*, rimant avec *pueda*, *rueda*, etc., ce qui montre qu'elles avaient l'accent sur l'*e*. Elles s'expliquent vraisemblablement par une forme primitive *coeda*, où s'est produit par la suite un glissement d'accent (3).

---

(1) Ce type analogique a d'ailleurs pu prendre naissance aussi bien avant qu'après le glissement d'accent (ou plutôt d'intensité de prononciation) de l'*u* à l'*y* dans la diphtongue *uy* des formes *cuydar*, *cuydamos*, etc.

(2) Voir plus haut, § 38, la discussion de quelques-unes des formes anciennes de *cuidar*.

(3) Cf. Menéndez Pidal, *Cantar de Mio Cid*, p.p. 146-147.

¶ A partir du XIVe siècle nous trouvons parfois des exemples de réduction de la diphtongue *au* à *a*, en position tonique préconsonantique, par exemple *clafula* et *clafulas* dans un texte de 1389 (cathédrale d'Avila, n° 195). Cf. le doublet *recado* pour *recaudo*.

§ 50. — Historique *(suite)*.

En ce qui concerne l'*u* consonne, au XVIe siècle, Valdés croit voir une différence entre la façon dont il prononce l'*u* dans *quaresma* et celle dont il le prononce dans *cuello*. Il a dû y avoir à l'origine une grande différence entre ces deux *u*, si l'on admet (et nous sommes partisans de cette théorie) que dans la diphtongue *ue* ou *uo* provenant de *l'o* bref tonique latin, l'accent a d'abord été sur l'*u*. Mais à l'époque de Valdés, il y avait longtemps que l'accent s'était déplacé dans la diphtongue *ue* (ce déplacement était un fait acquis dès le XIIe siècle). Comme d'autre part cette diphtongue ne compte jamais en vers que pour une syllabe, on est bien forcé d'admettre que s'il restait quelque chose du stade ancien où l'u était voyelle, la nuance devait consister tout au plus en ce que l'*u*, au lieu d'être complètement consonne comme dans *quaresma*, était prononcé un peu moins brièvement. Mais le plus probable, selon nous, c'est que Valdés a simplement été dupe d'une illusion : il a dû se tromper, à moins que nous ne supposions que chez lui, l'*u* de *quaresma* n'eût une légère tendance (qui ne se serait maintenue postérieurement nulle part en Espagne) à évoluer vers un autre son (par exemple celui du *v*), ou plus probablement encore à s'atténuer légèrement. Mais c'est là une hypothèse absolument invérifiable, faute d'autre texte pour l'appuyer. — Il faut noter cependant que chez les Judéo-Espagnols de Constantinople la diphtongue subit une diérèse dans *jueves* et autres mots similaires, et que l'accent flotte alors indécis sur les deux voyelles ; le germe de cette diérèse pouvait exister dans la prononciation de Valdés, mais en Espagne il n'aura pas réussi à se développer.

Au point de vue orthographique, la pratique de Valdés dans l'emploi de *cu* et de *qu* devant *e* est très sensée ; il écrit *que* quand il prononce *ke*, et il emploie le *c* quand

il prononce réellement l'*u*. C'est en somme l'usage moderne. Valdés évite ainsi les graphies du genre de *quello* pour *cuello* (1), si fréquentes du XIVe au XVIe siècle, et si nuisibles à la clarté de l'orthographe sans que d'ailleurs, parfois, l'étymologie les justifiât.

Dans les mots où le groupe *qu* n'est pas suivi d'un *e* ou d'un *i*, mais d'un *a*, et où par conséquent l'*u* se prononce toujours (par exemple dans *quaresma, quando, qual*, etc.), Valdés n'a pas cru devoir rompre avec l'usage étymologique traditionnel, et substituer le *c* au *q* C'est qu'en effet, dans le groupement *qua*, aucune incertitude n'était possible sur la prononciation, puisque l'*u* s'y articulait toujours. Par conséquent, la graphie traditionnelle par *q* était d'une clarté parfaite, et Valdés ne croyait pas devoir la changer.

La lettre *i*.

§ 51. — Prononciation.

Elle peut être tantôt voyelle et tantôt consonne. Dans ce second cas, elle est souvent représentée par la lettre *y* (2). — Comme voyelle elle a, dans la prononciation soignée, un timbre unique, identique à celui de l'*i* italien, ou de l'*i* français dans *ville*, encore que la prononciation courante admette ici quelques nuances (3). (Cf. ce que nous disons de l'*u* voyelle, p. 78).

Quand l'*i* est consonantifié, son articulation présente plusieurs nuances suivant les cas : quand il est l'élément

---

(1) Cf. l'ancienne graphie française *quens* pour *cuens* = « comte ».

(2) L'ancienne langue, comme on le sait, se servait fréquemment du signe *y* pour représenter même l'*i* voyelle (*oydo* = *oido*, *oy* = *oi*, etc.) Aujourd'hui, l'*y* ne représente l'*i* voyelle que dans la conjonction *y* ; pourtant la graphie ancienne s'est conservée par tradition dans quelques noms de famille, par exemple dans le nom asturien *Buyllón*, que l'on prononce comme s'il était écrit *Buillón*.

(3) Mr Navarro Tomás distingue trois variétés d'*i* voyelles : l'une, qu'il appelle relâchée ; une autre, qu'il appelle fermée, et qui est semblable à l'*i* français, ou à peine moins fermée que lui ; et une autre, qu'il appelle ouverte, et qui tend à se rapprocher de l'*i* bref allemand, lequel incline, comme l'on sait, d'une façon plus ou moins complète suivant les régions, vers les sons que l'on pourrait représenter en graphies françaises par *é*, *eu* et *u*. Mais ici encore, il faut prendre garde que les nuances signalées par Mr Navarro Tomás se

final d'une diphtongue mais est suivi d'une consonne, par exemple dans *baile*, *aire*, *heroico*, etc., il consiste presque en un *i* encore voyelle, prononcé avec une extrême rapidité. Quand il est final à la pause, son articulation est un peu plus rapide encore, et l'on peut dire qu'alors il est complètement consonne. M[r] Navarro Tomás appelle semi-voyelle l'*i* de ces deux premières catégories. Quand il est précédé d'une consonne appartenant à la même syllabe que la diphtongue dont il fait partie, par exemple dans les mots *medio*, *patio*, *familia*, *Antonio*, l'*i* est en général à peu près complètement consonne (1). M[r] Navarro Tomás appelle semi-consonne l'*i* de cette catégorie. Enfin, quand il est initial de syllabe, l'*i* ne conserve plus une pureté absolument parfaite : il tend au contraire à dessiner un commencement d'évolution vers un son sonore analogue à celui qu'a le *g* dans la prononciation des Allemands du nord-ouest dans les mots *legen* ou *liegen*, son qui est le corrélatif

---

réduisent à une légère variation de timbre : en tout cas, l'écart entre les plus extrêmes de ces diverses sortes d'*i* est infiniment moins considérable que la différence de timbre qui, en allemand, s'ajoute à la différence de longueur pour distinguer l'*i* long de l'*i* bref.

(1) Malgré tout, dans les cas de cette sorte, l'*i* castillan est un peu moins rapide que ne l'est d'ordinaire, dans la même position, l'*i* de la prononciation francienne ; on peut s'en rendre compte en comparant l'articulation castillane correcte des mots *adiós*, *afiliado*, *matrimonial*, avec celle de beaucoup de Franciens pour les termes correspondants *adieu*, *affilier*, *matrimonial* ; l'*i* français est si bref qu'il s'en faudrait de peu pour qu'il se réduisît à une mouillure, surtout lorsque la consonne antérieure s'y prête. Les « Franciens » qui apprennent l'espagnol feront bien de se surveiller à ce sujet ; pour éviter le défaut auquel leurs propres habitudes les entraînent inconsciemment, ils pourront, au début, exagérer un peu la lenteur d'articulation de l'*i* semi-consonne, en pratiquant presque une diérèse. Leur tendance à rapprocher cette sorte d'*i* d'une simple mouillure n'échappe pas aux Castillans, et ceux-ci constatent le même défaut, mais plus marqué, chez beaucoup de Basques espagnols peu lettrés, qui disent par exemple *Antoño* pour *Antonio*. Chez les Basques, ce défaut s'explique par le fait que les dialectes euskariens d'Espagne ignorent, dans le corps des mots, les combinaisons *consonne + i semi-consonne + voyelle*, car, dans ces dialectes, l'*i* placé entre une consonne précédente et une voyelle suivante est toujours voyelle.

sonore du *ch* de l'allemand *ich*. Seulement, ce commencement d'évolution est plus ou moins marqué suivant les régions ou même suivant les individus. Chez certains, il est presque imperceptible ; chez d'autres au contraire, surtout chez les Andalous, ou, à un degré moindre, dans le peuple de Madrid, l'évolution est déjà plus avancée. Dans la prononciation normale, Mr Navarro Tomás distingue deux variétés dans l'articulation de cette sorte d'*i* consonne : l'une qu'il appelle *y africada* et l'autre *y fricativa*, cette dernière se rencontrant après une voyelle, par exemple dans les mots *ayer*, *cayado*, *bueyes*, ou dans des combinaisons telles que *la yema*, *la hierba*, *hermano y hermana*, et la première se rencontrant lorsque l'*i* consonne, tout en restant initial de syllabe, est précédé d'une *n* ou d'une *l*, par exemple dans les mots *cónyuge*, *conyugal*, *enyesado*, ou dans les combinaisons *un yugo*, *sin hiel*, *con hierro*, *el yunque*. (La nuance qui distingue les deux articulations consiste en ce que l'évolution vers le chuintement n'est sensible que dans l'« *y africada* ») (1).

Mais il conviendra d'éviter toute exagération dans l'imitation de cette particularité de la prononciation

---

(1) Il est possible, mais non certain, que dès le XVIe siècle l'*y* prévocalique dessinât déjà un commencement d'évolution vers une valeur fricative. A première vue, on serait tenté d'en voir la preuve dans le passage suivant où Madariaga constate la parenté du son de l'*y* prévocalique avec celui du *j* (tel qu'il était prononcé de son temps) : il donne comme exemples les mots *ya* et *ayo* « donde la *y* decanta mas á la *j* consonante, y paresce que es medio entre la *j* consonante y la *i* en la pronunciacion, como *ayo*, *ajo* ; pero yo la cuento entonces entre las consonantes, porque una vocal no puede aunar sylaba, hiriendo á otra y quedándose en fuerza de vocal. » (*Libro subtilissimo intitulado honra de Escribanos*, Valence, 1565 ; La Viñaza, *Bibliogr.* col. 1133). Mais il ne paraît pas sûr que ce passage doive s'interpréter comme révélant une prononciation déjà « *affriquée* » de l'*y* prévocalique, si l'on considère qu'il n'est probablement qu'une réminiscence d'une remarque de Vanegas d'après laquelle la lettre *y* » en castellano es medianera entre la *i* vocal i la *i* consonante », c'est-à-dire entre l'*i* voyelle et le *j* : ainsi, par exemple, entre l'*i* voyelle de *mia* et le *j* de *raja*, l'*y* de *raya* occupe une place intermédiaire : « ni del todo es vocal, ni del todo es consonante. Así decimos *ayo*, *ajo* ; *sayo*, *sajo*. » (La Viñaza, *ibid.*, col. 1100 ; Cotarelo, *Fonologia española*, page 19, note).

espagnole moderne. On sait d'ailleurs que cette exagération du chuintement dans les *i* consonnes de cette sorte est une particularité non seulement, comme nous venons de le dire, de l'accent andalous, mais encore de l'accent américain. On fera donc sagement de s'en tenir, pour la prononciation de l'*y* castillan ou de ses équivalents graphiques, à un son d'*y* presque semblable à celui du français *yeux*, et ne différant de celui-ci que par une nuance à peine perceptible dans le sens indiqué ci-dessus.

Seulement si, comme il est vraisemblable, l'évolution commencée se continue, l'*i* consonne initial de syllabe finira par se transformer en un son chuintant ou demi-chuintant, plus ou moins analogue au *j* français. Une conséquence de cette tendance, c'est qu'actuellement déjà les Espagnols, dans les mots tirés d'une langue étrangère, transcrivent souvent par *dy* le phonème que nous rendons en français par *dj*; par exemple le nom de *Tchadaldja*, si souvent cité lors de la guerre balkanique de 1912, était transcrit par les Espagnols sous la forme *Chataldya*. Toutefois, il ne faudrait pas exagérer dès maintenant l'importance de cette tendance, et indiquer, comme le fait un dictionnaire récent (travail très méritoire, d'ailleurs, à d'autres égards), la graphie française *dj* comme étant celle qui rend le mieux le son véritable de l'*y* dans les mots espagnols tels que *yo* ou *ya* : cette graphie est, jusqu'à présent, infiniment plus éloignée de la réalité que celle qui consiste à transcrire l'*y* espagnol par un *y* français.

D'autre part, il est curieux de constater qu'en ce qui concerne l'évolution de l'*i* consonne initial de syllabe, l'Andalousie est en avance sur la Castille : un fait semblable s'est déjà produit anciennement en ce qui a trait à l'évolution d'autres sons; parfois au contraire, c'est la Castille qui s'est trouvée en avance sur l'Andalousie.

En Amérique comme en Andalousie, le son de *ll* s'étant confondu avec celui de *y*, a participé lui aussi à cette évolution de *i* consonne.

¶ On rend semi-consonne la lettre *i* le plus souvent possible et toutes les fois qu'elle est suivie d'une autre voyelle, on la prononce très rapidement (à moins bien entendu, qu'elle n'ait l'accent tonique). C'est ainsi que dans le mot *patria* (1), par exemple, *tria* ne fait qu'une seule syllabe, tant l'*i* est prononcé rapidement. — Lorsqu'un *i* voyelle est suivi d'une autre voyelle il se dédouble en réalité, dans la prononciation, en un *i* voyelle et un *i* consonne : *frío* se prononce non pas *frí-o*, mais *frí-io*. (C'est là un phénomène tout naturel et en quelque sorte mécanique qui paraît général à toutes les langues).

§ 52. — Alternance de *i* et de *e*.

En ce qui concerne l'alternance entre *i* et *e* nous renverrons le lecteur au § 41.

§ 53. — Déplacements modernes d'accents.

La tendance ancienne, qui est allée jusqu'à déplacer des accents toniques pour réduire des *i* voyelles accentués au rôle de consonnes et former ainsi des diphtongues, transformant par exemple *reína* en *reina*, *vaína* en *vaina* est encore vivante aujourd'hui. On peut dire que la grande majorité des Espagnols prononcent *ay* au lieu de *ahí* (ce qui détruit la symétrie de ce mot par rapport à *aquí* et *allí*), et il n'est pas très rare d'entendre prononcer *páis* (en une syllabe) au lieu de *país*. On trouve même, bien que plus rarement, à l'état de

---

(1) Dans les groupes *liquante* + *l* ou *r* + *i* + voyelle, le français moderne (par ex. dans *plier*, *bibliothèque*, *voudriez*, *patriote*, etc.), pratique toujours la diérèse. L'espagnol au contraire (par ex. dans biblioteca, patriota, etc.) diphtongue le plus souvent ; il en était de même en ancien français, ainsi qu'en témoignent les scansions des poètes. Au XVII[e] siècle, Molière, dans l'*Etourdi* (v. 49) compte encore *devriez* pour deux syllabes. Mais il semble que cette pratique ne répondît plus à l'usage courant, car déjà Corneille, dans *Le Cid*, en particulier au vers 738, faisait de *meurtrier* un trissyllabe (l'Académie l'en blâma d'ailleurs) ; et La Fontaine, tout en traitant *sanglier* comme un dissyllabe, notamment dans la fable *Le Lion et l'Ane chassant*, compte *ouvrier* pour trois syllabes dans *Le Statuaire et la Statue de Jupiter*. Ménage rapporte que « les dames et les cavaliers » hésitaient à prononcer les mots de cette sorte : apparemment ils étaient pris entre la difficulté qu'ils avaient déjà, comme les Français d'aujourd'hui, à diphtonguer l'*i* dans cette position, et la crainte de pratiquer franchement la diérèse, qui passait encore pour peu académique.

défaut individuel, des prononciations vicieuses telles que *óido* pour *oido*.

Des apocopes et des élisions.

54. — Des apocopes et les élisions en général.

On sait qu'en espagnol moderne l'*e*, l'*o* et même l'*a*, s'apocopent à la fin des mots dans certains cas bien déterminés : quelquefois la voyelle apocopée entraîne avec elle dans sa chute une consonne précédente qui formerait syllabe avec elle : ainsi, lorsque le mot *grande* s'apocope, le *d*, en espagnol actuel, tombe en même temps que l'*e* ; et lorsque *ciento* et *santo* s'apocopent, le *t* tombe en même temps que l'o.

En espagnol ancien, les apocopes étaient beaucoup plus fréquentes qu'en espagnol actuel : c'est à la fin du XVe siècle et dans la première moitié du XVIe que leur usage est devenu beaucoup plus restreint en castillan (1); dans un autre chapitre nous essaierons d'expliquer comment il a pu ainsi se restreindre ; pour le moment, nous nous contenterons d'étudier l'usage ancien.

Dans le manuscrit de Per Abbat du *Cantar de Mio Cid*, l'*e* final s'apocope à peu près toutes les fois qu'on le veut, pourvu que les éléments consonantiques antérieurs le permettent ; si la consonne précédente est une sonore, elle se change alors en sourde ; du moins il semble qu'il en soit ainsi dans la plupart des cas ; (voir la discussion de la valeur du *d* final, au paragraphe concernant le *d*). Voici quelques exemples : *Vna grant ora* (1889) ; *grant ondrança* (1578) ; *grant a* (= *ha*) el *gozo* (803) ; *barnax* pour *barnage* (3325) ; *de alent partes* (1620) ; *dalent mar* (1639) ; *dix* (= *dixe* 2370) ; *me off de aiuntar* (3320) ; *of le de arrancar* (3321).

Il est à remarquer qu'on ne trouve guère d'apocopes

---

(1) L'une des dernières œuvres renfermant encore un grand nombre d'apocopes est la *Farsa salamantina* de Bartolomé Palau, auteur originaire de Burbáguena en Aragon ; l'édition la plus ancienne que l'on connaisse de cette pièce porte la date de 1553 (elle a été publiée par Mr Morel-Fatio dans le Bulletin Hispanique, année 1900, p. 237 et suiv.).

après les labiales explosives *b* et *p* ni après les gutturales explosives *g* et *c*, g(*u*) et *q*(*u*). La raison en est sans doute dans la répugnance que le castillan paraît avoir professé de tout temps pour ces explosives à la finale. Seulement, le castillan a étendu par la suite cette répugnance aux explosives dentales, sinon dans l'écriture, du moins dans la prononciation Et à cet égard, il est curieux de constater que la répulsion pour les explosives finales va en augmentant à mesure que l'on passe du domaine de la langue d'oc au domaine castillan : le français méridional admet en effet en position finale les trois explosives sourdes *p*, *c* et *t* ; le basque rejette à la finale la labiale explosive sourde, mais admet la vélaire et la dentale ; le castillan primitif rejetait déjà presque complètement, semble-t-il, la labiale et la vélaire, mais admettait encore la dentale qu'il a fini par éliminer, au moins dans la prononciation populaire, soit en la rendant muette, soit en lui donnant le son du *z* actuel. — L'un des rares exemples de mot finissant par une labiale explosive en castillan ancien est *quiçab* (probablement prononcé *quiçap*). Mais ce mot était peut-être un emprunt à la langue d'oc, comme le fait supposer le ç qui y tient la place de l'*s* que ce mot eût dû normalement comporter ; et d'ailleurs, sa consonne finale a dû de bonne heure paraître étrange aux Espagnols, qui l'ont amuïe dans la forme *quizá* ou transformée dans la forme *quizás* (voir notre ouvrage *Eléments de phonétique basque*, § 152).

Cependant, bien souvent le *d* ou le *t* final des mots apocopés devait disparaître purement et simplement dans la prononciation, lorsqu'il était précédé d'une autre consonne, particulièrement d'une *m* : il est difficile de dire si devant une voyelle le *t* se prononçait encore réellement, par exemple dans *grant ora* et dans *grant ondrança* : certains indices, que nous signalerons plus loin, tendent plutôt à faire croire que déjà le *t* ne se prononçait plus guère, du moins chez beaucoup de castillans : il se produisait alors ce qui a lieu aujourd'hui dans le gascon de la région de Bayonne, où l'on

dit « *oun es?* » pour « *ount es?* », *gran asou* (1) pour *grant asou*, tandis qu'en d'autres régions méridionales le *t* sonne encore dans les combinaisons de cette sorte. Mais devant une consonne il paraît à peu près sûr, en tout cas, que l'on ne devait guère entendre le *t* (ou le *d*) dans des formes comme *grant gozo* (245) et *grand bando* (754). Dès cette époque (début du XIVe siècle), la prononciation se réduisait sans doute déjà mécaniquement à *gran*. Les formes suivantes confirment cette théorie : *falieron den* (= *dende*) *çiento* (1507) ; *Por en vino* (112). La première de ces deux formes n'est pas très probante, car le *t* pourrait être comme sous-entendu entre une nasale et une sifflante ; mais la seconde est assez caractéristique. On trouve même *por en auemos* (344) à côté de *por end es faluo* (357) : c'est à cette forme que nous faisions allusion en disant que certains indices donnaient à penser que même devant les voyelles le *t* devait (ou *pouvait*) ne plus se prononcer. Un autre indice est tiré de ce fait qu'on ajoute quelquefois *dans l'écriture* des t fautifs qui n'ont jamais dû se prononcer : exemples : *algunt año* (1754) : le copiste a écrit *algunt* influencé par l'analogie de *segunt* ; mais dans *algunt* le *t* n'a jamais dû se prononcer puisqu'il n'est pas étymologique : il est dès lors permis de supposer que dans *segunt* il devait ou pouvait être muet.

¶ La sonore est souvent conservée dans l'écriture, sans que l'examen des cas de cette sorte indique que ces graphies aient une valeur phonétique.

Quand deux postoniques ont pour voyelle *e*, on peut en général faire indifféremment l'apocope de l'une ou de l'autre ; ex. : *plazme de coraçon, E plazem de las nueuas* (1342 et 1343).

On ne recule pas devant les amphibologies possibles ; ex : *nos van* (= *no se van*, 755) ; *Ef dia* (= *efe dia*, 414) ; *Nos dan vagar* (= *no se dan vagar*, 2921) ; *Nos de tiene*

---

(1) La prononciation populaire bayonnaise étend parfois cette particularité au français lui-même : elle dira par exemple *granane* pour *grant-âne* = « grand âne ».

(= *no se detiene*, 3084). L'habitude de supprimer des *e* existant réellement fait qu'on en rétablit quelquefois fautivement là où il ne devrait pas y en avóir ; ex. : *prendet feyes çientos marcos* (147) ; il en est ainsi du moins dans l'écriture, car rien ne prouve que cet *e* fût réellement prononcé.

De l'*e* paragogique.

N'oublions pas cependant qu'au siècle suivant on verra apparaître dans les romances un grand nombre d'*e* posttoniques non étymologiques : ce sont les fameux *e* paragogiques qui, on le sait, étaient réellement prononcés par les chanteurs, bien que certains érudits en aient d'abord douté. Ils sont, en somme, faciles à expliquer : dans le passage d'un mot tel que le latin *pane* ou *mare* au castillan *pan* ou *mar*, il est bien évident que l'*e* final atone n'est pas devenu muet tout d'un coup : il a dû cesser graduellement de se prononcer. Par suite, il a dû y avoir un moment où certains l'articulaient encore faiblement tandis que d'autres déjà l'amuïssaient. La forme avec *e* devait notamment par tradition être souvent conservée en vers. Il en résultait un dualisme de formes : *pane* et *pan*, *mare* et *mar*. Mais alors on devait fatalement être amené, par analogie, à pratiquer la même dualité de formes pour tous les mots qui avaient une terminaison semblable, et à dire, par exemple, en vers, *estane* à côté de *están* (1). Les mêmes causes produisant les mêmes effets, c'est d'une façon analogue que s'explique l'*e* muet non étymologique ajouté à certains mots dans les chansons populaires françaises ; ex. : dans la chanson des *Pompiers de Nanterre :*

Quand ces beaux pompiers vont à l'exercice
Pleins d'un' noble ardeur, il faut les admirer.
Ils embrass'nt d'abord leur femme et leurs *fisses*,
Puis sans murmurer
A Nanterre ils vont manœuvrer.

---

(1) Dans la grande édition du *Cantar de Mio Cid* par Mr Menéndez Pidal, on trouvera, p.p. 120-122, une étude détaillée de la paragoge telle qu'elle était pratiquée à l'époque de la composition du *Cantar*, c'est-à-dire au XIIe siècle.

¶ Les graphies du manuscrit de Per Abbat du *Cantar de Mio Cid* nous suggèrent encore les observations suivantes.

Observations sur les apocopes et les élisions dans le manuscrit de Per Abbat du *Cantar de Mio Cid.*

Un *e* étymologique, mais que l'on trouve bien rarement, est celui de *comede* (1028) et celui de *elle* (2812). (Voir au paragraphe concernant la lettre *s* des exemples d'apocopes des finales en *aſſe* de l'imparfait du subjonctif).

Les monosyllabes apocopés, lorsqu'ils jouent le rôle de proclitiques, s'écrivent en un seul mot avec le mot suivant : ex. : *Vedada lan conpra* (= *Vedada le han compra*, 62). De même *landa* (= *le anda*, 778) ; *Darledes* (= *Darle edes*, 2992). Dans la forme *le ſperare* (1194) l'*e* peut être considéré aussi bien comme l'*e* du pronom (l'*e* prothétique du verbe étant alors omis par graphie savante) que comme l'*e* prothétique lui-même du mot *esperaré ;* on peut donc couper *le* [*e*]*speraré* ou *l'esperaré.*

Dans *dexar me morir* (= *dexar me he morir*, 1029) on peut interpréter l'*e* de *me* ~~et de l'*e* de *he*~~ de deux façons : ou bien comme la fusion en un seul de l'*e* de *me* et de l'*e* de *he*, ou bien comme représentant seulement celui de *he*, celui de *me* s'élidant.

L'apocope de l'*o* est beaucoup moins fréquente que celle de l'*e*. Elle se fait à peu près dans les mêmes mots qu'aujourd'hui : *un* de *uno*, *algun* de *alguno*, *primer* de *primero*, etc. La suppression de l'*o* se fait souvent aussi dans le mot *todo* ; ex. : *atod el primer colpe* (184) ; *todel mundo* (361) ; *todel pueblo* (1318). — Toutefois, dans ces exemples, nous avons affaire, non à une apocope, mais à une élision (1). Quelquefois d'ailleurs, après le mot *todo* c'est l'*e* de l'article qui disparaît : ex. : *todol dia* (650). Les prénoms s'apocopent généralement devant les patronymiques ; ex. : *albarfanez* et *Albarffanez* (*passim*) ; *per vermuez* (*passim*) ; *albar saluadorez* (739) ; *Ruy Diaz* (15) ;

---

(1) En effet, s'il y avait apocope, le *d* deviendrait final et se changerait sans doute en *t* ; dans l'élision, au contraire, la consonne qui précède la voyelle supprimée n'est pas traitée comme une consonne finale.

galind garciaz (1996 et 1999). L'adjectif possessif *myo* ne s'apocope pas toujours devant un substantif, par exemple dans *myo amigo natural* (1479) et dans la célèbre expression *myo çid;* dans *myos yernos* (1) (2894 et 3158); et dans *Myos aueres* (2912) (2).

L'*a* s'apocope ou s'élide plus rarement encore que l'*o*: citons seulement la forme *vn ora* (605); *odel vna* (= *ó de la una*, 1697) et la forme très fréquente *effora* (= *effa ora*, *passim*); notons enfin l'emploi très fréquent de l'article *el*, qui est en somme une forme apocopée ou élidée devant les féminins commençant par une voyelle.

Nous mentionnerons pour mémoire la forme *una agua* (vers 1954), à laquelle il ne faut pas cependant attacher une grande valeur, car rien ne prouve que le premier *a* se prononcât distinctement. Signalons une apocope ou une élision de *a* dans *don eluira & dona sol* (vers 3345).

Quelquefois l'apocope amène une intercalation euphonique de consonne, comme dans *Nimbla meffo* (= *ni me la messó*, vers 3286).

§ 55. — Syncopes.

Un phénomène étroitement lié à l'apocope est celui de la syncope. Dans *le Cantar de Mio Cid* elle est particulièrement fréquente pour les lettres *e* et *i*.

Nous signalerons d'abord la syncope de l'*e* ou de l'*i* au futur et au conditionnel, laquelle pourrait être à la rigueur considérée comme une apocope, puisque la

---

(1) Dans les formes *myo* et *myos*, lorsqu'elles précédaient immédiatement le substantif auquel elles se rapportaient, l'accent pouvait fort bien se trouver sur l'*o*; en tout cas, il résulte des remarques faites par Mr Menéndez Pidal (*Cantar de Mio Cid*, pages 23 et 24) qu'elles étaient considérées comme des monosyllabes.

(2) Au vers 3366 du *Cantar de Mio Cid* la forme *veftid* ne doit pas être considérée comme une apocope de *vestido*, mais bien comme une faute de copiste pour *veftift*, ainsi que l'indique le sens du passage : *mas non veftift el manto ni el brial* = *no pudiste vestir más aquel manto ni aquel brial*. Il n'est pas probable qu'il faille supposer que le *d* final est ici un moyen de représenter un son de *ç* = *z* actuel, auquel aurait abouti le groupe *st* en position finale.

soudure des deux éléments de ces temps n'était pas encore bien intime. Indépendamment des syncopes existant encore aujourd'hui, telles que *sabré*, *tendré*, *querré*, *vendré*, etc., on trouve, dans le *Cantar de Mio Cid*, quelques formes intéressantes : citons : *combre* pour *comeré* (1021) ; *ferredes* pour *feriredes* (1131) ; *creçremos* (688) ; *Rendre* (2582) ; *morremos* (2795) ; *comidran* (3578) ; *confintran* (668). Notons encore une syncope qui doit être assez ancienne (puisque le *d* intervocalique primitif de *oir* y est conservé), *odredes* (= *odiredes*, 684, 1024, etc.)

Dans les syncopes du verbe *auer* (= *haber*), on trouve tantôt un *b* et tantôt un *u* = *v*. On peut donner de ce fait deux explications : les formes ayant un *b* pourraient être à la rigueur le résultat d'une syncope très ancienne, remontant à l'époque où le *b* intervocalique n'était pas encore devenu *v* et les formes ayant un *v* seraient le résultat d'une syncope plus moderne se faisant à l'époque même où le *Cantar* a été copié. Mais il est plus probable qu'il ne faut voir dans cette alternance qu'un premier germe de la confusion qui devait se produire plus tard entre le *b* et le *v* : dans ce cas, c'est devant la consonne *r* que ce commencement de confusion aurait d'abord apparu.

Dans la forme syncopée *vencremos* du vers 2330, il n'est pas absolument impossible que le c ait une valeur vélaire, et cette syncope serait alors très ancienne, mais il est infiniment plus probable que la forme véritable est *vençremos* et que le copiste a simplement omis la cédille ; (voir Saroïhandy, *Remarques sur la phonétique du ç et du z en ancien espagnol*, Bulletin Hispanique, 1902, IV, 198).

Nous signalerons enfin la syncope *vaymos* (= *vayamos*, 1505), si toutefois ce n'est pas là une simple faute du copiste.

§ 56. — Contractions.

Dans le manuscrit de Per Abbat du *Cantar de Mio Cid*, un grand nombre de contractions sont le résultat d'une

apocope ou d'une élision : ex. : *landa* (= *le anda*, 778) ; *dalent* (= *de alent*, 1639) ; *lan* (= *le han*, 62) ; *Darledes* (= *Darle hedes*, 2992) ; *dexar me morir* (= *dexar me he morir*, 1029) ; *todel mundo* (361) ; *todel pueblo* (1318) ; *todol dia* (650) ; *effora (passim)*.

Notons en outre la contraction de deux *e* en un seul dans *fer* (3114) ; *Sed* (3118) ; *entrellos* (595 et 603) ; *Fazer telo dezir* (= *Fazer te he lo dezir*, 3389) ; *Aiudar le* (= *Ayudar le he*, 2960).

Notons deux contractions, au moins apparentes, dans *Syo* (= *Si yo*, 1963) et dans *les dio* (= *les di yo*, 3204) ; nous disons apparentes, car il suffit de considérer l'*y* de la première de ces formes et l'*i* de la seconde comme restant voyelles pour que ces graphies répondent encore à peu près à la prononciation.

Lorsque deux *a* se suivent, tantôt la contraction ne se se produit pas et tantôt elle a lieu.

Nous avons déjà signalé la forme *una agua* (1954) ; notons encore : *aaquesto* (112) ; *aaguijar* (232) ; *pora alla* (638) ; *Aaltas Vozẽs* (3292) ; *el ſe la a ganada* (1196). Inversement, on trouve les contractions suivantes : *Aquel Rey* (= *A aquel Rey*, 1222) ; *aquel Rey* (= *a aquel Rey*, 3452) ; *algunos peſa* (= *a algunos peſa*, 3116) ; *Non dizes verdad amigo ni ha ſeñor* (= *a amigo ni a ſeñor*, 3386) ; *pora chriſtianos ladar* (= *pora a chriſtianos*, etc., 1191) ; il est vrai que ce dernier exemple n'est pas concluant, car on pourrait aussi l'interpréter comme devant être coupé de la façon suivante : *por a christianos la dar*.

Notons une contraction de *ae* en *a* dans *antes fuxiſte que alte alegaſſes* (= *a él te alegaſſes*, 3318).

Notons également une contraction, bien connue par ailleurs, *cormanas* pour *coᵉrmanas* (3303). — Enfin, signalons une forte contraction dans la forme *Diagonçalez* pour *Diago gonçalez* (3662) ; peut-être cependant ne faut-il voir ici qu'un exemple de cette faute de copiste bien connue, dans laquelle le scribe n'écrit qu'une seule fois au lieu de deux un groupe de lettres semblables.

Parmi les contractions que nous rencontrons souvent dans les textes postérieurs, nous noterons principalement celle de *ae* en *ay* dans *tray* pour *trae*, *cay* pour *cae*,

et celle de *ée* en *ey*, par exemple dans *crey* pour *cree*, *vey* pour *vee*. Aujourd'hui, dans le verbe *ver*, c'est la contraction de *ee* en *e* qui a prévalu, puisque l'on dit *ve* pour *vee*. Dans le verbe *creer*, la contraction de *ee* en *ey* est devenue non seulement incorrecte dans la langue littéraire, mais rare dans le langage populaire. Au contraire, celle de *ae* en *ay* n'a pas absolument disparu. La prosodie populaire compte même *ae* comme monosyllabe au futur et au conditionnel des verbes *traer* et *caer* et de leurs composés, par exemple dans le vers de la chanson de *Mambrú* (qui est en heptasyllabes) :

¿ Qué noticias traerá ?

Sans doute la prosodie de cette chanson n'est pas toujours très régulière, mais ici, en tout cas, le chant exige impérieusement que l'on fasse de *ae* une diphtongue.

Quant aux contractions consistant à fondre en une seule la voyelle finale d'un mot et la voyelle initiale du mot suivant quand elles sont semblables, on sait qu'elles continuent à se faire aujourd'hui encore, la plupart du temps, dans la prononciation. Dans les textes anciens, on trouve fréquemment des exemples (analogues à ceux que nous avons cités pour le *Cantar de Mio Cid*) d'omission, dans l'écriture, de la préposition *a* devant des mots commençant par cette même voyelle : citons-en un entre mille : dans les textes courants du *Coloquio de los perros* on trouve *aquellos señores maestros les pareció* pour *a aquellos señores maestros les pareció*. Les Espagnols peu lettrés font couramment des omissions de ce genre en écrivant (1).

(1) Si le français moderne détache d'ordinaire fort nettement chacun des éléments dans les successions de deux voyelles semblables (par ex. dans *à arriver*, *prééminence*, etc.), il semble que la tendance à traiter par fusion les groupes de cette sorte ait été, au moyen âge, commune à tout le domaine roman. Les anciens textes liturgiques écrivent très souvent *Kyrieleison* et *Christeleison ;* (les livres à l'usage du *dietarius* ou *journeyeur* de la cathédrale de Rouen, Bibl. mun. de Rouen, Y 5 et A 221, donnent *Christe eleison*, mais suppriment l'un des *e* dans l'autre invocation, le premier de ces deux manuscrits portant *Kyrieleison* et le second *Kyri eleison* : appa-

Dans le corps des mots, il semble que lorsque deux voyelles semblables se suivent dans la prononciation, elles résistent mieux à la fusion lorsque la seconde a l'accent tonique (1), et que cette résistance soit d'autant plus vigoureuse que le mot est d'un usage moins fréquent, et cela nous explique sans doute pourquoi le verbe *proveer* a pu conserver ses deux *e* alors que *ver* les a contractés en un seul. Mais il faut tenir compte même ici des tendances individuelles, et certains Espagnols inclinent à simplifier les voyelles doubles même lorsque la seconde a l'accent : d'où les prononciations courantes *azar* pour *azahar*, *alcol* pour *alcohol*, etc.

Nous n'entreprendrons pas ici une étude détaillée des tendances ou des lois qui régissent les contacts de voyelles en espagnol moderne, d'autant que cette étude a été faite d'une façon magistrale par M. Navarro Tomás dans son *Manual de pronunciación española*, §§ 137-144, auquel nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer le lecteur. Nous mentionnerons seulement ici une observation particulièrement importante, parce qu'elle justifie pleinement la pratique immémoriale des poètes espagnols quant à leur facon de compter les syllabes en vers : « En general..., las vocales se contraen más fácilmente... si proceden del enlace de palabras distintas,

---

remment, le maintien des deux voyelles aura paru possible dans le premier cas, mais non dans le second, à cause de l'*i* de *Kyrie*, qui venait compliquer encore la succession vocalique). Le mot *eleemosyna* est le plus souvent écrit *elemosyna* dans les textes liturgiques antérieurs au XVI[e] siècle, et la notation du chant montre que cette forme répondait seule à la prononciation. Enfin il est possible qu'au 5[e] verset du psaume 30, la version *de laqueo quem*, si répandue autrefois, provienne de la leçon *de laqueo oc quem*, conservée dans la Vulgate : le *c* final de *oc* a pu se fondre avec le *q* initial de *quem* et son *o* avec celui de *laqueo*.

(1) Peut-être est-ce pour une raison analogue que le pronom accentué *él*, lorsqu'il est précédé de la préposition *de*, ne se contracte plus orthographiquement avec elle, comme il était d'usage autrefois : le fait que l'*e* du pronom est accentué paraît rendre fréquemment, dans la prononciation actuelle, une certaine individualité à l'*e* du pronom *de* dans la combinaison *de él*, sans que pourtant la préposition arrive presque jamais à former une syllabe à elle seule. On pourrait faire la même observation au sujet des combinaisons *de ellos*, *de ella*, *de éste*, etc.

que si se hallan dentro de una misma palabra. » (*ibid*, § 137, pages 116-117). Par cette observation fort juste, on voit combien les poètes espagnols ont raison de considérer comme ne formant qu'une seule syllabe par synalèphe, certains groupes de consonnes qui, dans le corps des mots, seraient habituellement comptés pour deux syllabes, par exemple *e+o*, *a+o*, *a+e*, etc. — Quant à un autre principe très général qui régit les contacts de voyelles en espagnol, celui en vertu duquel la prononciation tend à la diphtongaison toutes les fois que l'une des voyelles en présence est un *u* ou un *i*, c'est-à-dire une voyelle susceptible de devenir semi-voyelle ou semi-consonne, nous aurons l'occasion de le signaler de nouveau plus loin, § 57.

§ 57. — Généralités sur les voyelles et semi-voyelles.

Au terme de cette étude sur le vocalisme castillan, nous essaierons de dégager les principaux traits qui le caractérisent.

¶ Tout d'abord, nous remarquerons la prédilection de la langue pour les sons vocaliques moyens, puisque les voyelles espagnoles, si elles peuvent présenter des nuances légères dans leur articulation, n'ont pas cependant des timbres aussi nettement tranchés (1), notam-

---

(1) De là les divergences qui existent entre les appréciations des phonéticiens sur les cas où se présentent les différentes nuances qu'ils croient discerner pour une même voyelle : si Araujo, Wulff, Josselyn, Colton et Mr Navarro Tomás sont d'accord, par exemple, pour attribuer à l'*u* tonique un timbre plus ouvert en syllabe fermée qu'en syllabe ouverte, il n'y a déjà plus la même unanimité en ce qui concerne l'*o*, car Araujo se sépare des autres phonéticiens en attribuant à l'*o* de *amor* une valeur fermée. Josselyn déclare ne pas avoir rencontré d'*o* ouvert chez les sujets qu'il a examinés, et sur les divers timbres de certains *i* et de certains *o* les avis de plusieurs de ces auteurs sont diamétralement opposés les uns aux autres. (Voir Navarro Tomás, *Siete vocales españolas*, Rev. de Filol. esp., année 1916, pages 53, 57 et 58). - D'après Mr Navarro Tomás, pour l'*o* et pour l'*e*, la nuance fermée tend à prédominer en syllabe tonique ouverte (c'est-à-dire terminée dans la prononciation par la voyelle

ment en ce qui concerne l'*o* et l'*e*, qu'en beaucoup d'autres langues romanes, telles que le français et le toscan.

¶ Nous avons signalé, pour les voyelles *a*, *o* et *e* un commencement de nasalisation plus ou moins marqué qu'elles subissent chez un grand nombre de sujets lorsqu'elles sont suivies d'une nasale en position entravée,

---

elle-même) et la nuance ouverte tend à prédominer en syllabe tonique fermée (c'est-à-dire terminée par une consonne réellement prononcée). Apparemment par réaction contre la simplicité de l'ancienne théorie qui réduisait les sons vocaliques du castillan à cinq seulement, il y a eu depuis une tendance exagérée en sens contraire, et dans les œuvres de quelques phonéticiens modernes, en particulier dans le traité de Colton, le vocalisme castillan apparaît comme un ensemble extrêmement varié et compliqué. En réalité, nous croyons que la formule suivante peut suffire à rendre compte de l'état exact des choses : le castillan, pour les voyelles les plus susceptibles de timbres variés (*a*, *o*, *e*), affectionne les valeurs moyennes, bien que sous l'empire de circonstances diverses (voisinage de certaines consonnes, relâchement de l'articulation favorisé par la position atone, etc.), le timbre subisse des variations légères (plus ou moins conscientes chez le sujet qui parle), et incline tantôt un peu plus dans un sens, et tantôt un peu plus dans un autre. — Une preuve indirecte de ce que nous avançons, c'est que, parmi les étrangers, ceux qui ont le plus de peine à s'adapter au vocalisme castillan sont précisément ceux qui, dans leur propre langue, possèdent des timbres de voyelles très nettement diversifiés, tandis que ceux dans la langue desquels prédominent les sons moyens s'assimilent aisément et du premier coup le vocalisme castillan. Par exemple, les Basques, tant français qu'espagnols *« attrapent »* immédiatement et sans effort ce vocalisme, d'une manière qui donne pleine satisfactions aux oreilles castillanes. Et si, par une ligne allant du sud au nord et passant vers Nîmes, on divise en deux parties le domaine français méridional, on constate qu'en général les Méridionaux de la partie située à l'ouest de cette ligne partagent la facilité des Basques à s'approprier instantanément le vocalisme castillan : il leur suffit de ne faire qu'un usage restreint ou nul de l'*e* ouvert tonique que la plupart des variétés dialectales de cette région possèdent, et de se servir principalement ou uniquement de leur *e* fermé ; (pour les Méridionaux de la partie est, l'aptitude à s'adapter sur ce point au génie de la langue castillane est un peu moins parfaite, à cause de l'*o* tonique très ouvert qui rapproche plutôt leur vocalisme de celui des dialectes italiens du nord.) Tout ceci nous montre qu'il ne faut pas voir dans les voyelles espagnoles quelque chose de très compliqué, et il ne semble pas, en particulier, que la métaphonie joue dans cette langue le rôle important que Mr Colton a cru y découvrir, hanté sans doute par cette idée que le vocalisme castillan présentait les plus grandes analogies avec celui du portugais, mais à un stade d'évolution très antérieur.

ou même à la finale. Mr Navarro Tomás fait remarquer en outre que l'articulation devient généralement nasale lorsqu'une voyelle est comprise entre deux consonnes nasales, par exemple dans des mots tels que *mano, mono, nene, nunca* et *niño ;* seulement, on peut ajouter qu'en ce qui concerne l'*u* et l'*i*, la nasalisation du procédé d'articulation n'influe pas très sensiblement sur le timbre.

¶ Mr Navarro Tomás note également avec raison que dans la prononciation relâchée les voyelles *o* et *e* tendent plutôt à se fermer, tandis qu'inversement les voyelles *u* et *i* tendent plutôt à s'ouvrir. Il en résulte qu'alors *o* et *u* inclinent à se rapprocher l'un de l'autre, et il en est de même pour les lettres *e* et *i*. De là provient la facilité avec laquelle, dans les protoniques, les voyelles de chacun de ces deux groupes, à toutes les époques de l'histoire de la langue ont pu se confondre, et permuter l'une avec l'autre. Mais nous avons vu, d'autre part, que depuis le XVIe siècle, une loi d'euphonie fort délicate est venue mettre de l'ordre dans un grand nombre de ces alternances.

¶ Une autre tendance frappante de la prononciation espagnole moderne est de pratiquer le plus possible la diphtongaison. Voici les principales règles qui président à l'application de cette tendance :

1° Toutes les fois qu'un *u* ou un *i* est en contact avec une autre voyelle, il tend à se diphtonguer avec elle, à moins qu'il n'ait l'accent tonique. Par conséquent les groupes *ua, uo, ue, ia, io, ie, au, ou* (celui-ci anormal en castillan), *eu, ai, oi, ei* et leurs équivalents graphiques (1) sont presque toujours de véritables diphtongues.

Au contraire, si un *u* ou un *i* accentués sont suivis d'une autre voyelle, comme dans les mots *continúa, continúo, varía, varío, varíe*, le groupe ne constitue pas

(1) Ainsi le tétrasyllabe *buhardilla* est prononcé en réalité comme un trissyllabe, le groupe *uha* devenant la diphtongue *ua ;* d'où la variante *guardilla*.

une diphtongue, et chacune des voyelles est syllabisée séparément (1).

Il en est de même si un *u* ou un *i* accentués suivent une autre voyelle, comme dans les mots *ahúma*, *reúne*, *raiz*, *oido*, *reir*, etc. Mais ici la résistance à la diphtongaison est moins forte que dans le cas précédent, et si les traditions du parler littéraire ne venaient entraver le libre jeu des penchants spontanés de la langue, il est à peu près sûr que l'accent tonique remonterait à la voyelle précédente dans presque tous les cas de cette sorte. Cela s'est produit dans la langue littéraire pour certains mots tels que *vaina* et *reina*, ou l'accent était primitivement sur l'*i*. Cela se produit encore dans la langue courante pour le mot *ahí* qui la plupart du temps est prononcé *ay*, comme nous l'avons noté précédemment ; et nous avons vu également que certains sujets prononcent *pais* pour *país*, *oido* pour *oído*, etc. La réduction de *aun* à *an* ou de *aunque* à *anque* que nous trouvons dans quelques textes anciens est due à une application de cette même tendance.

2° Lorsqu'un *u* et un *i* sont en contact, la tendance normale de la langue est de les diphtonguer, en faisant une consonne de celle de ces deux lettres qui vient la première, et une voyelle de la seconde En d'autres termes, dans les groupes *iu* et *ui* la tendance de la langue est de produire des diphtongues où le premier élément est consonne et le second voyelle. Ceci a eu pour effet des glissements d'accent dans des mots tels que *viuda*, où l'accent était primitivement sur l'*i* et *buitre*, où il était sur l'*u*. — Cependant le mot *muy* a résisté à l'application de cette tendance : sans doute sa qualité de monosyllabe l'a préservé du déplacement d'accentuation.

3° Lorsqu'un *o* ou un *e* atones sont en contact avec une voyelle autre que *i* ou *u*, la langue populaire incline visiblement à les diphtonguer avec celle-ci : elle pro-

---

(1) Ceci est un des traits qui distinguent la prononciation castillane de la prononciation italienne, dans laquelle tous les groupes de deux voyelles où l'accent est sur la première (*éa*, *ío*, *ía*, etc.) comptent pour une seule syllabe.

nonce alors l'*o* ou l'*e* très rapidement, et certains vont jusqu'à faire de l'*o* un *u* et de l'*e* un *i*. Ceci nous explique pourquoi tant d'Espagnols éprouvent une réelle difficulté à articuler correctement en français le mot *boa* qu'ils prononcent invinciblement à peu près comme le français *bois*. En vertu de cette même tendance, les tétrasyllabes *almohada* et *Guipúzcoa* tendent à devenir des trissyllabes *almuada* et *Guipuzcua ; real* et *leal* deviennent des monosyllabes : *traerá* devient un dissyllabe, etc.

¶ Le castillan ignore cette distinction nettement tranchée entre des voyelles longues et des voyelles brèves qui est un des traits caractéristiques de certaines langues, tant anciennes que modernes, notamment des langues germaniques, et même, bien qu'à un degré infiniment moindre, du français tel qu'il est prononcé dans les régions franciennes. Il ne faudrait pas prétendre cependant que toutes les voyelles ont en castillan une durée sensiblement égale (1) : ce qui est vrai, c'est que les différences de durée entre les voyelles castillanes sont infiniment moindres que dans les langues auxquelles nous venons de faire allusion, et qu'elles sont en général assez peu appréciables à l'oreille seule : il faut, pour les constater et les déterminer exactement, l'aide des appareils de la phonétique expérimentale. Ce n'est point d'une manière consciente que l'individu qui parle castillan impose à ses voyelles des longueurs différentes : celles-ci s'établissent automatiquement : elles résultent de ce que les mouvements nécessités par les articulations consonantiques qui suivent les voyelles exigent des temps inégaux pour s'accomplir, et aussi, apparemment, d'une tendance instinctive à établir entre *syllabes* d'une même catégorie (toniques « *agudas* » d'une part, toniques des mots « *llanos* » d'autre part,

---

(1) Telle était, à peu de chose près, la théorie de Storm (*Romanische Quantität*, Phonetische Studien, année 1889) ; il faisait cependant une exception pour les atones finales, qu'il disait être souvent plus longues que les voyelles accentuées.

toniques des « *esdrújulos* » atones finales, etc.), une sorte d'égalité approximative : c'est pourquoi sans doute, dans deux syllabes appartenant à une même catégorie quant à l'accent, mais l'une ouverte et l'autre fermée, la voyelle sera un peu plus longue dans la première que dans la seconde, comme pour compenser en partie le temps que prend dans cette dernière l'articulation consonantique qui la ferme. En tout cas, le fait que l'italien et le catalan, d'après les expériences qui ont été réalisées, se comportent à peu près comme le castillan quant à la durée des voyelles, montre que celle-ci obéit à des lois instinctives qui résultent de la nature même des choses, et que beaucoup d'étrangers sont capables d'appliquer du premier coup, sans apprentissage spécial, pourvu qu'il n'appartiennent pas à un pays dans la langue duquel il existe une distinction tranchée entre longues et brèves (1). La question de la durée des syllabes n'a donc pas en castillan une grande importance pratique. Nous indiquerons cependant les principales conclusions auxquelles est arrivé Mr Navarro Tomás qui a fait de cette question une étude aussi consciencieuse que perspicace, dont il a publié les résultats dans les deux articles intitulés : *Cantidad de las vocales acentuadas*, Revista de Filología española, année 1916, pages 387-408 ; et *Cantidad de las vocales inacentuadas*, *ibid.*, année 1917, pages 371-388 ; (on trouvera d'ailleurs un excellent résumé de la question dans son *Manual de pronunciación española*, § § 165-170).

L'auteur répartit les voyelles espagnoles en trois groupes : brèves, semi-longues et longues ; dans ses expériences, où la rapidité du débit était celle de la conversation courante (2), les brèves duraient moins de

(1) Cela n'empêche pas que certaines prononciations dialectales ne se distinguent nettement à cet égard de la prononciation castillane normale : c'est le cas, par exemple, de l'accent aragonais, si caractéristique par sa manière de détacher et de prolonger les finales atones. Cf. Storm, *ibid.* page 147 et Navarro Tomás, *Cantidad de las vocales inacentuadas*, page 384.

(2) Bien entendu, il ne peut s'agir ici que d'indications concernant un débit moyen, car la durée des voyelles peut se trouver modifiée

dix centièmes de seconde, les semi-longues de dix à quinze, et les longues plus de quinze.

Les voyelles atones sont généralement brèves, les atones finales ordinairement semi-longues et quelquefois longues.

Les voyelles atones sont plus brèves en syllabes fermées qu'en syllabes ouvertes.

Les voyelles toniques donnent lieu aux observations suivantes :

1° Parmi toutes les voyelles, le maximum de longueur est réalisé par la voyelle en syllabe ouverte dans les monosyllabes accentués, comme *di*, *no*, *tú*, etc. (20 centièmes de seconde).

2° Pour les voyelles accentuées, la longueur va en décroissant dans les combinaisons suivantes :

Voyelle tonique	+	vibrante sonore
id.	+	fricative sonore
id.	+	fricative sourde
id.	+	latérale sonore
id.	+	nasale sonore
id.	+	occlusive sourde (1).

---

par une foule de circonstances : la solennité ou la familiarité du langage, l'emphase, le ton exclamatif ou interrogatif, etc.

(1) Mr Navarro Tomás fait remarquer (*Cantidad de las vocales acentuadas*, pages 399-400) qu'en diverses langues les voyelles sont plus brèves devant une sourde que devant une sonore. Il en est ainsi même dans des langues comme l'allemand qui connaissent une distinction tranchée entre voyelles franchement longues et voyelles franchement brèves. En français même, d'après Grégoire, *Influence des consonnes occlusives sur la durée des syllabes précédentes*, Revue de phonétique, année 1911, l'*a* du mot *carton* est plus bref que celui de *cardon*, la sourde réagissant ici pour diminuer la longueur de la voyelle précédente malgré la présence de l'*r* ; de même, le deuxième *a* de *palatin* serait plus bref que celui de *paladin*. Seulement, cette différence de longueur que Grégoire signale en français n'est pas plus perceptible à l'oreille que celle qui existe en espagnol, tandis qu'il est au contraire une sonore non occlusive, *s* sonore ou *z*, qui entraîne, surtout en syllabe tonique, un allongement véritable de la voyelle française antérieure, avec, pour l'*a* et pour l'*o*, la modification de timbre qui, en français, est le plus souvent liée à l'allongement : les mots *brise*, *bise*, *Lise*, *buse*, par exemple, ont une voyelle longue, et la voyelle est également longue dans

(La moyenne donnée par Mr Navarro Tomás pour la voyelle suivie d'une vibrante sonore est de 16,8 (centièmes de seconde) ; et pour la voyelle suivie d'une nasale sonore, elle est de 12, 1.)

3° Toutes choses égales d'ailleurs, dans les mots « *agudos* » non monosyllabiques, la durée de la voyelle tonique est de 1 à 3,5 plus courte que dans les « *agudos* » monosyllabes.

4° Toutes choses égales encore, la syllabe tonique est d'environ 3 ou 4 centièmes de seconde plus courte dans les mots « *llanos* » que dans les mots « *agudos* ». Dans les « *esdrújulos* », la voyelle est sensiblement plus brève (de trois ou quatre centièmes de seconde environ plus courte que dans les « *llanos* »).

5° En syllabe fermée, la voyelle tonique est brève : sa durée est de deux à quatre centièmes environ plus courte que celle de la même voyelle en syllabe ouverte dans un mot « *llano* » ; pour les mots « *esdrújulos* », la différence entre la durée de la voyelle tonique en syllabe ouverte et celle de la durée de la voyelle en syllabe fermée est moins considérable : la seconde est inférieure à la première de un ou deux centièmes de seconde environ.

Le tableau suivant inspiré d'un tableau analogue dressé par Mr Navarro Tomás résume les données précédentes : la durée des voyelles va en diminuant de haut en bas et de gauche à droite : le maximum est donc atteint dans l'angle supérieur de gauche, et le minimum dans l'angle inférieur de droite.

---

base, vase, rose, chose ; le dernier de ces divers mots est particulièment caractéristique, puisque l'*o* y était primitivement ouvert, et qu'il n'est devenu fermé que par suite de son allongement. — On remarquera qu'en allemand, il n'existe peut-être pas un seul exemple de mot présentant une voyelle brève suivie d'un *d* ou d'un *b* réellement prononcés sonores ; (dans la particule *ab*, l'*a* est bref, mais le *b*, étant final, s'assourdit en un son de *p*). En français si l'*u* du mot *flûte* paraît avoir été primitivement long, puisqu'il porte un accent circonflexe, il est incontestable qu'aujourd'hui il est le plus souvent prononcé bref : il est possible que cet abrègement soit dû à la qualité sourde de la consonne suivante.

	monosyllabes accentués	mots « agudos » non monosyllabes	SYLLABES OUVERTES mots « LLANOS »	SYLLABES OUVERTES mots « ESDRÚJULOS »	SYLLABES FERMÉES mots « LLANOS »	SYLLABES FERMÉES mots « ESDRÚJULOS »
voyelle tonique finale	de 20 à 12	de 19 à 12,1	»	»	»	»
+ vibrante sonore			de 14 à 10,9	de 9,8 à 7,8	de 9,7 à 8,3	de 7,5 à 6,8
+ fricative sonore						
+ fricative sourde						
+ latérale sonore						
+ nasale sonore						
+ occlusive sourde	»	»				

Enfin, Mr Navarro Tomás signale que les rapports entre la durée des voyelles et la nuance plus ou moins ouverte ou fermée, plus ou moins palatale ou vélaire de leur timbre, apparaissent des plus complexes en castillan, alors que dans d'autres langues comme le français il y a relation directe entre les deux ordres de faits.

¶ On remarquera qu'en ce qui concerne le vocalisme espagnol nous avons fait peu d'emprunts aux données fournies par les grammairiens anciens : c'est qu'en effet leurs indications sont en général assez vagues, et ne donnent guère plus de précisions sur le timbre des voyelles que celles que nous trouvons dans la plupart des grammaires modernes (1).

---

(1) Dans sa grande édition du *Cantar de Mio Cid*, Mr Menéndez Pidal (pages 160-166) fait une étude très détaillée des rencontres de voyelles telles qu'elles se présentent dans le manuscrit de Per Abbat.

LES CONSONNES

CHAPITRE III. — Les Liquides

La lettre *l*.

§ 58. — Prononciation.

L'*l* castillane normale se distingue de l'*l* française commune par une légère différence d'articulation (1) : dans cette dernière, le dos de la langue ne forme ni dépression, ni élévation sensible en aucun point ; c'est pourquoi les phonéticiens l'appellent parfois *l* plane. Dans l'*l* castillane normale au contraire, la partie antérieure du dos de la langue prend une forme concave semblable à celle qui est nécessaire dans la prononciation de certaines *l* catalanes ou anglaises qui inclinent vers le son de *u* ; mais en revanche, la partie postérieure du dos de la langue, au lieu de se dresser contre le voile du palais comme dans l'articulation de l'*u* castillan ou de ces mêmes *l* catalanes ou anglaises, s'élève à peine. Pour l'oreille, cette différence d'articulation ne se traduit que par une nuance légère, qui est surtout perceptible en position postvocalique ou finale, par exemple, lorsqu'on compare la prononciation des mots castillans *fatal, miel, mil,* avec celle des mots français correspondants, et abstraction faite de la qualité différente des voyelles. Dans les finales en *-al, -el,* et *-ol,* ce timbre de l'*l* produit un effet de sonorité particulièrement heureux au point de vue esthétique (2).

Dans les prononciations populaires ou dialectales, *l* se change fréquemment en *r* dans certains cas. En Andalousie, ce changement est presque normal lorsque l'*l* est finale de syllabe, par exemple dans *falta, algo, soldado,*

(1) On pourra consulter sur cette question une brochure de Mr Navarro Tomás, *Sobre la articulación de la* l *castellana*, publiée par l'Institut d'Estudis Catalans, Barcelone, 1917.

(2) En prononciation rapide, il semble pourtant que l'*l* castillane, en position prévocalique, soit une *l* plane à peu près semblable à l'*l* française.

etc. Quand elle est finale de mot, l'accent andalous la change également en *r* ; seulement, cette *r* peut conserver une certaine force, comme c'est généralement le cas à Grenade, ou au contraire s'amuïr plus ou moins complètement, comme il arrive d'ordinaire dans l'Andalousie occidentale. — On peut citer comme exemple d'*l* finale de syllabe changée en *r* le mot *juerga*, qui n'est que le doublet, prononcé à l'andalouse, de *huelga*.

Dans la langue populaire, les changements de *l* en *r* ne sont pas rares non plus après une liquante : dans les textes anciens, les comédies par exemple, nous trouvons souvent des formes telles que *afrigir* pour *afligir*, en des passages où les auteurs veulent imiter le langage populaire. Des formes analogues sont encore d'un emploi fréquent aujourd'hui chez les paysans ou les gens du peuple, par exemple *espricar* pour *explicar* (1).

Nous ne mentionnerons que pour mémoire, car elle n'est évidemment pas à imiter, la tendance qu'ont certains Catalans à prononcer comme dans leur langue l'*l* finale ou suivie d'une consonne : ils donnent à cette *l* une valeur spéciale, qui participe d'un son de *u* consonne et d'un son d'*l* atténué. M. Navarro Tomás remarque avec raison que, dans la prononciation rapide, l'*l* devient généralement mouillée lorsqu'elle est suivie d'un phonème palatal, par exemple dans des mots ou combinaisons tels que *colcha*, *el chico*, *el yerno*. Sans doute les organes de la voix se préparent, en quelque sorte, un peu trop tôt à l'articulation palatale suivante, de sorte que l'*l* elle-même se palatalise plus ou moins. — Nous aurons l'occasion de mentionner une remarque semblable en ce qui concerne la nasale *n*. — Nous ajouterons que lorsqu'une *l* ordinaire est suivie d'une *l* mouillée (*ll*), l'*l* se fond plus ou moins complètement avec cette dernière chez les Espagnols qui l'articulent convenablement (c'est-à-dire ne la confondent pas avec *y*) ou du moins elle pourra devenir mouillée elle aussi dans la

---

(1) Sur l'interposition d'un petit élément vocalique dans les groupes *liquante* + *l*, voir ce que nous disons plus loin, § 60, II.

prononciation rapide; il en sera ainsi, par exemple, dans des expressions telles que *el llanto* ou *el llavero.*

Enfin, la phonétique expérimentale révèle que lorsqu'une *l* finale de syllabe est suivie d'un *d* ou d'un *t*, son procédé d'articulation est légèrement modifié : d'après Mr Navarro Tomás, le bout de la langue touche alors la face interne des incisives supérieures, et non les alvéoles comme dans l'*l* normale : ainsi la langue se prépare déjà à l'articulation de la dentale suivante. Cette différence de position n'influe d'ailleurs pas d'une manière perceptible sur la qualité du son (1).

§ 59. — Historique.

Au point de vue orthographique, la lettre *l* donne lieu à quelques observations.

On réserve aujourd'hui l'*l* non redoublée pour représenter le son de *l* proprement dit, et l'*l* double *(ll)* pour représenter le son de *l* mouillée. Dès le XIIIe siècle, l'écriture tendait vers cet usage actuel, et cela s'explique, puisque le son de *l* provient la plupart du temps en castillan d'une *l* simple latine, tandis que le son de *l* mouillée provient très fréquemment d'une *l* double latine, mais il n'en est ainsi que *le plus souvent*, et non pas *toujours*, puisque dans certains cas l'*l* mouillée provient d'une *l* simple, et qu'inversement, dans les mots savants surtout, une *l* double latine a parfois abouti à une *l* simple en castillan ; la distinction orthographique, telle qu'elle existe aujourd'hui entre *l* et *ll*, n'a donc pu s'établir d'un seul coup : la tradition latine y faisait obstacle. D'assez bonne heure on a pris l'habitude de mettre *ll* partout où le phonème était mouillé ; mais longtemps encore on a continué d'écrire souvent par *ll* des mots savants dont l'original latin avait deux

---

(1) L'*l* admet avant elle comme liquantes les consonnes *b*, *p*, *f*, *g* et *c*, mais non les dentales *d* et *t*. Par conséquent, les combinaisons *dl* et *tl* répugnent à la prononciation espagnole. La première ne se rencontre qu'en liaison ou en composition, et la seconde uniquement dans des mots savants. Nous verrons plus loin comment ces deux combinaisons ont été traitées autrefois, ou le sont encore aujourd'hui, car nous reviendrons sur cette question au sujet des dentales.

l, bien qu'on n'en prononçât qu'une en castillan. Ainsi, au XVIe siècle, et même encore bien après, le groupement *ll* peut exprimer deux sons : presque toujours il indique une *l* mouillée, mais quelquefois il représente un son de *l* simple, par exemple dans *illustre* ou *collaçion*.

Nous avons dit que d'assez bonne heure on avait pris l'habitude de toujours mettre *ll* quand le son était mouillé : c'est dans le courant du XIVe siècle que cette habitude s'est généralisée ; mais au début de ce même siècle nous trouvons encore *l* simple employée couramment pour représenter le son de *l* mouillée lorsqu'il ne provenait pas d'une *l* double latine, c'est-à-dire, par exemple, lorsqu'il provenait d'un phonème initial tel que *cl* ou *pl*. Il en est ainsi, notamment, dans le manuscrit de Per Abbat du *Cantar de Mio Cid*.

Par suite, dans ce manuscrit, ainsi que dans les textes antérieurs ou contemporains, ou même encore dans beaucoup de manuscrits postérieurs, l'*l* simple peut représenter deux valeurs :

1° Elle peut indiquer le son de *l* ordinaire : exemples tirés du manuscrit de Per Abbat : *Delos ſos oios* (v. 1) ; *la cabeça* (v. 2) ; *eſtaua los catando* (v. 2) ; *Alcandaras* (v. 4) ; *falcones* (v. 5) ; *Ffablo* (v. 7) ; *buelto* (v. 9) ; *alto* (v. 8) ; *malos* (v. 9) : *fueltan las Riendas* (v. 10), etc.

2° L'*l* exprime très souvent, surtout à l'initiale, le son d'une *l* mouillée : exemples, tirés également du ms. de Per Abbat : *lorando* (v. 1) ; *laman* (v. 35) ; *lama* (v. 1847) ; *lamo* (= *llamó*, v. 1895) ; *lamando* (v. 2305) ; *loran* (v. 2632) ; *Lamando* (v. 2778) ; *Lorauan* (v. 2863) ; *lamades* (v. 3310).

Nous sommes bien obligés d'admettre que dès cette époque, dans tous ces mots, l'*l* initiale était déjà mouillée : en effet, si elle se fût confondue dans la prononciation avec l'*l* ordinaire, on ne voit pas comment dans les autres mots elle serait restée intacte tandis que celle dont nous parlons aurait évolué vers le son de *l* mouillée.

Dans ces mêmes manuscrits, l'*l* mouillée provenant d'une *l* double latine *(ll)* est représentée la plupart du

temps par une *l* double *(ll)*, par exemple dans les mots *villa*, *vassallo*, *gallo*, *castiello*, etc.

A notre avis, cette *l* était déjà mouillée dans la prononciation dès le XIII[e] siècle : voici les raisons qui nous portent à le croire.

D'abord, l'*l* double a dû se mouiller à la même époque que l'*n* double : il semble bien que la transformation de *annum* en *año* et celle de *villa* en *vil̃a* soient des phénomènes du même ordre, étroitement apparentés, et qui par conséquent ont dû se produire à peu près à la même époque. Or, la transformation de *n* double du latin en *n* mouillée était déjà faite au moment où a été écrit le manuscrit de Per Abbat, ainsi que nous le montrerons plus tard. Nous sommes donc amenés à penser que l'*l* double du latin était déjà mouillée également.

Dans ces sortes de mots, il est vrai, l'*l* simple est quelquefois employée par le copiste dans des cas où nous avons aujourd'hui une *l* mouillée : en voici quelques exemples : *falola* (= *hallóla*, v. 32) ; *Aquelas* (v. 116) ; *vaſſalo* (v. 204 et *passim*) et *vaſſalos* (v. 803, 847 et *passim*) à côté de *vaſſallos* (v. 430, 806 et *passim*) ; *caſtielo* (v. 486) à côté de *caſtiello* (v. 540) ; *caſtelano* (v. 1067) ; *falar* (v. 1427) à côté de *ffallaron* (v. 796), de *fallaron* (v. 798), et de *fallaren* (v. 1260) ; *capielo* (v. 3492). Il en est souvent de même pour l'*l* double des mots *alli* (= *allí*) et *alla* (= *allá*), laquelle peut provenir, soit de l'*l* double du latin *illic* et *illac*, soit de l'assimilation du *d* à l'*l* dans *ad lic* pour *ad illic*, *ad lac* pour *ad illac* ; les graphies *Ali* (v. 573, 1126, etc.) et *ala* (v. 1435 et *passim*) alternent avec *alla* (v. 624, 638, 1420, etc.).

Mais ces exemples de *l* simple dans des cas où l'on attendrait *ll*, n'infirment point notre théorie et ne nous empêchent nullement de penser que l'*l* dans ces différents mots était déjà mouillée : puisque l'*l* simple était encore l'un des signes graphiques de l'*l* mouillée, notamment à l'initiale, il pouvait, à l'occasion, en être de même dans le corps des mots.

Nous avons dit que les copistes, dans les mots savants, ont continué d'écrire souvent *ll* pour *l* là où il y avait *ll*

en latin ; pour ne rien omettre, nous devons noter qu'il leur est arrivé quelquefois de se tromper, et d'employer fautivement *ll* dans des cas où l'étymologie ne le justifiait nullement : exemples tirés du ms. de Per Abbat : *çiello* (v. 1942) ; *tellas* (= *telas*, v. 2785) ; *tolledo* (v. 2963, 2970 et 3131) ; *efcuellas* (1360, 1362 et 2072) ; *azemillas* (v. 2490) à côté de *azemilas* (v. 2705).

En somme, on peut résumer ainsi l'évolution du système graphique du castillan quant à l'emploi de *l* et de *ll* : dès le XIII[e] siècle, il y avait une tendance à employer *l* pour représenter le son de *l* proprement dit, et *ll* pour le son mouillé ; et cette tendance a existé dès l'origine parce que, dans de nombreux cas, elle répondait à l'étymologie. Toutefois, au commencement du XIV[e] siècle, elle était encore très inconsciente d'elle-même, ainsi qu'en témoignent les exemples que nous avons cités. Dans le courant du XIV[e] siècle elle s'est précisée, et l'emploi de *l* et de *ll* est devenu assez régulier, sauf que, par tradition latinisante, on allait continuer longtemps encore à employer *ll* dans des cas où cette graphie ne répondait pas à la prononciation et n'était justifiée que par l'étymologie. Enfin, au XIX[e] siècle, l'emploi des deux signes ne sera plus basé que sur la prononciation exclusivement.

Nous devons discuter maintenant quelques cas particuliers.

Au début du XIV[e] siècle, quelle était la valeur de l'*l* initiale du verbe *leuar* (= *llevar*), laquelle, comme on sait, est aujourd'hui mouillée, bien qu'elle provienne d'une *l* initiale latine ? A notre avis, il est assez probable qu'elle était déjà mouillée. Sans doute, il est difficile d'expliquer comment la mouillure a dû prendre naissance dans ce verbe. Mais elle doit être fort ancienne, car elle n'est pas exclusivement propre au castillan, et elle existe pour le verbe correspondant, dans le gascon de la région de Bayonne.

Si dans la forme Lego, que nous lisons au vers 2845 du manuscrit de Per Abbat du *Cantar de Mio Cid*, l'L représente bien, comme il est infiniment probable, une *l* mouillée, on peut se demander s'il n'en serait pas de

même de l'L du mot Leon que nous trouvons écrit ainsi aux vers 2282, 2295, 2297, 2298, 2548 du même manuscrit.

Toutefois, sauf au vers 2297, dans ces différents cas, le mot Leon est précédé de l'article *el*. On pourrait donc supposer qu'à cette époque deux *l* se suivant donnaient mécaniquement une *l* mouillée, et qu'ainsi l'*l* de l'article et l'*l* initiale du mot *leon* se combinant en produisaient une, ce que le copiste aurait essayé d'exprimer en écrivant *leon* par une L. Quant au vers 2297, il ne ferait que confirmer cette hypothèse ; il se termine ainsi : *adelino pora* Leon ; or, il est évident que ces trois mots équivalent à : *adelino poral leon* ; l'*l* de l'article, qui semble manquer, est comprise dans le L de Leon ; il est probable qu'il n'y a là qu'une application de la règle qui veut qu'en espagnol actuel lorsque deux consonnes semblables se suivent elles se réduisent presque à une seule dans la prononciation, ce qui fait que l'on prononce, ou à peu de chose près, *losabios* pour *los sabios, elibro* pour *el libro*, et *unido* pour *un nido* ; mais on pourrait également supposer, à la rigueur, que le copiste a omis l'*l* de l'article parce qu'elle se fondait avec l'*l* initiale du mot suivant pour produire une *l* mouillée, représentée justement par le signe L.

¶ Une autre question est celle de savoir si l'*l* finale de certains mots, qui provient d'une *l* double latine, par exemple dans *mil*, *val* (apocope de *valle*), *aquel*, était mouillée au XIIIe et au XIVe siècle, et si par conséquent elle ne s'est réduite qu'assez tardivement au son de *l* ordinaire, ou bien si au contraire elle n'a jamais été mouillée. Pour le mot *mil*, la graphie normale jusqu'au XVIe siècle est *mill* ; mais cela ne prouve rien : ce pourrait être simplement une graphie latinisante. Pour le moment, nous croyons ne pas posséder des éléments suffisants pour résoudre la question (1).

---

(1) Nous nous contenterons d'énoncer ici les principales données du problème :

1° Le castillan rejette aujourd'hui les sons mouillés à la fin des

Pour ce qui est de la forme *belleem,* que nous trouvons au vers 334 du manuscrit de Per Abbat, l'actuel *Belén* tend à faire croire que l'*l* n'était pas mouillée.

Au vers 18 du même manuscrit nous trouvons la

---

mots : les noms de famille espagnols qui présentent une *ll* finale proviennent d'une région de l'Espagne autre que la Castille, et qui généralement est la Catalogne.

2° Cependant, il y a eu forcément une époque très ancienne où le castillan admettait en position finale les sons mouillés, ou du moins l'*ñ*. En effet, pour expliquer l'absence de diphtongaison dans les impératifs *ven* et *ten*, nous ne voyons que deux hypothèses possibles : ou bien l'énergique briéveté propre à l'intonation impérative aurait empêché ici l'*e* de se changer en *ie* et maintenu sans diphtongaison l'*e* du latin, ou bien, ce qui nous paraît plus vraisemblable, dans l'impératif latin *veni*, le groupe *ni* aurait donné une *ñ*. L'élément palatal constituant la mouillure aurait empêché ici la diphtongaison, tout comme un élément analogue l'a empêchée dans *venio* ➤ *vengo, veniam* ➤ *venga*, etc. L'impératif du verbe *tener* aurait subi par analogie un traitement semblable, d'où un type *teñ*. Plus tard, la mouillure aurait disparu des deux formes *veñ* et *teñ*, à l'époque ou précisément le castillan aurait cessé de tolérer les mouillures finales.

3° Rien ne s'oppose donc à ce que dans les mots *mil, val* (apocope de *valle*), *cal* (apocope de *calle), aquel*, etc., l'*l* finale ait été primitivement mouillée.

4° Si, dans les formes en question, la chute de la voyelle finale primitive s'est produite postérieurement à l'époque où les *l* doubles de provenance latine se sont, d'une façon générale, mouillées en castillan, il est clair que les mots qui nous occupent n'auront pas fait exception à cet égard, et que leur *l* aura été mouillée également ; en d'autres termes, si à l'époque où l'*e* final du latin *mille* est tombé en castillan, l'*ll* de *aquella, aquello*, etc. était déjà mouillée dans ce dialecte, celle de *mille* l'a été aussi ; dans ce cas, on aura eu la série *mille* ➤ *mil̃e, mil̃, mil.* — Si, au contraire, la voyelle finale primitive dans les mots de cette sorte est tombée antérieurement à l'époque où les *l* doubles du latin sont devenues mouillées en castillan, il est *possible* que l'*l* double des mots tels que *mille*, devenant finale, se soit simplifiée avant que la tendance qui a mouillé les *l* doubles ait commencé à faire sentir ses effets ; en d'autres termes, si l'*e* de *mille* est tombé à une époque où *ll* n'était pas encore mouillée dans *aquella, aquello*, etc., il est possible que dans le type *mill* ainsi obtenu, l'*l* double se soit très vite réduite à une *l* simple, car il est assez difficile de prononcer une *l* vraiment redoublée à la fin d'un mot ; dans ce cas, *mill* serait passé très vite à *mil*, et lorsque plus tard la tendance à mouiller les *l* doubles aurait commencé d'agir, les mots tels que *mil* auraient échappé à son action, puisque déjà leur *l* eût été simple ; ainsi l'on aurait eu une série *mille* ➤ *mill* (avec *l* redoublée dans la prononciation) ➤ *mil.* — Mais, comme on le voit, une troisième hypothèse reste possible : si

graphie *Plorando* : comme elle est tout à fait exceptionnelle, il est probable qu'elle est simplement latinisante.

¶ Voici encore quelques observations sur diverses formes que nous présente ce même manuscrit.

Notons un changement de *r* en *l* dans *verengel* (v. 998 et 3195), *porpola* (v. 2207).

Notons au contraire une *r* étymologique conservée, qui dans la langue moderne est devenue *l*, sans doute par euphonie et pour rendre plus facile la prononciation, dans R*obredo* (v. 2.697 et 2.754), R*obredos* (v. 2.809).

On rencontre un changement d'*l* en *r*, qui n'a pas survécu, dans *Tembrar* (v. 3.619).

Dans la forme *briales* (v. 2.750), l'*r* correspond à l'*l* du français *bliau* ; dans *bloca* (v. 3.680), et *blocados* (v. 3.584), l'*l* est conservée comme dans le français

---

la tendance à mouiller les *l* doubles a commencé d'agir après le moment où la voyelle finale est tombée dans des mots tels que *mille*, mais avant que l'*l* finale n'ait eu le temps de se simplifier, il y a eu place pour la mouillure. Dans ce cas, on aurait eu la série *mille* ➤ *mill* (avec *l* redoublée dans la prononciation) ➤ *mil̃* (réduit plus tard à *mil*).

5° Les points à résoudre se réduisent donc à ceci :

I. La chute définitive de la voyelle finale latine dans les mots tels que *mille*, *aquel*, etc., s'est-elle produite avant ou après l'époque où les *l* doubles latines se sont mouillées en castillan ?

II. Dans le cas où la voyelle finale latine serait définitivement tombée avant l'époque où d'une façon générale les *l* doubles se sont mouillées en castillan, les *l* doubles des types *mill*, *aquell*, etc., ainsi obtenus, se sont-elles simplifiées assez tôt pour échapper à la mouillure ?

Il est clair que ces deux points sont extrêmement difficiles à résoudre, vu l'imperfection des graphies employées jusqu'au XIVe siècle, et même au-delà, pour représenter les sons *l*, *l̃*, *n* et *ñ*.

(La comparaison avec les autres dialectes romans, principalement avec le béarnais ou le gascon ne jette que peu de jour sur la question : rappelons que dans ces deux derniers, l'*l* double latine intervocalique passe à *r* : *aquera* = espagnol *aquella*, *cará* = esp. *callar*, etc., tandis que l'*l* double finale donne, soit un *t* mouillé, soit un produit de ce phonème : **castell* ➤ *castet̃*, devenu en certaines régions *castet* et en d'autres *castets̃* ; **aquell* ➤ *aquet̃*, *aquet* ou *aquets̃*, etc.). — Sur l'ancienne forme d'article *ell*, voir MENÉNDEZ PIDAL, *Cant. de Mio Cid*, p.p. 229-230.

boucle, tandis que dans *broquel* (CERVANTES, *Rinconete y Cortadillo*, passim), dérivé d'une forme romane équivalente au français *bouclier*, elle s'est changée en *r*.

On constate quelques redoublements fautifs dans des mots qui devraient d'ailleurs en faire deux : *Hyollo lidiare* (= *Yo lo lidiaré*, v. 3.367) ; *Ellos yfantes* (= *e los yfantes*, v. 3.613).

Nous ne croyons pas qu'il faille accorder à ces graphies aucune valeur phonétique, non plus qu'à la forme *cumpllir* (v. 3.489), d'ailleurs unique. Sans doute, ce sont simplement de ces redoublements fautifs dont nous avons déjà signalé des exemples, et qui sont assez fréquents dans le manuscrit du *Cantar de Mio Cid*.

La lettre *r*.

0. - Prononciation.

L'*r* est peut-être, de toutes les lettres, celle dont l'articulation varie le plus selon les individus, et, chez un même individu, selon les circonstances.

C'est donc de toutes les lettres de l'alphabet espagnol celle dont on doit analyser la prononciation avec le plus de soin.

Le caractère commun à toutes les espèces d'*r*, ou si l'on veut, la définition de l'*r*, c'est qu'elle est un son formant une sorte de roulement.

Mais celui-ci peut être obtenu de bien des manières, et son intensité peut varier beaucoup.

Andrés Bello, dans sa *Gramática de la lengua castellana*, semble distinguer seulement deux espèces d'*r* en castillan, et telle est en effet l'opinion que suit l'Académie dans son *Diccionario de la lengua castellana*. Mais déjà Caro (*ortología y métrica de Bello*, p. 21) et après lui Cuervo (Réédition de la *Gramática* de Bello, Paris, 1903, note 5, page 26 des notes) en distinguaient une de plus.

En réalité, il est exact de dire qu'il y a bien en espagnol deux sortes principales d'*r*, l'une faible et l'autre forte ; mais celles-ci se subdivisent en plusieurs variétés, dont la plupart se distinguent surtout par leur intensité, ainsi que nous le verrons plus loin.

Seulement, l'*r* espagnole est toujours une *r* apicale ; le roulement, qui est la caractéristique commune de toutes les *r*, s'obtient ici au moyen de la pointe de la langue.

I
Des *r* douces relâchées.

Il y a une variété d'*r* linguale qui donne à peine la sensation d'une *r* et se rapproche de très près de l'*l* : cette variété d'*r* linguale est produite par le simple mouvement de la langue dont la partie antérieure se rapproche du palais. Elle est à peu près, l'*r* d'une partie de l'ouest de la Normandie. En Espagne, elle a dû être extrêmement fréquente autrefois, car elle est très voisine de l'*l*, et précisément les permutations entre l'*l* et l'*r* sont courantes en ancien castillan.

Elle est d'ailleurs très répandue en Andalousie, où justement l'*l* suivie d'une autre consonne prend ce son (1).

De toutes les sortes d'*r*, celle-ci est l'une des plus faciles à prononcer, et c'est généralement par elle que débutent les petits enfants dans leur apprentissage de la prononciation de l'*r*.

Quoi qu'il en soit, si elle a dû être très fréquente autrefois en Espagne, elle n'a pas disparu aujourd'hui : elle est encore courante à la fin des mots à la pause, ou en fin de syllabe, chez certains sujets, après la voyelle *i*. En position intervocalique ou après une liquante, chez les mêmes sujets, elle peut également se rencontrer à la place de la prononciation normale de l'*r* douce.

Indépendamment de cette variété propre à certaines régions et à certains individus, la prononciation courante offre une *r* douce relâchée commune, que M. Navarro Tomás appelle *r* fricative. Il définit ainsi les principales différences qui la séparent de l'*r* douce normale, appelée par lui *r* simple vibrante : dans l'*r* fricative, le mouvement de la langue est plus lent et plus

---

(1) Chez quelques Andalous, l'*r* initiale elle-même prend un son assez difficile à définir, qui participe à la fois de l'*r*, de l'*l* et du *d*. Tel était apparemment le cas du fameux Manolo Gázquez qu'Estébanez Calderón nous a dépeint dans ses *Escenas andaluzas*.

mou que dans l'*r* douce vibrante ; la tension musculaire est moindre ; la pointe de la langue se rapproche des alvéoles, sans constituer avec elles un contact complet. De plus, l'*r* fricative est un son prolongeable, tandis que l'*r* simple vibrante est un son instantané.

C'est apparemment en passant par un stade d'*r* fricative que l'*r* douce intervocalique s'amuït souvent dans la prononciation familière ou populaire, par exemple dans les mots *para* ou *quieres*.

II
De l'*r* douce normale.

En principe, l'*r* douce normale se rencontre dans les positions suivantes :

1° Entre deux voyelles ou semi-voyelles (1) ; ex : *iris, Irún, erial, enero, erupción, harina, oro, huraño, aura, aire, paria*, etc. ;

---

(1) Josselyn (*Etudes de phonétique espagnole*, page 112) dit que parfois l'*r* douce intervocalique présente deux vibrations. M. Navarro Tomás n'admet pas cette assertion qui est contraire, dit-il (Revista de Filología española, année 1918, page 385) à toutes les observations qu'il a faites ; il suffirait d'ailleurs, ajoute-t-il, que l'*r* ainsi placée présentât deux vibrations pour qu'à une oreille espagnole elle donnât l'impression d'une *r* forte et non d'une *r* douce. Il explique par des imperfections dans la manière d'opérer de Mr Josselyn l'erreur où est tombé ce phonéticien. Mr Navarro Tomás cite pourtant un cas où il a entendu des *r* intervocaliques normalement douces prononcées avec plus d'une seule vibration : mais il s'agissait d'un acteur qui renforçait intentionnellement des *r* de cette sorte pour produire un effet comique. Nous-même avons entendu une fois sur la plage du Sardinero un marchand de *caramelos* qui, pour amuser un groupe de jeunes gens avec lesquels il plaisantait d'ordinaire, criait le nom de sa marchandise en le prononçant par une *r* à vibrations multiples articulée avec une énergie affectée. Mais dans les exemples de cette sorte et autres analogues, il s'agit de déformations volontaires et accidentelles de la prononciation correcte, et l'articulation normale, même dans les cas d'emphase, n'admet pas la multiplicité des vibrations pour l'*r* douce intervocalique. — Les permutations entre *r* douce et *r* forte dans cette position ont toujours été extrêmement rares en castillan, et se sont produites surtout dans des mots étrangers, tels que *Barabbas*, devenu *Barrabás*, où le renforcement de la liquide paraît pouvoir s'expliquer de deux façons : ou bien par une emphase pittoresque très naturelle dans le nom d'un personnage antipathique, ou bien par ce fait que l'on avait plus ou moins conscience qu'il existait dans la forme originelle une consonne redoublée ; mais dans l'impossibilité de faire porter ce redoublement sur le dernier *b*, on l'aura appliqué à l'*r* par désir instinctif de compensation.

2° Entre une liquante et une voyelle ; ex : *bravo, primo, frío, grave, criada, madre, trapo,* etc. (1) ;

3° En fin de syllabe, (2) entre une voyelle précédente et une consonne suivante ; ex : *árbol, serpiente, orfeón, órgano, arco, pérdida, arte, horchata, marzo, curso, perla, torno, forma*, etc. ;

4° Quand l'*r* est finale de mot.

Toutefois, en prononciation soignée ou énergique,

---

(1) Dans les dialectes français méridionaux, les *r* ainsi placées sont souvent renforcées dans une intention d'énergie, d'emphase ou de pittoresque. Le castillan, au contraire, ne paraît guère pratiquer ce procédé dont le catalan et le basque usent parfois eux aussi. — Chez les Italiens, les *r* dans la même position sont souvent fortes. — Mr Navarro Tomás (*Revista de Filología española*, année 1917, pages 374-375, et année 1918, pages 385-386) note que dans les combinaisons *liquante + liquide*, il s'introduit entre les deux consonnes un petit élément vocalique dont le timbre est semblable à celui de la voyelle suivante, et dont la durée normale est de 2 centièmes de seconde : son développement a abouti parfois à des épenthèses véritables, comme dans la forme populaire bien connue *Ingalaterra :* « En pronunciación rápida el oído puede encontrar á veces bastante semejanza entre formas como *pereces* y *preces*, *golosa* y *glosa*, etc. ; en los grupos de oclusiva más líquida se introduce entre ambas un elemento vocálico de timbre semejante al de la vocal siguiente, cuya duración normal es, en mi caso, 2 c. s. : un pequeño desarrollo de este elemento puede convertirle fácilmente en vocal : *Ingalaterra*, *tarabilla* ; una cierta rapidez o relajación puede, por lo contrario, en los casos en que la vocal inicial y la siguiente sean iguales, reducir la primera hasta igualar en brevedad a aquel elemento : *drecho, gritar ;* acaso entre velar y líquida, por la distancia entre los puntos en que estos dos sonidos se forman, sea más fácil el desarrollo de la vocal epentética que en los demás casos (Espinosa, *Rev. de Dial. Rom.* I, 276) ; sin embargo, tanto la epéntesis como la síncopa, ocurren también en otras combinaciones ». Un autre exemple d'épenthèse de ce genre est la forme ancienne *corónica* pour *crónica*. On en trouvera d'autres encore dans les grammaires historiques des langues romanes, et notamment dans celle de Meyer-Lübke. — (On sait qu'en basque cette sorte d'épenthèse a été de règle absolue à un moment donné : voir nos *Eléments de phonétique basque*, § 90). — Parfois aussi les groupes *liquante + liquide*, tant en castillan qu'en d'autres langues romanes, surtout en gascon, ont donné lieu à des métathèses.

(2) Si l'*r* précédée d'une voyelle était suivie d'une semi-consonne, comme dans le mot *paria* par exemple, elle ne pourrait, bien entendu, subir les renforcements éventuels dont nous parlons quelques lignes plus bas, car alors elle ne serait pas finale de syllabe, étant au contraire syllabisée avec le groupe phonique qui la suit.

l'*r* placée dans la troisième des positions que nous venons d'indiquer, c'est-à-dire entre une voyelle la précédant et une consonne la suivant, peut devenir une *r* forte comprenant un nombre plus ou moins élevé de vibrations : dans le récit de la tumultueuse réunion décrite par Pereda dans *Los hombres de pro*, chap. II (éd. des *Obras completas*, p. p. 37 et 41), le président, débordé par le bruit grandissant, répète plusieurs fois le mot *orden* en faisant vibrer l'*r* de plus en plus fort. D'autre part, les acteurs ont coutume, dans le *género grande*, de prononcer fortes les *r* ainsi placées. Beaucoup d'orateurs font de même. Enfin cette manière de prononcer est normale, même dans le langage courant, chez beaucoup d'Espagnols, notamment dans la Vieille-Castille (1). Le contact avec certaines consonnes paraît particulièrement favorable au renforcement de l'*r* dans cette position, et M[r] Navarro Tomás observe avec raison que l'*l* et l'*n* s'y prêtent volontiers, par exemple dans les mots *perla* ou *torno* (2). A ces deux consonnes, on pourrait ajouter, semble-t-il, l'*m* et le *ch*. On pourrait noter aussi que la voyelle qui précède l'*r* dans cette même position peut également se prêter plus ou moins bien au renforcement de l'*r* : il semble que de toutes les voyelles, celle qui fasse le plus de difficulté à cet égard soit la lettre *i* ; avec les autres voyelles, au contraire, l'aptitude au renforcement paraît plus grande, et peut-être atteint-elle son maximum avec l'*u*.

En ce qui concerne l'*r* finale, il convient de faire les remarques complémentaires suivantes :

Quand elle est suivie, *sans aucun arrêt*, d'une voyelle,

---

(1) C'est pourquoi sans doute, Araujo, qui était salmantin, indique comme normale la prononciation forte pour l'*r* ainsi placée (*Fonética castellana*, p. 51) ; cf. Navarro Tomás, *Diferencias de duración entre las consonantes españolas*. Revista de Filología española, année 1918, page 386. — L'articulation forte pour l'*r* dans cette position est particulièrement fréquente dans les provinces basques, même chez les individus qui ne connaissent pas d'autre langue que le castillan.

(2) Chez ceux qui renforcent ainsi l'*r*, elle a alors, d'après M[r] Navarro Tomás, deux ou trois vibrations.

par exemple dans des combinaisons telles que *por horas*, *vender una casa*, etc., l'*r* finale devient une *r* intervocalique ordinaire et est traitée comme telle.

Quand elle est suivie, sans aucun arrêt, d'une consonne, elle devient une *r* placée entre une voyelle précédente et une consonne suivante et se prononce comme telle, c'est-à-dire que son articulation normale est douce, mais que, d'une part, elle peut devenir une *r* relâchée ou fricative, ou d'autre part, au contraire, une *r* forte comprenant un nombre plus ou moins élevé de vibrations, et cela soit accidentellement, soit normalement, suivant les sujets.

Quand elle est finale à la pause, son articulation normale est douce également ; seulement, chez beaucoup de sujets, elle peut s'atténuer ou se relâcher (1) ; chez d'autres au contraire elle peut se renforcer, soit accidentellement, soit normalement, car il est des individus, surtout dans la Vieille-Castille, qui prononcent couramment fortes les *r* finales à la pause : cette particularité s'explique sans doute de la façon suivante : lorsque l'*r* finale n'est suivie d'aucun son vocalique, rien ne vient faire obstacle à sa vibration, et comme chez les sujets en question les tendances générales de la prononciation sont énergiques, de douce qu'elle eût dû être, l'*r* devient ici forte.

De l'*r* forte.

En dehors des cas de substitution d'*r* forte à *r* douce que nous avons signalés précédemment, on rencontre obligatoirement l'*r* forte dans les circonstances suivantes :

1° Lorsque l'*r* est redoublée dans l'orthographe actuelle, par exemple dans les mots *carro*, *torre*, *hierro*, *burro*, *torrente*, *manirroto*, *prerrogativa*, *prorrumpir*, *boquirrubio*, etc. ;

2° Dans le corps des mots, après les lettres *l*, *n* ou *s*, par exemple dans *alrededor*, *honra*, *honrado*, *Enrique*,

---

(1) Sur l'articulation de l'*r* finale, voir quelques détails dans Navarro Tomás, *Diferencias de duración entre las consonantes españolas*, Rev. de Fil. esp. année 1918, pages 386-387.

Israel, etc.; seulement, dans les combinaisons *s* + *r*, l'*s* est souvent atténuée ou amuïe, comme nous le verrons par la suite ;

3° Lorsque l'*r* est initiale, par exemple dans *raya*, *rojo*, *rojizo*, *relámpago*, etc.;

4° Dans quelques mots formés à l'aide de la préposition latine *sub*. et d'un élément commençant par *r*, par exemple dans *subrayar*, formé de *sub* et de *raya* ou *rayar* : l'*r* conserve alors dans le dérivé la prononciation forte qu'en vertu de sa position initiale elle a dans le simple. Seulement, le *b* s'atténue ici plus ou moins, surtout dans la prononciation populaire.

Mr Navarro Tomás résume excellemment dans les traits suivants les principaux caractères qui distinguent l'*r* forte de l'*r* douce :

Dans la vibration unique dont se compose l'*r* douce, le mouvement de la langue se fait de dehors en dedans, tandis que dans l'*r* forte, le bout de la langue, après s'être mis en contact avec les alvéoles, par un mouvement analogue à celui qu'il décrit dans l'*r* douce, est poussé deux fois au moins de dedans en dehors. De plus, la tension musculaire est beaucoup plus forte dans le second que dans le premier de ces deux phonèmes.

Le nombre des vibrations de l'*r* forte peut varier, mais il ne peut être inférieur à deux, ce qui justifie pleinement la graphie (d'ailleurs étymologique la plupart du temps) par laquelle elle est représentée en position intervocalique.

Voici le nombre ordinaire des vibrations de l'*r* forte en espagnol, d'après Mr Navarro Tomás.

Lorsqu'elle précède immédiatement la voyelle accentuée, elle comprend d'ordinaire trois vibrations, par exemple dans les mots *roca* ou *barrena*.

Mais si elle est précédée d'une *l*, d'une *n* (ou d'une *s* réellement prononcée), elle n'a d'ordinaire que deux vibrations, par exemple dans *honrado* ou *el río*.

Si elle est placée entre deux voyelles dont la première a l'accent tonique, elle comprend d'ordinaire quatre vibrations, par exemple dans *carro*.

En prononciation forte, ces chiffres augmentent pro-

portionnellement. En revanche, dans la prononciation familière ou négligée, il peut se présenter une *r* forte relâchée dans laquelle la langue prend bien, à peu de chose près, la position nécessaire pour prononcer l'*r* forte, mais ne forme pas occlusion avec les alvéoles et ne réalise pas le mouvement vibratoire normal.

Il peut arriver aussi, lorsqu'une *s* se perd devant une *r*, que le nombre des vibrations augmente alors jusqu'à cinq ou six. (Cette compensation nous semblerait indiquer que la disparition de l'*s*, plutôt qu'une chute pure et simple, est une sorte d'assimilation).

Hors les cas ci-dessus, l'*r* forte n'a ordinairement que deux vibrations.

Observations sur le renforcement qu'ont subi en espagnol et dans divers dialectes romans certaines *r* latines.

Dans la prononciation latine, l'*r* initiale ne semble pas avoir été sensiblement plus forte que l'*r* intervocalique. En effet, lorsqu'un préfixe à terminaison vocalique est venu en latin se placer devant un élément commençant par *r*, celle-ci semble avoir été considérée alors comme une *r* intervocalique ordinaire : de *d* + *rogo*, on a tiré *derogo* ; de *e* + *rapio*, on a tiré *eripio*. Et si certains dérivés latins présentent une *r* double, c'est uniquement parce que leur préfixe avait une terminaison consonantique, qui s'est assimilée à l'*r* initiale du second élément : si *ad* + *rapio* a donné *arripio*, c'est parce que le *d* s'est assimilé à l'*r* suivante, tout comme il s'est assimilé à l'*l* dans *alligo* < *adligo* ; de même, si *sub* + *rapio* a donné *surripio*, à côté de *subripio*, c'est simplement par assimilation du *b* à l'*r*.

Cette prononciation primitive de l'*r* latine initiale s'est conservée plus ou moins fidèlement dans de nombreux dialectes romans ; dans la France du centre et du nord par exemple, ceux qui ne grasseyent pas ne prononcent ordinairement pas l'*r* initiale sensiblement plus forte que l'*r* intervocalique, et c'est ce que l'on peut constater chez la plupart des Bas-Normands, des Berrichons et des Bourguignons.

Dans la prononciation toscane, il semble que l'*r* initiale ne soit pas non plus très différente de l'*r* intervocalique, tandis qu'en Lombardie l'*r* initiale paraît s'être

renforcée à peu près comme en espagnol. C'est du moins ce qui paraît résulter d'une des critiques que les Toscans adressent à la prononciation lombarde, à laquelle ils reprochent de redoubler les *r* initiales dans certains mots composés, et de dire, par exemple, en prononçant le nom de famille de Michel-Ange, *Buonarrotti*, pour *Bonaroti* ; (voir Petrocchi, *Vocabolarietto di pronúnzia et ortografia della lingua italiana*, Prefazione). Ceci semblerait indiquer que les Lombards, tout comme les Castillans, Béarnais, Gascons et Languedociens, renforcent l'*r* initiale, et par suite maintiennent ce renforcement dans les composés, ou comme les Castillans, qui de *rubio* (avec *r* forte) tirent *boquirrubio*, et les Languedociens et Gascons, qui prononcent forte la première *r* du français *sourire*, parce qu'ils prononcent forte également l'*r* initiale du simple correspondant *rire*.

Quoi qu'il en soit, le renforcement de l'*r* initiale n'est pas particulier au seul castillan ; il lui est commun avec d'autres dialectes romans, principalement avec les dialectes français méridionaux, ou du moins avec la plupart d'entre eux. Chez ceux-ci, le renforcement est très ancien, puisqu'il est déjà attesté dans les *Leys d'amors*. Il est aussi très ancien en espagnol, comme nous le verrons par la suite.

En castillan, une autre catégorie d'*r* s'est renforcée également ; nous voulons parler des *r* précédées d'une des consonnes *l*, *n* ou *s*. Pour les *r* précédées de *n*, il est incontestable en effet que certaines d'entre elles au moins ont été primitivement douces, par exemple celle du verbe *honrar*, du latin *honorare ;* (voir plus loin).

Quant aux *r* précédées d'une *s dans le corps des mots*, il y avait pour elles deux origines possibles : ou bien le contact entre *s* et *r* pouvait se produire en composition ou en dérivation, un élément commençant par *r* s'ajoutant à un élément finissant par *s* ; ou bien le groupe *sr* était d'origine savante. Dès une époque ancienne les groupes *sr* dus à la première de ces deux origines ont été réduits à *rr*, par exemple dans le nom propre *Covarrubias* (pour *Covas rubias*). Quant aux groupes *sr* d'origine savante, ils sont peu nombreux et ne se ren-

contrent guère que dans quelques mots comme *Israel*, *israelita*, etc. Le traitement subi en castillan par les groupes de cette sorte diffère de celui qu'ils ont reçu en toscan et dans les dialectes français méridionaux, lequel consiste à sonoriser l'*s* et à laisser à l'*r* le son doux au lieu de le renforcer comme en espagnol. Sur ce point le béarnais, le gascon et le languedocien marchent d'accord avec le toscan et se séparent du castillan, alors que nous avons constaté une situation inverse en ce qui concerne le traitement de l'*r* initiale. (En liaison devant une *r* initiale, par ex. dans *lous rais* = « les frères », l'*s* gasconne reste sourde, et l'*r* est forte : elle paraît avoir normalement deux vibrations).

Défauts de prononciation relatifs à l'*r*.

L'*r* douce est en général prononcée correctement par tous les Espagnols, bien que, comme nous l'avons signalé plus haut, elle prenne souvent un son relâché, ou même s'amuïsse complètement. Dans la langue familière ou populaire, cet amuïssement est courant pour quelques mots très usuels, principalement *para*. Nous avons noté également l'amuïssement de l'*r* finale dans la prononciation populaire des Andalous occidentaux. Ailleurs, principalement dans la région de Murcie, l'*r* finale tend à se changer en *l*. Pour en finir avec les défauts de prononciation relatifs à l'*r* douce, nous noterons une tendance curieuse que nous avons constatée dans la région de *Calahorra* : le groupe *tr* tend à s'y confondre avec *ch*, et un mot tel que *otro* est presque prononcé comme *ocho*.

L'*r* forte est plus difficile à articuler que l'*r* douce, car elle demande à la fois plus de vigueur et plus de souplesse dans les organes vocaux : c'est d'ordinaire l'un des sons que les enfants arrivent le plus tardivement à bien prononcer (1). Quelques sujets n'y parviennent même jamais : quiconque a vécu dans des pays de

(1) Il est des enfants qui, âgés de sept ou huit ans et parlant, à part cela, d'une façon parfaitement correcte, la prononcent encore mal ; c'est à leur usage qu'a dû être inventée la phrase qu'on recommande de répéter à ceux qui éprouvent quelque difficulté à

langue espagnole n'a pas été sans connaître des gens qui étaient incapables d'articuler l'*r* forte correctement, c'est-à-dire avec l'extrémité de la langue, et la remplaçaient par un roulement guttural, analogue apparemment, à l'*r* dite pharyngale de certains Français et Allemands ; (voir Grammont, *Traité pratique de pron. fr.* p. 68). Une personne fort instruite de S[t] Jacques de Compostelle, mais originaire de la *Rúa Petín*, qui s'est beaucoup occupée d'études linguistiques (1), nous a même dit qu'il y avait autrefois (et cela existe peut-être encore) en certains points de la Galice, notamment dans son pays d'origine, des familles entières où, trouvant sans doute cette prononciation plus facile, les parents négligeaient d'exiger des enfants l'articulation apicale de l'*r* double ou initiale, de sorte que, devenus grands, ceux-ci ne prononçaient cette lettre que de la façon gutturale. Ce défaut est plus rare dans les deux Castilles, mais n'est pas néanmoins inconnu ; on le rencontre à l'état sporadique dans toutes les régions de l'Espagne (2).

---

prononcer cette lettre : « *Debajo de un carro, había un perro : vino otro perro, que le mordió del rabo* ».

Pereda, dans *El buey suelto*, transcrit précisément par *ld* la prononciation imparfaite d'un enfant pour *rr* : « *Amalda tú el peldo* » *(Amarra tú el perro)* dit à Gedeón le petit Merto ; (chap. XVII, p. 197 de l'éd. des *Obras completas*).

(1) D. Antonio García Vázquez Queipo.

(2) L'articulation correcte de l'*r* forte est aussi l'une de celles que les Espagnols perdent le plus facilement après un séjour très prolongé dans un pays étranger où l'on grasseye ; nous avons connu une personne dont le cas était fort typique à cet égard. Il s'agit d'un Espagnol originaire d'une localité qui appartient géographiquement à la province de Valence, mais linguistiquement au territoire castillan. Il était de famille bourgeoise et avait reçu une bonne instruction. Venu en France vers l'âge de vingt ans, il eut pendant plusieurs années peu d'occasions de parler espagnol. Lorsqu'ensuite il retourna dans son pays, ses parents et ses amis constatèrent qu'il était devenu incapable de bien prononcer l'*r* forte qu'avant son départ il articulait convenablement. Malgré tous ses efforts, il n'arriva jamais à recouvrer la faculté qu'il avait possédée autrefois. Il est à remarquer que pour tout le reste, et notamment en ce qui concerne l'*r* douce, sa prononciation du castillan était restée excellente, et qu'en parlant français, il conservait un accent espagnol assez marqué.

§ 61. — Remarques historiques.

Au point de vue de son histoire orthographique, la lettre *r* donne lieu aux observations suivantes.

Indépendamment de l'*r* majuscule, on trouve dans les anciens manuscrits deux espèces d'*r* : l'une que nous indiquerons par le signe ordinaire *r*, et l'autre que nous représenterons par le signe *R*.

Or, dans les manuscrits du XIII[e] au XVI[e] siècle, l'*r* initiale ou redoublée est souvent représentée par le signe *R*; dans certains manuscrits, c'en est même le symbole normal ; l'autre forme d'*r* est employée dans les autres cas.

Voici quelques exemples de *r* initiale représentée par ʀ, tirés du manuscrit de Per Abbat du *Cantar de Mio Cid* : ʀ*azon* (v. 19) ; ʀ*iendas* (v. 10) ; ʀ*ey* (v. 22) ; ʀ*ecabdo* (v. 24) ; ʀ*icos* (v. 108) ; ʀ*efuçiteft* (v. 358) ; ʀ*uego* (v. 363) ; ʀ*ogar* (v. 363) ; ʀ*oftro* (v. 2.299) ; ʀ*ed* (v. 2.282, 2.301) ; ʀ*efponde* (v. 2.305) ; ʀ*emandran* (v. 2.323) ; ʀ*efpufo* (v. 2.417) ; ʀ*obauan* (v. 2.430) ; ʀ*obredo* (v. 2.697 et 2.754) ; ʀ*obredos* (v. 2.809).

Ce qui prouve que cette ʀ a bien la même valeur que l'*r* redoublée, ce sont les formes *co*ʀ*al* (= *corral*, v. 244) ; *dalua* ʀ*azin* (= *de Albarracin*, v. 2.645) ; *de* ʀ*ocando* (= *derrocando*, v. 1007) ; *rritad* (v. 1189), à côté de ʀ*itad* (v. 1245) et ʀ*ictad* (v. 1399).

On sait qu'actuellement l'*r* a la prononciation forte lorsqu'elle est précédée d'une *n* ; dans le manuscrit du *Cantar de Mio Cid*, il en est ainsi quand cette *r* provient de l'*r* initiale d'un mot simple ; ex : *Sonrrifos* (v. 154) ; *fonrrifaua* (v. 873 et 923) ; *afonrrifar* (v. 1.266).

Notons aussi *anrrich* (v. 3.002 et 3.135). Cependant, lorsque le contact entre l'*n* et l'*r* provient de la disparition d'une voyelle intermédiaire, l'*r* garde le son doux et il s'intercale un *d* : ex : *ondrança* (v. 1.578) ; *ondrada* (v. 178, 284 et 843) ; *Ondraftes* (v. 678) ; *Remandran* (v. 2.323) ; *abendremos* (v. 3.166). Les formes actuelles *honra, honrar*, etc., sont probablement originaires d'une variété dialectale où il ne s'était pas produit d'intercalation de *d* et où l'*r* a pris par la suite, après une *n*, l'articulation forte ; ou bien encore elles sont dues à une

chute plus tardive du deuxième *o* dans un type savant *onorar*.

Il s'intercale de même un *b* entre *m* et *r* ; ex : *Tembrar* (v. 3.619) ; *combre* (= *comeré*, v. 1.021).

Néanmoins, on trouve souvent une *r* ordinaire à l'initiale ; ce sont là, ou des négligences du copiste, ou plutôt des restes de l'orthographe primitive, dans laquelle on n'avait pas encore eu l'idée de distinguer par des formes diverses de la lettre, l'*r* forte de l'*r* douce : ex : *rançal* (v. 183) ; *rebata* (v. 468) *rictad* (v. 688) à côté de ʀ*itad* (v. 1.245), ʀ*ictad* (v. 1399) et de *rritad* (v. 1.189) ; *recabdo* (v. 1.257) à côté de ʀ*ecabdo* (v. 1.255).

Dans le corps des mots, l'*r* ordinaire simple remplace souvent une *r* double : ex : *arebata* (v. 562) ; *arancado* (v. 769 et 793) ; *arancada* (v. 814 et *passim*), à côté de *arrancada* (v. 1158 et 1227) ; *areziado* (v. 1291) ; *coredor* (v. 1988) et *coredores* (v. 1968 et 2145) à côté de *corredores* (v. 2010 et 2254) ; *efcura* (v. 2157) ; *feran* (v. 2558) à côté de *ferran* (v. 2286) ; *ferando* (v. 2725) à côté de *ferrando* (v. 2340, 3313, 3329, 3332 et 3334) ; notons encore *areçebir* (= *a Recebir*, v. 1917).

Les notes attribuées à Henri de Villena prétendent d'ailleurs qu'il faut écrire les mots *Enrique* et *Ferrando* avec une *r* seulement, mais donner à cette *r* la prononciation forte. Cette indication est évidemment exacte en ce qui concerne la prononciation ; pour ce qui est de l'écriture, le respect de l'étymogie est sans doute la raison pour laquelle Villena veut que l'on écrive par une seule *r*, mais ce respect s'inspire des apparences plus que de la réalité en ce qui concerne le second des deux mots.

Notons les formes *vengalo* (= *vengarlo*, v. 1070) ; *tomalos* (= *tomarlos*, v. 1778). Il est probable que dans ces formes il faut voir une assimilation de l'*r* de l'infinitif à l'*l* suivante, et interpréter l'*l* du texte comme équivalant à une *l* double ; (nous avons vu que telle est très souvent, en effet, la valeur de *l* dans ce manuscrit et dans ceux de son temps) ; (1) nous ne croyons pas

---

(1) Le changement de *-rl-* en *-ll-*, lorsqu'un pronom enclitique

qu'il s'agisse d'une disparition pure et simple de l'*r*, analogue à celle qui se produit dans la prononciation populaire aragonaise, où l'on dit, par ex. *tomalo* pour *tomarlo*.

Enfin, il faut sans doute interpréter la forme *tornaſſe* du vers 3659 comme équivalant à *tornarſſe*. Si ce n'est pas une faute du copiste, il y a là, soit une chute pure et simple de l'*r* devant l'*s* (le redoublement de celle-ci étant alors purement graphique et constituant simplement un moyen de noter le son sourd de l'*s*), soit assimilation de l'*r* à l'*s* suivante. Cf., quelle que soit celle des deux hypothèses à laquelle on donnera la préférence, les formes *cosso* (de **cursu*), *escasso* (de **excarpsu*), *osso* (de **ursu*), *traviesso* (de **traversu*), etc.

Avec le temps, les graphies relatives à l'*r* se sont régularisées et ont abouti au système actuel, qui combine, en somme, très heureusement, le respect dû à

---

s'ajoute à un infinitif, remonte certainement à une haute antiquité : l'assimilation de l'*r* à l'*l* suivante s'est en effet produite à une époque où les *l* redoublées n'étaient pas encore devenues des *l* mouillées, puisque celles qui procédaient de l'assimilation du groupe *-rl-* sont devenues mouillées comme les autres, ainsi qu'il résulte des rimes des poètes. L'assimilation de *-rl-* en *-ll-* n'est donc pas une innovation remontant seulement au milieu du XVI[e] siècle environ, comme l'a cru M. Cotarelo (*Fonologia española*, page 159) sur la foi d'Antonio de Torquemada : en réalité, les deux usages (la conservation du groupe *-rl-* d'une part et son changement en *l* mouillée d'autre part) ont coexisté pendant plusieurs siècles, certaines régions ou même certains individus préférant l'un plutôt que l'autre ; Torquemada ayant apparemment pratiqué dès son enfance la conservation de l'*r* a cru de bonne foi que les formes par *l* mouillée constituaient une innovation récente : « quieren tambien meter en el uso otra necedad, que verdaderamente yo no la puedo sufrir con paciencia en los que presumen de Secretarios y buenos romancistas y cortesanos ; esta es, todas las veces que se pone *r* antes de la *l*, mudan la *r* en *l* y ponen dos *ll* : y asi dicen *besalle* las manos, deseo *serville*, *encomendalle*, *temelle* : y asi dicen tambien : *querella*, por *quererla* ; y *servilla*, por *servirla*, y otras muchas cosas en que confunden las sinificaciones con la mudanza desta letra ». Villalón préférait aussi les formes par *r* et considérait les autres comme vulgaires : « Como dezimos *mirarlos*, *comerlos*, *beberlos*, dize el vulgo : *mirallos*, *comellos*, *bebellos* » ; La Viñaza, *Bibliogr.*, col. 1116. — Le triomphe ultérieur des formes par *r* semble dû à un besoin de régularité, qui tendait à maintenir l'infinitif sous sa forme normale.

l'étymologie et les besoins de la clarté orthographique. Il peut en effet se résumer ainsi :

L'*r* forte s'écrit *rr* en position intervocalique dans le corps des mots.

Au contraire, elle s'écrit par une *r* simple toutes les fois qu'elle est initiale, ainsi qu'après *l*, *n* ou *s* dans le corps des mots ; mais ceci n'a pas d'inconvénient, puisque dans ces deux dernières positions l'*r* est toujours forte : ainsi l'on ne peut hésiter sur sa qualité.

Cet usage tendait à se fixer dans le sens actuel dès le XVI[e] siècle. Seulement, par respect de l'étymologie, beaucoup ont continué d'écrire jusqu'à une date récente *maniroto* au lieu de *manirroto*, *prerogativa* au lieu de *prerrogativa*, *prorumpir* au lieu de *prorrumpir*, etc. L'usage actuel a, fort sagement, fait prévaloir ici la graphie la plus conforme à la prononciation.

Il suffirait maintenant, pour que le système graphique du castillan fût délivré de toute imperfection en ce qui concerne la lettre *r*, que l'on prît l'habitude de redoubler celle-ci dans les quelques mots où elle est forte après le préfixe *sub*. Il est vrai que le défaut que nous signalons ici ne constitue pas une gêne sérieuse, car il ne porte guère sur plus de six mots.

~~Comme~~ Ainsi qu'il résulte de l'énoncé ci-dessus, le redoublement de l'*r* a été abandonné comme superflu après les lettres *l*, *n* ou *s* dans le corps des mots ; par conséquent, les graphies *Enrrique*, *honrra*, etc., sont incorrectes. Il va sans dire cependant qu'elles sont encore très fréquemment employées par les Espagnols qui connaissent mal l'orthographe.

CHAPITRE IV

LES NASALES

§ 62. — Prononciation.

Leur articulation normale ne donne lieu à aucune observation particulière, mais, comme nous l'avons déjà remarqué, les consonnes de cette catégorie communiquent souvent aux voyelles *a*, *o* et *e* un timbre légèrement nasalisé.

Accommodations diverses de l'*n*.

Le groupement *nv* se prononce ordinairement *mb* ; (l'ancienne orthographe respectait souvent mieux à cet égard la prononciation véritable).

Nous discuterons plus loin la question de savoir si devant *b* ou *p* on prononce bien réellement *m* : pour le moment, nous nous contenterons de dire que nous la résolvons par l'affirmative.

En espagnol, comme en italien et comme dans la plupart des langues, l'*n* suivie d'une vélaire (*g* prononcé *gu*, *c* prononcé *k* ou *qu*) prend un son spécial un peu différent de son articulation ordinaire. Ce son, que nous appellerons *n* vélaire, est inconnu actuellement en français normal, mais il existe en gascon ; seulement, dans beaucoup de variétés de ce dialecte, l'*n* devient vélaire non seulement lorsqu'elle est suivie d'une explosive vélaire, mais encore quand elle est finale, chose qui ne doit pas se faire dans la prononciation castillane correcte, sauf dans quelques cas particuliers comme nous le verrons plus loin.

L'*n* vélaire se distingue de l'*n* ordinaire en ce que la partie postérieure du dos de la langue s'élève contre le voile du palais, tandis que dans l'*n* ordinaire, le bout de la langue se dresse contre les alvéoles supérieures. En espagnol actuel, l'*n* prend également ce son (ou du

moins un son fort voisin) devant le *j*, et devant sa variante graphique *g*, suivi de *e* ou *i* (1).

En castillan, le son de *n* vélaire a constamment été représenté par une *n*. Il n'en a pas toujours été ainsi dans toutes les langues : le grec, on le sait, le transcrivait et le transcrit encore par un *gamma*. En latin, on le représentait par une *n* ; on a bien proposé, à Rome, à certains moments, de l'écrire par un *g*, à l'imitation de l'usage grec ; mais cette manière de voir n'a jamais prévalu. L'usage de l'*n* a pour lui de bonnes raisons : d'abord, de tous les sons normaux de la prononciation castillane, celui qui se rapproche le plus de l'*n* vélaire est certainement celui de l'*n* ordinaire, dont il n'est qu'une transformation en quelque sorte mécanique ; et d'autre part, lorsque l'explosive vélaire qui suivait a évolué, c'est à une *n* ordinaire (ou presque) que l'*n* vélaire a abouti : par exemple, lorsque le *c* vélaire du latin *vincere* a abouti en castillan à un *c* = *z*, la nasale précédente a abouti à *n*.

Le changement de *n* ordinaire en *n* vélaire devant les explosives vélaires ainsi que devant l'aspirée *j* ou son équivalent graphique *g* suivi de *e* ou *i*, et celui de *n* en *m* devant les labiales *b*, *v* ou *p*, sont les deux accommodations principales que subit l'*n* castillane devant les consonnes qui la suivent sans intervalle.

Il en est cependant quelques autres, beaucoup moins importantes.

Suivie de *f*, par exemple dans *confiar* ou *inflar*, l'*n* prend dans la prononciation courante une valeur spéciale, que Mr Navarro Tomás désigne sous le nom de « *m* labiodental » ; c'est, en somme, un son intermédiaire entre *m* et *n*.

Suivie d'un *z* (ou de son équivalent graphique *c* devant *e* et *i*), par exemple dans *onza*, *vencer*, l'*n* s'articule par un procédé en partie différent de son procédé

---

(1) L'*n* devient également vélaire devant le son de *g* très atténué que dégage avant lui l'*u* consonne initial, par exemple dans les combinaisons *un hueso*, *un huésped*, etc. ; voir plus loin, même paragraphe, *des nasales finales*.

normal d'articulation, et ayant pour but de préparer les organes à l'émission de la consonne suivante. Pratiquement, le résultat est peu modifié au point de vue de l'oreille, et le son paraît seulement subir une atténuation légère (1).

Devant un *d* ou un *t*, la phonétique expérimentale révèle que le procédé d'articulation de l'*n* est légèrement différent du procédé normal : le point de formation du son est, d'après Mr Navarro Tomás, déplacé d'un centimètre environ. Mais ceci n'influe pas d'une manière perceptible sur la qualité du son.

Enfin, devant une consonne palatale, l'*n* ordinaire se transforme, au moins dans la prononciation courante, en une *ñ*, dont la mouillure, il est vrai, est d'ordinaire plus ou moins atténuée. Mr Navarro Tomás appelle *n* palatale cette sorte d'*n*. On la rencontre, par exemple, dans les mots ou combinaisons *ancho, concha, cónyuge, un yunque, conllevar*, etc. (2). Cette particularité est évidemment due à ce que dès le moment où l'articulation de l'*n* est esquissée, les organes de la voix se préparent déjà à celle du son palatal suivant.

---

(1) Dans le prénom *Vicente*, du latin *Vincentius*, la disparition de l'*n* devant le *c* a dû avoir pour cause initiale l'atténuation dont nous parlons ici, qui est sans doute un phénomène très ancien ; seulement, dans ce cas particulier, la surcharge de nasales résultant de ce que deux syllabes successives comportaient une *n* en position postvocalique, a dû aider à la résorption complète. Cependant il n'est pas absolument sûr que la résorption se soit produite en castillan même, car le mot a pu être emprunté à un autre dialecte roman. — Quoi qu'il en soit, on peut rapprocher de la forme *Vicente* les graphies *pronucian, pronuciasen* et *pronucien*, que l'on trouve parfois chez Vanegas (*Tractado de Ortographia...* 1531) à côté des graphies normales (*pronuncia, pronunciar*, etc.). Si elles ne sont pas de simples fautes d'impression, elles témoignent une résorption de *n* devant *c*, facilitée elle aussi par le voisinage d'une autre nasale (l'*n* initiale de la deuxième syllabe). Ce qui invite à croire qu'elles ne sont pas de simples erreurs résultant de l'emploi, par l'imprimeur, d'un *u* ordinaire à la place d'un *u* tildé, c'est que dans le manuscrit anonyme cité par Mr Cotarelo (*Fonologia...*, pages 66-67), nous trouvons comme normales les graphies *pronusciacion* et *pronusciar* : peut-être, par la graphie *sc*, l'auteur de ce manuscrit a-t-il essayé de marquer, d'une manière plus ou moins adroite, l'assimilation subie par l'*n* devant le *c*.

(2) Nous avons signalé un fait analogue en ce qui concerne l'*l*.

C'est un fait bien connu que dans les combinaisons *ins*, *cons* et *trans*, l'*n* est ordinairement plus ou moins relâchée ou atténuée. Dans la langue populaire, il arrive même souvent qu'elle disparaisse entièrement : de là des prononciations telles que *costa* pour *consta*, *istrumento* pour *instrumento*, etc. En ce qui concerne l'élément *trans*, la suppression de l'*n* est propre à la langue populaire lorsque l'*s* est suivie d'une voyelle, par exemple dans *trasigir* pour *transigir*. Mais lorsque l'*s* est suivie d'une consonne, la langue correcte elle-même admet de nombreux doublets sans *n*, comme *trasformar*, *trasparente*, *traspostar*, à côté de *transformar*, *transparente*, *transportar*, etc.

Dans la combinaison *nm*, lorsque la prononciation est rapide, la langue esquisse bien le mouvement nécessaire pour prononcer l'*n*, mais le son d'*m* formé immédiatement couvre en quelque sorte celui de l'*n*, qui n'est perçu que très faiblement, ou même pas du tout.

Des nasales finales.

L'*n* finale à la pause est en général légèrement relâchée ou atténuée. Elle ne doit pas cependant devenir vélaire, prononciation qui se rencontre chez certains Espagnols non Castillans, sous l'empire de tendances dialectales.

En liaison avec un mot suivant commençant par une consonne, l'*n* finale subit, bien entendu, toutes les accommodations que nous avons signalées ci-dessus pour les diverses combinaisons consonantiques dans lesquelles l'*n* peut entrer comme premier élément. Ainsi, devant une vélaire, elle se vélarise elle-même, et devant *p*, *b* ou *v*, elle devient *m*. Ex. : dans les groupements *un guía*, *un canal*, l'*n* est articulée comme dans *domingo* et *finca*, dans *en jarras*, comme dans *ángel* ; *un buey*, *un viejo*, *un padre*, sont prononcés en réalité *umbuey*, *umviejo*, *umpadre*.

En liaison avec un mot commençant par un *u* consonne, par exemple dans des combinaisons telles que *un hueso*, *un huerto*, l'*n* devient ordinairement presque vélaire dans la prononciation courante ; (nous disons « presque », parce que le procédé d'articulation et même

la sensation acoustique sont un peu différents). La prononciation populaire peut aller jusqu'à intercaler alors un *g* entre l'*n* et l'*u*.

Enfin, en liaison avec un mot commençant par une voyelle véritable, l'*n* conserve sa valeur normale.

L'espagnol n'admet pas l'*m* finale ; il change mécaniquement en *n* l'*m* finale des mots étrangers qu'il emprunte, même quand il la conserve dans l'écriture. Depuis longtemps déjà, on écrit *Jerusalén* et *Belén* (1) au lieu de *Jerusalem* et *Belem*. De nos jours, on écrit encore souvent *harem* à côté de *harén*, mais cette dernière forme répond seule à la prononciation véritable ; et d'ailleurs, comme le remarque Mr Navarro Tomás, le pluriel est *harenes*. Même en liaison devant une voyelle, l'*m* finale est en réalité prononcée *n*, et Mr N. Tomás observe encore que des expressions telles que *álbum hispano-americano* ou *el ultimátum habia llegado inesperadamente* sont prononcées en réalité *álbun hispano-americano* et *el ultimátun habia llegado inesperadamente* (2).

---

(1) Le cas du mot *serafín*, de l'hébreux *seraphim* paraît être un peu différent de celui de *Jerusalén* et *Belén*. En effet, il semble que dès le latin du moyen âge, l'*m* finale de *seraphim* était déjà changée en *n* : du moins un très grand nombre de livres liturgiques anciens, manuscrits ou incunables, présentent *normalement* les graphies *seraphin* et *cherubin* au lieu de *seraphim* et *cherubim*, alors que ces mêmes livres donnent toujours une *m* finale dans *ierusalem* et *bethleem*, et même dans l'accusatif *moysem*, pour lequel les livres liturgiques romains modernes préfèrent généralement la graphie hellénisante *Moysen*. — Si étrange que puisse paraître le changement de *m* en *n* dans les deux mots en *im*, il est solidement attesté ; peut-être était-il dû à une prononciation grecque transmise oralement ; et c'est sans doute par lui que s'expliquent les formes italiennes *serafino* et *cherubino*, qui s'opposent, pour le traitement de l'*m* finale, aux types *Gerusalemme* et *Bettlemme*.

(2) Dans les citations latines que renferment les œuvres de Ste Thérèse, les *m* finales sont souvent remplacées par des *n* : ex : *Dominun* (Terceras moradas, cap. I) ; *Cun dilataste* (sic) *cor meun* (Moradas cuartas, cap. I). N'ayant pu nous reporter aux manuscrits originaux, nous ignorons si ces graphies sont le fait de la sainte elle-même ou de ses éditeurs ; peu importe d'ailleurs : dans un cas comme dans l'autre, elles sont suffisamment caractéristiques. — D'autre part, Oudin fils remarque dans sa grammaire (éd. de 1659) que les Espagnols, en lisant du latin, prononcent les *m* finales

Bien entendu, si l'*m* finale se prononce comme une *n*, celle-ci subit, à l'occasion, tous les traitements dont est susceptible l'*n* finale en général : par exemple, elle se vélarisera en liaison devant une vélaire et elle redeviendra une *m* en liaison devant un *p*, un *b* ou un *v*.

Prononciation de la nasale devant *p*, *b* ou *v*.

Valdés, dans le *Diálogo de la lengua* (ms. de Madrid, f. 56 ; éd. Bœhmer, p. 373) nous dit que, bien que l'on emploie indifféremment *m* ou *n* devant *b* ou *p* (par exemple dans *hambre* ou *çampoña*), en réalité il prononce, lui, toujours une *n*. Beaucoup de philologues espagnols modernes sont du même avis : par exemple Mr Cejador dans la préface de son édition des œuvres de l'archiprêtre de Hita. En revanche, Mr Aurelio Ribalta, tout en employant exclusivement les graphies *nb* et *np* dans son beau livre *Feixe de poesías gallegas* a bien voulu nous dire dans une lettre particulière qu'il employait ces graphies dans un désir de simplification orthographique, mais que d'après lui on prononçait en réalité *mb* et *mp*, aussi bien en castillan qu'en galicien.

En basque, langue dont la phonétique a tant d'analogie avec celle du castillan, on peut constater la même incertitude théorique au sujet de la valeur de la nasale devant *b* ou *p* : les graphies traditionnelles donnent une *m* : mais aujourd'hui, certains basquisants mettent une *n*, par exemple dans les mots *zombat*, *zombait*, *zombeit* ou *zombit*, qu'ils écrivent *zonbat*, *zonbait*, *zonbeit* ou *zonbit*. Mr l'abbé Azkue, dans son Dictionnaire (t. II, p. 59, col. II), essaie de justifier ces graphies en disant qu'en réalité on ne prononce ni *m* ni *n*, mais une résonnance particulière, que l'on a aussi bien le droit de représenter par une *n* que par une *m*.

Pour nous, il n'y a pas de doute : c'est bien une *m* que l'on prononce, et les graphies traditionnelles *mb* et *mp* sont pleinement justifiées, tant en castillan qu'en basque,

---

comme des *n* et disent *iten* et *vobiscun* pour *item* et *vobiscum*. (Le premier de ces deux mots est passé aujourd'hui dans la langue courante sous la forme *iten*).

comme elles l'étaient déjà en latin, et comme elles continuent de l'être également en italien.

D'où vient donc que tant d'Espagnols, depuis les copistes du moyen-âge jusqu'à Valdés, et depuis Valdés jusqu'à nos jours, ont cru, avec la plus entière bonne foi, qu'ils prononçaient réellement *nb* et *np* ? — D'abord il est incontestable que la nasale est un peu plus difficile à analyser quand elle est finale de syllabe que lorsqu'elle est suivie d'une voyelle : la valeur exacte du son est un peu plus délicate à percevoir et à saisir : on a donc pu hésiter sur la manière de la rendre et de la transcrire, et c'est probablement pour ce motif que Mr l'abbé Azkue, avec d'autres, a cru à une résonnance spéciale plutôt qu'à un son nettement tranché.

Mais la principale raison qui a pu faire penser à certains qu'on prononçait réellement *n*, c'est qu'ils ont voulu décomposer les mots en syllabes, s'imaginant qu'ainsi ils se rendraient mieux compte de la valeur exacte de chaque lettre. Or, qu'arrive-t-il lorsqu'un Espagnol, au lieu de prononcer le mot *tiempo*, par exemple, d'une façon normale, c'est-à-dire sans arrêt entre les deux syllabes, essaie de décomposer, en prononçant *tiem-po*, avec un certain intervalle entre les deux syllabes ? La nasale devient alors finale ; mais la tendance instinctive et inconsciente qui fait que normalement un Espagnol est incapable d'articuler une *m* finale et la change nécessairement en *n* intervient alors, et fatalement il prononce *tien-po* (1).

---

(1) Ces lignes étaient écrites depuis longtemps déjà lorsque nous avons eu le plaisir de constater que les expériences de Mr Navarro Tomás confirmaient pleinement tout ce que nous y avançons : d'une part, en effet, elles ont prouvé que la nasale suivie d'un son de *b* ou de *p* était bien une *m*, et, d'autre part, elles ont démontré également que si, à un sujet castillan, on essaie de faire décomposer en syllabes un mot ou une combinaison comportant un groupe *mb* ou *mp*, ce sujet change inconsciemment *m* en *n* lorsque la nasale est séparée de la labiale, mais que l'*m* réapparaît dès qu'il cesse d'y avoir un intervalle entre les deux consonnes : « esta misma tendencia fonética (celle qui a pour effet de changer en *n* les *m* finales) hace que, al silabear con cierta lentitud las palabras, en vez de la *m* final de sílaba, se pronuncia de ordinario una *n* aun

D'autre part, toutes les fois qu'en espagnol *mb* s'est réduit par résorption du *b*, le résidu est bien une *m* et non pas une *n* : il continue d'en être de même aujourd'hui encore, ce qui est une preuve de plus en faveur de notre thèse : par exemple, dans le langage populaire de certaines régions, *también* se réduit à *tamién*, *conveniencia* (dont la prononciation correcte est *combeniencia*) se réduit à *comeniencia* ou *comenencia* (1).

Aujourd'hui, le groupe *nv* se prononce comme *mb*. Mais il est vraisemblable qu'à l'époque où *v* se distinguait encore de *b*, la nasale du groupe devait réellement se prononcer *n*.

En Andalousie, dans certaines régions au moins, par exemple à Séville, le *b* et le *v* ont souvent un son très voisin de celui du *v* français : dans ces mêmes régions, la nasale des groupes *mb* et *nv* prend alors assez nettement la valeur d'une *n*. Mais, bien entendu, il s'agit là d'une prononciation régionale qui n'est pas à imiter.

u groupe *mn*.

Le groupe *mn* n'existe que dans les mots savants. Il répugne à la prononciation populaire, qu'il altère de diverses façons, soit en omettant l'*m*, soit en la changeant en *z* ; (l'espagnol moderne tend, on le sait, à donner le son de cette lettre à la plupart des phonèmes qui contrarient ses habitudes phonétiques). Les deux traitements peuvent se rencontrer chez un même sujet : un de nos anciens élèves disait et écrivait *ginasia*, mais prononçait *aluzno*, qu'il écrivait *aludno*. Sans doute la position atone facilitait la chute complète de l'*n* dans le premier de ces deux exemples.

---

en casos como *em-pera-dor*, *am-pa-ro*, etc., si bien, al restablecerse el contacto normal de unas sílabas con otras en la conversación ordinaria, reaparece dicha *m* inmediatamente. » (*Manual de pronunciación española*, pages 66-67).

(1) Nous pouvons faire remarquer en passant qu'il en est de même en basque : dans la prononciation familière et courante *zombat* et *zombit* se réduisent souvent à *zomat* et *zomit*. (Il en est ainsi également dans certaines régions du Béarn, où la rencontre, même accidentelle, d'une nasale et d'un *b*, se réduit mécaniquement à *m* : par exemple *un bascou* se prononce alors *umascou*).

§ 63. — Remarques historiques.

Dans les anciens manuscrits, l'*m* (de même d'ailleurs que l'*n*) est fréquemment remplacée par une tilde.

Les mots dérivés d'une préposition finissant par *n* sont très souvent mal coupés : on trouve à chaque instant *en peñar* pour *empeñar*, *con bidar* pour *combidar*. A notre avis, quand le second élément commençait par *b* ou *p*, c'était bien par *m* que l'on prononçait, ainsi que nous l'avons dit au paragraphe précédent ; l'usage d'écrire *n* pour *m* devant les labiales *p* ou *b* était si bien établi, que cette substitution s'opérait même dans des cas où l'*m* était étymologique.

Cependant les formes par *m* ne sont pas rares elles non plus dans les manuscrits : dans celui du *Cantar de Mio Cid*, nous trouvons, par exemple, *campeador* (v. 31, 41 et *passim*), à côté de *canpeador* (v. 71) ; *compeçaron* (v. 856) à coté de *cõpeço* (v. 705) ; *compañas* (v. 1157) ; *em bia* (v. 1854).

L'habitude graphique en vertu de laquelle on remplaçait *m* par *n* devant un *b* ou un *p*, surtout quand la nasale terminait un mot, était si fortement enracinée que l'on trouve même quelquefois une *n* pour représenter le mot *me* apocopé, comme dans l'exemple suivant, tiré du même manuscrit (v. 2152) : *tengon por pagado* pour *téngome por pagado* (1).

En castillan, on le sait, le groupe *mb* du latin se réduit normalement à *m* : ex : *palumba* ➛ *paloma*, **plumbu* ➛ *plomo*. Dans la prononciation populaire de certaines régions, cette tendance est encore vivante,

(1) Si cette forme devait avoir une valeur phonétique, il se serait passé alors en castillan quelque chose d'assez analogue à ce qui se produit aujourd'hui dans le gascon tel qu'on le prononce *à Bayonne même* (mais non, en général, dans la campagne environnante), où les *m* finales, y compris celles qui proviennent d'une apocope, subissent toutes les accommodations de l'*n* ordinaire : or, à Bayonne, lorsqu'une *n* vient immédiatement après la lettre *e*, elle produit avec celle-ci un son simple qui est celui que nous rendons en français par la graphie *un* ; l'*m* subissant le même sort que l'*n*, il en résulte que, par exemple, dans les mots *que m'calèbe* (= il me fallait), l'élément *e m'* se prononce lui aussi comme le mot français *un*. Mais, encore une fois, nous n'attachons aucune valeur phonétique à la forme *tengon* que nous étudions.

comme nous l'avons signalé au paragraphe précédent, et l'on entend dire *tamién* pour *también*. En espagnol ancien elle était peut-être encore plus forte, et l'on trouve non seulement *amos* et *amas* pour *ambos* et *ambas* (la forme sans *b* étant d'ailleurs régulière, et la forme avec *b* n'étant probablement qu'une reconstitution savante), mais encore *atamores* pour *atambores*. Or, à toutes les époques de la langue, le résidu du groube *mb* a toujours été une *m* : en d'autres termes, lorsque le *b* se résorbe, l'élément qui reste est bien une *m*.

Dans les manuscrits anciens, l'*m* est souvent surmontée d'une tilde, notamment dans les formes *om̃e*, *om̃es*, *com̃o*, *cuem̃o*. La tilde manque quelquefois, par exemple pour le mot *cuemo* aux vers 2905, 2942 et 3426 du manuscrit du *Cantar de Mio Cid* : mais ces formes ne prouvent rien, car le signe peut avoir été omis ; (et nous verrons en effet pour l'*n*, que le copiste oublie souvent la tilde dans des cas où elle était évidemment nécessaire). La tilde avait-elle une valeur phonétique dans les mots *com̃o*, *cuemo* et *om̃es* ? Peut-être indiquait-elle un redoublement de l'*m* dû à une assimilation, *homines* donnant *omnes*, puis *ommes* ; *quomodo* donnant *comdo*, puis *commo* et *cuemmo*. Mr Menéndez Pidal (*Cantar de Mio Cid*, p.p. 188 et 226) croit précisément que la tilde des formes *cuem̃o* et *com̃o* devait représenter un redoublement de l'*m* résultant de l'assimilation du *d* à la consonne précédente après un stade intermédiaire **quomdo* (1).

(1) Le traitement d'un groupe *md* par assimilation du *d* à l'*m* est un peu surprenant en castillan, car d'ordinaire les groupes de cette sorte ont été résolus en *nd*. Cela n'exclut pas néanmoins la possibilité de l'existence, à une époque ancienne, de formes à *m* double, ou du moins à *m* prolongée, dans la prononciation de *como* et de ses variantes : voir ce que nous avons dit plus haut (p. 36, note) de l'articulation particulière que semblent avoir eue, dans le latin du haut moyen-âge, certaines *m* intervocaliques. Contre cette hypothèse, on ne saurait tirer argument du fait que dans les manuscrits latins du moyen-âge l'*m* simple intervocalique est toujours traitée comme si elle était syllabisée purement et simplement avec la voyelle qui la suit, lorsqu'il est nécessaire de couper un mot à la fin d'une

Peut-être aussi la tilde des formes en question n'a-t-elle aucune valeur, et n'est-elle qu'une graphie latinisante : les scribes avaient l'habitude d'écrire en abrégé, mais avec une tilde, les mots latins correspondants : *homines*, *quomodo* ; ils ont pu étendre cette habitude à l'écriture du castillan.

De ces deux hypothèses, la dernière nous paraît la plus probable en ce qui concerne *com̃o* et *cuem̃o* : nous croyons fort que dans ces deux mots, la tilde n'était qu'un luxe orthographique. En revanche, nous pensons que dans *om̃e* et *om̃es*, la tilde représente une lettre ou un groupe de lettres omis dans l'écriture, mais véritablement prononcé. La forme réelle pouvait être pour le singulier *omne* ou *ombre*, ou un type intermédiaire entre ces deux extrêmes. Pour notre part, bien que la graphie *omne* se soit conservée longtemps dans les manuscrits, nous croyons que l'on devait déjà prononcer *ombre*,

---

ligne, ou lorsque, dans les textes notés en chant grégorien, une longue suite de notes sur une syllabe non finale oblige le scribe à laisser un intervalle, dans l'écriture, entre cette syllabe et la suivante : dans les cas de cette sorte, les coupures que l'on rencontre sont en effet du genre de celles-ci : *quo-modo, altissi-mus, do-minus*, et non pas *quom-odo, altissim-us, dom-inus*, etc. Mais ces coupures ne prouvent rien, car elles étaient faites conformément à des règles en partie conventionnelles, qui souvent ne répondaient pas à la syllabisation véritable. L'une de ces règles, notamment, pourrait être formulée ainsi : « Lorsqu'entre deux voyelles il se présente une combinaison de consonnes qui, dans un mot latin ou dans un mot grec passé en latin, pourrait se rencontrer à l'initiale, elle doit être traitée comme formant un tout indissoluble et adjugée à la syllabe suivante. » Il en résulte que des mots tels que *factus, dicta, omnes, agnus, lapsus, noster*, étaient généralement coupés dans les manuscrits du moyen-âge *fa-ctus, di-cta, o-mnes, a-gnus, la-psus, no-ster*, parce que les combinaisons *ct, mn, gn, ps* et *st* étaient de celles qui pouvaient se rencontrer à l'initiale, soit dans les mots purement latins, soit dans les mots empruntés au grec ; il est clair cependant que certaines au moins de ces coupures ne répondaient point à la syllabisation véritable du latin, principalement celle de *noster*, car la phonétique du français et de latin démontre que précisément le groupe *st* est l'un de ceux qui constituaient entrave, l's étant alors attribuée à la syllabe précédente. Par conséquent, la manière dont les scribes coupaient les mots où figurait une *m* intervocalique ne prouve rien quant à la syllabisation de cette *m*, et ne saurait fournir un argument contre l'hypothèse émise par nous.

comme aujourd'hui : en effet, dès cette époque, le mot latin *femina* avait abouti à *hembra* : ceci indique que le groupement posttonique latin *mĭn* avait déjà achevé son évolution vers *mbr*. (Nous avons expliqué ailleurs, § 29, comment, d'après nous, cette évolution a dû se faire).

Pour le pronom *comigo*, la forme sans *n* est normale jusqu'au XVI[e] siècle ; mais plus tard une influence analogique a fait prévaloir *conmigo*.

Dans le manuscrit du *Cantar de Mio Cid*, nous trouvons à plusieurs reprises (aux vers 2960, 2990, 3042 et 3391) une forme *ſin ſalue* ; il paraît bien impossible (tant pour des raisons linguistiques que parce que le contexte des passages en question s'y oppose), d'expliquer cette forme comme une contraction de *ſi nos ſalue* : la seule interprétation admissible est *si m' salve* ; nous devons croire qu'ici il se produisait un phénomène analogue à celui que nous avons signalé précédemment pour la prononciation bayonnaise du gascon : l'*m* finale était traitée comme une *n*.

Dans les manuscrits du XIV[e] et du XV[e] siècle, on trouve assez souvent des formes du genre de celle que nous venons d'enregistrer : par exemple *dion* pour *diom'* et surtout *dan* pour *dam'*.

Mais le fait que toutes les nasales finales devaient se prononcer normalement *n*, sauf lorsque la consonne initiale du mot suivant exigeait l'une des accommodations mentionnées plus haut, devait avoir comme conséquence la confusion de *m* et *n* finales : par suite, nous trouvons assez souvent, dans les manuscrits de ces deux siècles, *m* pour *n* à la fin des mots : par exemple : *ordem* pour *orden* ; *judgam* pour *judgan* ; *puedem* pour *pueden* ; *ſalem* pour *salen* ; *pereſçem* pour *pereſçen* ; *creçem* pour *creçen* ; *leem* pour *leen* ; *eſcondem* pour *eſconden* ; *dam* pour *dan* ; *digam* pour *digan* ; *promyſiom* pour *promyſion*. Dans un des manuscrits des œuvres de l'archiprêtre de Hita, on trouve même *mantiem* (rimant avec *bien*) pour *mantien*. — En revanche, l'*m* finale originelle est la plupart du temps remplacée par une *n* dans *Jerusalén* et autres mots semblables.

Dans les textes du XIVe et du XVe siècle, on trouve souvent par une *m* des mots qui aujourd'hui ont un *b*, (ou un *v*) par exemple *mandurria* et *efclamjna*.

De même que la langue hésite encore aujourd'hui pour certains mots entre une forme avec nasale et une forme sans nasale (par exemple : *zambullir* et *zabullir*), de même elle hésitait alors pour un certain nombre d'autres mots, comme *çapoña* et *çanpoña* ; seulement, dans *zambullir*, la nasalisation paraît adventice (1), tandis que dans *zampoña* la nasale est étymologique.

Dans les mots *non* et *nin*, l'*n* finale commençait à devenir caduque dès le début du XIVe siècle, car dans les manuscrits de cette époque, par exemple dans celui du *Cantar de Mio Cid*, bien que les types *non* et *nin* soient encore les plus fréquents, on trouve déjà souvent les formes *no* et *ni* : ex : *no yr* (v. 2993) ; *de ffi o de no* (v. 3208) ; *no* (à la fin du vers 3300), à côté de *fi non, non* (2) *auria ded* (sic) *fabor* (v. 3029) ; *ni ha* (= *a*) *feñor* (v.3386), à côté de *mugier nin varon* (v. 2709). Suivant une judicieuse remarque de Mr Menéndez Pidal (*Cantar de Mio Cid*, p. 192), les formes sans *n* finale se rencontrent obligatoirement dans un cas au moins, c'est-à-dire devant les pronoms proclitiques apocopés ; par exemple *nol* pour *non le* ou *non lo* ; *nom* pour *non me* ; *nos* pour *non se*. Des cas de cette sorte, elles ont dû s'étendre peu à peu à tous les autres.

En castillan (de même d'ailleurs qu'en basque), lorsqu'une consonne devrait se trouver répétée deux fois, on ne la prononce en réalité qu'une seule fois ; par exemple, lorsque le son consonantique final d'un mot est le même que le son consonantique initial du mot suivant, ces deux sons se réduisent presque à un seul

---

(1) A moins que dans la variante *zambullir* le groupe *mb* ne soit le produit d'une accommodation très ancienne du double *b* du latin *subbullire* ; mais nous ne donnons cette hypothèse que sous les plus extrêmes réserves.

(2) Dans ce dernier *non*, l'*n* finale est représentée par une tilde dans le manuscrit.

dans la prononciation (à moins, bien entendu, qu'on ne mette un intervalle appréciable entre les deux mots). Il en résulte que l'on prononce par exemple (ou à peu de chose près), *losabios* pour *los sabios*; *elibro* pour *el libro* ; *sinada* pour *sin nada* ; *unúmero* pour *un número* ; et que *las saludé* ne se distingue guère de *la saludé* (1). C'est sans doute par suite de ce phénomène que nous trouvons parfois dans les anciens manuscrits *si* pour *sin ;* ainsi doit s'expliquer, par exemple, la forme *Si nulla dubda* que nous lisons au vers 898 du manuscrit de Per Abbat du *Cantar de Mio Cid*, car on ne peut guère songer à couper : *Sin ulla dubda*. (On sait qu'aujourd'hui encore les Espagnols peu instruits font fréquemment des fautes d'orthographe de ce genre, écrivant par exemple *de libro* pour *del libro*, *a león* pour *al león*, etc.).

Le manuscrit de Per Abbat du *Cantar de Mio Cid*, donne encore lieu, à propos de l'*n*, aux observations suivantes.

Dans quelques mots, elle tombe normalement devant

---

(1) Cette particularité d'articulation, que l'on retrouve également en basque, est extrêmement ancienne en castillan, et elle n'est sans doute qu'un cas particulier d'application de la loi qui, à un moment donné, a simplifié, dans la prononciation réelle, en castillan comme dans les autres dialectes hispaniques, ainsi que dans la plupart des langues romanes de la France et du nord de l'Italie, les consonnes doubles du latin. Des exemples comme la graphie *Si nulla dubda* que nous empruntons au manuscrit de Per Abbat, semble indiquer, en tout cas, que dès le début du XIV[e] siècle, la règle que nous formulons dans le texte était déjà pratiquée. Au XVI[e] siècle, elle est attestée expressément par Gonzalo Correas dans son *Arte de la lengua española castellana*, 1626 (éd. La Viñaza, p. 30) : « I si admitiesemos una tan errada observacion, debiamos admitir, como qda dicho, todas las qe hai en concurso de otras letras, como las qe se pueden hazer de todas las 7 finales *d*, *l*, *n*, *r*, *s*, *x*, *z*, si están en fin de dizion, i se siguen las mesmas en prinzipio de la siguiente, que se escurezen, *o enmudezen*, como lo echará de ver cada uno en el hablar ordinario juntando tales diziones Pare*d d*elgada, ma*l l*ogrado, Jua*n N*uñez, lo*s s*eñores, el relo*j j*ime, nari*z z*errada, Juan Pere*z Z*apata, no las pronunziando despazio ni apartando las palabras, qe si se apartan de espazio, bien se podrán pronunziar ; mas no nos ponemos a eso qe congoja, i las arrebatamos i atropellamos ; i nó por eso las dejamos de escrivir ».

f; par exemple, les formes courantes du mot *infantes* sont *yfantes* et *yffantes* ; cf. *cofonda* (1) (v. 2412).

Pour le verbe *pensar*, des variantes sans *n*, plus populaires, semble-t-il, alternent avec des formes plus savantes avec *n* : *pieffo* (v. 2501), *pieffen* (v. 389), et *pieffan* (v. 391), à côté de *pienffan* (v. 643, 645, 647 et *passim*).

Peut-être y a-t-il simplement une tilde omise dans *goçalo* (v. 2441) ; *Ferrangoçalez* (v. 3236 et 3291), à côté de *Diego Gonçalez* (v. 3353) ; mais nous croyons plutôt que dans les cas de cette sorte il pouvait y avoir véritablement chute de l'*n* comme dans le mot *Vicente* signalé plus haut.

¶ L'abondance des nasales adventices est un des traits caractéristiques du castillan. Indépendamment des cas où la nasale est devenue normale, on peut signaler *enffienplos* (v. 2731), fréquent d'ailleurs dans tous les textes castillans anciens ; (*ondredes* = *odredes*, v. 3292) est probablement une faute de copiste, causée par la ressemblance avec *ondredes*, subjonctif du verbe *ondrar*. Notons encore *hedand* pour *edad* (v. 2083).

Inversement, certaines épenthèses d'*n* qui sont devenues normales, manquent dans le manuscrit du *Cantar de Mio Cid* : par exemple dans *yuierno* (v. 1619) et *palaçiano* (v. 1727).

(1) On a dit parfois que dès le latin l'*n* était muette devant *f* : cette assertion, remarquons-le en passant, est contredite par les données des langues romanes, notamment par la forme espagnole *hinchar*, du latin *inflare*, et par les formes françaises *enfler*, *gonfler* (latin *conflare*), *Conflans*, *Confolens* (lat. *Confluentes*), etc. Là où l'*n* est tombée dans les cas de cette sorte, ou bien la chute a été assez tardive pour que l'*f* ne subisse pas le traitement ordinaire des sourdes intervocaliques, c'est-à-dire le passage à la sonore correspondante qui, dans l'espèce, eût été *v* ; (cf. *Stephanus* → *Estevan*, *Christophorus* → *Cristoval*), ou bien il y a d'abord eu une assimilation produisant une *f* double, simplifiée plus tard dans la prononciation ; par conséquent, les formes romanes sans *n* telles que *ifante* (esp. ancien) ou *éfant* (patois du Pas-de-Calais), ne sauraient être invoquées comme une preuve de la prétendue chute de l'*n* en latin vulgaire.

CHAPITRE V

Les PHONÈMES MOUILLÉS ou PALATAUX

La liquide mouillée *ll*

. — Prononciation. Dans son articulation correcte, le phonème représenté par le signe *ll* constitue un son composé comprenant une *l*, soit franche, soit atténuée, auquel se mêle un son d'*i* consonne qui peut incliner plus ou moins légèrement vers celui du *j* français (chuintante sonore).

C'est peut-être dans le pays basque que le son d'*l* qui constitue le premier élément du phonème s'est conservé le plus fort. Toutefois, il se maintient assez net en Galice, et dans les pays de langue catalane. Dans les provinces septentrionales de la Vieille-Castille, il s'est de même assez bien maintenu.

Quand ce son d'*l* s'est atténué au point de disparaître complètement, *ll* se confond avec *y*. Cette confusion doit encore aujourd'hui être tenue pour fautive ; mais il faut bien convenir qu'elle gagne du terrain et se répand de plus en plus. Les régions que nous avons signalées plus haut peuvent être considérées comme le domaine le plus fidèle de l'articulation correcte. En revanche, en Andalousie et en Estrémadure, la confusion de *ll* et de *y* est maintenant totale. A Madrid, elle est complète dans le langage populaire, mais les personnes cultivées y résistent plus ou moins bien, et cette situation se retrouve, ou à peu de chose près, en Nouvelle-Castille, *dans les autres localités de quelque importance*. Dans la Vieille-Castille, voici quelle est la situation : à Salamanque, la confusion est complète, ou bien peu s'en faut. Ávila, bien qu'elle ne soit pas indemne, résiste un peu mieux. Dans la province de Palencia, la campagne se défend encore fort bien, mais la ville même

de Palencia est quelque peu attaquée. Les provinces de Valladolid et de Burgos conservent particulièrement bien la prononciation traditionnelle.

Dans les Asturies, le son de *ll* se maintient en certains endroits et en d'autres s'est réduit à *y* ; cette situation se retrouve dans la province de Santander ; en particulier, la région montagneuse voisine des Asturies ne connaît qu'*y*, au moins dans la prononciation populaire. A Santander même, *ll* est resté intact jusqu'à une date très récente ; il ne semble un peu attaqué que chez les jeunes générations.

Dans les régions où, comme en Andalousie et en Amérique, *y* se rapproche de plus en plus de *j* français, *ll*, s'étant confondu avec *y*, suit naturellement le même sort.

Le son propre de *ll* paraît appelé à être éliminé du castillan, dans un avenir plus ou moins rapproché, comme il l'a été du français. On peut regretter la disparition de ce son, qui est d'un effet très élégant ; mais sa délicatesse même semble devoir causer sa perte. Les sons mouillés sont toujours fragiles, mais celui de *l* mouillée paraît l'être encore plus que tous les autres : dans les langues où il existe, il semble qu'il ne puisse durer plus de quelques siècles : ou bien l'élément liquide se résorbe, ce qui paraît être le cas le plus fréquent ; ou bien les deux éléments se dissocient pour donner une *l* ordinaire et un *i* consonne ordinaire, le phonème aboutissant simplement à *li͡*, ce qui serait le cas, paraît-il, de certains dialectes italiens modernes ; ou bien encore le phonème aboutit au groupement *il*, comme il est arrivé dans certains dialectes basques, où par exemple le mot *botella* a donné *boteila* ou *botoila*. Il n'est donc pas étonnant qu'à bien des siècles de distance une évolution semblable se reproduise dans les pays de langue espagnole : de même qu'une première *l* mouillée provenant du groupe latin *li* intervocalique a abouti, dans le castillan du moyen-âge, d'abord sans doute à une sorte d'*y*, puis plus tard à une chuintante sonore, de même aujourd'hui il ne faut pas s'étonner de voir *ll* se confon-

dre avec *y*, et même continuer dans certaines régions son évolution vers le son de *j* français (1).

55. — Historique. Pour la façon dont le son de *ll* a été rendu graphiquement dans les textes castillans aux époques anciennes, nous renvoyons à ce que nous avons dit au sujet de la lettre *l*, (2) § 59.

---

(1) Quoi qu'il en soit, il ne faut pas exagérer, pour le présent, la généralisation de la confusion de *ll* avec *y*, comme tend à le faire Mr Colton (*La phonétique castillane*, pages 113-116, ni surtout prétendre, à son exemple, que l'ancienne prononciation de *ll* se conserve surtout chez les classes cultivées et sous des influences scolaires : en réalité, d'après les très nombreuses constatations faites dans nos voyages ainsi que sur nos élèves espagnols, la formule suivante, sans embrasser tout l'ensemble, assez complexe, de la question, se rapprocherait davantage de la vérité : en Castille, et même en d'autres régions, c'est chez *les paysans* et dans les petites villes que l'ancienne articulation se maintient le mieux, et c'est dans les centres de quelque importance qu'elle est le plus attaquée : mais dans ceux-ci elle disparaît peut-être même plus vite dans les familles bourgeoises que chez le peuple. (Cf. Navarro Tomás, *Sobre la articulación de la* l *castellana*, page 12, et Krüger, *Studien zur Lautgeschichte westspanischer Mundarten*, Hambourg, 1914, §§ 291 et 328).

(2) A titre de curiosité, nous mentionnerons la description suivante de l'articulation de la *ll* extraite par Mr Cotarelo (*Fonol. esp.*, p. 158) d'un manuscrit anonyme, rédigé vers 1540 ou 1545 : « La *ll* tiene su pronusciación y formación, poniendo lo convexo de la lengua en el paladar alto y ensanchando la lengua y casi insensiblemente tocando con ella las muelas por ambas partes y que salga el huelgo por los ángulos, saliendo más fuerte por el ángulo siniestro con doblada fuerza que por el derecho ». Nous ignorons si l'observation de l'auteur, en vertu de laquelle l'air expiré sort avec plus de force par le côté gauche que par le côté droit, est l'expression d'une découverte personnelle, ou s'il l'a copiée chez quelque « *tratadista* » antérieur. Quel que soit celui à qui revient le mérite de cette observation que raille Mr Cotarelo, elle coïncide déjà, en ce qu'elle a d'essentiel, avec les constatations des phonéticiens modernes : on trouve en effet, suivant les individus, trois variétés dans la manière d'articuler *l* et *ll* : chez certains, l'air expiré sort à la fois par les deux côtés, mais la plupart du temps il y a prédominance d'un côté de la bouche sur l'autre à ce point de vue : l'air sortira uniquement du côté droit ou uniquement du côté gauche, suivant les habitudes (d'ailleurs inconscientes) du sujet, dans la prononciation courante, et par les deux côtés à la fois en prononciation forte seulement ; cette particularité a fait donner à l'*l* et aux phonèmes qui lui sont apparentés le nom de consonnes latérales. Ces différences dans le procédé d'émission du son n'influent d'ailleurs pas d'une manière perceptible sur l'impression auditive

Le son ñ.

§ 66. - Prononciation.

Le signe *ñ* représente un son composé que l'on peut analyser de la façon suivante : un premier élément est constitué par une variété d'*n* à laquelle se mêle un second élément qui consiste, comme pour l'*l* mouillée, en un son intermédiaire entre celui de *i* consonne et celui de *j* français, mais beaucoup plus voisin du premier que du second.

De même qu'il ne faut pas confondre l'*l* mouillée (*ll*) avec le groupe *l* + *i semi-consonne*, et ne pas prononcer, par exemple, *hallar* comme *aliar*, de même il faut avoir grand soin de ne pas confondre le son de *ñ* avec celui du groupement *n* + *i semi-consonne* : par exemple, la terminaison du mot *artimaña* ne s'articule pas comme celle du mot *Alemania*. M. Navarro Tomás remarque avec raison qu'on se rapprocherait davantage du son véritable de *ñ* en prononçant un *y* fricatif avec le voile du palais ouvert qu'en articulant le groupe n + *i semi-consonne* (1).

A l'inverse de ce qui se passe dans les régions franciennes, où le son de *n* mouillée (représenté par *gn*) tend à se confondre avec *ni*, sauf dans quelques cas particuliers, notamment en position finale, en espagnol le son propre de *ñ* se maintient fort bien. Sans doute, il est un peu délicat, comme tous les sons mouillés, et ce qui le montre, c'est précisément qu'en français et aussi, paraît-il, dans certains dialectes italiens, il tend à se confondre avec *ni*, et qu'en basque il s'est souvent dissocié pour aboutir à *in* : **mañu*, du latin *balneum*, donnant alors *mainu* ou *mainhu*; (il est vrai que dans la pronon-

---

produite; (voir Navarro Tomás, *Sobre la articulación de la* l *castellana*, pages 6-7).

(1) Inversement, il ne faut pas non plus prononcer *ñ* pour *n* + *i consonne*, et dire par exemple *Antoño* pour *Antonio* : ce défaut est fréquent chez les Basques espagnols peu lettrés, qui ont d'ailleurs une tendance, toutes les fois que cela est compatible avec les lois de leur propre phonétique, à changer l'*i* consonne en une mouillure affectant la consonne précédente.

ciation francienne, le groupe $n + \widehat{i}$ est prononcé plus rapidement qu'en castillan : cf. p. 83, n.). Malgré tout, *ñ* est moins fragile que *l* mouillée, ce qui explique qu'elle se soit mieux maintenue en Espagne.

Le tableau suivant, dont les éléments sont empruntés au *Manual de pronunciación española* de Mr Navarro Tomás, montrera les principales différences d'articulation entre l'*n* ordinaire et l'*n* mouillée (*ñ*).

Eléments phonateurs	*Leur position dans l'articulation de* n *ordinaire*	*Leur position dans l'articulation de* ñ
Lèvres	Suivant les voyelles contiguës	Suivant les voyelles contiguës
Mâchoires	Ouverture suivant les voyelles contiguës	Ouverture : quatre millimètres environ
Bout de la langue	S'appuie, suivant les voyelles contiguës, soit contre les alvéoles, soit contre les gencives des incisives supérieures	S'appuie contre les incisives inférieures
Corps de la langue	Ses bords touchent les incisives et la face interne des molaires, formant occlusion buccale complète	Le dos de la langue adhère largement à la partie dure du palais, le contact commençant dès les alvéoles et s'étendant plus ou moins vers la partie postérieure du palais selon la force de l'articulation
Voile du palais	Ouvert	Ouvert
Glotte	Résonnante	Résonnante
Sortie de l'air expiré	Par le nez	Par le nez

7. — Historique. A l'origine, le signe *ñ* était une abréviation représentant une *n* redoublée (*nn*). Mais comme l'*n* redoublée du latin avait précisément abouti, dans les mots de formation populaire, au son de *n* mouillée (*anno*, par exemple, se prononçant déjà *año*, comme aujourd'hui), il en est résulté que le signe *ñ* a fini par devenir la notation propre du son de *n* mouillée.

Dans les manuscrits du XIIIe et du XIVe siècle, le signe *ñ* représente donc déjà la plupart du temps une *n* mouillée, provenant du groupement latin *ni*, comme dans le mot *señor*, du groupement latin *ne*, comme dans *estraño*, *montaña*, d'une *n* double latine, comme dans *año*, du groupement latin ou roman *mn*, comme dans *escaño*, *dueña*, *doña*, du groupement latin *gn*, comme dans *señar*, *enseñar*, *empeñar*, du groupement latin ou roman *ng'l*, comme dans *vña*, du latin *ungula*, ou dans *señas*, du latin *singulas*.

Dans le manuscrit de Per Abbat du *Cantar de Mio Cid*, on trouve souvent le verbe *gañar* et ses dérivés (par exemple *gañado* écrits par *ñ*. Les formes actuelles *ganar*, *ganado*, etc., tendraient à faire croire qu'il y a là une tilde superflue et fautive. Mais la régularité avec laquelle ces formes se présentent dans ce texte, et l'analogie du français *gagner*, donnent lieu de penser qu'il s'agit plutôt de doublets anciens ayant disparu par la suite.

Dans la forme *lennas* = *llenas* que nous trouvons au vers 113 du manuscrit de Per Abbat, on pourrait se demander si l'on n'a pas affaire à un déplacement, par métathèse, de la mouillure, analogue à celui que nous constatons dans le basque *laño*, de l'espagnol *llano*. Mais il est probable qu'il s'agit plutôt simplement d'une graphie fautive : dans les manuscrits de cette époque, l'*l* simple, surtout à l'initiale, a souvent la valeur d'une *l* mouillée ; quant au redoublement de l'*n*, il n'est probablement qu'un luxe orthographique : c'est un de ces redoublements fantaisistes et inutiles dont il y a de nombreux exemples dans les manuscrits anciens.

Il va sans dire que les copistes oublient très souvent de mettre des tildes là où elles seraient nécessaires ; exemples tirés du manuscrit de Per Abbat : *donas* (v. 224) ; *eſtranas* (v. 840), à côté de *eſtraña* (v. 1125 et 1588) ; *cunados* (v. 2517) ; *duenas* (v. 2734 et *passim*) ; *puno* (v. 3089) ; *eſcano* (v. 3115), à côté de *eſcaño* (v. 3118).

Inversement, on trouve quelquefois des tildes inutiles ; exemples tirés du même texte : *Bueños* (v. 892) ; *ſañas* (= *ſanas*, v. 2823 et 2866).

Souvent aussi, la tilde n'est pas placée sur l'*n*, mais

sur la voyelle précédente ; exemples tirés encore du même manuscrit : *Sẽnos* à côté de *Seños* (v. 724) ; *buẽna, conpãna* (v. 60) ; *nĩnas* (v. 255) ; *duẽnas* (v. 270) ; *conpãnas* (v. 2506) ; *efpãna* (v. 1591) ; *duẽna* (v. 3039). Il n'est pas nécessaire d'invoquer une erreur du copiste pour rendre compte de ces formes : elles s'expliquent d'une façon très logique. Soit par exemple le mot *año*. La tilde n'étant originairement qu'un signe d'abréviation, la forme graphique complète serait *anno*. Si l'on veut abréger, on a le choix entre deux procédés : l'un qui consiste à supprimer la deuxième *n* et à la remplacer par une tilde placée sur la première ; l'autre qui consiste, au contraire, à supprimer la première *n* en la remplaçant par une tilde sur la voyelle précédente, en même temps qu'on laisse subsister la deuxième *n*. Le copiste emploie tantôt l'un, tantôt l'autre des deux procédés.

Dans ce cas encore, il y a des tildes fautives et superflues : ex. *femãnas* (1) (v. 573) ; *buẽna* (v. 60).

Quelquefois, par une étourderie du copiste, la tilde, au lieu d'être placée sur l'*n* elle-même ou sur la voyelle précédente, se trouve sur la voyelle suivante ; ex. *manãnas* (v. 836) ; *manãna* (v. 394 et 2651), à côté de *mañana* (v. 2878). Ces graphies n'ont évidemment aucune valeur au point de vue de la prononciation.

Dans les manuscrits du XIII[e] et du XIV[e] siècle, le verbe *conocer* et ses dérivés se présentent sous différentes formes : on trouve, par exemple, dans le manuscrit de Per Abbat, *cõnofçedores* (v. 2851), et *cõnofçedores* (v. 3137), à côté de *connofçe* (v. 3183). La tilde des deux premières formes doit s'interpréter comme indiquant une *n* mouillée provenant du *gn* latin ; (Menéndez Pidal,

(1) Il ne serait pas impossible cependant que dans *femãnas*, la tilde sur l'*a* pût représenter à la rigueur un redoublement de l'*m* précédente ; ce redoublement serait dû à l'assimilation d'une des consonnes antérieures, plus probablement de la dentale, car il a existé un type *sedmana*. Telle paraît être du moins l'opinion de M[r] Menéndez Pidal (*Cantar de Mio Cid*, p.p. 191 et 226).

Cantar de Mio Cid, p. 185). Seulement les formes par *n* pure ont prévalu par la suite.

¶ Valdés, dans son *Diálogo de la lengua* (ms. de Madrid, f° 53, éd. Bœhmer, p. 371), observe que la *ñ* espagnole correspond pour la prononciation au *gn* italien.

Les manuscrits de Valdés présentent les graphies *iñorante*, *iñorancia*, pour *ignorante*, *ignorancia*, et il semble dire lui-même *(ibid.)* qu'elles répondent bien à sa prononciation. Cette pratique paraît lui avoir été personnelle ; peut-être était-ce une fantaisie d'italianisant.

Le phonème *ch*.

§ 68. - Prononciation.

Les grammaires disent ordinairement que le son du *ch* espagnol correspond au son du *t* suivi de celui du *ch* français. Cela est, en somme, exact, sinon quant au procédé d'articulation, du moins pour l'impression auditive produite (1).

---

(1) Il est curieux de constater en effet que le premier élément, lequel est occlusif, du *ch* espagnol, donne bien à tous ceux qui l'entendent l'impression d'un *t*, alors que son procédé d'articulation est assez différent de celui de cette dentale. Nous avons résumé dans le tableau suivant, dont les éléments sont empruntés au *Manual de pronunciación española*, de Mr Navarro Tomás, les principales différences que la phonétique expérimentale découvre entre les deux articulations.

Eléments phonateurs	*Manière dont ils se comportent dans l'articulation du* t *simple*	*Manière dont ils se comportent dans l'articulation du premier élément du* ch
Lèvres	Ouverture, selon la voyelle suivante	Selon les sons contigus
Mâchoires	Elles s'entr'ouvrent de deux millimètres environ, sans que leur ouverture devienne visible entre les bords des incisives supérieures et ceux des incisives inférieures	Elles s'écartent d'environ un millimètre, sans que leur ouverture, par conséquent, devienne visible entre les bords des incisives supérieures, et ceux des incisives inférieures

Il suffira d'ajouter que *ce deuxième élément* ne doit pas être prononcé à pleine bouche, de la façon dont par exemple on articule d'ordinaire le son *sch* en Allema-

Eléments phonateurs (suite)	*Manière dont ils se comportent dans l'articulation du* t *simple* (suite)	*Manière dont ils se comportent dans l'articulation du premier élément du* ch (suite)
Langue	Le bout de la langue s'appuie contre la face interne des incisives supérieures formant avec elles une occlusion complète ; le contact de ces organes commence au bord même des incisives, de telle sorte que, comme les mâchoires sont si rapprochées, le bout de la langue touche aussi, par sa partie inférieure, le bord des incisives inférieures ; ensuite le contact de la langue s'étend plus ou moins, en haut, sur les gencives et les alvéoles, selon la force de la prononciation ; les côtés de la langue, s'appuyant à leur tour des deux côtés de la bouche contre les molaires supérieures, ferment la sortie latérale de l'air expiré	Elle s'élève, en prenant une forme convexe, en touchant de chaque côté de la bouche, à partir des molaires et au-dessus, une zone assez large du palais ; la partie antérieure du dos de la langue continue ce contact par devant contre la partie antérieure du palais et les alvéoles ; dans la partie la plus élevée de celles-ci, la surface de contact est généralement beaucoup plus étroite que sur les côtés de la bouche, mais elle est toujours suffisante pour interrompre pendant un instant la sortie de l'air expiré
Voile du palais	Fermé	Fermé
Glotte	Muette	Muette
Tension musculaire	Moyenne	Un peu moindre que pour les occlusives simples *p, t, k*.

M[r] Navarro Tomás résume ainsi les différences principales que présentent l'articulation du *t* simple et celle de l'élément occlusif du *ch* espagnol : tandis que l'occlusion du *t* simple s'obtient comme

gne (1). Au contraire, certains Espagnols l'atténuent plutôt, en le rapprochant légèrement du son du *ch* allemand dans *ich*. L'ensemble du *ch* a alors chez ces Espagnols un son intermédiaire entre celui qu'on pourrait exprimer en graphies françaises par *tch* et le son du *t* mouillé basque *(t̂)* (2).

Il existe, à l'état sporadique, chez beaucoup d'Espagnols, une autre tendance qui consiste à prononcer le *ch* à peu près comme *ts*. Il est même piquant de constater que Mistral, connaissant sans doute quelque Espagnol qui prononçait ainsi, a cru que c'était là l'articu-

---

l'on sait, avec le bout de la langue contre les dents, celle du *ch*, au contraire, se forme d'une manière où les dents ni le bout de la langue n'interviennent nullement.

Nous complèterons maintenant la description de l'articulation du *ch* espagnol par les détails suivants, empruntés également à Mr Navarro Tomás, sur le second élément du phonème. La partie antérieure de la langue s'écarte graduellement des alvéoles et de la partie antérieure du palais, en formant avec ceux-ci pendant un instant un passage étroit par où l'air s'échappe, produisant une brève frication, semblable par son timbre à celle du *ch* français. Cette frication et l'occlusion qui la précède sont l'une et l'autre momentanées, et s'effectuent entre les mêmes organes et au même point d'articulation ; leur durée totale se trouve être la même que celle de n'importe quelle autre occlusive simple. Le bout de la langue ne remplit ici aucune fonction essentielle, et il reste généralement libre et comme pendant en face des incisives supérieures ; ou bien, comme il arrive dans la prononciation de quelques personnes, il s'appuie plus ou moins contre les incisives inférieures, sans que cela fasse varier sensiblement le timbre de l'articulation.

(1) C'est évidemment ce que veut dire Mr Navarro Tomás lorsque, après avoir signalé l'analogie plus ou moins grande que présente le son du *ch* espagnol avec divers phonèmes étrangers, notamment avec le groupe *tsch* de l'allemand *deutsch*, il ajoute : « la parte fricativa del sonido español es más breve y más aguda que la que generalmente presenta dicha articulación en los demás idiomas citados » ; (*Man. de pron. esp.*, p. 98).

(2) C'est probablement cette variété d'articulation que l'auteur de la PARFAICTE MÉTHODE... (1596) a cherché à exprimer, bien que d'une façon maladroite, en employant, pour la transcription du *ch* espagnol, la graphie *chi* : « Quand le *c* est ioint avec *h*, il se prononce comme, *chia*, *chie*, *chi*, *chio*, *chiu*, *leche*, comme qui dirait *lechie*, *noche*, *nochie*, et ainsi des autres ». — Des explications d'Ambrosio de Salazar dans son *Efpejo* (éd. de 1623), il ressort que pour lui il y avait, entre le *ch* français et l'élément fricatif du *ch* espagnol, une

lation normale en castillan, et dans les notes pour la prononciation du provençal qui figurent en tête des principales éditions de *Mireille*, il déclare qu'en provençal le *ch* se prononce *ts*, « comme en espagnol ».

L'une des régions où cette particularité est le plus fréquente paraît être la Biscaye, ce qui peut s'expliquer par la tendance qui existe en basque même, dans certaines régions du pays basque espagnol, à confondre les chuintantes avec les sifflantes, en ramenant les premières aux secondes.

Enfin, en Andalousie, il y a, dans certaines contrées, particulièrement à Séville, une tendance très nette à atténuer ou même à supprimer l'élément occlusif, et le *ch* a alors un son très voisin de celui du *ch* français (1).

69. — Historique.

L'emploi du signe *ch* pour représenter le son composé que nous avons décrit est apparemment un emprunt très ancien (2) de l'orthographe castillane à l'orthographe française, ou à l'orthographe « limousine ». Mais il va sans dire que très souvent, et jusqu'à une époque récente, le signe *ch* est simplement une graphie latinisante pour représenter le son *k* dans les mots où en latin on employait, à tort ou à raison, la graphie *ch*.

Dans le manuscrit de Per Abbat du *Cantar de Mio Cid*, nous trouvons les formes *archas* (v. 85, 119, 144, 147, 161 et 166) à côté de *arcas* (v. 113, 181 et 189); *marchos*

---

légère nuance : après avoir rendu par la graphie *motchatcho* la prononciation de *mochacho*, il ajoute : «... en efte Caftellano fe prononcia *(sic)* vn poco mas dulcemente, aunque c n el mefmo son... ».

(1) Mr Navarro Tomás remarque fort justement que dans les prononciations dialectales, l'articulation du *ch* espagnol présente une foule de variantes, tant en ce qui concerne l'étendue du contact entre la langue et le palais, qu'en ce qui a trait au point d'articulation, à la position particulière du dos de la langue, à la durée de l'élément fricatif, etc. Il ajoute que dans la prononciation castillane correcte elle-même, l'étendue de ce contact varie aussi suivant le plus ou moins de force avec lequel le son est produit (*Man. de pron. esp.*, p. 97).

(2) Les premiers exemples sûrs de la graphie ch avec sa valeur actuelle paraissent, en territoire castillan, remonter au XIIe siècle.

(v. 137, 196, 199, 250, 253 et 513) à côté de *marcos* (v. 135, 147 et 168) ; *rachel* (v. 89, 97, 99, etc.).

Mais, dans ce manuscrit, le *ch* représente normalement le même son qu'aujourd'hui, par exemple dans des mots tels que : *çinchas* (3639) ; *dicho* (v. 70) ; *conducho* (v. 68, 249 et 1356) ; *echaron* (v.184) ; *much* (v. 587) ; *feches* (v. 896) ; *pechara* (v. 980). — Dans *anrrich* (v. 3002 et 3135) il est probable qu'il faut considérer le *ch* comme équivalent à un *c* (1). — Dans *Yncamos*, au vers 86, le *c* équivaut, semble-t-il, à un *ch* (*inchamos*, du verbe *enchir*, = lat. *implere*). L'*h* doit simplement avoir été omise après le *c*.

De même que les graphies *qua* pour *ca* ont parfois réagi sur la prononciation au point de faire articuler réellement un *u* non étymologique dans quelques mots, par exemple dans *Pascua* (voir § 48, note), de même, les graphies savantes *ch* = *c* ont parfois réagi sur la prononciation, par exemple dans *concha*, où le *ch* n'a été originairement qu'une graphie étymologique ; la forme populaire *cuenca* a d'ailleurs conservé l'articulation régulière (2).

Un fait analogue s'est parfois produit en français, par exemple dans le mot *architecte*, où le *ch* a perdu l'articulation *k* qu'il représente normalement dans les mots savants. Et à ce propos, on peut faire un rapprochement curieux entre le français et l'espagnol sur la façon

---

(1) On sait qu'en catalan la graphie *ch* est restée normale pour représenter le *c* final.

(2) Si le mot *chichón* représente, comme il paraît probable, le latin *scissione*, le premier *ch* est facile à expliquer en supposant que la forme castillane actuelle est empruntée à une région où le groupe *sc* devant *i* aboutissait à *ch*. Il est plus malaisé de rendre compte du second *ch*, rien dans le groupe *ssi* ne justifiant l'introduction d'un élément semblable à l'élément initial du *ch* castillan. Mais on peut admettre qu'il a existé d'abord une forme telle que **chisón*, dans laquelle le groupe *ssi* avait abouti à une simple chuintante. Plus tard, on aura donné à celle-ci le son du *ch* castillan par désir de produire un redoublement. Cette hypothèse est d'autant plus admissible que le mot en question a dû de très bonne heure être souvent employé dans le langage enfantin, qui affectionne les redoublements. Il est possible d'ailleurs qu'outre sa signification

dont le préfixe grec *archi* a été traité lorsqu'il a été préposé à un mot simple ayant une existence propre. Dans ce cas, en français, le *ch* se prononce *k* lorsque le mot simple auquel est préposé *archi* commence par une voyelle ; par exemple *archiépiscopal* se prononce *arki-épiscopal*. Au contraire, lorsque le mot simple commence par une consonne, le *ch* de *archi* est prononcé chuintant ; il en est ainsi dans *archiduc*, *archidiocèse*, *archiconfrérie*, *archidiacre*, *archiprêtre*, *archimandrite*, etc. Or, il semble qu'une tendance analogue ait existé en espagnol, car l'on prononce et l'on écrit *archiduque*, *archimandrita*, *archicofradía*, *archipámpano*, *archipiélago*. Seulement, en espagnol, l'application de cette loi a été moins rigoureuse qu'en français, car le *ch* de *archi* a été interprété comme vélaire dans *arquidiócesis*. — Bien entendu, en français comme en espagnol, les remarques que nous venons de formuler ne s'appliquent pas à certains mots très anciens, où le groupe *chi* de *archi* a été traité d'une façon plus ou moins populaire, par exemple dans *archevêque*, *arzobispo*, *arcediano*, *arcipreste*, ou à certains mots où l'*i* de *archi* a été élidé ou altéré, par exemple *archange*, *arcángel*. — Enfin, pour compléter les données les plus essentielles sur la question du traitement du préfixe *archi*, nous remarquerons que l'espagnol a parfois hésité entre deux prononciations : d'où les doublets *arquivolta* et *archivolta*.

---

actuelle, *chichón* ait eu anciennement en castillan celle de *graisserons* que son équivalent gascon *chichouns* (qu'à Bayonne on francise en *chichons*) conserve encore aujourd'hui : cette signification est d'ailleurs très conforme à l'étymologie *scissione*, puisque les graisserons sont faits en partie avec des résidus de lard *déchirés* en morceaux très menus. Si le mot *chichón* avait eu également cette valeur en ancien espagnol, on pourrait supposer aussi, à la rigueur, une réaction analogique exercée par le mot *chicha* qui, dans le langage enfantin, signifie *viande ;* (cf. basque enfantin *tsitsi*, et *chinchotas*, usité, paraît-il, à Vitoria, dans un sens analogue à celui de « graisserons ».

CHAPITRE VI

LES LABIALES

§ 70. - Prononciation.
I. Articulation des sourdes *p* et *f*.

L'explosive *p* et la continue *f* ne donnent lieu à aucune remarque particulière, sauf que dans les mots vraiment populaires elles ne peuvent jamais se trouver à la fin d'un mot, ni même à la fin d'une syllabe. Lorsque, dans les mots d'origine étrangère, l'*f* se trouve à la fin d'un mot, par exemple dans *Salakof*, elle est en général prononcée correctement (1). Au contraire, lorsqu'elle est finale de syllabe dans le corps d'un mot, elle se change en *s* dans la prononciation : ex : *biftec* est généralement prononcé *bisté*.

Lorsque, dans les mots étrangers, le *p* est final, il est d'ordinaire plus ou moins atténué dans la prononciation. Lorsque, dans les mots savants ou étrangers, il est final de syllabe dans le corps du mot, les gens instruits le prononcent généralement comme un *p* normal (2), sauf certains Galiciens qui le changent inconsciemment en un son qui est à peu près celui d'un *c* : (dans certaines régions de la Galice il existe, on le sait, une tendance à ramener à une sorte de *c* non seulement le *p* final de syllabe, mais encore l'*u* semi-voyelle final de syllabe : de sorte que *apto* et *auto* se prononcent en réalité à peu près *acto* ; de même *rapto* et *neutro* se prononcent plutôt

(1) Dans le nom propre *Joseph*, devenu *José*, dès le XVII[e] siècle l'*f* était muette dans la prononciation normale : c'est du moins ce qui semble résulter des déclarations de Gonzalo Correas dans son *Arte de la lengua española castellana* (1626). Il ajoute cependant que les latinisants la prononcent, et que de son côté le peuple dit *Jusepe ;* voir plus loin § 71, III.

(2) Il faut cependant éviter de prononcer cette sorte de *p* avec une énergie affectée, et il n'y a pas d'inconvénient à l'atténuer légèrement.

racto et *nectro*, etc.). Mais chez les personnes peu instruites, le *p* final de syllabe dans le corps des mots est ordinairement altéré de diverses façons : on en fait ou un *u* semi-voyelle ou un *z*, de sorte que *apto*, par exemple, se prononce *auto* ou *azto*. Bien entendu, il peut aussi disparaître. Cette suppression est même normale et correcte pour quelques mots, comme *séptimo* et *septiembre* que l'on prononce et que l'on peut écrire *sétimo* et *setiembre*.

Dans les mots savants où le *p* est suivi d'une *s* ou d'un *c* = *z*, Mr Navarro Tomás remarque avec juste raison que le *p* se maintient mieux, au moins dans la prononciation des gens instruits, lorsqu'il vient immédiatement après la voyelle accentuée, par exemple dans *cápsula*, *eclipse* et *inepcia*, que dans les autres positions. Malgré tout, il n'est pas rare d'entendre même des personnes appartenant à la bonne société amuïr plus ou moins complètement les *p* de cette sorte, notamment dans *eclipse*. La suppression du *p* en position inaccentuée est considérée comme correcte dans quelques mots savants, devenus d'un usage assez fréquent, comme *suscripción* et *transcripción* ; (Navarro Tomás, *Manual de pronunciación española*, pages 61-62).

Lorsque le groupe *ps* est initial, le *p* est muet, par exemple dans *psicologia*, *psicólogo*, etc. Dans les mots qui sont entrés depuis longtemps dans la langue, le *p* a été supprimé dans l'écriture, comme dans *salmo*, *salmista*, etc. ; pour d'autres plus récents, l'orthographe hésite encore, par exemple pour les dérivés ou composés de *pseudo*.

II. Prononciation du *b* et du *v*.

Actuellement, sauf *dans une certaine mesure* chez les Valenciens, la distinction orthographique entre *b* et *v* ne répond plus à aucune distinction réelle dans la prononciation : ce sont deux signes graphiques représentant une même articulation qui est d'ailleurs, comme nous le verrons, susceptible de plusieurs nuances : mais en tout cas, celles-ci sont absolument indépendantes du fait que le signe adopté est un *b* ou un *v*, suivant les hasards de l'étymologie.

Elles peuvent être classées en deux variétés principales, l'une que nous appellerons *b* occlusif pur, et l'autre *b* fricatif.

Le *b* occlusif pur est semblable au *b* français et italien, et comme eux il est une explosive parfaite.

Le *b* fricatif, au contraire, n'est pas une explosive absolument parfaite. Au point de vue de l'articulation, il diffère du *b* occlusif pur en ce que, pour la prononciation de celui-ci, les lèvres sont complètement fermées tandis que dans le *b* fricatif elles s'entr'ouvrent légèrement (plus ou moins suivant que l'articulation est elle-même plus ou moins relâchée) ; de plus, la tension musculaire est moindre pour le *b* fricatif que pour le *b* occlusif, ce qui est naturel, puisqu'il s'agit d'une articulation atténuée. Au point de vue de l'impression auditive, on peut dire que le *b* fricatif est un son encore extrêmement voisin du *b* occlusif pur, mais dessinant un léger commencement d'évolution soit vers le son du *v* français, soit vers un son de *u* consonne (*w*).

Le *b* et le *v* castillans se prononcent par le son de *b* occlusif pur dans les deux cas suivants :

1° En position initiale absolue après la pause, c'est-à-dire lorsqu'un *b* ou un *v* est le premier son d'une phrase, ou d'un membre de phrase précédé d'un arrêt ; il en est ainsi, par exemple, dans les exclamations ; *Bien ! Ven !* etc. ;

2° Après une *m* ou une *n* ; (l'*n* est alors prononcée *m*, comme nous l'avons vu au § 62) ; il en sera ainsi, par exemple, dans les mots ou combinaisons *también, tan bien, un vaso, en balde, en vano, enviar*, etc.

Le *b* et le *v* se prononcent normalement par le son fricatif dans les cas suivants :

1° Entre une consonne autre que *m* ou *n*, et une liquide ; par exemple, dans les mots ou combinaisons *el brazo, el blanco, albricias, los bríos*, etc. ;

2° Entre une consonne autre que *m* ou *n*, et une voyelle ou semi-voyelle ; par exemple, dans des mots ou combinaisons tels que *alba, árbol, Elvira, el bien, el vino, desván, desviar, luzbel, esbelto, adventicio*, etc. ;

3° Entre une voyelle et une liquide; par exemple, dans les mots ou combinaisons *oblea, obra, sobre, lo blanco, lo brioso*, etc.;

4° Entre deux voyelles ou semi-voyelles; par exemple, dans les mots ou combinaisons *divertir, divierte, amaba, lobo, está bien, debalde ¿ adónde vas ?* etc. (1).

Seulement, il convient de faire les deux remarques suivantes :

1° Plus la prononciation est énergique ou emphatique, plus le son fricatif tend à se rapprocher du son occlusif pur. Il peut même alors arriver à se confondre complètement avec lui. Ceci prouve que les Espagnols ont conscience d'une façon plus ou moins confuse que le son occlusif pur est en quelque sorte le son type normal de leur *b* et de leur *v*, et que le son fricatif n'est qu'une variante relâchée de cette prononciation type.

2° Des quatre cas énumérés ci-dessus comme étant ceux où se rencontre normalement le son fricatif, c'est dans les deux premiers que la tendance à se rapprocher du son occlusif pur ou à se confondre avec lui dès que la prononciation prend quelque énergie est le plus marquée; et c'est dans les deux derniers cas, et surtout dans le quatrième qu'elle l'est le moins. Le son fricatif est en effet susceptible, comme nous l'avons dit en commençant, de plusieurs nuances; or, c'est précisément dans les deux premiers des quatre cas énumérés que le son fricatif s'éloigne le moins du son occlusif, et c'est dans le quatrième qu'il s'en éloigne le plus; par conséquent, c'est dans les deux premiers cas qu'il a le moins de chemin à faire pour arriver à l'occlusion, et c'est dans le quatrième que l'écart entre les deux articulations est le plus sensible (1).

(1) De ceci il résulte que dans un même mot le *b* ou le *v* initial ne sont pas, dans la prononciation courante, articulés toujours exactement de la même manière : le son peut varier suivant la position que le mot occupe dans la phrase; par exemple, le *v* du mot *vengan* aura le son occlusif dans la phrase *¡ Vengan conmigo !* tandis que dans cette autre *No vengan conmigo,* il aura le son fricatif parce qu'il est intervocalique, sauf le cas de renforcement de la prononciation

(1) En position intervocalique surtout, le *b* fricatif, sous l'empire

Les observations que nous venons de faire sur la prononciation du *b* et du *v* en castillan moderne pourraient s'appliquer tout aussi bien à la prononciation des mêmes lettres dans certains dialectes français méridionaux, principalement le gascon et le béarnais, car dans ces dialectes, l'ancien *b* et l'ancien *v* ont abouti à des sons qui correspondent exactement à ceux que nous venons de décrire pour le castillan, et donneraient lieu aux mêmes observations, tant sur les cas où ils se rencontrent que sur les modifications qu'ils subissent suivant le plus ou moins d'énergie de l'expression, à cette seule exception près que dans quelques variétés locales le *b* fricatif en position intervocalique interne a évolué complètement jusqu'au son de *w*, évolution qui, comme nous l'avons dit, est seulement à peine esquissée dans le *b* fricatif castillan, et aussi dans le *b* fricatif gascon normal ; dans ces variétés, des mots tels que *haba*, du latin *faba*, et *cibada* = « avoine », du latin *cibata*, sont devenus respectivement *hawa* et *ciwada*.

¶ Pour compléter ce qui a trait à la prononciation du *b* et du *v* en castillan moderne, nous ajouterons quelques remarques sur des combinaisons de sons qui, en principe, sont contraires aux tendances de la phonétique espagnole et ne se rencontrent que dans les mots savants.

1° Le castillan ignore normalement le son de *b* final. Aussi ne le rencontre-t-on en cette langue que dans quelques mots savants comme *Job* et *Jacob*. Ce *b* est d'ordinaire plus ou moins atténué, et cette atténuation peut consister à remplacer le son occlusif par le son fricatif.

2° Le *b* final de syllabe dans le corps des mots est également en opposition avec les tendances de la phonétique castillane et ne se rencontre, lui aussi, que dans

---

de circonstances difficiles à définir, va quelquefois, ou à bien peu de chose près, jusqu'au son de *v* français, et cela chez les Castillans eux-mêmes, notamment chez des gens du peuple nés et élevés à Madrid. — Il reste exceptionnel cependant que le *b* fricatif aille jusqu'à cette valeur extrême.

des mots savants. Dans quelques termes très usités, ce *b* est devenu muet dans la prononciation normale ; il en est ainsi, par exemple, dans le mot *obscuro* et ses dérivés, que d'ailleurs l'on écrit aussi sans *b* ; (l'ancienne langue disait même *escuro*, tout comme le gascon dit encore *escuragne*, *escuragnous*, etc.). Dans les mots moins usités, la prononciation des gens instruits fait sentir le *b* mais l'atténue d'ordinaire plus ou moins ; ici encore, l'atténuation peut consister en la substitution du son fricatif au son occlusif pur ; il en sera ainsi, par exemple, dans *abdicar*, *subyugar*, etc. Le *b* occlusif peut cependant réapparaître dans les cas d'articulation énergique ou emphatique ; seulement, si la consonne suivante est sourde, il pourra arriver que dans ces cas de prononciation énergique le *b* occlusif s'assourdisse lui-même en *p*, par exemple dans *observar*, *ábside*, *obstruir*, *obtener*, etc. ; en résumé, dans ce dernier cas, l'articulation peut varier du son de *b* fricatif au son de *p* en passant par celui de *b* occlusif. — Si la consonne qui suit le *b* est une *m*, comme dans *submarino*, le *b* peut, dans la prononciation courante, s'assimiler et se fondre en partie avec celle-ci, dont le son est alors quelque peu prolongé. — Enfin, la combinaison *bv*, que nous rencontrons par exemple dans le mot *obvio*, se réduit d'ordinaire à un *b*.

. Particularités dialectales ou individuelles dans prononciation du *b* et du *v*.

Chez les Galiciens et chez les Asturiens de l'ouest, le son fricatif aboutit souvent, en position intervocalique, à un son presque semblable à celui du *v* français ou italien ; il est alors une continue parfaite ou peu s'en faut.

Il en est de même d'ordinaire chez beaucoup d'Andalous, surtout dans la région de Séville. Mr Rodríguez Marín a donc commis une légère erreur en disant dans une note de sa belle édition de *Rinconete y Cortadillo* (Séville, 1905, p. 332), que la prononciation populaire sévillane ignore le *v* : le contraire serait presque plus exact. En général, les Sévillans qui apprennent le français arrivent plus facilement à prononcer assez bien le *v* qu'à articuler correctement le *b*, du moins en position intervocalique.

Ainsi que nous y avons fait allusion plus haut, les Valenciens, et aussi les Catalans de quelques régions, font, en parlant castillan, une distinction entre *b* et *v* à peu près semblable à celle qui existe en français ou en italien. Mais en cela ils ne font qu'étendre au castillan une particularité de leurs dialectes propres, où cette distinction s'est conservée jusqu'à nos jours.

Hors ces divers cas, on peut affirmer que les rares Espagnols qui marquent entre *b* et *v* une distinction de prononciation basée sur l'écriture ne le font que par affectation ou sous l'empire de vieux préjugés grammaticaux dont la trace se retrouve malheureusement encore dans beaucoup de grammaires et jusque dans la XIII[e] édition du dictionnaire de l'Académie espagnole. Cette distinction est d'autant plus absurde que précisément l'orthographe castillane actuelle, comme nous le verrons plus loin, a rompu sur certains points, en ce qui concerne l'usage des signes graphiques *b* et *v*, avec la tradition du moyen âge et de la période classique, et que par conséquent certains mots qui, à l'époque où ces deux signes représentaient réellement des sons différents, s'écrivaient par *v*, s'écrivent aujourd'hui par *b* (*deber*, *haber*, *haba*, etc.). D'ailleurs, comme nous le verrons également, l'Académie elle-même n'a pas toujours su appliquer les principes orthographiques qu'elle avait édictés à ce sujet.

¶ Notons pour mémoire que dans la prononciation populaire les groupements *bue* et *vue* s'articulent très souvent *güe* : *güeno* pour *bueno*, *güelve* pour *vuelve*. On va même encore plus loin et l'on entend parfois *golver* pour *volver*.

§ 71. - Historique. — I Lettres *b* et *v* : généralités les concernant.

La distinction, aujourd'hui effacée, dans la prononciation de ces deux lettres, existait en castillan ancien. L'articulation *b* était représentée par le signe *u*, qui avait deux formes : *u* et *v* : la forme normale était *u* ; le type *v* n'était en principe qu'une variante employée à l'initiale : plus tard on eut l'idée de réserver le signe *u* pour représenter la voyelle ou semi-voyelle, qui depuis l'a gardé comme graphie propre, et de réserver le signe

v pour représenter la consonne labiale. Cette spécialisation des deux signes n'est point, bien entendu, propre à l'Espagne : on sait qu'elle s'est faite aussi dans la plupart des autres contrées, notamment en France et en Italie. Mais il semble que l'Espagne soit le premier pays où elle ait été en usage : alors qu'en France elle ne paraît point s'être établie définitivement avant la fin du XVII[e] siècle, en Espagne nous en trouvons des exemples dans les manuscrits dès les premières années du XVI[e] siècle (1) : par exemple, dans un acte du 8 mars 1514, concernant la cathédrale d'Ávila, en belle calligraphie gothique ; (voir page 76, n. 2). Dès avant le milieu du XVII[e] siècle, la spécialisation dont nous parlons était devenue courante dans les imprimés.

Pour donner une idée de la façon dont les choses se présentent dans les textes du commencement du XIV[e] siècle, nous ajouterons ici quelques notes sur l'emploi des signes *u* et *v* dans le manuscrit de Per Abbat du *Cantar de Mio Cid.*

A l'initiale, le signe le plus employé est *v*, aussi bien, cela va sans dire, pour représenter le son *u* que pour représenter le son *v* ; pour les exemples et les cas particuliers, voir plus haut, page 77.

Comment se prononçaient, à cette époque, le *b* et le *v* ?

Le *v* (représenté d'ordinaire par un *u*) devait encore se prononcer approximativement comme un *v* français. En effet, dans le manuscrit de Per Abbat (de même d'ailleurs que dans les autres documents contemporains), le *v* intervocalique provenant d'un *b* ou d'un *v* latin, est bien constamment représenté par *u* (ou quelquefois *v*), mais non point par *b* : donc ici la confusion ne se produisait pas encore : on trouve toujours, par

---

(1) C'est sans doute par une simple coïncidence que dans le manuscrit de Salamanque des œuvres de l'Archiprêtre de Hita, nous trouvons presque coup sur coup dans l'*Enxienplo delo que conteçio adon pitas payas pyntor de bretañja* quatre exemples d'un *v* employé dans le corps d'un mot pour représenter la consonne labiale : *olvydo* (copla 474, v. 1) ; *pagavafe* (copla 474, v. 4) ; *olvides* (copla 485, v. 4) ; *mueve* (copla 486, v. 1) ; *aver* (copla 489, v. 1).

exemple : *leuaua* (v. 16) du latin *levabat* ; *en traua* (v. 15) du latin *intrabat* ; *çeuada* (v. 420 et 581) du latin *cibata* ; *auemos* (v. 2530) ou, ce qui revient au même, *avemos* (v. 2529) du latin *habemus* ; *avedes* (v 3283) du latin *habetis* ; *aver* (v. 3388) du latin *habere*. Un autre indice tendant à montrer que ce *v* intervocalique se prononçait bien comme le *v* français, ou à peu de chose près, c'est que dans les apocopes il ne se change pas en la sourde correspondante à *b*, qui serait *p*, mais bien en la sourde correspondante à *v*, qui est *f* : *nuef años* (v. 40) ; *me off* (= *me ove*) *de aiuntar* (v. 3320).

Cependant, si nous sommes persuadé que le *v* castillan avait bien encore un son plus voisin de celui du *v* français que de celui du *b* occlusif, c'est-à-dire plus voisin de la continue que de l'explosive (puisqu'en position finale c'est en la continue *f* qu'il s'assourdissait), nous croyons cependant que dès cette époque il devait différer du *v* français par une légère nuance consistant en ceci : il devait avoir esquissé déjà, dans certaines positions au moins, un léger commencement d'évolution, tendant à le rapprocher du son de *b* occlusif par l'intermédiaire du son de *b* fricatif ; en d'autres termes, c'était bien encore un *v*, mais déjà en marche vers le son de *b*. En effet, si dans l'ensemble la distinction entre *b* et *v* se maintient encore rigoureusement pour les graphies du début du XIVe siècle, dès ce moment, malgré tout, l'alternance entre *b* et *v* commence dans quelques cas particuliers.

Devant une *r*, le *v* provenant d'un *b* ou d'un *v* latin reste ou redevient quelquefois *b* : *abremos* (v. 450, 1865 et 2321) ; *abra* (v.1525, 1892 et 1899) ; ailleurs *aura* (v.1131, 2130, 3602 et *passim*) ; *auria* (v. 1939) ; *auredes* (v. 2029) ; *auran* (v. 2567), *abredes* (v. 2717) ; *abran* (v. 2356 et 3560) ; *abremos* (v. 2664 et 3470) ; *abredes* (v. 2717).

A l'initiale, il y a déjà, semble-t-il, un commencement de confusion entre le *b* et le *v*, bien que, d'une façon générale, le *b* corresponde encore, la plupart du temps, à un *b* latin, et le *v* à un *u* consonne latin. Exemples des cas où il y a confusion : *biuos* (v. 618) ; *fano obiuo* (v. 75) ; *biuo* (v. 80) ; *ban* (v. 298) ; *ba* (v. 174)

à côté de *va* (v. 369); *biſtades* (v. 991); *verengel* (v. 998 et 3195); *biua* (v. 1754); *bado* (v. 2876); *varraganas* (v. 2759 et 3276) et *varragan* (v. 3327), à côté de *barragan* (v. 2671); *bando* (v. 3010), à côté de *vando* (v. 3136 et 3162); *biuan* (v. 3358) et *biuades* (v. 934), à côté de *vivades* (v. 158); *uozes* (v. 35) et *vozes* (v. 3292), à côté de *boz* (v. 3167 et 3211); *begas* (v, 3481); *belaron* (v. 3544); *bos* (v. 1893), à côté de *uos* ou *vos* (partout ailleurs). Le *b* substitué au *v* à l'initiale subsiste souvent en composition : *abino* (v. 2973 et 3041); *abendremos* (v. 3166). — Les formes du verbe *boluer* (*volver*) ont toujours *b* à l'initiale : *buelto* (v. 9); *Bueltos* (v. 599); *boluie* (v. 1059); *boluiere* (v. 3140). Dans quelques-uns des exemples ci-dessus, par exemple dans *biuo* (= *vivo*) et les mots de sa famille, le changement du *v* initial primitif en *b* a pu être causé ou facilité par un désir de dissimilation (1). Dans quelques autres, il semble que le contact d'un *v* initial avec la voyelle vélaire *o* ait été particulièrement favorable à un changement semblable ; d'où les formes *bos* et *boz*, qui continueront d'ailleurs de se rencontrer jusqu'au XVII[e] siècle dans les textes les plus soignés au point de vue de l'orthographe. — Dans le verbe *boluer* (= *volver*), il est possible que le changement du *v* initial en *b* ait été motivé ou favorisé à la fois par les deux causes que nous venons d'indiquer. Nous croirions volontiers, d'ailleurs, que dans les exemples de cette sorte, c'étaient les graphies par *b* qui répondaient le mieux à la prononciation et que les variantes par *v* étaient des vestiges graphiques, souvent conservés par tradition, de l'état antérieur de la langue.

Certains mots paraissent résister mieux que d'autres au changement de *v* en *b*, par exemple *ueſtro*, dont nous n'avons pas remarqué de formes présentant un *b*.

v consonne latin précédé de *n* passe souvent à *b* (et l'*n* devait dans la prononciation se changer alors en *m*) : ex : *Conbidar* (v.21); *en biar* (v.624, 813); *en bia* (v.878).

---

(1) Voir Cuervo, *Disquisiciones sobre antigüa ortografía y pronunciación castellanas*, Revue Hispanique, mars 1895, page 8.

Cependant le *v* subsiste souvent aussi : ex : *en viar* (v. 647) ; *En violos* (v. 1406) ; *En vio* (v. 1495) ; *En viaua* (v. 1828) ; *en viades* (v. 2597).

En somme, au début du XIVe siècle, la situation est celle-ci : le *v* intervocalique se maintient fort bien (1) ;

---

(1) Mr Cotarelo *(Fonología española*, page 34), dans son parti-pris de soutenir que la prononciation espagnole n'a guère changé depuis des temps extrêmement reculés, essaye d'enlever toute valeur à la loi établie par les phonéticiens modernes, notamment par Cuervo, en vertu de laquelle le *b* et le *v* latins intervocaliques donnaient en castillan ancien un *v*, tandis que seul le *p* latin intervocalique donnait dans ce même castillan un *b*. Si nous comprenons bien sa discussion, qui n'est pas d'une clarté parfaite, la raison qui, d'après lui, enlèverait toute valeur à cette règle, c'est que les mots latins où se rencontre un *p* intervocalique seraient trop peu nombreux pour qu'on pût tirer de leurs dérivés un argument. Mais, si peu nombreux qu'ils puissent être, la constance, d'autant plus parfaite que les textes sont plus anciens, avec laquelle, malgré une affirmation contraire que formule Mr Cotarelo, sans l'appuyer sur aucune citation précise, leurs dérivés présentent un *b* dans les textes castillans (*lobo, cabello, recibir, saber, caber*, etc.), est un indice suffisant. Et si l'on devait admettre la théorie de Mr Cotarelo, d'après laquelle les anciens scribes auraient préféré l'*u* = *v* dans le corps des mots, simplement parce que la première lettre était plus rapidement et plus facilement écrite que la seconde, on ne voit pas pourquoi ils eussent fait une exception, précisément en faveur des mots où la labiale espagnole provenait d'un *p* latin intervocalique. — Le second argument invoqué par Mr Cotarelo n'est pas plus sérieux que le premier : dans les mots empruntés à l'arabe, dit-il en substance, le *b* de la langue d'origine est rendu en castillan tantôt par un *b* et tantôt par un *v (u)* : donc, l'usage de ces deux lettres était indifférent. La dualité de transcription à laquelle Mr Cotarelo fait allusion avait déjà été constatée par Cuervo *(Disquisiciones...*, page 6), qui proposait l'explication suivante, fort plausible : les relations journalières avec les Mores, en maintenant la conscience de la véritable prononciation arabe, pouvaient, chez certains individus, empêcher que la transformation du *b* intervocalique en *v* fût aussi générale que dans les mots latins. Il est possible d'ailleurs que pour quelques termes, la diversité dans la manière de traiter le *b* arabe intervocalique fût due à une différence de date dans l'acquisition du mot par le castillan : dans les emprunts les plus anciens, le *b* arabe intervocalique a pu passer à *v*, tandis qu'il gardait la forme d'un *b* dans les emprunts plus tardifs. Ajoutons, en ce qui concerne les mots d'origine latine, que certains conservent le *b* latin intervocalique, simplement parce qu'ils sont savants ou demi-savants, comme *deliberar, abilidad, obedecer, aborrecer*, et probablement aussi *labor*. (Une forme plus populaire, celle du pluriel *lauores*, se rencontre d'ailleurs dans le *Cantar de Mio Cid*, vers 460). — En terminant cette discussion, nous ferons remarquer

le *v* suivi de *r* dans le corps des mots commence à se confondre parfois avec *b*; le *v* initial se maintient en général assez bien, sauf devant la voyelle *o*, devant la diphtongue *ue*, et dans quelques mots comme *bino* et ses dérivés, où le *b* est plus normal, sans doute par dissimilation (1).

---

que Mr Cotarelo part d'un principe faux lorsqu'il semble déclarer qu'en latin populaire la confusion entre *b* et *v* était complète : qu'elle l'ait été pour ces deux lettres en position intervocalique, la chose est possible, mais dans d'autres positions, notamment à l'initiale, les deux sons n'étaient nullement confondus, puisque, jusqu'à nos jours, la distinction s'est parfaitement conservée en français et en italien, même dans les mots qui appartiennent à la couche la plus populaire. Les témoignages des inscriptions latines doivent d'ailleurs être interprétés avec quelque discernement : lorsque, par exemple, dans une inscription des Catacombes, nous trouvons *bia noba* pour *via nova*, cela nous montre que celui qui a rédigé ou tracé cette inscription ne distinguait pas clairement *b* et *v*, mais cela ne prouve pas que la masse de la population romaine d'alors participât à cette confusion : l'auteur de l'inscription pouvait être un de ces Grecs, si nombreux parmi les premiers chrétiens de Rome, que, jusqu'au IVe siècle, le grec resta, à Rome même, la langue de la liturgie. — On ne saurait non plus tirer argument de ce que, dans les textes latins rédigés ou copiés en Espagne à toutes les époques du moyen âge, les confusions entre *b* et *u* = *v* sont fréquentes (*inquigetaberit* pour *inquietaverit*, *clamabit* pour *clamavit* ou vice-versa, etc.) : des confusions de cette sorte se rencontrent aussi dans les textes latins rédigés ou copiés hors d'Espagne, et dans les pays où le *b* et le *v* sont toujours restés bien distincts, par exemple dans la France du nord ; le fait qu'en latin populaire ou en romance primitif le *b* intervocalique passait à *v* dans tout le domaine roman ou à peu près, avait engendré une incertitude sur la graphie exacte qu'il convenait d'adopter pour certains mots : puisque, à un moment donné, *clamabit* se prononçait comme *clamavit*, on conçoit que l'on ait pu, à partir de cette époque, écrire souvent l'une des deux formes pour l'autre. De cette incertitude résultaient également des doublets, comme ceux dont nous allons donner un exemple : dans l'édition en un volume du bréviaire à l'usage du diocèse de Rouen imprimé dans cette ville en 1491 par Martin Morin, le mot *octavas* est fréquemment écrit par un *b*, tandis que dans l'édition en deux volumes imprimée l'année suivante, à Rouen également, par Jean Le Bourgeois, le même mot est généralement écrit par un *u*. On ne prétendra point cependant qu'à cette époque le *b* et le *v* étaient confondus à Rouen.

(1) Pour les autres cas où *v* alterne avec *b* à l'initiale (par exemple *ba* à côté de *va*), l'explication suivante de Cuervo (*Disquisiciones*.., page 7) paraît fort satisfaisante : « es posible que semejante vacilación provenga de la diversidad que ocasiona la colocación de la

¶ Cette situation reste sans changement sensible pendant le XIVe siècle. Mais au XVe, elle ne se maintient plus rigoureusement que dans les textes de la Nouvelle-Castille et des régions méridionales (comme l'Andalousie) (1). Pour les documents originaires de la Vieille-Castille, de l'Aragon, et, d'une façon générale, de la partie nord ouest du domaine castillan, il y a lieu de faire une distinction.

Dans les textes écrits par des scribes connaissant bien l'orthographe traditionnelle, devenue en quelque sorte officielle, la distinction de *b* et de *v* continue d'être assez bien observée. Mais dans les manuscrits moins soignés au point de vue orthographique, la confusion devient de plus en plus fréquente, ce qui nous montre qu'une évolution se produisait réellement à cet égard dans la prononciation de ces régions.

Toutefois, c'est surtout à l'initiale que cette confusion paraît déjà complète. Dans le corps des mots, elle est encore relativement rare. Et même il semble que le *v* était bien conservé là où il existait aux siècles précédents. Du moins, lorsqu'une apocope se produisait dans des mots régulièrement terminés par *ve*, elle continuait de se faire par *f* : ex. : *nief* pour *nieve* (2). Il est vrai que cela ne prouve rien pour cette période au sujet de l'articulation du *v*, car on aurait parfaitement pu conserver l'habitude de prononcer par *f*, comme aux époques antérieures, la forme apocopée, tout en prononçant déjà par un son plus voisin de *b* que de *v* la forme complète.

---

palabra en la frase : yendo la *b* inicial precedida de voz terminada en vocal, podía seguir la regla de la *b* intervocal, y al principio de frase la énfasis conservaba ó producía la plosiva ». (Cf. Menéndez Pidal, *Cantar de Mio Cid*, pages 172-173).

(1) Nebrija cependant relève chez Juan de Mena une rime fautive : celle de *prouerbios* avec *soberuios*. Il excuse cette infraction par la grande parenté qui existe entre le *b* et le *v* ; (Cuervo, *Disquisiciones..*, page 8). On peut ajouter que peut-être l'un des deux mots, par exemple *prouerbios*, qui était le plus savant et par suite le moins commun dans l'usage courant, pouvait subir, dans la bouche de certains Espagnols, une métathèse (*proberuios*) qui aurait autorisé la rime de Mena.

(2) Archiprêtre de Hita, éd. Ducamin, *copla* 671, v. 3.

Ce qui est plus probant, c'est que la confusion des graphies *b* et *v* est encore relativement rare au corps des mots dans les régions indiquées, tandis qu'elle y est courante pour l'initiale (et pour les cas assimilables à l'initiale, comme dans les formes *abenir* ou *avenir*, dérivées de *benir* ou *venir*). Comment prononçait-on dans les cas où il y avait confusion ? Il est probable que déjà les choses étaient à peu près dans l'état du castillan actuel, c'est-à-dire que le son tendait à être occlusif à l'initiale absolue, et fricatif dans les autres cas.

A cette époque le *v* subsiste encore (au moins dans les graphies), dans le mot *enciva*, où il a disparu depuis.

Quant à la forme *vos* il semble que le *v* y était déjà caduc lorsqu'elle était enclitique. C'est du moins (autant qu'on en peut tirer argument dans l'état défectueux, où, par la négligence des copistes, beaucoup de poésies de cette époque nous sont parvenues) ce qui paraît résulter de la scansion de certains vers, dans lesquels, pour que la mesure soit juste, une synalèphe s'impose devant *(v)os*.

¶ A la fin du XV[e] siècle et dans la première moitié du siècle suivant, la confusion achève de se faire entre *b* et *v* dans les régions précitées (Vieille-Castille (1),

---

(1) Busto (vers 1532) observe que les Burgalais ont besoin d'apporter une attention toute particulière à la distinction du *b* et du *v*, car ils confondent ces deux lettres. Vergara, quelques années plus tard, constate également que dans le diocèse de Burgos, on confond le *b* et le *v*, et que l'on étend ce défaut à la prononciation du latin. (Voir les textes dans CUERVO, *Disquisiciones...*, page 11). — Dans la seconde moitié du siècle, Villalón (1558) note que la confusion commence à être générale chez les Castillans ; cf. Gabriel MEURIER (1558) : « B. latin eft changé & fouuent corrompu en v,... comme *Varnauas bibio como fabio*, pour dire *Barnabas viuio como fauio*, fiue Barnabas vixit vt fapiens ». — Torquemada, un peu plus tard encore, remarque que beaucoup d'Espagnols, même instruits, ne savent pas toujours employer correctement les deux lettres, et que lui même n'est pas exempt de ce défaut. — C'est sans doute parce que l'usage de la Vieille-Castille et des régions connexes dominait chez les Juifs qui furent expulsés d'Espagne et allèrent s'établir en Orient, que dans les ouvrages imprimés dès le XVI[e] et le XVII[e] siècle à l'usage de leurs descendants, les confusions entre *b* et *v* sont généralement très fréquentes. En principe, dans les textes castillans imprimés par eux en caractères hébraïques, le *beth* était réservé à

Aragon et nord-ouest) tandis que dans la Nouvelle-Castille et l'Andalousie (1) la distinction se maintient encore bien, semble-t-il, pendant la première moitié du siècle, et moins parfaitement pendant la seconde moitié, pour arriver graduellement à la confusion totale. Valdés qui est Tolédan ne confond jamais le *b* et le *v*. Garcilaso ne les confond pas non plus, ainsi qu'en témoignent les rimes de ses poésies. Herrera continue de faire lui aussi une distinction rigoureuse entre les deux lettres (2). En revanche, déjà Juan de la Cueva, qui est d'une génération plus jeune, tout en respectant habituellement cette distinction, prend cependant à cet égard quelques libertés.

Enfin, au XVII[e] siècle (3), la confusion est devenue

---

la transcription du *b*, et le *vau* à celle du *v*. Mais Cuervo observe (*Disquisiciones...*, page 15) que si, dans la *Obligacion de los coraçones* (début du XVII[e] siècle), l'orthographe castillane traditionnelle est assez bien conservée, dans le *Pentateuque* de Constantinople (1547), en revanche, les infractions à l'usage ancien sont extrêmement fréquentes ; de nos jours, les Juifs d'Orient, dans la transcription du *v* espagnol, ont remplacé le *vau* par un *beth* suivi d'un accent à gauche, mais il s'en faut de beaucoup que l'emploi de ce signe et celui du *beth* ordinaire soient réguliers, ni au point de vue de l'orthographe ancienne, ni au point de vue de l'orthographe moderne. — Chez les sujets judéo-espagnols de Constantinople dont nous avons pu étudier la prononciation, le *b* et le *v* intervocaliques anciens sont uniformément articulés *v* : *aver*, *lovo*, *caveça*, etc.

(1) C'est pourquoi sans doute l'Andalous Nebrija, tout en constatant que certains Espagnols éprouvent une réelle difficulté à employer correctement le *b* et le *v*, conserve lui-même l'usage traditionnel avec une régularité parfaite ; (voir Cuervo, *Disquisiciones...*, pages 5-9).

(2) Les cas où M[r] Cotarelo (*Fonología...*, pages 37-38) croit relever chez Garcilosa et chez Herrera des rimes contraires à l'usage ancien sont erronés : pour les mots *apruebo*, *prueba* et *ceba*, l'orthographe ancienne comportait un *u* (*v*).

(3) Pour la fin du XVI[e] siècle et en ce qui concerne l'usage de la Vieille-Castille, la confusion est attestée expressément, bien que d'une manière maladroite dans la forme, par l'auteur de LA / PARFAICTE / METHODE POVR EN / TENDRE, ESCRIRE, ET / parler la langue espagnole, etc. (Paris... 1596), en des termes qui paraissent inspirés de Vergara : « B, comme le *b* des Latins aufsi bien que le noftre, toutesfois en quelques lieux de Castille, fpécialement par tout le diocefe de Burgos, on le prononce comme *v* confonante : Car ils disent *veftia vien*, pour *beftia bien*, & au contraire *bino* pour *vino*,

en fait générale (1), bien que par tradition on continue, dans les textes soignés au point de vue orthographique, d'employer le *b* et le *v* d'une façon qui répondait à l'usage ancien (2). Enfin, il viendra un moment où per-

---

(1) Voir des exemples dans Cuervo, *Disquisiciones...*, pages 13-14.

(2) Gonzalo Correas observait encore certainement dans sa prononciation la distinction ancienne entre *b* et *v*. Etant donné que pour les lettres qu'il confondait réellement dans son articulation, il n'hésite pas à proclamer cette confusion, comme il le fait, par exemple, pour le *j* et l'*x*, ou pour le *z* et le *ç*, il est indubitable que si une confusion semblable eût existé pour lui entre *b* et *v*, il n'aurait pas hésité à la proclamer également. Seulement, il est incontestable que déjà l'usage de Correas ne correspondait plus à la pratique castillane normale de son temps. Voici en quels termes il s'exprime dans son *Arte de la lengua española castellana* de 1626 (éd. La Viñaza, p.p. 24-25).

DE LA B

Pronunzia-se con los labios zerrados, i abriendolos de repente. Es una de las *liquidantes* i puede cojer a las dos líquidas **l**, **r** antes de la vocal **bla**, **ble**, **bli**, **blo**, **blu**, **bra**, etc.

Adviertan los qe se prezian de estudiantes qe no han de introduzir en su lengua pronunziaziones, ni ortografias estranjeras, i qe es mejor corromper álgo las palabras qe introducen para hazer-las propias. Digo-lo porque en esto suelen juzgar con pasion, hechos a la Lengua Latina; i no han de obligar á los Castellanos á qe la estudien para pronunziar i escrivir su Castellano; digan en hora buena *os*tante, *co*stante, *Co*stanza, *Co*stantinopla. *i*stante, *D*otor, *d*otrina ; i no latinizar el Romanze.

Algunos descuidádos confunden la **B** con la **V** consonante, i lo hazen mui mal. La V se forma casi mordiendo el labio de abajo ajustando i clavando en él los dientes de arriba, i abriendo tambien la boca de repente, como en *Valle*, *vaca*, *veinte*, *vino*.

& y à telle affinité entre ces deux lettres, que l'une ſe prend ſouuēt pour l'autre. Tellement qu'ez plus vieux Romans, le *b* ſe prend mefme pour *v*. voyelle, cōme *cibdad* pour *ciudad*, *& recabdado* pour *recaudado*. — Le fait que l'auteur a cru entendre tantôt *v* et tantôt *b*, doit sans doute s'interpréter en ce sens que tantôt il a entendu le son occlusif et tantôt le son fricatif. — Cf. Oudin (*Grammaire*, éd. de 1610) « La première eſt le *b*. lequel ſ'eſcriuant indifferemment pour l'*v* conſone, & reciproquement l'vn pour l'autre, n'a que la meſme prononciation, non toutesfois comme le *b*, ou *v* François, qui ont vne difference remarquable, mais ainſi que les Gaſcons le prononcent, ou comme le *vv* des Allemands ; & pour les bien prono[n]cer, faut prendre garde de ne battre les levres l'vne contre l'autre, ains laiſſer vn peu d'eſprit libre entre icelles. Et pour

sonne ne se rendant plus compte des lois phonétiques qui avaient présidé à l'emploi du *b* et du *v*, l'Académie édictera de nouvelles règles, basées presque uniquement sur l'usage latin.

Pour comprendre en quoi le nouvel usage académique allait se différencier de la pratique traditionnelle, résumons d'abord les principaux traits qui caractérisaient cette dernière :

I. On peut dire qu'en général là où il y avait un *v* en latin, il y avait un *v* en castillan (*venir*, du latin *venire*, *vencer*, du latin *vincere*, etc.). Les exceptions étaient peu nombreuses, et consistaient principalement en ces quelques mots que nous avons énumérés plus haut, dans

preuue de cecy on trouue fouuent l'vn & l'autre en mefmes dictions, co[m]me *Sábana*, & *Sáuana*, vn linceul ou drap de lit : *Sábio*, & *Sáuio*, fage, & ainfi quafi de tous : toutesfois il faut noter que c'est deuant la voyelle, & non pas deuant les confonantes liquides *l* & *r*, car on ne mettroit pas promptement *haular* pour *hablar*, parler ; ny *homure*, au lieu de *hombre*, homme ; qui apporteroit vn autre inconuenient, ce neantmoins il ne faut pas laiffer de faire fonner ledit *b* comme és autres dictions deuant la voyelle ». Ce qu'il dit du *v* n'est que la confirmation de ce qui précède : « La huictiefme eft l'*v* confone, qui n'eft en rien different du *b*, comme i'ay dit cy-deffus, parlant dudit *b* ». — L'Allemand Schopp, qui fit un séjour en Espagne vers 1614, rapproche également le *b* et le *v* castillans du *b* gascon, et le néerlandais Mulerio introduit une comparaison analogue avec le *w* flamand (voir les textes dans Cuervo, *Disquisiciones...*, pages 12-13). — L'anglais Minsheu (1623) dit que l'on prononce *b* au commencement des mots, et *v* à l'intérieur, et qu'il y a souvent confusion entre les deux lettres dans l'orthographe : comme l'a fort bien vu Cuervo, il faut entendre cette théorie en ce sens que le son était fréquemment occlusif à l'initiale, et le plus souvent fricatif dans le corps des mots. — Covarrúbias (1610) enregistre et consacre la confusion entre *b* et *v*. — Le dernier grammairien espagnol qui paraisse avoir maintenu autrement que par préjugé scolaire le principe de la distinction entre *b* et *v* est sans doute Cascales (*Cartas filológicas*, imprimées en 1634, avec privilège de 1627) : les termes dont il se sert semblent indiquer que pour lui la distinction entre les deux lettres était quelque chose d'encore réel et vivant. Avec Mr Cotarelo, on remarquera que cet auteur étant de la région de Murcie, voisine de celle de Valence, où le son de *v* continu s'est maintenu jusqu'à nos jours, il n'y a rien d'invraisemblable à ce que l'ancienne prononciation ait survécu chez lui plus longtemps que chez les autres Espagnols. Cependant, Ambrosio de Salazar, qui était comme lui de la région de Murcie, confond les deux lettres : dans sa Response apologetiqve au Mémoire d'Oudin, il s'exprime ainsi : « ignorante que sois, no dais aquí buena com-

lesquels un *v* initial était devenu *b* (*bivo*, *bolver*, *boz*, etc.).

II. Le *p* latin intervocalique était devenu *b* dans les mots de formation populaire, par exemple dans *lobo*, de *lupus*.

III. Le *b* latin était généralement resté *b* en castillan, sauf en position intervocalique interne, car alors il était devenu *v* dans les mots de formation populaire, par exemple dans *dever*, du latin *debere*, *hava*, du latin *faba*, etc. Mais dans les éléments de formation savante, le *b* intervocalique latin restait *b* en castillan, par exemple dans *hábil*, *habilidad*, etc.

Or, lorsque la confusion entre *b* et *v* fut devenue

---

paración porque esta lengua y la latina son dos lenguas y todas las V se pueden escrivir en B y el B en V dexando la discreción del pronunciarlas a otro más sabio que vos en esta lengua española ». Même doctrine, ou à peu de chose près, dans l'*Efpejo* du même auteur (éd. de 1623) : « el *b* y el *u* fon cafi femejantes en efta lengua como fe vee por las palabras figuientes ». Suit une liste de mots écrits par *v*, après lesquels vient cette observation : « todas eftas palabras (ó la mayor parte) fi fe efcriuiffen (*sic*) con B, ferian bien efcritas». Il ne faut pas nous étonner de voir deux individus originaires de la même région, comme Cascales et Salazar, attester ici des articulations différentes : dans les périodes d'évolution rapide de la prononciation, il suffit que deux personnes présentent l'une par rapport à l'autre une différence d'âge de quelques années pour que leurs usages respectifs soient différents. Cascales et Salazar, tout en appartenant l'un et l'autre à la région de Murcie, pouvaient d'ailleurs ne pas être nés ou ne pas avoir été élevés dans la même localité. — Désormais, les grammairiens des époques postérieures se borneront le plus souvent à constater la confusion entre le *b* et le *v*, tout en affirmant, par tradition d'école, qu'il convient de distinguer les deux lettres ; nous nous contenterons de citer, à titre de spécimen, la doctrine de la Grammaire de Des Roziers (1659) : « B fe prononce comme en François, excepté que quelques-vns écriuent *v* pour *b*, & *b* pour *v* ; mais ceux qui font rigoureux obferuateurs de l'orthographe, n'vfent que rarement de cette licence & mettent vn *b*, quand il fe doit prononcer comme vn *b* en François, et mettent vn *v* lors qu'eftant deuant vne autre voyelle, il fe doit prononcer comme *v* confonne des François, exemple : *sáuana*, drap de lit : celuy qui l'écriroit avec un *b*, *sábana*, il n'orthographieroit pas bien, & celuy qui le prononceroit comme vn *b*, prononceroit tres-mal : prenez donc garde à l'orthographe ancienne des bons livres imprimez à Madrid, Seuille, Valladolid, Burgos, Cordoue & autres villes de l'Andaloufie, & de la vieille & nouuelle Caftille. Enfin si l'Efpagnol regne en France, commé l'Italien y a régné, ie vous marqueray tous les mots qu'il faut écrire & prononcer ou par *b*, ou par u ».

complète dans la prononciation, et que l'oreille cessa de pouvoir servir de guide à ce sujet, la principale difficulté dans l'emploi des signes graphiques *b* et *v* provenait précisément de ce que, comme nous venons de l'indiquer sous le n° III, le *b* latin intervocalique devenait *v* dans les mots de formation populaire et restait *b* dans les mots savants. A une époque où la linguistique historique était une science encore peu développée, et où la distinction entre les mots de formation populaire et les mots savants n'était pas clairement connue du public, l'usage restait le seul guide, même pour les lettrés, dans ce cas particulier. De là des hésitations continuelles. Il convenait donc que l'on adoptât une règle simple, facile à appliquer. Cette règle aurait pu consister en la suppression absolue de l'un des deux signes graphiques et la généralisation de l'autre, par exemple en la suppression du *v* et la généralisation du *b*. Mais certains préjugés très enracinés chez les grammairiens espagnols d'alors s'opposaient à une solution aussi radicale : ceux-ci, par une de ces routines dont il y a tant d'exemples dans l'histoire de la grammaire, continuaient de répéter que l'espagnol possédait un *b* et un *v* bien distincts, principe qui avait été vrai à une époque antérieure, mais avait cessé de l'être alors. Ce préjugé s'opposait à l'unification du signe graphique. L'Académie imagina donc une autre règle, qui avait le mérite de la simplicité, et aussi celui de ne modifier l'orthographe traditionnelle que dans un nombre de mots relativement restreint : elle décida que l'on écrirait *b* partout où il y avait en latin *b* ou *p*, et que le *v* serait maintenu dans les vocables qui le comportaient déjà en latin.

Par suite, les mots visés plus haut sous le n° I, s'écrivirent comme par le passé (*venir*, *vencer*, etc.) ; mais le *v* initial fut rétabli dans les cas peu nombreux où il était passé à *b* : *bivo* redevint *vivo*, *bolver* redevint *volver*, etc.

Rien ne fut changé non plus dans les mots visés sous le n° II : *lobo*, *jabón*, *saber*, etc. continuèrent de s'écrire par un *b*.

Au contraire, dans les cas visés sous le nº III, le *b*, déjà existant dans les mots savants, fut étendu aux mots de formation populaire : on continua d'écrire *hábil* et *habilidad*, mais on écrivit *deber* au lieu de *dever*, *haba* au lieu de *hava*, etc., et telle fut la principale différence entre la nouvelle orthographe et l'usage ancien.

Seulement, il convient d'observer que l'Académie n'a pas toujours su appliquer parfaitement les principes qu'elle avait posés : par exemple, elle aurait dû écrire par un *b* l'abjectif *móvil*, puisqu'il représente le latin *mobilis*, dans lequel le *b* fait partie du suffixe bien connu *-bilis*; cependant, elle a opté ici pour le *v*, sans doute par une fausse analogie avec le verbe *mover*. Inversement, elle a écrit par un *b* le mot *barrer*, alors qu'il représente le latin *verrere*.

- Lettres *b* *v* (suite) : xamen de elques cas rticuliers.

Pour *vanco* et *vanquete* la graphie ancienne normale était bien par un *v*. Cela peut paraître surprenant, puisque dans les autres langues les mots correspondants ont un *b* ou un *p* (français *banc*, allemand *Bank*, italien *panca*). Mais on ne saurait douter que la prononciation, là où on distinguait encore *b* de *v*, ne fût réellement par un *v* vers le milieu du XVIe siècle, car Valdés, d'accord en cela avec les imprimés de cette époque, par exemple les trois plus anciennes éditions connues de *Lazarillo de Tormes*, écrit ces mots par un *v*, et le traitement de *vanco* dans son passage à l'araucan confirme l'exactitude de cette graphie; (cf. Menéndez Pidal, *Man. de gram. hist. esp.*, 4e éd , p. 96, note 2).

Certains mots avaient autrefois un *b* suivi d'une consonne autre qu'une liquide, lequel a évolué depuis de diverses façons : tantôt devenant *u*, tantôt disparaissant simplement : exemples : *çibdad* devenu *ciudad* ; *rebtar* devenu *retar* ; *cobdicia* devenu *codicia* ; *cobdo* devenu *codo* ; *dubda* devenu *duda*. Le *b* de *rebtar* devait souvent se prononcer *p*, la succession de deux sourdes étant plus naturelle, en général, que celle d'une sonore et d'une sourde ; on trouve d'ailleurs souvent la graphie *reptar*. — Dans le mot *çibdad*, la labiale, bien que provenant d'un *v* latin, a dû réellement, à un moment

donné, se prononcer *b*, c'est-à-dire avoir un son assez nettement explosif, d'autant que l'on trouve souvent la graphie *çipdad* (ou *çipdat*). L'évolution ultérieure de la prononciation de ce mot est facile à reconstituer : le groupement *ib* a d'abord donné plus ou moins directement une diphtongue *iu* dans laquelle l'élément fort et vraiment vocalique était l'*i*, tandis que l'*u* n'était qu'une semi-consonne. Puis, dans cette diphtongue, l'intensité a glissé du premier élément au second, ce qui est normal en espagnol pour les anciennes diphtongues commençant par *i* (hors de la syllabe tonique), et l'on est arrivé ainsi à la prononciation actuelle. — Quant aux autres mots cités plus haut (*cobdicia*, *cobdo*, *dubda*), il est hors de doute que le *b* s'y est prononcé pendant longtemps. Dans la première moitié du XVIe siècle, il est incontestable que beaucoup d'Espagnols ne l'articulaient déjà plus, tandis que d'autres le prononçaient encore. Dans le *Diálogo de la Lengua*, l'un des interlocuteurs, Marcio, observe que dans les mots de ce genre, Valdés écrit le *b* alors que beaucoup d'Espagnols l'omettent. Valdés répond en donnant deux raisons : la première n'est pas très claire et ne démontre rien : « *a mi ver los vocablos estan mas llenos y mejores con la b que sin ella.* » Mais la seconde nous montre que Valdés prononçait encore ce *b* ; du moins il l'affirme en disant : « *toda mi vida los he scrito y pronunciado con b* » ; (ms. de Madrid, f° 49, éd. Boehmer, p. 368).

Dès le XVe siècle, on commence à trouver des exemples de la suppression pure et simple du *b* dans les mots dont nous parlons : c'est surtout après *o* qu'elle paraît avoir été fréquente dès cette époque, car déjà des formes comme *codiciar* alternent dans les manuscrits avec des formes comme *cobdicia*. Mais le *b* disparaît encore dans d'autres mots : *asoluer* alterne avec *absoluer*, *catiuo* avec *cabtiuo*, *captiuo*, ou même *cabptiuo* ; et si dans *dubdar* le *b* est ordinairement maintenu, c'est peut-être parce que, vu l'usage particulièrement fréquent de ce mot, les copistes étaient peu tentés d'en modifier l'orthographe traditionnelle. Quant au verbe *rebtar*, il faut probablement voir un indice de ce que, pour certains copistes,

le *b* y était devenu muet dans ce fait qu'ils se trompent sur la place à lui assigné, écrivant par exemple *retebdes* pour *rebtedes*.

Mais il y avait une autre façon de faire disparaître ce que la présence de ce *b* avait de choquant et de contraire aux tendances de la phonétique espagnole : au lieu de supprimer le *b*, on pouvait le transformer en un *u* formant diphtongue avec la voyelle précédente, comme cela s'est produit pour le mot *çibdad* devenu *ciudad*. Dès le XV[e] siècle on voit apparaître également cette manière de traiter le *b* (ou le *p*) final de syllabe : le même copiste qui écrit encore la plupart du temps *debdo*, *bebdo*, *cabtiuo* ou *captiuo* ou même *cabptiuo*, etc., écrit aussi de temps en temps *bautiσar*. Bien mieux, le copiste est si habitué à attacher au *b* placé entre une voyelle et une consonne autre qu'une liquide la valeur d'un *u* semi-voyelle qu'il écrit souvent *b* là même où l'*u* est étymologique (par exemple *abdiençia* pour *audiençia*) (1), ou encore là où l'*u* provient d'une *l* (par exemple *cabçe* pour *cauçe*, du latin *calice*) ; dans un des manuscrits des œuvres de l'archiprêtre de Hita, on trouve même à quelques lignes d'intervalle des formes comme *fauσes* et *fabσe* (2) ; (éd. Ducamin, coplas 776 et 778).

En résumé, dès le XV[e] siècle, il y avait pour le *b* placé dans les conditions dont nous parlons trois traitements possibles : il pouvait se maintenir, il pouvait disparaître, il pouvait se changer en *u*. Pour beaucoup de mots, il a pu par la suite y avoir flottement, ce qui a donné naissance à des doublets : par exemple *recabdo* a produit *recaudo* et *recado*. Dans les mots où le *b* devenait *u*, il semble que cet *u* ait reçu parfois (peut-être même toujours, du moins à l'origine) un son particulièrement bref (3), si bien que le copiste, embarrassé pour saisir

---

(1) Cf. *abtoridad* (2 fois) dans un texte de 1469 (cathédrale d'Ávila, n° 215) et *cabfas* pour *causas* (2 fois) dans un texte du 8 mars 1514 (même fonds, n° 221). Les graphies de ce genre abondent dans les vieux manuscrits.

(2) Dans la *Diana* de Montemayor, ce mot est encore écrit *salze* ; (éd. Cortezo, Barcelone, 1886).

(3) L'*u* étymologique lui-même pouvait parfois tomber, d'où les graphies *clafula* et *clafulas* pour *cláusula* et *cláusulas*, citées par nous plus haut, page 81.

cette articulation fugitive, l'interprète par des notations plus ou moins heureuses et probablement très contestables, comme *bilda* pour *bibda* ; (on trouve d'ailleurs déjà aussi *biuda*) (1).

III. Lettre *p*. Il y a peu à dire, au point de vue historique, sur la lettre *p*.

Nous avons déjà noté la graphie *çipdad* ou *çipdat*. Nous avons dit qu'elle nous paraissait être le résultat d'une légère erreur d'interprétation de la part des copistes, qui auront pris pour un *p* un son qui, en réalité, au moins à l'origine, devait être plutôt un *b* ; mais il n'est pas impossible que cette graphie ait malgré tout une valeur phonétique : la labiale, se trouvant finale de syllabe, pouvait, chez certains Espagnols, être traitée comme finale de mot, c'est-à-dire devenir sourde.

Pour les divers traitements du *p* de *captiuo*, nous renvoyons à ce que nous avons dit plus haut ; (voir lettre *b*).

Il est probable que dans les formes *efcripto*, *efcripta*, etc., le *p* n'était qu'un reste de graphie latinisante.

L'intercalation régulière d'un *p* après l'*m* dans les dérivés de mots latins du type *redemptio* ou *exemptio*, ainsi que l'intercalation, si fréquente dans les textes du moyen âge, de la même lettre entre une *m* et une *n* dans les formes du type *dampnum* pour *damnum*, et *sompnum* pour *somnum*, a introduit en espagnol les types de graphies suivants, particulièrement fréquents au XVe siècle : *exenpçion* (et même souvent aussi *exepçion*, par omission fautive de l'*n*), *tenptaçon*, *folepnjdat*, *dapño*, *condepnar*, etc., dans lesquelles le *p* est inutile. On trouve même *rredepnçion* pour *rredenpçion*.

Le son de *p*, en position finale, est contraire aux tendances de la phonétique castillane. On ne saurait douter cependant que le *ph* final du mot *Joseph* n'ait été parfois

---

(1) Pour ce qui concerne la résorption de *b* après *m* dans certains cas, nous renvoyons à ce que nous avons dit au sujet de la lettre *m* ; de même pour ce qui concerne l'intercalation d'un *b* entre *m* et une liquide dans les apocopes ou dans les syncopes.

prononcé comme un *p*. Seulement, la langue populaire, pour pouvoir l'articuler ainsi, le faisait suivre d'un *e*. La chose est attestée par Gonzalo Correas dans son *Arte de la lengua española castellana* (éd. La Viñaza, p. 26) : il dit en effet, à propos de la lettre *f* : « Nunca es final en Castellano ; mas los qe estudian Latin, la pronunzian en *Josef*; mas escriven *Joseph*, sin buena razon. El comun corrompe este nombre, i dice *Jusepe* ». C'est de cette prononciation populaire qu'est dérivé le diminutif *Pepe*.

Nous avons noté que l'articulation d'un son de *p* en fin de syllabe est contraire aux principes généraux de la prononciation castillane, et que le *p* ne se rencontre en cette position que dans des mots savants ou des mots d'emprunt. Dans l'ancienne langue, les *p* de cette sorte, par exemple dans *excepto*, *excepcion*, etc , étaient le plus souvent muets, au moins dans la prononciation courante ou populaire, comme ils le sont parfois encore aujourd'hui dans la bouche des illettrés. Cet amuïssement est attesté par les rimes des poètes, qui, jusqu'au XVI[e] siècle, traitent les *p* de cette sorte comme inexistants. Il l'est également par de très nombreuses graphies ; en particulier, les auteurs soucieux de conformer l'orthographe à la prononciation, comme Valdés, Herrera et Gonzalo Correas suppriment ce *p* dans leurs graphies. Cependant il semble que, du moins depuis le début du XVII[e] siècle, une articulation atténuée pouvait être admise sans que la prononciation parût pour cela affectée, comme ç'eût été le cas si l'articulation eût été forte : c'est du moins ce qui résulte du passage suivant, dans lequel Juan de Robles critique la suppression complète de certaines consonnes, pratiquée par Herrera : l'un des interlocuteurs du dialogue demandant à l'autre : « Pues ¿ negaráme V. m. que parece muy mal la afectacion con que se pronuncian aquellas letras ? » reçoit de lui cette réponse : « Nó por cierto. Pero yo no hablo de los pedantes que ponen tanta fuerza en ellas como si dispararan une bala, diciendo *excepto* y *concepto*, sino de los que pronunciaren blanda y suavemente con un quiebro de voz, como un diestro esgrimidor, que señala la herida sin asentar la mano, de

modo que se vea que la dió y no quiso lastimar con ella. » (*Primera parte del Culto Sevillano*, éd. de la Sociedad de Bibliófilos andaluces, Séville, 1883, p. 300).

Cette opinion, favorable à une prononciation demi-savante, a prévalu finalement, pour la plupart des cas, dans la langue officielle et normale.

IV. Lettre *f*. L'*f* latine, on le sait, n'avait conservé, dès le castillan du XIII[e] siècle, son articulation propre (celle de *f* française ou italienne) que dans certains cas particuliers : par exemple, devant la diphtongue *ue* (dans *fuego*, *fuelle*, etc.) (1) et devant la lettre *r* (par exemple dans *frío*). Dans la plupart des autres cas, dès cette époque, (2) *f* avait pris la valeur d'une aspiration ; mais par tradition, celle-ci était représentée au moyen du signe graphique *f*. Ce qui prouve que dès cette époque l'*f* d'origine latine n'était plus déjà qu'une aspiration (hors les exceptions signalées plus haut), c'est que précisément, dans les mots d'origine arabe ou germanique, les aspirations sont transcrites par le signe *f* : or, on n'aurait pas eu l'idée d'employer ce signe si justement il n'avait eu déjà par ailleurs une valeur à peu près semblable dans des mots purement castillans.

Il en résulte que dans les textes espagnols du XIII[e]

---

(1) La conservation de l'*f* dans *fiel*, *fiero* et *fiesta* s'explique probablement par une influence demi-savante. Toutefois, semble-t-il, dans certaines régions de la Castille l'*f* devait se maintenir devant la diphtongue *ie*, comme elle le fait en castillan normal devant *ue* ; ainsi doit s'expliquer, croyons-nous, la forme *fierro*, commune en Amérique (Menéndez Pidal, *Man. de gram. hist. esp.*, 4[e] éd., p. 103), et conservée également par les Judéo-Espagnols de Constantinople, bien que chez eux (ce cas mis à part), l'état de la langue soit exactement celui de l'espagnol moderne en ce qui concerne l'*f* latine : maintien de l'articulation primitive dans les mêmes cas que dans le castillan normal, et partout ailleurs amuïssement complet de l'ancienne *h* (par ex. dans *azer* = *hacer*, *ijo* = *hijo*, etc.).

(2) Sans rechercher ici (car cette étude serait en dehors du cadre du présent travail) vers quelle époque l'*f* latine prévocalique est devenue en castillan une aspiration, on peut remarquer que cette évolution devait être un fait accompli dès le XI[e] siècle au plus tard, si du moins la graphie *alhot* pour *alfoz*, citée par Baist, est exacte; (voir plus loin, § 75, II, note).

au XV[e] siècle (et même dans certains textes du XVI[e]), la lettre *f* a deux valeurs : tantôt elle représente une *f* véritable, et tantôt une aspiration ; dans ce second emploi elle a été remplacée plus tard par *h*.

Dans ces deux valeurs, voici quelques spécimens tirés du manuscrit de Per Abbat, du *Cantar de Mio Cid*.

Le signe *f* ou *ff* représente évidemment une articulation d'*f* véritable dans l'exemple suivant où l'*f* finale résulte de la transformation, normale à cette époque, d'une sonore en sourde lorsque cette sonore devenait finale : en l'espèce, il s'agit ici d'un *v* devenant *f* : *me off de aiuntar* = *me ove de aiuntar* (v. 3320). Dans *nuef años* (v. 40), nous croyons, pour des raisons que nous exposerons ailleurs, quand nous parlerons de la lettre *z*, que l'on prononçait en réalité *nuev años*, et que l'*f* n'est employée ici que par habitude graphique, tout comme il arrive en français, où l'on écrit *neuf ans* bien que l'on prononce en réalité *neuv ans*.

L'*f* a sans doute le son latin dans les formes *yucef* (v. 1621), *yuçef* (v. 1725), *yuceff* (v. 1850).

Elle n'a évidemment que la valeur d'une aspiration dans *mafomat* (v. 731), de l'arabe *Mahomed* ou *Mohamed*. Il en est probablement de même dans *fonta* (v. 959 et 1357) et *afontado* (v. 2569) : cf. le français *honte*.

Il semble qu'il y ait eu une tendance à redoubler l'*f* dans l'écriture lorsqu'elle représentait l'articulation latine : (c'est-à-dire française ou italienne) de *f* : si cette tendance eût complètement prévalu, et fût devenue une règle absolue, on eût eu ainsi une spécialisation orthographique plus parfaite, le signe *ff* représentant alors la continue fricative sourde, et l'*f* simple ne représentant plus que l'aspiration, mais les choses ne sont pas allées jusque-là, et à côté des graphies *ffueffe*, *ffue*, *yffantes*, *glorifficaron*, *offreçieron*, on trouve à chaque instant, quelquefois à la même ligne ou à une ligne d'intervalle, *fueffe*, *yfantes*, etc. D'autre part, une habitude graphique a amené les copistes à mettre quelquefois deux *f* là où il n'en aurait fallu qu'une, c'est-à-dire dans des cas où l'*f* ne représentait manifestement que l'aspiration : par exemple, à force d'écrire *ffu* à côté de *fu* dans *ffueffe*

ou *fueffe*, etc., ils ont fini par écrire aussi quelquefois *ffuron* pour *furon* (= *hurón*).

C'est, semble-t-il, dès le XVe siècle que l'aspiration représentée par *f* a dû commencer à devenir muette dans la Vieille-Castille. Du moins cela paraît résulter des indices suivants :

1° Dans les manuscrits qui présentent par ailleurs les caractères propres à la Vieille-Castille et aux régions connexes (confusion habituelle de *b* et de *v* à l'initiale, confusion de *s* et de *ss* intervocaliques, de *j* et de *x*, de *z* avec *c* ou *ç*), l'*f* manque souvent : dans un même texte on trouvera par exemple plusieurs fois *guadalajara* a côté de *guadalfajara*.

2° Dans le manuscrit de Salamanque des œuvres de l'Archiprêtre de Hita, l'exclamation *a la fe* est écrite de trois façons : *alafe*, *alahe* et *alae*. Il semble que l'on soit en droit de conclure que c'est la troisième qui répondait le mieux à la prononciation, sinon de tout le domaine castillan, du moins de certaines régions, et que dans celles-ci l'aspiration tendait à disparaître.

3° Si, dans l'état défectueux où les manuscrits nous ont transmis la plupart des poésies de cette époque, il était permis de tirer des arguments de la scansion des vers, on pourrait même ajouter que la mesure semble quelquefois exiger des synalèphes devant des mots à *f* initiale.

4° Dans les documents du XVe siècle, originaires des régions précitées, le mot qui veut dire « genou » est encore parfois écrit *ynojo*, ce qui est la forme, régulière étymologiquement, des périodes antérieures ; mais le plus souvent on écrit *finojo*, sous l'influence analogique de *finojo*, « fenouil », qui, lui, avait l'*f* régulièrement (1).

(1) Il est possible toutefois que dans le mot *hinojos* = « genoux », l'*h* ait fini par être réellement aspirée, par réaction analogique de *hinojo* = « fenouil ». La doctrine de Valdés à l'égard de ce mot n'est pas d'une clarté parfaite ; il semble pourtant que cet auteur range *hinojos* parmi les mots dans lesquels il convient de faire sentir l'aspiration : « otros la quitan, digo la h, de donde sta bien, diziendo *ostigar, inojos, uerfano, uesped, ueste*, etc. por *hostigar, hinojos*,

Pour que cette confusion ait pu se produire, il fallait, semble-t-il, que l'existence de l'aspiration fût déjà passablement compromise. — Il semblerait, au premier abord, que l'on pût tirer un argument du même genre de l'existence des formes *finche* pour *inche* (du latin *implet*) et *finchar* pour *inchar* (du latin *inflare*). Mais pour ces deux formes, les choses ne se présentent pas de la même façon que pour *finojo*. Dans les verbes *fenchir* et *finchar*, l'aspiration a dû réellement se prononcer : Valdés qui, en sa qualité de Tolédan de la première moitié du XVI[e] siècle, a une doctrine assez sûre sur l'*h* aspirée, note formellement par une *h* le

---

huerfano, *huesped*, *hueste*, y haziendo esto caen en dos inconvenientes : el uno es que defraudan los vocablos de las letras que les pertenecen, y el otro que apenas se pueden pronunciar los vocablos de la manera que ellos los escriven. Ay otra cosa mas que haziendose enemigos de la h, ninguna diferencia hazen entre *e* quando es conjunción, y *he* quando es verbo, porque siempre la escriven sin h, en lo qual, como os he dicho del *ha*, yerran grandemente ». (*Diálogo de la lengua*, ms. de Madrid, f° 54, éd. Boehmer, p. 372). Dans ce passage, Valdés groupe ensemble tous les mots qui devaient comporter une *h*, les uns pour des raisons de prononciation, les autres pour des convenances de clarté orthographique : le second cas est évidemment celui des mots *huerfano*, *hueste* et *he*, dans lesquels il convenait d'écrire l'*h*, soit pour empêcher qu'un *u* suivant ne fût prononcé *v*, soit pour établir une différence d'écriture avec un homonyme graphique ; quant à *hostigar* et *hinojos* pour lesquels, au contraire, aucune raison semblable n'existait, il est probable que si Valdés veut qu'on leur maintienne l'*h*, c'est que pour lui elle avait ici une valeur véritable. Il est possible d'ailleurs que *hinojos* ne fût pas pour Valdés un de ces mots pratiqués depuis la plus tendre enfance, et pour lesquels on possède une prononciation vraiment instinctive, mais plutôt un de ces mots que l'on apprend à une époque plus tardive, surtout par la lecture ou par les relations avec des personnes originaires d'autres provinces : en effet, tout en proclamant que *hinojos* est du plus pur castillan et en recommandant même l'emploi de ce mot « antes digo... hinojos que rodillas » (*ibid.* f° 79, v°, éd. Boehmer, p. 400), il déclare lui-même que personnellement il emploie *rodillas* et non *inojos* ou *hinojos* : « Por lo que algunos dizen INOJOS O HINOJOS yo digo *rodillas*, no embargante que se puede dezir el uno y el otro » (*ibid.* f° 69, éd. Boehmer, p. 387). — On remarquera la contradiction qui semble exister, au moins à première vue, entre ces deux dernières citations : elles se concilient, croyons-nous, par l'hypothèse que nous venons de formuler en supposant que le mot *hinojos* n'était pas l'un de ceux que Valdés pratiquait couramment dès l'enfance dans sa conversation usuelle.

mot *henchir*. Il est d'ailleurs facile d'expliquer comment une aspiration non étymologique a pu s'ajouter à ce verbe ainsi qu'à *hinchar* : le sens même de ces deux verbes, surtout de *hinchar*, semblait appeler tout naturellement une aspiration emphatique, et en quelque sorte onomatopéique.

En même temps que l'aspiration représentée par *f* commence à faiblir ou à disparaître en certaines régions, nous constatons dans les manuscrits du XV[e] siècle l'apparition d'une tendance à remplacer, dans les mots où cette aspiration existait jusque-là, la lettre *f* par la lettre *h*. Ainsi, à côté des graphies déjà signalées plus haut : *guadalfajara* et *guadalajara* on trouve aussi *guadalhajara* ; à côté de *ffuron* on trouve *huron* ; à côté de *tafur* on trouve *tahur*. Notons des formes comme *gaho* et *gaha*, *heda*, etc.

A la fin du XV[e] siècle et au commencement du XVI[e] il y avait donc une région où la lettre aspirée (*f* ou *h*) ne se prononçait déjà plus : cette région paraît avoir été la Vieille-Castille. Mais alors que pour d'autres lettres toutes les provinces du nord du domaine castillan participaient à la même évolution de sons que la Vieille-Castille, il semble que pour la lettre aspirée, certaines d'entre elles au moins s'en séparaient, notamment la Montagne de Santander. Aujourd'hui encore, dans cette province, le peuple aspire les *h* provenant d'une *f* en les confondant d'ailleurs avec le *j* : il dit par exemple *ajuegar* pour *ahogar*, *jinojo* pour *hinojo* (= « fenouil »), etc. Or, il est bien évident que si, à un moment donné, ces aspirations avaient complètement cessé dans la langue du peuple, elles n'auraient pu renaître plus tard (1).

---

(1) La province de Santander a eu primitivement son dialecte propre, qui se distinguait du castillan par deux caractéristiques principales : la conservation des *f* latines que le castillan changeait en aspirations, et la non diphtongaison des voyelles brèves toniques ; dans ce dialecte l'équivalent du castillan *afuera* était donc *afora*, forme encore conservée dans une chanson que les gamins de Santander chantaient (et chantent peut-être encore) le jour de la

Dans les régions du sud (Nouvelle-Castille, Extrémadure et Andalousie), l'aspiration s'est maintenue beaucoup plus longtemps (1). Par Valdés nous savons que sur ce point l'usage tolédan de la première moitié du XVI[e] siècle était encore très sûr ; et cela nous est confirmé par l'examen des poésies de Garcilaso, qui pourtant était plus jeune que Valdés d'une génération. Pour ce qui est de l'Andalousie, nous savons qu'aujourd'hui encore le peuple y prononce les anciennes *h* aspirées ; il en est de même en Extrémadure. Les poètes andalous sont d'ailleurs restés fidèles à l'*h* aspirée jusque dans la seconde moitié du XVI[e] siècle, ainsi qu'on peut s'en rendre compte en étudiant les œuvres de Herrera.

Le fait que l'Andalousie maintenait sur ce point l'ancien usage tandis que la Vieille-Castille s'en écartait, nous explique pourquoi la doctrine de l'Andalous

---

Chandeleur, et que Pereda a recueillie (*Tipos y Paisajes*, éd. des *Obras completas*, p. 205) :

Cuando la Candelora llora
El invierno bota afora ;
Cuando se ríe,
Está por venir.

Hors quelques restes de cette sorte, l'ancien dialecte propre de la Montagne a à peu près disparu, évincé depuis plusieurs siècles déjà par le castillan. Seulement, cette substitution s'est faite à une époque où le castillan aspirait encore les *h* provenant de *f* latine, et le peuple de la province de Santander a continué jusqu'à nos jours d'aspirer ces *h*, alors qu'elles sont devenues muettes en castillan.

(1) Pour les deux Castilles, la différence d'usage est attestée expressément par Fray Juan de Córdoba dans son *Arte en lengua zapoteca* (México, 1578) : « Los de Castilla la vieja... dizen *yerro*, y en Toledo *hierro*. Y dizen *alagar*, y en Toledo *halagar*... ». On ne doit point considérer comme contredisant cette affirmation le fait qu'un peu plus haut Córdoba écrit : « Los de Castilla la vieja dizen *haçer* y en Toledo *hazer* » : par mégarde, l'auteur a oublié de supprimer l'*h* dans la graphie qui reproduit la prononciation des Vieux-Castillans, parce qu'ici son intention était d'indiquer qu'ils faisaient entendre un *ç* et non un *z* : des inadvertances de cette sorte se produisent fréquemment lorsque, voulant attirer l'attention sur une certaine particularité de prononciation d'une région ou d'un individu, on ne note dans l'écriture que cette particularité en omettant de signaler les autres détails qui peuvent se rencontrer simultanément, pour les mêmes mots, dans la région ou chez l'individu en question.

Antonio de Nebrija, dans sa Grammaire castillane, sur la question de l'*h*, est si nette et si précise, tandis que celle du Vieux-Castillan Juan del Enzina dans son *Arte de trobar* est beaucoup plus vague et moins claire.

Jusqu'à nos jours, on le sait, les gens du peuple, en Andalousie, continuent d'aspirer les *h* qui l'étaient dans l'ancienne langue, mais non, bien entendu, celles qui ont toujours été muettes ; (voir plus loin, § 79, XI, une note relative à une erreur commise à cet égard par le Père Isla).

La survivance de l'aspiration chez les gens du peuple en Andalousie fait que l'*h* aspirée est considérée comme une des caractéristiques de l'accent andalous. Et il est curieux de constater que dans la province de Santander même, bien que le peuple y aspire également les *h* provenant de *f*, on a désigné du nom de *jándalos* les gens du pays qui, ayant émigré jeunes en Andalousie, y prenaient les habitudes et le langage andalous ; or, *jándalo* paraît obtenu en appliquant au radical du mot *andaluz* l'aspiration caractéristique.

En Andalousie la substitution du son de *h* aspirée à *f* dans les mots d'origine latine était due à un triomphe du castillan sur l'ancien dialecte de la région : il a existé en effet un dialecte andalous qui se distinguait du castillan par quelques traits phonétiques bien caractérisés, quoique dans son ensemble il fût très proche parent de son voisin du centre ; il a disparu plus tard sans presque laisser de traces, mais dans la seconde moitié du XVIe siècle il en subsistait des vestiges fort reconnaissables dans la langue populaire de Séville, comme il est facile de s'en rendre compte en examinant les surnoms de quelques-uns des personnages de *Rinconete y Cortadillo* Or, l'un des traits propres à l'ancien dialecte andalous était précisément la conservation des *f* latines (d'où le surnom de *Maniferro*, dont le type castillan eût dû être *Manihierro*). Lorsque le castillan évinça l'andalous, on eut à Séville l'impression que pour bien parler il fallait prononcer *h* là où précédemment on avait prononcé *f*. Mais alors, comme il arrive toujours en pareil cas, on alla parfois trop loin, mettant par erreur une *h* là ou le

castillan lui-même conservait l'*f*, par exemple dans des mots savants ou demi-savants tels que *feria*, qui donna ainsi naissance à un type andalous *heria*.

En somme, aujourd'hui, les régions qui conservent le mieux l'ancienne *h* aspirée provenant de *f* latine sont précisément celles qui ne possédaient point ce son à l'origine et dans lesquelles il est dû à une importation castillane ancienne, tandis que la contrée où il a pris naissance et qui l'a imposée aux autres l'a elle même perdu aujourd'hui. On a parfois comparé ce qui se passe dans la transmission des formes de la civilisation à ces mouvements ondulatoires qui, dans l'eau, continuent de se propager au loin alors qu'à l'endroit où ils ont pris naissance, l'immobilité est déjà revenue (1) : la même comparaison peut s'appliquer à certains phénomènes du langage.

¶ Parmi les grammairiens qui, au XVI[e] siècle, maintiennent encore une doctrine sûre au sujet de l'*h*, on peut citer Francisco de Robles (*Reglas de orthographia...*, 1531) et Juan Sánchez (*Principios de la gramática latina*, Séville, 1586). Le premier cite en effet parmi les mots où l'*h* doit être aspirée *hallo*, *hijo*, *hizo*. Il observe que dans des mots comme *huerto*, *huebra*, *ahuelo* et *bihuela*, la même lettre est un simple signe orthographique employé pour avertir que l'*u* suivant ne doit pas être prononcé *v* (2). (Telle est en effet, comme nous l'avons remarqué plus haut, la cause qui a motivé l'emploi de l'*h* dans les cas de cette sorte). Il remarque enfin que l'*h* ne se prononce pas non plus dans les mots

---

(1) Ainsi, paraît-il, le culte des divinités puniques continuait de se propager dans les déserts du Sahara au V[e] et au VI[e] siècle de notre ère, alors que la civilisation carthaginoise elle-même était morte.

(2) Voir plus haut, pages 75-76. — La doctrine de Meurier, *Conjugaisons...*, Anvers, 1558, paraît inspirée de celle de Robles : cet auteur distingue lui aussi trois cas : tantôt l'*h* est « inutile en son », comme dans *hùmano* et *honefto* ; tantôt on la met devant un *u* pour indiquer que celui-ci ne doit pas être prononcé *v*, comme dans *Huerto*, *huefpe* et *hueffo* ; tantôt enfin elle se prononce, comme dans *hambre*, *hafta*, *hijo*, etc.

honra, *hombre* et *humildad* (1). Quant à Vanegas, il donne une description assez curieuse de la manière d'articuler l'*h* aspirée. Enfin, Sánchez cite parmi les mots aspirés *hablar*, *herir*, *hincar*, *holgar* et *huir*, mais il écrit sans *h* les mots *ay* (aujourd'hui *hay*), *abilidad*, *erencia*, *istoria*, etc. ; (La Viñaza, *Bibliogr.*, col. 1162-1163). (2).

Au XVII[e] siècle, Covarrubias (*Tesoro*..., 1611) est,

---

(1) Bien que, à en juger par quelques-uns des termes dont se sert Robles, sa doctrine paraisse inspirée en partie de celle de Vanegas, elle est plus explicite que cette dernière. Aussi ne reproduirons-nous pas le texte de Vanegas (que l'on trouvera d'ailleurs dans La Viñaza, *Bibliogr.*, col. 1100-1101), tandis que nous croyons intéressant de citer celui de Robles : « No tiene la H fuerça de letra entre los latinos, pero es vn huelgo con que engruessan la vocal ó consonante a quien la allegan... Item en la tercera regla se dixo que la *i*. y la *u*. quando tienen *h*. siempre son vocales y no consonantes, y dado que en latin la *h* solo engruesse la vocal ó consonante à quien se allego, de lo cual esta claro el error de los que ansi pronuncian *hominis* genitiuo de *homo;* como *ominis* genitivo de *omen*, y assi dizen *habeo* como *abeo*. Esto es que no hazen cuenta de la aspiracion, mas en romance algunas vezes sirue de letra como parece en las primeras sylabas destas diciones. *hallo*. *hijo*. *hizo*, que es mas que aspiracion. y por consiguiente es letra.

Y nota que aunque los antiguos dezian *fallo*, *fizo*, *fijo*, en nuestros tiempos se ha de dezir *hallo*, *hijo*, *hizo*, porque en lugar de la *f*. de *filius*, *facio*, sucedio la *h*: empero otras vezes la *h*. en romance sirue solamente para demonstrar quando la *v*. es vocal y no consonante. como diziendo, *huerto*, *hueuo*, *huesped*, *huebra*, *ahuelo*, *vihuela*, porque si la *h* no se antepusiera, por ventura leyeras *verto*, *veuo*, *vesped* por *v*. consonante : y agora ni es aspiracion ni letra ni tiene officio sino el ya dicho : otras vezes la escreuimos, no para que muestre alguna voçal : mas para que a imitacion de los latinos acompañe la vocal que se sigue, como dizendo [*sic*] *honrra* de *honor*, *hombre* de *homo*, *humanidad* de *humanitas*, *humildad* de *humilitas* ». (La Viñaza, *Bibliogr.*, col. 1103-1104).

(2) La Parfaicte Methode..., 1596, présente elle aussi une doctrine assez sûre, encore que son auteur eût mieux fait de dire nettement que dans les mots tels que *hombre* et *huuo*, l'*h* était toujours complètement muette : « Encores que *H* ſoit plutoſt note d'aspiration, que lettre ainsi qu'en latin : toutesfois en ceste langue elle se prononce auec l'haleine seulement, en soufflant ou respirant. Néantmoins il faut distinguer qu'en d'aucunes paroles, elle se prononce plus fort, en d'autres plus doucement, co[m]me *hasta*, *hecho*, *haya*, *humo* (qui ſeruent au lieu de *f*. ou mesme es Romans se trouue, fasta, fecho, faya & fumo) mais en Hombre, huuo, elle ne se prononce quasi point & en plusieurs impreſsio[n]s meſmes des plus correctes, l'on lit, *ombre & vuo* ».

avec Correas (1), l'un des derniers grammariens qui semble parler de l'aspiration en véritable connaissance de cause. Dans son orthographe, il admet sans doute l'*h* latine étymologique dans des mots comme *historia*, *hombre*, *hombro*, etc., mais cela n'empêche pas sa doctrine d'être sûre pour le fond si la manière dont elle est exprimée peut donner prise à la critique en quelques détails : « Hay algunos tan impetuosos y afectados en su lenguaje, que sin distinción aspiran vocablos que empiezan por vocales con que dan ocasión de risa... Al contrario, los que son pusilánimes, descuidados y de pecho flaco suelen no pronunciar la *h* en las diciones aspiradas, como *eno*, por *heno*, y *umo*, por *humo*, etc. ».

Déjà, au contraire, Ambrosio de Salazar (*Efpejo...*, éd. de 1623) ne sait plus au juste dans quels mots l'*h* doit être aspirée, car il met parmi ceux-ci *heredad*, *Hisopo* et *Historia*.

¶ Nous avons déjà remarqué que chez Garcilaso et chez Herrera on ne trouve, dans les synalèphes, aucune infraction à l'usage ancien en ce qui concerne les *h*

---

(1) Correas ne veut pas que l'on écrive l'*h* dans les mots où elle a toujours été muette en castillan. Dans les autres, il veut au contraire, semble-t-il, que l'on continue à l'écrire, mais au point de vue de la prononciation il paraît admettre deux usages : celui qui consistait à faire sentir les *h* de cette sorte, et celui qui les rendait muettes ; (il est fort possible que lui-même, en qualité d'Extrémègne, pratiquât plutôt le premier que le second). En somme, la théorie de Correas était la sagesse même au point de vue de la prononciation de son temps : on était dans une période de transition où deux usages contraires pouvaient être considérés l'un et l'autre comme également corrects, l'un, plus primitif, mais non encore suranné, l'autre qui tendait à prévaloir, mais dont le triomphe n'était pas encore complet. Cet auteur s'exprime ainsi dans son *Arte de la lengua española castellana* (1626), éd. La Viñaza, p. 27.

De la H.

« La escriven superflua i muda en algunas palabras al prinzipio, « como en he, ha, han, i en las qe de Latin mudan la ô primera en « ditongo ue, para no hazer la u consonante ; como *hue*le, *hue*vo, « *huer*ta, *hue*so : mas no se pronunzia en aquellos, si no es *é*, *és*, « *á*, *án*, i ansí se ha de escrivir : á estótros ponemos ga para decillos « con mas descanso, *guê*le, *guê*vo, *gûer*ta, *gûe*so.

« En versos unas vezes es menester no la pronunziar para hazer « *sinalefa* de la vocal qe tiene ántes i despues : otras vezes sí, para « no la hazer... ».

aspirées : chez Boscán au contraire on constate une certaine liberté à cet égard ; (voir des exemples dans Cotarelo, *Fonología...*, page 98). Sans doute ce poète, en qualité de Catalan, ne se croyait pas obligé de se conformer à la prononciation tolédane, et pensait pouvoir suivre celle de la Vieille-Castille, qui lui accordait une plus grande liberté. — Voici enfin un résumé des constatations faites par Cuervo dans son étude des synalèphes chez quelques-uns des poètes les plus notables de la seconde moitié du XVIe siècle et de la première moitié du XVIIe.

Cervantes semble faire ou non la synalèphe, simplement suivant que cela lui est plus commode pour le vers. Lope de Vega manifeste une certaine tendance à ne s'abstenir de la synalèphe que dans les cas où l'*h* précède immédiatement la voyelle accentuée, comme dans *que hizo*, *mucho humo*, etc. Quevedo, Calderón et surtout Solís paraissent moins réguliers encore que Lope sur ce point.

Mr Cotarelo, vers la fin de sa réponse à un article de Mr Reyna, s'exprime ainsi au sujet de l'*h* : « la *h* no fué en Castilla letra pronunciable, sino un signo ortográfico para indicar la etimología en algunas palabras... Ciertos gramáticos pretendieron que tuviese en ellas una débil aspiración, y los poetas se aprovecharon de esta letra para aumentar ó no las sílabas de los versos en que entraba ». (*Ilustración española y americana*, 29 février 1912). — Qu'à partir du moment où l'*h* fut devenue muette dans la majeure partie du domaine castillan, les poètes aient mis à profit la faculté qu'elle offrait de compter ou non une syllabe de plus dans le vers, cela résulte des constatations qui précèdent ; mais la généralisation à laquelle se livre Mr Cotarelo est évidemment exagérée, et il est bien certain que pour beaucoup d'Espagnols du XVIe siècle et même pour quelques-uns du XVIIe (1), à quelque classe de la société qu'ils appar-

(1) Le témoignage de Correas, cité plus haut, a une valeur particulière, car on sait que ce grammairien ne se laissait pas influencer par les traditions scolaires quand elles lui semblaient en opposition

tinssent, les aspirations primitives étaient encore vivantes, comme elles le sont toujours pour les paysans de la Montagne de Santander, de l'Extrémadure et de l'Andalousie.

---

avec la prononciation véritable telle qu'il la connaissait ; (voir dans les chapitres ultérieurs comment il s'exprime au sujet de la distinction, purement imaginaire selon lui, entre *z* et *ç*, et entre *j* et *x*). On peut donc présumer que si pour lui l'*h* eût toujours été une lettre absolument muette, il n'aurait pas manqué de l'affirmer sans ambages, et même de proposer sa suppression complète dans l'écriture.

CHAPITRE VII

LES EXPLOSIVES VÉLAIRES

§ 72. - Prononciation.
I. L'explosive vélaire sourde dans les positions qui lui sont normales en espagnol.

Le son qui a pour signes graphiques *c* devant les lettres *u*, *o* et *a*, et *qu* devant les lettres *e* et *i* est une vélaire sourde très pure (1), semblable à celle qui est représentée par les mêmes lettres dans la prononciation française normale. Elle est employée comme liquante devant les lettres *l* et *r*. La phonétique expérimentale révèle qu'en position prévocalique le point de formation de son articulation varie selon la voyelle suivante : c'est avec la voyelle *u* qu'il est le plus postérieur et c'est avec la voyelle *i* qu'il est le plus antérieur, suivant la gradation *ku*, *ko*, *ka*, *ke*, *ki*. Dans la prononciation correcte, cette variation dans le point de l'articulation ne doit pas influer d'une manière sensible sur l'impression auditive produite.

II. L'explosive vélaire sonore dans les positions qui lui sont normales en espagnol.

L'explosive vélaire sonore est représentée par le signe *g* devant les liquides *l* et *r* et devant les voyelles ou semi-voyelles *a*, *o*, *u*; par la graphie *gu* devant les voyelles ou semi-voyelles *e* et *i*. En principe, c'est une explosive pure. Mais dans la pratique elle prend, en un très grand nombre de cas, un son plus ou moins atténué que Mr Navarro Tomás appelle *g* fricatif. Le son atténué se distingue du son pur en ce que, pour l'articulation de celui-ci, la partie postérieure du dos de la langue

---

(1) Elle ne doit donc pas être suivie d'une aspiration plus ou moins marquée, comme cela a lieu généralement pour la lettre *k* dans les langues germaniques, ni d'une articulation de *i* consonne plus ou moins nette ou plus ou moins atténuée comme il arrive pour le son correspondant chez certains Français. Cependant le *c* peut à la rigueur être suivi d'une légère aspiration dans les cas d'extrême emphase, surtout dans les interjections.

s'élève contre le voile du palais en formant une occlusion complète, tandis que dans l'articulation du son atténué le mouvement n'est pas exécuté avec une perfection absolue; le contact de la partie postérieure du dos de la langue avec le voile du palais n'est pas complet; il n'y a plus occlusion entière, et une partie de l'air expiré sort par le passage plus ou moins étroit qui lui est ainsi laissé, en produisant une légère frication.

Dans la prononciation castillane normale, le son pur ou complètement occlusif se rencontre en position initiale absolue, c'est-à-dire après une pause, et aussi lorsque le *g* est précédé, constamment ou accidentellement, de la lette *n*, par exemple dans *domingo*, *un gato*, etc. Dans les autres cas, le son est presque toujours plus ou moins atténué dans le langage courant. Seulement, l'atténuation peut varier à l'infini; plus la prononciation est forte ou emphatique, et plus le *g* tend à être parfaitement occlusif; plus elle est relâchée et plus il s'éloigne de l'occlusion. L'atténuation varie également suivant la position du *g* : en contigüité avec une autre consonne, elle est peu marquée; c'est au contraire en position intervocalique qu'elle l'est le plus. Mais dans ce dernier cas encore il y a des degrés dans le relâchement de l'articulation : il semble notamment que si le *g* suit immédiatement la voyelle tonique, il résiste d'ordinaire un peu mieux à l'affaiblissement que dans les autres positions; par exemple, en prononciation très rapide, il sonnera en général un peu plus fort dans *Santiago* que dans *Zaragoza*.

Le *g* atténué ou fricatif n'est pas un son absolument propre au castillan. On le rencontre normalement en basque, où le *g* intervocalique va même souvent jusqu'à l'amuïssement complet. D'autre part, il a dû être très fréquent à un moment donné en vieux français, puisque, dans cette langue, de nombreux *g* intervocaliques anciens sont tombés. Mais il existe également dans la prononciation des patois français méridionaux comme on peut s'en convaincre en écoutant la manière dont beaucoup de Français des régions méridionales, notam-

ment les paysans de la Montagne-Noire, prononcent les mots qui présentent un *g* intervocalique, par exemple le nom de famille *Magoulès*.

III. Prononciation du *c* et du *g* dans quelques positions anormales.

Le *c* et le *g* en fin de mot ou de syllabe sont en réalité des sons contraires aux tendances de la phonétique castillane, puisque celle-ci rejette normalement dans ces positions les consonnes des trois groupes labial, vélaire et dental. Aussi les cas auxquels nous faisons allusion ne se présentent-ils que dans des mots savants. L'ancienne langue, fort logiquement, avait coutume d'amuïr alors les lettres en question, et même de les supprimer souvent dans l'écriture : les graphies *dotor* pour *doctor*, *efeto* pour *efecto*, *dino* pour *digno*, *ación* pour *acción*, etc., abondent en effet dans les textes anciens. La forme *indino*, doublet de *indigno*, a même survécu, avec une nuance un peu différente (1). L'amuïssement des consonnes litigieuses dans les cas de cette sorte nous est attesté non seulement par les graphies que nous venons de mentionner, et par l'orthographe de Herrera, toujours si soucieux de rapprocher l'écriture de la prononciation, mais encore par l'étude des rimes des poètes de cette époque, et par le témoignage formel des grammairiens, comme Rengifo et Gonzalo Correas. Ce dernier s'exprime ainsi à propos du **c** : « Nunca es final de sílaba ni dizion sino en palabras estrañas, como *docto* : el comun dice *do*to, *Do*tor, *do*trina ; i es mejor qe no introduzir en nuestra lengua pronunziaziones estrañas, i ortografias estudiantadas. » (2) (*Arte de la lengua esp. cast.*, éd. La Viñaza, p. 25).

---

(1) Voir plus loin, § 73, II.

(2) Voir plus loin (*ibid.*) ce que dit Correas à propos du *g* suivi de *m* ou de *n*. — Cf. le passage suivant, que le comte de La Viñaza (*Bibliogr.*, col. 1140) extrait de la copie, exécutée au XVIII[e] siècle, d'un manuscrit anonyme dont l'auteur pourrait bien être Ambrosio de Morales : « que... no se haya de escribir con *c. t. Doctor, Rector, Lector, lectura, doctrina,* ni otros semejantes. ni con *c. t.* ni con dos *cc diction* ni *diccion,* ni *accento* ni *accusar,* ni con *p. t. escriptura, escripto, precepto, preceptor, Receptor,* ni otras cosas tales como *eccepcion,* ni con dos *ff affectation, affection, affeminado* ;

Les tendances « estudiantadas » auxquelles fait allusion Correas, et qui ont été si puissantes en France et en Espagne depuis le XVII[e] siècle (1), ont réagi avec assez de force sur la prononciation du castillan pour qu'aujourd'hui l'amuïssement complet du *c* et du *g* placés en fin de mot ou de syllabe soit devenu propre à la langue populaire seule. Nous étudierons donc comment il convient de traiter ces deux lettres dans les cas de cette sorte en prononciation correcte ; et nous examinerons ensuite quelles altérations elles subissent dans la bouche de beaucoup d'Espagnols.

¶ Dans le groupe *ct*, le *c* peut être complètement occlusif en prononciation forte ou emphatique. Mais dans l'articulation correcte courante, il subit une légère atténuation qui consiste, d'après M[r] Navarro Tomás, en ce qu'il cesse d'être complètement occlusif pour devenir en partie fricatif ; il est alors « implosif » au lieu d'être « explosif ».

Les mêmes observations peuvent s'appliquer, ou à peu de chose près, au *c* final. Seulement, pour celui-ci, l'atténuation peut être plus ou moins marquée suivant que le besoin de clarté le tolère plus ou moins ; elle sera souvent plus considérable dans le mot *coñac* que dans le mot *bock*, parce que le premier, en sa qualité de dissyllabe, offre encore une ossature suffisante même après un amuïssement plus ou moins complet du *c*.

Au contraire, dans le mot *cinc*, où il est précédé non d'une voyelle mais d'une consonne, le *c* final est ordinairement muet, et l'*n* précédente est prononcée par les

---

ni con dos *bb Abbadesa, abbadia* ni con dos *pp appelacion, apparato, applicar* ; ni con *b. objeto, observante, obstinado*, y asi mismo *substancia, subcession* y *subcedido* &[a].

(1) Dès le début du XVII[e] siècle il semble qu'une articulation atténuée, analogue à celle de la prononciation correcte d'aujourd'hui, pouvait être admise sans que la prononciation parût pour cela affectée, et même était préférée par certains : voir pp. 181-182 une curieuse citation de Juan de Robles à ce sujet. — En France, la tendance pédante à prononcer avec affectation certaines lettres jusque-là muettes ou atténuées dans les mots savants est attestée par Molière dans l'*Impromptu de Versailles*, sc. I.

uns comme une *n* ordinaire et par les autres comme une *n* vélaire (Navarro Tomás, *Manual de pronunciación española*, page 108).

Dans le mot *grog*, le *g* final est prononcé par beaucoup d'Espagnols comme le *ck* de *bock*.

Dans le groupe *cn*, par exemple dans le mot *técnica*, le *c* peut être, dans la prononciation forte ou emphatique, soit un *c* occlusif pur, soit un *g* occlusif pur. Mais dans la prononciation courante il devient d'ordinaire plus ou moins fricatif, et sonore plutôt que sourd.

Dans les groupes *gn* et *gm*, comme dans *digno*, *enigma*, le *g* peut être occlusif en prononciation forte ou emphatique ; mais dans la prononciation courante il est atténué et fricatif.

Dans le groupe *cc* suivi de *e* ou *i*, par exemple dans *acceso* ou *acción*, et dans son équivalent le groupe *cz* du mot *eczema*, le *c* peut également, en prononciation forte ou emphatique, être une occlusive sourde parfaite. Mais dans la prononciation courante il est d'ordinaire plus ou moins atténué et fricatif.

¶ En prononciation populaire, le *c* et le *g*, comme nous l'avons dit, sont souvent muets, par reste de l'usage ancien, dans tous les cas ci-dessus. Mais ils peuvent aussi subir les altérations suivantes :

1° Le *c* final peut devenir *z* ; le nom propre *Isaac*, par exemple, est alors prononcé *Isaz*.

2° Le *c* suivi de *t* peut également devenir *z*, d'où les prononciations *azto*, *efezto*, pour *acto*, *efecto*, etc. (On sait d'ailleurs que dans la prononciation populaire moderne, il existe une tendance assez marquée à changer en *z* tous les sons qui répugnent aux tendances de la phonétique castillane).

Mais le *c* suivi de *t* peut aussi devenir *u*. Ainsi s'explique la forme *auto*, dérivée de *acto*. Ce traitement peut se présenter après toutes les voyelles, excepté, semble-t-il, après l'*i*. Quelquefois la langue populaire paraît avoir conservé sous cette forme *u* des *c* que la langue et l'orthographe correctes elles-mêmes ont amuï : Pereda note par exemple la forme *ojeuto* comme usitée dans la

prononciation populaire montagnaise pour *objecto* ; nous croyons en effet que l'*u* doit s'expliquer ici par le *c* d'une ancienne forme *objecto* ou *ojecto*, plutôt que par une métathèse de l'élément final de la première syllabe de la forme *objeto* ; en d'autres termes, nous préférons l'hypothèse qui fait venir *ojeuto* de *ojecto*, à celle qui expliquerait l'*u* par un déplacement du *b* ou de l'*u* dans les types *objeto* ou *oujeto*, qui seraient alors passés par une forme intermédiaire *ojebto* ou *ojeuto*.

3° Dans le groupe *cn*, le *c* devient quelquefois *z* en prononciation populaire, par exemple *téznica* pour *técnica*.

4° Dans les groupes *gn* et *gm*, quelques-uns prononcent également au lieu d'un *g* un *z* qui peut être sonore ou sourd suivant les habitudes individuelles, par exemple *iznorante* pour *ignorante* ; d'autres prononcent le *g* comme un *j* et disent *dijno* pour *digno*. Bien entendu, beaucoup amuïssent simplement le *g*.

5° Dans le groupe *cc* = *cz*, la langue populaire se contente d'amuïr le *c* sans lui faire subir d'altération spéciale.

Comme on pouvait s'y attendre, l'amuïssement fréquemment subi dans les cas ci-dessus par le *g* ou le *c* a pour effet de faire parfois introduire fautivement dans certains mots l'une ou l'autre de ces deux consonnes par les personnes peu lettrées : de ce que, par exemple, on prononce souvent *sustración* pour *sustracción*, quelques-uns en arrivent à écrire (et même à prononcer) *administracción* pour *administración* (1).

Notons enfin une dernière altération du *g* final de syllabe dans la langue populaire ; le mot *rugby* y est très souvent prononcé *rusbi* (2).

---

(1) De même Pereda fait dire à un garçón coiffeur plus prétentieux que lettré *dracma* pour *drama ;* (*Tipos trashumantes*, éd. des *Obras completas*, p. 301). Cf. la graphie *dragmis* = *dragmatis*, pour *dramatis* (Bréviaire rouennais de Jean Le Bourgeois, Rouen, 1492, ff. cc 5 v°, et dd 1 v°) due à l'analogie de formes telles que *dragmas* = *drachmas*, et *dragmam* = *drachmam* (*ibid.* f° Gg 3 r°).

(2) Ce changement d'une vélaire en *s* est à rapprocher de celui que présente le mot *cisne*.

IV. De quelques prononciations populaires vicieuses du *g* intervocalique.

Dans certaines parties du domaine galicien, notamment à St Jacques de Compostelle, le *g* intervocalique tend à prendre le son qu'a le *g* à Cologne ou à Münster dans les mots *sagen*, *Tage*, etc., c'est-à-dire un son qui est dans un rapport de sonore à sourde avec celui de la *jota* castillane actuelle. Dans d'autres parties de la Galice, particulièrement les régions méridionales, le *g* vélaire intervocalique prend même simplement le son de la *jota* castillane, et l'on prononce *sejundo* pour *segundo, rueja* pour *ruega*, etc. Ceux qui articulent de l'une ou l'autre des deux façons que nous venons d'indiquer ne font d'ailleurs qu'étendre au castillan des prononciations propres au dialecte galicien, et qu'on désigne sous le nom de « *geadas* ».

V. Prononciation de l'*x* actuel.

Il est logique que nous parlions ici de la manière de prononcer l'*x* de l'orthographe castillane actuelle, puisqu'en principe cette lettre représente une combinaison de deux sons dont le premier est une vélaire.

Dans l'orthographe castillane actuelle, l'*x* est un élément savant. Le son vélaire qu'il doit comporter au moins en théorie est contraire, par la place qu'il occupe, aux tendances de la phonétique castillane, puisque celles-ci visent à supprimer tout son explosif en fin de syllabe, et précisément l'élément vélaire de l'*x* occupe souvent cette position dans la syllabisation réelle. D'autre part, quand cet élément vélaire n'est pas véritablement final de syllabe, il répugne encore plus à la prononciation castillane : en effet, c'est alors le son d'*s* compris dans l'*x* qui devient final de syllabe, et s'il devait être suivi d'une autre consonne, il en résulterait une surcharge anti-euphonique contraire aux tendances de la prononciation espagnole.

Ces principes ont pour effet les conséquences suivantes :

1° Quand l'*x* est suivi, dans le corps d'un mot, d'une consonne réellement prononcée, seules quelques personnes au langage affecté font sentir véritablement son élément vélaire ; l'usage normal et correct est de réduire l'*x* à une *s*. Les mots *extremo, excluir, experiencia*,

seront donc prononcés *estremo*, *escluir*, *esperiencia*. En effet, si l'on articulait l'élément vélaire de l'*x*, il en résulterait, dans les cas de cette sorte, une surcharge de trois sons consonantiques successifs, d'autant moins harmonieuse que la séparation des syllabes se ferait après le second, c'est-à-dire après le son d'*s*.

2° Cependant, quand l'*x* est final de mot, comme dans *fénix*, l'élément vélaire est prononcé ; mais, sauf les cas d'articulation forte ou emphatique, il est atténué, et il cesse d'être complètement occlusif pour devenir fricatif.

3° Quand l'*x* est intervocalique, la prononciation correcte fait également sentir l'élément vélaire ; mais ici encore il est normalement atténué et fricatif. Bien entendu, l'*x* suivi d'une *h*, par exemple dans le mot *exhalar*, est traité comme un *x* intervocalique, puisque l'*h* est une lettre complètement muette.

Mr Navarro Tomás (*Manual de pronunciación española*, page 110) remarque fort justement que la réduction de *x* intervocalique à *s* est admise dans la prononciation correcte pour quelques mots qui sont *exacto* et *auxilio* et leurs dérivés. Si nous recherchons les raisons de cette exception, nous aurons lieu de supposer que dans *exacto* on amuït instinctivement l'élément vélaire de l'*x* pour ne pas avoir deux syllabes de suite terminées par un *c*, comme ce serait le cas en prononçant *ec-sac-to*, articulation certainement contraire à l'euphonie. Pour le mot *auxilio*, la réduction de l'*x* à une *s* dans la prononciation paraît due au désir d'éviter une surcharge de sons consonantiques : en prononçant *auc-silio* on a en effet un groupe de trois consonnes ou semi-consonnes, dont les deux premières (l'*u* semi-consonne et le *c*) appartiennent à la première syllabe.

¶ En prononciation populaire, l'*x* est souvent réduit à *s* non seulement dans les cas où cette réduction s'opère en prononciation correcte, mais encore dans les autres. En ce qui concerne l'*x* intervocalique, il peut arriver aussi que son élément vélaire soit altéré en *i*, d'où la prononciation *máisime* pour *máxime*.

¶ Le fait que, dans le corps des mots, l'*x* suivi d'une

consonne réellement prononcée est réduit à *s*, a cette conséquence que, dans l'écriture, les personnes peu lettrées confondent souvent *x* et *s* en cette position. La substitution de *s* à *x* n'a aucun inconvénient, mais la pratique inverse constitue une faute d'orthographe réelle. Cette faute est commise avec une fréquence toute particulière dans certains mots, par exemple *expontáneo* pour *espontáneo*.

L'atténuation normale de l'élément vélaire de l'*x* en position intervocalique et son amuïssement dans la prononciation populaire amènent également des confusions chez les personnes peu instruites ou à demi lettrées. Par exemple, l'analogie de *próximo* fait écrire et prononcer par certains *péximo* au lieu de *pésimo*, et même *sexos* pour *sesos*. Une confusion semblable bien que moins grave parce qu'elle porte sur des mots dont les significations sont assez voisines, fait écrire à quelques auteurs, notamment à Blasco Ibáñez, *laxitud* pour *lasitud*.

L'ancienne langue conformait souvent l'orthographe à la prononciation en ce qui concerne l'usage des diverses sortes d'*x* que nous venons d'envisager, c'est-à-dire qu'elle les remplaçait par des *s*. On écrivait alors *estremo*, *escluir*, *esperto*, etc., et même *esaminar*, *esamen*, etc. Lorsque l'*x* était suivi d'un *c* équivalent à *ç*, comme dans *excepto*, on pouvait, ou bien réduire l'*x* à *s*, et écrire *escepto* ou *esceto*, ou même, ce qui répondait encore mieux à l'articulation ancienne, le supprimer complètement et écrire *eceto*. Cette dernière graphie était préférée par les auteurs soucieux de conformer le plus exactement possible l'orthographe à la prononciation, comme Valdés, Herrera et Gonzalo Correas.

73. - Historique.
1. Le *c* vélaire.

Le son d'explosive vélaire sourde représenté dans le latin classique par la lettre *c* a évolué en castillan de diverses façons : dans certains cas il a abouti à *g*, dans d'autres à *z* ou à *ç*; dans d'autres encore il s'est maintenu ; enfin, en combinaison avec d'autres lettres il a produit divers phonèmes que nous n'avons pas à mentionner ici. Mais comme parmi ces différents trai-

tements du *c* latin, les deux plus fréquents ont été son maintien comme vélaire sourde d'une part, et d'autre part son passage au son exprimé en castillan ancien par le signe *ç*, il en est résulté que dès les premiers textes castillans le *c* apparaît dans deux emplois : le premier, qui est plus fréquent encore que l'autre, est de représenter la vélaire sourde ; le second est d'exprimer le son particulier noté autrefois par *ç* et aujourd'hui par *z*, et que nous étudierons ultérieurement.

Par la nature même des choses, c'est-à-dire par suite des règles même qui ont présidé aux destinées de la lettre *c* dans le passage du latin au castillan (sauf le cas de faute du copiste), dès les premiers monuments de la langue, le *c* n'est jamais employé que pour représenter le son de vélaire sourde, sauf devant les lettres *e* ou *i*, où il est l'équivalent du *ç* et du *z* anciens et représente des sons particuliers que nous étudierons ailleurs.

Lorsque devant ces deux mêmes lettres il s'agit d'exprimer le son de vélaire sourde, c'est le signe *qu* qui est employé.

Dans le manuscrit de Per Abbat du *Cantar de Mio Cid*, on trouve un exemple de *c* pour *ch* dans *Yncamos* = *hinchamos* (v. 86). Cet exemple étant isolé, il est probable qu'il s'agit seulement d'une faute du copiste, qui aura oublié l'*h*.

Dès l'époque où ce même manuscrit a été exécuté, le *c*, même dans les mots de formation populaire, était déjà caduc devant le *t*, comme le prouvent les formes *rritad* (v. 1189) et *Ritad* (v. 1245) à côté de *rictad* (v. 688) et *Rictad* (v. 1399).

Pour l'historique de la lettre *c* équivalant à *ç* ou *z*, nous renvoyons au chapitre concernant les dentalo-sibilantes.

Nous ajouterons seulement ici les remarques orthographiques suivantes :

¶ La graphie *qua* représentait anciennement tantôt un phonème *cua*, comme dans *quando*, *quatro*, *quaraenta*, etc., (ce qui est le cas le plus fréquent), tantôt un groupe *ca*, comme dans *nunqua*. Nous avons vu que

de cette ambiguïté de la graphie il est même résulté parfois une réaction de l'écriture sur la prononciation ayant pour effet de faire réellement articuler un *u* là où l'étymologie n'en comportait point, comme dans le mot *Pasqua*, qu'on a fini par prononcer *Pascua*, bien qu'il représentât le latin *Pascha*.

Les auteurs soigneux au point de vue de l'orthographe évitaient l'ambiguïté de la graphie *qua* en ne l'employant que lorsque l'*u* était réellement prononcé, par exemple dans *quando*, *quatro* et *quarenta*, et la remplaçaient par *ca* lorsque l'*u* était muet, comme dans *nunqua* et *quatorze*, qu'ils écrivaient *nunca* et *catorze*. L'orthographe moderne n'a fait que conserver et sanctionner ce dernier usage ; mais de plus elle a remplacé le groupe *qu* par *cu* quand l'*u* était réellement articulé.

¶ L'orthographe ancienne présentait une seconde ambigüité, semblable à la première, mais plus gênante encore, en ce qui concernait la graphie *que*. Celle-ci, en effet, servait déjà, comme aujourd'hui, à représenter le groupe *ke*, notamment dans les mots *que, querer, Enrique*, etc., mais aussi à transcrire le groupe *cue*, par exemple dans *frecuente*. On écrivait même souvent par *que* des mots où la forme étymologique comportait un *c*, par exemple *quello* = *cuello*, du latin *collum*, et *quero* = *cuero*, du latin *corium*. Déjà Antonio de Nebrija cherchait à remédier à ces confusions, et il avait soin de ne pas écrire *quero*, mais bien *cuero*. Valdés faisait de même, comme nous l'avons signalé plus haut (pp. 81-82). Gonzalo Correas recommande une pratique semblable. Il reconnaît que pour représenter le groupe *cue* on pourrait aussi recourir au tréma et écrire *qüe* ; mais il donne la préférence à la graphie *cue :*

« Cuando se sigue (á la **q**) la **ê**, unas vezes no se pronuncia la **û**, como en *que*, *que*rer, Enri*que*, delin*quen*te, (1)

---

(1) Par ce passage, on voit qu'anciennement l'*u* ne se prononçait pas dans ce dernier mot, tout comme il est muet aujourd'hui encore dans le verbe *delinquir*. Il y a eu ici réaction de l'écriture sur la prononciation, avec influence analogique des mots *frequente* = *frecuente*, et *eloquente* = *elocuente*.

i otros como mistos con **k** sin **u**, **ke**, *ke*rer, Enri*ke*, diri*ken*te (*sic*) ; otras vezes suena la **û** liquida hecha ditongo con la **ê**, como en elo*quen*te, fre*quen*te, zin*quen*ta ; i otros como escrito con **c** elo*cuen*te, fre*cuen*te, zin*cuen*ta ; i era mejor escrivir con **c** siempre qe la **û** suene con la **ê** para distinzion, ó poner dos puntos sobre ellas, aunqe no la tenga (*sic*) por buena señal, porqe suelen servir los tales puntos de hazer dos sílabas del ditongo en Latin, qe en Romanze no se ha comenzado á usar, pero si se usase, como algunos qieren, seria embarazo ; i toda prolijidad la habemos de huir, pudiendo fázilmente remediarlo por otro camino.

En Zaragoza tienen un Juez qe llaman de la En*ques*ta ; i en Castilla los qe no lo oyeron pronunziar a los Aragoneses, pueden dudar si es la En*kues*ta ó En*kes*ta. » (*Arte de la lengua esp. cast.*, éd. La Viñaza, p.p. 31-32).

L'usage moderne a ratifié l'opinion de Correas.

¶ Nous avons déjà signalé (page 196) le fait que dans la prononciation ancienne le *c* final de syllabe était normalement muet, par exemple dans *docto, doctor, efecto, victor*, etc. Mais depuis le début du XVII[e] siècle, les tendances « estudiantadas » contre lesquelles s'élevait Correas ont toujours gagné du terrain, et ont fini par s'imposer à la prononciation correcte. Nous renverrons à ce sujet à ce que nous avons dit plus haut (*ibid.*), et nous nous contenterons d'ajouter ici l'observation suivante : dans le mot *respecto* et ses dérivés, l'ancienne dualité de prononciation et d'écriture a abouti à une spécialisation : le type le plus conforme à l'usage primitif (*respeto, respetar*, etc.) a été conservé dans le sens le plus courant (sentiment de déférence et d'humilité, etc.), et le type le plus savant (*respecto, respectar, respectivo*, etc.) a été affecté au sens qui est également le plus savant (raison ou motif auquel on a égard, etc.).

¶ Nous ne ferons allusion ici que pour mémoire (car elles n'ont aucune importance en ce qui concerne l'histoire de la prononciation) aux propositions souvent faites par les réformateurs de l'orthographe espagnole en vue d'unifier la manière de représenter la vélaire

sourde dans l'écriture. Il ne pouvait être question, dans ces tentatives, de généraliser l'emploi du *c* et de restituer à cette lettre sa valeur vélaire primitive devant les voyelles *e* et *i* : l'attribution au *c* d'une valeur interdentale devant ces deux lettres est trop ancienne et trop ancrée dans l'usage pour que l'on puisse proposer, avec quelque chance de succès, d'écrire *ce* et *ci* pour *que* et *qui* : cela, les réformateurs l'ont généralement senti : aussi leur choix s'est-il porté sur la lettre *k* et ont-ils proposé d'écrire *ka*, *ko*, *ke*, *ku*, *ki* pour *ca*, *co*, *que*, *cu*, *qui*. Cette idée, excellente en principe, n'a qu'un défaut, qui en a toujours empêché le succès : l'effet barbare que produit, dans les langues néo-latines, l'adoption du signe *k*, peu familier à l'alphabet latin. C'est ce que sentait le Père Isla lorsque, pour tourner en ridicule ce système, qui fait, dit-il, ressembler l'écriture aux *kyrie* de la messe, il se contente de l'appliquer à la transcription de quelquelques phrases d'espagnol (*Fray Gerundio*, lib. I, cap. V).

II. Le *g* explosif vélaire.

Le *g* latin avait abouti en espagnol à deux sons principaux : celui de vélaire sonore qu'il a encore aujourd'hui dans *gana*, *guerra*, *gloria*, *gracia*, etc., et une autre articulation, sonore également, qui, au XIII[e] et au XIV[e] siècle, était celle du *j* français (chuintante sonore) ou du moins une articulation voisine : ce son était également le point d'aboutissement d'un ancien *i* consonne latin ou roman.

De ceci, il découle deux conséquences :

1° Le signe *g* servait dans les manuscrits du XIII[e] et du XIV[e] siècle à représenter deux sons différents, qui étaient ceux que nous venons d'indiquer ;

2° Lorsque le signe *g* représente le second de ces deux sons, il alterne dans cet emploi avec le signe *i*.

Bien entendu, il résulte des règles même qui ont présidé aux destinées du *g* dans le passage du latin au castillan, que, dès les premiers monuments de cette dernière langue, c'est surtout devant les voyelles *a*, *o*, *u*, que le *g* se trouve jouer le rôle de représentant de la vélaire sonore ; et au contraire, c'est surtout devant les

voyelles *e* et *i*, qu'il a, en alternance avec *i* dans cet emploi, la valeur de chuintante sonore. Plus tard, on érigera en règle cet usage résultant des dispositions naturelles de la langue, et il sera entendu que, sauf les fautes toujours possibles des scribes, le *g* devant *a, o, u* sera utilisé seulement comme signe de la vélaire sonore, et que de même, on ne l'emploiera plus devant les lettres *e* et *i* avec la valeur d'une vélaire, mais seulement comme le signe de la chuintante sonore ; comme complément indispensable à cette régularisation d'usage, lorsqu'on voudra représenter la chuintante sonore devant *a, o, u,* on se servira exclusivement de *i* ou *j* ; et de même, lorsqu'on voudra transcrire la vélaire sonore devant *e* ou *i*, on n'aura plus recours qu'à la combinaison *gu*.

Mais au commencement du XIVe siècle, on n'en est pas encore arrivé à cette régularisation parfaite : le *g* sert encore souvent à représenter la vélaire sonore devant les lettres *e* ou *i* ; en voici quelques exemples, tirés du manuscrit de Per Abbat du *Cantar de Mio Cid* : *Burgeſes, burgeſas* (v. 17) ; *cargen* (v. 166) ; *caualge* = *caualgue* (v. 421) ; *ſigeruela* (v. 402) ; *page* = *pague* (v. 498) ; Ruegen (v. 824) ; *caualgeremos* (v. 1061) ; *Caualgedes* (v. 1461) ; *gerra* (v. 865) ; *plogiere* (v. 1047) ; *plogieſſe* (v. 2046) ; il semble que dans la forme *gẽrra* du vers 1525, ce soit la tilde qui supplée à l'absence de l'*u* : notons encore *entergedes* (v. 3227), à côté de *Enterguen* (v. 3234).

Inversement, le *g* sert quelquefois à représenter devant *a, o, u* le son de chuintante sonore ; exemples, tirés du même manuscrit : *conſego* = *conſejo* (v. 85) ; *guadalfagara* (v. 518), ailleurs *guadalfaiara* ; *conſegar* = *conſejar* (v. 1256) ; *guego* = *juego* (v. 2307).

Nous avons dit que devant *e* et *i*, pour exprimer le son de chuintante sonore, *g* alterne continuellement avec *i* dans les textes de cette époque ; exemples, tirés encore du même manuscrit : *coge* (v. 59) et *acoien* (v. 395) ; *menſage* (v. 1278) ; *menſſageros* (v. 1903) et *menſaie* (v. 627 et 975) ; *menſſaie* (v. 1453 et 1477) ; *menſaies* (v. 1834) ; *menſſaies* (v. 1188) ; *conſego* = *consejo* (v. 85), et *conſeiando* (v. 122).

Le *g* vélaire entraîne parfois, au moins dans l'écriture, la suppression de l'*u* consonne devant un *o* tonique ; en voici deux exemples tirés du manuscrit de Per Abbat : *mengo* = *menguó* (v. 2165) ; *fantigo* = *santiguó* (v. 3508).

La forme *dinno* pour *digno*, que nous trouvons au vers 2363, n'a rien qui doive nous étonner : il n'est pas vraisemblable qu'il faille interpréter ici l'*nn* comme représentant une *n* mouillée ; il ne faut y voir sans doute qu'un redoublement fautif et interpréter la graphie comme équivalant à *dino*. (Tout au plus pourrait-on admettre que le *g* s'était assimilé à la consonne suivante, donnant lieu ainsi à une *n* redoublée).

Pour l'évolution ultérieure du son de chuintante sonore représenté par *g* en alternance avec *i* ou *j*, voir chap. XI. Nous ajouterons seulement ici quelques observations relatives à l'orthographe.

¶ De même qu'anciennement la graphie *qua* équivalait tantôt à *cua* et tantôt à *ca*, de même on trouve quelquefois, dans les textes anciens, les graphies *gua* et *guo* employées pour représenter les groupes *ga* et *go*, par exemple *santi yaguo* pour *Santiago*. Mais, tandis que, pour des raisons étymologiques, l'emploi de la graphie *cua* pour transcrire le groupe *ca* était très fréquent (*nunca* s'écrivant *nunqua* parce qu'il représentait le latin *nunquam*, *catorze* s'écrivant souvent *quatorze* parce qu'il représentait le latin *quattuordecim*, etc.), l'emploi des graphies *gua* pour *ga* et *guo* pour *go* est beaucoup plus rare, et d'assez bonne heure l'orthographe a été régularisée sur ce point.

¶ La même ambiguïté que présentait la graphie *que*, équivalente parfois à *ke*, parfois à *cue*, existait pour le groupe *gue* : tantôt en effet l'*u* était muet et servait simplement à indiquer que le *g* était vélaire et non chuintant, par exemple dans *guerra*, *apague*, etc., tantôt l'*u* se prononçait véritablement, comme c'était le cas dans *averigue*, *santigue*, etc. L'usage du tréma, qui commença d'apparaître au XVII[e] siècle et devint régulier au XVIII[e], permit de remédier à cette ambiguïté, en écrivant *averigüe*, *santigüe*, etc.

¶ Nous avons déjà fait allusion (page 196) au fait que dans l'ancienne langue le *g* final de syllabe était normalement muet, par exemple dans *digno*, *indigno*, etc. Dans les mots de cette sorte, il était souvent supprimé dans l'écriture. Comme on pouvait s'y attendre, les graphies latinisantes où cette lettre était conservée ont causé, par analogie, des graphies fautives où le *g* était introduit contrairement à l'étymologie : de ce que, par exemple, on écrivait généralement *magnifico* alors que l'on prononçait *manifico*, on a été amené à écrire aussi *magnifiefto* pour *manifiefto* ; (cathédrale d'Ávila, document n° 215, 9 octobre 1469). Dans ce même texte, on trouve également *pugnir* pour *punir*.

Pour Valdés, le *g*, dans les cas de cette sorte, était simplement un luxe orthographique : son témoignage est formel : « Quando escribo para castellanos y entre castellanos, siempre quito la *g*, y digo *sinificar* y no *significar*, *manifico* y no *magnifico*, *dino*, y no *digno* ; y digo que la quito, porque no la pronuncio ». (*Diálogo de la lengua*, manuscrit de Madrid, folio 53 *bis*, éd. Boehmer, p. 371).

Cette assertion de Valdés est confirmée par l'orthographe de Herrera, toujours très soucieux de rapprocher l'écriture de la prononciation, ainsi que par l'étude des rimes des poètes et par le témoignage de Rengifo. Cuervo note également à ce sujet (sans en donner la référence précise) un passage caractéristique d'une lettre de D. Antonio Agustín à Zurita (1578) : « En las orthographías y puntos V. M. hará lo que mandare ; a mí mal me parece que se escriva de una manera y se hable de otra, como en la lengua francesa ; y pues ninguno dize *scripto*, ni *docto*, ni *sciencia*, ni *presumpcion*, no hay para qué escrivillo ». Cuervo ajoute avec raison : « Por todo lo cual se ve la sinrazón con que los preceptistas llaman licencias poéticas a estas pronunciaciones naturales de nuestros antiguos poetas ». (Notes à la grammaire de Bello, page 23).

Dans son *Arte de la lengua española castellana* (éd. La Viñaza, p. 27), Gonzalo Correas s'exprime ainsi à propos

du *g* : « Con este sonido (1) no es final, aunqe se halle en palabras ajenas final de sílaba ; como en *magno*, *enigma*, *digno*, *agnusdei*, en los cuales los Romancistas la qitan i dizen Carlo*mano*, *enima*, *dino*, *anusdei*. Mais, comme nous le remarquons plus haut (page 197), il semble que dès le début du XVII[e] siècle, les tendances « *estudiantadas* » auxquelles Correas faisait allusion ailleurs, commençaient à gagner du terrain, pour triompher plus tard dans la prononciation correcte.

---

(1) Il fait allusion au son vélaire.

CHAPITRE VIII

LES DENTALES

- Prononciation. [...]e t dans ses [...]tions normales.

Le *t* castillan normal est une dentale sourde très pure, à peu près semblable au *t* français ou italien. Sans doute, Mr Navarro Tomás observe que dans le *t* français le point de formation du son est un peu plus haut (1) que dans le *t* espagnol : pour l'articulation de ce dernier, le bout de la langue doit toucher le bord des incisives tant inférieures que supérieures (les mâchoires n'étant d'ailleurs écartées l'une de l'autre que de deux millimètres environ), et le contact de la langue se continue sur la face interne des incisives supérieures et sur les alvéoles, plus ou moins suivant le degré d'énergie de la prononciation. Dans le *t* français au contraire, d'après cet auteur, le bout de la langue descend un peu moins bas et n'arrive pas à toucher le bord même des dents. Toutefois, il convient de remarquer qu'il y a plusieurs sortes de *t* français : l'articulation de cette lettre varie en effet en France suivant les régions et même suivant les individus ; aussi l'observation de Mr Navarro Tomás s'applique-t-elle surtout au *t* de certains Français, particulièrement de nombreux individus des régions septentrionales ; car le *t* de beaucoup d'autres, notamment des Méridionaux, est semblable au *t* castillan.

Seulement, comme nous l'avons dit, le *t* espagnol doit être très pur, c'est-à-dire qu'il ne peut être suivi d'une aspiration, comme c'est d'ordinaire le cas dans les langues germaniques, ni d'un son d'*i* consonne plus ou moins marqué, comme cela se produit chez certains Français. Sans doute, on trouve bien sporadiquement

---

(1) Il l'est encore plus dans le *t* allemand, et davantage encore dans le *t* anglais.

quelques Espagnols chez qui le *t* est suivi d'une légère aspiration : personnellement nous en connaissons qui présentent à titre individuel cette particularité. Elle n'est pas choquante chez eux parce que l'aspiration est légère. Si elle était plus forte, comme cela se produit chez beaucoup d'étrangers, elle constituerait un véritable défaut.

Dans la Rioja, le groupe *tr* subit généralement une déformation particulière qui en fait une sorte de *t* mouillé : comme nous l'avons dit ailleurs (§ 60, page 124), chez les paysans des environs de Calahorra il arrive même parfois à se confondre, ou presque, avec *ch*, et il devient alors difficile de distinguer, à l'oreille, *otro* de *ocho*. A Logroño, certains sujets présentent la même tendance, mais en germe seulement.

II. Le *d* dans ses positions normales.

Le castillan possède un *d* semblable, ou à peu près, au *d* français ou italien normal : c'est une dentale sonore complètement occlusive ; elle est très pure, c'est-à-dire qu'elle ne doit être suivie d'aucune aspiration ni d'aucun son d'*i* consonne plus ou moins marqué.

Mais à côté de cette articulation parfaite, le castillan fait un usage très fréquent d'un *d* relâché que Mr Navarro Tomás appelle *d* fricatif. Son articulation diffère de celle du *d* occlusif pur en ce que le bout de la langue entre bien en contact avec le bord des incisives, mais sans former une occlusion parfaite et en laissant une ouverture par laquelle un peu d'air expiré s'échappe. L'articulation peut varier à l'infini, suivant que l'ouverture ainsi produite est plus ou moins considérable. Naturellement, la tension musculaire est moindre que dans l'articulation du *d* occlusif, puisque la prononciation est relâchée.

Dans le langage courant, le *d* occlusif se rencontre obligatoirement en deux cas : 1° en position initiale absolue, c'est-à-dire lorsqu'il est la première lettre qui vient après une pause ; 2° après les lettres *l* ou *n*, par exemple dans les mots ou combinaisons *valde*, *vender*, *el día*, *un día*, etc. (NAVARRO TOMÁS, *Manual de pronunciación española*, page 75).

Dans les autres positions, le *d* est presque toujours plus ou moins fricatif. L'atténuation paraît un peu moins marquée lorsqu'il est initial de syllabe après une consonne, par exemple dans les mots ou combinaisons *desde, perder, tres días*, etc. Elle l'est d'ordinaire un peu plus lorsque le *d* initial de syllabe est précédé d'une voyelle et suivi d'une *r*, comme dans *padre ;* enfin, l'atténuation est en général plus sensible encore lorsque le *d* est intervocalique. — Mais bien entendu, en prononciation énergique ou emphatique, les *d* appartenant aux trois catégories que nous venons de mentionner peuvent reprendre de la force et aller même jusqu'au son occlusif pur.

Le *d* fricatif n'est pas un son absolument propre au castillan. Il a dû être fréquent en vieux français où de nombreux *d* intervocaliques ont fini par tomber. Dans la prononciation correcte du français moderne il ne doit pas exister, mais on le rencontre quelquefois chez certains sujets des régions franciennes dans la prononciation de quelques expressions très usuelles, par exemple du mot *Madame*. Ce *d* fricatif peut même aller chez d'autres personnes jusqu'à l'amuïssement complet, et le même mot est alors prononcé *Maame*. — Mais ce son est plus fréquent chez les Français des régions méridionales ; on l'entend souvent, notamment, dans la prononciation du mot *adichat* ou *adichats* = « adieu ». Enfin, il est d'un usage courant en basque.

Dans la prononciation castillane normale même populaire, le *d* fricatif initial de syllabe précédé d'une voyelle et suivi d'une *r* n'arrive pas à s'amuïr (sauf peut-être dans quelques localités). Cela tient à ce que, comme nous l'avons dit, ce *d* est presque toujours moins atténué que le *d* intervocalique. Mais dans la prononciation andalouse populaire il arrive à se perdre, d'où les formes *pare* et *mare*, pour *padre* et *madre*.

Au contraire, dans la prononciation populaire des deux Castilles, le *d* fricatif intervocalique s'amuït souvent, par exemple dans le mot *adonde*, qui est alors prononcé *aonde*, dans *adentro* ➡ *aentro, puerto de mar* ➡

puerto e mar, etc. (1), ou dans les finales en *-ada*. Mais dans la prononciation correcte le *d* doit rester perceptible : tout au plus, l'amuïssement complet pourrait-il être toléré dans le langage *extrêmement familier* pour quelques mots des plus usuels, comme *nada, todo, puede*, et encore à condition que ceux-ci occupent dans la phrase une place secondaire et ne soient pas, par exemple, le dernier mot d'un membre de phrase.

Pour les finales « *llanas* » en *-ado* et *-ados*, le *d* disparaît dans la prononciation courante, même chez les personnes cultivées. Mais il réapparaît dès que le langage prend une certaine solennité, et si on l'amuïssait alors, cela produirait une sorte d'affectation, de familiarité ou de vulgarité, dont l'effet serait choquant (2). M. Navarro Tomás, dans son *Manual de pro-*

---

(1) L'amuïssement du *d* en position intervocalique dans la préposition *de*, c'est-à-dire lorsque celle-ci est précédée d'un mot finissant par une voyelle, a parfois pour effet la disparition complète de la préposition tout entière, par élision subséquente de l'*e* restant. Cette disparition se rencontre assez fréquemment dans certaines expressions courantes, en prononciation familière et rapide : ainsi s'explique probablement aussi l'expression *casa correos* pour *casa de correos*, de même que des mots comme *hojalata*, contraction de *hoja de lata*. Des cas de cette sorte se sont produits en castillan dès une date ancienne ainsi qu'en témoignent les trois premières syllabes du nom fantaisiste et burlesque du géant *Caraculiambro* (*Quijote*, 1ª parte, cap. I). En effet, si la sonore terminaison *-ambro* se retrouve dans le surnom de *Curambro*, imaginé par Don Quichotte pour le curé lorsque celui-ci mènera la vie de berger, le premier élément du mot nous offre un exemple bien clair de disparition de la préposition *de*. Mr Rodríguez Marín (*El ing. hid. D. Quij. de la Mancha*, t. I, Madrid MCMXVI, p. 100) remarque plaisamment à ce sujet : « *Caraculiambro* » « nombre burlesco que entiende todo español », dijo Cejador en su *Diccionario del* « *Quijote* ». En efecto, no es menester devanarse los sesos ni pecar de harto malicioso para columbrar de dónde sacó Cervantes el espantable nombre de este gigantazo. Todavía hoy en tierras andaluzas se oye motejar con apodo muy parecido á los carihartos ó anchos de cara ». — Cf. aussi les formes *bocacalle, bocatijera, Torrelaguna, Torrelavega* ; (cette dernière alterne d'ailleurs avec une variante *Torre de la Vega*). Le mot *telaraña* est probablement un exemple du même phénomène : cf. le bayonnais *tardagne*.

(2) Que l'on ne s'étonne pas de la contradiction qu'il y a sur ce point entre les exigences du langage familier et celles du langage soigné : des oppositions semblables se rencontrent dans la plupart des langues ; il suffira d'en citer un exemple entre mille : les

nunciación española, page 77, a si excellemment résumé les règles que l'on peut formuler au sujet de la prononciation de ces finales, que nous ne croyons pouvoir mieux faire que de reproduire ici les termes même dans lesquels il s'exprime : « En pronunciación esmerada, lenta ó enfática, en la escena, en el discurso y en la conversación ceremoniosa, la *d* de la terminación *-ado* se pronuncia *d* fricativa como cualquier otra *d* intervocálica ; pero, ordinariamente, en la conversación familiar, la *d* de dicha terminación se reduce mucho o se pierde. Entre la conservación y la pérdida completas de esta *d* fricativa suelen ser perceptibles en una misma persona, según el tono y la rapidez del lenguaje, ciertos grados intermedios de relajación. Hay, asimismo, entre las personas instruidas diferencias individuales respecto al uso predominante de una u otra variante en la pronunciación de este sonido. La conservación sistemática de la *d* de *-ado*, con articulación plena, en la conversación corriente, resultaría, sin duda, afectada y pedante ; pero, por otra parte, su omisión definitiva y completa en todo momento u ocasión, sería causa de que en muchos casos la pronunciación resultase demasiado vulgar. De los inconvenientes de seguir invariablemente uno u otro criterio, se hallan ejemplos abundantes entre los extranjeros. En tanto no se llegue a adquirir un dominio perfecto de este sonido en sus diversos matices, una fórmula práctica que puede recomendarse a los extranjeros es, sin duda, la de pronunciar en la terminación *-ado* una *d* reducida y débil, cuya articulación consista simplemente en una cierta aproximación de la

---

Français des régions franciennes, même les plus cultivés, suppriment d'ordinaire, dans la conversation courante, l'*l* du pronom *il* lorsqu'il est suivi de la forme verbale dont il est le sujet, et que celle-ci commence par une consonne ; il en est de même devant la négation *ne* ; on dit alors, par exemple : *i'veut*, *i'n'veut pas*, etc. Si, en langage familier, on faisait sentir l'*l* dans les cas de cette sorte, la plupart d'entre ces Français auraient l'impression d'une prononciation pédante. Et cependant, si un orateur (ou même simplement un professeur parlant *ex cathedra*) prononçait de cette manière, ces mêmes Français auraient l'impression d'une affectation contraire, dirigée dans le sens de la vulgarité.

punta de la lengua hacia los dientes incisivos, mediante un rápido movimiento que debe terminar antes de que la lengua alcance los bordes de dichos dientes. »

La prononciation des finales « *llanas* » en *-ado* et *-ados* donne encore lieu aux observations suivantes :

1° Il convient, lorsqu'on amuït le *d*, de ne pas faire de l'*o* un simple *u* consonne, et de ne pas dire par exemple *estau* pour *estao*, etc.

2° Il importe également, suivant une remarque de Mr Navarro Tomás, de ne pas, lorsqu'on amuït le *d*, donner à l'*a* un timbre trop vélaire, c'est-à-dire présentant un commencement d'évolution vers le son de *o* ouvert, (1) analogue par conséquent au *timbre* de l'*a* long français : ce défaut est courant dans la prononciation populaire, mais il est contraire à l'usage correct, c'est-à-dire à celui des personnes instruites et de la bonne société.

3° L'amuïssement du *d* pour les finales « *llanas* » en *-ado* et *-ados* admet des exceptions, même dans la prononciation la plus familière : les noms de famille par exemple, tels que *Maldonado*, *Delgado*, *Chapado*, etc., en sont exempts. Parmi les noms dissyllabes, certains y échappent aussi d'ordinaire ; ces mots étant courts, la suppression du *d* réduit en effet considérablement leur ossature. Malgré tout, cette suppression est courante dans quelques-uns, tels que *lado et dado*. Dans quelques autres, elle serait souvent choquante, par exemple dans le mot *grado*. La nature technique ou scientifique du terme peut ici influer pour maintenir le *d*.

4° La suppression du *d* dans ces finales est, comme nous l'avons dit, normale dans la langue populaire : il en est ainsi du moins dans les deux Castilles, en Aragon, dans les Asturies et en Andalousie, mais en Galice le *d* persiste dans la prononciation populaire et ce sont les gens instruits qui seuls prononcent *ao* pour *ado*, *aos* pour *ados*, à l'imitation des Castillans. En Amérique,

(1) Cette nuance trop vélaire de l'*a* paraît causée par le fait que les organes de la voix se préparent déjà à articuler l'*o* suivant, et ce dernier déteint, par anticipation, sur l'*a* lui-même.

le *d* subsiste, tant dans la prononciation populaire que dans celle des gens instruits (1).

Du *t* en position normale.

Dans l'état actuel du castillan, la présence d'un *t* en fin de mot ou de syllabe est contraire aux règles phonétiques de la langue, et ne peut, par conséquent, se rencontrer que dans des mots d'origine savante ou exotique. Aussi le *t* final de mot ou de syllabe subit-il, dans la langue courante ou populaire, des altérations diverses que nous allons examiner.

1° Devant une *l*, le *t* est généralement omis dans la prononciation populaire, surtout lorsqu'il se trouve dans une position autre qu'immédiatement après la syllabe accentuée, par exemple dans le mot *trasatlántico*. D'autres Espagnols traitent le *t* comme ils traiteraient un *d* placé dans les mêmes conditions, c'est-à-dire qu'ils en font un *z*, sonore ou sourd suivant leurs tendances personnelles. Dans la prononciation correcte, le *t* est articulé, soit comme un *t* atténué, soit comme un *d* atténué, c'est-à-dire qu'il cesse d'être complètement occlusif pour devenir fricatif, et qu'il est à volonté sourd ou sonore. L'atténuation peut être beaucoup plus considérable hors du contact de l'accent que lorsque le *t* suit immédiatement la voyelle accentuée ; par exemple, celui de *trasatlántico* pourra sonner beaucoup moins fort que celui de

(1) L'amuïssement du *d* pour les finales en *-ado* dans la prononciation familière fait que les personnes peu instruites se trompent parfois sur l'orthographe des finales en *-ado* et en *-ao* : d'où la plaisanterie classique « *bacalado de Bilbado* », relative aux fautes de ce genre. — Dans la province de Santander, le *d* est généralement muet chez les gens du peuple, dans les finales en *-ido*, *-idos*, *-ida* et *-idas* ; cette particularité se remarque déjà dans un texte du XVIII[e] siècle, l'*Entremés de la buena gloria*, publié par Pereda dans ses *Escenas montañesas* ; (ex. *prevenío* pour *prevenido*, etc.). Les finales en question se confondant, dans la prononciation populaire de cette région, avec les terminaisons en *-ío*, *-íos*, *-ía*, et *-ías*, il arrive souvent aux Montagnais peu instruits, lorsqu'ils cherchent à bien parler et se surveillent à ce sujet, d'introduire fautivement un *d* dans une finale où il est de trop, d'où un effet comique dont Pereda a usé en faisant parler ses types d'« indianos » ; (ex. *ambrosida* pour *ambrosía*, *Don Gonzalo González de la Gonzalera*, éd. des *Obras compl.*, p. 181).

atlas (1). — En prononciation forte ou emphatique, la dentale pourra être renforcée et devenir parfois un *t* (ou même un *d*) complètement occlusif (2).

2° Devant une *m*, par exemple dans *ritmo*, *aritmética*, les gens cultivés prononcent le *t*, mais d'ordinaire ils l'atténuent sensiblement, et, comme dans le cas précédent, la dentale peut à volonté devenir sonore. Ici encore, l'atténuation pourra sans inconvénient être beaucoup plus forte hors du contact de l'accent qu'immédiatement après la voyelle tonique, et la dentale pourra sonner beaucoup moins fort dans *aritmética* que dans *ritmo*. Les autres Espagnols font subir au *t* le traitement qu'ils appliqueraient à un *d* placé dans les mêmes conditions : ou bien ils le suppriment, ou bien ils en font un *z*, sonore ou sourd suivant leurs tendances personnelles. Nous connaissons même un Espagnol, originaire de la province de León, qui prononce *arismética* (avec une *s* sourde), et ce n'est pas par incapacité à articuler le *z*, car il le prononce parfaitement par ailleurs.

3° Devant un son de *z*, par exemple devant le *c* de *etcétera*, le *t* est presque toujours extrêmement atténué ou assimilé à la consonne suivante ; il est même complètement muet dans la prononciation populaire.

4° Le *t* final est traité, suivant les personnes et suivant les cas, de trois façons différentes : d'ordinaire, les gens instruits le prononcent comme un *t* plus ou moins atténué (par exemple dans le mot *cenit*), sauf l'exception que nous signalerons tout à l'heure ; les autres Espagnols

---

(1) La chute complète du *t* a été consacrée jusque dans l'orthographe pour la forme *Belén*, de *Bethlehem*.

(2) Les groupes *tl* et *dl*, on le sait, répugnent en général à la plupart des langues, bien que quelques-unes, comme le grec et les langues des indigènes de l'Amérique, les tolèrent sans difficulté. Le français actuel les admet également, car la suppression des *e* muets dans la prononciation l'a rendu capable de les articuler aisément : puisque *matelas* se prononce en réalité *matlas*, il est facile aux Français d'aujourd'hui d'articuler le même groupe phonique dans *atlas*. Mais le français ancien détruisait les combinaisons de cette sorte, par changement de *l* en *r* : *apôtre* ⟵ *apostle*, *épître* ⟵ *epistle*, *titre* ⟵ *title* ; voir ci-dessous, § 75, II.

le traitent comme un *d* final, c'est-à-dire que, ou bien ils le suppriment, ou bien ils en font un *z*.

La suppression du *t* final est de règle, même chez les gens instruits, dans certains mots tirés du français et terminés par *et*, par exemple *chaquet* et *carnet*. Pour le premier de ces deux mots, on tend d'ailleurs de plus en plus à écrire *chaqué*.

Le *d* en position normale.

La présence d'un *d* (c'est-à-dire d'une explosive) en fin de syllabe est contraire aux tendances de la prononciation castillane. Aussi la langue populaire rejette-t-elle ce son, soit en le supprimant, soit en l'altérant.

Nous examinerons d'abord le traitement que subit dans la langue populaire le *d* final de syllabe dans le corps des mots.

Devant un *j*, la langue populaire supprime le plus souvent le *d* : *ajetivo* pour *adjetivo*, *coajutor* pour *coadjutor*, etc.

Mais en général, les autres *d* placés en fin de syllabe dans le corps des mots deviennent des interdentales, c'est-à-dire qu'ils prennent, soit le son sourd du *z* castillan normal actuel, soit le son sonore correspondant.

L'articulation sonore est souvent préférée devant les nasales, et les mots *admirar* et *admitir* se prononcent alors *azmirar* et *azmitir* (avec *z* sonore).

Devant une sourde on prend au contraire toujours (ce qui est naturel) l'articulation sourde et *adquirir*, par exemple, est prononcé *azquirir* (avec *z* sourd).

Ce changement d'un son purement dental en un son interdental n'est que la continuation de la tendance que nous étudions ailleurs et en vertu de laquelle *portadgo*, *infantadgo* et *judgo* sont devenus *portazgo*, *infantazgo*, *juzgo*, etc.

¶ Dans la prononciation correcte, le *d*, en ces divers cas, est simplement un *d* atténué ou fricatif. Seulement, si la consonne suivante est sourde comme dans *adquirir* ou *adjetivo*, la dentale *peut* devenir sourde, c'est-à-dire qu'elle est alors un *t* atténué. — En prononciation forte ou emphatique, la dentale *peut* devenir un *d* normal

complètement occlusif, ou même un *t* normal, et cela aussi bien devant une nasale que devant une consonne sourde.

¶ Quant au *d* final, nous avons déjà vu (page 72) que dès le XVI[e] siècle il était souvent muet pour certains Espagnols. Parmi ceux-ci figuraient les Nouveaux Castillans (Valdés, Lope de Vega, etc.). Aujourd'hui encore, dans la Nouvelle-Castille et l'Andalousie, le *d* final est normalement muet dans la langue populaire. Au contraire, dans la plus grande partie de la Vieille-Castille et des régions du nord-ouest, ainsi que dans la Rioja, le *d* final a pris, dans la langue populaire et même chez beaucoup de personnes instruites, le son du *z*. Nous avons même trouvé chez un poète galicien d'un réel talent un exemple de mot en *-ad* rimant avec *paz*.

Dans les régions où le *d* final est normalement muet, il y a chez certaines personnes une tendance à le prononcer néanmoins (en lui donnant le son du *z*) dans les mots savants ou d'un usage relativement peu fréquent ; par exemple, il arrivera que des gens qui ne prononcent pas en général le *d* final diront cependant *sociedaz*, *amistaz*, *Valladoliz*, etc. (1). Cela est même devenu presque une règle pour la deuxième personne du pluriel de l'impératif (*callad*, *venid*, *corred*, etc.), où le *d* se prononce toujours d'une façon quelconque. C'est qu'en effet, dans l'état actuel de la langue, la deuxième personne du pluriel de l'impératif tend à devenir une forme littéraire : le peuple ne l'emploie plus guère : il la remplace par l'infinitif ; par suite, le mot est considéré comme savant, et d'autre part, on éprouve le besoin d'en faire mieux sentir la désinence : d'où l'usage que nous signalons.

L'habitude de prononcer comme un *z* le *d* final, originairement propre à la Vieille-Castille, tend à gagner

---

(1) Il arrive aussi que des personnes qui normalement ne prononcent pas le *d* final dans le langage courant le prononcent *z* quand elles lisent à haute voix : certains Madrilègnes qui, *en parlant*, disent toujours *Madrí* prononcent au contraire *Madriz* quand ils lisent.

du terrain, puisque, en Galice notamment, elle est aujourd'hui extrêmement répandue dans la classe cultivée. — Dans la région de Santander, il est hors de doute qu'autrefois le *d* final ne se prononçait pas, et cette pratique domine encore chez les paysans et les gens du peuple (1), mais dans la classe cultivée c'est maintenant l'autre usage qui prévaut. — Dans les Asturies nous pouvons actuellement constater la lutte entre les deux prononciations. Dans les centres importants, l'articulation *d* final = *z* domine aujourd'hui. A la campagne et dans les petites villes, le peuple ne prononce pas le *d* ; les personnes instruites mais ayant reçu une éducation populaire ou campagnarde suivent le même usage ; en revanche, celles qui ont fréquenté dans leur enfance des milieux plus cultivés donnent au *d* final le son du *z*.

¶ Mais si la prononciation populaire et même celle de personnes instruites consiste, suivant les régions, les individus ou les circonstances, tantôt à supprimer complètement le *d* final, tantôt à lui donner le son du *z*, la prononciation correcte donne lieu aux observations suivantes :

1° Dans le langage familier, on peut supprimer complètement le *d* final, sauf dans un certain nombre de mots dont l'ossature paraîtrait insuffisante si le *d* s'amuïssait totalement : ces mots sont, d'une part, les monosyllabes (*red, sed, vid, Cid*) ; d'autre part, suivant une remaque de Mr Navarro Tomás, les dissyllabes *« llanos »* (*huésped, césped* et *áspid*) (2). Nous ajouterons que le *d* se prononce également dans les deuxièmes personnes du pluriel de l'impératif : *corred, venid*, etc. :

---

(1) Pereda, par exemple, fait prononcer à ses personnages populaires *verdá* (*passim*), *ré* (*La Puchera*, éd. des *Obras completas*, p.p. 5 et 20), etc. Un autre reste de cette ancienne prononciation nous est fourni par le cri de *¡Apuyá!* par lequel le « *deputao* » réveillait, le matin, les marins de la ville, leur faisant savoir qu'il était l'heure de se lever et d'aller en mer (Obras completas, *Escenas montañesas*, p. 156 et *Sotileza*, p. 515) ; cette forme est évidemment, en effet, une deuxième personne du pluriel de l'impératif.

(2) Dans le mot *lápiz*, primitivement *lápid*, le *d* est complètement passé à *z* ; d'où le pluriel *lápices* et le dérivé *lapicero*.

cette dernière exception s'explique pour les raisons que nous avons indiquées plus haut. Il peut aussi être prononcé dans les mots qui, sans être proprement savants, ne sont pas de ceux que l'on a occasion d'employer à chaque instant et ne sont pas non plus terminés par un suffixe fréquent par ailleurs, comme le suffixe *-dad* ; ainsi beaucoup de personnes cultivées qui dans la prononciation familière n'articuleront pas le *d* final dans *verdad, sociedad, electricidad,* le feront sentir au contraire dans *abad.*

Dans ces divers cas où le *d* final est ainsi prononcé, il sonne d'une façon extrêmement faible.

En prononciation relativement soignée, le *d* final peut sans inconvénient être articulé dans tous les mots qui en comportent un dans l'écriture. Mais devant la pause il continue d'être extrêmement faible ; au contraire, dans les autres positions, il sonne un peu plus fort, à peu près comme un *d* fricatif intervocalique ordinaire : « En pronunciación relativamente esmerada, la *d* final, dentro de grupo, en contacto con cualquier sonido siguiente, recibe el sonido de la fricativa *đ* : *juventud estudiosa, libertad absoluta, edad media, edad dorada, llamadlo, escribidnos.* La *d* final absoluta, seguida de pausa, se pronuncia particularmente débil y relajada : la punta de la lengua toca perezosamente el borde de los incisivos superiores, las vibraciones laríngeas cesan casi al mismo tiempo que se forma el contacto linguodental, y además, la corriente espirada, preparando la pausa siguiente, suele ser tan tenue que de hecho la articulación resulta casi muda. (NAVARRO TOMÁS, *Manual de pronunciación española,* pages 78-79).

Dans la prononciation oratoire, le *d* final, en toutes positions, peut être renforcé et devenir même un *d* occlusif pur. Il en est surtout ainsi dans le débit des acteurs, lorsqu'ils représentent des pièces du « *género grande* ». Mais, bien entendu, une prononciation semblable paraîtrait affectée dans la conversation courante.

¶ Le fait que le *d* final se fait sentir plus ou moins dans certains cas jusque dans la prononciation familière

correcte, est incontestablement dû à une réaction de l'écriture sur le langage parlé : nous avons déjà vu que sur d'autres points également les tendances que Gonzalo Correas qualifiait d'« *estudiantadas* » ont réussi à s'imposer à la prononciation correcte et à triompher des véritables tendances de la langue, que l'articulation populaire a mieux conservées.

¶ Un défaut que les Méridionaux français doivent éviter en parlant espagnol est celui qui consiste à prononcer le *d* final comme un *t* et à dire *Madrit, verdat, festividat*, etc. Ils sont portés à cette articulation par la tendance qui veut que dans les parlers français méridionaux, les explosives sonores, en position finale, se changent en sourdes. Cette tendance existait aussi en ancien français (voir § 77, I). Mais elle a disparu du français moderne tandis qu'elle est restée vivante chez les Français méridionaux, et ceux-ci l'étendent d'ordinaire à leur prononciation des langues autres que le patois : ils disent par exemple *Jop* pour *Job, Jacop* pour *Jacob, groc* pour *grog, sut* pour *sud* (1), *Davit* pour *David*. Ils doivent donc se surveiller à cet égard en parlant castillan. — L'habitude de prononcer le *d* final comme un *t* est aussi l'une des caractéristiques de l'accent catalan, car précisément la langue catalane continue de marcher d'accord avec les parlers français méridionaux en ce qui concerne l'assourdissement des explosives sonores finales.

---

(1) Il y a six ou sept ans, dans une école d'une petite ville qui appartient linguistiquement au domaine de la France méridionale, une jeune élève qui venait des régions franciennes suscita un jour l'hilarité de toute la classe (y compris l'institutrice), parce qu'elle articulait le mot *sud* par un *d* et non par un *t* : ce petit fait montre à quel point l'assourdissement des explosives en position finale est resté une loi vivante dans le domaine français méridional, puisque l'articulation sonore en pareil cas paraissait extraordinaire et choquante. — A Bayonne, le peuple prononce *sut* lui aussi, même en liaison : ex : *sut-ouest*), mais les gens qui ont le souci de bien parler prononcent *su*, étendant par analogie aux cas de cette sorte l'amuïssement du *t* final, qu'ils savent être un des traits distinctifs de la prononciation francienne par rapport à la prononciation patoisante.

V. Observations supplémentaires sur le *d* et le *t* en positions anormales.

A propos du *d* et du *t*, il est intéressant de constater que dans la Vieille-Castille et les régions connexes (León, Galice, etc.) la tendance à changer en interdentales les dentales finales de mot ou de syllabe est encore tellement vivante que ceux qui la possèdent en castillan l'appliquent aussi, instinctivement et souvent même inconsciemment, à la prononciation des àutres langues, par exemple de l'anglais, du français ou du latin. Nous avons connu un Espagnol qui, en parlant de la maison *Old England* de Biarritz, ne manquait jamais de dire *Olz Englán*. De même, lorsqu'on fait prononcer à un Espagnol des régions sus-indiquées le mot français *malade*, si l'on veut obtenir qu'il n'articule pas du tout l'*e* muet final, très souvent il prononcera le *d* comme un *z* espagnol. Enfin, un prêtre ou un chantre de Valladolid, de León ou de Compostelle dira fréquemment *az te* pour *ad te*, *ténez* pour *tenet*, *béniz* pour *venit*, etc.

§ 75. — Historique des dentales. I. Dentales non finales de mot ou de syllabe.

En castillan, on le sait, le *d* intervocalique étymologique est souvent tombé. Mais certains *d* aujourd'hui disparus se sont maintenus plus ou moins longtemps en certaines régions : dans des textes du XV[e] siècle, on trouve encore quelquefois *frido* pour *frio* ; la forme *frido* s'est d'ailleurs conservée dans quelques noms propres, par exemple *La Fuenfrida*.

Nous n'insisterons pas sur le *d* dont Valdés signale la présence dans des formes telles que *ad aquel*. Ces formes, nous dit-il, ne sont employées que par les Aragonais. Il n'est pas étonnant que devant une voyelle le *d* final du latin *ad* se soit conservé très longtemps, puisqu'en réalité il constitue un véritable *d* intervocalique, et que précisément l'un des traits qui de bonne heure ont différencié le langage aragonais du castillan, c'est que le *d* intervocalique se maintenait en aragonais là même où il disparaissait en castillan, les Aragonais disant encore *veder* et *seder* alors qu'en Castille on disait déjà *veer* (ou même *ver*) et *seer* (ou même *ser*). Il est étonnant que Valdés n'ait pas vu l'origine latine de ce *d*. Il semble le prendre pour une sorte d'addition complètement adventice, en disant des Aragonais chez qui il signale cet

usage : « dan a la lengua lo que no es suyo ». — Il semble aussi trouver que cette articulation est moins agréable (« peor suena ») que la forme castillane *a aquel*. Enfin il ajoute : « no tienen autoridad de ninguna otra lengua que haga una cosa semejante. » (1) En ceci Valdés se trompe : alors que justement, par une bévue assez piquante, c'est dans la bouche de l'Italien Marcio qu'il met ces derniers mots, il semble oublier que justement le toscan présente une particularité semblable, avec cette différence que non seulement la préposition *a* peut prendre la forme *ad* devant un mot commençant par une voyelle, mais que dans le même cas les conjonctions *e* et *o peuvent* devenir respectivement *ed* et *od* (2).

¶ Dans les finales verbales « *llanas* » en *-ades*, *-edes*, *-ides*, auxquelles il faut ajouter la forme *sodes*, le *d* se montre caduc dès le XVe siècle. Vers la fin de ce même siècle, les types abrégés en *aes* ou *ais*, *eis*, *is*, deviennent fréquents, bien que la tradition orthographique maintienne longtemps encore dans les textes les formes pleines primitives. — Dans le manuscrit de Salamanque des œuvres de l'Archiprêtre de Hita, nous trouvons des variantes où la dernière voyelle manque en même temps que le *d* : ex. : *vos ayas fecho* (copla 777, v. 1) ; *yref* (= *iredes*, copla 1451, v. 4). Ces graphies pouvaient répondre à une prononciation réelle, mais il est difficile de dire si elles étaient dues à une apocope suivie de la chute du *d* pour éviter le groupe anti-castillan *ds*, ou s'il y a eu d'abord amuïssement du *d* intervocalique avec contraction subséquente des voyelles.

Au XVIe siècle, l'usage graphique de Valdés, en ce qui a trait aux désinences de la 2e personne du pluriel, est

(1) ms. de Madrid, f° 51, éd. Boehmer, p. 368.

(2) Dans *ad*, en italien, le *d* est apparemment celui du latin *ad* qui, devant une voyelle, s'est conservé. Dans *ed*, le *d* représente sans doute le *t* du latin *et*, traité comme une consonne intervocalique. Quant au *d* de *od*, ou bien il est dû à l'analogie de *ed*, ou bien, dans le latin *aut*, la diphtongue *au*, vu l'extrême fréquence du mot, se sera de bonne heure réduite à *o* et le *t* aura pu être traité comme intervocalique, c'est-à-dire sonorisé.

pleinement conforme à la pratique de son temps : il emploie les formes abrégées (*-ais*, *-eis*, *-is*, *sois*) partout où la voyelle de ces groupements doit porter l'accent tonique, (1) et il conserve les terminaisons anciennes avec *d* partout où elles sont « *esdrújulas* », c'est-à-dire partout où la voyelle qui précède le *d* est posttonique : pour ces dernières, on le sait, la chute du *d* n'a pas dû se produire, au moins d'une façon courante et normale, avant le milieu du XVIe siècle : Cuervo déclare, dans son édition de 1903 de la grammaire de Bello (note 90), que les deux exemples les plus anciens de flexions primitivement « *esdrújulas* » abrégées qu'il ait notées sont de 1555 et de 1572 ; pour notre part, nous n'en avons pas rencontré de plus anciens (2). Dans les œuvres de Cervantes et de Lope de Vega, les formes « *esdrújulas* » avec *d* sont toujours normales, quelquefois, bien entendu, avec syncope de la voyelle à la pénultième, par exemple *quisierdes* pour *quisiéredes*. Toutefois, comme l'orthographe et la langue littéraire sont toujours en retard sur la prononciation réelle, on peut admettre que pour ces formes la chute du *d* a dû commencer de se produire vers 1550 dans la langue usuelle bien qu'elle n'ait été définitivement reçue dans la langue écrite qu'au siècle suivant (3).

---

(1) Les types « *llanos* » en *-des* étaient tellement surannés dès le XVIe siècle, que Góngora, vers cette époque ou un peu plus tard, emploie la forme *sepades* pour produire un effet comique dans un passage où il se moque d'un homme de loi, imitant ainsi le langage vieillot des actes de procédure ; (Bibliot. de autores esp., vol. 32, page 491, col. II).

(2) Il est piquant de constater que Torquemada (*Tratado llamado Manual de Escriuientes*, 1574) s'est figuré que les formes « *esdrújulas* » en *-des* étaient d'introduction récente, et que les types primitifs étaient ceux en *-is* : «... en los verbos si no los mudamos ó trocamos, sientese la mudanza en muchas partes dellos ; porque como deciamos *enseñariais*, decimos agora *enseñariades ; leeriais*, *leeriades ; amariais, amariades ;* cosa que nunca se uso hasta el tiempo presente, ni lo hallareis escrito en ningun romance antiguo que sea bueno » ; (La Viñaza, *Bibliogr.*, col. 1152).

(3) Il n'est pas étonnant que le *d* soit tombé plus tôt dans les formes « *llanas* » que dans les formes « *esdrújulas* » : un fait tout semblable se produit actuellement : dans les finales « *llanas* » en

¶ Pour l'amuïssement du *d* fricatif intervocalique en position non posttonique dans la prononciation populaire, l'exemple le plus ancien que nous ayons noté est la forme *Vallauli* pour *Valladolid*, que le P. Isla met dans la bouche d'un paysan (*Fray Gerundio*, éd. de Madrid, 1820, t. IV, p. 125).

¶ Au XVIe siècle, le mot *vuestra* s'abrégeait ordinairement en *vuessa*, par chute du *t* entraînant après lui celle de l'*r* dans les expressions $\overline{vra}$ *merced* et $\overline{vra}$ *señoria*. Voici quelle est à ce sujet la doctrine de Valdés (*Dial. de la lengua*, ms. de Madrid, f° 59, éd. Boehmer, p. 377). Pour la première de ces deux expressions, la prononciation normale était *vuessa merced*, et celui qui eût articulé le *t* et l'*r* dans *vuestra* aurait paru « *estrangero* ». Au contraire, on disait bien, habituellement, *vuessa señoria*, mais à la rigueur on pouvait prononcer *vuestra*, sans pour cela paraître « *estrangero* ». Cette différence de traitement pour *vuestra* dans les deux expressions n'a rien qui doive nous étonner : $\overline{vra}$ *merced* était un « *tratamiento* » d'un emploi infiniment plus fréquent que $\overline{vra}$ *señoria*, celui-ci ne s'appliquant qu'à un nombre assez restreint de personnes ; dans le premier, le mot *vuestra* s'était donc plus usé et plus altéré que dans le second. — Dans l'usage tolédan de cette époque, *estrangero* paraît avoir eu le sens de *forastero* : l'auteur de *Lazarillo de Tormes*, qui était à peu près contemporain de Valdés, lui donne évidemment cette valeur dans le passage suivant (Tratado III, éd. Cejador, p. 200) : « como el año en esta tierra fuesse esteril de pan, acordaron el ayuntamiento que todos los pobres estrangeros se fuessen de la ciudad » : or Lazarillo, qui est des envi-

-*ado*, le *d* est aujourd'hui muet dans la prononciation courante, mais il se maintient dans l'« esdrújulo » *sábado ;* (la prononciation *sábao* est propre au parler populaire andalous, mais n'est pas castillane). — L'exemple le plus ancien que nous ayons rencontré de la chute du *d* dans les finales « *llanas* » en -*ado* est dans *Fray Gerundio*, où le P. Isla fait dire à un paysan *plaos* pour *prados* (éd. de Madrid, 1820, t. V, p. 107).

rons de Salamanque, se sent visé par cette ordonnance ; et plus loin *(ibid.*, p. 209), il applique le même qualificatif à son maître, originaire d'une localité de la Vieille-Castille, située à seize lieues de Valladolid. Valdés paraît donc avoir voulu dire simplement que l'articulation du *t* et de l'*r* dans *vuestra merced* était contraire à l'usage courtisan ou tolédan, le seul correct à ses yeux. Mais la prononciation pleine du mot *vuestra* devait s'être conservée dans une partie au moins de la Castille, et c'est là que l'abréviation moderne *usted* aura pris naissance, pour se répandre ensuite dans le reste du domaine castillan, à moins que le *t* de *usted* ne doive s'expliquer par une accommodation du *c* de *merced*.

¶ Notons pour mémoire la forme, d'aspect très peu populaire d'ailleurs, *bendictiones*, que nous trouvons au vers 2240 du manuscrit de Per Abbat, et où le *t* n'est évidemment qu'une graphie latinisante pour *ç* ou *c*.

¶ Le nom propre *Pedro* se présente d'ordinaire au XIII[e] et au XIV[e] siècle sous la forme *pero* (ou *per*, par apocope). Sur la disparition du *d* dans ce mot et dans quelques autres, notamment le nom propre *Peralta*, voir Menéndez Pidal, *Cantar de Mio Cid*, p. 141, et Américo Castro, *Sobre -tr- y -dr- en español*, Rev. de Fil. esp., année 1920, p.p. 57-60. — Quant à la forme *fan peydro*, elle paraît due à une contamination ; cf. Américo Castro, *ibid.*

II. Historique des dentales finales de mot ou de syllabe.

De très bonne heure, *d* alterne avec *t* à la fin des mots. Cela n'a rien d'étonnant : c'est un cas particulier de la règle en vertu de laquelle les sonores finales se changeaient en sourdes en castillan, en catalan, dans les dialectes du midi de la France et en vieux français, règle aujourd'hui encore vivante en catalan et en languedocien. Le *d* final s'est donc changé en *t* à partir d'une certaine époque, mais par tradition on continuait d'écrire souvent par un *d*.

Au début du XIV[e] siècle au plus tard (1), ce *d* ou *t*

(1) En réalité, il résulte des constatations faites par M[r] Menéndez Pidal que cette confusion était déjà un fait acquis dès le début du

final semble commencer, dans le domaine Vieux-Castillan, à se confondre avec le son du *z* espagnol actuel. C'est du moins ce qui paraît résulter, suivant une remarque judicieuse de Mr Menéndez Pidal (*Cantar de Mio Cid*, p. 223), de certaines graphies que nous rencontrons dans les textes de cette époque ; dans le manuscrit de Per Abbat, par exemple, le nom de la ville de *Calatayud* se présente sous les formes ; *calatauth* (v. 572) ; *calatayuth* (1) (v. 626 et 633) ; *calatayuh* (v. 651) ; et *calatayut* (v. 843 et 860). Déjà donc le *d* ou *t* final se confondait avec le son du *z* actuel ; et dans les mots d'un emploi un peu rare le copiste était embarrassé pour transcrire le son ; aussi hésitait-il entre plusieurs graphies (2).

XIIIe siècle : « En una carta de Marzo 1217 (A H La Vid nº 143) casi toda *t* final no agrupada está escrita *th* : « abbath, Fuentecespeth, La Vith » junto á « Fernant », y en cambio por Arauzo escribe « Araut » y por Pelaez « Pelaet » ; así como en el F Medinac., Muñoz Colecc 440, se escribe dos veces « at » por 'haz de mies' (confundiendo fascem con aciem). Estos últimos casos nos muestran la gran analogía de la *t* final con la *z*, y El Cid nos lo atestigua por su parte con *Pelayet* 3457, junto á todos los demás patronímicos terminados en *-ez*... Más claros son aún el testimonio de una carta de 1213 que escribe « uidelicez » por videlicet (A H San Millan de la Cogolla 13 *R*), y el de Berceo, que escribe una vez « liz » S Or 42 y hace rimar « Madriz » [nom d'une localité de la Rioja] : feliz : raiz » (S Dom 619, S Mill 19, 3) y vacila entre las grafías « iudgado » *cayaz* en vez de las formas corrientes « alcayat, alchaied, alcayad, alcayd, alcayde... No escasea la *t* en los patronímicos. Un documento de Oña 1228 la usa junto á *ç* : « Gonçaluet, Roiç, Diaç » ; otro de Aguilar de Campóo de 1239 pone « Lopet »..., y otro de Silos, año 1245, escribe la *t* con una especie de cedilla suscrita : « Peydret, Peyret, Garciat, Martinet » y sin tal cedilla « Roit » passim, A H Silos 5 *P*. » (*Cantar de Mio Cid*, p.p. 223-224, texte et notes). C'est même au XIe siècle au plus tard que certaines formes relevées par Mr Menéndez Pidal (*ibid.*) nous invitent à placer le phénomène de l'interdentalisation du *d* ou du *t* final de syllabe (au moins dans le domaine Vieux-Castillan et régions connexes), ainsi que celui de la réduction à des sons interdentaux du *ç* et du *z* : « Un documento del año 1063 tiene « Gundisalvit, Pelaiz, Obequit, Velasquit, Diez, Didat », etc. (Muñoz Colecc p. 229). Si la forme *alhot* pour *alfoz* citée par Baist (Rom. Forsch, IV, p. 360) comme existant dans un texte du XIe siècle est exacte, elle corrobore cette haute antiquité des deux phénomènes en question.

(1) Il semble même qu'on trouve deux fois *calatayuch* (v. 775, 777) ; mais le *t* ressemblant beaucoup au *c* dans ce genre d'écriture, peut-être faut-il lire ici encore *calatayuth*.

(2) Voir ce que nous disons de la graphie *amiftas* pour *amistad* ou *amistat*, § 79, X... *Sur un emploi curieux de* s *finale*.

Il est vraisemblable que le *d* ou *t* final de syllabe devait subir le même sort que le *d* ou *t* final de mot, c'est-à-dire commencer à évoluer lui aussi vers le son du *z* castillan, sonore ou sourd suivant les cas. Il est donc probable que dans le mot *adtor* par exemple, dès le commencement du XIV[e] siècle, le *d* avait la valeur que nous indiquons (1). Comme cette transformation était un phénomène instinctif et en quelque sorte mécanique, il est à supposer qu'elle atteignait le *t* même quand il ne devenait final de mot que par suite d'une apocope ; on peut donc croire que dans la forme *Fuſted meter* = *Fuiste te meter*, que nous trouvons au vers 3365 du manuscrit de Per Abbat du *Cantar de Mio Cid*, le *d* n'a que la valeur de la dentale ainsi évoluée.

Dans la forme apocopée *corth* pour *corte* (v. 1263 du manuscrit de Per Abbat), il est possible, et même probable, que le *th* indique encore ce son évolué (2).

Après une *n*, à la fin des mots apocopés, le *d* alterne avec le *t*, comme d'ailleurs à la fin des mots en général ; on trouve, par exemple, des formes comme *deland* (v. 641 du manuscrit de Per Abbat) et *preſend* (v. 1649 du même manuscrit) ; *Daquend* (v. 2130) alterne avec *daquent* (2137) ; *Remond* (v. 3002, 3036, 3135, 3237 et 3496) avec *Remont* (v. 3195).

Apparemment, le *d* ou *t* de ces formes était muet dès cette époque, car déjà on trouve dans les manuscrits de cette période des *t* fautifs amenés par des analogies purement graphiques : il est vraisemblable que dans *algunt* le *t* n'a jamais dû se prononcer : il doit être dû à la fausse analogie de *ſegunt ;* mais pour que cette analogie ait pu se produire, il fallait précisément que le *t* de *ſegunt* fût lui-même devenu muet (3). Nous renvoyons

---

(1) Voir cependant ce que nous disons à ce sujet, § 77, II, note.

(2) Cf. les exemples de graphies par *th* final, empruntés par M[r] Menéndez Pidal à un document de mars 1217 ; voir plus haut page 228, note. Seulement, il n'est pas absolument sûr qu'il y ait identité complète entre le cas de ces graphies où le *th* final est postvocalique et celui de *corth* où il est postconsonantique.

(3) Il est à peu près sûr, en tout cas, qu'après une *n* le *d* ou *t* final n'a jamais pris le son du *z* actuel : dans le document de mars

d'ailleurs à ce sujet à ce que nous disons page 89.

Quant au *t* final de la forme *puedent*, que nous trouvons au vers 555 du même manuscrit, il est dû évidemment, ou bien à une fausse analogie avec *daquent*, *prefent*, etc., ou bien à une graphie latinisante.

¶ Les termes dans lesquels Valdés s'exprime au sujet du groupe final *nt* dans la forme apocopée *cient* doivent s'interpréter en ce sens que le *t* était muet : « **Marcio**.... dezidme ¿ qual es mejor, escrivir *cien* sin **t** o *cient* con **t** ? — **Valdés**. Muchas vezes he stado en dubda qual tomaria por mejor, y al fin heme determinado en escrivir sin t y dezir *Un padre para cien hijos y no cien hijos para un padre.* » (*Diálogo de la lengua*, f° 57, v°, éd. Boehmer, p. 375). Les hésitations que Valdés dit avoir éprouvées à ce sujet doivent s'interpréter en ce sens qu'il se demandait s'il donnerait la préférence à la graphie la plus conforme à l'étymologie ou à celle qui correspondait le mieux à la prononciation.

¶ Devant certains noms de saints, le *t* de la forme apocopée *sant* avait continué de se prononcer alors qu'il était devenu muet devant les autres. Il en est résulté dans ce cas une mauvaise interprétation du *t*, qui a été considéré comme faisant partie du nom même du saint : d'où la forme *San Telmo* pour *Sant'Elmo* (cf. français *Saint Elme*).

Devant les noms de saints commençant par *To* ou *Do*, comme *Tomás, Tomé, Toribio* et *Domingo*, cette syllabe initiale a maintenu devant elle la syllabe analogue *to* du mot *santo*. Il y a à cette règle une exception apparente : le nom de l'île *San Tomas* dans les Antilles. Mais, suivant une remarque fort juste de Cuervo (*Gram.* de Bello, note 24), ce nom n'est qu'une transcription directe de l'anglais *Saint Thomas*, comme le prouve l'accent, qui, dans *Tomas*, est ici sur l'*o*, tandis qu'il serait sur l'*a* si le nom était vraiment castillan.

Dans *Rinconete y Cortadillo* de Cervantes nous trou-

1217 cité par Mr Menéndez Pidal, le *t* final reste sans changement après une *n*, tandis qu'après une voyelle il est transcrit par *th*.

vons une forme non apocopée devant voyelle, tout à fait anormale à cette époque : *Santo Agustin*. Il est fort possible qu'ici la forme pleine *santo* soit une simple faute d'impression de la première édition pour *san* ou *sant*, d'autant que cette faute aurait pu être facilitée par le voisinage de la même forme *santo*, déjà employée dans la phrase à quelques mots d'intervalle : « al Santo Crucifijo de Santo Agustin ». Mais il n'est pas impossible non plus d'admettre ici une autre explication : Cervantes a accueilli dans *Rinconete y Cortadillo* des formes du langage populaire sévillan, par exemple *voacé* pour *vuessa merced* ; *Santo Agustin* pourrait être aussi une forme populaire sévillane. A l'époque où se passe l'action de *Rinconete y Cortadillo* (c'est-à-dire en 1589, d'après une première rédaction conservée dans un manuscrit), la langue du peuple à Séville gardait encore des traces du dialecte local que le castillan n'avait pas achevé d'évincer : les surnoms de *Maniferro* et de *Centopiés* en sont des restes évidents. Or, précisément, la forme *Centopiés* nous révèle que cet ancien parler ne pratiquait pas, pour le mot *cento*, l'apocope que le castillan faisait et fait encore subir à son équivalent *ciento*. En effet, le castillan eût dit ici *Ciempiés* et non *Cientopiés*. Dès lors, il n'est pas interdit de supposer que les personnes qui, à Séville, conservaient le mieux les habitudes de l'ancien parler, pouvaient ne pas apocoper non plus le mot *santo* là où il l'eût été en castillan.

¶ Lorsqu'une dentale finale n'est autre qu'un *d* devenu final par suite d'une apocope, il va sans dire que si cette apocope ne se produit pas, c'est toujours sous la forme *d* que la dentale subsiste : ex. : *comede* (v. 1028 du manuscrit de Per Abbat).

Dans les groupements *dl* ou *dn* résultant de la postposition d'un pronom enclitique commençant par *l* ou *n* à une deuxième personne du pluriel de l'impératif, les exemples de métathèse (1) sont innombrables dès les

(1) Les groupes *tl* et *dl*, comme nous l'avons dit plus haut (page 218, note) répugnaient et répugnent encore au castillan. A une cer-

premiers monuments de la langue ; en voici quelques exemples, tirés du manuscrit de Per Abbat : *valelde* (v. 714) ; *yndos* (v. 833) ; *befalde* (v. 1275) ; *curialdas* (v. 1357) ; *Dandos las* (= *Dadnoslas*, v. 2081) ; *Dandos* (= *Dadnos*, v. 3468) ; *Tenendos* (v. 3580).

Nous noterons même une forme *Dand nos* (v. 273), qui est probablement une faute du copiste, mais qui, si elle devait être considérée comme ayant une valeur, semblerait indiquer, ou bien que la métathèse n'est en réalité qu'apparente et a été précédée d'une épenthèse d'*n* entre l'*a* et le *d*, ou bien, plus probablement, qu'une épenthèse de nasale pouvait se produire à l'occasion, en même temps que la métathèse ; mais, encore une fois, nous croyons plutôt à une faute du copiste.

¶ Si, dans le domaine Vieux-Castillan, dès le début du XIV[e] siècle le *d* ou *t* final de syllabe ou de mot avait pris une valeur interdentale, dans la Nouvelle Castille (1) et régions connexes il en était sans doute autrement, au moins pour le *d* ou *t* final de mot : dans ce domaine, cette lettre se prononçait sans doute encore *t*, et devait par la suite simplement devenir muette (2). Quant au *d* final de syllabe, il est difficile d'indiquer exactement quel traitement il y recevait alors : mais *a priori*, on peut supposer pour lui deux traitements possibles, dont chacun a pu avoir sa zone propre : en certains endroits il pouvait prendre une valeur interdentale, comme dans le domaine vieux-castillan ; mais dans d'autres, après

---

taine époque, le procédé de la métathèse a été employé pour les détruire, non seulement dans les 2[es] personnes du pluriel de l'impératif suivies d'un pronom enclitique commençant par *l*, mais encore dans certains mots demi-savants, comme *cabildo* ou *tilde* (ce dernier paraît d'ailleurs emprunté à une autre langue romane).

(1) Bien entendu, il ne faut prendre ici les dénominations Vieille et Nouvelle-Castille que dans un sens approximatif : nous ne prétendons pas que les limites des zones linguistiques coïncidassent exactement avec les limites territoriales.

(2) Dans la 2[e] édition de son *Manual de gram. hist. esp.* (p. 107, note 3) M[r] Menéndez Pidal signalait des graphies telles que *hereda* (= *heredad*) et *merçe* comme se rencontrant parfois dès le XIII[e] siècle. (Cette note n'a pas été reproduite dans la 4[e] édition).

avoir conservé plus ou moins longtemps une articulation simplement dentale, il a dû s'amuïr directement ; il faut bien, en tout cas, rendre compte du dualisme de traitement que révèle *trigo* à côté du suffixe *-azgo*, et précisément notre hypothèse permet d'expliquer comment le *d* a pu tomber dans un type **tridgo* ⟵ **tridego* ou *tridigo* ⟵ lat. *triticum*, alors que le groupe *dg* est passé à *zg* dans *-azgo* ⟵ *adgo* ⟵ **adego* ⟵ lat. *-áticum* : la forme *trigo* serait originaire d'une région où le *d* final de syllabe s'amuïssait. (Il ne semble pas que la divergence puisse s'expliquer ici en supposant que les mots où figurait le suffixe *-adgo* auraient été d'un emploi plus savant).

¶ Dès le XVe siècle, il est hors de doute que dans le domaine Vieux-Castillan, le *d* ou *t* final de syllabe ou de mot était déjà devenu une interdentale se confondant avec le son, sonore ou sourd suivant les cas, représenté par *z* (*ç*) et σ ou ς (1).

Pour le *d* final de syllabe dans le corps d'un mot, la tradition et l'habitude maintiennent encore la plupart du temps les graphies du type *judgar* ; mais à côté d'elles on voit déjà se glisser, dans les manuscrits du domaine Vieux-Castillan, des graphies telles que *juςgar* ; or, comme nous le verrons au § 79, X, cette forme d'ς est justement, à cette époque, l'un des représentants du son interdental. Pour le *d* ou *t* final, la tradition maintient également, d'ordinaire, l'usage du *d* et du *t*, employés indifféremment : un copiste écrira, par exemple, *yd & venjt* et deux lignes plus loin *yt & venjd* (*Lib. de buen amor*, copla 675, ms. de Gayoso) ; de même, et cela n'est pas étonnant, on trouvera souvent un *d* là où l'étymologie exigerait un *t*, par exemple dans les apocopes :

---

(1) En réalité, ce changement devait être acquis dans la prononciation dès le début du XIIIe siècle au plus tard, tout comme l'était celui du *d* final de mot en *z* dans les régions du domaine Vieux-Castillan : sans doute ils ne sont l'un et l'autre que des manifestations d'une seule et même tendance ; d'autre part, Mr Menéndez Pidal (*Cantar de Mio Cid*, p. 224) signale l'hésitation entre les types *iudgado* et *iuzgado* comme existant déjà dans Berceo.

promed pour *promete*, *conbid* pour *convite*. Mais à côté de cela nous trouvons déjà des graphies comme *ardiz*, par exemple à la *copla* 1119, v. 2, du manuscrit de Salamanque des œuvres de l'Archiprêtre de Hita, conjointement avec le type traditionnel *ardid*, qui est employé dans le même manuscrit, à la rime, à la *copla* 52, v. 1, et à la *copla* 1450, v. 1.

Dès le début du XVI[e] siècle on peut affirmer que normalement, dans la Nouvelle-Castille et régions connexes, le *t* ou *d* final ne se prononçait plus.

D'une remarque de Valdés dans son *Diálogo de la lengua*, on pourrait être amené à croire que le *d* final s'articulait encore, au moins à Tolède, lorsqu'il se trouvait en liaison : Valdés conseille, en effet, de ne pas dire *verdad es*, mais plutôt *es verdad*, pour éviter toute confusion avec le pluriel *verdades*. Cette remarque n'implique cependant pas que le *d* fût toujours prononcé à Tolède dans les cas de cette sorte : dès la fin du XV[e] siècle le *d* était caduc dans les terminaisons verbales en *-ades* quand l'*a* était tonique. Mais il pouvait bien être caduc également dans *toutes* les finales « *llanas* » en *-ades*, même dans celles qui n'étaient pas des désinences verbales : dès lors que l'on disait *amáes* ou *amáis* pour *amades*, bien des Espagnols pouvaient atténuer aussi, ou même omettre le dernier *d* de *verdades*, et par suite prononcer *verdáes*, ou quelque chose d'approchant (1) ; d'où le danger de confusion signalé par l'auteur. Nous croyons d'ailleurs que la remarque de Valdés n'a pas grande valeur : à supposer que *l'oreille* pût réellement confondre *verdad es* et *verdades*, le mal n'était pas grand : l'esprit le moins vif devait saisir immédiatement le sens exact, sans avoir même besoin du plus court instant de réflexion.

Quoi qu'il en soit, abstraction faite du cas où le mot

---

(1) En d'autres termes, il est certain que le *d* intervocalique du mot *verdades* devait s'articuler tout au plus comme un *d* atténué ou fricatif ; par suite, si dans le mot *verdad*, Valdés prononçait le *d* final quand il était en liaison devant une voyelle, ce *d*, lui aussi, devait sonner tout au plus comme un *d* atténué.

suivant commençait par une voyelle, il ressort nettement des indications de Valdés que pour lui le *d* final était d'ordinaire une lettre muette.

1° Il nous dit que si dans le mot *haze* on met l'accent sur la dernière syllabe on en fait un impératif. Donc il prononçait *hazé* pour *hazed*.

2° Valdés observe que l'on peut écrire de deux façons la deuxième personne du pluriel de l'impératif des verbes, par exemple : *toma* ou *tomad*, *compra* ou *comprad*, *come* ou *comed*. (Pour bien comprendre ce qu'il veut dire, il faut suppléer un accent sur la voyelle finale des formes qui n'ont pas le *d*, et lire *tomá* ou *tomad*, *comprá* ou *comprad*, *comé* ou *comed*). Or, Valdés déclare préférer les graphies qui ont le *d*. Comme il supprime d'ordinaire les lettres inutiles, écrivant par exemple *conceto* pour *concepto*, *dino* pour *digno*, *silaba* pour *syllaba*, etc., on pourrait croire à première vue que s'il n'a pas supprimé le *d* dans les deuxièmes personnes du pluriel des impératifs, c'est que pour lui ce *d* final n'était pas muet. Mais il faut remarquer que Valdés n'est pas toujours fidèle au principe qui consiste à supprimer les lettres muettes ; il ne les omet que lorsqu'il n'y a pas de raison sérieuse pour les maintenir ; toutes les fois qu'il lui paraît y avoir un avantage à les conserver, il les écrit. C'est ce qu'il exprime lui-même, d'une façon assez maladroite d'ailleurs, en disant (ms. de Madrid, f° 50, éd. Boehmer, p. 369) : « siempre me vereis escrivir los vocablos con las mas letras que puedo ». Précisément, Valdés avait ici des raisons très valables pour maintenir le *d* final alors même qu'il ne le prononçait pas. Lui-même indique un premier motif qui, il est vrai, n'est pas bien sérieux : il dit que s'il écrit le *d* c'est « por henchir mas el vocablo » Nous croyons qu'ici il a été dupe du principe, faux ou du moins faussement exprimé, que nous citions il y a un instant, et d'après lequel il aurait fallu toujours écrire les mots avec le plus de lettres possibles. En réalité, si Valdés écrit le *d*, c'est bien plutôt pour les raisons que nous allons exposer, encore que lui-même n'ait peut-être pas su les démêler nettement et les ait,

en ce cas, plus ou moins confusément senties plutôt que clairement vues :

1° Valdés, en écrivant le *d*, a sans doute l'intention de distinguer, dans l'écriture, la deuxième personne du pluriel de l'impératif de la troisième personne du singulier dans la plupart des verbes de la première et de la deuxième conjugaison, par exemple : *tomad* de *toma*, *comprad* de *compra*, *comed* de *come*, etc. Il aurait pu, dira-t-on, obtenir le même résultat en mettant un accent sur la dernière voyelle de l'impératif, et en écrivant *tomá*, *comprá*, *comé*, etc. A cela nous répondrons que Valdés n'a recours aux accents que lorsqu'il n'a pas d'autres moyens de distinguer l'un de l'autre deux mots qui s'écrivent avec les mêmes lettres ; il évite le plus possible l'usage de ces signes nouveaux, auxquels les lecteurs n'étaient pas habitués, et pour lesquels peu d'imprimeurs devaient posséder les caractères nécessaires (1).

2° Bien que ne prononçant plus le *d*, Valdés devait avoir conscience que le souvenir de ce *d* était encore bien vivant, puisque, d'une part, de nombreux Vieux-Castillans continuaient de le prononcer (en lui donnant, il est vrai, une articulation qui n'était plus celle d'un *d* ordinaire), et que, d'autre part, les formes métathétiques si courantes alors telles que *tomaldo* pour *tomadlo* venaient à chaque instant en rappeler l'existence. Il a donc pu penser qu'il ne convenait pas de supprimer complètement une lettre qui, en réalité, était comme la caractéristique d'une forme verbale déterminée.

3° Notons encore dans le manuscrit de Madrid du *Diálogo de la lengua*, f° 55, éd. Boehmer, p. 373, la forme *dezinos* pour *dezidnos*. Elle ne serait pas une preuve que le *d* de l'impératif ne se prononçait plus normalement, car il aurait pu tomber devant une *n* et se conserver ailleurs ; mais après les considérations que nous avons déjà émises, elle ne peut que corroborer encore nos conclusions.

---

(1) Les caractères gothiques du moins semblent n'avoir jamais comporté, au XVIe siècle, l'usage de ces signes diacritiques.

Désormais, le dualisme de prononciation du *d* final va se maintenir en langage populaire dans les pays du domaine castillan. Dans la *Breve In-ſtrvction co-ſtenant la maniere de bien prononcer et lire le François, Italien, Espagnol & Flamen*, de Gabriel Meurier (Anvers 1558), nous trouvons la règle suivante, à propos du *d* final :

« *D*, final coniointe auec vne voyelle, ſe pronōce à double & eſpeſſe langue, plus approchant à la prononciation Angloiſe, que à nulle autre, cōme Hermandad, Ciudad, ſed, merced, venid, virtud, quaſi conſormant à adh, edh, idh, udh, Angle ».

Cette règle est facile à interpréter : le *d* final précédé d'une voyelle ressemble à l'une des articulation du *th* anglais ; or, on sait que le *th* anglais est un son extrêmement voisin de celui du *z* espagnol, si voisin même qu'il n'en diffère que par une nuance. L'auteur ne fait donc qu'enregistrer l'usage de prononcer le *d* final comme *z*, qui n'était pas, nous le répétons, celui de la Nouvelle-Castille et régions connexes, mais paraît être le seul que l'auteur de la *Breve In-ſtrvction* ait connu, ou, du moins, le seul qu'il ait jugé digne d'une mention.

Lope de Vega et les poètes Nouveaux-Castillans de son temps, principalement les auteurs dramatiques, ont l'habitude de ne point tenir compte du *d* final dans leurs rimes, particulièrement de celui de l'impératif, ce qui dénote qu'ils continuaient à pratiquer l'amuïssement du *d* dans cette position. C'est également l'usage qu'a connu Oudin. Dans sa grammaire espagnole, édition de 1610, il s'exprime ainsi : « En parlant du *d* final, i'y avois compris la ſeconde perſonne du plurier de l'Imperatif qui finit touſiours en iceluy, raison pourquoy ſe fait l'accent graue ſur la dernière d'icelle, comme *amàd, hazèd, comèd, venid*, &c. Mais il eſt à noter que les Eſpagnols en parlant ordinairement ne ſont point ſonner ledit *d*, laiſſant toutesfois l'accent ſur la vocale qui le precede, cōme : *amà, hazè, comè, dezî*, au lieu de *amad, hazed, comed, dezid*, &c. Excepté *Oyd*, qui ne perd iamais le *d* ». (L'édition de 1659 donne la raison de cette exception, en ajoutant : « A cauſe qu'il ſembleroit que

ce fuſt la premiere perſonne du preterit parfait »).

¶ Cependant, les tendances « *estudiantadas* » dues à la réaction de l'écriture sur la prononciation devaient dès cette époque avoir pour effet, chez beaucoup d'Espagnols, de faire articuler réellement le *d* final comme un *d* atténué. Déjà nous avons vu que Valdés prononçait peut-être ainsi le *d* final du mot *verdad* quand il était en liaison devant une voyelle. Cette tendance avait pu se développer depuis, surtout dans les régions où le *d* final était normalement muet, plutôt que dans celles où il était articulé *z*, car il est plus facile de se mettre à prononcer légèrement une lettre jusque-là muette que de substituer, pour une lettre réellement prononcée, une articulation à une autre. Un témoin de ce nouvel usage est Gonzalo Correas : d'après lui, en effet, le *d* final se prononce comme un *d* intervocalique : par conséquent, c'est bien un véritable son de *d*, mais atténué et fricatif : (1) « Yo considero en esta letra otro sonido diferente en medio i fin, de cuando está en principio, qe se haze mas estendida la lengua en ancho, i apartada de los dientes de arriba, i mas flojo ; como se podrá notar en *dedo, dido,* lo*do*, mer*zed, Zid,* Ma*drid,* i en to*dos*. Algo sienten desta diferenzia los Griegos, Hebreos i Arábigos. No sé si alguno acá habrá reparado en ello ; ni es menester, ni yo quiero enseñar tales filaterias : solamente lo he tocado para qe nos sirva de argumento para retachar ótras qe nos introduzen del Latin ». (*Arte de la lengua española castellana*, 1626, éd. La Viñaza, p. 26). D'autre part, faisant remarquer que lorsque deux mots se suivent, si le son final du premier et le son initial du second sont identiques, ils se réduisent à un seul dans la

(1) Nous venons de dire que la tendance à articuler réellement le *d* final véritable bien qu'atténué a dû se développer d'abord dans les régions où le *d* final était normalement muet, plutôt que dans celles où il était prononcé comme un *z*. L'exemple de Correas semble précisément corroborer cette hypothèse : ce grammairien était extrémègne, et l'Extrémadure, dont les tendances de prononciation sont en général assez semblables à celles de l'Andalousie, était et continue d'être parmi les régions où le *d* final est muet dans le langage populaire.

prononciation, il inclut le *d* parmi les lettres qui subissent ce traitement : « I si admitiesemos una tan errada observacion, debiamos admitir, como qeda dicho, todas las qe hai en concursos de otras letras, como las qe se pueden hazer de todas las 7 finales **d, l, n, r, s, x, z**, si están en fin de dizion, i se siguen las mesmas en prinzipio de la siguiente, que se escurezen ó *enmudezen*, como lo echará de ver cada uno en el hablar ordinario juntando tales diziones Pare*d d*elgada, ma*l l*ogrado, Jua*n N*uñez, lo*s s*eñores, el relo*j j*ime, nari*z z*errada, Juan Pere*z Z*apata, no las pronunziando despazio ni apartando las palabras, qe si se apartan de espazio, bien se podran pronunziar » ; (*ibid.*, p. 30).

En ce qui concerne les deuxièmes personnes du pluriel des impératifs, Correas admet les formes sans *d* et les formes avec *d* : « habed o habé vosotros ». Il s'exprime ainsi à ce sujet : « El imperativo no tiene mas que dos personas, 2ª singular i 2ª plural, i la plural mas de ordinario se usa cortada la **d** (1) final por eufonia : *Amad, amá* ; (2) *Temed, temé ; Confundid, confundí ;* i entónzes para distinzion será bien escrivir el azento sobre la última vocal, qe es donde se pronunzia i le tiene, i aun apóstrofe fuera bueno » ; (*ibid.*, p. 173).

¶ Quevedo (*Buscón*, éd. Américo Castro, Madrid, 1911, p. 76) met plaisamment dans la bouche d'une « ama » plus prétentieuse qu'instruite une forme *Conquibules*, qui est une altération des premiers mots du psaume ou symbole *Quicunque vult salvus esse*, si populaire autrefois en France et sans doute aussi en Espagne. Il est possible que l'*s* y provienne du *t* de *vult* par l'intermédiaire d'une articulation *vulz* ou *bulz*, analogue à la prononciation *Olz Englán* pour *Old England*, signalée plus haut. Cf. la variante *qüicumquibus* qu'on lit dans un

---

(1) L'édition de 1909 porte ici â ; mais le sens exige évidemment qu'on lise *d*.

(2) L'édition de 1909 porte *amé* : mais le sens exige évidemment qu'on lise *amá*.

extrait, daté du 2 juin 1647, du testament du capitaine Diego de Castro, fait à Madrid le 15 mai 1625 ; (cité par H. P. Cazac, *Le philosophe Francisco Sánchez... et les maisons galiciennes de Castro*, Madrid, 1908, p. 47). — L'*s* initiale de *salvus* a pu exercer ici une influence assimilatrice.

CHAPITRE IX

LES DENTALO-SIBILANTES (*z* et *ç*)

§ 76. - Prononciation.
I. Prononciation sourde normale.

Il existe en castillan un son interdental (1) analogue au *th* dur anglais. Dans l'orthographe actuelle il est toujours représenté par *c* devant les voyelles *e* et *i*, sauf quelques très rares exceptions, comme les noms propres *Zenón* et *Ezequiel* ; dans les autres positions, il est représenté par *z*. Son articulation est continue, et normalement elle est sourde ; toutefois, elle se transforme en sa corrélative sonore dans certains cas que nous indiquerons plus loin.

Le *z* espagnol, avons-nous dit, est analogue au *th* dur anglais. Certains linguistes se sont cependant élevés contre ce rapprochement, devenu courant dans les grammaires : ils vont jusqu'à prétendre que ce seraient deux sons absolument différents (Saroïhandy, *Bull. hisp.*, p. 203). A notre avis, il y a encore plus d'exagération dans cette théorie que dans l'opinion contraire traditionnelle. En réalité, le son espagnol et le son anglais sont du même genre : leur procédé général d'articulation est identique, et ils ne diffèrent l'un de l'autre que par une nuance : d'après Mr Navarro Tomás, le son espagnol est simplement un peu plus interdental et un peu plus énergique. Nous ajouterons qu'au point de vue

(1) Le terme *interdental* est la meilleure désignation pour le son du *z* castillan. Néanmoins, dans le titre de cette partie de notre travail, nous avons employé le terme *dentalo-sibilant*, qui est plus général et moins précis, et par suite a l'avantage de pouvoir s'appliquer, dans toutes les périodes de leur histoire, aux phonèmes que nous étudions dans ce chapitre, depuis l'époque primitive où ils étaient encore des sons doubles, jusqu'aux époques ultérieures où ils ont pris une valeur interdentale.

de l'impression auditive le *th* dur a l'air, du moins chez certains Anglais et dans quelques cas déterminés, d'un *z* espagnol qui aurait dessiné un commencement d'évolution à peine perceptible vers le son de *f* ; inversement, on pourrait dire que le *z* espagnol a l'air d'un *th* dur anglais qui dessinerait un commencement d'évolution à peine perceptible vers le son de *s*.

Les étrangers doivent avoir soin de ne pas articuler trop fort le *z* final à la pause : on sait d'ailleurs que dans la prononciation castillane les consonnes finales, hors les cas d'emphase, sont presque toujours prononcées avec une tension musculaire un peu inférieure à la normale.

sation

Le *z*, comme nous l'avons dit, prend parfois le son sonore corrélatif à son articulation sourde normale. Cela se produit mécaniquement, chez la plupart des Castillans, lorsque le *z* est immédiatement suivi, normalement ou accidentellement, d'une consonne sonore (*b* ou *v*, *g* vélaire, *d*), par exemple dans les mots ou les groupements *haz bien*, *juzgar*, *hallazgo*, etc.

Chez beaucoup d'Espagnols, le *z* devient également sonore lorsqu'il est immédiatement suivi, normalement ou accidentellement, d'une des lettres *l*, *m* ou *n* : ex. : *hazlo*, *bizma*, *felizmente*, *torrezno*, *cruz nueva*, etc. Nous verrons plus loin que l'*s* donne lieu à une observation semblable : elle aussi peut devenir sonore devant les lettres *l*, *m* ou *n*. Mais il faut observer que la sonorisation du *z* est infiniment moins générale que celle de l'*s* : devant les lettres *l*, *m* ou *n*, on peut dire que la sonorisation de l'*s* est l'usage normal, et son maintien comme sourde l'exception ; pour le *z*, au contraire, extrêmement nombreux sont les Espagnols qui le maintiennent sourd devant les consonnes en question ; il n'y a donc pas parallélisme absolu sur ce point dans le traitement des deux lettres, et beaucoup d'Espagnols qui sonorisent l'*s* ne sonorisent cependant pas le *z*.

En prononciation lente ou emphatique, les *z* sonores redeviennent automatiquement sourds dès qu'il n'y

a plus contiguïté immédiate avec la consonne suivante.

III. Particularités relatives au *z* suivi de certaines consonnes.

Lorsqu'un *z* est suivi, normalement ou accidentellement, et sans aucun arrêt, d'un *t* ou d'un *d*, il se produit dans l'articulation de la dentale une modification qui a pour effet de déplacer le point de formation du son. On pourrait dire que le phénomène est une semi-assimilation, car dans le timbre de la dentale il se produit un léger changement : l'oreille a alors, pour le *t*, la sensation d'un son intermédiaire entre un *t* normal et un *z* castillan sourd, bien que peut-être plus voisin de *t* que de *z* ; et de même, pour le *d*, elle croit entendre un son de *d* en voie d'évolution vers un *z* sonore. Bien entendu, pour que ces modifications se produisent, il faut que la prononciation soit rapide, car si elle est lente ou emphatique, le *t* ou le *d* redeviennent normaux.

Devant une *r*, par exemple dans le nom propre *Vélez Rubio*, le *z* s'amuït habituellement, ou plutôt s'assimile, comme il arrive pour l'*s* dans la même position.

IV. Certains *d* et certains *t* sont prononcés *z* par beaucoup d'Espagnols.

Nous avons dit, à propos des dentales, que le *d* (et même le *t*) final de mot ou de syllabe, prend chez beaucoup d'Espagnols, au moins dans certains cas, soit le son du *z* sourd, soit même quelquefois le son du *z* sonore. Nous ne reviendrons pas sur ce point ; nous nous contenterons de renvoyer au chapitre concernant les dentales.

V. De divers défauts relatifs à la prononciation du *z*.

Nous verrons, à propos de l'*s*, que dans quelques régions de l'Andalousie on prononce cette lettre avec le son du *z* : c'est le défaut que l'on appelle *ceceo* ; (en dehors de l'Andalousie le *ceceo* se rencontre aussi chez certaines personnes, à titre de défaut individuel, tout comme en France le blèsement). Mais un autre phénomène plus général en Andalousie, notamment dans les provinces de Séville et de Cordoue, est le fait inverse, c'est-à-dire le *z* prononcé comme la lettre *s*, et complètement confondu avec elle. Seulement, l'*s* andalouse

n'étant pas identique à l'*s* castillane (1) (§ 78, V), les Andalous qui prononcent le *z* comme l'*s* le rendent entièrement semblable à leur *s* andalouse, et non à une *s* castillane. Ce défaut, appelé *seseo*, n'est pas spécial à l'Andalousie : on le retrouve dans toutes les régions de l'Espagne où il existe, à côté du castillan, un dialecte ou une langue ignorant le son du *z* castillan, c'est-à-dire la Galice, le pays basque, (2) la Catalogne et le royaume de Valence. Seulement, dans ces diverses régions, la plupart des gens instruits savent, malgré tout, prononcer correctement le *z*, et le *seseo* ne se rencontre guère que chez le peuple et dans la partie la moins instruite de la classe moyenne, tandis qu'en Andalousie il est presque général, et les gens instruits eux-mêmes n'y échappent que difficilement.

En Andalousie, le *seseo* se complique d'un autre défaut : celui qui consiste à atténuer, en le transformant en une sorte d'aspiration, le *z* final de mot ou de syllabe : ce traitement, chez les Andalous, n'est d'ailleurs pas spécial au *z* : il est normal pour l'*s*, et ne s'applique au *z* que par suite de sa confusion avec l'*s*.

En Amérique le *seseo* est presque général. Il paraît toutefois que l'articulation correcte du *z* s'est conservée dans certaines régions ; mais comme le *seseo* est la prononciation des grands centres, l'articulation interdentale correcte est considérée là-bas comme une prononciation provinciale et même paysanne.

Dans beaucoup de régions de l'Amérique, notamment à Cuba, le *seseo* se complique, comme en Andalousie, de l'atténuation en aspirée du *z* final de mot ou de syllabe.

Enfin, pour l'Extrémadure, la prononciation du *z* donnerait lieu à peu près aux mêmes observations que pour l'Andalousie.

---

(1) L'*s* castillane est en effet teintée de chuintement, tandis que l'*s* andalouse (du moins en position prévocalique) est une sifflante pure à peu près semblable à l'*s* sourde française ou italienne.

(2) Les Basques changent d'ordinaire le *z* castillan en un *z* basque, qui est semblable à l'*s* française ou italienne.

§ 77. — Historique des dentalo-sibilantes. I. Périodes primitives.

La distinction, *dans la prononciation*, d'un phonème dentalo-sibilant sourd et d'un phonème dentalo-sibilant sonore a forcément existé de toute antiquité en castillan, ainsi qu'il ressort de considérations que nous avons exposées ailleurs (voir § 22 et 23) (1). Seulement, à l'origine, le signe graphique normal que le castillan employait pour représenter aussi bien le phonème sourd que le phonème sonore était la lettre *z*. Le choix de ce signe était tout naturel ; vers l'époque où le latin populaire est devenu le castillan, les deux phonèmes dentalo-sibilants consistaient l'un et l'autre en une dentale suivie d'une sifflante : *t + une sifflante sourde*, d'une part, pour le phonème sourd ; *d + une sifflante sonore*, d'autre part, pour le phonème sonore.

Or, précisément, la lettre *z* représentait dans l'alphabet grec et dans l'alphabet latin le groupement *dental + sifflante* : d'où son adoption immédiate, avec la même valeur, par les alphabets romans. (On sait d'ailleurs qu'en toscan la lettre *z* sert aujourd'hui encore à représenter les deux groupements *dentale sonore + sifflante sonore* et *dentale sourde + sifflante sourde*).

Malgré tout, par une habitude graphique venant du latin, les scribes employaient parfois le *c*, aussi bien,

---

(1) De l'examen des graphies normales de l'orthographe castillane définitivement constituée telle qu'elle apparaît au XIVe siècle, il résulte qu'*en position prévocalique* le son sonore et le son sourd existaient bien respectivement dans tous les cas où l'on devait s'attendre à les rencontrer. Pour les mots d'origine latine, c'est bien la sonore que l'on trouve partout où le phonème d'où provient la dentalo-sibilante devait, à un moment donné, être devenu sonore comme se trouvant ou s'étant trouvé en position intervocalique ; (dans ces mêmes cas, le phonème correspondant est également sonore en français ou en « langue d'oc », sauf quelques exceptions faciles à expliquer) ; et c'est bien la sourde que l'on trouve lorsqu'en vertu des lois générales de la phonétique des langues romanes le phonème latin devait rester sourd ; (ici encore il y a accord avec le français et la « langue d'oc »). De même, dans les mots d'emprunt, on trouve bien la sonore ou la sourde suivant que le mot étranger (arabe par exemple) qui a fourni l'emprunt présente lui-même une sonore ou une sourde. Nous croyons inutile de faire ici une énumération détaillée d'exemples, la question ayant été magistralement traitée par Cuervo dans ses *Disquisiciones sobre antigua ortografía y pronunciación castellana*, p. p. 15-22. (Rev. Hisp. mars 1895).

d'ailleurs, pour représenter le son sonore que pour représenter le son sourd. Par exemple, on conçoit qu'un copiste habitué à écrire les formes latines *feci*, *fecerit*, etc., dût être amené tout naturellement à employer quelquefois le *c* dans les formes castillanes correspondantes ; d'où certaines graphies comme *ficieret*, dont Mr Menéndez Pidal donne des exemples empruntés aux *Glosas Silenses ; (Cantar de Mio Cid*, t. I, page 213).

En résumé, à l'origine, le *z* est le signe normal pour représenter aussi bien le son sourd que le son sonore. Cependant on trouve quelquefois, devant *e* ou *i*, la lettre *c*, par un reste de graphie latine.

Mais, dans l'écriture dite wisigothique, c'est-à-dire la véritable écriture espagnole ancienne, la lettre *z* avait ordinairement une forme particulière : le trait supérieur se recourbait de façon à former une sorte de *c* ; et comme cette partie de la lettre s'inscrivait dans le corps même de l'écriture, les deux autres traits du *z* se trouvaient rejetés au-dessous, si bien que l'ensemble de la lettre figurait un *c* avec un *z* souscrit, le trait inférieur du *c* constituant en même temps le trait supérieur du *z*.

A l'époque où l'écriture française, dite gothique, commencera à se répandre en Espagne, il arrivera souvent que les copistes, connaissant forcément les deux écritures, mêleront à leur écriture gothique des *z* wisigothiques. Ils s'y croiront d'autant mieux autorisés que l'écriture gothique elle-même, dans sa période primitive, connaissait deux formes de *z* : l'une, de beaucoup la plus fréquente, où le trait supérieur s'inclinait à son extrémité gauche ; l'autre, où ce trait remontait, au contraire, en se recourbant. Bien que dans cette dernière forme la partie recourbée n'eût pas aussi nettement que dans l'écriture wisigothique la forme d'un *c*, et qu'au lieu d'occuper le corps même de l'écriture elle fût placée au-dessus, il n'y en avait pas moins entre cette forme de *z* et le *z* wisigothique une certaine ressemblance générale dont les scribes pouvaient s'autoriser pour mêler souvent à l'écriture gothique la forme de *z* proprement espagnole. Avec le temps, l'emploi du *z* wisigothique dans les manuscrits en écriture française se

répandra de plus en plus. Mais, à cause de l'aspect même de ce signe, les scribes finiront par y voir une forme particulière de *c* : de cette erreur d'interprétation, Mr Menéndez Pidal (*ibid*, page 217) cite un exemple curieux : un scribe à écriture gothique est chargé de recopier un document en écriture wisigothique de l'année 1070 ; dans ce texte revient fréquemment le nom propre *Acenarez* ; les premières fois qu'il se présente, le copiste prend le *z* pour un *ç* et le transcrit comme tel ; mais ensuite il arrive au mot *anatematizatus*, et il s'aperçoit alors que le signe qu'il a pris jusque-là pour un ç n'est en réalité qu'un *z*, puisque ce mot latin n'a jamais pu s'écrire que par un *z* et non par un *ç* ; il s'est rendu compte désormais de la valeur exacte du signe qu'il avait d'abord mal interprété, et dorénavant, toutes les fois que le mot *Acenarez* se présentera encore dans le reste de l'acte, il transcrira correctement la lettre finale par un z. .

A mesure que, de plus en plus, les scribes d'écriture gothique oublieront la valeur véritable du *z* wisigothique, et que pour eux l'élément principal deviendra, non pas les traits inférieurs placés sous le corps de l'écriture, mais la partie arrondie en forme de *c* qui occupe ce corps, ils amoindriront l'importance des traits inférieurs : ou bien ils les traceront d'un trait plus fin que le reste de la lettre, ou bien ils réduiront l'ancienne ligne brisée à un petit zigzag.

Il est possible, d'autre part, que la confusion du *z* wisigoth avec le *ç* ainsi obtenu ait été favorisée encore par l'usage sporadique (qui commence à se manifester dès le XIIe siècle, et dont nous donnerons des exemples empruntés au manuscrit de Per Abbat) d'employer quelquefois le *c* pour représenter la dentalo-sibilante sourde ou sonore devant les voyelles *a*, *o*, *u*, ou devant une liquide, usage qui d'ailleurs n'a pas prospéré.

En résumé, vers 1225, voici quelle est à peu près la situation :

1° Dans l'écriture wisigothique, le *z* continue d'être le signe normal pour représenter la dentalo-sibilante sourde ou sonore ; exceptionnellement, on trouve encore quel-

quefois *c* devant *e* ou *i* : sur ce point, les choses n'ont guère changé ;

2° Dans l'écriture gothique, le *z* est également le signe normal pour représenter la dentalo-sibilante sourde ou sonore ; et sa forme la plus habituelle est celle où l'extrémité gauche du trait supérieur est légèrement inclinée ; quelquefois on trouve *c* devant *e* ou *i*, tout comme dans les manuscrits en écriture wisigothique, par un reste de graphie latine ; quelquefois encore, bien qu'exceptionnellement, on trouve soit un *z* wisigothique pur, soit un *z* wisigothique transformé et devenu un ç. — Avec le temps, le *z* wisigothique pur ou altéré et son dérivé le ç allaient devenir d'un emploi de plus en plus fréquent dans les manuscrits gothiques postérieurs.

Mais nous avons dit qu'à l'origine le signe employé, quel qu'il fût (*z* wisigothique pur ou altéré en ç ; *z* français ; ou même *c* devant *e* ou *i*), servait aussi bien à représenter la dentalo-sibilante sourde que la dentalo-sibilante sonore. C'est seulement au début du XIIIe siècle qu'apparaît, d'abord tout à fait sporadiquement, une tendance à spécialiser les signes. On commencera par rejeter l'emploi du *z* wisigothique, pur ou transformé plus ou moins complètement en ç, à la fin des mots. En même temps, en position prévocalique, on réservera *z* pour représenter le son sonore, et le *z* wisigothique ou le ç pour le son sourd ; (voir des exemples dans l'édition de Mr Menéndez Pidal du *Cantar de Mio Cid*, t. I, page 221). C'est à partir de 1240 (1) que dans les textes castillans la distinction commence à se généraliser.

---

(1) Voir Menéndez Pidal, *Cantar de Mio Cid*, page 221. — On voit combien est fantaisiste l'hypothèse de Mr Cotarelo (*Fonología...*, pages 51-52) en vertu de laquelle la régularisation de l'emploi du *z* et du *c* ou ç serait due uniquement ou principalement à l'autorité et à l'influence des publications de Nebrija. Il est d'ailleurs un fait qu'on ne doit pas perdre de vue dans cette question : il fallait bien que l'usage suivi par Nebrija fût basé lui-même sur une réalité vivante pour qu'il écrivît par un *z* des mots que l'étymologie l'eût invité à écrire par un *c*, comme *hazer* et *dezir*. — Sur l'orthographe traditionnelle consacrée par Nebrija, et sur ses rapports avec l'étymologie, voir le magistral résumé de Cuervo (*Disquisiciones...*, pages 16 à 22). La précision de l'exposé contraste singulièrement

Dans les textes aragonais, elle est beaucoup plus tardive ; des indications que donne Mr Menéndez Pidal, il ne semble pas qu'elle se soit établie avant le XIVe siècle.

Il se présente ici une difficulté : la dentalo-sibilante finale de mot était-elle sonore ou sourde ?

Ford, *Old Spanisch Sibilants*, pages 94-97, croit que la dentalo-sibilante se prononçait sourde quand, d'après les règles phonétiques ordinaires, elle devait l'être étymologiquement et ne se trouvait finale que par la chute d'un *e* atone postérieur, comme dans *foz*, *coz*, et que peut-être elle était sourde également lorsque, d'après les règles phonétiques ordinaires, elle eût dû être sonore si la voyelle suivante ne fût pas tombée, par exemple dans *boz*, *paz*, etc. En somme, Ford penche pour la théorie qui voit dans le *z* castillan final ancien une sourde. Elle peut s'appuyer sur le fait que dans cette langue les autres consonnes finales sonores devenaient sourdes : le castillan ancien paraît avoir été rebelle aux sons sonores en fin de mot : il serait étrange, semble-t-il, que seule la dentalo-sibilante eût fait exception à cette règle.

M. Menéndez Pidal, au contraire, croit que le *z* final

---

avec le désordre qui caractérise l'espèce de réfutation que Mr Cotarelo (*Fonologia...*, pages 52-56) a essayé d'opposer à l'argumentation du grand philologue colombien : au lieu d'examiner attentivement chacune des lois énoncées par Cuervo et par les autres romanistes modernes sur la question, et de se rendre compte si les explications proposées par eux pour les exceptions (généralement plus apparentes que réelles) sont raisonnables, il n'a vu, dans toutes ces discussions, qu'un amas de propositions capricieuses et contradictoires ; il accorde aux exceptions, qui sont en nombre infime par rapport aux cas réguliers, une importance exagérée, et il ne paraît même pas avoir remarqué que les philologues en question sont d'accord sur tous les points essentiels. Il mêle d'ailleurs les uns avec les autres des cas complètement différents, par exemple celui du *z* préconsonantique (*vizconde*, *gozque*, *mezclar*, etc.) avec celui du *z* prévocalique. Ajoutons qu'il commet des erreurs manifestes, comme celle qui consiste à donner la forme *veces* (par un *c*) comme étant la forme normale ancienne. Il voit une difficulté dans la question, pourtant si simple, du pluriel *coces*. Si rien ne paraît clair à Mr Cotarelo, aveuglé par le parti-pris de soutenir que la prononciation du castillan n'a guère changé depuis les temps les plus reculés, c'est que lui-même a tout brouillé.

avait une valeur sonore. Il base cette opinion sur les considérations suivantes :

1° L'orthographe a toujours été constante à employer à la fin des mots le *z* et non le *ç*, même lorsque l'emploi de ces deux signes se fut régularisé ; or, devant une voyelle, le *z* représentait le son sonore ; il est vraisemblable qu'il avait encore la même valeur lorsqu'il était final. Et allant au devant d'une objection possible, M. Menéndez Pidal ajoute : « No puede alegarse que el escribir *ç* final se prestaba á confusiones por olvido de cedilla, pues tales confusiones siempre serían menores que medial ó inicial, ya que el sonido de *k* final era rarísimo ; ¿ y por qué se había de escribir *vençremos* junto á *vezcamos*, « *falleçrá* » junto á « *falleztra* », si en ambos casos se pronunciaba sorda ? » (*Cantar de Mio Cid*, p. 194).

2° L'aljamía emploie à la fin des mots un *zay* sonore ; or, l'aljamía n'est pas un calque mécanique de l'écriture latine, et de même qu'elle a confondu en *x* les lettres *s*, *ss* et *x*, parce qu'elle ne les distinguait pas dans sa prononciation, elle aurait pu confondre avec le *ç* le *z* final si elle n'eût pas prononcé sonore cette dernière lettre.

3° On ne peut tirer argument, en faveur du *z* final sourd, de ce que, dans certains cas, lorsque ce *z* redevient intervocalique, il s'écrit *ç* : (*pez*, *peçes* ; *estoz*, *entonçe*) : pas plus que des formes *barnax* pour *barnage*, *nuef* pour *nueve*, on ne peut conclure que l'*x* final et l'*f* finale étaient sonores.

4° Le castillan ancien était rebelle au son de la dentalo-sibilante sourde à la fin des mots : c'est du moins dans ce sens que Mr Menéndez Pidal croit devoir interpréter les deux textes suivants, l'un de Torquemada, antérieur à 1574, où il est dit que le *z* se met à la fin des mots « porque puede pronunciarse con más descuido, como dezimos *vejez* y *López*, lo que no podemos hazer con la *c*, y así nunca en el romance castellano se hallará puesta en el fin de ninguna dición », et un autre de Juan de Luna (1623) où il est dit que le *z* remplace le *ç* « en fin de las sílabas ó dicciones donde la *ç* no puede estar ».

Nous examinerons plus loin la valeur de ce quatrième argument. Le troisième exprime une idée fort juste, mais n'a qu'une valeur négative. Quant aux deux premiers ils sont très forts. Néanmoins, ils ne nous ont pas pleinement convaincu, et nous les discuterons tout à l'heure. Nous pensons plutôt que la vérité serait dans une troisième hypothèse, que nous allons d'abord exposer avant d'entrer dans le détail de l'argumentation.

Nous croyons, pour notre part, que le *z* final était normalement sourd, mais qu'il devenait (ou plutôt, dans un grand nombre de cas, *redevenait*) sonore quand il se trouvait en liaison soit devant une consonne sonore, soit devant une voyelle. Lorsque le mot *paz*, par exemple, se trouvait à la pause, le *z* était sourd; mais lorsqu'on disait *paz en la tierra*, il devenait sonore. Si c'est bien ainsi que les choses se passaient, le traitement des consonnes finales en castillan ancien se trouvait régi par la même grande règle générale qu'en ancien français et qu'en gascon ou languedocien tant ancien que moderne, règle que l'on peut formuler ainsi : à la fin des mots, les explosives sonores deviennent sourdes, qu'elles soient ou non en liaison; au contraire, les continues sonores deviennent sourdes si elles ne sont pas en liaison, mais en liaison elles restent sonores; et même il y a plus : en liaison, les continues sourdes elles-mêmes deviennent sonores.

De cette règle, nous allons donner des exemples :

D'abord, en ce qui concerne les dialectes de la France méridionale, elle est toujours vivante : si vivante même, que les Gascons et les Languedociens l'étendent inconsciemment et irrésistiblement à leur prononciation des autres langues; en ce qui concerne, notamment, la prononciation sonore de l'*s* finale, on constate qu'il est presque impossible à un Gascon ou à un Languedocien qui apprend l'espagnol de prononcer correctement l'*s* sourde finale du premier mot dans des groupements tels que *los amigos, los he visto, nos ha visto*, etc. ; invinciblement, il fera entendre une *s* sonore ; et ce n'est pas par incapacité à articuler correctement par ailleurs le son de *s* sourde, puisque le même individu qui pronon-

cera fautivement une *s* sonore dans les cas que nous venons de signaler prononcera au contraire sans difficulté l'*s* sourde dans des mots tels que *casa*, *rosa*, etc. Il n'y a donc là qu'une application instinctive et inconsciente de la tendance à rendre sonores les continues en liaison.

Il est hors de doute qu'en ancien français également la règle était bien celle que nous avons énoncée :

D'abord les explosives finales étaient toujours sourdes, même en liaison, et il en reste de nombreuses traces en français moderne : le *d* final du mot *quand* s'articule *t* aujourd'hui encore devant une voyelle ; de même, dans l'expression *pied à terre*, le *d* final ne se prononce jamais *d*, mais *t* ; c'est d'ailleurs parce que le *d* final du mot *pied* se prononçait *t* en ancien français que les dérivés de ce mot ont un *t* : (*piéton*, *piétiner*, *empiéter*, etc.). D'autre part, bien que l'usage le plus correct, en français moderne, soit de ne plus jamais prononcer le *g* final du mot *sang*, même en liaison, beaucoup de personnes, dans le chant de la Marseillaise, disent encore *san-k-impur*, par une curieuse tradition orale. — Seulement, en français moderne, la loi qui voulait que les explosives sonores se changeassent en sourdes à la finale n'est plus une loi vivante, et cela depuis plusieurs siècles. Et en fait, les explosives sonores qui ne sont devenues finales dans la prononciation qu'à une époque tardive n'ont plus subi l'assourdissement : nous voulons parler des explosives sonores qui dans l'écriture sont suivies d'un *e* muet : par exemple, le *d* du mot *vide* ou du mot *malade*, le *g* du mot *bague*, le *b* du mot *robe*, qui, dans la prononciation des Français du centre ou du nord, constituent bien réellement des consonnes finales sont restés sonores, parce que l'amuïssement de l'*e* suivant s'est produit à une époque tardive, alors que la loi de l'assourdissement des explosives finales était déjà en français une loi morte ; (exceptionnellement pourtant, dans certains patois du nord et de l'est, où la loi de l'assourdissement est restée vivante, les sonores des mots en question et des autres mots similaires sont devenues sourdes elles aussi). — De ce que la loi de

l'assourdissement n'est plus une loi vivante, il en est résulté que les Français modernes sont redevenus capables de prononcer les sonores finales dans les mots savants, chose qui, normalement, eût été impossible à leurs ancêtres : sachant dire *vid'*, *bag'*, *rob'*, ils ont acquis la faculté d'articuler la sonore finale dans des mots tels que *David*, *Jacob*, etc., que leurs ancêtres prononçaient (et écrivaient parfois) *Davit*, *Jacop*, etc. ; (c'est ainsi d'ailleurs que disent encore les Français du midi). — Mais, encore une fois, si la loi d'assourdissement des sonores finales n'est plus vivante en français, il n'en est pas moins incontestable qu'elle existait en français ancien.

Si pourtant, en français ancien, les *explosives* finales devenaient *toujours* sourdes, *même en liaison*, il n'en était pas de même des continues. Celles-ci devenaient sourdes normalement, mais en liaison elles restaient sonores ; et de plus, les continues finales qui eussent dû normalement rester sourdes (par exemple une *s* finale provenant d'une *s* double) devenaient sonores en liaison. De cette règle ancienne il subsiste de nombreuses traces dans le français moderne ; on sait, par exemple, que les *s* de liaison se prononcent sonores, même celles qui proviennent d'une *s* double ou d'un phonème équivalent, par exemple dans les mots *bas*, *gras*, *gros*. Il en est de même de l'*f* ; *neuf hommes* se prononce en réalité *neuv-hommes*, et dans les régions où le mot *vif-argent* est resté populaire, par exemple à Rouen, le peuple dit en réalité *viv-argent*. — Seulement, il y aurait lieu de répéter ici l'observation que nous avons formulée au sujet de la loi d'assourdissement des explosives finales : la loi d'assourdissement normal des continues sonores finales n'est plus vivante en français moderne ; aussi les Français d'aujourd'hui sont-ils devenus capables de prononcer sonore un *z* final : de même qu'ils articulent un *z* et non une *s* sourde dans le mot *gaz'* (= *gaze*), c'est bien un *z* également qu'ils prononcent dans le mot *gaz*, chose que leurs ancêtres n'auraient su faire que lorsque le mot se fût trouvé en liaison. (Les Méridionaux prononcent encore *gaç* pour *gaz*).

Ainsi donc, en résumé, nous pouvons affirmer qu'à un certain moment la double règle phonétique que nous avons formulée plus haut régnait sur une partie considérable du domaine roman ; toute la France avec ses dépendances linguistiques, et tout le domaine catalan. D'autre part, il paraît certain que la première partie de cette double règle (assourdissement constant de toutes les explosives finales) s'est appliquée aussi, à un moment donné, au domaine castillan (1). N'est-il pas raisonnable d'admettre que la seconde partie de notre double règle pouvait, elle aussi, s'appliquer à ce dernier domaine ? Si l'on accepte cette manière de voir, il en résultera que les chuintantes, les sifflantes et les dentalo-sibilantes étaient normalement sourdes, à la finale, en castillan ancien (2), mais qu'*en liaison*, elles devenaient ou redevenaient sonores (3).

---

(1) En effet, pour que l'usage ait pu s'établir, en domaine castillan, d'écrire le *d* final indifféremment par un *d* ou par un *t*, il a fallu sans doute qu'à un moment donné il fût réellement prononcé *t*, dans la plupart des cas au moins ; dans cette hypothèse, les deux graphies sont faciles à expliquer : celle qui maintenait le *d* avait un caractère plus traditionnel, puisqu'elle était conforme à la prononciation primitive, et la graphie par *t* répondait mieux à la prononciation véritable ; (le changement ultérieur de l'explosive finale en un son interdental n'a d'ailleurs pas empêché ce dualisme orthographique de subsister longtemps encore, comme nous l'avons vu plus haut ; seulement, à la longue, la graphie *d* l'a emporté, parce qu'elle amenait plus de régularité dans l'écriture, les singuliers *verdad*, *ciudad*, etc., correspondant mieux ainsi aux pluriels *verdades*, *ciudades*, etc.).

(2) Une preuve directe de ce que le *z* final était normalement sourd semble résulter de l'assertion suivante de Madariaga (*Libro subtilissimo...* 1565) : « Z... Sirue... por la *c* en todos los medios y finales ». Cette phrase paraît devoir s'interpréter comme il suit : à la fin des mots ainsi qu'en position préconsonantique dans le corps des mots (par exemple dans *mezquita*, *mezclar*, etc.), on fait entendre en réalité un ç, mais on écrit un *z* ; or, comme Madariaga, ainsi que nous le verrons par la suite, distinguait fort bien le son du *z* prévocalique de celui du ç, son témoignage nous semble particulièrement concluant.

(3) Antonio de Torquemada, dans son *Tratado llamado Manual de Escriuientes*, rédigé avant 1574, après avoir exposé que le son du ç est fort, tandis que celui du *z* est doux, ajoute : « y de aqui viene que se pone esta letra muchas vezes en el fin de las diciones, porque

Telle aurait donc été la règle pour le *z* final, (1) jusqu'au moment où, à des époques variables suivant les régions,

(1) Au sujet du *z* final, Mr Cotarelo (*Fonología*..., page 80) formule l'opinion suivante : « Sería absurdo que cambiase el sonido de la misma palabra en *pez* y *peces*, *vez* y *veces*. (El Arcipreste de Hita, rima *peçes* y *mereces* : la otra forma de plural aparece en infinitos documentos). Nous ne nous arrêterons pas à relever divers points secondaires de ces assertions : tout d'abord, « infinitos documentos » est certainement une grosse exagération, du moins en ce qui concerne la période de 1250 à 1500 environ, la seule qui soit intéressante, puisqu'antérieurement l'usage des signes graphiques *z* et *c* ou *ç* conformément à la prononciation n'était pas encore régularisé ; d'autre part, la rime *peçes-mereces* est normale, puisque le pluriel de *pez* s'écrivait et se prononçait par un *c*, tandis que celui de *vez* s'écrivait et se prononçait *vezes* ; nous ferons seulement remarquer que l'illogisme apparent qu'il y a à prononcer le corps d'un même mot d'une façon différente au singulier et au pluriel n'empêche pas le fait d'être courant dans une foule de langues : les tendances phonétiques sont si impérieuses qu'elles violentent souvent les lois de la logique ; en allemand, par exemple, au nominatif *Freund*, le *d* se prononce comme un *t*, parce qu'il est final, ce qui ne l'empêche pas de redevenir un *d*, dans la prononciation normale et correcte, au génitif *Freundes* et au pluriel *Freunde* ; de même, le *g* des mots *Tag* et *König* a des prononciations fort différentes de celles qu'il a dans les pluriels Tage et Könige ; en catalan et en français méridional, le *d* des finales « *llanas* » en *-ada* et *-ida* devient au masculin un *t*, parce qu'il est alors final (*-at*, *-it*) ; dans ces mêmes langues, au féminin *amiga* correspond un masculin *amic* ; au féminin français *naïve* correspond le masculin *naïf*. Un même mot peut d'ailleurs se prononcer de façons différentes suivant les circonstances ; les mots gascons *nous* et *bous* ont une *s* sourde à la pause, et une *s* sonore quand ils sont en liaison devant une voyelle. Sans sortir du domaine espagnol, Mr Cotarelo aurait pu constater un exemple analogue d'illogisme apparent chez les très nombreux Espagnols qui prononcent au singulier *sociedaz*, *parez*, etc., et au pluriel *sociedades*, *paredes*, etc.

puede pronunciarse con mas descuido : como dezimos *Vejez* y *Lopez*, lo que no podemos hazer con la C, y así nunca en el Romance Castellano se hallará puesta en el fin de ninguna dicion ó parte. » L'expression « porque puede pronunciarse con mas descuido » n'est pas d'une clarté parfaite ; pourtant elle ne paraît pas faire obstacle à notre théorie en vertu de laquelle le *z* final était normalement sourd, mais devenait sonore en liaison, et nous croyons même que c'est à cette sonorisation que Torquemada fait allusion ici. D'ailleurs, quand même des grammairiens espagnols anciens diraient expressément que le *z* final était sonore, cela ne serait pas encore une raison suffisante pour renoncer à notre hypothèse d'après laquelle le *z* final n'était sonore qu'en liaison. Comparons en effet ce que

la distinction entre sonores et sourdes allait s'effacer pour les chuintantes, les sifflantes et les dentalo-sibilantes, le son sourd subsistant seul, hors quelques cas particuliers. Mais alors, si le *z* final prenait souvent (c'est-à-dire toutes les fois qu'il était en liaison) le son sonore, on conçoit que les scribes d'*aljamía* aient pu, ayant à choisir entre le signe arabe correspondant au son sonore et le signe arabe correspondant au son sourd, opter une fois pour toutes pour celui de l'articulation

---

nous disent les vieux grammairiens au sujet de l'*s* finale. Flórez dans la *Doctrina christiana del Ermitaño y Niño*, Valladolid, 1552, dit que l'*s* est sonore à la fin des mots : « [La *r* y la *s*] si estan entre dos vocales, ó al fin de parte : pierden el medio sonido » ; et plus loin : « al fin de parte siempre tienen medio sonido ». On remarquera ce mot « *siempre* », qui énonce le fait comme une loi générale : l'*s* finale, à en croire l'auteur, aurait toujours été sonore. Et cependant il faut corriger cette assertion par la doctrine, plus exacte, de l'auteur de la *Gramática de la lengua vulgar de España* (1559) : « La .s. que es dicha. Esse en esta lengua, en el principio i medio de las palabras suena como en Latin, Italiano i Frances ; como. saber, sembrar, silvar, sobra, sudor. En la fin i en medio, puesta entre dos vocales, suena mas blandamente ; como. amor, correr, reir, causa, rosa, uso, puso ; que es tambien pronunciacion natural a las otras lenguas sobredichas. » Il semble bien que l'expression « *puesta entre dos vocales* » ne retombe pas seulement sur les mots *en medio*, mais aussi sur *en la fin*. En tout cas, l'indication, mentionnée par l'auteur, de ce que l'*s*, dans ses diverses positions, se comporte en castillan comme dans la plupart des autres langues romanes, suffit à nous montrer que l'*s* finale espagnole ne devait être sonore qu'en liaison. Si donc Flórez a exagéré en disant que l'*s* finale était toujours sonore, une exagération analogue, en ce qui a trait au *z* final, ne devrait pas nous surprendre chez d'autres grammairiens, à supposer même que les passages de Torquemada et de Luna cités ci-dessus dussent être interprétés dans ce sens absolu. — Remarquons d'ailleurs que les termes de Luna « *donde la ç no puede estar* » ne doivent peut-être pas s'entendre forcément dans le sens d'une affirmation concernant la prononciation, mais seulement comme une simple règle orthographique : peut-être Luna ne veut-il pas dire que le son du ç ne peut exister à la fin des mots, mais simplement que ce signe graphique ne s'emploie pas dans cette position. — Ambrosio de Salazar qui, en divers endroits de ses œuvres, maintient la différence entre ç et *z*, ne fait dans son *Efpejo...*, éd. de 1623, aucune distinction entre le *z* interne prévocalique et le *z* final ; mais l'omission d'une indication à cet égard ne prouve pas non plus que le *z* final fût sonore à la pause ; l'attention de l'auteur a pu ne se porter que sur les cas de liaison et sur ceux où le *z* restait sonore devant la désinence *-es* du pluriel (*paz, pazes* ; *cruz, cruzes*, etc.).

sonore ; d'autant qu'une autre raison a pu les y induire : parmi les noms terminés par *z*, le nombre de ceux qui conservaient le *z* au pluriel (*pazes*, *bozes*, *vezes*, *luzes*) était, semble-t-il, plus considérable que celui des noms qui avaient au pluriel *ç* (comme *peçes*, *coçes*) ; et les premiers étaient peut-être plus fréquemment employés ; par suite, un certain désir, même inconscient, de régulariser l'orthographe en rendant la graphie du singulier plus identique à celle du pluriel pouvait pousser encore les scribes d'*aljamía* à préférer pour la transcription du *z* final le signe sonore au signe sourd.

Il nous reste maintenant à répondre à la première des objections de Mr Menéndez Pidal : si le *z* final était sourd, pourquoi le castillan ancien n'avait-il pas adopté, pour le représenter, le *ç*, qui ailleurs (c'est-à-dire devant les voyelles), était précisément le signe du son sourd ?

Or, ici, il importe de remarquer que la question pour le castillan ne se présente pas dans des termes autres que pour beaucoup d'autres langues romanes, notamment le français ancien et le provençal ; si nous étudions l'orthographe de ces deux langues, nous verrons que le *c*, pour représenter un son dentalo-sibilant, n'a jamais été employé que devant les voyelles. A la fin des mots, ces deux langues faisaient usage du *z*, et ce *z* avait alors, hors les cas de liaison, la valeur d'une sourde, bien que devant une voyelle, dans le corps des mots, il eût[1] la valeur d'une sonore : une sorte de tradition orthographique empêchait, semble-t-il, qu'à la fin des mots on fît usage du signe *c*, hors le cas où il avait une valeur vélaire. Il est vrai que l'emploi du *c* final comme signe d'une dentalo-sibilante eût pu prêter à une confusion, mais cette confusion n'eût pas été plus grande que celle à laquelle il prêtait devant les lettres *a* ou *o*, par exemple : c'eût été exactement la même. Il est bien vrai également que, muni d'une cédille comme il l'était en castillan, le *c* ne prêtait plus à la même confusion. Mais il y a toujours eu une répugnance évidente, malgré quelques exceptions, à employer le *ç* autrement que devant une voyelle : cette répugnance était basée évidemment sur des traditions scolaires très anciennes reposant

elles-mêmes sur des principes d'orthographe latine : nous voyons une preuve de l'existence de cette tradition dans les faits suivants : lorsque, au XVIIIe siècle, l'Académie espagnole voulut régulariser, tout en le simplifiant, l'emploi des signes destinés à représenter la dentalo-sibilante castillane, elle eût pu adopter comme signe unique le *ç*, et décider qu'on écrirait *Çaragoça, deçir, paç*, etc. ; Mr Saroïhandy (*Bull. Hisp.*, 1902, p. 201) regrette même que le choix de l'Académie ne se soit pas arrêté sur cette graphie ; si elle s'est décidée pour le système actuel, qui est plus compliqué, c'est sans doute en vertu de cette tradition graphique qui fait que les peuples latins, sauf les quelques exceptions auxquelles nous avons fait allusion déjà, ont toujours reculé devant l'emploi du *c*, même cédillé, ailleurs que devant une voyelle, pour représenter un son sibilant. Une autre preuve nous est révélée par l'étude des anciennes graphies euskariennes. Les Basques possèdent une sifflante pure qui a exactement le son de l'*s* sourde française. Or, pour représenter ce son, jusqu'à une époque récente où l'on a généralement adopté un système graphique plus unifié, les signes ordinairement en usage, tant chez les Basques espagnols que chez les Basques français, étaient le *ç* devant une voyelle et le *z* dans les autres positions, notamment à la fin des mots. Lorsqu'on a résolu de rendre plus logique le système graphique du basque en adoptant, pour représenter la sifflante pure, un signe unique, celui-ci aurait pu être le *ç* : diverses raisons militaient même en sa faveur : on ne pouvait le confondre avec le signe destiné à représenter l'explosive vélaire sourde, puisque dans l'orthographe réformée ce dernier son devait être représenté par le *k* et non par le *c* ; d'autre part, l'emploi du *ç* avait l'avantage pour les Basques français de ne point dérouter leurs habitudes graphiques, puisqu'il eût représenté dans leur langue maternelle le son qu'il exprimait déjà dans la seconde langue de beaucoup d'entre eux, c'est-à-dire dans le français. Et cependant, le *ç* a été banni de l'orthographe basque réformée, et c'est le *z* qui a été adopté comme signe unique. Le *z* sert ainsi à représenter en basque un

son qui n'est ni celui qu'il a en français (sifflante sonore) ni celui qu'il a en castillan (dentalo-sibilante). Pourquoi donc les Basques qui, dans la mesure du possible, ont toujours essayé de rapprocher leur alphabet de celui des langues romanes des pays voisins, ont-ils préféré le *z* au *ç* ? Il y a lieu de penser que, peut-être inconsciemment, ils ont été effrayés des conséquences possibles de l'adoption du ç comme signe unique, et qu'ils ont reculé devant des graphies comme *euskaraç*, *aldiç*, *hotç*, qui leur apparaissaient peut-être comme vaguement barbares et devant choquer trop ouvertement toutes les habitudes graphiques reçues.

Enfin, il est une dernière considération qui nous paraît être la plus importante de toutes pour arriver à une solution raisonnable de la question :

Au point de vue de l'écriture, en castillan aussi bien qu'en français ou en provençal, l'emploi de deux signes différents, l'un pour représenter la dentalo-sibilante sonore, l'autre pour représenter la dentalo-sibilante sourde, n'avait d'utilité véritable que devant une voyelle.

Dans les mots comme *Çaragoça*, *hazer*, *razon*, *braço*, il importait vraiment que l'on fût fixé par la graphie sur la sonorité ou la ténuité de la dentalo-sibilante ; de même il convenait que l'on pût distinguer *decir* = « descendre », de *dezir* = « dire ». Au contraire, lorsque le *z* était suivi d'une consonne, la sonorité ou la ténuité de la dentalo-sibilante pouvait être déterminée mécaniquement par la nature même de la consonne suivante ; si, comme il est vraisemblable, la dentalo-sibilante devenait mécaniquement sonore devant une autre consonne sonore ou même devant une *l* ou une nasale (*juzgar*, *jazmin*, *diezmo*, *hazlo*, etc.), et si d'autre part elle devenait mécaniquement sourde devant une autre consonne sourde (*mezquita*, *mezclar*, etc.), il était inutile d'introduire dans l'écriture une distinction qui, dans la prononciation, se faisait d'elle-même, instinctivement, sans qu'il y eût d'erreur ou d'hésitation possible. De même, si à la fin des mots l'articulation du *z* obéissait à une règle uniforme, quelle que fût d'ailleurs celle-ci : soit que

le *z* fût toujours sourd comme le voulait Ford, soit qu'il fût presque toujours sonore comme le pense Mr Menéndez Pidal, ou qu'il fût normalement sourd, mais devînt sonore en liaison, comme nous le croyons pour notre part, il était encore inutile d'employer deux signes différents, puisque, quel que fût ici le symbole employé, la prononciation, régie dans ce cas par un instinct infaillible, ne pouvait ni hésiter ni se tromper sur le son réel. On conçoit donc que l'orthographe castillane ancienne ait tenu à employer deux signes différents là où cette distinction était nécessaire (lorsque la dentalo-sibilante était suivie d'une voyelle), mais qu'elle ait cru inutile d'étendre cette distinction à des cas où la prononciation ne pouvait ni hésiter ni se tromper (lorsque le *z* était final ou suivi d'une consonne). Et l'on conçoit également que dans ces deux derniers cas elle s'en soit tenue à celui des deux signes dont l'usage était le plus traditionnel, c'est-à-dire au *z*, sans se hasarder à innover en donnant au *c*, même cédillé, un emploi contraire à des habitudes très anciennes (1).

---

(1) Dans les dialectes français méridionaux il ne semble pas qu'on ait jamais songé à remplacer à la fin des mots le *z* par le *ç*, bien qu'il représentât et représente encore dans ces dialectes un son normalement sourd en position finale, tandis qu'en position prévocalique il exprime une articulation sonore, et que dans cette même position le son sourd correspondant est normalement transcrit par le *ç*. En d'autres termes, bien que, dans les dialectes français méridionaux, les sons représentés par le *z* et le *ç* ne soient pas les mêmes que ceux qu'exprimaient ces mêmes lettres en castillan ancien, la situation, en ce qui concerne la sonorité ou la ténuité, était précisément celle qui, d'après notre hypothèse, existait en castillan : si en français méridional le *z* représentait le son sonore en position prévocalique, tandis que le son sourd était transcrit par le *ç*, le *z* final était normalement sourd, sauf en liaison. Quoi d'étonnant, dès lors, à ce qu'il ait pu en être de même en castillan ? Une situation semblable se rencontre aussi en portugais, où, en position prévocalique, on emploie le *z* comme sonore et le *ç* pour exprimer le son sourd correspondant, tandis qu'en position finale on n'a jamais substitué le *ç* au *z*, bien qu'alors le son soit normalement sourd. — En somme, la non-substitution du *ç* au *z* en position finale, tant en castillan que dans les dialectes français méridionaux, n'est pas plus étrange que la non-substitution, dans ces mêmes dialectes, en position finale, de la graphie *ss* à la graphie *s*, alors qu'en position prévocalique la première représentait la sifflante

¶ En terminant cette discussion, nous mentionnerons un dernier argument en faveur de notre hypothèse sur la valeur ancienne du *z* final : non seulement elle revient à admettre que la situation, en ce qui concerne la sonorité et la ténuité, était celle qui s'est conservée dans les dialectes français méridionaux et en portugais, mais encore elle correspond à la pratique actuelle des Judéo-Espagnols de Constantinople ; dans leur prononciation, le *z* final (par ex. dans *luz*) est sourd à la pause, mais devient sonore en liaison (*luz eléctrica*). Sans doute le *z* et le *ç* ont perdu chez eux toute valeur interdentale et sont devenus des sifflantes pures ; mais si, pour la sonorité et la ténuité du *z* et du *ç* en position prévocalique, leur usage n'est que la conservation de l'état de choses ancien (*azer*, *dezir*, *luzes*, à côté de *caveça*, *caça*, etc.), il l'est apparemment aussi pour le *z* final.

II. Evolution ultérieure des graphies représentant les dentalo-sibilantes.

Nous avons dit plus haut que c'était vers 1240 qu'en Castille l'emploi des signes *c* ou *ç* d'une part, et *z* d'autre part, pour représenter les dentalo-sibilantes sourde et sonore, s'était fixé. A la fin du même siècle et au commencement du suivant, la régularité est presque toujours parfaite à cet égard dans les textes purement castillans.

Le manuscrit de Per Abbat du *Cantar de Mio Cid* donne lieu, à ce point de vue, aux constatations suivantes :

Devant *e* et *i*, l'emploi du *ç* ou du *c* ordinaire est indifférent ; ex. : *çeruicio* (v. 68) ; *çeruiçio* (v. 1535). Devant une consonne, le *ç* est exceptionnel et ne se rencontre que dans les cas où normalement il eût dû être suivi d'une voyelle qui s'est trouvée syncopée. On rencontre en effet quelquefois des formes comme *pareçra* (v. 1126) ; *creçra* (v. 1905) ; *creçremos* (v. 1883, 2198). Dans *vencremos*

---

sourde et la seconde la sifflante sonore ; et l'on conçoit que si les Aragonais ont pu user du *ç* en position finale, leur usage, tout logique qu'il fût, soit resté à l'état d'exception, la répugnance traditionnelle à l'emploi du *ç* en position non prévocalique ayant survécu partout ailleurs.

(v. 2330), le *c* doit être équivalent à un ç ; du moins Mr Saroïhandy (*Bull. hisp.*, 1902, p. 199, note 1) et Mr Menéndez Pidal (*Cantar de Mio Cid*, p. 287) l'interprètent ainsi, avec raison selon nous. Ce doit être un exemple de cédille oubliée, analogue à *cabecas* (v. 2728) pour *cabeças*, et *fuerca* (v. 34) pour *fuerça*.

Dans les formes telles que *nafçio* (v. 2643), *conofçe* (v. 1526), les très nombreux doublets dans lesquels l'*s* manque montrent qu'elle ne se prononçait pas ; ex. : *naçio* (v. 3021, 3068, 3084, 3111, 3132).

A la fin des mots, le *z* n'est jamais remplacé par ç. En position prévocalique, dans le corps des mots, il n'est jamais confondu avec ç.

Le *z* provient :

1° de *di* : ex : lat. *gaudium* ➠ *gozo* (v. 245, 600, 803) ;

2° de *c* latin intervocalique suivi de *e* ou *i* : lat. *ducentos* ➠ *dozientos* (v. 917, 1490, etc.) ; lat. *tresentas* ➠ *trezientas* (v. 419, 723) ; lat. *decenum* ➠ *dezeno* (v. 1210) ; lat. *decimum* ➠ *diezmo* (v. 1798) ; lat. *yacere habetis* ➠ *iazredes* (v. 2635) ; lat. *acies* ➠ *azes* (v. 699). Notons encore les formes *gallizia* (v. 2579), *galizianos* (v.2978), et *galizianas* (v. 1982), qui sont demi-savantes, puisqu'elles conservent l'*i* du latin après le *z*, mais présentent cependant un *z* et non pas un ç, peut-être sous l'influence du populaire *gallizanos* (v. 2926).

3° Le *z* provient encore d'un *c* latin primitivement intervocalique suivi de *e* ou de *i*, et qui, à la suite de la chute de la voyelle antérieure, s'est trouvé précédé d'un *d* ; ex : lat. *quindecim* ➠ *quinze*.

4° Le *z* provient aussi de la combinaison latine *ti* lorsqu'elle est placée entre deux voyelles : *Riqueza* (v. 1200, 2659) ; *guarnizones* (v. 1715, 3073) ; *guarnizon* (v. 3636, 3676, 3679, 3681) ; *Riquiza* (v. 2663).

Le *z* remplace une *s* étymologique dans *albar saluadorez* (v. 739, 1681), *aluar saluadorez* (v. 1719), *aluar aluarez* (v. 1719), *galind garçiez* (v. 3071), *martin antolinez* (v. 1459, 1500), etc. (1).

---

(1) Per Abbat emploie, pour le nom de l'oiseau appelé en français *autour*, la graphie *adtor*, alors que la graphie primitive paraît être

II. De certaines graphies équivalentes au *z*.

Au XIV[e] et au XV[e] siècle, on le sait, un grand nombre de scribes espagnols remplaçaient le *z* par des formes

---

aztor, et que dès le XIII[e] siècle on trouve la forme *açor*. M[r] Menéndez Pidal cite même la graphie *azttore* dans un document latin de 940. — Il est possible néanmoins qu'une prononciation du type *adtor* ait existé véritablement, à un moment donné, dans certaines régions du domaine roman espagnol, sans doute parce que dans ces régions, à une époque où le son interdental du *z* castillan était inconnu, on aura cherché à l'imiter tant bien que mal au moyen d'un *d*, lorsque l'on aura emprunté au castillan la forme *aztor*. Que le *z* interdental castillan ait été ainsi rendu par un *d* et non par un *t*, cela ne prouve nullement que le *z* ait été sonore dans la forme *aztor* : on aura cherché à reproduire ce *z* par une dentale ; seulement, celle-ci aura été *d* plutôt que *t*, par besoin de dissimilation : c'est ainsi que dans la prononciation populaire des régions franciennes l'expression *tout à l'heure* est prononcée plus souvent par un groupe *dt* que par un double *t* : *dtaleur* plutôt que *ttaleur*, bien que le phonème ne soit qu'une contraction d'un groupe *tout* qui comporte deux *t*. Ce qui nous donne lieu de penser que la forme *adtor* a pu, à un moment donné, correspondre à la prononciation réelle de certaines régions, c'est que, dans la forme française ancienne *altor*, l'*l* s'explique beaucoup plus facilement par transformation d'un son de *d* que par provenance directe d'un son de *z* castillan. — Seulement, l'existence de la forme *adtor*, quelle que soit la valeur que l'on attribue ici au *d*, est, de toute façon, une très forte présomption en faveur de la haute antiquité de la prononciation interdentale pour le *z* castillan. — La disparition du *t* dans la forme *açor* paraît devoir s'expliquer par une assimilation analogue à celle que nous avons signalée comme se produisant, en prononciation rapide, lorsque le *z* est suivi d'une dentale (voir page 244) ; cette assimilation pouvait aboutir rapidement à une résorption complète. — Quoi qu'il en soit, d'après M[r] Jules Talhan, NOTES SUR LA LANGUE VULGAIRE D'ESPAGNE ET PORTUGAL *au haut moyen âge* (712-1200) ACETORE, AZTOR, AÇOR (autour), *Romania*, t. VIII, page 609, on trouve quelques exemples de la forme *acetore* dans les chartes latines de la Navarre et du Portugal, mais non dans celles de la Castille, de León ou de la Galice ; la forme *aztor* ne se rencontre pas non plus dans les chartes latines de ces trois dernières régions, mais dès le début du IX[e] siècle on trouve dans celles d'Oviedo *aztorera* ou *azorera* avec le sens de *bois* que, d'après l'auteur, ce mot a gardé jusqu'à nos jours dans quelques districts portugais, et qui s'expliquerait par le grand nombre d'autours que nourrissent les forêts asturiennes ; (cf. le mot *gavilanzeras* que l'on trouve dans le passage suivant d'une charte du 14 mars 916 : « aztoreras, gavilanzeras, venationes in omnibus montibus », et dans une autre charte de 1085 : « aztoreras et gavilanzeras »). Seulement, d'après M[r] Talhan, les chartes d'Oviedo jusqu'au XI[e] siècle inclus donnent *azorera* plus souvent que *aztorera* ; pour la première de ces deux formes, l'auteur donne des exemples empruntés à des documents de 812, 853, 891, 905, 912, 926 et 967 ; pour la seconde, les exemples sont empruntés à des textes de 857, 916, 992, 1036, 1085 (« aztoreras

particulières d'*s*. Nous reviendrons sur ce point d'une façon détaillée à propos de la lettre *s*, de manière à grouper ensemble tout ce qui concerne l'historique de cette lettre, bien que, au point de vue de l'histoire de la prononciation seule, il eût été plus logique d'étudier ces graphies à propos des dentalo-sibilantes. Disons seulement ici que la constance avec laquelle les copistes réservent l'emploi de ces formes particulières d'*s* pour les cas où par ailleurs il faudrait un *z* nous montre qu'il n'y avait pas confusion de *z* et de *s* dans la prononciation, et nous exposerons, à propos de la lettre *s*, comment l'emploi de ces formes spéciales à la place du *z* avait pris naissance. Remarquons en même temps combien il est regrettable que certains éditeurs, en particulier Janer, n'aient pas distingué dans leurs publications de textes les divers types d'*s* des manuscrits de cette période, car ils ne donnent ainsi au lecteur qu'une idée incomplète et fausse de la prononciation des œuvres qu'ils publient (1). C'est ainsi que Mr Joret, induit en erreur par les publications de la collection Rivadeneyra, a supposé (*Du* c *dans les langues romanes*, Paris, 1874) qu'à un moment donné le *z* a tendu à se confondre en castillan avec l'*s*. Il importe donc absolument, lorsqu'on publie des manuscrits où se trouvent employées les graphies auxquelles nous faisons allusion, de distinguer

---

et gavilanzeras ; aztoreras et venationes »), et 1126 ; après cette date, *aztorera* disparaît à son tour des chartes asturiennes. La fréquence plus grande de *azorera* par rapport à *aztorera* dans les documents d'Oviedo les plus anciens est un peu étonnante à première vue : il semblerait que le type *aztorera*, qui a l'aspect le plus primitif, eût dû être le plus courant dans les documents qui remontent aux dates les plus éloignées. Pour expliquer cette anomalie, nous aurions recours volontiers à l'hypothèse suivante : dans le domaine asturien, la réduction de *zt* à *z* (= ç) aurait été extrêmement ancienne, et eût été déjà un fait accompli au début du IXe siècle : si, plus tard, la forme avec *t* a été remise en usage et a même supplanté l'ancien type *azorera*, c'est sans doute qu'une influence léonaise serait venue s'exercer sur le langage de la région d'Oviedo, lorsque cette dernière ville eut cessé d'être une capitale.

(1) La même critique pourrait être adressée notamment à l'édition du *Libro de los engaños é assayamientos de las mugeres*, due à Mr Bonilla y San Martín dans la *Bibliotheca Hispanica*.

soigneusement les différentes formes d'*s*, comme l'a fait Ducamin dans son édition du *Libro de buen amor.*

IV. Prononciation du ç et du z. — Vers quelle époque ont-ils cessé d'être des phonèmes doubles pour devenir des sons simples ?

Les deux sons (l'un sourd et l'autre sonore) que le *c* ou *ç* et le *z* ont servi à représenter en castillan ancien ont forcément consisté, à une époque primitive, en des phonèmes doubles comprenant une dentale (*t* ou *d*) suivie d'une sifflante ; en graphies françaises, on pourrait exprimer ces phonèmes, *au moins approximativement*, par les combinaisons *ts* et *dz*. Il en était de même pour les sons équivalents en français primitif et en « langue d'oc » primitive ; seulement, en français, l'élément dental s'est complètement résorbé, de sorte que le phonème sourd est devenu absolument semblable à une *s* sourde, et le phonème sonore absolument semblable à une *s* sonore (1) ; en « langue d'oc », l'élément dental s'est généralement résorbé lui aussi, mais il s'est conservé parfois en position finale, par exemple dans *lutz*, *butz*, *croutz*. — En espagnol, les deux phonèmes en question ont, comme on le sait, évolué d'une façon un peu différente : ici encore, l'élément dental s'est résorbé, mais il a laissé une trace de son existence en donnant à la sifflante suivante une valeur particulière. — A quelle époque la résorption de l'élément dental initial était-elle un fait accompli ?

On a prétendu que l'articulation primitive par un phonème double s'était maintenue en castillan jusqu'au XVI[e] siècle.

Les raisons suivantes sembleraient, à première vue, étayer cette opinion.

Des auteurs espagnols, en adoptant des mots italiens, transcrivent par *ç* le *zz* sourd de cette langue, qui équivalait certainement déjà et équivaut encore aujourd'hui à un groupe que l'on exprimerait en graphies françaises par *ts* ; l'italien *pazzo* devient ainsi *paço ;* (voir l'exemple

---

(1) Il devait en être ainsi au plus tard dès le XIII[e] siècle, car déjà, dans les manuscrits provenant des régions franciennes entre 1200 et 1250, nous avons trouvé des exemples de confusions entre *ç* et *s* d'une part et entre *z* et *s* d'autre part.

cité par Cuervo dans ses notes à la grammaire de Bello, page 19, et emprunté par lui à l'Epître VII de Torres Naharro).

De même, les auteurs italiens transcrivent par *zz* le ç espagnol : par exemple, *Mendozza* pour *Mendoça* (voir également un exemple dans les notes de Cuervo à la grammaire de Bello, *ibid.* ; la citation est empruntée à Bernardino Martiriano, *Stanze di diversi auttori*, Venise, 1589).

Certains passages de grammairiens du XVI[e] siècle et du commencement du XVII[e] sembleraient corroborer la même hypothèse. Cuervo, qui a si diligemment recherché et réuni tous les matériaux pouvant servir à l'étude de la prononciation ancienne du *ç* et du *z*, reproduit intégralement (1) tous les passages auxquels nous faisons allusion. Nous ne les copierons ici que lorsqu'ils nous paraîtront offrir une importance exceptionnelle, et nous nous contenterons, dans la plupart des cas, de les résumer et d'en extraire la substance.

Alfonso de Ulloa (*Introdutione che mostra il Signor Alfonso de Uglioa a proferir la lingua castigliana*, Venise, 1553) (2) assimile la prononciation de l'espagnol *ça*, *ço*, *çu* à celle de l'italien *za*, *zo*, *zu*. Toutefois, l'exemple qu'il donne, espagnol *dança* = italien *danza*, n'est pas des plus probants, car précisément c'est après une *n* que l'oreille fait le plus facilement abstraction d'un son de *t* réellement existant devant une sifflante, ou inversement le supplée d'elle-même s'il n'existe pas et si elle s'attend cependant à l'entendre ; en d'autres termes, c'est après la lettre *n* que la différence entre des phonèmes tels que *s* et *ts* est le moins nettement perceptible. Et par suite on peut se demander si l'auteur n'aurait pas été trompé ici, jusqu'à un certain point, par une généralisation hâtive, en vertu de laquelle il étendait au *ç* espagnol et au *z* italien en général une ressemblance qui lui était apparue surtout après la lettre *n*.

---

(1) *Disquisiciones sobre antigua ortografía y pronunciación castellanas*, Revue Hispanique, mars 1895, pages 31-32.

(2) Voir Cuervo, *Disquisiciones*, etc., page 31.

M. G. Mario Alessandri d'Urbino (*Il paragone della lingua Toscana et Castigliana*, 1560) (1) assimile le ç castillan au *z* sourd italien (*confidenza*, *scherzo*, *zuccaro*), et le *z* castillan au *z* sonore italien (*azaria*, *zefiro*, *azimo*, *zodiaco*, *azurro*), du moins en ce qui concerne le *z* castillan en position intervocalique, car les exemples qu'il cite sont *hazer*, *azedia*, *azogue*, *azul*.

Christoval de las Casas (*Vocabulario de las dos lenguas toscana y castellana*, Séville, 1570) (2), à la différence du précédent, ne paraît pas faire de distinction entre le ç et le *z* castillans, et il les assimile, tous les deux conjointement, au *z* italien, sans se préoccuper de discerner, du moins en théorie, une valeur sourde et une valeur sonore. Toutefois, parmi les trois exemples italiens qu'il cite, deux (*zoppo* et *zucchero*) se prononcent en réalité par un *z* sourd ; (nous ignorons quelle est la qualité du *z* dans le troisième exemple italien cité, qui est *zanca*).

Juan de Miranda (*Osservationi della lingua castigliana*, Venise, 1595, deuxième édition) (3) assimile le ç espagnol au *z* simple de l'italien et le *z* espagnol au *zz* italien. Il montre ainsi sa connaissance imparfaite de la prononciation italienne, ou du moins toscane ; il a l'air, en effet, de considérer le *z* simple et le *zz* comme représentant dans l'orthographe italienne deux sons différents, ce qui est contraire à la réalité : le *zz* s'emploie en position intervocalique dans les mots de formation populaire et le *z* simple dans les autres cas, c'est-à-dire en position intervocalique dans les mots savants, et dans les positions non intervocaliques, tant dans les mots populaires que dans les mots savants ; en d'autres termes, le vieil usage italien était de redoubler le *z* dans l'écriture toutes les fois qu'il était entre deux voyelles, et de le laisser simple dans les autres cas ; seulement,

---

(1) Voir Cuervo, *ibid.*, page 32.

(2) Voir Cuervo, *ibid.*, page 32 : et La Viñaza, *Bibliogr.*, col. 1462.

(3) La première édition est, paraît-il, de 1567 ; voir Cuervo, *ibid.*, page 32.

par la suite, on a étendu l'usage de la graphie *z* simple aux mots savants où l'étymologie comportait le groupe *ti + voyelle* (*nazione*, *direzione*, etc.) ; mais chacune des deux graphies sert à exprimer tantôt le son sourd et tantôt le son sonore ; et s'il est vrai que le *z* simple représente peut-être plus souvent le premier que le second, et que le *zz* est la transcription de l'articulation sonore dans quelques mots très usuels, comme *mezzo* et ses dérivés, le contraire arrive souvent aussi, et la distinction, basée sur l'orthographe, que notre auteur établit ici est fausse.

Un dernier argument en faveur de l'hypothèse en vertu de laquelle jusqu'au XVIe siècle le *ç* et le *z* castillans auraient été des sons doubles analogues au *z* italien pourrait être tiré de ce que Luis de Avila y Çúñiga, qui accompagna Charles-Quint en Allemagne en 1546 et 1547, transcrit par des *ç* certains phonèmes allemands qui équivalent à *ts*, dans son *Comentario*, imprimé à Venise en 1548 ; (voir Cuervo, Revue Hispanique, mars 1895, page 32). Ainsi, le *z* allemand du nom de *Zwickau* devient un *ç* dans la transcription *Çuibica* ; et dans le nom de *Landshut* le groupe *ds* qui, dès cette époque, était certainement prononcé *ts* par les Allemands (1), apparait également représenté par un *ç* dans la transcription *Lançuet*. — Mais il ne faudrait pas attacher à ces deux graphies une valeur exagérée : ailleurs, en effet, nous voyons le même auteur transcrire également par *ç* des *s* allemandes ; par exemple, celle de l'expression *Unser Vater* devient un *c* dans la graphie *Vncerfater* ; et l'*s* double du mot *Schäfermesser* devient également un *c* dans la graphie *Xefermecer*. Sans doute, l'*s* du mot *Unser* étant précédée d'une *n*, Luis de Avila aurait pu croire facilement qu'il entendait avant cette *s* un son de *t*, et ainsi, dans le cas où le *c* ou *ç* castillan eût réellement représenté pour lui une articulation analogue à *ts*, il

---

(1) Le fait que le *d* final se prononçait *t* en allemand, et sans doute depuis longtemps déjà, est prouvé par la fréquence des graphies *t* ou *dt* pour *d* à la fin des mots dans les textes de cette époque.

aurait pu être amené à adopter la graphie que nous venons de citer ; toutefois, la même explication ne saurait s'appliquer au cas de *Schäfermesser*, et nous ne croyons pas non plus qu'il y ait lieu de supposer qu'Avila reproduirait ici, non la forme de haut-allemand écrite par une *s* double (signe graphique de l'*s* sourde intervocalique), mais une forme patoise dans laquelle au lieu de *ss* il y aurait eu *tz*. En réalité, les graphies d'Avila peuvent s'expliquer même dans l'hypothèse où le *ç* castillan eût déjà représenté pour lui le son du *z* espagnol actuel : dans l'impossibilité où il se trouvait de rencontrer dans l'alphabet castillan des sons qui correspondissent exactement à ceux du *z* et de l'*s* allemands (car l'*s* espagnole était sans doute déjà teintée de chuintement comme aujourd'hui, et par conséquent différait, comme elle en diffère encore, de l'*s* allemande), il s'est servi du signe qui lui a paru s'écarter le moins du son allemand, sans que sa transcription puisse être considérée comme présentant une fidélité absolue.

Quant à un texte du grammairien Francisco Vergara (1) dans lequel on pourrait voir, à première vue, une confirmation de l'hypothèse que nous discutons, il apparaît, quand on l'examine bien, comme fort peu précis : « Hodie hanc scripturam Cicero plerique Hispani non multo diuersius enuntiant, quàm *Zizero* : Galli contrà et Valentini perinde ac si esset *Sisero* : Itali vero sicut Hispanice profertur *Chichero* » (2). Il y a dans ce texte un passage très clair : les Français et les Valenciens prononcent comme une *s* le *c* latin suivi de *e* ou *i*. Cela est exact et s'accorde avec des pratiques restées en usage jusqu'à nos jours. Mais le reste n'est pas d'une interprétation aussi facile. D'abord, à quelle langue sont empruntées les graphies qui servent en quelque sorte de norme à l'auteur pour figurer la prononciation latine des différents peuples ? Quand il représente par *ch* le

(1) (*de graecae linguae Grammatica libri quinque*, Paris, 1545 et 1550).

(2) Voir Cuervo, *ibid.*, page 33.

son que les Italiens donnent au *c* latin devant *e* ou *i*, il s'agit d'un *ch* espagnol : lui-même le dit expressément ; « sicut Hispanice profertur *Chichero* » ; et cette prononciation correspond bien à celle qui est en usage chez la grande majorité des Italiens, abstraction faite des Toscans et de quelques autres populations. Mais si c'est d'une graphie espagnole que Vergara s'est servi pour figurer la prononciation italienne du *c* latin devant *e* ou *i*, c'est sans doute également à une graphie espagnole qu'il a eu recours pour figurer la prononciation que les Espagnols donnent à cette même lettre. Dès lors, quand il nous dit que le mot *Cicero* est prononcé *Zizero*, ou à peu de chose près, par la plupart des Espagnols, ceci doit s'entendre en ce sens que les Espagnols prononcent en latin le *c* suivi de *e* ou *i* à peu de chose près (« non multo diuersius ») comme ils prononcent le *z* dans leur propre langue. Et ceci ne nous donne aucun renseignement direct sur l'articulation exacte de la lettre en question.

D'un autre côté, il ne faut pas oublier que les grammairiens de cette époque souffraient déjà de deux défauts qui n'ont pas complètement disparu chez leurs successeurs modernes : d'une part, ils se contentaient volontiers de l'à peu près, et d'autre part ils se répétaient les uns les autres, se transmettant, sans trop les vérifier, des affirmations qu'ils trouvaient déjà chez leurs devanciers. De là, chez certains, des propositions contradictoires, comme celles que nous trouvons chez Henri Doergangk, *Institutiones in linguam hispanicam*, 1614 (1) : Il explique d'abord que le *ç* espagnol se prononce (« effertur ») comme *ss*, ce qui ne l'empêche pas de déclarer plus loin que ce même *ç* équivaut à un *z* simple italien (« idem valet ut apud italos unicum *z* »), écho évident des théories des grammairiens antérieurs, dont nous avons donné plus haut des échantillons. Peut-être, il est vrai, par ces mots « idem valet » veut-il parler non d'une similitude de prononciation, mais plutôt d'une correspondance étymologique qui fait que

(1) Voir Cuervo, *ibid.*, page 35 ; et La Viñaza, *Bibliogr.*, col. 939.

lorsqu'un mot espagnol a *ç*, souvent le mot italien correspondant a un *z* : *esperança* = *speranza*, etc.

¶ Mais la principale raison qui doit nous faire rejeter l'hypothèse en vertu de laquelle le *ç* et le *z* seraient restés jusqu'en plein XVIe siècle des phonèmes doubles à premier élément dental, c'est le fait que dès une période bien plus ancienne nous voyons apparaître dans les textes des confusions entre *s* et *ç*. Or, elles ne s'expliqueraient guère si le *ç* eût été, à ce moment encore, une sorte de groupe *t* + *sifflante* : le changement d'une *s* en *ç* eût surtout consisté en l'addition d'un *t* avant la sifflante. Qu'un son de *t* vienne s'ajouter de toutes pièces devant une sifflante, cela peut se comprendre dans deux cas :

1° S'il s'agit d'un mot étranger d'adoption toute nouvelle, on peut comprendre qu'à la rigueur on introduise dans ce mot un son de *t* qu'il ne comportait pas dans la langue d'origine : des erreurs peuvent avoir lieu en effet quand on reproduit des mots étrangers, précédemment inconnus (1) ;

2° L'épenthèse d'un *t* avant une sifflante peut également se rencontrer dans quelques combinaisons consonantiques : dans certaines langues, on le sait, un *t* se dégage mécaniquement dans des combinaisons telles que *n* + *sifflante*, *l* + *sifflante*, etc.

Mais que, hors les cas ci-dessus, une sifflante simple vienne à se changer, dans des mots appartenant au fonds même de la langue, en un groupe *t* + *sifflante*, cela paraît tout à fait invraisemblable : on ne voit pas bien, par exemple, comment des Français se mettraient un jour à prononcer *tservice* pour *service*, *tserrer* pour *serrer*, etc. — Au contraire, qu'un son de sifflante, simple mais plus interdental, se substitue un jour à un autre son de sifflante, également simple mais moins interdental, c'est là un phénomène tout naturel et très fréquent ; c'est la substitution d'un son à un autre

---

(1) Un exemple d'addition de ce genre nous est fourni par le basque *gorphutz*, du latin *corpus*.

son voisin, et non l'addition inexpliquée d'un phonème adventice.

Certains des exemples les plus anciens de substitution de ç à *s* ne seraient pas très probants à eux seuls, il est vrai. Mr Menéndez Pidal signale dans un manuscrit de 1196 une forme *fanct Caluador* (= *sanct Çalvador*), que nous retrouvons sous la graphie *san çaluador* au vers 2924 du ms. de Per Abbat du *Cantar de Mio Cid*. Etant donné que par ailleurs nous rencontrons dans ce manuscrit le patronymique *saluadorez*, le *ç* de *san çaluador* paraît dû à une raison particulière. Mr Menéndez Pidal la voit dans un besoin de dissimilation, et la comparaison avec d'autres cas que nous signalerons plus loin rend tout à fait vraisemblable cette hypothèse. Cependant, en ce qui concerne proprement les formes *fanct caluador* et *san çaluador*, il ne serait pas impossible que le *ç* fût dû au *t* final du mot *san* ou *sanct*. A une époque où le *ç* équivalait encore à un *t* suivi d'une sifflante, le groupe $t + s$ avait évidemment avec le ç une analogie si grande qu'il a pu parfois se confondre avec lui. Ainsi un type *sant salvador* pouvait devenir presque mécaniquement *sançalvador* ; et par la suite, cette forme a pu se conserver par tradition, même après que le son du ç eut évolué et fut devenu simple.

Mais, ainsi que nous y avons fait allusion il y a un instant, d'autres formes semblent donner raison à Mr Menéndez Pidal et nous engager à voir dans les cas de cette sorte, tantôt des phénomènes de dissimilation, tantôt des phénomènes d'assimilation (1). En effet,

(1) Dans le manuscrit de Per Abbat, où l'*s* du mot *saluador* apparaît changée en ç dans le mot *san çaluador*, l'*s* est conservée dans la forme *san seruan* (v. 3347). On conçoit que le besoin de dissimilation ait été plus fort dans la première de ces deux expressions (où deux syllabes de suite commençaient par un élément *sa*) que dans la seconde, où les éléments initiaux des deux syllabes successives sont respectivement *sa* et *se*. Cependant, si l'*s* a été conservée dans la graphie de Per Abbat *san seruan* et dans la forme castillane *San Servando*, nous rencontrons le *c* dans la variante *San Cervantes*. Mais dans cette dernière forme le *c* peut être dû, comme dans le verbe *cerrar* (voir plus loin, page 274), à une origine étrangère, car *Cervantes* est probablement un emprunt à un dialecte non castillan.

l'explication par un changement de *ts* en *ç*, que nous venons de mentionner comme possible pour le cas de *san çaluador*, ne peut plus être envisagée pour celui de *ceruicio* (manuscrit de Per Abbat du *Cantar de Mio Cid*, vers 69) ou *ceruiçio* (même manuscrit, v. 1535). Dans le second exemple, le mot est précédé de *del* ; mais dans le premier, il est précédé du possessif *ſo*, ce qui exclut toute influence d'une lettre antérieure. Comme d'autre part, suivant une remarque fort juste de Mr Menéndez Pidal, le verbe *seruir* conserve intacte son *s*, il semble bien que le *c* initial des deux formes en question soit dû à une influence assimilatrice du *c* de la troisième syllabe (1). — Il est même des cas où aucune explication par assimilation ou par dissimilation ne paraît pouvoir être envisagée (2), et où la cause la plus probable du phénomène semble devoir être cherchée dans une influence dialectale : le mot qui présente le *ç* à la place de l'*s* aura été emprunté par le castillan à une région qui prononçait l'*s* autrement que le domaine castillan central, et cette nuance différente d'*s* aura été rendue par le *ç*. Le mot *cerrar*, qui a gardé son *c* jusqu'à nos jours, est sans doute un exemple de fait de ce genre (3).

---

(1) Le fait que déjà dans le manuscrit du *Cantar de Mio Cid* le nom arabe *Yousouf* est rendu sous la forme *Yuçef* corrobore également l'hypothèse d'après laquelle dès cette époque l'élément dental initial primitif du ç s'était résorbé ; car autrement la forme espagnole aurait comporté un son de *t* qui n'existait pas dans l'original arabe.

(2) « J. D. M. Ford, *Old Span. Sibilants*, p. 68-72, apunta los casos « hasta hoy perpetrados y los de Astronomia « ascençonarios, « mançion », tratando de explicarlos principalmente por asimilación « ó por influencia de una *n* precedente. Son éstas razones varias « para explicar un mismo fenómeno y que no explican todos sus « casos ; más bien debe mirarse esa ç como debida á influencia « dialectal, la del ceceo, que en la segunda mitad del siglo XVI se « extendió visiblemente por Andalucía ; no de otro modo cabe inter- « pretar las grafías del morisco granadino Francisco Nuñez Muley, « que en 1567 escribía « çuzedio, çuçediese, aconçejasen, vaça- « llos », etc., v. Yuçuf *A*, p. 114-115, ó 24-25 del aparte ; ese ceceo « puede verse apoyado en varios casos por asimilación ó disimila- « ción ». (Menéndez Pidal, *Cantar de Mio Cid*, page 175, note).

(3) A côté des changements de *s* en *ç*, on constate le phénomène inverse dans la forme *Saragoça* pour *Çaragoça* (manuscrit de Per Abbat du *Cantar de Mio Cid*, vers 905, 914 et 1088).

Un autre pourrait bien nous être fourni par la forme *quiçab*. Avec son *b* final, celle-ci a un aspect exotique, et plutôt qu'une apocope du castillan *qui sabe*, nous verrions volontiers en elle un emprunt à la forme de langue d'oc *qui sab* ou *qui sap*. Dans ce cas, l'explication du *ç* pourrait être la suivante : si, à l'époque où l'expression a été empruntée, l'*s* castillane était déjà comme aujourd'hui plus ou moins teintée de chuintement, tandis que l'*s* de la région de langue d'oc à laquelle la forme en question aurait été empruntée ne l'était pas encore, ou l'était à un degré sensiblement moindre, cette dernière *s* ne donnait pas aux oreilles castillanes la sensation d'une *s* normale, et a pu, dès lors, être rendue par un son différent.

Quoi qu'il en soit, on peut affirmer que dès le début du XIV[e] siècle au plus tard, et sans doute même bien avant, le *ç* castillan et par suite son corrélatif *z* avaient cessé d'être des sons doubles et avaient perdu le premier élément dental qu'ils avaient forcément comporté à l'origine. Ils étaient donc réduits à des articulations simples, l'une sourde et l'autre sonore. Mais quelle était la nature exacte de ces deux articulations ? Etaient-ce déjà les sons interdentaux du *z* sourd et du *z* sonore d'aujourd'hui, ou étaient-ce des sons différents ?

Il est un fait incontestable : malgré les quelques exemples d'interversions entre *s* et ç ou *z* que l'on peut citer, il n'y a jamais eu, dans la prononciation *castillane*, confusion entre les deux séries de sons, et cette confusion ne s'est jamais produite que dans des dialectes étrangers à la Castille proprement dite : le castillan lui-même a toujours distingué, d'une part, une *s*, tantôt sourde, tantôt sonore, et un autre phonème, tantôt sourd, tantôt sonore lui aussi, représenté dans certains cas par ç et dans d'autres par *z*.

Ceci posé, au moment où dans les phonèmes *t* + *sifflante sourde* et *d* + *sifflante sonore* qui ont été les ancêtres du ç et du *z* castillans l'élément dental initial s'est résorbé, si l'élément sifflant qui restait eût été absolument semblable à l'*s*, on ne voit pas en quoi les deux lettres qui nous occupent se seraient, depuis lors, diffé-

renciées respectivement de l'*s* sourde et de l'*s* sonore ; et celles-ci se seraient pleinement confondues avec elles comme c'est précisément le cas en français et dans plusieurs autres dialectes romans.

Or, supposons qu'à l'époque où l'élément dental initial *t* ou *d* s'est résorbé l'élément sifflant qui restait fût une sifflante absolument pure, semblable à l'*s* française, sourde ou sonore. Pour que cette sifflante ne se confondît pas en castillan avec l'*s*, il fallait que déjà celle-ci ne fût plus une sifflante absolument pure ; elle aurait déjà, comme l'*s* castillane actuelle, été plus ou moins teintée de chuintement. Dans ce cas, le castillan eût passé à un moment donné par un stade analogue à celui du basque, qui possède actuellement une sifflante absolument pure (*z*) et une sifflante plus ou moins teintée de chuintement que l'on transcrit par *s*.

Si au contraire dans les phonèmes primitifs *t* + *sifflante sourde* et *d* + *sifflante sonore* l'élément sifflant avait déjà pris, au moment de la résorption de l'élément dental, une valeur interdentale plus ou moins complètement semblable à celle du *z* actuel, cela suffisait pour empêcher toute confusion avec l'*s*, tant sourde que sonore, soit que cette *s* eût encore en castillan la valeur d'une sifflante absolument pure, soit qu'elle fût déjà, comme aujourd'hui, plus ou moins teintée de chuintement. De ces deux hypothèses, l'une apparaît-elle comme plus assurée que l'autre ? En d'autres termes, lorsque l'élément dental initial s'est résorbé dans les phonèmes qui nous occupent, l'élément sifflant avait-il déjà ou non une valeur plus ou moins interdentale ?

Les considérations suivantes donneraient lieu de penser que la sifflante a dû devenir interdentale avant l'époque de la résorption complète de l'élément dental.

Précisément, le voisinage d'un élément de cette espèce a pu tout naturellement amener la modification d'articulation de l'élément sifflant : les organes de la phonation qui venaient d'articuler un *d* ou un *t* avaient à effectuer, pour articuler ensuite une interdentale, un changement de position moindre que pour articuler une sifflante ordinaire.

Ce qui confirme cette hypothèse, c'est que le contact d'une sifflante et d'une dentale paraît avoir entraîné quelquefois, lorsque la sifflante précédait la dentale, le même changement d'articulation que dans les phonèmes composés que nous étudions. Si dans un groupement *t* + *sifflante* l'élément sifflant a pris un son interdental parce que l'émission de ce son n'exigeait qu'un minime changement dans la position des organes qui venaient d'articuler le *t*, de même on conçoit que dans un groupe *st* l'*s* ait pu prendre le son interdental pour que les organes de la phonation fussent déjà presque dans la position qu'ils allaient avoir à occuper pour articuler le *t* suivant. Si, par exemple, l'étymologie que l'on donne traditionnellement au mot *muçárabe* (*mixtus* + *arabs*) est exacte, il ne serait pas indispensable d'expliquer la forme *muçárabe* par une métathèse (*mixtárabe* ➡ *mistárabe* ➡ *mitsárabe* ➡ *muçárabe*); mais on pourrait expliquer le ç par une modification directe, dans le sens interdental, de l'*s* résultant de l'*x*, avec résorption ultérieure (1) du *t* suivant : *mixtárabe* ➡ *mistárabe* ➡ *miçtárabe* ou *muçtárabe* ➡ *muçárabe*.

Peut-être, au contraire, dans l'alternance *Zúñiga* = *Estúñiga*, aurions-nous le phénomène inverse : la forme primitive serait quelque chose comme *Tsúñiga*, qui aurait donné d'un côté, par le jeu d'une évolution phonétique normale, *Çúñiga* ou *Zúñiga*, et d'un autre côté, par métathèse de *ts* en *st*, avec prothèse subséquente de *e*, *Estúñiga*. Ce qui nous fait supposer que la forme primitive a dû être *Tsúñiga* plutôt que *Stúñiga*, c'est que dans cette dernière la prothèse de l'*e* serait sans doute intervenue de bonne heure : cet *e* eût subsisté lorsqu'ensuite il se serait produit une métathèse de *st* en *ts*, et le

---

(1) Une résorption de *t*, même après une sifflante pure, n'est pas un phénomène sans exemple dans des langues ayant une phonétique voisine de celle du castillan : de nombreux dialectes basques disent *guzi* pour *guzti*. Malgré tout, la chute du *t* se conçoit plus facilement encore après une interdentale, qui a déjà par elle-même une articulation voisine de celle du *t*.

doublet qui en eût résulté eût été *Eçúñiga* plutôt que *Çúñiga* ou *Zúñiga* (1).

Quoi qu'il en soit, si le fait que les sons interdentaux sont plus voisins des sons dentaux que les sons sifflants ordinaires est une raison qui tendrait à faire supposer que dans les phonèmes doubles primitifs l'élément sifflant a pu s'interdentaliser avant la résorption complète de l'élément dental, cette considération est loin d'être décisive, car, à supposer qu'au moment de la résorption de l'élément dental l'élément sifflant ne fût pas encore interdental, il aurait parfaitement pu le devenir ultérieurement, par le jeu d'une évolution spontanée. Puisque, dans certaines parties du domaine espagnol non proprement castillan, la tendance au *ceceo* a été assez forte, à un certain moment, pour changer en interdentales la plupart des *s*, il n'y aurait rien d'impossible à ce qu'une tendance semblable ait pu, à un moment donné, dans le domaine proprement castillan, interdentaliser les sifflantes qui étaient le résidu des anciens phonèmes doubles ancêtres du *ç* et du *z*, alors même que l'élément dental eût déjà complètement disparu de ces phonèmes : dans cette hypothèse, l'*s*, tant sourde que sonore, aurait échappé à l'interdentalisation qui atteignait ces autres sifflantes, parce qu'elle était protégée par la nuance de chuintement dont elle aurait été affectée déjà.

Malgré tout, il est vraisemblable que dès le XIIIe siècle *au moins*, le *ç* et le *z* devaient avoir une valeur interdentale : l'existence même de la forme *adtor* pour *aztor* d'une part, et du type réduit *açor* d'autre part, en sont incontestablement de forts indices, comme nous l'avons constaté dans une note, page 264. En tout cas, la transformation fréquente du *d* final de syllabe en *z* ou en une graphie équivalente dans les textes du XVe siècle (voir page 234) peut être considérée comme une preuve presque décisive de la valeur interdentale du *z* et, par suite, du

---

(1) Ceci est à rapprocher des exemples de graphies *st* correspondant à un *tz* basque relevés par Mr Menéndez Pidal (Revista de Filología española, année 1918, page 233).

ç (1) : il est naturel, en effet, qu'une dentale devienne interdentale, et il ne le serait guère qu'elle devînt directement une sifflante d'une autre espèce.

En tout cas, une chose paraît assurée : c'est qu'au XVIe siècle *au plus tard* le ç et le *z* étaient déjà des interdentales dans la prononciation castillane. Le ç avait par conséquent déjà, ou à peu de chose près, le son du *z* sourd actuel, et des mots tels que *cielo*, *braço* se prononçaient à peu près comme leurs équivalents d'aujourd'hui. Quant au *z* en position prévocalique, il avait la valeur sonore corrélative à celle du ç, c'est-à-dire qu'il était prononcé comme l'est aujourd'hui encore celui des mots *hallazgo* et *juzgar* : il en était ainsi, du moins, dans la prononciation la plus conservatrice, car nous verrons plus loin que dans certaines régions le *z* prévocalique s'assourdissait et se confondait avec le ç ; mais nous réservons pour un développement ultérieur l'étude de cet assourdissement, et nous allons d'abord donner les preuves sur lesquelles s'appuie notre affirmation de ce que, dès le XVIe siècle au plus tard, le ç et le *z* avaient déjà une valeur interdentale.

Le manuscrit anonyme rédigé vers 1540 ou 1545, que cite Mr Cotarelo dans sa *Fonologia...*, pages 66-67 et 126-127, déclare que le *z*, prononcé à la latine, est un son double, mais que, prononcé à l'espagnole, c'est un son simple, et que d'ailleurs il en est de même de l'*x* : «... Los españoles, estas dos, *z* y *x*, las pronuscian senzillas, al modo que los arábigos ; porque así dicen : *Guadix*, *azoge (sic)* como ellos ».

L'assertion de cet auteur anonyme est d'ailleurs éclair-

(1) En réalité, c'est dès le début du XIIIe siècle au plus tard, et probablement même dès le XIe, que le *z* et ses équivalents devaient avoir une valeur interdentale, comme le montrent des alternances entre *t* et *z* citées par Mr Menéndez Pidal (voir plus haut, page 228, note) ; une alternance entre une dentale et un son de sifflante plus ou moins pure serait inconcevable, tandis qu'entre une dentale et une interdentale l'alternance est un phénomène normal dans l'histoire des langues. On remarquera, notamment, que le basque a parfois rendu par un *t* le son de l'ancien ç ou du *z* actuel espagnols, par exemple dans le mot *tetel*, qui correspond pour le sens à l'espagnol *ceceoso*.

cie par quelques indications données par Vanegas dans son traité sur l'orthographe et la prononciation du latin, du grec et de l'hébreu, à l'usage des Espagnols. A propos du *c* latin suivi de *e* ou de *i*, la doctrine de ce grammairien revient en somme à ceci : devant ces deux lettres, le *c* devait être prononcé comme devant *a, o, u* (c'est-à-dire comme un *k*) ; certains Espagnols doctes lui donnent une autre prononciation, qui en fait un son double (analogue sans doute soit à l'articulation de beaucoup d'Italiens, que l'on pourrait rendre approximativement en graphies françaises par *tch*, soit à celle qui est en usage en Allemagne et qui équivaudrait en graphies françaises à *ts* : les milieux universitaires, encore très cosmopolites à cette époque, pouvaient en effet connaître et même parfois pratiquer dans une certaine mesure, pour les langues anciennes, des prononciations étrangères) (1). Mais il ne convient pas, suivant Vanegas, de prononcer le *c* latin devant *e* ou *i* comme on le fait généralement en Espagne, c'est-à-dire comme un ç espagnol ; et ici il donne, pour cette articulation, une description qui nous réfère à l'articulation interdentale : « la *c* se pronuncia retrayendo la lengua hacia dentro, y con los lados tocando en las muelas de entramas partes ; de suerte que el sonido, que está detenido en la boca, cuando quiera romper primero hiera el paladar superior que aya de salir de la boca. De aquí se convence el yerro de los que pronucian la *c* poniéndola casi

(1) L'anonyme cité par Cotarelo paraît avoir été partisan de la prononciation *ts*, car d'une part il condamne l'articulation par le ç espagnol et l'articulation par le son de *ch* espagnol *(tch)*, et d'autre part c'est surtout par l'exemple, à son avis, c'est-à-dire de vive voix, que le maître pourra faire connaître à l'élève la prononciation exacte, ce qui ne peut guère s'appliquer à la prononciation *ke, ki* : « yerran en la pronusciación de la *c* con estas vocales *e, i* pronusciándolas como las pronuscian al modo español ; porque así dicen : *Cicero*, como quien dice y pronuscia *cecina* ; ni tampoco se ha de pronusciar como si dijéramos : *chechina* : mas hase de pronusciar con un medio modo de pronusciación que entre estas dos pronusciaciones se halla ; de suerte que tire un poco al cantar de la perdiz ; y esta pronusciación mejor la podrá el maestro dar á sentir á su discípulo por la pronusciación que por escripto ». (Cité par Cotarelo, *Fonología...*, pages 66-67).

entre los dientes con estas vocales : *e*, *i*. Mas tendrien escusa, según aquello de Quintiliano : *Orthographia quoque consuetudini servit, ideoque sæpe mutata est ;* si ya que no guardan en esta letra con todas las vocales un mismo sonido, pronuciasen las *ce*, *ci*, como las pronucian los doctos ». (Cité et commenté par Cotarelo, *Fonología...*, pages 64-65). — Vanegas donne de même, pour la prononciation du *z* antique, le précepte d'en faire un son double consistant en un premier élément sifflant suivi d'un *d* ; ici encore, il recommande de ne pas prononcer le *z* antique comme un *z* espagnol ; mais de ce que le véritable son du *z* ancien doit être double, on peut inférer que celui du *z* castillan était simple, bien que l'auteur ne le dise pas expressément : « La *s* se forma poniendo la lengua detrás de los dientes de arriba, de suerte que no les toque, como quien hace un silvo cenzillo de sola la lengua y los dientes sin que entiendan los labios en él. Si a este sylvo aplicamos una *d* [Vanegas paraît vouloir dire : si nous modifions ce sifflement pour le rapprocher d'un son de *d*, c'est-à-dire si nous lui donnons une valeur interdentale], de suerte que preceda el silvo [le mot *silvo* est le sujet, et non le complément du verbe *preceda*], como la culebra lo hace, y juntamente luego se ponga el sonido que hace la *d*, quedará formado el verdadero sonido de la *z*, porque ésta y la *x* son letras dobladas. De aquí se conoce cuán adulterino sonido dan a la *z* los que, estribando en la lengua castellana (la qual en muchas cosas imita á la arábiga) así dicen *zona*, como quien dice *zorra*. Como, á la verdad, no ha de sonar más tal *z* en *zona* que en *sdona*, con letras equivalentes ; no más en *Ezras* que en *Esdras* ». (Cité par Cotarelo, *Fonología...*, page 65).

L'articulation interdentale est attestée pour le *z* par Busto (*Arte para aprender a leer y escreuir perfectamente en romance y latin*, 1533) : « la pronunciación de la *z*, para que la distingamos de la *c*, es los dientes cerrados y la punta de la lengua enellos ; como *hazer*, *dezir*, *azemila* » (1).

---

(1) La Viñaza, *Bibliogr.*, col. 830.

Nous voyons un indice extrêmement fort de l'articulation interdentale du ç dans une assertion de l'auteur de la *Gramatica de la lengua vulgar de España*, Louvain, 1559 (1). Tout en reconnaissant que le ç castillan se rapproche du *c* des mots français *certain* ou *citoyen*, il déclare que son équivalent exact ne se rencontre pas dans les autres langues. (Il y voit d'ailleurs un son arabe, conformément à l'habitude qu'ont toujours eue les grammairiens espagnols anciens de rapporter à l'arabe les sons castillans dont ils ne rencontraient pas l'analogue dans les autres langues (2). Il ajoute aussi que le son du ç est presque le même que celui du groupe latin *ti* dans *ratio* ou *perfectio* : il aurait pu dire d'une manière plus exacte que les Espagnols prononçaient le *t* latin dans les groupes de cette sorte comme leur ç) (3).

---

(1) Voir Cuervo, *ibid.*, page 33.

(2) Peut-être l'auteur ne fait-il que s'inspirer ici d'Antonio de Nebrija ; celui-ci, en effet, si excellent philologue qu'il fût, n'a pas échappé à cette habitude des grammairiens espagnols de donner une origine arabe aux divers sons propres au castillan ; ainsi en témoigne le passage suivant de sa grammaire (folio b. II. de l'édition de 1492) où il dit, à propos du ç : « Tiene tambien dos oficios prestados : uno cuando debaxo della acostumbramos poner una señal que llaman cerilla : como en las primeras letras destas diciones : *çarça, çevada* : la cual pronunciacion es propria de judios & moros de los cuales cuanto io pienso las recibio nuestra lengua ; porque ni los griegos ni latinos que bien pronuncian la sienten ni conocen por suia. De manera que pues la .c. puesta debaxo aquella señal : muda la substancia de la pronunciacion : ia no es .c. sino otra letra : como la tienen distinta los judios & moros : delos cuales nos otros la recebimos cuanto ala fuerça : mas no cuanto ala figura que entrellos tiene ». — On remarquera en passant que l'expression « ni los griegos ni los latinos que bien pronuncian » pourrait bien être une preuve indirecte de ce que le ç castillan avait bien, dès cette époque, un son interdental : ceux qui en grec et en latin prononcent bien, paraît vouloir dire Nebrija, ignorent ce son, mais quelques-uns le connaissent à titre de défaut individuel (allusion au *ceceo* qui existe en effet dans tous les pays, comme vice d'articulation propre à certaines personnes) ; telle est du moins une interprétation possible de ce passage.

(3) « Suenan estas, arrimando la lengua al paladar (como arriba « dixe) i espediendo la boz a fuera con los beços mas o menos « abiertos ; de tal manera, que la s sea limpia i clara ; la x espessa ; « la ç entremedias de estas ; i la z tenga un medio entre la s i la ç. « Discurriendo en particular por cada uno dellas, digo assi... La ç,

La description qu'Antonio de Torquemada, dans un ouvrage rédigé avant 1574, donne du ç et du *z* nous reporte expressément à une articulation interdentale, et il en est de même de celles de Juan López de Velasco (1582) et de Juan de la Cuesta (1589). Nous ne les citons pas ici, mais on les trouvera reproduites plus loin ; (même paragraphe, ***confusion du z avec le ç***) (1).

« que llaman Cerilla, suena del modo ia dicho ; es propia de la « lengua Araviga, de donde nosotros la tomamos, i no se halla « tampoco su sonido en las sobredichas lenguas propiamente, todavia « es mui semejante i casi el mesmo que quando en Latin la tio : en « estas i semejantes palabras perfectio, ratio : i en Frances la c ; en « estos tales certain, citoyen. » L'auteur se trompe en avançant que le ç tenait le milieu entre l'*s* et l'x ; en réalité, il aurait dû dire que l'*s* tenait le milieu entre x et ç, ce qui fait que dans certains mots elle évoluait vers l'x et alternait avec lui, tandis que dans certains autres elle avait évolué vers le son interdental. — En ajoutant que le *z* avait un son intermédiaire entre celui du ç et celui de l'*s*, il commet une erreur si l'on prend son assertion au pied de la lettre ; mais il est facile de deviner ce qu'il a voulu dire, et l'idée qu'il exprime est juste si on la corrige de la façon suivante : d'une part, le *z* est un son de même nature que le ç, puisqu'il n'est que son correspondant sonore ; mais d'autre part, le *z* est un son assez voisin de celui de l'*s* sonore.

(1) L'auteur de la PARFAICTE METHODE... (1596), tout en maintenant, pour sacrifier à la tradition, une certaine équivalence entre le ç castillan et le *z* italien, donne lui aussi une indication qui nous reporte à la prononciation interdentale ; il s'exprime ainsi : « Le C. est de deux fortes, l'vn de la façon du noſtre, l'autre auec vne apostrophe deſſoubs, et se prononce auec un doux sifflement, en mettant le bout de la langue entre les dents de deuant, & s'appelle c *con cedilla*, c'est-à-dire auec apostrophe, ou pour mieux dire auec un petit *c*. & lors il ha la mesme force que le *z*. des Italiens : car ce que les Espagnols disent *fuerça*, ils escriuent *forza* ». — En ce qui concerne le *z*, la doctrine de l'auteur est encore moins dégagée de la tradition des grammairiens antérieurs, bien qu'il se livre à des rapprochements avec le grec, au sujet des relations qui existent dans cette langue entre le ζ et certains phonèmes comportant un δ. Il dit en effet, à propos de la lettre *z* en castillan : «... Elle se doit prononcer comme *df*. non comme *f* ou double *ff*. Quelques Espagnols la prononcent comme ç. & l'escriuent ainsi, mais cela prouient d'ignorance : car pour mo[n]trer laffinité qu'il y a du *d* auec ceste lettre & co[m]me elle s'adioinct le son d'icelle les Aeolie[n]s cha[n]gent le δ en ζ ζαβολος pour D[ιάβολος ce q[u]e semble[rai]t mesmes imiter les Castillans, quand ils change[n]t le mot *gaudiu*]*m*] en *gozo*, co[m]bien que en plusieurs impressions d'Espagne on lise *gozo*, par c.*con cedilla* : mais encores pour plus gra[n]de preuue que le *z*. ſone autant que *ds*. les mesmes Aeoliens escriuoient δσεύς pour ζεὺς ».

De même encore dans Covarrubias (*Tesoro de la lengua castellana*, 1611) (1), à l'article A. B. C., et à propos de la lettre Ç, il faut retenir la mention de la nature interdentale du son.

Ambrosio de Salazar (*Efpejo general de la Gramatica*, Rouen, 1623) fait une description du *z* qui paraît correspondre à la prononciation interdentale (2). Il ajoute, il est vrai : « el *s* ayuda mucho a esta letra », ce qui paraît vouloir dire que le son de *s* était assez voisin de celui du *z* ; il ne faut peut-être pas, d'ailleurs, demander une trop grande précision sur la prononciation du *z* à cet auteur, qui était de la région de Murcie, et par conséquent articulait peut-être mal lui-même le *ç* et le *z*.

Mais avec un autre grammairien nous allons rencontrer (pour la première fois, croyons-nous) l'indication de l'analogie du ç avec le *th* anglais. John Minsheu, auteur d'une grammaire espagnole intitulée *A Spanish Grammar*, Londres, 1623, commence par sacrifier à la tradition en disant que le *ç* castillan est semblable au *ç* français, par exemple à celui du mot *Viença*, et en comparant aussi le ç espagnol au *z* italien, sans paraître se rendre compte que ces deux comparaisons successives ne s'accordent pas entre elles, puisque le *z* italien comportait et comporte encore un élément dental qui avait disparu depuis longtemps déjà dans le *ç* français ; il est vrai que les mots italiens qu'il cite sont précisément de

(1) Cuervo, *ibid.*, page 37.

(2) « La poftrera letra llamada ze, tiene menos poder y auctoridad que el s, fola y que el c, porque no firue fino à vna fola pronunciacion ya *(sic)* palabras que fon rezias, y fu fon tambien es mas rezio, porque como auemos dicho en el c, fe pronuncia facando vn poco la punta de la lengua entre el paladar y los dientes de delante, en redondo, ayudandoffe dél eftómago y de la garganta, y que el viento salga haziendo vn ruydo efcuro que haga coxquillas faliendo ». A propos du ç, Salazar dit qu'il se prononce comme *ss* français ou à peu près, mais c'est évidemment parce qu'il se contente ici d'une indication approximative : il est clair que lui-même faisait une différence entre le ç et l'*s* sourde, sans quoi le mot *cecear* n'aurait eu pour lui aucun sens ; or, précisément, il fait cette remarque qui eût été, il est vrai, plus à sa place à propos de l'*s* qu'à propos du ç : « cecear con gracia se permite a las damas ».

ces exemples traditionnels (*diligenza, scienza*) où le *z* était précédé d'une *n* et où par conséquent l'oreille pouvait faire abstraction plus facilement de l'élément dental. Mais après avoir ainsi sacrifié à la tradition grammaticale, John Minsheu fait œuvre originale et personnelle en essayant de rendre l'articulation du ç castillan par une prononciation figurée anglaise consistant en une graphie *ths* : ex : *çaraguelles, çoçobra, çufre ; thsaraguelles, thsosobra, thsufre ; cenogiles, ciento ; thsenogiles, thsiento* (1). — Par cette graphie *ths*, John Minsheu veut-il indiquer que le ç castillan avait exactement le même son que le *th* dur anglais, ou veut-il dire par là que la valeur du *ç* était intermédiaire entre celle de ce *th* et celle de l'*s* anglaise ? Peu importe : ce qui est intéressant à constater, c'est l'assimilation, même partielle, qu'un Anglais établit entre le *ç* espagnol et le *th* de sa propre langue, qui devait avoir dès cette époque soit sa valeur actuelle, soit une valeur fort voisine.

Juan de Luna (*Arte breve i compendiosa para aprender á leer, escreuir, pronunciar y hablar la lengua española*, 1623) décrit le *ç* comme nettement interdental : « la *c* con zedilla se pronuncia con la extremidad anterior de la lengua puesta entre los dientes y que entre ella y ellos salga algún aliento y espiritu » (2). — Il maintient d'ailleurs la différence entre le *z* et le *ç*, mais ceci n'a point d'intérêt direct au point de vue qui nous occupe présentement.

Si, comme nous en sommes convaincu, le *ç* (ou son équivalent le *c* non cédillé devant *e* ou *i*) avait dès le XVIe siècle sa valeur actuelle, il devient facile de comprendre pourquoi les bohémiens affectaient de prononcer ç pour *s* : Cervantes, dans *La Gitanilla de Madrid*, atteste cette particularité : « — ¿ Quiérenme dar barato, ceñores ? — dijo Preciosa, que, como gitana, hablaba ceceoso, y esto es artificio en ellas ; que no naturaleza ». Et de ce passage Mr Rodríguez Marín (Cerv. *Novelas*

(1) Cuervo, *ibid.*, page 34.
(2) Cuervo, *ibid.*, page 38.

ejempl., éd. de « La Lectura », 1914, p. 19, n.) rapproche le suivant, emprunté à Lope de Vega (*El Arenal de Sevilla*, acte II) :

« La lengua de las gitanas
Nunca la habrás menester,
Sino el modo de romper
Las dicciones castellanas ;
Que con eso y que *zacees*,
A quien no te vió jamás
Gitana parecerás. »

Si le ç se prononçait d'une façon interdentale comme aujourd'hui, il est aisé de deviner pourquoi les bohémiens affectaient le *ceceo* : celui-ci donne incontestablement à l'expression un piquant particulier « gracia especial para contar un cuentecillo », comme dit le Père Isla, et l'on conçoit que les bohémiens aient dès une époque ancienne recherché cet agrément, eux qui, en Espagne, visent toujours à tromper ou à séduire les gens par des propos plaisants : « Cuando piden limosna, más la sacan con invenciones y chocarrerías que con devociones », dit Cervantes à propos des bohémiennes, et il eût pu faire une remarque analogue à propos de leurs maris.

Contre notre opinion, qui veut que dès le XVI[e] siècle au plus tard le ç et le *z* aient eu une valeur interdentale, on ne saurait tirer argument de l'assertion de l'auteur de La Parfaicte methode pvr entendre, escrire et parler la langue espagnole (1596) : « *Z* se doit prononcer comme *dſ*. non comme *ſ* ou double *ſſ*. » Cette prononciation figurée *ds* ne doit pas plus être prise au pied de la lettre que l'assimilation déjà mentionnée, établie par plusieurs grammairiens du même siècle entre les dentalo-sibilantes castillanes et le *z* italien. Il faut y voir simplement une manière imparfaite d'exprimer ce fait exact que les sons en question étaient intermédiaires entre des dentales et des sifflantes pures (1). Les gram-

(1) Comparer ce que dit Miguel Sebastián (*Orthographia y Orthologia*), Saragosse, 1619 : d'après lui, le *z* doit être rapproché de *ds* ; (voir plus loin, même paragraphe, *confusion du z avec le ç*).

mairiens étaient très embarrassés lorsqu'ils voulaient donner aux étrangers une idée exacte d'un son qui était propre au castillan ; de là les graphies et les comparaisons défectueuses auxquelles ils ont recours : comme le dit fort bien Cuervo (*Disq.*, p. 34), « no son raros en la historia de la filologia los casos en que un mismo sonido, insólito para los extranjeros, ha sido representado por combinaciones diversas, digalo la ζ griega que para unos gramáticos latinos era idéntica á *sd*, para otros á *ds*, no faltando quien la tuviese por sonido simple é indivisible. »

¶ Un passage du P. Alcalá dans lequel on a cru voir un argument contre la prononciation interdentale du *ç* et du *z* au XVI[e] siècle (CUERVO, *Disq.*, p. 46) n'a pas forcément, à notre avis, la portée qu'on lui a attribuée : Alcalá dit, en substance, que le *tha* arabe est une espèce de *c*, mais que la prononciation castillane n'en possède pas l'équivalent exact. De la description qu'il donne de l'articulation de cette lettre arabe, il semble résulter qu'elle était semblable à la manière dont les *ceceosos* prononcent les sifflantes ; or, si l'on considère que chez les personnes pour qui le *ceceo* est dû non à une habitude dialectale mais à un défaut congénital des organes de la voix l'articulation des sifflantes est souvent, par sa maladresse même, un peu dentale plutôt que parfaitement interdentale, la différence qu'Alcalá notait entre le *tha* arabe et le *ç* castillan pouvait se réduire à ce que le premier, sans laisser d'être interdental, l'était moins que le second ; en d'autres termes, le *tha* était un son intermédiaire entre celui d'un *t* et celui du *z* castillan actuel : c'était une dentale à demi interdentalisée ; (précisément, quelques Basques désignent les *ceceosos* par le terme *tetel*, qui fait allusion à cette articulation semi-dentale ; cf. SAROÏHANDY, Bull. Hisp., année 1902, p. 207, n., et voir le texte dans MEYER-LÜBKE, *Gram.*, I, § 441).

Dans la prononciation tunisienne actuelle (seule prononciation arabe que nous ayons eu l'occasion d'étudier par nous-même), le *tha* est un peu moins interdental que le *z* castillan actuel, ce qui corroborerait l'explica-

tion que nous proposons pour ce passage d'Alcalá. — Si celle-ci ne devait pas être admise, il faudrait supposer qu'en parlant du *ç* espagnol Alcalá a eu en vue non l'articulation castillane normale (c'est-à-dire interdentale), mais une articulation dialectale, semblable à celle du *z* basque et du *ç* français. En ce cas, le *çin* aurait été prononcé chez les Arabes d'Espagne comme il l'est encore chez les Arabes d'Afrique, tandis que dans l'hypothèse contraire il aurait eu chez les Maures de la Péninsule une valeur interdentalisée. Quoi qu'il en soit, l'existence même, en castillan, dès le temps d'Alcalá, du terme de *ceceoso* implique pour le ç, dans une partie au moins du territoire castillan, une valeur interdentale.

¶ Enfin, si le grammairien anglais Luis Owen (1605) n'établit aucune comparaison entre le ç espagnol et le *th* anglais, et se contente de figurer par *ss* la prononciation du ç de *cabeça* ou de *moço*, c'est peut-être simplement parce qu'il a connu surtout, plutôt que des Castillans, des Espagnols des régions côtières, chez qui l'articulation interdentale fait défaut le plus souvent : parmi eux se recrutent principalement les marins ; c'est eux par conséquent que cet Anglais a pu connaître surtout dans ses voyages, et c'est dans les ports de ces régions qu'il a pu lui-même séjourner. (Voir le texte dans Ford, *Old spanish sibilants*, p. 91).

V Confusion du *z* avec le ç.

Le son sonore que le *z* servait à exprimer en position prévocalique s'est assourdi à un moment donné, se confondant ainsi avec son corrélatif sourd le ç ; par suite, le *z* de *hazer*, de *dezir* ou de *ràzon*, par exemple, est devenu semblable au ç ou au *c* de *braço* ou de *cielo*. Fray Juan de Cordova, dans son *Arte en lengua zapoteca*, México, 1578 (1), précise que de son temps cette confusion était un fait accompli chez les Vieux-Castillans, tandis que les Tolédans conservaient encore l'ancien état de choses : les premiers disaient déjà *hacer*, alors que les autres prononçaient encore *hazer* (2).

(1) Cuervo, *ibid.*, p. 39.

(2) Mr Cotarelo donne de ce passage une interprétation aussi

Vers quelle époque la confusion avait-elle commencé en Vieille-Castille ?

Bien entendu, il ne faut pas considérer comme des preuves de confusion commençante les graphies *z* pour *ç* ou *c*, ou *ç* ou *c* pour *z*, que l'on rencontre dans les textes du XIII[e] siècle : il suffit de rappeler ici ce que nous avons dit plus haut sur l'emploi indifférent qu'à l'origine on faisait des graphies *z*, *ç* ou *c* en position prévocalique, avant que l'on eût eu l'idée de réserver, dans cette position, le *ç* ou le *c* pour l'articulation sourde, et le *z* pour l'articulation sonore. C'est vers 1240, comme nous l'avons dit, que cette régularisation s'est effectuée, mais on trouve encore, par archaïsme, des restes de l'usage primitif jusque dans des textes sensiblement postérieurs à 1240.

C'est à cette explication que ressortissent, par exemple, les faits suivants, signalés par Cuervo :

Dans un manuscrit du *Fuero Juzgo* conservé à Paris (Bibl. nat. n° 256), on ne trouve pas de *ç*, et le *z* le remplace devant *a*, *o*, *u*, de même qu'il tient lieu de *c* ou de *ç* devant *e* et *i*. On trouve aussi le *c* ou le *ç* remplacé par *t* devant *i* lorsque l'original latin le comporte : *election*, *presentia*, *diligentia*.

Toujours d'après Cuervo, on rencontre les mêmes particularités dans quelques documents bilingues, comme les *fueros* de Madrid et d'Avilés (XIII[e] siècle).

En revanche, lorsque, dans un document d'Ávila daté de 1411, nous lisons *υ6οσ* pour *υços*, ou, inversement, dans le manuscrit de Salamanque du *Libro de buen amor*, *boçes* (éd. Ducamin, *copla* 203, v. 1), à côté de la forme normale *bozes*, qui se lit deux vers plus loin, il pourrait bien se faire qu'il faille voir dans ces graphies irrégulières un premier cas sporadique de la confusion qui deviendra générale plus tard entre *z* (dont la lettre *σ* n'est qu'un équivalent) et le *ç*, et qui précisément domi-

---

étrange qu'imprévue (*Fonol.*, p. 71, n.). Cordova aurait voulu dire qu'à Tolède on prononçait le *z* à peu près à la façon des Andalous et des Américains d'aujourd'hui, c'est-à-dire en lui enlevant sa valeur interdentale pour en faire une sifflante pure.

nera d'abord dans la Vieille-Castille avant de s'imposer aussi à la Nouvelle (1).

Quoi qu'il en soit, au début du XVIe siècle, la Vieille-Castille elle-même devait encore se défendre assez bien ; du moins Cuervo observe que dans les poésies de Juan

(1) Mr Menéndez Pidal (*Cantar de Mio Cid*, page 187) ne relève pas, dans le manuscrit de Per Abbat, d'autres exemples de graphies irrégulières en ce qui concerne l'usage du *z* et du *ç* ou *c*, que les formes *arzon* et *fronzidas*, dans lesquelles on attendrait un *ç* ou un *c*, d'après l'étymologie, et d'après les équivalents des autres langues romanes (cf. O. J. Tallgren, *Estudios sobre la Gaya*, 1907, page 84 et Ford, *Old Spanish Sibilants*, page 30). Faut-il voir là des restes d'anciennes graphies antérieures a la régularisation de l'usage du *ç* et du *z*, ou seraient-ce des exemples de confusion commençante ? Mr Menéndez Pidal observe que pour ces deux mots l'existence des formes par *z* à côté des formes par *ç* ou *c* semble attestée par ailleurs. Peut-être le contact avec un son liquide ou nasal antérieur a-t-il pu, quelquefois, exceptionnellement, déterminer la sonorisation d'un phonème sifflant : c'est ainsi qu'en français, bien que l'*s* reste normalement sourde après une *l* ou une *n*, le mot *Alsace* est prononcé par une *s* sonore ; il est vrai que cet exemple ne serait pas très concluant à lui seul, car il pourrait y avoir ici un phénomène de dissimilation ; mais celui qui va suivre est plus probant : il s'agit des mots *balsamique* et *balsamine*, dans lesquels la prononciation normale est par une *s* sonore ; (les mots *transit*, *transitaire*, *transitoire*, *transition*, *transiger*, *transaction* et leurs dérivés sont toujours prononcés par une *s* sonore ; et il semble que pour le mot *transi* l'articulation ancienne de l'*s* ait été sonore, bien qu'aujourd'hui beaucoup prononcent ce mot par une *s* sourde, probablement parce qu'il n'est plus très courant dans la langue populaire et tend à devenir littéraire et savant : comme il n'est plus transmis par la tradition orale, on ignore sa véritable prononciation. Dans le verbe latin *transire* et ses dérivés, les Français prononcent également l'*s* sonore, mais le cas de ces divers mots paraît différent de celui de *balsamique* et *balsamine*, car ils sont formés à l'aide de l'élément latin *trans*, et la sonorisation de l'*s* doit être due tout simplement à ce que celle-ci aura été considérée comme une *s* finale en liaison : dans le mot *transe*, où l'*s* n'apparaissait pas sous le même aspect, elle a en effet conservé sa valeur sourde. Mais si les mots français formés à l'aide du préfixe *trans* ne sont pas probants comme exemples de la sonorisation possible d'un phonème sifflant après une nasale, peut-être les formes normandes *prinse* et *prinser*, qui signifient *prise* et *priser*, et dans lesquelles l'*s* est sonore, fourniraient-elles une exemple meilleur, si toutefois l'introduction d'un son nasal y est antérieur à la sonorisation de l'*s*. Quant au normand *horsain*, qui correspond à peu près pour le sens à l'espagnol *forastero*, et dans lequel l'*s* est également sonore, il ne prouve rien non plus, car chez lui l'*s* a évidemment été considérée comme une *s* finale en liaison).

del Enzina les rimes sont correctes en ce qui concerne le ç et le *z*. Il est vrai que cet exemple n'est pas absolument probant, car Salamanque où Enzina avait été élevé, paraît-il, pouvait, en qualité de ville lettrée où affluaient des gens instruits venus de toutes les régions de l'Espagne, conserver sur ce point l'usage traditionnel plus fidèlement que ne l'eût fait une localité vieille-castillane de moindre importance, comme Ávila ou Soria (1).

(1) La confusion du *z* avec le ç est évidemment un phénomène du même ordre que la confusion de l'*s* sonore intervocalique avec l'*s* sourde, et que celle du *j* avec l'*x*. Il est donc possible que ces trois assourdissements se soient, dans une région donnée, produits en même temps. Si cette hypothèse devait être admise, tout ce qui nous renseigne sur la date où l'un des trois s'est accompli dans une région donnée nous renseignerait en même temps sur l'époque où dans la même région se sont accomplis les deux autres. Plaçons-nous donc, pour un moment, dans l'hypothèse où les trois phénomènes auraient été contemporains dans le territoire de la Vieille-Castille. Comme nous l'exposerons dans un chapitre ultérieur, il n'est pas rare de rencontrer déjà des confusions entre *s* et *ss* en position intervocalique dans des textes de la Vieille-Castille dès le XV[e] siècle. Nous en avons même trouvé sporadiquement quelques-uns dès la fin du XIII[e]. Dans ce cas, il faudrait admettre que l'assourdissement du *z* prévocalique aurait été fréquent lui aussi dans la Vieille-Castille dès le XV[e] siècle, et même aurait pu se rencontrer exceptionnellement chez quelques individus dès les dernières décades du XIII[e]. Dans cette hypothèse, il resterait à expliquer pourquoi les confusions entre *z* et ç ne deviennent fréquentes dans l'écriture qu'à une époque postérieure à celle où la confusion commence à ne pas être rare pour les graphies *s* et *ss* en position intervocalique. Ce retard n'est pas impossible à expliquer, même si l'on doit admettre que les deux assourdissements ont été rigoureusement contemporains. La tradition orthographique pouvait agir avec plus de force pour le maintien de la distinction entre *z* et ç que pour celui de la distinction entre *s* simple et *s* double : remplacer *z* par ç pouvait être, dans l'esprit des copistes, une altération plus grande que de redoubler une *s* simple : dans le premier cas c'était substituer une lettre à une autre ; dans le second c'était, en apparence du moins, étendre à une consonne de plus une liberté que pour d'autres on possédait déjà : la vogue qu'à travers tous les temps avaient conservée les graphies latinisantes autorisait à écrire certains mots indifféremment par une consonne simple ou double : *ilustre* ou *illustre* ; *efecto* ou *effecto* ; dans des mots plus purement castillans, on pouvait également user de la consonne simple ou de la consonne double : *fizo* ou *ffizo* ; *alfonso* ou *alffonso*. Le jour où la distinction entre l'*s* sonore et l'*s* sourde se fut effacée dans la prononciation, il semblait qu'écrire *s* double pour *s* simple, ou inversement, fût simplement user pour l'*s* d'une faculté du même ordre. — Il y avait d'ailleurs

Ce que nous dit Fray Juan de Cordova sur la bonne conservation du *z* dans la Nouvelle-Castille concorde parfaitement avec la pratique des Tolédans de la pre-

---

des cas où l'orthographe traditionnelle elle-même permettait déjà d'user indifféremment de l'*s* simple ou de l'*s* double : c'étaient les mots composés où le second élément commençait par *s*. Soit par exemple le mot *tornose*, 3[me] personne du singulier du prétérit du verbe réfléchi *tornarse*. On pouvait écrire avec une seule *s* : *tornofe* ; cette graphie était basée sur l'étymologie, et elle laissait au lecteur le soin de deviner que l'*s* intervocalique, bien que simple, représentait ici le son sourd. Mais on pouvait écrire aussi *tornoffe*, en redoublant l'*s* dans l'écriture, pour mieux marquer que le son était sourd. De même, la 3[me] personne du singulier du prétérit du verbe réfléchi *irse* pouvait s'écrire *fuefe* ou *fueffe*. Mais cette variante à son tour allait amener des graphies analogiques pour d'autres formes verbales. De ce que *fuefe*, 3[me] personne du singulier du prétérit du verbe *irse* pouvait s'écrire de deux manières, *fueffe*, imparfait du subjonctif du verbe *ser*, qui se prononçait comme la forme précédente, allait lui aussi, par analogie, s'écrire des deux manières. A son tour, et par analogie également, cette forme allait réagir sur l'imparfait du subjonctif des autres verbes, et nous voyons, à partir d'une certaine époque, s'introduire, chez beaucoup de scribes, l'habitude d'écrire les imparfaits du subjonctif par une seule *f*, graphie à laquelle il faut bien se garder d'accorder une valeur phonétique ; il ne faut y voir que le résultat de la fausse analogie que nous venons de signaler. Nous citerons comme exemple de texte présentant cette particularité le manuscrit du *Libro de los engaños e assayamientos de las mugeres*, publié dans la collection *Bibliotheca hispanica*, par M[r] Bonilla y San Martín.

De ce qui précède, il résulte qu'il ne faudrait pas s'étonner de ce que, même si l'assourdissement du *z* a été contemporain de celui de l'*s* sonore, les confusions graphiques entre *z* et ç aient pu apparaître seulement à une époque plus tardive que les confusions entre *s* et *ss* en position intervocalique.

Mais il peut se faire que l'assourdissement du *z* et celui de l'*s* sonore n'aient pas été rigoureusement contemporains. Il n'est pas sans exemple dans l'histoire des langues que plusieurs phénomènes, bien qu'obéissant incontestablement à une même tendance générale, ne se soient pas produits en même temps. Que l'on considère, par exemple, ce qui s'est passé en français pour la nasalisation des diverses voyelles devant *n* ou *m*. L'étude des assonances de la *Chanson de Roland* nous montre qu'à l'époque de sa rédaction définitive l'*a* était déjà nasalisé, alors que l'*o*, l'*i* et l'*u* ne l'étaient pas encore ; et l'on admet généralement que, des diverses voyelles, c'est l'*u* qui a été nasalisé le dernier. On ne saurait nier cependant que la nasalisation successive des voyelles françaises ne soit autre chose que la réalisation graduelle d'une seule et même tendance. Il est donc fort possible que dans le domaine de la Vieille-Castille l'assourdissement du *z* ait été réellement plus tardif que celui de l'*s* sonore.

mière moitié du XVIᵉ siècle. Dans les rimes des poésies de Garcilaso, nous n'avons pas relevé une seule anomalie en ce qui concerne le ç et le *z*.

Valdés, dans son orthographe, est absolument fidèle sur ce point à l'usage traditionnel. Tout en reconnaissant que les deux lettres ont des sons voisins, il maintient quand même entre elles au moins l'existence d'une nuance ; à première vue, le passage suivant semblerait indiquer que les deux lettres avaient pour lui le même son : « Conformase tambien con el latin [el castellano] en el abece, aunque difieren en esto que la lengua castellana tiene una j larga que vale por gi (1), y tiene una que nosotros llamamos cerilla, la cual haze que la c valga por z » ; (ms. de Madrid, fᵒ 30 ; éd. Boehmer, p. 356). Mais le passage suivant corrige le premier : « Al principio dixistes que la lengua castellana, demas del abece latino, tiene una j larga que vale lo que al toscano gi, y una cerilla que puesta debaxo de la c la haze sonar casi como z » ; (ms. de Madrid, fᵒ 60, éd. Boehmer, p. 377).

Le mot *casi* indique qu'il n'y a pas, pour Valdés, identité absolue (2).

Mais déjà, chez Hurtado de Mendoza, Cuervo remarque un exemple de *belleza* rimant avec *cabeça* et *empieça*.

Chez les poètes des générations plus jeunes, ces exemples vont se multiplier : tandis qu'Herrera reste scrupuleusement fidèle à l'usage traditionnel, Baltasar del Alcázar fait rimer une fois *certeza* avec *cabeça* ; et chez Cervantes, Lope de Vega et Góngora la confusion entre ç et *z* dans les rimes est complète.

---

(1) Il faut suppléer ici par la pensée : « en graphie toscane ».

(2) On remarquera avec Cuervo que Valdés emploie, en parlant du son du ç, le même qualificatif de « *espesso* » qu'il emploie en parlant du son de *ss*, ce qui est tout naturel, puisque l'un et l'autre avaient une valeur sourde : « la cerilla se ha de poner quando, juntandose la c con a, con o y con u, el sonido ha de ser espesso, diziendo *çapato, coraçon, açucar*. » ; (ms. de Madrid, fᵒ 60, vᵒ ; éd. Boehmer, p. 378). Voici le passage relatif à *ss* : « pongo dos eses quando la pronunciacion ha de ser espessa, y donde no lo es pongo una sola. » ; (ms. de Madrid, fᵒ 57 ; éd. Boehmer, p. 374).

Dès lors, les grammairiens vont se partager en deux écoles : ceux qui maintiennent encore la distinction entre *z* et *ç*, et ceux qui l'ignorent : la première école pourrait elle-même se subdiviser en deux groupes : celui des grammairiens pour qui la distinction entre le *z* et le *ç* paraît être encore quelque chose de vivant, et ceux qui semblent ne maintenir le principe de la différence de prononciation entre les deux lettres qu'en vertu d'une tradition livresque ou scolaire. Les premiers appartenaient sans doute à des régions plus conservatrices au point de vue de la prononciation, et où l'état de choses primitif s'est maintenu un peu plus longtemps.

Parmi ces véritables traditionnalistes, on peut citer Antonio de Torquemada (1) qui, dans son *Tratado*

---

(1) Parmi eux on pourrait citer également Busto et Villalón. On trouvera ci-dessus (page 281) un texte emprunté au premier. Mr Cotarelo, qui reproduit la même citation, y souligne les mots « *para que la distingamos de la c* », auxquels il donne sans doute une interprétation qui n'est pas conforme à ce que l'auteur avait dans l'esprit au moment où il les écrivait : dans la pensée de Busto, c'est apparemment une sorte de parenthèse, quelque chose comme « soit dit en passant, pour préciser la différence que nous faisons entre *ç* et *z* » ; Mr Cotarelo y voit au contraire la preuve que la distinction entre les deux lettres était artificielle et voulue par Busto, contrairement au véritable usage courant. — Quant à Villalón (*Gramática castellana*, Anvers, 1558), il s'exprime ainsi : « La *z* en el Castellano tiene la mesma pronunçiaçion que la *c* con cedilla dos vezes pronunçiada. Porque como diximos qua[n]do tratamos de la *c* que vsaua della de dos maneras el Castellano simple : y entonces vale tanto como *q* ; y diximos q[ue] vsa della el Castellano co[n] cedilla y que entonces vale ta[n]to como media *z*. Por ta[n]to agora dezimos q[ue] la *z*, vale ta[n]to en la pronunçiaçion Castellana como dos vezes la *c* con çedilla. Y ansi escriuimos con ella estos vocablos : *Zangano, zaque, zebra, zorzal, zebratana, zorra, zumbido :* y los semejantes ». (La Viñaza, *Bibliografía*, col. 1119). Il est certain que Villalón s'exprime maladroitement en disant que le *z* est deux fois plus fort que le *ç*. Mais le fait qu'il emploie une expression équivalente au terme de *force* dans un sens contraire à celui qu'a d'ordinaire celui-ci chez les autres grammairiens (car il l'applique à la sonorité tandis que les autres l'appliquent à la qualité sourde des consonnes) n'est pas une raison suffisante pour prétendre comme Mr Cotarelo (*Fonología...*, page 68) que Villalón est en contradiction absolue avec les autres auteurs, et que par conséquent les uns et les autres « legislan según su gusto, sin atender á la costumbre general ». — Très remarquable aussi est la doctrine

llamado Manual de escriuientes (manuscrit de l'Ensayo de Gallardo), rédigé avant 1574, maintient admirablement la distinction entre ç et z, et insiste sur la douceur de la prononciation du second par rapport à celle du premier : « La C y la *Z* se parecen casi tanto en el sonido de la pronunciacion como la B y la V ; de manera que muchas personas no saben diferenciarlas, y muchas vezes hallareis puesta la una por la otra, aunque las pronunciaciones son tan diferentes ; porque la C se pronuncia con la lengua puesta entre los dientes de abajo y de arriba echando el huelgo y pronunciacion con fuerça ; de manera que viene a ser muy diferente de la Z, la cual aunque se pronuncia casi de la mesma manera, y la lengua puesta en la mesma parte, no se

---

de Madariaga (*Libro subtilissimo intitulado honra de Escriuanos*, 1565) : « Z : en nuestro Castellano deue tener otra consideracion su origen que en griego ; porque no es otra cosa que una *c* comedida, y mas blanda en la pronunciacion y aun la misma *c* doblada en la figura, sino que hay esta diferencia : que la una mira a mano derecha, la otra á la izquierda ». « Sirue también por la *c* en todos los medios y finales, porque cae bien la *z* y no la *c*, como *boraz, arcabuz, agraz* ; aunque este oficio era de la *c*, mas la *z* le acompaña en semejante necesidad ». (L'auteur fait ici allusion à ce que le *ç* ne s'employait qu'en position prévocalique : à la fin des mots et aussi en position préconsonantique dans le corps des mots on employait toujours *z*, bien que le son fût le plus souvent alors celui du *ç* : par « los medios », il est probable en effet que l'auteur veut parler de cas tels que ceux de *mezclar* et *mezquita*, où le *z* était employé en position préconsonantique dans le corps des mots). Madariaga ajoute ensuite cette observation fort juste, qu'au sujet du *z* ou du *c* (et *ç*) on ne peut donner de règle simple dont l'application soit en quelque sorte mécanique (c'est évidemment ce qu'il entend par « regla cierta »), excepté la suivante : il faut s'en rapporter à la prononciation et à l'oreille : donc celles-ci étaient encore un guide sûr pour certains Espagnols : « siempre que pronunciáremos la *ç* en toda su fuerça y vigor se pone *c*, como *çabala, çigueña*, y quando la *c* no trae su entero sonido, sino que viene con mayor suavidad y dulçura entonces echaremos zeta : *zagal, zelo, azibar*. Debese pues tener mucha cuenta en que lengua y pluma igualen a la sutileza del oido ». On remarquera que Madariaga écrit par un *z* le mot *zelo*, que Nebrija écrivait par un *c* ; ceci n'infirme pas la sûreté de sa doctrine, car dans un mot qui était savant à l'origine et paraît être resté tel jusque vers le milieu du XVI[e] siècle il a pu y avoir hésitation de l'usage, et réaction de l'étymologie. — Les Judéo-Espagnols de Constantinople, d'accord avec la doctrine de Nebrija, prononcent sourde la consonne initiale de *celoso*.

pronuncia con tanta fuerça, sino mas blanda y amorosamente. Entenderlo heis en estas dos diciones : *Çaço*, que ambas vezes se pronuncia la C con la fuerça que he dicho : y *vazio*, que es otra dicion, en la cual se pronuncia la Z con la mitad de là fuerça menos que haueis pronunciado la C... y muy grosero ha de ser el que no diferenciare la fuerça de la C a la blandura de la Z .. (1) »

Juan López de Velasco (*Orthographia y Pronunciacion Castellana*, Burgos, 1582, avec privilège de 1578) nous donne du *ç* et du *z* une description, sinon aussi parfaite que celle de Torquemada, du moins assez précise et assez claire encore : « El sonido y voz que la ç con cedilla haze, es el propio que la de su nombre, que se forma con la estremidad anterior de la lengua, casi mordida de los dientes, no apretados, sino de manera que pueda salir algun aliento y espiritu : como en lo alto del paladar se forma la *s*, de donde nace la dificultad que los estrangeros sienten en pronunciar la *ç* cedilla, diziendo siempre *se* por *ce*, y assi no hay en el Latin, Griego, Italiano ni otras lenguas vulgares, con que poder escreuir los nombres de personas, linages y otros que en el Castellano tienen, *ça*, *ço*, *çu*, cuyo espiritu en el pronunciar a de ser blando y lleno, porque si se esfuerça, y adelgaçandose sale con algun zumbido o siluo : conuiertese en la voz y sonido de la *z*, que se forma arrimada á los dientes, pero no metida entre ellos (2) ». Velasco commet sans doute une légère erreur (dans laquelle Torquemada n'était point tombé) quand il semble croire que la position de la langue était légèrement différente pour le *z* de ce qu'elle était pour le *ç*. Mais il a fort bien noté la caractéristique essentielle qui distinguait le son du *z* de celui du *ç*, c'est-à-dire le « *zumbido* » ou bourdonnement, dans lequel il faut voir

(1) Cuervo, *ibid.*, pages 36-37, et La Viñaza, *Bibliogr.*, col. 1148-1149.

(2) Cuervo, *ibid.*, page 37 ; et La Viñaza, *Bibliogr.*, col. 1158-1159.

une allusion à la résonnance de la glotte, qui produit précisément la sonorité.

Juan de la Cuesta (*Libro y Tratado para enseñar, leer y escriuir breuemente... todo Romance Castellano*, Alcalá, 1589), qui fait une description assez heureuse lui aussi de son interdental du *ç* et du *z*, insiste sur la nécessité de distinguer les deux sons, et il semble que chez lui cette distinction répondît encore à une pratique réelle, et ne fût pas la simple répétition formelle d'une tradition grammaticale : « La *ç* tiene el sonido rezio y doblado que la *z*, y se pronuncia allegando la lengua á los dientes, y apretando los dientes algo, porque al tiempo que tornamos á abrir los dientes se haze de golpe el sonido della en la punta de la lengua y en los dientes. Y assi su verdadero sonido es *Çamora. Çaragoça. Cerda. centeno. cedaço. Cicilia. ciudad. cirio. çoçobra. Çorita. Çuñiga. Açucar. çueco.* poniendo una cedilla debaxo de la *c* quando se ayunta con estas tres vocales *a*, *o*, *u*, porque en la *e*. y en la *i*. para tomar su verdadero sonido o pronunciacion no ha menester cedilla. — La *z* como tengo dicho tiene su sonido mas floxo, y se pronuncia abriendo algo los dientes y metiendo la punta de la lengua entre ellos, que salga la lengua un poco fuera, y assi le daremos su verdadera pronunciacion diziendo *Zacarias. Zaqueo. Zebedeo. Zebra. Zorobabel. Zorra. Campuzano. Azeuedo. hezimos. haziendo. arzon. azul.* — Hase de tener muy gran cuenta que en esto de las pronunciaciones desde luego sepan los niños distinguir el sonido de la *ç* y de la *z* (1) ». — L'observation finale, remarquons-le en passant, suffirait à nous montrer, si nous ne le savions déjà par ailleurs, combien, à cette date, la prononciation sonore du *z* était attaquée chez les jeunes générations.

Juan de Miranda (voir plus haut, page 268) identifie faussement le *ç* castillan au *z* simple de l'italien, et le *z* castillan au *z* double de cette même langue. Si imparfaites et si maladroites que soient ses explications, elles n'en laissent pas moins, comme nous l'avons montré,

(1) Cuervo, *ibid.*, page 37 ; et La Viñaza, *Bibliogr.*, col. 898.

entrevoir clairement que pour lui le *ç* était un phonème sourd et le *z* un phonème sonore (1).

Miguel Sebastián, semble-t-il (*Orthographia y Orthologia*, Saragosse, 1619) (2), a encore conscience de la valeur sonore du *z* quand il dit qu'il doit être rapproché non de *ts*, mais de *ds*, ce qui ne doit pas être interprété dans le sens d'un son composé, mais plutôt dans celui d'un son intermédiaire entre une dentale sonore et une sifflante.

Juan de Luna dans son *Arte breve i compendiosa para aprender á leer, escreuir, pronunciar y hablar la lengua española*, 1623 (3), maintient, lui aussi, comme nous l'avons vu (page 285) la différence entre le *z* et le *ç*. Il

---

(1) Il semble bien que pour Ambrosio de Salazar le *z* était encore distinct du ç : c'est du moins ce qui paraît résulter du passage suivant de sa RESPONSE APOLOGETIQVE (1615) : « Ved la moneria de Godin (digo Oudin) que dize el *z* y el *c* tener una mesma pronunciación y es la mayor tontedad del mundo porque yo creo que habla español alemanado, una cosa es decir *azagaya* y otra es dezir *açagaya*, cierto que nos ha dado que reïr muy de gana con sus tontedades, pésame que enseña una falsa doctrina y qualquiera que la siguiere se quedará siempre con su mala pronunciación, y antes el *s* se acomodaría en lugar de *z* que no el *c*, ya sabemos que *sebo* y *cebo* son dos y aun dessa manera se confunden el mesmo que si el *c* tuviesse su pronunciación como el *z* tambien pues se podría escribir *zebo* que es la mayor locura que nunca fué pero nos quereis aprender una nueva manera de hablar ó es que quiere confundir esta lengua pero ya no hay Torre de Babel, si no es que veis muchas luzes como el que... etc. ». Oudin, tout en reconnaissant que d'après quelques-uns le *z* avait un son distinct de celui du ç, déclarait qu'en général les Espagnols le prononçaient comme cette dernière lettre. Sans doute avait-il reproduit cette théorie dans son Mémoire au roi Louis XIII contre Salazar ; en tout cas, dans sa Grammaire (éd. de 1610), il indique comme nom pour la lettre *z*, « cé & ſelon aucuns zé » ; plus loin il ajoute : « La dernière [lettre de l'alphabet] eſt *z*, qui quelquefois ſe prononce plus rudement que le *c* ou l'*ſ*, quaſi comme noſtre *z* Fra[n]çois, mais le plus ſouuent elle a le meſme son que ledit *c*, & ay veu bien ſouuent eſcrit *hacer*, pour *hazer*, *lienço* pour *lienzo* ; *baço*, ſubſtantif qui ſignifie la rate, ou *baço* àdiectif qui veut dire bis, comme *pan baço*, pain bis ; ie l'ay veu eſcrit *vazo*, mettant l'*v* pour *b*, & le *z* pour *c*, & ſi on le conſidere és dictions qui ſe terminent par ledit *z*, on trouuera qu'il ne differe en rien de l'*s* finale, horſmis qu'il ſe prononce auec accent graue ».

(2) CUERVO, *ibid.*, page 38 ; et LA VIÑAZA, *Bibliogr.*, col. 1212.

(3) CUERVO, *ibid.*, page 38.

semble que chez lui également la distinction entre les deux lettres corresponde à quelque chose de vivant. En tout cas, sa description de l'articulation du *ç* et du *z* paraît inspirée de celle de Velasco, et, tout comme celui-ci, il fait allusion au « zumbido » qui distingue le second du premier.

Enfin, Francisco Cascales paraît être l'un des derniers tenants de la distinction entre les deux sons, ainsi qu'en témoigne un passage de ses *Cartas filológicas*, imprimées à Murcie en 1634, mais dont le privilège est de 1627 (1). Il ne doit pas s'agir chez lui d'une distinction de pure tradition scolaire, mais bien d'une distinction réelle, car il se plaint de ce que les poètes espagnols ont l'oreille si peu fine qu'ils n'hésitent pas à faire rimer des mots comme *cabeça* et *grandeza*.

Mais, encore une fois, les auteurs que nous venons de citer en dernier lieu devaient appartenir à des régions ou à des milieux dans lesquels un état de choses plus ancien se perpétuait encore, et leur usage n'était déjà plus normal, mais exceptionnel ; il suffit pour s'en convaincre de remarquer le contraste que l'opinion de Cascales forme avec les termes dont se sert Gonzalo Correas à peu près vers la même époque, et que nous citerons bientôt.

¶ Nous passerons en effet au camp de ceux qui ne reconnaissent point de différence entre *ç* et *z*, et nous examinerons leurs témoignages.

Christoval de las Casas, comme nous l'avons remarqué plus haut (page 268) ne semble pas faire de différence entre le *z* espagnol et le *ç*, car il les assimile tous les deux au *z* de certains mots italiens, et dans tous ses exemples (ou presque tous) le *z* italien est sourd.

Gonzalo Correas, dans son *Arte de la lengua española castellana*, Salamanque, 1626, s'exprime ainsi à propos du *ç* : « Muchos qe no juzgan con desengaño de nuestra pronunziazion Castellana, quieren dezir qe la *çedilla* es blanda, i la *zeda* más fuerte y rezia : i es error imajinar

(1) Cuervo, *ibid.*, page 42.

qe tenemos mas de un sonido de *ze* en Castellano (1) » ; (éd. la Viñaza, p. 25). Il ajoute, à propos de la lettre *z* : « Dizen algunos que es mas fuerte y vehemente qe la *ce* i *cedilla* : porqe la ven escrita con forma crezida, entienden qe tiene mas fuerza, en la cual de tener-la por fuerte reziben grandísimo engaño nuestros Castellanos letrados » ; (*ibid.*, p. 33). Logique avec lui-même, Correas supprime à peu près complètement dans son orthographe personnelle le *c* devant *e* et *i*, ainsi que le *ç*, et il les remplace par *z* : il écrit par exemple *ze* (2) le nom castillan de la lettre *c*, et nous avons également d'autres échantillons de ces graphies dans les quelques lignes même que nous venons de citer de lui.

Charles Muler (*Lingvae Hispanicae compendiosa institvtio,* Leyde, 1636) ne fait pas non plus de différence entre le *z* et le *ç* ; il dit que l'un se prononce comme l'autre, et que par suite certains mots sont écrits indifféremment par l'un quelconque des deux signes : « indifferenter scribitur *razon* et *raçon* (3) ».

De même, Lorenzo Franciosini dans la seconde édition (4) de sa *Grammatica spagnuola, ed italiana*, Rome, 1638, dit en substance que le *z* et le *ç* sonnent l'un comme l'autre.

Pour remédier à l'incertitude orthographique engendrée par la confusion du *z* avec le *ç* ou le *c*, Gonzalo Correas, comme nous l'avons vu, généralisait l'emploi du *z*, en évinçant partout le *c* devant *e* ou *i*, ainsi que le *ç*.

Un autre théoricien, Juan de Villar, plus timide que lui, n'osait pas aller jusqu'à un système aussi radical ; mais étant donné, dit-il dans son *Arte de la lengua*

---

(1) Il dit de même, combattant l'opinion de ceux qui prétendent qu'il y a une différence entre le *j* et l'*x* : « Semejante es esta imajinazion á la qe tienen de la *zeda* entre las *zees.* » ; (*ibid.*, p. 33).

(2) Cf. le passage de la grammaire de César Oudin (édition de 1610) où cet auteur, dans l'alphabet, appelle le *z* « cé & selon aucuns *zé* ».

(3) Cuervo, *Disquisiciones*, etc., page 41 ; et La Viñaza, *Bibliogr.*, col. 563.

(4) Cuervo, *ibid.*, page 42.

española, reducida a reglas y preceptos de rigurosa gramatica, Valence, 1657 (1), « la poca, ó ninguna diferencia » qu'il y a dans la prononciation entre le *z* et le *ç*, il juge nécessaire d'indiquer des formules commodes sur l'emploi des deux signes graphiques, *z* d'une part et *c* ou *ç* d'autre part : voici les principales règles pratiques qu'il imagine : écrire *z* dans le mot *zelo* et ses dérivés (2), dans le pluriel des mots à *z* final (*cruz*, *cruzes*, *luz*, *luzes*, *voz*, *vozes*, etc.), et aussi entre deux voyelles, par exemple dans *hazer*. Son système était sur bien des points contraire à l'orthographe traditionnelle, puisqu'il aboutissait à faire écrire *brazo*, *mozo*, *cabeza*, etc., au lieu de *braço*, *moço*, *cabeça*, etc.

A partir de cette époque, l'identification des deux sons deviendra normale et courante dans les grammaires (3). Dans les textes soignés, imprimés ou manuscrits,

---

(1) Cuervo, *ibid.*, page 42 ; et La Viñaza, *Bibliogr.*, col. 1288.

(2) Ceci était contraire à l'orthographe de Nebrija : voir plus haut, p. 295, n. ; mais à partir de l'époque où le *z* s'était confondu avec le *c* dans la prononciation, on préférait souvent, pour *celo* et ses dérivés, les graphies par *z*, parce qu'elles étaient plus conformes à l'étymologie.

(3) Il est assez difficile de dire si Luis de Avila y Çúñiga, dont nous avons déjà cité le *Comentario* imprimé à Venise en 1548, distinguait réellement le *z* du *ç* dans sa pratique personnelle ; alors qu'il rend par un c l's de l'Allemand *Unser*, et transcrit *Uncerfater* pour *Unser Vater*, c'est par un *z* qu'il rend l's du nom de lieu *Kleinseite*, qu'il écrit *Laninzeit*. Il n'est d'ailleurs pas aisé de savoir si les Allemands auxquels il a entendu prononcer ces divers mots y donnaient à l's une articulation sonore ou sourde : on sait que dans la prononciation haut-allemande actuelle l's de *unser* ainsi que l's initiale de *Seite* sont plus sonores que sourdes ; mais dans les régions méridionales du domaine allemand c'est souvent plutôt le contraire ; et puis les choses ont pu changer à ce sujet depuis le XVI[e] siècle. — Nous noterons seulement pour mémoire qu'Avila transcrit par un *z* le *z* allemand de *Schwarzwald*, qu'il écrit *Xuarezbalt*, mais ceci ne nous fournit aucune indication sur la valeur qu'il entendait donner ici au *z*. Il transcrit également sous les formes *Branzuic* ou *Branzuique* le nom allemand de *Brunswick* ou *Braunschweig*. — Nous avons laissé de côté dans notre exposé relatif à la valeur du *z* un grammairien dont les témoignages sont contradictoires : Henri Doergangk, dans ses *Institutiones in linguam hispanicam*, Cologne, 1614, dit que le *z*, en espagnol, se prononce comme en allemand « Germanico more et quasi *ds* », ou comme *z*

l'ancienne orthographe sera encore souvent respectée : « La buena ortografía, dit excellemment Cuervo, ha sido con frecuencia cualidad en cierto modo mecánica de los copiantes y secretarios y en particular de los impresores, que se encargan de enderezar los descuidos ó barbaridades de los autores, acomodándose á cierto tipo que se conserva y perdura aun cuando se ha mudado la pronunciación ú otro fundamento en que aquél se apoyaba » ; (*Disq.*, p. 44). Mais, les textes soignés mis à part, on écrira souvent indifféremment *za* ou *ça*, *zo* ou *ço*, *zu* ou *çu*, *ze* ou *ce*, *zi* ou *ci*, et les scribes et les auteurs mettent fréquemment au hasard la première des deux lettres qui leur vient à l'esprit : on écrit, suivant la pittoresque formule de Juan de Villar « con lo que mas presto a la memoria venga. » Un dédain un peu cavalier de l'orthographe a toujours été chose fréquente en Espagne, et une régularité scrupuleuse en cette matière y a souvent été considérée comme devant être abandonnée aux professionnels de la plume, les personnes des autres conditions pouvant se contenter de l'à peu près : « con bastante ortografia, que en un cavallero basta », dit quelque part Guillén de Castro. On conçoit dès lors que des person-

---

double italien. La prononciation du *z* allemand est mal figurée par le groupe *ds* : elle devrait l'être par *ts*, et il en était certainement déjà ainsi du temps de l'auteur, comme le montre l'histoire même de la lettre *z* en allemand, car dans cette langue elle provient la plupart du temps d'un ancien *t*. D'autre part, Doergangk dit aussi que le *z* espagnol se prononce comme le *z* double italien. Cette assertion semble être un écho de la théorie de Juan de Miranda, signalée plus haut (page 268), et d'après laquelle le *ç* se serait prononcé comme le *z* simple de l'italien, tandis que le *z* espagnol se serait prononcé comme le *z* double de cette même langue. Nous avons expliqué alors que c'était là, apparemment, une façon imparfaite de dire que le *ç* était sourd tandis que le *z* était sonore. En se faisant l'écho de la théorie de Juan de Miranda, Doergangk semble donc reprendre pour son compte l'assertion en vertu de laquelle le *z* était sonore ; seulement, celle-ci s'accorde mal avec sa déclaration précédente, suivant laquelle le *z* se serait prononcé « Germanico more », déclaration qu'il eût mieux fait de supprimer, puisqu'elle donnait au *z* une valeur sourde. L'identification du *ç* et du *z* castillans aux phonèmes doubles qu'étaient et sont encore le *z* allemand et le *z* italien était d'ailleurs inexacte, en tout état de cause, comme nous l'avons montré plus haut.

nes même instruites s'inquiétassent peu de conformer leur manière d'écrire à la norme traditionnelle, ou écrivissent indifféremment le même mot tantôt d'une manière et tantôt d'une autre : CUERVO, *Disquisiciones*, page 45, cite de cette façon de traiter l'orthographe un amusant exemple.

Pourtant, lorsqu'au XVIIIe siècle un certain désir de régularisation académique se fit jour en Espagne en de nombreuses matières, et notamment en ce qui avait trait à la langue, il est naturel que l'on ait cherché à mettre un peu d'ordre dans l'emploi des signes destinés à représenter le son interdental. Il était impossible évidemment de ressusciter l'orthographe ancienne, basée sur la prononciation, fondée elle-même sur l'étymologie (1). Il fallait donc adopter un système commode, consistant en des principes fort simples, d'application facile. L'Académie (*Diccionario de autoridades*. 1726, *Ortografía*, 1741) décida qu'on supprimerait le *ç*, et que le son interdental serait partout réprésenté par *z*, sauf devant les lettres *e* et *i*, où il le serait par *c*. Ce système se trouvait d'ailleurs en fait avoir pour résultat de rapprocher certains mots de l'orthographe de leur ancêtre latin : par exemple *decir* et *hacer*, qui ressemblent davantage à *dicere* et à *facere* que leurs ancêtres *dezir* et *hazer*. Les cas où, pour l'œil, la graphie nouvelle est plus distante de la forme latine que ne l'était l'ancienne graphie traditionnelle, comme il arrive pour *brazo*, substitué à *braço* (*bracchium*) sont en somme assez rares. Tel qu'il est, évidemment, le système académique peut donner prise à quelques critiques : Mr Saroïhandy, dans ses *Remarques sur la phonétique du ç et du z en ancien espagnol*, Bulletin Hispanique, 1902,

(1) « No á todos, dit fort bien Cuervo dans ses *Disquisiciones*, page « 45, parecen hoy decisivas las razones de esta elección, y no falta « quien juzgue que con eliminar la *ç* se dislocó el sistema ortográ- « fico de la Península, pero lo cierto es que la exclusión de la *z* « ocasionara igual daño, así como determinar en aquellos tiempos « el recto uso de las dos letras, fundado en la etimología é historia « de la lengua, fuera punto menos que imposible, y el obligar á « todos los que hablan castellano á tal distinción, puramente « teórica, dificultara sin medida la práctica de la buena ortografía.»

p. 201, préférerait que l'Académie, au lieu d'éliminer le ç, en eût au contraire généralisé l'emploi, et supprimé partout le *z*. Il est facile de concevoir les raisons de cette préférence : le ç représentait, dans l'orthographe ancienne, le son sourd, et le *z* le son sonore ; or, le son sonore a disparu, et le son sourd s'est généralisé ; dès lors, il eût été logique de généraliser aussi le signe de l'articulation sourde, et d'éliminer celui de l'articulation sonore. — Seulement, cette façon de procéder qui peut, à distance, séduire des linguistes pour des raisons qui sont, en quelque sorte, de sentiment, ne pouvait guère être mise en pratique par l'Académie espagnole au XVIII[e] siècle. En fait, d'ailleurs, la proscription du *z* et la généralisation du ç auraient eu deux inconvénients, devant lesquels, plus ou moins consciemment, l'Académie a reculé. Le premier était de causer un bouleversement plus considérable de l'orthographe que ne l'a fait le système adopté par elle : en effet, il n'y avait incertitude sur l'emploi des signes que dans les cas où le son interdental était en position prévocalique, puisque dans les autres positions, c'est-à-dire en fin de mot ou devant une consonne, on employait toujours le *z* ; or, sur ce dernier point, le système de l'Académie n'a rien changé, tandis que la généralisation du ç eût instauré juste le contraire du régime ancien, et amené des graphies à peu près inconnues jusque-là, comme *luç*, *paç*, *voç*, etc. : en somme, il eût fallu changer l'orthographe dans une foule de mots où précisément aucune difficulté ne se présentait et où pratiquement personne n'hésitait, tout le monde ou presque écrivant de la même façon, les plus illettrés comme les plus instruits. Le second des deux inconvénients auquel se fût heurtée la généralisation du ç était précisément de créer ces graphies nouvelles, contraires à des habitudes séculaires en vertu desquelles le ç n'avait jamais été employé en position finale, et presque jamais en position préconsonantique dans le corps des mots ; (voir page 258 et suivantes) (1).

---

(1) Une raison accessoire a pu d'ailleurs renforcer les préférences de l'Académie pour le *z* : ce signe est plus nettement distinct du *c*

Un autre procédé de simplification que l'Académie eût pu, semble-t-il, pratiquer plus facilement eût consisté à généraliser complètement le *z*, en supprimant même le *c* devant *e* et *i*. C'eût été revenir au système de Gonzalo Correas, et l'on aurait eu l'avantage de n'avoir qu'un signe unique pour représenter partout la consonne interdentale. Il en serait résulté une simplification plus grande de l'orthographe, car, si simple que soit le système actuel, il y a encore des gens peu lettrés pour qui il est trop compliqué, et quiconque a eu l'occasion de lire des lettres ou des documents émanant d'Espagnols peu instruits sait combien il est fréquent d'y rencontrer des graphies telles que *dize* pour *dice*, *conoze* pour *conoce*, etc. — Si l'Académie n'a pas cru devoir adopter ce procédé fort simple d'unification, c'est sans doute pour des scrupules étymologiques, le procédé actuel ayant l'avantage de rapprocher du type latin auquel ils doivent leur origine un nombre de mots beaucoup plus considérable que ne l'eût fait l'adoption du *z* comme signe unique : déjà nous avons signalé cette particularité à propos des formes *decir* et *hacer* : on pourrait faire une remarque semblable en ce qui concerne une foule d'autres graphies : *cielo*, *ciego*, etc. ; et la plupart des mots qui commencent par *ce* ou *ci* ressemblent davantage à leur original latin en conservant leur *c* que s'il était remplacé par un *z*.

Change- de certai- es *s* en rdentales evant vélaire.

Nous ne mentionnons ici que pour mémoire le changement en interdentales qu'ont subi certaines *s* devant un *c* vélaire ; nous reviendrons sur cette question au § 79, X.

La ques- on des dentales lans omaine lalous.

Bien que l'évolution de la prononciation de l'espagnol en dehors du domaine castillan ne rentre pas à proprement parler dans le cadre de cette étude, nous avons cru cependant, étant donné l'importance de la production andalouse dans la littérature castillane, notamment au point de vue poétique, devoir consacrer quelques

---

non cédillé que ne l'est le *ç* : *za* ou *zo* pour l'œil se distinguent mieux de *ca* ou *co* que ne le font *ça* ou *ço*.

développements à l'historique de la question des interdentales dans ce domaine. En ce qui concerne le moment où la confusion entre *z* et *ç* s'est produite en Andalousie, il se pose une question préjudicielle : Dans un article publié par la Revue Internationale des Etudes basques, *Dialectes et langue commune*, octobre-décembre 1912, nous avons montré que l'Andalousie, ou tout au moins la région de Séville, avait possédé, à travers la domination arabe et le moyen âge, un dialecte propre, qui plus tard a été supplanté par le castillan, bien qu'il en ait subsisté des traces au moins jusqu'au XVIe siècle. Dans ce même article, nous avons établi deux des traits par lesquels ce dialecte se distinguait du castillan : 1° la conservation de l'*f* dans les cas où le castillan la changeait en *h* ; 2° le fait que le dialecte sévillan diphtonguait bien en *ie* l'*e* bref tonique latin non entravé, mais, à la différence du castillan, ne diphtonguait pas l'*e* bref tonique entravé. Or, la question qui se pose à propos de ce dialecte est la suivante : a-t-il jamais connu le son interdental de l'ancien *ç* castillan et du *z* castillan actuel ? Il a dû vraisemblablement, comme les autres dialectes romans de l'Espagne et de la Gaule, posséder, à un moment donné, des phonèmes *t + sifflante sourde* et *d + sifflante sonore* représentant les produits du *c* latin devant *e* et *i* et du groupement *ti* prévocalique. Mais ensuite, l'élément sifflant de ces phonèmes (soit avant, soit après la résorption de l'élément dental) a-t-il pris, comme en castillan, une valeur interdentale, ou est-il toujours resté, jusqu'au XVIe siècle, à l'état de sifflante plus ou moins pure, comme ç'a été le cas dans la plupart des dialectes romans de France et d'Espagne, autres que le castillan ? En d'autres termes, jusqu'au XVIe siècle, la situation de l'Andalousie au point de vue des phonèmes interdentaux et des phonèmes sifflants était-elle à peu près la même que celle du castillan, ou bien les deux groupes étaient-ils fondus en un seul, comme c'est le cas, par exemple, en français, en provençal, en catalan et en valencien ?

Il semble que la première des deux hypothèses soit plus assurée que la seconde, pour le début du XVIe

siècle : la prononciation andalouse devait coïncider à peu près avec la prononciation castillane en ce qui a trait à la distinction des phonèmes proprement sifflants (*s* sourde et *s* sonore) et des phonèmes interdentaux (*ç* et *z*); cet état de choses pouvait s'être établi de deux façons : ou bien le dialecte andalous avait marché de pair avec le castillan en ce qui concernait l'évolution des deux groupes de phonèmes qui nous occupent, et par suite les Andalous n'avaient qu'à conserver, en parlant castillan, la manière dont s'articulaient ces divers phonèmes dans le dialecte du pays ; ou bien, à supposer que l'état des choses eût d'abord été en Andalousie différent de ce qu'il était dans les deux Castilles, la prononciation castillane avait suffisamment réagi plus tard sur la prononciation locale pour faire disparaître, ou à peu de chose près, les particularités trop marquées que celle-ci pouvait présenter à l'origine. Ainsi donc, que cette similitude fût originelle ou qu'elle fût acquise, il semble, pour des raisons que nous exposerons plus loin, qu'au début du XVIe siècle les Andalous distinguaient fort bien le groupe interdental du groupe proprement sifflant. — Il paraît incontestable, d'autre part, qu'à l'intérieur de chacun des deux groupes ils observaient, non moins parfaitement que les Nouveaux-Castillans, la distinction entre les sourdes et les sonores.

Que la confusion entre les sourdes et les sonores résultant de l'assourdissement de ces dernières ne se soit étendue en Andalousie qu'à l'époque où elle a gagné aussi la Nouvelle-Castille, c'est-à-dire dans la seconde moitié du XVIe siècle, cela résulte des considérations suivantes. La pratique de l'Andalous Antonio de Nebrija quant à l'emploi du *ç* ou du *c* d'une part, et du *z* d'autre part, est très sure et coïncide parfaitement avec l'orthographe traditionnelle telle qu'elle s'était établie au cours du XIIIe siècle. On trouvera dans Cuervo, *Disquisiciones*, page 16 et suivantes, une étude détaillée de l'usage de Nebrija, qui prouve la sûreté parfaite de la doctrine de ce grammairien. D'autre part, la pratique des poètes andalous pendant la première moitié du XVIe siècle est

absolument conforme à celle des poètes Nouveaux-Castillans, comme Garcilaso. Chez ceux même qui appartiennent à une génération un peu plus jeune, comme Herrera, l'usage traditionnel est maintenu avec une fidélité parfaite. En revanche, avec Góngora, né pendant le troisième quart du XVI[e] siècle, la confusion entre *z* et *ç* apparaît complète dans les rimes, et il en sera de même, à plus forte raison, chez les poètes andalous nés après lui.

Après avoir vu quelles sont les considérations qui donnent lieu de penser qu'au début du XVI[e] siècle les Andalous distinguaient, dans le groupe interdental et dans le groupe proprement sifflant, les sonores des sourdes, voyons maintenant quelles sont les raisons permettant d'inférer qu'ils distinguaient l'un de l'autre les deux groupes eux-mêmes, et que par conséquent leur prononciation ne différait guère sur ce point de celle de la Nouvelle-Castille.

Benito Arias Montano (*De varia Republica, siue Commentaria in librum Judicum*, Anvers, 1592) dit que dans son enfance le *z* et le *ç* étaient prononcés à Séville comme en Castille, mais que depuis une vingtaine d'années ces deux lettres se sont confondues avec *s*, bien que certains vieillards et même quelques jeunes gens conservent encore l'ancienne prononciation correcte ; (voir Cuervo, *Disquisiciones*, page 39).

Les indications d'Arias Montano nous reportent donc à l'année 1570 environ comme étant l'époque où la confusion des interdentales avec les sifflantes proprement dites se serait produite à Séville. Il est certain qu'à partir de cette date les témoignages ne manquent pas sur la réalité de cette confusion. De quelques délibérations du conseil municipal de Séville citées par M[r] Rodríguez Marín dans les notes de son édition de *Rinconete y Cortadillo* (Séville, 1905), nous extrayons les graphies suivantes : *sementerio* et *desensia* (11 mars 1589, p.p. 372-373), *crusifijo* et *crus* (7 avril 1589, p. 419), *mesclados* (10 juillet 1589, p. 373). La forme *mesclados* à elle seule ne prouverait rien, il est vrai, car, à la rigueur, elle aurait pu être un archaïsme ; mais les autres semblent révéler un

scribe qui confondait en un seul son ç, *z* et *s* ; et comme il est peu vraisemblable que ce fût quelque Basque ou quelque Valencien établi à Séville, il est fort probable que les graphies de cette sorte doivent être imputées à l'accent andalous de leur auteur.

Pour la première moitié du XVII[e] siècle, nous pourrons citer comme exemple de texte de provenance andalouse confondant *ç*, *c* et *z* avec *s* un manuscrit de l'*auto* de *Las órdenes militares* de Calderón publié dans le *Bulletin hispanique*, tome V, page 383 et suivantes.

D'autre part, Mateo Alemán (*Ortografía castellana*, México, 1609) fait allusion à la confusion que les Andalous commettaient entre *c*, *ç* et *s*. Mais la façon dont il s'exprime est un peu embrouillée, parce qu'il mélange ensemble deux questions distinctes : celle de la confusion de *z* et *ç* avec *s* (propre à des Espagnols non castillans), et celle de la confusion entre *z* et *ç* (ou *c*), spéciale aux Castillans, qui, après avoir affecté d'abord la Vieille-Castille, s'étendait aussi à la Nouvelle. Dans les exemples même qu'il donne ici, Mateo Alemán commet une bévue amusante en écrivant par un *z* le mot *brasa* = « braise » (à moins que la faute ne soit le fait de son imprimeur seul). Alemán avoue de bonne grâce qu'il est lui-même atteint du défaut qu'il signale, et qu'il a besoin de se surveiller à ce sujet. (On trouvera son texte dans les *Disquisiciones* de Cuervo, pages 40-41).

Aldrete (*Antigüedades de España*, Anvers, 1614) (1) atteste qu'à Salamanque on reconnaissait les Valenciens, les Sévillans et ceux de la côte de l'Andalousie à ce qu'ils confondaient le *z* et le *ç* avec *s*.

B. Jiménez Patón (*Epítome de la ortografía latina y castellana*, Baeza, 1614) (2) nous donne un renseignement semblable, mais avec beaucoup plus de précision, car il déclare qu'à Séville on prononce l'*s* comme un *c*, disant *Ceuillano*, *ceñor*, *ci*, tandis qu'à Valence c'est le contraire : le son du *c* y est inconnu et l'on met *s* à la place.

---

(1) Voir Cuervo, *ibid.*, pages 39-40.

(2) Cuervo, *ibid.*, page 41.

De tout ceci il résulte que la confusion des interdentales avec l'*s* s'est d'abord faite non dans le sens du *seseo*, c'est-à-dire par transformation des interdentales en *s*, mais bien, au contraire, dans celui du *ceceo*, c'est-à-dire par transformation de l'*s* en interdentale. Certaines contrées de l'Andalousie, on le sait, sont restées fidèles jusqu'à nos jours à cet état de choses : le son de *s* y est donc inconnu, et cette lettre y est prononcée *z*. Mais dans d'autres régions au contraire le son interdental unique auquel toutes les consonnes des deux groupes interdental et proprement sifflant avaient ainsi abouti a subi une nouvelle évolution : en position prévocalique, ce son unique est devenu une sifflante pure, distincte de l'*s* castillane (voir § 78, V), et à peu près semblable à une *s* sourde française ou italienne ; en position non prévocalique, le son s'est réduit à une simple aspiration, analogue à celle qui existe en patois sarladais pour les *s* préconsonantiques, ainsi que nous aurons l'occasion de le remarquer à propos de la lettre *s*. Le *seseo* domine à Séville et à Cordoue ; (voir p. 244). C'est pourquoi les frères Álvarez Quintero, dans telle de leurs pièces à sujet andalous, dont l'action se passe soit à Séville même soit aux environs, assignent l'usage du *ceceo* à certains de leurs personnages qui, tout en habitant cette région, n'en sont pas originaires et ont été élevés à la campagne, dans des villages où le *ceceo* est resté en usage, tandis qu'aux personnages vraiment sévillans ils font pratiquer le *seseo*.

CHAPITRE X

LA LETTRE *S*

8. - Prononciation actuelle. Articulation sourde normale.

On peut dire qu'en principe le castillan moderne ne possède qu'une seule sorte d's, laquelle est sourde.

Toutefois, le son sonore corrélatif à cette sifflante sourde était très fréquemment employé dans le castillan ancien, ainsi que nous le verrons plus loin, et il n'a pas complètement disparu du castillan moderne, bien qu'il ne s'y rencontre plus qu'exceptionnellement et dans des cas déterminés.

La meilleure description du procédé d'articulation de l'*s* espagnole dans sa valeur sourde normale est celle de Mr Navarro Tomás *(Manual de pronunciación española*, page 81), qui peut se résumer ainsi : la position des lèvres varie suivant les voyelles contiguës ; l'ouverture des mâchoires est de deux millimetres environ entre les incisives ; les bords de la langue s'appuient, des deux côtés de la bouche, contre les gencives et contre la face interne des molaires supérieures ; le bout de la langue continue ce contact sur les alvéoles (1) des incisives supérieures, laissant au milieu, sur l'axe médian de la bouche, une petite ouverture arrondie qui constitue l'unique sortie pour l'air expiré ; (en contact avec les voyelles palatales *i*, *e*, le bout de la langue forme cette ouverture un peu plus en avant, vers les gencives des incisives); la partie antérieure du dos de la langue prend

(1) Lorsque l'*s* est suivie d'un *t*, le point de formation de l'articulation est légèrement déplacé et devient celui du *t* lui-même : des alvéoles il descend à la face interne des incisives supérieures ; l'impression auditive ne s'en trouve pas modifiée d'une manière sensible. (On peut faire une observation semblable pour l'*l* et l'*n* dans la même position). Voir Navarro Tomás, *Manual...*, page 187.

une forme légèrement concave ; le voile du palais est fermé ; naturellement, la glotte est muette, puisque la consonne est sourde. La tension musculaire est particulièrement variable pour cette lettre, suivant sa position et suivant les circonstances. Les étrangers doivent éviter de prononcer l'*s* finale trop forte et trop prolongée.

Le procédé d'articulation que nous venons de décrire d'après M[r] Navarro Tomás se distingue de celui qui est en usage pour la lettre *s* dans beaucoup d'autres langues, notamment pour l'*s* sourde allemande (dans les mots *gross*, *Messer*, *das*, etc.) et aussi pour l'*s* sourde française ou italienne (1) normales, par des différences que M[r] Navarro Tomás précise ainsi :

Dans l'*s* espagnole, le bout de la langue s'élève, comme on l'a vu, contre les alvéoles supérieures, tandis que dans l'*s* sourde française normale, anglaise, allemande, etc., il descend, en s'appuyant plus ou moins contre les incisives inférieures ; dans l'une et l'autre articulation, l'ouverture étroite par laquelle sort l'air expiré se forme au même endroit du palais, qui varie, suivant les cas, des alvéoles aux dents de la mâchoire supérieure ; mais la partie de la langue qui est employée à ménager cette ouverture est dans l'*s* espagnole le bout même de cet organe, tandis que dans l'*s* étrangère c'est une partie un peu plus postérieure (« *el principio del predorso* ») ; dans l'*s* espagnole, la position de la partie antérieure du dos de la langue (« *predorso* ») est concave, et dans l'*s* étrangère elle est convexe, bien que dans les deux l'ouverture linguo-alvéolaire soit arrondie.

---

(1) Chez beaucoup d'Italiens, le timbre de l'*s*, tant sonore que sourde, présente quelque chose de doux et de caressant qui ne se retrouve pas dans l'*s* française normale, bien qu'en France même on rencontre exceptionnellement une nuance analogue chez certains sujets, particulièrement chez des Provençaux et chez quelques Bas-Normands de la région côtière du Cotentin. Cette particularité qui est due, croyons-nous, à une très légère différence dans la position des mâchoires est pratiquement négligeable au point de vue qui nous occupe, et l'on peut dire qu'en somme le procédé d'articulation de l'*s* italienne est sensiblement le même que celui de l'*s* française.

Cette différence dans le procédé d'articulation influe sur le son de la lettre, d'une manière très perceptible pour une oreille délicate ou avertie. L'*s* espagnole donne en effet l'impression d'une *s* qui n'est déjà plus une sifflante absolument pure, mais qui dessine au contraire un léger commencement d'évolution vers le chuintement. En d'autres termes, elle est un son intermédiaire entre une *s* sourde française et un *ch* français, bien que plus voisin de la première que du second ; la prononciation du mot espagnol *su* sera donc quelque chose d'intermédiaire entre celle du français *sou* et celle du français *chou*, bien que plus voisine du premier que du second (abstraction faite, bien entendu, du timbre exact de l'*u* espagnol, qui est souvent un peu moins fermé que celui de l'*ou* français).

La nuance de chuintement qui caractérise l'*s* espagnole est d'ailleurs plus ou moins marquée suivant les régions ou suivant les individus ; dans quelques parties de la Castille elle est parfois exagérée, et ceci nuit à la beauté de la prononciation. Quand le chuintement au contraire n'est que légèrement marqué, comme c'est le cas dans la prononciation castillane correcte, il contribue grandement à la sonorité et à la gravité de la langue, et il constitue pour elle un élément esthétique très appréciable.

L'*s* castillane a son analogue dans les langages de certaines régions, comme nous aurons l'occasion de l'exposer plus loin. En particulier, beaucoup de Français méridionaux prononcent normalement l'*s* comme les Castillans, et le basque possède lui aussi une lettre du même genre.

En revanche, les Français des régions franciennes devront corriger plus ou moins leur articulation en parlant espagnol. Certains d'entre eux, ainsi que les Anglo-Saxons et les individus de langue germanique, ont même souvent pour l'*s* une articulation particulièrement intense et aiguë qui déplaît aux oreilles espagnoles.

II. Sonorisation de l's devant certaines consonnes.

Comme il est naturel, l'*s* se sonorise normalement devant une explosive (ou quasi-explosive) sonore, c'est-à-dire devant les lettres *b* (ou *v*), *g* et *d* : ex : *esbozo, desvio, riesgo, desde, los brazos, las venas, las gallinas, los dedos* (1). L'*s* se sonorise aussi devant le léger son consonantique qui précède l'*u* consonne initial, parce que ce son est lui-même sonore, par exemple dans des expressions telles que *los huesos* et *las huertas*.

Dans la prononciation de la plupart des Espagnols, l'*s* se sonorise également devant les lettres *l, m* ou *n*, par exemple dans *isla, mismo, fresno, los libros, las madres, los números*.

Bien entendu, pour que l'*s* se sonorise devant une consonne suivante, il faut qu'il n'y ait aucun arrêt entre les deux lettres. — En prononciation lente ou forte, elle peut se réassourdir.

Quelques Espagnols suppriment parfois l'*s* devant la lettre *l*, du moins dans la prononciation familière, et disent par exemple : *e lástima* pour *es lástima, todo los dias* pour *todos los dias*. Cette prononciation se remarque particulièrement chez les Galiciens. Mais, pour que cette suppression se produise, il faut, semble-t-il, des conditions particulières : par exemple, que l'expression soit un peu longue, et qu'une succession de deux syllabes atones favorise la chute de l'*s*, comme c'est le cas dans *todos los dias* ; ou bien encore, que la voyelle qui suit l'*l* soit elle-même suivie d'une autre *s*, comme dans *es lástima*.

Bien entendu, en signalant cette chute d'une *s* devant une *l*, nous ne voulons pas faire allusion à la façon toute particulière, sur laquelle nous reviendrons, dont la plupart des Andalous et des Américains prononcent l'*s* lorsqu'elle est suivie d'une autre consonne, et notamment d'une *l*.

---

(1) Lorsque l'*s* est suivie d'un *d*, non seulement elle se sonorise, mais son point d'articulation est légèrement déplacé et devient celui du *d* lui-même, c'est-à-dire la face interne des incisives supérieures. L'impression auditive ne s'en trouve pas sensiblement modifiée. — Nous avons fait plus haut (page 311) une remarque analogue à propos de l'*s* sourde suivie du *t*.

Cette chute d'une *s* devant *l* dans la prononciation familière et rapide est à rapprocher de celle qui est devenue régulière à la finale des formes de première personne du pluriel lorsqu'elles sont suivies du pronom *nos*, par exemple dans *vámonos* pour **vámosnos*.

Les Espagnols qui sonorisent l'*s* devant les consonnes *l*, *m* ou *n* ne font que conserver une tendance qui a dû, au moyen âge, être commune à presque toutes les langues romanes. On sait qu'en italien notamment la sonorisation de l'*s* devant les lettres *l*, *m* ou *n* est de règle. Il en est de même dans les patois du midi de la France, et la tendance à sonoriser l'*s* devant ces trois consonnes est même si impérieuse chez les Français des régions méridionales qu'ils la suivent jusque dans leur prononciation du français, et articulent par exemple les mots *Islam*, *christianisme* comme s'ils étaient écrits *Izlam*, *christianizme*, etc.

Cette tendance a dû exister aussi en vieux français, mais à un certain moment, on le sait, toutes les *s* suivies d'une consonne sont tombées dans la prononciation française : plus tard, il est vrai, on s'est remis à prononcer les *s* de cette sorte dans les mots savants. Seulement, la loi qui voulait que devant les liquides et les nasales l'*s* fût sonorisée en français était morte alors et n'a plus eu d'effet. Voilà pourquoi, dans la prononciation correcte du français (celle des régions proprement franciennes), l'*s* est aujourd'hui articulée sourde lorsqu'elle se trouve suivie d'une liquide ou d'une nasale, c'est-à-dire dans les mots d'emprunt ou dans des mots savants comme ceux que nous venons de citer : *Islam*, *christianisme*, etc.

. Prononciation du roupe *s* + *r*.

Mais il est un cas où le castillan s'est séparé des autres langues romanes en ce qui concerne la prononciation de l'*s* préconsonantique : c'est celui où l'*s*, normalement ou accidentellement, est suivie d'une *r*. Dans cette position, l'italien la sonorise toujours. Les dialectes français méridionaux font de même lorsque l'*r* est douce, et ici encore les Français des régions méridionales appliquent la même règle dans leur prononciation du français,

articulant par exemple *Israël* comme s'il était écrit *Izraël*, tandis que les Français des régions franciennes, pour la même raison que dans les mots cités plus haut, font entendre une *s* sourde.

Le castillan primitif a sans doute lui aussi sonorisé l'*s* devant l'*r*. Mais plus tard elle est généralement devenue muette, et l'on prononce d'ordinaire aujourd'hui *lorrios, erraro, Irrael*, pour *los ríos, es raro, Israel*, etc.

La phonétique expérimentale montre que cette disparition de l'*s* se fait non par résorption pure et simple, mais par assimilation, car le nombre des vibrations de l'*r* se trouve alors augmenté, comme nous l'avons indiqué plus haut, page 122.

Cependant, certains Espagnols conservent à l'*s* devant l'*r* son ancienne articulation sonore, bien que plus ou moins atténuée en général. Quand l'*s* est ainsi prononcée, le nombre des vibrations de l'*r*, au lieu d'être augmenté, est en général de deux seulement ; (voir page 121).

La disparition de l'*s* devant l'*r* est un phénomène extrêmement ancien en espagnol, comme en témoignent des noms propres tels que Covarrubias (pour Covas rubias) (1). Il semble que certains verbes commençant actuellement par *derr-* aient commencé primitivement par *desr-*. La forme populaire *desritieron*, que Pereda met dans la bouche d'un de ses personnages (Obr. compl., *Tipos y paisajes*, p. 441), ainsi que la forme *desramar* que nous avons entendue nous-même une fois à Pampelune, peuvent être des restes de cet état de choses ancien, à moins qu'elles ne soient des formes refaites analogiquement, ce qui est également possible.

Comment peut-on expliquer qu'en castillan l'*s*, lorsqu'elle précède une *r*, s'assimile le plus souvent à celle-ci, alors qu'en italien et dans les patois français méridionaux elle a continué de se prononcer ? Il y a deux raisons possibles à cette différence de traitement :

(1) Oudin fils, dans sa Grammaire (1659) note que les Espagnols, en lisant du latin, prononcent *Irrael* pour *Israel*.

Tout d'abord l's, comme nous l'avons vu, n'a pas tout à fait le même procédé d'articulation que dans la plupart des autres langues romanes, notamment l'italien et le français : dans ces dernières, elle est ordinairement une sifflante à peu près pure, tandis que dans la prononciation castillane normale elle est plus ou moins chuintante : la position que la langue occupe alors rend plus difficile l'articulation normale de l's devant une *r*.

La deuxième raison possible, c'est que l'*r* initiale ou l'*r* de mots tels que *Israël* a pris en espagnol une valeur forte, qu'il est en effet difficile d'articuler immédiatement après un son d'*s*. En toscan, par exemple, l'*r* initiale ne se distingue pas sensiblement de l'*r* intervocalique au point de vue de l'intensité. A plus forte raison, l'*r* d'un mot tel que *sradicare* ou *Israele* s'en distinguera-t-elle moins encore. Quant aux dialectes français méridionaux, dans ceux de l'est, par exemple dans la Provence orientale, la situation est approximativement la même qu'en toscan ; dans ceux de l'ouest, l'*r* initiale est bien à peu près aussi renforcée qu'en espagnol, mais l'*r* reste douce dans des mots tels que *Israel*.

Prononciaion de l's evant certines autres onsonnes.

Il est assez difficile d'articuler normalement une *s* devant un son de *z* castillan, par exemple dans des combinaisons telles que *es zurdo, los zapatos, los cementerios*, ou dans des mots tels que *escena, escéptico, condescender*, etc. Dans les cas de cette sorte, l's est plus ou moins absorbée par la consonne suivante. Chez les individus qui ont une articulation particulièrement chuintante de l's, celle-ci se défend généralement mieux contre l'absorption que nous venons de signaler ; les deux sons successifs (*s* et *z*) sont alors plus différents l'un de l'autre, et par suite s'assimilent et se confondent moins facilement. Au contraire, quand l's n'est que légèrement chuintante, ce qui est, comme nous l'avons vu, la prononciation castillane normale, son absorption est plus complète (1).

---

(1) D'après Mr Navarro Tomás (*Man. de pron. esp.* p. 187-188), lorsque l'*s* est suivie d'un son interdental, son point d'articulation descend un peu plus encore que pour l's suivie de *t*, et est attiré vers le bord des incisives supérieures.

En castillan ancien, l'*s* devait disparaître entièrement dans les combinaisons de cette sorte, soit par résorption pure et simple, soit par assimilation suivie de fusion ; en tout cas, les auteurs qui ne recherchaient pas les graphies savantes mais visaient au contraire à reproduire le plus fidèlement possible la prononciation supprimaient les *s* dans les groupes *sc*, écrivant *decender*, *acencion*, etc. On trouvera de nombreux exemples de ces graphies dans Valdés et dans Herrera. Quant à Correas, il supprimait également l'*s* dans les mots de cette sorte ; seulement, en vertu du système graphique qu'il avait adopté, il remplaçait le *c* par un *z*, écrivant par exemple *dizipulos (Arte de la lengua española castellana*, éd. La Viñaza, p. 231) (1).

Bien entendu, le groupe *xc* étant traité comme le groupe *sc*, son *x* se comporte comme l'*s* de ce dernier ; par exemple, l'*x* de *excepto* subit le même traitement que l'*s* de *escena* ou de *escéptico*. Ici encore les anciens auteurs soucieux de bonne orthographe supprimaient la lettre qui était pour eux superflue, et écrivaient *eceto* (voir plus loin, § 79, XIV) ; cependant Correas, qui supprimait l'*s*, comme nous l'avons vu, dans le groupe *sc*, maintient l'*x* sous la forme d'une *s* dans le groupe *xc*, écrivant *eszelentes* (éd. La Viñaza, p. 9), *eszedieron*, p. 12, *eszetan-se*, p. 22, *eszezion*, p. 97, *eszeziones*, p. 144, *eszetados*, p. 144, *eszetados*, p. 147, *eszezion*, p. 148, *eszetan*, p. 148, *eszetúo*, p. 189, *eszetuar*, p. 189, *eszetan-se*, p. 189, *eszede*, p. 294, *eszelente*, p. 296, *eszeda*, p. 298 (2).

---

(1) Correas écrit cependant *paresze*, ce qui paraît peu logique : on trouvera deux exemples de cette graphie dans son *Arte de la lengua esp.-cast.*, éd. La Viñaza, p. 32. Peut-être le fait que l'interdentale du mot *parece*, suivant immédiatement la voyelle tonique, pouvait recevoir par là même un léger renforcement lui aura-t-il fait prendre pour un phonème *sz* cette interdentale plus intense. — En tout cas, Oudin, dans sa Grammaire (éd. de 1610) s'exprime ainsi à propos des doublets de cette sorte : « Il ſe trouue des dictions Eſpagnolles eſcrites par *ſc* & par *c* simple : mais la prononciation en eſt ſemblable, comme *mereſcer*, & *merecer* ». — Sur cette question, voir ci-dessus, page 263, et plus loin, § 79, X, *s suivie de c dentalo-sibilant*.

(2) Cf. la graphie *paresze*, également employée par Correas ; (voir ci-dessus, note 1).

Le fait que, pour beaucoup d'Espagnols au moins, l'*s* était muette dans les groupes *sci* ou *sce* a amené sa suppression dans le mot *ciencia* et ses dérivés (1). Mais comme en général, dans les mots savants, on essayait probablement d'articuler plus ou moins l'*s*, ceci a amené l'addition d'un *e* prothétique : d'où les formes *escena*, *escenario*, *escéptico*, et beaucoup d'autres. Pour quelques mots, il semble que la graphie *s initiale* + *c* ait donné lieu à la coexistence de deux doublets, l'un qui se prononçait avec prothèse d'un *e*, et l'autre dans lequel l'*s* devait disparaître simplement dans la prononciation. Ainsi, le mot *scila* était prononcé par les uns comme s'il eût été écrit *escila* (forme qui a prévalu finalement), tandis que d'autres disaient peut-être *cila* : on trouve parfois une graphie de cette sorte, notamment dans Juan de la Cueva *(Exempl. Poet.*, Epist. III, v. 433; éd. Walberg, p. 72).

¶ Mr Navarro Tomás note que devant l'*f*, par exemple dans *esfera*, l'*s* est aussi plus ou moins absorbée par la consonne suivante ; mais ici le phénomène est souvent moins sensible à l'oreille.

¶ En prononciation rapide, il peut arriver que l'*s* soit plus ou moins atténuée, ou du moins prononcée très brièvement, lorsqu'elle est suivie d'un *ch*. La combinaison *s* + *ch* ne se rencontre pas dans le corps des mots, mais elle peut se produire entre deux mots, par exemple dans des combinaisons telles que *los chicos*, *las chufas*, etc.

…s de …tion l's.

Nous ne citons ici que pour mémoire le défaut qui consiste à prononcer l'*s* comme le *z* et qu'on appelle *ceceo*. Chez certains Espagnols, il se présente à titre sporadique et individuel : ce vice de prononciation peut d'ailleurs se rencontrer dans tous les pays du monde. Mais on le trouve aussi, comme nous l'avons vu à propos de la lettre *z*, dans des régions entières, à titre

---

(1) Il en a été de même dans *cetro*.

de particularité locale, principalement en diverses contrées de l'Andalousie.

Cependant, d'autres régions de ce même pays présentent des particularités d'articulation toutes différentes, notamment Séville. Dans cette seconde prononciation andalouse, les *s* prévocaliques sont articulées à peu près comme l'*s* française normale, c'est-à-dire sans la moindre nuance de chuintement. Mr Navarro Tomás, à propos de cette *s*, observe que certains acteurs andalous arrivent à corriger toutes les particularités de leur prononciation, sauf celle-ci, et que cela suffit à des oreilles castillanes pour que l'on se rende compte que ces acteurs ne sont pas eux-mêmes castillans.

Mais si, dans cette seconde prononciation andalouse les *s* prévocaliques sont articulées à peu près comme des *s* françaises, les *s* placées dans les autres positions se réduisent à une simple aspiration, généralement sourde.

On peut se demander si l'ancienne *s* française suivie d'une consonne n'est pas, au moyen âge, avant de s'amuïr complètement, passée par un stade semblable. Ce qui pourrait corroborer cette hypothèse, c'est qu'il existe en France un dialecte au moins où l'*s* préconsonantique a précisément à peu près le même son que dans cette prononciation andalouse : nous voulons parler du patois des environs de Sarlat, où par exemple l'*s* du mot *costèl* = « château », est prononcée à peu près comme le serait l'*s* du mot *castillo* par un Andalous.

Pour expliquer cette prononciation spéciale de l'*s* à la pause ou devant une consonne, Mr Rodríguez Marín a émis une hypothèse ingénieuse (*Rinc. y Cort.*, Sév. 1905, p. 363). Amendée dans quelques-uns de ses détails (car Mr Rodriguez Marín s'obstine, malgré l'évidence, à croire que le *j* et l'*x* n'ont jamais eu, en espagnol ancien, des sons chuintants), on pourrait la formuler ainsi : « L'*s* finale de syllabe, c'est-à-dire par conséquent l'*s* à la pause ou l'*s* préconsonantique, serait d'abord devenue chuintante (1),

(1) Bien entendu, Mr Rodríguez Marín se contente de dire que l'*s* aurait pris le son de l'*x*, c'est-à-dire celui de la *jota* actuelle.

et ainsi se serait confondue avec l'ancien *x* castillan. Par la suite, ses destinées auraient été communes avec celles de cet *x*, c'est-à-dire que de chuintant le son serait devenu aspiré. Puis, l'aspiration se serait plus tard légèrement atténuée, comme c'est en effet le cas pour la *jota* actuelle telle que la prononcent les Andalous ».

Encore une fois, cette hypothèse est très ingénieuse, et il est possible qu'elle soit juste. Toutefois, l'*s* finale de syllabe a pu prendre, dans cette prononciation que nous signalons, sa valeur d'aspiration légère par d'autres processus, par exemple en devenant d'abord une interdentale, qui plus tard se sera atténuée ; une interdentale très atténuée ressemble en effet facilement à une légère aspiration ; en d'autres termes, le *ceceo* aurait été ici l'étape intermédiaire entre la prononciation véritablement sifflante et l'articulation actuelle. — Enfin, l'*s* finale de syllabe a pu passer au stade actuel directement, par le seul processus d'une atténuation de plus en plus forte.

Parmi les Andalous qui pratiquent le *ceceo*, les uns articulent les *s* finales à la pause ou les *s* préconsonantiques à peu près comme les *s* prévocaliques, c'est-à-dire qu'ils leur appliquent le *ceceo*, sans les affaiblir très sensiblement. Mais d'autres atténuent au contraire les *s* non prévocaliques et leur appliquent même le traitement que nous venons de décrire ci-dessus, consistant en la réduction à une simple expiration.

La prononciation des Extrémègnes pourrait donner lieu à peu près aux mêmes observations que celle des Andalous. Quant à l'Amérique, l'usage qui y est le plus répandu est la seconde des deux prononciations indiquées pour l'Andalousie, c'est-à-dire que les *s* prévocaliques sont une sifflante sourde très pure, à peu près semblable à l'*s* sourde française normale et sans la moindre teinte de chuintement, tandis que les *s* non prévocaliques sont réduites à une simple expiration.

¶ Nous avons noté plus haut que les Basques espagnols peu instruits ou qui ont été élevés à la campagne ne savent pas, en général, articuler le *z* castillan. Il peut

alors se produire chez eux deux cas : s'ils sont d'une région du pays basque où l'*s* basque se prononce très sensiblement chuintante, ils prononcent tout aussi chuintante l'*s* castillane, mais ils font du *z* castillan une sifflante pure identique au *z* basque. Au contraire, s'ils sont d'une région où l'*s* basque se confond, complètement ou presque, avec le son de sifflante pure du *z* basque, c'est à ce son unique qu'ils réduisent et l'*s* castillane et le *z* castillan.

Dans un cas comme dans l'autre, leur articulation incorrecte du *z* espagnol donne aux Castillans qui les entendent l'impression qu'ils prononcent *s* pour *z*.

§ 79. - Considérations historiques sur l'*s* castillane.

I. Le castillan ancien possédait une *s* sonore intervocalique.

Il semble que le latin, à l'époque classique, n'ait guère possédé qu'une seule espèce d'*s*, qui était, apparemment, semblable à l'*s* sourde actuelle de l'italien ou du français.

Ce qui tend à l'établir, c'est surtout, indépendamment de considérations d'ordre purement logique, le fait que les grammairiens de l'époque classique ne font point mention de diverses articulations pour la lettre *s* (abstraction faite de la tendance qui a existé à un moment donné à ne pas prononcer certaines *s* finales). D'ailleurs, il semble qu'il y ait eu une équivalence assez exacte entre l'*s* latine et le *sigma* des Grecs, ou que du moins, s'il y avait une différence dans l'articulation de ces deux lettres, elle se réduisait à une nuance assez faible pour que les grammairiens anciens l'aient jugée négligeable.

Or, par la suite, alors que l'articulation du *sigma* n'a guère évolué jusqu'à nos jours, il s'est produit pour les *s* du latin un fait particulier : dans la presque totalité du domaine roman les *s* latines intervocaliques sont devenues sonores, sauf dans quelques cas particuliers (voir ci-dessous).

Mais d'abord, que faut-il entendre par ces mots : *s* latine intervocalique ?

Si l'on considère le latin écrit, les *s* intervocaliques proprement dites n'y apparaissent pas comme très nombreuses : la raison en est bien simple : les *s* intervocaliques du latin primitif, dès avant l'époque classique,

étaient devenues des *r* : par exemple, l'ancien *coesa* était devenu *cura ;* les anciens génitifs *honosis, leposis, temposis, corposis, genesis* étaient devenus *honoris, leporis, temporis, corporis, generis*, l'*s* primitive n'étant conservée que dans les nominatifs *honos, lepos, tempus, corpus, genus*, etc., précisément parce qu'elle n'y était pas intervocalique. De même, l'*s* de l'ancienne terminaison *-se* des infinitifs était devenue *r* lorsqu'elle était intervocalique (*amare, monere, audire, legere*), et elle ne s'était conservée que dans les quelques infinitifs comme *esse* ou *posse* où elle n'était pas intervocalique.

On pourrait faire la même remarque pour l'*s* de la terminaison *-sem* de l'imparfait du subjonctif, conservée dans *essem*, mais devenue *r* dans *amarem, monerem*, etc.

Ainsi donc, à un moment donné, les *s* intervocaliques avaient disparu du latin : si plus tard nous en voyons apparaître de nouvelles, c'est qu'elles y ont pris naissance postérieurement au changement en *r* des *s* intervocaliques primitives : ce sont des *s* qui jusque-là étaient précédées d'une consonne et qui, celle-ci tombant plus tard, se sont trouvées dès lors placées entre deux voyelles. Le plus souvent, la consonne tombée était un *d* : ex : *caedsus* = *caesus ; cadsus* = *casus*, etc.

Mais à l'époque classique, outre ces *s* intervocaliques relativement récentes, il y avait en fait, sinon dans l'écriture, du moins dans la prononciation, une autre catégorie d'*s* intervocaliques, qui était d'ailleurs la plus nombreuse. On sait qu'en latin, dès le temps de Cicéron, la lettre *n* ne se prononçait point quand elle était suivie d'une *s ;* seulement, la voyelle qui precédait l'*n*, si déjà elle n'était longue par elle-même, s'allongeait par compensation ; (voir les traités de prosodie latine). Or, par cette suppression de l'*n* dans la prononciation, une foule d'*s* se trouvaient devenir intervocaliques : par exemple dans *mensa, sponsa, remansi, insula*, etc.

Donc, par *s* latine intervocalique nous entendrons d'une part l'*s* qui, en latin classique, est intervocalique dans l'écriture (*casa, caesus*), et d'autre part l'*s* qui, en latin, est précédée d'une *n* et suivie d'une voyelle (*mensa*).

Or, à l'époque classique, on doit admettre que l'*s* latine intervocalique se prononçait comme les autres *s*, c'est-à-dire sourde. Mais plus tard, vers l'époque où le latin a commencé de dessiner plus nettement l'évolution qui allait aboutir à la formation des langues romanes, l'*s* latine intervocalique est devenue sonore, sauf dans quelques cas particuliers que nous allons envisager :

1° Dans les mots composés, ou dans les mots formés à l'aide d'un préfixe, quand le second élément commence par *s*, elle est restée sourde lorsque l'on avait conservé la notion claire de la composition du mot : par exemple, dans l'italien *risorgere*, l'*s* est restée sourde parce que de tout temps on a conservé la notion claire de la façon dont est formé ce mot, dérivé du simple latin *surgere*. De même, le verbe *ressembler* a conservé une *s* sourde (que l'on écrit même au moyen d'une *s* redoublée), parce que l'on a conservé la notion claire de sa dérivation du simple *sembler*. Il en est de même encore dans le français *dessus*, qui représente un type latin *de* + *sursum*, et dans le français *dessous*, qui représente un type latin *de* + *subtus* ; ces mots ont maintenu sourde l'*s* initiale de leur second élément, parce que, à l'époque de la sonorisation de l'*s* intervocalique, cet élément gardait encore une individualité propre dont la langue avait conscience. Au contraire, dans le verbe *désirer*, l'*s* a subi la sonorisation parce que l'on avait perdu de vue que dans le latin *desiderare* l'élément *siderare* avait été à l'origine un mot simple.

Notons qu'en français la notion de la composition des mots savants ou demi-savants semble s'être oblitérée plus fréquemment et plus facilement qu'en italien, ainsi qu'en témoignent le mot demi-savant *résoudre* et le mot savant *résurrection*, où l'*s* initiale du second élément a été traitée comme une *s* intervocalique ordinaire et, comme telle, sonorisée, tandis que l'*s* initiale du second élément a échappé au même traitement dans *ressuscité*.

2° Dans la pure prononciation toscane l'*s* intervocalique reste sourde pour les mots populaires lorsqu'elle suit immédiatement l'accent tonique, par exemple dans

naso, casa, rimasi, asino, etc. Nous n'insisterons pas pour le moment sur cette particularité, car nous aurons bientôt l'occasion d'y revenir.

Telles sont les deux exceptions principales à la règle de la sonorisation de l'*s* intervocalique dans les langues romanes.

Mais comment peut s'expliquer cette sonorisation ?

Il paraît à peu près certain qu'il ne faut voir en elle qu'un cas particulier de la loi plus générale en vertu de laquelle, à un moment donné, toutes les sourdes intervocaliques ont pris, dans la majeure partie du domaine roman, la valeur de la sonore correspondante : si l'*s* du mot *casa*, par exemple, est devenue sonore à un moment donné, dans la plupart des langues romanes, c'est, apparemment, en vertu de la même loi qui a changé en *b* le *p* de **lupu* dans *lobo,* celui de *apicula* dans l'esp. *abeja ;* en *g* le *c* de *amicu,* devenu *amigo,* celui de *securu* devenu *seguro,* etc., et en *d* le *t* de *mutare* ➞ *mudar, vita* ➞ *vida,* etc. Et ce qui prouve bien que le phénomène de la sonorisation de l'*s* intervocalique dans les langues romanes n'est qu'un cas particulier de la sonorisation des sourdes intervocaliques, c'est que là où il y a eu exception pour les sourdes autres que *s*, il y a eu également exception pour l'*s* elle-même. En voici un exemple :

Nous avons fait remarquer tout à l'heure que dans la pure prononciation toscane l'*s* intervocalique était restée sourde dans les mots de formation populaire lorsqu'elle suivait immédiatement l'accent tonique : nous avons donné comme exemples les mots *naso, casa, cosa, rimasi, asino.* Nous aurions pu en citer un grand nombre d'autres, notamment celui du suffixe de formation populaire *-oso,* où l'*s* reste sonore, par analogie, même lorsqu'il est employé dans un mot savant. Si l'*s* intervocalique reste sourde dans tous ces cas, c'est en vertu de la loi qui veut qu'en toscan toutes les sourdes intervocaliques qui suivent immédiatement l'accent échappent à la sonorisation, et que l'on dise par exemple *amico, amate,* etc., avec la sourde conservée. Seulement il est ici deux choses à noter :

1° Dans presque tous les dialectes italiens autres que le toscan, toutes les sourdes intervocaliques, même celles qui suivent immédiatement l'accent tonique, subissent la loi de la sonorisation, et l'on dit par exemple *amigu* au lieu de *amico, amadi* au lieu de *amate, bullidu* au lieu de *bollito*. Par suite, dans ces mêmes dialectes, l'*s* intervocalique qui suit immédiatement l'accent tonique devient sonore, et ceci va nous expliquer une faute de prononciation que commettent, en parlant italien, presque tous les Italiens qui ne sont pas toscans : ils transportent à l'italien la prononciation de l'*s* intervocalique posttonique qui est celle de leur dialecte, c'est-à-dire la prononciation sonore ; il est facile de s'expliquer comment ils sont amenés à commettre cette faute : lorsqu'il s'agit des autres sourdes intervocaliques posttoniques, ceux d'entre eux qui sont tant soit peu lettrés sont avertis de la prononciation exacte par l'écriture même : le *t* de *amato*, le *c* de *amico* suffisent à leur indiquer qu'il ne faut point dire *amado* ou *amadu, amigo* ou *amigu*. Mais dans *naso, casa, rimasi, asino*, rien ne les avertit qu'il faut prononcer autrement que dans leur dialecte propre, et autrement aussi, d'ailleurs, que le toscan lui-même n'articule les autres *s* intervocaliques. Voilà comment s'est établie, dans presque toute l'Italie, une pratique fautive étrangère à l'usage toscan, lequel au contraire est parfaitement logique avec lui-même. (Nous remarquerons incidemment que la prononciation sourde de l'*s* intervocalique qui suit immédiatement l'accent tonique s'est maintenue souvent, dans la pure prononciation toscane, pour les mots dérivés, bien que l'*s* n'y soit plus posttonique : par exemple, si les Toscans prononcent sourde l'*s* de *casale*, c'est simplement parce qu'ils ont nettement conscience que ce mot est un dérivé de *casa* : par suite, ce n'est qu'une dérogation apparente, tout comme celle que nous avons signalée plus haut à propos de *risorgere*, au principe qui veut que seule reste sourde l'*s* intervocalique qui suit immédiatement l'accent tonique).

Bien entendu, dans les mots ou dans les éléments savants, l'*s* simple intervocalique posttonique est deve-

nue sonore même chez les purs Toscans : ici, l'analogie a exercé une influence très forte : comme les *s* simples intervocaliques sonores étaient infiniment plus nombreuses dans la langue que les *s* simples intervocaliques sourdes, parce que les *s* intervocaliques antérieures (immédiatement ou non) à l'accent, étaient beaucoup plus nombreuses que les *s* sourdes intervocaliques posttoniques, les Toscans eux-mêmes, plus ou moins consciemment, ont eu l'impression que pour les *s* simples intervocaliques le son sonore était la règle, et que le son sourd n'était que l'exception : aussi, dans les mots savants, ont-ils sonorisé toutes les *s* sauf, bien entendu, le cas où le mot savant empruntait un suffixe populaire, comme *-oso*.

De cette tendance à sonoriser toutes les *s* intervocaliques des mots savants il est même résulté parfois des conséquences curieuses. Soit par exemple le mot *sposo*. D'après sa forme, il paraît populaire, et en effet il est vraisemblable qu'il l'a été à l'origine, sinon dans le toscan même, du moins dans un dialecte voisin. Mais s'il n'eût jamais cessé d'être populaire en toscan, il devrait avoir gardé jusqu'à nos jours, dans la prononciation florentine, un *o* tonique fermé et une *s* posttonique sourde : or, c'est tout le contraire : les Toscans le prononcent par un *o* tonique ouvert et une *s* posttonique sonore. De cette double anomalie nous sommes obligés de conclure ou bien que le mot a été emprunté par le toscan à un dialecte qui prononce ouverts tous les *o* toniques, et sonores les *s* intervocaliques posttoniques, ou bien (et c'est l'hypothèse la plus vraisemblable) que le mot, populaire à son origine, a plus tard cessé de l'être, et n'a été maintenu dans la langue que par la tradition littéraire, ce qui lui a fait appliquer les règles de prononciation habituelles aux mots savants : (*o* tonique ouvert, *s* intervocalique posttonique sonore) sans que, d'ailleurs, le suffixe *-oso* pût dans ce cas exercer une influence analogique, car on voyait bien que la terminaison *-oso* n'était point ici un suffixe, le groupement initial *sp* ne pouvant avoir par lui-même aucune signification apparente. (En appliquant à un mot d'origine

populaire devenu savant les règles de prononciation propres aux mots purement savants, on ne faisait qu'obéir à une loi dont l'application est fréquente, et dont il existe de nombreux exemples en français même : il suffira d'en citer deux : beaucoup de personnes prononcent *gajeure* pour *gajure* = *gageure*. Pourquoi cette erreur de prononciation dans un mot qui, à l'origine, était manifestement populaire ? — Tout simplement parce qu'ayant vieilli il a cessé d'être transmis par tradition orale : on ne l'apprend aujourd'hui qu'en le lisant des yeux et non point en l'entendant prononcer dans le langage parlé ; on se guide donc sur l'écriture, qui est ici trompeuse. — De même, beaucoup de personnes font sentir l'*l* double dans la prononciation du mot *allure*, alors qu'il ne leur viendrait jamais à l'esprit de prononcer *aller* autrement que par une *l* simple : c'est que le mot racine *aller* appartient véritablement à la langue populaire et courante, et s'apprend par tradition orale, tandis que le dérivé *allure* est devenu en fait un véritable mot savant, et s'apprend surtout par la lecture).

Un autre élément où la prononciation toscane de l'*s* intervocalique posttonique est en réalité sonore alors qu'on devrait s'attendre à la voir sourde est le suffixe *-ese* indiquant la nationalité ou le lieu d'origine d'une personne ou d'une chose ; (ex. *francese* = « français »). D'après les règles phonétiques du toscan, son *s* devrait être sourde. Or, dans la pure prononciation toscane, elle est sonore. Cette anomalie ne peut s'expliquer par la seconde des hypothèses que nous avons émises pour le mot *sposo* : si en effet ce suffixe eût à un moment donné cessé d'être populaire, il semble que non seulement l'*s* fût devenue sonore, mais qu'encore l'*e* tonique fût devenu ouvert. Sinon, il faudrait supposer que le moment où ce suffixe aurait cessé d'être populaire pour devenir savant devrait se placer à une date très reculée (beaucoup plus lointaine que pour le mot *sposo*), et à laquelle la tendance à prononcer ouverts les *o* toniques des mots savants ne se serait pas encore établie, bien que déjà se fût implantée la tendance à sonoriser toutes

les *s* intervocaliques des mots savants. Sauf dans cette hypothèse, qui n'est pas inadmissible, il faut supposer que ce suffixe a été emprunté par le toscan à une langue ou à un dialecte voisin, qui prononçait fermés les *e* provenant, dans les mots de formation populaire, des *e* longs toniques du latin, mais sonorisait les *s* intervocaliques posttoniques, ce qui, nous l'avons déjà dit, était la règle à peu près générale en dehors du toscan.

Une dernière exception apparente à la règle qui veut qu'en toscan les sourdes intervocaliques ne deviennent point sonores lorsqu'elles suivent immédiatement l'accent tonique est le cas où une *s* intervocalique posttonique est suivie du groupe *im*, comme dans *cosimo*, *medesimo*, *battesimo*, etc.

Dans tous ces mots l'*s* est sonore. Mais il est bien clair que l'exception à la règle formulée plus haut n'est qu'apparente : il ne s'agit pas ici d'une *s* intervocalique véritable, c'est-à-dire d'une *s* qui eût été déjà intervocalique en latin : dans les mots *cosmas* et *baptisma* d'où dérivent, avec des changements de suffixes, *cosimo* et *battesimo*, nous avons affaire en réalité à une *s* suivie d'une *m*, et une règle absolue veut que ces *s* deviennent toujours sonores en toscan. On a donc eu en toscan primitif des formes telles que *cosmo*, *battesmo*, où l'*s* était forcément sonore. Plus tard, le toscan a intercalé des *i* dans certains groupes de consonnes posttoniques ; de même qu'il s'est mis à dire *carico* pour *carco*, *spirito* pour *spirto*, de même il s'est mis à dire *cosimo* pour *cosmo*, *battesimo* pour *battesmo*. Mais l'*s*, déjà sonore, l'est restée malgré cette addition de voyelle.

Le cas du mot *medesimo* est presque semblable. Le type latin **metipsimu* a abouti d'abord à une forme *medesmo*, soit que l'*i* bref de la pénultième fût tombé le premier (et dans ce cas on aurait eu la succession **medepsmo* > **medesmo*), soit que le *p* ait commencé par s'assimiler à l'*s* suivante pour donner une *ss* qui se sera forcément réduite à *s* lors de la chute de l'*i* bref de la pénultième (et dans ce cas on aurait eu la succession **medessimo* > **medesmo*). De toute façon, on a abouti à un certain moment à une forme **medesmo*, dans laquelle

l'*s* est forcément devenue sonore ; et ici encore elle a conservé cette qualité lors de l'intercalation ultérieure d'un *i*. (Le mot *isola*, où l'*s* est sonore dans la prononciation toscane, doit être soit un emprunt à un autre dialecte, soit plutôt une forme demi-savante).

¶ Si nous nous sommes étendu si longuement sur ces particularités, d'ailleurs peu étudiées jusqu'à présent et pourtant si instructives, de la pure prononciation toscane, c'est pour bien montrer que les anomalies apparentes qu'elles nous offrent n'infirment point le principe posé plus haut : en toscan, le parallélisme entre le traitement de l'*s* latine intervocalique et celui des autres sourdes latines intervocaliques est parfait : le phénomène de la sonorisation de l'*s* intervocalique n'est, dans cette langue, qu'un cas particulier d'un fait plus général : la sonorisation de toutes les sourdes intervocaliques. Or, s'il en est ainsi en toscan, il est assez vraisemblable qu'il en a été de même dans les autres langues romanes. En somme, il semble qu'à un moment donné une même tendance a régné dans la totalité, ou peu s'en faut, du domaine roman, tendance qui changeait en sonores toutes les sourdes intervocaliques, y compris l'*s*, avec seulement deux exceptions, faciles d'ailleurs à expliquer : dans le toscan, les sourdes intervocaliques se maintenaient (ou peut-être se rétablissaient) lorsqu'elles suivaient immédiatement l'accent tonique, sans doute simplement pour cette raison que dans cette langue une énergie toute particulière de la prononciation, qui trouvait, immédiatement après l'accent tonique, une occasion plus favorable que nulle part ailleurs de s'exercer, s'opposait à ce que, dans cette situation, la sourde fût sonorisée, c'est-à-dire en même temps adoucie. Que la raison du maintien de la sourde intervocalique immédiatement après l'accent doive être cherchée dans une énergie particulière de la prononciation, c'est ce que tend à démontrer toute l'étude de la phonétique toscane : le toscan, tout en repoussant ces groupements de consonnes peu harmonieux auxquels semblent se complaire certaines langues germaniques, n'est pas l'ennemi d'une prononciation énergique des consonnes : non

seulement il conserve presque toujours les consonnes redoublées du latin, que les langues ou dialectes romans des régions étrangères à l'Italie, et certains dialectes de l'Italie même simplifient presque toujours ou résolvent d'une manière quelconque ; non seulement il a acquis, par de nombreuses assimilations, des redoublements de consonnes qui n'existaient qu'en puissance dans le latin même (et c'est ainsi que doivent s'expliquer les redoublements qu'exigent après elles un grand nombre de prépositions, de conjonctions et de formes verbales), mais encore il pratique d'autres redoublements de consonnes pour lesquels on ne peut trouver aucune raison étymologique, et qui doivent s'expliquer uniquement par des tendances analogiques favorisées justement par l'énergie naturelle de la prononciation. Or, c'est précisément sur la voyelle tonique des mots que la voix donne le plus de force : la consonne qui vient immédiatement après se trouve, par sa position même, prendre un relief particulier, et l'on conçoit que lorsqu'elle avait déjà par elle-même une articulation forte, une langue à prononciation énergique n'ait voulu l'affaiblir en rien.

La seconde exception à la loi de sonorisation des sourdes intervocaliques est constituée par certains patois pyrénéens ; mais ici il semble que même les sourdes en position protonique aient été conservées.

Cette conception du phénomène de la sonorisation des *s* intervocaliques du latin comme un simple cas particulier du fait plus général de la sonorisation des sourdes intervocaliques latines soulève pourtant une difficulté. Après un *u* latin constituant le second élément d'une diphtongue, les sourdes intervocaliques n'ont pas été, en général, sonorisées dans les langues romanes, parce que l'*u* a joué ici le rôle d'une consonne au lieu d'être traité comme une voyelle. Ainsi, par exemple, le lat. **paucu* a donné en esp. *poco*, avec le *c* conservé ; **saupi* ⟸ *sapui* a donné *supe*, etc. Au contraire, abstraction faite du toscan où, comme nous l'avons dit, le parallélisme du traitement de *s* et du traitement des autres sourdes intervocaliques est absolu, nous constatons que les langues romanes qui ne sonorisent point

les sourdes placées entre une diphtongue en *u* et une voyelle sonorisent au contraire l'*s* placée dans les mêmes conditions : le lat. *causa*, par exemple, donne en français *chose*, par une *s* sonore, et dans les patois méridionaux français *causa*, *cause* ou *causo* (également par une *s* sonore), et l'on ne peut douter que l'*s* n'ait été sonore aussi en castillan ancien dans le mot *cosa* : l'étude des graphies du castillan ancien le prouve.

Cette anomalie pourrait s'expliquer de la façon suivante. Il y a une importante différence de nature entre la sourde *s* et les consonnes *c* ou *p* des exemples cités plus haut : **paucu* > *poco*, **saupi* > *supe* : le *c* et le *p* sont des explosives, tandis que l'*s* est une continue. Or, les continues semblent avoir eu une tendance plus grande que les explosives à se sonoriser facilement : il suffira de citer comme preuve la loi que nous avons étudiée à propos des dentalo-sibilantes et en vertu de laquelle, en vieux français et dans les patois méridionaux français tant anciens que modernes, alors qu'en liaison toutes les explosives étaient (et sont souvent encore) prononcées sourdes, les continues, au contraire, étaient (et sont souvent encore) prononcées sonores, même si elles dérivent d'une sourde qui, sauf en ce cas de liaison, n'eût jamais pu ailleurs se sonoriser : (par ex. l'*s* finale du français *bas*, qui représente en réalité une *ss* : cf. le féminin *basse* et les dérivés *basset*, *abaisser*, etc.).

Si donc en liaison les continues se sonorisent là où les sourdes persistent, nous sommes en droit d'admettre que les continues avaient une facilité plus grande que les sourdes à se sonoriser, et nous pouvons concevoir qu'après un *u* semi-voyelle l'*s* ait pu se sonoriser là où les explosives sourdes persistaient. Peut-être, d'ailleurs, le fait que la consonne qui suivait l'*u* dans les diphtongues en *u* était une explosive ou une continue influait-il quelque peu sur cet élément, pour le rendre ou plus bref ou plus long, et par suite cette très légère différence de rapidité dans son articulation pouvait lui faire jouer dans un cas le rôle de consonne, et dans l'autre celui de voyelle ; (cf. § 9).

Nous ne serons donc pas étonnés de constater que le castillan ancien se comportait à peu près comme le français méridional et l'ancien français en ce qui a trait à la qualité tantôt sourde et tantôt sonore de l'*s*. Sur la répartition des deux valeurs et l'existence de l'*s* sonore intervocalique, les faits que nous aurons l'occasion de citer par la suite nous donneront des indications amplement suffisantes.

Prononcia- ancienne l'*s* finale : la pause, en liaison devant e voyelle, en liaison devant consonne sonore.

Quant à l'*s* finale castillane, il est infiniment probable, comme nous l'avons déjà fait remarquer, qu'elle était sourde normalement, c'est-à-dire à la pause ou lorsque le mot suivant commençait par une consonne sourde, mais qu'elle était sonore en liaison, c'est-à-dire lorsque le mot suivant commençait par une voyelle. Ce qui autorise cette supposition, c'est que tel paraît avoir été, d'une façon générale, le traitement de l'*s* finale au moyen âge dans les langues romanes. Nous mettrons à part le toscan qui ne nous apprendrait rien, puisque normalement il ne comporte pas d'*s* finale. Mais en ce qui concerne le français, on sait qu'aujourd'hui encore l'*s* en liaison est sonore. Seulement, ainsi qu'il résulte des remarques formulées page 252 et suivantes, la loi qui voulait qu'en vieux français les continues finales devinssent sonores en liaison n'est plus tout à fait vivante en français moderne : on l'observe encore, par tradition, dans la plupart des cas, surtout en ce qui concerne l'*s*, pour laquelle les habitudes scolaires interviennent plus ou moins fortement. Mais elle n'est plus appliquée avec un automatisme absolu comme elle devait l'être autrefois, lorsqu'elle était encore tout à fait vivante, et comme elle continue de l'être dans les régions du Midi. Ainsi, elle est toujours pratiquée dans les combinaisons d'un emploi très fréquent, par exemple dans les mots *mes*, *des*, *leurs*, *nos*, etc., lorsqu'ils sont suivis d'une voyelle, ce qui se présente à chaque instant. De même, l'*x* de *six* sera prononcé comme une *s* sonore dans *six enfants*, mais il équivaudra à une *s* sourde dans *six et sept*.

Nous arriverions à la même conclusion en étudiant

la façon dont les Français des régions franciennes prononcent actuellement les *s* finales en lisant du latin. La tradition maintient encore l'articulation sonore pour l'*s* finale des mots qui sont suivis des formes verbales *est* ou *es*, c'est-à-dire pour les deux types de successions de mots qui sont probablement les plus fréquents de tous, ou qui du moins ont le mieux leur analogue en français même ; il en sera ainsi, par exemple, dans des groupes tels que *amatus est, passus est, unus est, mos est, deus es*, etc. Mais déjà l'automatisme n'est plus assez fort pour que l'*s* soit sonorisée dans les autres groupements de caractère moins usuel et qui n'ont pas leur analogue direct en français; dans des combinaisons telles que *nos autem, laus et jubilatio, salus honor, unus autem*, par ex., les Français des régions franciennes prononcent aujourd'hui sourde l'*s* en liaison, tandis que ceux des régions méridionales l'articulent sonore, parce que chez eux la loi de la sonorisation de l'*s* en liaison est restée vivante (1).

En ce qui concerne la prononciation de la continue *f* en liaison, nous pourrions faire des observations assez semblables à celles que nous venons de consigner pour l'*s*. On ne peut douter, et nous l'avons montré page 254, qu'en liaison l'*f* ne devînt sonore (c'est-à-dire ne se prononçât *v*) en ancien français. Mais ici également la loi du changement en sonore de la continue sourde en liaison n'agit plus, en français moderne, que pour les alliances de mots très usuelles. On dit toujours *neuvans* = « neuf ans », et dans *neuf hommes* il semble que la prononciation la plus correcte demande un son de *v* ; dans *neuf éléphants*, au contraire, l'articulation

---

(1) Depuis l'introduction de la prononciation dite romaine du latin dans les diocèses de la province ecclésiastique d'Auch, en 1912, l'une des nouvelles règles concernant la prononciation du latin consiste précisément à ne jamais sonoriser les *s* finales en liaison devant une voyelle, pas même dans les cas où elles sont encore sonorisées chez les Français des régions franciennes, par exemple dans *passus est, deus es*, etc. Cette règle est une de celles dont l'application coûte le plus de peine aux habitants de ces divers diocèses, tant elle est contraire à leurs tendances naturelles ; aussi peut-on dire que pratiquement elle est fort peu observée.

sonore paraîtrait choquante. Cette différence dans la manière de traiter l'*f* en liaison vient de ce que la dernière de ces trois alliances de mots est de beaucoup la moins fréquente : il ne saurait donc y avoir pour elle la tradition qui existe encore pour les deux autres.

¶ En résumé, l'on peut dire que la loi de la sonorisation des continues sourdes en liaison est une loi à peu près morte en français moderne, mais les traces qui en subsistent sont assez fortes pour qu'on puisse affirmer qu'elle a été une loi vivante en ancien français.

Au contraire, ainsi qu'il résulte des remarques faites page 254, et de l'observation consignée ci-dessus au sujet de la tendance invincible, véritablement automatique, qu'ont les Français du Midi à sonoriser l'*s* en liaison, dans quelque langue que ce soit (1), nous devons conclure que la loi de la sonorisation des continues en liaison est toujours vivante dans les régions méridionales de la France. De toutes ces considérations, nous sommes autorisés à conclure que la loi formulée plus haut pour la prononciation des continues finales : articulation sourde en général, mais sonore en liaison, régissait au moyen âge la plus grande partie du domaine roman, et il est infiniment vraisemblable que le castillan n'y a pas fait exception.

Parmi les anciens grammairiens espagnols, Flórez (2) paraît affirmer que l'*s* finale était toujours sonore :

---

(1) Les Méridionaux français qui apprennent l'espagnol ont beaucoup de peine à s'abstenir de sonoriser l'*s* castillane en liaison : alors qu'il suffit, en général, de les avertir une fois pour toutes de prononcer sourde l'*s* espagnole intervocalique pour qu'ils s'abstiennent de la sonoriser à l'avenir, il faut au contraire des avertissements fréquents pour les empêcher de sonoriser l'*s* finale en liaison : le même individu qui, du premier coup, se sera habitué sans difficulté à articuler correctement les mots *casa*, *rosa*, *cosa*, par une *s* sourde, sonorisera encore, sans même s'en rendre compte, et après des années d'étude et des séjours prolongés en Espagne, l'*s* finale en liaison dans des expressions telles que *es amigo mío*, *los amigos*, *las artes*, etc. ; certains Méridionaux français qui, pour tout le reste, sont arrivés à acquérir une prononciation à peu près parfaite du castillan, pèchent encore sur ce seul point et ne peuvent arriver à se corriger.

(2) *Doctrina Christiana del Ermitaño y Niño*, Valladolid, 1552.

« [La *r* y la *s*] si estan entre dos vocales, ó al fin de parte : pierden el medio sonido..... al fin de parte siempre tienen medio sonido ». Le mot « *siempre* » semble énoncer le fait comme absolument général. Mais il convient de corriger cette assertion très absolue par la doctrine plus exacte de l'auteur de la *Gramática de la lengua vulgar de España* (1559) : « La .s. que es dicha. Esse en esta lengua, en el principio i medio de las palabras suena como en Latin, Italiano i Frances ; como. saber, sembrar, silvar, sobra, sudor. En la fin i en medio, puesta entre dos vocales, suena mas blandamente ; como. amor, correr, reir, causa, rosa, uso, puso ; que es tambien pronunciacion natural a las otras lenguas sobredichas ». Il semble bien que les mots « *puesta entre dos vocales* » ne retombent pas seulement sur *en medio*, mais aussi sur *en la fin*. En tout cas, l'indication, mentionnée par l'auteur, de ce que l'*s*, dans ses diverses positions, se comporte en castillan comme dans la plupart des autres langues romanes, suffit à nous montrer que l'*s* finale espagnole ne devait être sonore qu'en liaison. On conçoit pourtant que Flórez ait pu commettre ici une généralisation un peu trop absolue : son attention aura été attirée surtout par les cas où l'*s* était en liaison, et il aura négligé les autres ; peut-être aussi aura-t-il été entraîné à cette généralisation excessive par le parallélisme parfait qu'il essayait, en s'inspirant d'une idée qu'il trouvait en germe chez Nebrija, d'instituer entre la dualité de prononciation de l'*s* et celle de l'*r*.

Un dernier argument en faveur de notre opinion d'après laquelle l'*s* finale castillane était sourde à la pause et sonore en liaison, c'est que tel est précisément l'usage portugais et celui des Judéo-Espagnols de Constantinople.

¶ Bien entendu, l'*s* finale suivie d'une consonne sonore (*b*, *v*, *g* ou *d*) devait elle-même se prononcer sonore.

III. Traitement ancien de l's finale ou interne, devant une liquide ou une nasale.

Quant à l'*s* finale suivie d'une des lettres *l*, *m*, *n*, par exemple dans les combinaisons *los libros, los milagros, los números*, puisqu'aujourd'hui encore, malgré le peu de tendance qu'a le castillan moderne à la prononcia-

tion sonore de l'*s* en général, celle dont il s'agit est sonorisée par la majorité des Espagnols, il est infiniment vraisemblable que déjà elle avait normalement cette valeur sonore, et qu'ainsi le castillan n'échappait point à une loi qui, tant entre les mots que dans le corps même de ceux-ci, semble avoir affecté, pendant la plus grande partie du moyen âge, presque tout le domaine roman ; (cf. p. 315 et suiv.).

L'*s* finale suivie d'une *r* initiale a dû, de très bonne heure aussi, être traitée comme aujourd'hui ; (voir page 316).

Devant les lettres *m*, *n*, *l*, dans le corps des mots, l'*s* devait être sonore également dès une époque extrêmement ancienne. Ainsi s'explique sans doute le fait que les Juifs, dans la transcription de l'espagnol en lettres hébraïques, ont fait usage parfois, d'une façon quasi systématique semble-t-il, du *zain* pour transcrire les *s* de cette sorte, tandis qu'ils employaient le *shin* pour la transcription des *s* qui étaient traditionnellement sourdes. Sans doute, ils n'ont pas toujours suivi cette méthode, et il n'y a pas eu uniformité complète de transcription dans les systèmes qu'ils ont pratiqués : le caprice individuel pouvait jouer ici un certain rôle : Cuervo remarque par exemple que dans le Pentateuque de 1547 le principe adopté a été celui de transcrire indifféremment par le *shin* toutes les *s* castillanes, qu'elles fussent sonores ou sourdes dans la prononciation traditionnelle ; au contraire, il constate que dans d'autres ouvrages, même très postérieurs en date, on rencontre un autre système, qui reposait sur des bases différentes, conformes à la vieille prononciation castillane : il consistait à employer le *shin* pour les *s* qui étaient sourdes dans cette prononciation traditionnelle, et le *zain* pour celles qui étaient sonores. Bien que l'ouvrage le plus ancien cité par Cuervo comme présentant cette pratique soit *La Obligacion de los coraçones* qui est, paraît-il, du commencement du XVII[e] siècle, ce mode de transcription pouvait être plus ancien. Or, dans cet ouvrage et dans d'autres semblables, non seulement les *s* suivies d'une explosive sonore, comme celles de

rasgar et de *desde*, mais encore celles qui sont suivies d'une *l* (dans *tresladar*, par exemple) sont transcrites par *zain*.

¶ Devant le pronom *nos*, dès le début du XIVe siècle, il arrivait souvent que l'*s* finale de la première personne du pluriel tombât, comme en espagnol actuel. D'autres fois, au contraire, elle subsistait, au moins dans l'écriture. Voici des exemples tirés du manuscrit de Per Abbat : *oymos nos* (v. 3692) ; *ſomo nos* (v. 3521) ; ils sont d'autant plus caractéristiques que dans l'un et l'autre le pronom *nos* est sujet.

La suppression de l's finale de la désinence *mos* devant le pronom *nos* est probablement due en castillan, comme nous l'avons noté plus haut page 315, à une simple raison d'euphonie, sans qu'il faille y chercher l'effet d'une loi phonétique générale. Sans doute, une langue qui, au point de vue phonétique, présente de grandes analogies avec le castillan (nous voulons parler du basque) nous offre, au moins en apparence, un exemple de suppression d'une sifflante devant les lettres *l* ou *n* : la négation basque *ez* se réduit en effet à *e* devant les formes verbales qui commencent par *l* ou *n* : *e luke* pour *ez luke*, *e naiz* pour *ez naiz*, etc. Mais à la rigueur, plutôt que d'une suppression du *z*, il pourrait s'agir ici du maintien, cristallisé dans les formes de ce genre, d'un type primitif de la négation, qui n'eût pas comporté de *z*. En tout cas, il est à remarquer que l'*s* de la désinence *mos* a subsisté en castillan devant le pronom *los*, dans les combinaisons du type *dejémoslos* ; sans doute, elle aurait pu être rétablie ici par analogie avec les formes où le pronom est au singulier (*dejémoslo*) ; mais on conçoit qu'une raison d'euphonie ait agi avec plus de force devant le pronom de la 1re personne du pluriel : la désinence *mos* et le pronom *nos* sont deux éléments presque semblables au point de vue des sons qui les composent : tous deux sont formés d'une nasale suivie du groupe *os* : cette succession de deux syllabes atones presque identiques eût été nettement désagréable à l'oreille.

La suppression de l'*s* dans la désinence *mos* devant

le pronom de la 1re personne du pluriel suggère un rapprochement avec la suppression normale de l'*s* finale de la désinence correspondante dans les dialectes français méridionaux et langues connexes (catalan et valencien) : ces dialectes, en effet, suppriment normalement l'*s* latine de la désinence *mus* : ex : gascon *que bam* = « nous allons », catalan *farem* = « nous ferons ». Dans la plupart d'entre eux, l'*s* ne subsiste que dans certains cas particuliers, par exemple devant le pronom de lieu *i* : gascon *bams-i* = « allons-y » ; (bien entendu, l'*s* est prononcée sonore, puisqu'elle est en liaison).

Pour expliquer cette suppression normale de l'*s*, on peut faire au moins deux hypothèses :

1° L'*s* aurait été supprimée d'abord devant le pronom *nos*, comme en castillan. Mais la chute, phonétiquement normale dans les dialectes dont il s'agit, de la voyelle comprise entre l'*m* et l'*s* de la désinence latine *mus* aurait donné lieu, non seulement devant le pronom *nos*, mais encore devant presque tous les mots commençant par une consonne autre que *s*, à une surcharge d'éléments consonantiques qui pouvait induire, pour alléger la prononciation, à supprimer l'*s* : soient des combinaisons telles que *bams bede* = « nous allons voir », *sabems bagna* = « nous savons nager », etc. ; la suppression de l'*s* y apparaît comme souhaitable et facile. En ce cas, la réduction de la finale *ms* à *m* dans l'adverbe *toustèm* serait un fait analogique.

2° Renversant les termes de l'hypothèse précédente, on pourra se demander si dans les dialectes que nous considérons la réduction à *m* du groupement final *ms*, au lieu d'être un fait particulier, propre aux désinences verbales de la première personne du pluriel, ne serait point l'effet d'une loi phonétique générale. Dans ce cas, la forme de l'adverbe *toustèm*, loin d'être analogique, résulterait de l'application pure et simple de cette loi.

Cette deuxième hypothèse souffre une difficulté : si *toustèms* est devenu *toustèm* par l'effet d'une loi phonétique générale, comment le simple *tèms* ne s'est-il point réduit à *tèm* ? Il semble que pour lui la réduction de l'*s* eût dû se produire plus aisément encore que pour son

dérivé *toustèms*, dans lequel l'idée de pluralité clairement marquée par l'élément *tous* aurait dû protéger et maintenir l'*s* finale de l'élément *tèms*, précisément comme signe de pluralité.

Quelle que soit l'hypothèse à laquelle on donnera la préférence, il n'est pas impossible non plus qu'il y ait eu des réactions analogiques réciproques entre la 1re personne du pluriel et la seconde, où précisément certains des dialectes que nous considérons présentent également une dualité de formes, les unes par *t*, les autres par *ts*, bien que les rapports entre ces deux formes varient actuellement suivant les régions.

¶ Nous noterons encore, dans le manuscrit de Per Abbat, les formes *Omillamos nos* (v. 2053), *Tornemos nos* (v. 2625). Le fait que l'*s* est souvent maintenue dans l'écriture ne prouve d'ailleurs pas qu'elle le fût dans la prononciation.

¶ Nous avons fait allusion tout à l'heure à une disparition possible d'*s* castillane devant une *l*. Les exemples de cette disparition sont extrêmement rares dans les manuscrits ; en voici pourtant un, tiré du manuscrit de Per Abbat : *mandad nolos ferir* (= *mandad noslos ferir*), au vers 2364.

IV. *S* finale suivie de *s* initiale.

Une règle de prononciation du castillan moderne veut que, le cas de l'*r* mis à part, aucun son consonantique ne soit véritablement redoublé dans la prononciation : lorsqu'un mot finit par un certain son de consonne et que le mot suivant commence par le même son, ces deux articulations semblables se réduisent donc à une seule pour l'oreille, à moins qu'il n'y ait une pause entre les deux mots (cf. p. 142) ; il semble que dès le début du XIVe siècle cette règle était déjà établie. La graphie suivante, que nous trouvons au vers 755 du manuscrit de Per Abbat : *Firme ſon los moros*, en est sans doute un indice. Peut-être n'y a-t-il là, à la rigueur, qu'une simple faute de copiste, mais elle ressemble tellement à celles que font à chaque instant, sous le régime des tendances actuelles de prononciation, les Espagnols

peu lettrés, que l'on peut avec vraisemblance lui attribuer une valeur phonétique.

es s finales ovenant : apocope.

Notons pour mémoire que dans le castillan ancien, et jusqu'à la période où l'usage des apocopes s'est restreint aux limites actuelles, c'est-à-dire jusque dans la première moitié du XVI[e] siècle, l'*s* devient souvent finale par suppression d'un *e* suivant. Le cas est particulièrement fréquent pour les imparfaits du subjonctif, où les formes pleines en *-affe*, *-effe* ou *-ieffe* s'abrègent à chaque instant en *-as*, *-es* ou *-ies* ; exemples empruntés au ms. de Per Abbat : *dexas* (= *dexaffe*, v. 2677) ; *fonas* (= *fonaffe*, v. 2678) ; *fincas* (= *fincaffe*, v. 2709) ; *non fpidief* (v. 1252) ; *onol befas la mano* (v. 1252) ; *quebrantaf* (v. 34).

Les lois qui régissaient la prononciation des *s* finales en castillan ayant sans doute le caractère de lois phonétiques vivantes et absolues, comme elles l'ont encore en français méridional, les *s* ainsi obtenues par apocope devaient être traitées, au point de vue de la prononciation, comme les autres *s* finales, à moins que la chute de l'*e* ne fût considérée parfois non comme une apocope véritable mais comme une élision.

's provele *rs* était ourde castillan ıcien.

On peut affirmer que les *s* provenant de *rs* étaient sourdes en castillan ancien ; cela résulte des graphies normales que présentaient les mots où se rencontrent des *s* provenant de *rs*, par exemple *coffo*, *atraueffar*. (Au sujet de la forme *tornaffe* que nous trouvons au vers 3659 du *Cantar de Mio Cid*, voir p. 128).

Dans les cas de cette sorte, ou bien il y avait eu assimilation de l'*r* à l'*s* (d'où une *s* double simplifiée plus tard dans la prononciation, mais toujours restée sourde), ou bien il y avait eu résorption pure et simple de l'*r*, mais à une époque trop tardive pour que l'*s* pût subir la sonorisation propre aux *s* simples intervocaliques (1).

Dans deux autres mots au contraire, le groupe latin

---

(1) Dans quelques régions, le groupe *rs* devait passer à *ls*, ainsi qu'en témoigne le nom propre *Valdivielso*.

rs s'était réduit de bonne heure, par résorption pure et simple de l'*r* ; ce qui le prouve, c'est que l'*s* y a été sonorisée comme intervocalique : il s'agit des adverbes *suso*, du latin *sursum*, et *yuso*, du latin *deorsum* ; (le premier, tant en castillan que dans d'autres langues romanes, a certainement exercé une réaction analogique sur le second, comme le montre le changement en *u* de l'*o* de *deorsum*). Néanmoins, dans le manuscrit de Per Abbat, on trouve une fois la forme *ayuffo* (v. 1161). Il est probable que c'est là une simple faute de copiste, car la graphie usuelle de ce manuscrit n'est autre que la forme normale par une seule *s* ; (Mr Menéndez Pidal y a compté celle-ci 13 fois). Sans doute, on pourrait voir, à la rigueur, dans la forme par deux *s* un reste d'une variante plus voisine du type latin classique, mais cette hypothèse nous paraît peu vraisemblable.

VII. Depuis quand l'*s* castillane est-elle légèrement chuintante ?

Nous avons signalé plus haut la nuance de léger chuintement que présente d'ordinaire l'*s* castillane. Il est difficile de dire à quelle époque cette lettre a commencé d'évoluer légèrement vers le chuintement. On peut faire à ce sujet la remarque suivante : une tendance plus ou moins marquée au chuintement paraît avoir été commune, à un moment donné, à une vaste région qui comprenait au moins la Castille, le Portugal, une partie du Béarn et de la Gascogne. En voici des preuves :

En ce qui concerne le Portugal, la tendance au chuintement de l'*s* pure était si forte qu'en fait un grand nombre d'*s* ont pris en portugais un son complètement chuintant.

En ce qui a trait au Béarn, il suffira d'indiquer que l'on observe précisément à l'état sporadique, chez certains Béarnais, la même tendance au chuintement que chez les Castillans. Elle est assez marquée pour que les Béarnais instruits se croient souvent obligés de se surveiller à ce sujet en parlant français, et d'autre part, elle est un thème traditionnel de raillerie de la part des Souletins, qui aiment à plaisanter leurs voisins sur cette particularité de leur accent.

En ce qui concerne une partie de la Gascogne, nous

pouvons constater que dans le patois de Biarritz toute *s* suivie d'une autre consonne devient normalement chuintante : *tustèm* se prononce *tuchtèm* ; le nom propre *Mouriscot* se prononce *Mourichcot* ; etc. (1). D'autre part, certains Provençaux prétendent reconnaître à cette nuance chuintante de l'*s* les Méridionaux des régions pyrénéennes, et notamment les Toulousains (2). On sait également que le chuintement est arrivé à son comble dans la prononciation auvergnate. Enfin, l'étude même de la prononciation euskarienne suggère une remarque curieuse. Le basque possède une sifflante sourde pure, que l'on écrit d'ordinaire par un *z*, mais qui présente absolument le son de l'*s* sourde française ou italienne. Il connaît d'autre part une chuintante véritable que les Basques français transcrivent d'ordinaire par *ch*, les Basques espagnols par *x*, et que les basquisants modernes proposent de transcrire par *š* ; le son de cette chuintante est, à peu de chose près, celui du *ch* français. Mais il possède également un son intermédiaire dont l'articulation varie suivant les régions, inclinant davantage vers une valeur purement chuintante chez les Basques français, et se rapprochant un peu plus de la sifflante pure chez les Basques espagnols. L'analogie de ce son avec l'*s* castillane légèrement chuintante que nous étudions est frappante. Et précisément, il est de tradition, unanimement acceptée chez les Basques, de représenter ce son intermédiaire par le signe *s*. Nous noterons qu'un Basque de Vergara, homme fort instruit, nous exposait un jour une théorie qui, bien que conçue en termes moins nets et moins clairs, revenait à ceci : l'*s* française sourde se prononce comme le *z* bas-

---

(1) Cette particularité du gascon de Biarritz existe en germe dans le parler d'Anglet, qui est la localité située entre Bayonne et Biarritz ; à Anglet, en effet, certains sujets donnent lieu à la remarque suivante : tandis que leur *s* prévocalique, sourde ou sonore, ne présente pas une nuance de chuintement bien appréciable, celle-ci est au contraire très perceptible dans les *s* finales à la pause ou préconsonantiques.

(2) Un timbre particulièrement chuintant se rencontre pour l'*s* chez certains sujets originaires de la région d'Auch.

que, mais l'*s* espagnole se prononce comme l'*s* basque.

L'usage de transcrire par le signe *s* le son intermédiaire entre la sifflante pure et la chuintante est très justifié en basque ; sauf un nombre relativement restreint d'exceptions, dans la plupart des mots empruntés par les dialectes euskariens aux langues romanes des régions avoisinant le pays basque (le castillan d'une part, le gascon ou le béarnais de l'autre) les *s* des originaux sont presque toujours rendues par ce son intermédiaire (*s* basque) : roman *caresma* ➞ basque *garisuma ;* rom. *cristiano* ➞ b. *giristino;* lat. ou rom. *desertum* ➞ b. *desertu;* lat. ou rom. *gypsu* ➞ b. *gisu* (« chaux ») ; esp. *vaso* ➞ b. *baso ;* esp. *gasto* ➞ b. *gastu ;* esp. *caso* ➞ b. *kasu ;* gasc. ou béarn. *cousi* ➞ b. *kusi ;* esp. *esposa* ➞ b. *esposa ;* rom. *sufrir* ou *sofrir* ➞ b. *sofri ;* esp. *sosiego* ➞ b. *sosegu ;* esp. *paseo* ➞ b. *pasegu ;* rom. *escalera* ou *escaler* ➞ b. *eskaler* ou *eskeler ;* rom. *sentir* ➞ b. *sendi ;* rom. *sanitatu* ➞ b. *sendatu ;* esp. *saco* ➞ b. *sahako* (outre en peau de bouc, appelée en espagnol *bota*).

De plus, lorsque les Basques, tant français qu'espagnols, empruntent, aujourd'hui encore, un mot espagnol pour en émailler leur conversation (ce qui arrive fréquemment), ils prononcent l'*s* castillane comme une *s* basque. C'est le cas, par exemple, pour le mot *espanto* et pour le souletin *solamente.*

Il y a, avons-nous dit, des exceptions : par exemple le mot *izpiritu*, du roman *espiritu*. Il est vrai que certains dialectes disent *ezpiritu*. D'autre part, dans les mots qui ont été empruntés non au roman, c'est-à-dire à un latin déjà passablement évolué, mais au latin lui-même, alors qu'il était encore véritablement *le latin*, l'*s* latine a, en général, été rendue en basque par la sifflante pure : ex : *gauza*, du lat. *causa*, *gerezi*, du lat. *cerasia*, *eleiza* ou *eliza*, du lat. *ecclesia*. Il semble donc qu'il y ait eu d'abord une époque où, dans le latin ou roman primitif, tel qu'il était parlé dans les régions avoisinant le pays basque, l'*s* latine avait encore la valeur de sifflante pure, et c'est pourquoi, dans les mots empruntés par le basque à cette époque, l'*s* latine a été rendue par le son correspondant (*z* basque). Plus tard, au cours d'une seconde période,

dans le vaste domaine que nous avons indiqué plus haut, l'*s* a subi un commencement d'évolution vers le chuintement, et dès lors, dans les mots empruntés par le basque aux langues de ce domaine, l'*s* romane a été rendue par son analogue l'*s* basque. — D'ailleurs, dans les mots qui sembleraient faire exception aux règles que nous venons d'énoncer, on peut toujours supposer, en basque, une permutation entre la sifflante pure et l'*s* basque. Les permutations entre ces deux sons, ou bien encore entre l'un des deux et la chuintante proprement dite, y sont fréquentes en effet, même dans les mots qui ne sont pas empruntés, et qui paraissent appartenir au fonds propre de la langue.

En somme, on ne peut dire que l'*s* des mots empruntés au roman a toujours été rendue en basque par le son intermédiaire représenté par *s*, mais on peut affirmer qu'il en a été ainsi au moins dans la très grande majorité des cas.

Dans ces conditions, pourquoi les Basques ont-ils rendu l'*s* latine ou romane par ce son demi-chuintant ? Etait-ce par impuissance à reproduire un son purement sifflant ? Il ne semble pas qu'il en ait été ainsi, puisque leur langue possédait (sans doute depuis bien longtemps) une sifflante pure. La raison qui paraît la plus satisfaisante à l'esprit, c'est que les populations romanes qui les environnaient, soit du côté de la Castille, soit du côté du Béarn et de la Gascogne, prononçaient précisément l'*s* avec un son plus ou moins teinté de chuintement. Dans cette hypothèse, les Basques n'ont fait que prononcer ces mots à peu près tels qu'ils les entendaient dans la bouche des populations auxquelles ils les empruntaient.

Mais alors, il paraît infiniment probable que l'*s* avait pris en castillan, au plus tard dès le XVI[e] siècle, la nuance légèrement chuintante qu'elle présente aujourd'hui. En voici la raison. Au XVI[e] siècle, en effet, on a publié des textes en langue basque, notamment le *Testamentu berria* de Jean de Liçarrague, imprimé à La Rochelle en 1571. Or, dans ces textes, nous trouvons souvent des mots empruntés au castillan, et nous cons-

tatons que l'*s* castillane y donne presque toujours non pas une chuintante pure ni une sifflante pure, mais une *s* basque.

Il est même probable que c'est bien avant l'époque indiquée (XVIe siècle) que l'*s* castillane avait commencé d'évoluer légèrement vers le chuintement ; mais il est impossible d'indiquer une date précise.

Les assertions de l'auteur de la *Gramática de la lengua vulgar de España* (1559), d'après lesquelles l'*s* se prononçait en castillan comme en italien et en français, ne font pas obstacle à cette hypothèse : aujourd'hui encore, la plupart des grammaires espagnoles à l'usage des Italiens et des Français donnent l'*s* castillane comme identique à l'*s* sourde italienne ou française, ce qui n'est pas rigoureusement exact : l'auteur de la *Gramática de la lengua vulgar de España* a bien pu, tout comme les grammairiens modernes, se contenter ici de l'à peu près et négliger la petite différence d'articulation et de timbre qui distinguait l'*s* italienne ou française de l'*s* castillane si, comme il paraît probable, cette dernière se prononçait déjà approximativement comme aujourd'hui. — En tout cas, la confusion de *s* avec *x* dans l'*aljamía* est une présomption en faveur de l'ancienneté de la nuance chuintante dans l'*s* castillane.

VIII. Manière dont les graphies usuelles se comportent au XIVe siècle et au XVe par rapport à la prononciation.

Dans les manuscrits du début du XIVe siècle, quand ils sont en écriture gothique, la lettre *s* a deux formes, l'une plus allongée, que nous représenterons par *ſ*, l'autre plus voisine du type de l'*s* latine ordinaire, et que nous transcrirons par *s*. Dans l'écriture wisigothique, ces deux types existaient également, mais à côté d'eux on rencontre des formes accessoires qui s'en distinguent par quelques variantes de détail, et que nous aurons l'occasion d'étudier plus loin.

En principe, la première *ſ* doit servir au commencement et dans le corps des mots, et la seconde n'est qu'une *s* finale. Mais dans la pratique il arrive souvent que la première forme, *ſ*, est employée à la fin des mots à la place de la seconde. Dans le manuscrit de Per Abbat on en trouvera des exemples, comme *eſ* au vers 91, *miſ* au

vers 249. La lettre *s*, quelle que fût sa forme, avait alors, comme nous l'avons dit, deux sons en castillan : une valeur sourde, et une valeur sonore corrélative à la première.

Le son sourd était, bien entendu, le plus fréquent : il était le seul possible quand l'*s* était initiale, ou quand elle était suivie d'une consonne sourde, par exemple dans les groupements *sca*, *sco*, *scu*, *sq*, *st*, *sp*. Il en était de même lorsque l'*s* était précédée d'une des consonnes *l* ou *r*, car l'exemple des autres langues romanes nous fait voir que dans ce cas l'*s* ne s'était point sonorisée : le français *sauce* nous montre que la seconde *s* de *salsa*, par exemple, était sans doute restée sourde. D'ailleurs, les graphies du type *falſſo*, qui abondent dans les manuscrits, démontrent bien que l'*s* était sourde dans cette position (1).

Dans le corps des mots, entre deux voyelles, la règle

(1) Pour une époque postérieure, le témoignage des grammairiens est formel, quant à la qualité sourde des *s* de ce genre : Nebrija dit par exemple, dans son *Ortografia* : « Acontece a las letras ser floxas, o apretadas, i por consiguiente sonar poco o mucho : como la R. i la S. porque en comienço de la palabra suenan dobladas, o apretadas : como diziendo *Rei*, *Roma*, *Sabio*, *Señor*. Esso mesmo en medio de la palabra suenan mucho si la silaba precedente acaba en consonante, i la siguiente comiença en una dellas : como diziendo, *Enrique*, *honradó*, *bolsa*, *ansar*. » De même Flórez (*Doctrina christiana del Ermitaño y Niño*, Valladolid, 1552) : « si antes de la *.r.* ó. *s.* esta en la misma parte alguna consonante que sea herida : y despues vocal a quien hiera la *.r.* ó la .s. entonces ternan toda su fuerça. Dezimos. *farsa*, *balsa*, *falsa*, *bolsa*, *bosra*, *onra*, etc. » Même doctrine chez Sánchez, bien qu'appliquée à la prononciation espagnole du latin (*Principios de la gramática latina*, Séville, 1586) : « El mesmo sonido denso tiene, aun siendo senzilla, en dos casos : el uno es cuando estando al principio de dicion hiere a siguiente vocal : *ut salus, salud ; sentio, sentir ; significo, significar ; sono, sonar* ; *supplico, suplicar ;* el otro es cuando está en medio de parte de tal manera, que le precede consonante, i hiere a siguiente vocal : *ut falsitas, falsedad* ; *mansuetudo, mansedumbre, mensa*, etc. » Enfin Cascales (*Cartas filológicas*, imprimées à Murcie en 1634, mais avec privilège de 1627) maintient la même théorie et remarque qu'il n'y a pas lieu de redoubler l'*s* après une consonne, car ce redoublement serait superflu et ne changerait rien à la prononciation : «... si la *r* o la *s* en medio de parte se ponen tras de alguna consonante, suena tanto senzilla como si fuera doble ; y tras de consonante no se ha de poner doble, como *Enrique, inmensa ;* y no se ha de escrivir *Enrrique ni inmenssa.* »

était de représenter le son sonore par une seule *ſ*, et le son sourd par une *ſ* redoublée (*ſſ*). Elle était le résultat de la tradition latine, et basée, par conséquent, sur l'étymologie : l'*s* latine simple intervocalique était normalement devenue sonore, tandis que l'*s* redoublée du latin, après avoir conservé pendant un certain temps sa valeur de consonne double, avait fini par ne plus avoir que celle d'une consonne simple, tout en restant sourde cependant ; cela nous prouve qu'à l'époque où elle s'est simplifiée la loi qui voulait que les sourdes simples intervocaliques devinssent sonores était morte, sans quoi les sourdes devenues simples se fussent sonorisées elles aussi ; (la même remarque peut d'ailleurs s'appliquer à toutes les autres consonnes sourdes intervocaliques).

Ainsi donc, en principe, entre deux voyelles, dans le corps des mots, l'*ſ* simple représente le son sonore, et *ſſ* le son sourd. On rencontre cependant d'assez nombreuses exceptions à cette règle, mais elles sont faciles à expliquer, comme nous le verrons plus loin. Auparavant, nous donnerons, pour mémoire, quelques exemples de graphies régulières, tirées du manuscrit de Per Abbat, puis nous examinerons quelques conséquences de la règle que nous venons de formuler.

Exemples d'*ſ* simple représentant le son de *s* sonore : l'*ſ* unique du mot *preſa* (v. 586) ; la seconde *ſ* des mots *Reſpuſo* (v. 131) et *ſeſo* (v. 2688). — Exemples de graphies où le son sourd est représenté par *ſſ* : *ſopieſſe* (v. 26) ; *aſſi* (v. 33 et passim) ; *eſſa* (v. 56) ; *fueſſe*, imparfait du subjonctif du verbe *ser* (v. 61) ; *aſſomar* (v. 1393) ; *atraueſſauan* (v. 1544) ; *aſſomaſſe*, imparfait du subjonctif (v. 2742) ; *meſſo*, troisième personne du singulier du prétérit (v. 2832 et 3186).

Du fait que *ſſ* était le signe normal de l'*s* sourde entre deux voyelles, il est résulté la conséquence suivante : on était arrivé à écrire souvent, sans pourtant en faire une règle absolue, *ſſ* pour *ſ* dans le corps des mots, devant une voyelle, dans des cas où une seule *ſ* aurait suffi : exemples, tirés également du manuscrit de Per Abbat : *pienſſan* (v. 10) ; *alfonſſo* (v. 22, 33 et passim) ;

Vanſſe (v. 294); *conſſeiado* (v. 1251); *falſſan* (v. 2391); *cunplanſſe* (v. 3072); *falſſo* (v. 3676, 3679, 3681, etc.); *penſſad* (v. 1688).

Que l'*s* initiale fût restée sourde, cela résulte de plusieurs considérations : d'abord, l'analogie avec les autres langues romanes : toscan, français, patois français méridionaux et portugais ; cela peut s'inférer aussi de l'analogie avec les autres consonnes sourdes, qui, si elles deviennent sonores dans le corps des mots lorsqu'elles sont intervocaliques, conservent leur valeur de sourdes lorsqu'elles sont à l'initiale. Mais nous en avons même la démonstration directe par certaines graphies qui sont le résultat d'une autre extension analogique de l'emploi de *ſſ* : on trouve en effet quelquefois l'*ſ* redoublée à l'initiale ; exemples tirés du manuscrit de Per Abbat : *ſſea* (v. 132); *de ſſi* (v. 3208); *toman ſſe* (v. 1825). Cette extension analogique de l'emploi de *ſſ* semble dériver de la précédente : en effet, puisque le pronom *se*, par exemple, s'écrivait souvent *ſſe* lorsqu'il était enclitique et rattaché au mot précédent, instinctivement les scribes étaient amenés à l'écrire parfois de même lorsqu'à lui seul il formait un mot.

Il arrive aussi que les copistes réunissent fautivement plusieurs mots en un seul. Si une *s* initiale se trouve, de ce fait, placée entre deux voyelles, le plus souvent ils la redoublent. En voici quelques exemples, empruntés eux aussi au manuscrit de Per Abbat, qui, par son étendue même, nous fournit des spécimens de la plupart des particularités graphiques castillanes de cette époque : *aſſan Pero* (v. 1394), *eſſus ſſijas* (v. 1522); *oſſi* (v. 1575); *aſſer* (v. 1667); *Aſſiniestro* (v. 2694); *aſſo ſabor* (v. 3220). Cependant, parfois aussi l'*ſ* reste simple : ex : *aſo ſabor* (v. 234); *yſon* (v. 2302); *aſu poſada* (v. 31). Mais ces graphies ne sauraient évidemment être interprétées comme indiquant pour l'*ſ* une valeur sonore : ici, le scribe a simplement eu plus clairement conscience qu'il écrivait des mots composés, et c'est pourquoi il a jugé inutile de redoubler l'*ſ*.

Les graphies du genre de celles que nous venons de citer ont eu pour conséquence de faire écrire quelquefois

par une *ſ* simple des mots composés ou dérivés qui d'ordinaire s'écrivaient plutôt par *ſſ* : c'est ce qui arrive notamment pour l'adverbe *aſſi* (1).

Parfois aussi les scribes ont mis *ſ* simple pour *ſ* double par fausse interprétation, ayant pris pour un mot composé ce qui n'était qu'un mot simple : c'est le cas, par exemple, de la graphie *abrieſe*, au vers 34 du manuscrit de Per Abbat ; c'est là un très ancien exemple (2) de ces imparfaits du subjonctif écrits par une seule *ſ*, en vertu d'une fausse analogie avec le pronom *ſe* enclitique, qui deviendront si fréquents par la suite, et que nous avons déjà signalés page 291, n. 1. Ici, le fait qu'on eût pu écrire correctement par une seule *ſ* une forme qui se prononçait de même, c'est-à-dire par une *ſ* sourde, facilitait la confusion : nous voulons parler de *abrieſe*, troisième personne de l'imparfait de l'indicatif du verbe réfléchi *ábrirſe* (3).

Quelquefois encore, il arrive que les scribes coupent fautivement, en le décomposant, un mot qui eût dû être écrit d'un seul tenant ; mais conservant, semble-t-il,

---

(1) Une bonne partie des exemples relevés par Mr Cotarelo pour prouver l'extrême ancienneté de la confusion de ṣ sonore avec s sourde en castillan doivent s'expliquer ainsi, par exemple *asentabaste* dans la *Disputa del alma y el cuerpo ; otrosi* et *asi* dans la *Representación de los Reyes Magos*, etc.

(2) Des cas analogues se rencontrent déjà dès la seconde moitié du XIIIe siècle, ainsi qu'on le verra par quelques-uns des exemples cités plus loin.

(3) Pour une époque postérieure le témoignage des grammairiens est formel ici encore, quant à la qualité sourde de l'*s* initiale. On en trouvera la preuve dans les premières lignes de la citation de Nebrija faite plus haut, page 347, note. Quant à Flórez (*Doctrina christiana del Ermitaño y Niño*, Valladolid, 1552), il s'exprime ainsi : « La *r* y la *s* larga tienen una propiedad, assi en romance como en latin : que al principio de la parte tienen toda su fuerça. Dezimos *rato*, *sano*, etc. » Sánchez expose la même doctrine, bien qu'en l'appliquant à la prononciation espagnole du latin, comme on pourra le voir en se reportant à la première partie des quelques lignes citées de lui, page 347, note. Enfin Cascales (*Cartas filológicas*, imprimées à Murcie en 1634, mais avec privilège de 1627) maintient encore la même théorie : « La *r* y la *s* en principio de parte suena tanto como dos en medio, como *ramo*, *sabio*, *parra*, *massa*. »

une demi-conscience de l'orthographe véritable, ils écrivent par une *ſ* et non par une *s* finale le premier élément du mot ; nous citerons comme exemple la graphie *deſ armado*, au vers 1744 du manuscrit de Per Abbat.

Au cours du XIVe siècle et pendant le siècle suivant, les habitudes graphiques, en ce qui concerne la lettre *s*, restent sensiblement les mêmes. Cependant, l'habitude d'écrire par une seule *s* les terminaisons des imparfaits du subjonctif (dont nous avons donné un exemple emprunté à Per Abbat) se développe chez certains scribes. Mais, bien entendu, ils se servent toujours dans ce cas, soit d'une *s* longue ordinaire (*ſ*), soit de son équivalent, parfois employé dans l'écriture wisigothique, *ʂ*, lequel possède aussi quelques variantes, notamment *ʂ*. Voici des exemples, relevés par nous en divers documents : dans une pièce de 1285 (1323 de l'ère d'Espagne), *eʂtudieʂemo6* ; dans une autre de la même année, *eſtudieʂemo6* ; dans une pièce de 1309 (1347 de l'ère d'Espagne), *vendieſe* à côté de *metieſſe* ; dans une pièce de 1376 (1414 de l'ère d'Espagne), *tornaſſemo6, fiʒieſe* (deux fois), *entregaſemo6* ; dans une autre de 1382, *pidieſemo6, 6upieſemo6* ; dans une pièce de 1389 *ouieſe, fueſen, valieſen, fiʒeſen, pareſcieſen, finaſe ;* dans une autre de 1392 *pechaſen, pagaſen, ſiruieſen, ſueſe ;* dans une pièce de 1402 *eſtudieʂemo6 ;* dans une autre de 1441, *dieʂe* ; dans une pièce de 1469, *mandaſe, podieſe, fueſe* (1). (On trouve parfois aussi dans cet emploi une autre forme d'*s* : *6* ou sa variante *ß* ; ex : *valie6e* et *fiʒieße* dans un document de 1384, 1422 de l'ère d'Espagne (2) ; mais les cas de cette sorte sont exceptionnels, ces deux formes d'*s* servant surtout, ainsi que nous le verrons par la suite, comme *s* finales ou comme équivalents graphiques du *z*).

Les habitudes des scribes variaient d'ailleurs en ce qui concerne la manière d'écrire les imparfaits du sub-

---

(1) Cathédrale d'Ávila, nos 46, 47, 109, 183, 186, 195, 202, 206, 211 et 215.

(2) Cathédrale d'Ávila, no 187.

jonctif ; certains ne pratiquaient jamais les graphies par une seule *s*, dont nous venons de donner des exemples ; d'autres alternaient ces graphies avec l'orthographe plus régulière par *s* double ; d'autres enfin avaient érigé la simplification de l'*s* dans ses formes verbales en une véritable règle, qu'ils observaient très fidèlement : tel paraît être le cas, comme nous l'avons déjà noté, de l'auteur du manuscrit du *Libro de los engaños e assayamientos de las mugeres*, publié par Mr Bonilla y San Martín dans la *Bibliotheca Hispanica*. Il ne faut pas oublier que cette simplification graphique de l'*s*, étant donné les raisons qui l'ont motivée, ne prouve nullement une confusion réelle d'*s* sonore avec *s* sourde.

IX. Résumé des considérations précédentes.

En résumé, l'*s* a eū d'abord en castillan deux sons, l'un sourd, qui était le plus fréquent, et l'autre sonore, qui se rencontrait surtout dans les cas où la sifflante castillane provenait d'une *s* latine intervocalique. Quant aux signes graphiques destinés à représenter ces deux sons, leur usage était basé sur l'étymologie, avec quelques exceptions analogiques. Le signe simple, qui, en principe, était *ſ* dans le corps des mots, et *s* à la finale, représentait normalement, lorsqu'il était intervocalique, le son sonore, et dans les autres cas le son sourd. Quant au signe *ſſ*, il ne pouvait jamais servir à exprimer l'articulation sonore.

X. Examen de quelques cas particuliers.

Quelques cas particuliers de l'histoire de la lettre *s* en castillan donnent lieu aux observations suivantes :

***S* suivie de *c* dentalo-sibilant.**

Dès le début du XIVe siècle au plus tard, l'*s* étymologique, devant un *c* dentalo-sibilant, n'était qu'un luxe orthographique. Ce qui le prouve, c'est que déjà, dans les manuscrits, à côté des formes présentant cette *s*, les graphies où elle est omise sont innombrables. Exemples tirés du manuscrit de Per Abbat :

1° formes avec *s* : *connoſçe* (v. 983) ; *conoſçe* (v. 1526) ; *naſçio* (v. 2643) ; *coñoſçedores* (v. 3137) ; *connoſçie* (v. 1929) ; *coñoſçedores* (v. 2851) ; *connoſçio* (v. 2932) ;

2° formes sans *s* : *Refuçiteft* (v. 346) (1) ; *pareçra* (v. 1126) ; *mereçe* (v. 1126 et 1898) ; *mereçemos* (v. 2730) ; *Perteneçen* (v. 2085) ; *Remaneçio* (v. 1414) ; *pareçen* (v. 1507) ; *gradeçe* (v. 1624) ; *gradeçedes* (v. 1805) ; *deçendieron* (v. 1842) ; *creçe* (v. 1861, 2165 et 3413) ; *creçra* (v. 1905) ; *amorteçidas* (v. 2777) ; *naçio* (v. 3021, 3068, 3084, 3111, 3132 et 3530) ; *pareçen* (v. 3091) ; *acaeçiere* (v. 3197) ; *mereçi* (v. 3258) ; *perteneçien* (v. 3298) ; *creçies* (v. 3295).

Ainsi donc, dès le début du XIV[e] siècle, le maintien de l'*s* étymologique avant le *c* dentalo-sibilant était une graphie archaïsante ou latinisante. Mais, par tradition, elle devait se maintenir couramment dans les textes pendant plusieurs siècles encore ; (v. p. 318) (2).

…uivie de c …élaire.

Au début du XIV[e] siècle, devant le *c* vélaire, l'*s* étymologique ne s'était pas encore changée en *z* : ex. tirés du ms. de Per Abbat : *gradefco* (v. 217, 2043, 2109 et passim) ; *parefcan* (v. 1428 et 3076) ; *parefcades* (v. 1873) ; *merefca* (v. 2338 et 2797).

Avec Nebrija, les formes en *zc*, *aborrezco*, *carezco*, etc., apparaissent comme normales, bien que les types primitifs se rencontrent encore parfois au XVI[e] siècle.

Peut-être le changement d'*s* en *z* a-t-il été facilité par une réaction analogique des flexions où le *c* était interdental : lorsqu'on disait, par exemple, *caresco* et *carece*, il y avait une différence assez sensible entre les deux formes du radical : au contraire, si l'on rendait interdentale l'*s* des flexions du type *caresco*, toutes les formes, quelle que fût la terminaison, commençaient par un même élément *careç*, qui se prononçait toujours de la même façon, qu'il fut écrit par un *z*, comme dans *carezco*, ou par *c* ou *ç* comme dans *carece* (écrit aussi *careçe*, ou, par graphie archaïsante ou latinisante, non conforme à la prononciation réelle, *caresce* ou *caresçe*). Cependant, il est possible que le changement d'*s* en *z* devant un *c*

---

(1) De même encore *Refuçiteft*, v. 358.

(2) Comme on pouvait s'y attendre, le fait que l'*s* était muette dans les groupes *fce*, *fci* et *fç* a parfois donné naissance à des graphies faussement savantes, comme *nefçeffarias* pour *neceffarias* cathédrale d'Ávila, n° 215, 9 oct. 1469).

vélaire obéît à une tendance toute spontanée dont on trouve des exemples dès une époque ancienne. Per Abbat, par exemple, écrivait déjà *mezclados.*

Sur un emploi curieux de *s* finale.

Au vers 2411 du manuscrit de Per Abbat, nous trouvons une graphie curieuse, *amiſtas*, qui se trouve à l'assonance, au milieu d'une laisse en *a*. Cornu (*Romania*, X, 92) propose de lire ou bien *amistad* ou bien *amistades*; à première vue, on pourrait être tenté également d'interpréter cette forme comme équivalant à ce même pluriel *amistades*, mais avec chute de l'*e* entraînant aussi celle du *d*. Il y a toutefois une légère difficulté à considérer *amistas* comme équivalant, d'une manière ou d'une autre, au pluriel *amistades* : c'est que, à la phrase du Cid : « *taiaremos amiſtas* », le roi Bucar répond : « *confonda Dios tal amiſtad !* » ; il semble que si *amistas* devait s'interpréter comme un pluriel le roi eût employé lui aussi le pluriel dans sa réponse, et eût dit *tales amistades* ou *tales amiſtas*, plutôt que *tal amiſtad.* — L'explication la plus vraisemblable est celle de Mr Menéndez Pidal, qui voit, dans l'*s* finale de *amistas*, un essai plus ou moins heureux pour rendre le son fricatif qu'avait déjà pris dès cette époque, dans une partie de la Castille, l'ancien *d* ou *t* final, les scribes hésitant entre plusieurs procédés : les deux graphies étymologiques *d* ou *t*, puis les graphies *z*, *th* (peut-être même *ch*) et *s*. Cette forme *amistas*, en effet, n'est pas absolument unique. Mr Menéndez Pidal cite une graphie analogue : *pares* pour *pared* ou *paret* ; (voir page 228 et suiv.).

Sur un emploi particulier de certaines formes d'*s*.

Nous avons dit plus haut que dans les manuscrits en écriture gothique l'*s* minuscule avait deux formes : l'une, allongée et assez peu sinueuse, d'où est dérivé le caractère d'imprimerie *ſ*, et qui en principe servait à l'initiale et dans le corps des mots ; et une autre forme qui conservait plus fidèlement l'aspect général de l'ancien caractère latin *s* ; ce second type servait d'*s* finale. Dans l'écriture wisigothique il existait également deux formes principales qui correspondaient, pour leur aspect général et pour leur emploi, aux deux types de l'écriture

gothique. Mais ici il y avait une variété plus grande, car d'autres types secondaires étaient venus se grouper autour des premiers. Nous allons essayer de les classer.

Comme *s* initiale, on trouve parfois ſ̄ . Ce type, on le voit, ressemble assez à l'une des variétés d'*r* usitées dans l'écriture wisigothique. Il est manifestement dérivé de l'*s* longue ordinaire, dont il se distingue surtout par la dimension plus grande du trait supérieur, qui est devenu plus rectiligne et qui fait angle presque droit avec le trait vertical au lieu de former avec lui une courbe. On rencontre cette *s*, par exemple, à l'initiale du mot *saluador* dans un document de 1429 provenant de la cathédrale d'Ávila (liasse 8, n° 273). Exceptionnellement on trouve la même *s* employée à la finale, par exemple au mot *la*ſ̄ dans un document de même provenance, année 1260 (1298 de l'ère d'Espagne), n° 24.

On rencontre parfois aussi à l'initiale une *s* toute différente, dont les contours généraux rappellent ceux d'un sigma non final : ϭ. La dimension de cette lettre par rapport au corps de l'écriture peut varier ; mais elle le dépasse presque toujours en dessous. On trouve cette variété d'*s*, par exemple, dans des pièces de 1411,1434 et 1484, qui portent les n°s 207, 275 et 219 (même liasse que ci-dessus).

Au commencement et dans le corps des mots, certains scribes emploient souvent une variété d'*s* ressemblant assez à un *j* de notre écriture cursive, dite anglaise, qui ne serait pas surmonté d'un point, et dont le plein serait légèrement incliné de gauche à droite : ϧ. Parfois la boucle inférieure est moins allongée, et la lettre prend alors l'aspect suivant ϭ, qui est intermédiaire entre celui que nous venons de décrire et celui d'une autre *s* que nous décrirons plus loin et que nous désignerons sous le n° 5 (ϭ) ; dans ces trois sortes d'*s*, le mouvement de la plume est en effet à peu près le même, bien que la dimension des traits varie : la plume, tournant dans le sens des aiguilles d'une montre, décrit d'abord la boucle ou le cercle inférieur, et remonte ensuite plus ou moins. On

trouvera des exemples des deux dernières variétés à l'initiale du mot *ɕeyɕ* dans une pièce de 1429 (nº 273 déjà cité), et à l'initiale du mot *saluador* dans les pièces nº 189 et 190 (même liasse), qui sont de l'année 1387 (1). — Parfois, dans la première de ces deux dernières formes d's, c'est-à-dire dans celle qui ressemble à un *j* d'écriture cursive moderne, le trait de gauche de la boucle remonte au-dessus du corps de l'écriture en se recourbant plus ou moins à droite : ɕ (on en trouvera des exemples dans une pièce de 1284, 1322 de l'ère d'Espagne, cath. d'Ávila, nº 34). — Une forme d's voisine de cette dernière pour l'aspect général, mais obtenue par un procédé inverse (car la plume, au lieu de finir par l'exécution de la courbe supérieure, commence au contraire par elle) est la suivante ɕ.

Encore une fois, les différentes sortes d's que nous venons de décrire ne sont pas, en principe, des *s* finales, bien qu'en fait on les trouve cependant employées parfois à la fin des mots ; en particulier, dans le document nº 34 déjà cité l's finale est ordinairement ɕ, de même d'ailleurs que l's initiale, bien qu'à la finale le scribe emploie aussi une forme d's que nous décrirons plus loin en la désignant sous le nº 5. Mais malgré ces dérogations fréquentes le rôle d's finale était, en principe, dévolu à plusieurs autres variétés.

De celles-ci, la principale est une *s* que l'on peut représenter, comme l'a fait Ducamin dans son édition du *Libro de buen amor* de l'Archiprêtre de Hita, par un sigma grec final ς. La forme de cette lettre peut varier dans le détail : en particulier, le trait horizontal supérieur est parfois très court et parfois assez long. — Pour la commodité de l'exposition, nous désignerons cette variété d's finale tantôt par le signe ς, tantôt sous le nom d's nº 1 (2).

---

(1) Dans la pièce nº 189, l's se rapproche un peu plus de l's finale nº 5 que nous décrirons plus loin ; elle a en effet la forme suivante *6*. Dans une autre pièce de la même série, cotée 192, l's initiale de ce même mot *saluador* se rapproche encore plus de l's finale nº 5 ; (voir ci-dessous, page 358, n. 2).

(2) Cette variété d's se rencontre parfois même dans l'écriture

De cette *s* n° 1 dérive une variété qui se distingue de la précédente en ce que le trait inférieur se recourbe et remonte à gauche pour former une sorte de petite boucle fermée quasi circulaire : ẟ ; nous désignerons cette variété sous le nom d'*s* n° 1bis (1) ; on en trouvera des exemples dans des pièces de 1286 et 1297 (1324 et 1335 de l'ère d'Espagne) qui portent les nos 50 et 65 (même provenance).

Une autre variété fort voisine de l'*s* n° 1 est celle dans laquelle le trait supérieur, au lieu d'être à peu près horizontal, s'incline de gauche à droite, pour se rapprocher de la panse inférieure. A en juger par la position des pleins et des déliés, il semble que cette *s* était généralement obtenue en partant d'en bas, et en terminant par le trait supérieur incliné : *S*. Nous désignerons cette variété, sans doute très primitive, sous le nom d'*s* n° 2.

Une espèce voisine de la précédente est celle qui ressemble à un delta grec minuscule ς. Nous l'appellerons *s* n° 3 ; elle se distingue du n° 2 en ce que la partie inférieure forme un cercle fermé (2).

Si dans une *s* n° 3 on ferme complètement le cercle supérieur, on obtient une nouvelle variété, que nous appellerons *s* n° 4 : *8*.

On trouve aussi une autre *s* finale en spire de colima-

---

gothique, par exemple dans un manuscrit, en fort belle écriture, de 1283 (1321 de l'ère d'Espagne, cathédrale d'Ávila, n° 19).

(1) Ducamin, dans son édition des œuvres de l'Archiprêtre de Hita, représente également cette variété par un sigma grec final. Il n'a donc pas cru devoir employer des signes différents pour la transcription de l'*s* n° 1 et celle de l'*s* n° 1 bis. Cette manière de voir est parfaitement justifiée, puisque ces deux *s* ne sont, comme nous le laissons entendre dans notre exposé, que de légères variantes d'un même type.

(2) Cette *s* n° 3 était obtenue elle aussi par le même mouvement général que l'*s* n° 2, c'est-à-dire que la plume, tournant en sens inverse des aiguilles d'une montre, décrivait d'abord l'anneau inférieur, et, remontant ensuite, finissait par le trait supérieur incliné. Quelquefois cependant, on peut se demander si le scribe n'a pas employé le procédé inverse et commencé la lettre par le trait supérieur ; il en est ainsi, par exemple, pour l'*s* finale du mot *estouiessemos*, dans la pièce 49, à laquelle nous faisons allusion plus loin.

çon, que nous désignerons sous le nom d'*s* n° 5 : ɕ (1). Elle était évidemment commencée par le milieu, comme le montre le trait qui la relie généralement à la lettre qui la précède. La plume, qui venait de tracer cette lettre précédente, continuant son mouvement, décrivait l'espèce d'anneau inférieur en tournant dans le sens des aiguilles d'une montre, et, remontant à gauche, terminait par le tracé du trait supérieur (2).

Une variété très proche parente de la précédente est celle que nous allons reproduire maintenant : *6*. Ici encore, la plume, tournant dans le sens des aiguilles d'une montre, décrivait d'abord l'anneau inférieur, mais ensuite elle remontait verticalement beaucoup plus haut que dans le n° 5, et terminait par un petit crochet plus ou moins recourbé. L'ensemble est à peu près celui d'un *beta* grec minuscule ϐ dans lequel l'anneau supérieur ne serait pas complètement fermé. Nous désignerons cette variété sous le n° 6 (3). Parfois l'anneau supérieur était complètement fermé, et la ressemblance avec un *beta* grec devenait dans ce cas plus

---

(1) Dans son édition des œuvres de l'Archiprêtre de Hita, Ducamin, faute d'un caractère d'imprimerie exactement semblable à cette forme d's, la représente par un sigma grec minuscule non final σ. Seulement, la ressemblance entre le signe original et le caractère employé pour le transcrire est moins parfaite ici que pour l'*s* finale n° 1.

(2) Très exceptionnellement, on trouve parfois, à l'initiale, une *s* presque semblable à l'espèce n° 5, par exemple au mot *saluador*, dans une pièce de 1388 : ɕ (*ibid.*, liasse n° 7, pièce 192) ; on remarquera seulement qu'ici l'*s* est assez grande et que de plus l'anneau inférieur n'est pas complètement fermé, apparemment parce que la lettre, étant initiale, n'avait pas besoin de se rattacher par un trait à une lettre antérieure.

(3) En somme, dans cette espèce n° 6, deux détails peuvent présenter des variations : 1° la hauteur de la lettre qui, de toutes façons, s'élève toujours notablement au-dessus du corps de l'écriture ; 2° la forme de la courbe supérieure qui tantôt est très ouverte (ϐ), et tantôt presque fermée (ϐ). — Parfois aussi, l'*s* de cette sorte peut être un peu plus allongée en bas, par exemple dans le mot *años* d'une pièce de 1301 (1339 de l'ère d'Espagne, cathédrale d'Ávila, n° 105) ; ici, la partie supérieure de la lettre est inclinée à droite, de sorte que l'ensemble de l'*s* présente l'aspect suivant : ϐ.

grande encore ; nous désignerons cette variété accessoire sous le n° 6bis ; on en trouvera des exemples dans une pièce de 1389, qui porte le n° 195 (même provenance).

Un manuscrit (même fonds, n° 49) de l'année 1285 (1323 de l'ère d'Espagne) nous offre des exemples de la plupart de ces variétés : le scribe a employé ici le ꞩ avec la valeur de *z* final ; nous verrons plus loin que c'était là un usage fréquent.

Dans le mot *(a)uo6*, nous trouvons l's n° 6 ; ailleurs le mot *uos* est écrit par une *s* n° 2. Le mot *obradas* présente une *s* n° 3, et le mot *pue8* une *s* n° 4 (1).

Or, jusque dans le cours du XVIe siècle, les scribes castillans, en écriture wisigothique, remplacent très fréquemment le *z* par l'une quelconque des différentes variétés d's finales que nous venons d'énumérer, et en particulier par l's n° 1. Il n'entre pas dans le cadre de notre travail de rechercher vers quelle époque exacte apparaissent les premiers exemples de substitutions de cette sorte. Nous en donnerons cependant quelques spécimens, empruntés à des textes de la seconde moitié du XIIIe siècle.

Dans le document de 1285, déjà cité plus haut (pièce n° 49) comme offrant des exemples curieux de la plupart des variétés d's finales, le ꞩ est envoyé à la place du *z* à la fin des mots *jueꞩ* et *v(e)lafq[ue]ꞩ*.

Dans un document de l'année suivante, même fonds, pièce n° 50 (année 1324 de l'ère d'Espagne), l's n° 1 bis est également employée à la place du *z* dans le mot bS (*Blasquez*) et dans le mot *jueS*, ce qui ne l'empêche pas de servir d's finale dans *puS* (=*puse*).

Dans un texte de 1287 (1325 de l'ère d'Espagne ; même fonds, n° 52) où le *z* ressemble à première vue à un ç, sans pourtant se confondre avec lui, nous voyons une *s* n° 1 à trait supérieur très court remplacer le *z* dans les mots *joyꞩio* et *ffanch*[*e*]ꞩ, et dans le patronymique *diaꞩ* (les mots *nos* et *uos* ont une *s* n° 2 ; le mot *obligamos* une

(1) Une autre *s* finale de forme assez curieuse est la suivante : ɔ. On en trouve un exemple à la fin du mot *señores* dans une pièce de 1434 (même fonds, n° 275). Mais cette variété se rencontre rarement,

s n° 3 ; quant à l'*s* finale de *rrecibientes*, elle a un peu l'aspect d'un *z*, sa forme générale étant celle d'un *ҫ*, mais avec un trait supérieur indépendant qui se prolonge légèrement à gauche).

Dans un document de 1293 (1331 de l'ère d'Espagne ; même fonds, n° 70), l'*s* n° 1 remplace le *z* dans *ffaҫe* et *dieҫ*.

Dans un document de 1296 (1334 de l'ère d'Espagne ; même fonds, n° 60), qui est d'une écriture particulièrement soignée, le *z* est remplacé par une *s* n° 1 dans *Galliҫia* ; au contraire, *ffizieffe* est écrit par un *z*.

Dans un autre texte de la même année (même fonds, n° 61), le mot *Aluarr*[*e*]*ҫ* *(sic)* est écrit par une *s* n° 1 ; au contraire, *fazer* et *iuyzio* sont écrits par un *z*. Dans une autre pièce de la même année (même fonds, n° 62), les mots *fernandez* et *nuñez* sont également écrits par un *z*. De même encore, dans un texte de l'année suivante (1335 de l'ère d'Espagne ; même fonds, n° 65), deux fois le mot *velafquez* est écrit avec un *z* final, mais le mot (*a*)*gom*[*e*]ϐ par une *s* n° 1 bis.

Au XIVe siècle, l'emploi des formes d'*s* proprement finales à la place du *z* continue d'être tout aussi fréquent. Voici quelques exemples, empruntés encore à des documents provenant de la cathédrale d'Ávila :

Dans la pièce n° 115 (année 1317 ; 1355 de l'ère d'Espagne), le mot *p*[*er*]*eҫ* est écrit par une *s* n° 1, mais *ffazemo*ϐ a un *z*.

Dans la pièce n° 117 (année 1336 ; 1374 de l'ère d'Espagne), les *s* finales n° 6 ou 6 bis remplacent le *z* dans *gomez*, mais servent d'*s* finale dans *trezientos*, dont le *z* est remplacé par une *s* n° 1 bis. Cette dernière *s* remplace également le *z* dans *dizie* et *ffizo*.

Dans la pièce n° 152 (année 1347 ; 1385 de l'ère d'Espagne), le *z* de *trezientos* est remplacé par une *s* n° 5.

Dans la pièce n° 153 (année 1348 ; 1386 de l'ère d'Espagne), le *z* de *trezientos* est remplacé par une *s* n° 1 bis très allongée horizontalement.

Dans la pièce n° 209 (année 1378 ; 1416 de l'ère d'Espagne), dont l'écriture est d'ailleurs très belle, le *z* de *diezi-*

seys est remplacé par un sigma extrêmement allongé dans le sens horizontal.

Dans la pièce n° 192 (année 1388), l'*s* n° 6 ou 6 bis sert d'*s* finale ; mais on la trouve aussi à la place du *z* final dans le mot *diez*.

Dans la pièce n° 195 (année 1389), le scribe emploie l'*s* n° 5 à la place du *z* dans *fizo* et dans *fizjefen* ; seulement, dans ce dernier mot, l'*s*, combinée avec le *j* suivant, ne forme avec lui qu'un seul trait de plume, ϑ, fait qui n'est pas rare dans l'ancienne écriture espagnole. On trouve les *s* n° 6 ou 6 bis à la place du *z* final dans les mots *sanchez* et *juez*, à la place du *z* de *trezientos*, et comme *s* finale dans *clafulas*. Notons encore *vezes* (= *vezes*).

Le scribe qui a rédigé la pièce n° 202 (année 1392) emploie l'*s* n° 6 comme *s* finale (par exemple dans *teftigos*, *efcritos*, *efcufados*, *q*[*ua*[*les*), mais il s'en sert à la place du *z* dans *Rodriguez* et *plazo*.

Nous donnerons encore quelques exemples, empruntés à des documents de même provenance, rédigés au XVe siècle :

Dans la pièce n° 207 (année 1411), le scribe emploie comme *s* finale l'*s* n° 3, par exemple dans *sus*, *t*[*ie*]*rras*. Ailleurs, il se sert d'une *s* n° 2, par exemple dans *entradas*, *fanegas*, etc. Il emploie cette même *s* incomplètement fermée pour tenir lieu du *z*, par exemple dans le mot *diez* (nom de nombre). Dans *vezjno*, il remplace également le *z* par une *s* n° 3 (mais ici le trait supérieur est horizontal, pour rejoindre le haut du *j*, ce qui, bien entendu, fait ressembler cette *s* à la variété n° 1 bis). Dans *fazer*, il s'est servi du sigma ordinaire. (Notons, pour mémoire, que le scribe emploie aussi comme *s* finale l'*s* n° 5 dans le mot *vsos*, dont la première *s* est représentée ici par une variante de ce même n° 5).

Dans la pièce n° 272 (année 1429), l'*s* n° 6 est employée dans le mot *te6tigo6*, tant comme *s* médiane que comme *s* finale ; dans *vi6)no6* cette même variété est employée une fois à la place du *z* et une fois comme *s* finale. (Ailleurs, dans *años*, le scribe emploie à la finale une *s* n° 1 bis ; et dans une autre pièce de la même année,

n° 273, nous trouvons à la finale les *s* n° 5, 6 et 6bis).

Dans la pièce n° 215 (année 1469), *s* finale a les formes n° 5 et n° 2, et l'on trouve, tenant lieu du *z*, l'*s* n° 1bis.

Nous terminerons cette série par des exemples empruntés à une pièce du XVIe siècle (même fonds, n° 221 ; année 1514). Dans ce document, nous trouvons *catorze* écrit par une *s* n° 1bis, et les mots *vezino, juezes, razones, dezian, diezmos, paz, pertenezca, diezmen, ſazon, gozen*, par une *s* n° 1. Ailleurs, nous rencontrons un *z* presque semblable à une *s* n° 1, tant l'extrémité gauche du trait supérieur dépasse peu le haut du trait oblique.

¶ Comment peut-on expliquer que pendant plusieurs siècles le *z* ait été ainsi couramment représenté par diverses formes d'*s* dans l'écriture de très nombreux scribes castillans ?

Il est d'abord une hypothèse que l'on doit rigoureusement écarter : ce serait celle qui consisterait à supposer que le *z* s'était, à un moment donné, confondu avec l'*s* dans la prononciation. Sans doute, il est clair que le *z*, surtout lorsqu'il était sonore, c'est-à-dire lorsqu'il était prévocalique, avait un son qui n'était pas extrêmement éloigné de celui d'une *s* sonore : il suffit, pour s'en convaincre, de comparer le son qu'a encore aujourd'hui le *z* dans les mots *hallazgo* et *juzgar* avec celui qu'a l'*s* dans les mots *rasgo, rasgar* et *musgo*. Mais si les deux sons ne sont pas extrêmement éloignés l'un de l'autre, ils sont loin pourtant de se confondre. — D'ailleurs, s'ils s'étaient confondus à un moment donné, on ne voit pas bien comment par la suite ils se seraient de nouveau différenciés. Enfin, ce qui achève de prouver qu'ils continuaient d'être distincts l'un de l'autre, c'est l'observation suivante :

Si le *z* et l'*s* eussent été des sons équivalents, on aurait employé, au moins en position intervocalique et en position finale, n'importe quelle forme d'*s* à la place du *z*. Or, précisément, certaines formes d'*s*, et notamment la principale de toutes, l'*s* longue (*ſ*), ne sont *jamais* substituées au *z* : seules, les diverses variétés d'*s* finales énumérées par nous plus haut sont admises à cette substitution ; par conséquent, les scribes castillans ont tou-

jours eu conscience qu'il y avait entre le *z* et l'*s* une différence.

L'emploi des diverses variétés d'*s* finales pour représenter le *z* a pu prendre naissance dans les conditions que nous allons exposer :

Il y avait entre certaines variétés de *z* et certaines *s* finales une grande ressemblance de forme. Elle est surtout frappante pour les deux variétés de *z* que nous allons décrire.

L'une d'entre elles ressemble fort, à première vue du moins, à un *ç* ; en effet, le trait supérieur que comporte normalement toute forme de *z* est ici recourbé et représente assez bien un *c*, d'autant que la courbe qu'il décrit occupe le corps même de l'écriture, les traits inférieurs du *z* étant rejetés au-dessous à la façon d'une cédille. On trouvera un exemple de cette variété au mot *ffazer* dans une pièce de 1287 (1325 de l'ère d'Espagne ; cathédrale d'Ávila, n° 52).

Parfois cette variété de *z* est agrémentée, au-dessus du corps de l'écriture, d'un second trait recourbé, par exemple au mot *Trezientos* dans une pièce de 1285 (1323 de l'ère d'Espagne, même fonds, n° 44). — Mais d'autres fois, elle se rapproche de l'*s* finale n° 1, comme on peut le voir dans la pièce n° 52 que nous venons de citer, où le *z* du mot *doze* a le trait supérieur plus court que celui du *z* de *ffazer*, et a tout à fait l'air d'un sigma final qui serait muni d'une cédille.

Il semble que, les contours du « *tortillon* » inférieur de cette dernière sorte de *z* s'atténuant, celle-ci ait pu prendre facilement l'aspect de l'*s* finale n° 1 et se confondre avec elle : le *z* de *trezientos*, dans une pièce de 1263 (1301 de l'ère d'Espagne ; même fonds, n° 26), nous donne un exemple de cette transition : l'*s* finale de ce mot est une *s* n° 1 bien caractérisée ; mais dans le *z* les ondulations du trait inférieur sont déjà assez atténuées pour que l'aspect de la lettre se rapproche de celui d'un sigma final.

Toutefois, une autre variété de *z* a pu encore plus facilement se confondre avec l'*s* finale n° 1 : cette variété comporte un trait horizontal supérieur vers l'extrémité

gauche duquel se détache un trait oblique ou quasi vertical, qui se recourbe ensuite horizontalement et se termine par un trait plus ou moins arrondi tout comme dans l'*s* n° 1. Il suffit de mettre côte à côte cette variété de *z* et une *s* finale n° 1 ʒ, ꞩ, pour se rendre compte que la seule différence entre les deux lettres consiste en ce que dans le *z* le trait horizontal supérieur dépasse légèrement à gauche l'extrémité supérieure du trait oblique, tandis que dans l'*s* le trait horizontal supérieur et le trait oblique sont exécutés d'un seul mouvement de plume. — Or, il arrivait souvent que les scribes commençaient, dans le *z* de cette espèce, le haut du trait oblique si près de l'extrémité gauche du trait supérieur horizontal, que celui-ci dépasse à peine le point d'attache du trait oblique. Il est des textes où ce dépassement est parfois si imperceptible que l'on se demande si l'on a affaire à un *z* ou à une *s* finale n° 1. En voici quelques exemples :

Dans un document de 1308 (1346 de l'ère d'Espagne ; cathédrale d'Ávila, n° 108), le *z* et l'*s* finale sont en général bien distincts ; cependant il est très difficile de dire si la dernière lettre du mot *p[er]ez* est une *s* finale n° 1 ou un *z*.

Même difficulté pour l'avant-dernière lettre du mot *efpinazo* dans une pièce de 1309 (1347 de l'ère d'Espagne ; même fonds, n° 109).

Dans une pièce de 1316 (1354 de l'ère d'Espagne ; même fonds, n° 112), il semble bien que la lettre finale du mot *domjnguez* soit un *z*, mais l'extrémité gauche du trait supérieur dépasse si peu le haut du trait oblique, qu'à première vue on pourrait croire à une *s* finale n° 1.

Dans une pièce de 1317 (1355 de l'ère d'Espagne ; même fonds, n° 114), le *z* et l'*s* finale n° 1 se confondent presque ; par exemple, dans la date, il est difficile de dire si le mot *trezientos* est écrit par un *z* ou par une *s* n° 1, bien que nous penchions plutôt pour la lecture *z* ; dans *cruz*, on a assez nettement affaire à un *z*, mais la lettre finale de *mjng[ue]z* est probablement un ꞩ plutôt qu'un *z*.

Dans une pièce de 1319 (1357 de l'ère d'Espagne ; même fonds, n° 116), le mot *juez* est écrit une première fois par un *ꝫ* et une seconde fois par un *z* ; mais celui-ci ressemble beaucoup à l'*s* finale du mot *p[er]es* = *Pérez.*

Enfin, jusque dans un document beaucoup plus tardif, puisqu'il est daté du 8 mars 1514 (même fonds, n° 221), nous trouvons parfois des *z* presque semblables aux *s* n° 1 qui, dans ce document, remplacent le plus souvent le *z*.

On conçoit que si la forme du *z* que nous venons d'indiquer se confondait souvent, par son aspect, avec l'*s* n° 1, les scribes aient pu de bonne heure remplacer la première par la seconde. — Une raison d'ordre pratique pouvait d'ailleurs les inciter à cette substitution : dans les écritures cursives, on le sait, l'idéal est d'arriver à lever la plume le moins possible ; car, chaque fois qu'on la lève, cela représente une perte de temps ; de là le luxe de ligatures auxquels les scribes, en Espagne comme en d'autres pays, se sont livrés à certaines époques ; de là également l'usage que quelques vieux professeurs de calligraphie maintenaient encore il y a moins de trente ans, dans l'écriture moderne dite anglaise, de relier les mots les uns aux autres par un délié ; de là enfin certaines particularités, bizarres à première vue, de l'écriture cursive allemande, par exemple la division des *a* et des *g* en deux éléments séparés par un léger intervalle, mais réunis à leur partie supérieure par une ligature. — Or, il est certain que l'*s* n° 1 avait, à ce point de vue, un avantage sur le *z*, puisqu'elle s'exécutait d'un seul trait de plume, tandis que le *z* en nécessitait deux : après avoir tracé le trait horizontal supérieur, le scribe devait lever la plume pour venir en poser la pointe un peu plus à droite et exécuter d'un second mouvement le trait oblique descendant et la ligne recourbée qui lui fait suite. Dès lors, il est facile de comprendre comment, dans l'écriture cursive, l'*s* n° 1 a fait au *z* une concurrence souvent victorieuse.

Mais une fois admis le principe en vertu duquel on pouvait substituer au *z* une certaine forme d'*s* finale, on conçoit que par analogie on ait étendu aux autres formes

d'*s* finales la faculté de servir à représenter le *z*; et ainsi s'expliquent les exemples cités plus haut de substitution au *z* d'*s* finales autres que *s*.

Malgré tout, de nombreux scribes restaient, par tradition, fidèles à l'usage du *z*, soit habituellement, soit par intermittences, puisque certains, à quelques lignes d'intervalle, écrivent indifféremment le même mot tantôt par un *z*, tantôt par une variété d'*s* finale.

XI. Assourdisssement de l'*s* sonore intervocalique.

A propos des dentalo-sibilantes, nous avons fait remarquer que pendant la première moitié du XVI[e] siècle, alors que déjà l'assourdissement de l'ancienne sonore était un fait accompli en ce qui a trait à la Vieille-Castille, la Nouvelle-Castille, au contraire, maintenait encore à peu près intacte l'ancienne distinction. Une observation semblable pourra être faite en ce qui concerne les sifflantes proprement dites (1) : la Nouvelle-

---

(1) Il semble que les premiers exemples, sans doute encore sporadiques, de confusion entre *s* sonore et *s* sourde intervocalique aient commencé à se produire dès la seconde moitié du XIII[e] siècle. En tout cas, voici les plus anciens que nous ayons rencontrés dans nos lectures de manuscrits castillans :

Dans une pièce de 1284 (1322 de l'ère d'Espagne ; cathédrale d'Ávila, n° 120), le mot *casas* est écrit par deux *s* : *caſſaſ*.

Dans une autre pièce de la même année (même fonds, n° 39), on lit *preſſenteſ*.

Dans une pièce de l'année suivante, 1285 (année 1323 de l'ère d'Espagne ; même fonds, n° 44), le mot *presentes* est également écrit par deux *s*, bien qu'ici la forme de celles-ci soit différente ; et il en est de même dans la pièce n° 46 (même fonds, même année).

En revanche, dans la pièce n° 47 (même fonds, même année), *presentes* est écrit correctement par une seule *s*; mais le mot *paſare*[*n*] n'a qu'une *s* simple au lieu de l'*s* double qu'il eût dû présenter normalement.

Enfin, dans une pièce de 1297 (1335 de l'ère d'Espagne ; même fonds, n° 65), *eſcuſſar* présente fautivement une *s* double.

Faut-il voir dans cette série de graphies incorrectes de simples fautes de copistes dues, ainsi qu'il arrive souvent, non pas à une prononciation particulière, mais uniquement à une inadvertance, comme l'est par exemple la graphie *blaſſco*, que nous trouvons dans une pièce de 1316 (1354 de l'ère d'Espagne ; même fonds, n° 111), ou bien encore à cette incapacité que présentent certains sujets à analyser convenablement des sons qu'ils prononcent pourtant d'une façon normale ? Nous avons connu un écolier normand qui, tout en prononçant d'une façon parfaitement correcte le *b* et le *p*, ou le *d*

Castille maintient encore à cette époque le son sonore de

---

et le *t*, en position prévocalique, écrivait cependant parfois la sourde pour la sonore ou vice versa ; nous avons connu également un jeune Castillan, originaire de Villarcayo, qui ne pouvait arriver à savoir dans quel cas il convenait d'écrire en espagnol *cri* et non *tri*, et écrivait presque toujours *estribir* au lieu de *escribir*, bien que dans sa prononciation il ne confondît jamais le *c* et le *t*. Faut-il croire que les scribes auxquels sont dues les pièces que nous venons de citer étaient atteints d'un défaut analogue, et ne savaient pas toujours bien se rendre compte des cas où, en position non intervocalique, il convenait de mettre une *s* simple ou une *s* double, sans que cependant ils confondissent l'*s* sonore avec l'*s* sourde dans leur prononciation ? — La chose ne nous paraît pas absolument impossible, mais nous croyons plutôt, vu la répétition même des cas de cette sorte, à une confusion commençante dans l'articulation. Bien que s'étant maintenue dans la prononciation normale jusque dans le courant du XVI[e] siècle (et même un peu plus tard encore dans certaines régions retardataires), l'*s* sonore intervocalique pouvait être, en castillan, un peu moins solide qu'elle ne l'a été dans les autres langues romanes, et par suite, elle a pu de bonne heure être plus ou moins complètement assourdie chez certains sujets ; d'où les confusions graphiques que nous venons de signaler et dont les exemples ne sont pas rares pendant les deux siècles suivants (*enpoſſeſio*[*n*] = *en possession*, dans un manuscrit de 1469 ; cathédrale d'Ávila, n° 215). Le manuscrit de Salamanque des œuvres de l'Archiprêtre de Hita nous en fournit un grand nombre de cas : *coſſa*, copla 90, vers 1 ; *eſa*, copla 91, v. 1 ; *meſſurada*, copla 96, v. 2 ; (ailleurs le scribe écrit ce mot par une seule *s*) ; *paſaderas*, c. 105, v. 3 ; *peſſar*, c. 114, v. 1 ; *paſando*, c. 137, v. 2 ; *paſar*, c. 147, v. 1 ; c. 151, v. 3 ; *caſſar*, c. 189, v. 2 ; (le scribe écrit tantôt par une *s* et tantôt par deux *s* le verbe *casar* et ses dérivés) ; *vaſallo*, c. 299, v. 2 ; (ailleurs le scribe écrit *vaſſalo*) ; *goloſſyna*, c. 297, v. 1 ; (ailleurs le scribe écrit *goloſo*) ; *mjſa*, c. 1496, v. 3 ; (ailleurs le scribe écrit *mjſſa*) ; *mjſſericordja*, c. 1585, v. 1 ; (ailleurs le scribe écrit *mjſericordja*).

Comme nous l'avons noté plus haut, il ne faut pas prendre pour des preuves de confusion entre *s* sonore et *s* sourde les nombreux cas où, dans les manuscrits, les formes de l'imparfait du subjonctif sont écrites par une seule *s* : *fueſe*, *pagaſen*, *dieſe*, etc. ; (voir ci-dessus, pages 350, 351 et suivantes).

Malgré tout, il est impossible d'admettre avec M[r] Cotarelo (*Fonología...*, p. 179 et suivantes) que la confusion était complète dès le XIII[e] siècle dans l'ensemble du territoire castillan : les cas évidents d'emploi de *ss* pour *s* en position *intervocalique*, (qui sont les seuls décisifs), restent l'exception jusqu'au XV[e] et au XVI[e] siècle, suivant les régions. Si l'on passe au crible la liste de graphies citées par M[r] Cotarelo dans sa *Fonología...*, pp. 179-180, 228-230, pour ne garder que les exemples probants, il reste bien peu de chose en ce qui concerne le XIII[e] et le XIV[e] siècle : il faut en effet écarter toutes les graphies qui peuvent s'expliquer par l'une des raisons indiquées par nous p. 349 et suivantes (mots dérivés ou composés dont un élément

l'*s* simple intervocalique (1). Si par exemple nous étudions les rimes chez Garcilaso, nous verrons que jamais il ne fait rimer un mot où la voyelle tonique est suivie d'une *s* qui, dans l'usage ancien et traditionnel, était sonore, avec un mot où la voyelle tonique était suivie d'une *s* que l'usage ancien et traditionnel voulait sourde : on ne trouvera jamais, par exemple, un mot du type *vaso* rimant avec un mot du type *passo*.

Parmi les poètes qui appartenaient à un génération un peu postérieure, les Andalous, comme Herrera, continuent d'observer très fidèlement la distinction ancienne. Mais déjà Juan de la Cueva fait rimer *vasos* avec *passos* (*Exemplar Poetico*, Epistola segunda, dernier tercet) ; seulement, par un artifice un peu ingénu, il écrit *vassos* pour que la rime satisfasse l'œil. Cuervo note que dans Ercilla on trouve aussi quelques infractions, rares d'ailleurs. Il en est de même dans Baltasar del Alcázar. Mais dans Cervantes, né presque au milieu du XVI[e] siècle et dont l'enfance s'est écoulée en diverses localités, ainsi que chez Góngora et Lope de Vega, d'une quinzaine d'années plus jeunes que Cervantes, la confusion entre *s* sonore et *s* sourde en position intervocalique est complète.

Voici comment les grammairiens du XVI[e] et du XVII[e] siècle se comportent sur cette question.

Chez Nebrija, c'est encore l'usage ancien dans toute

---

non initial commence par *s*, imparfaits du subjonctif en *fe*, généralisations analogiques de *ff*, etc.).

Notons en finissant que les deux exemples relevés par M[r] Cotarelo de cas où Berceo aurait fait rimer des mots comportant une *s* double en position intervocalique avec des mots comportant une *s* simple dans la même position ne sont qu'apparents : dans le premier (*misso, priso, quiso, repriso*, Vida de Santo Domingo de Silos, cop. 62), le mot *misso* doit être corrigé en *miso* ; dans le second (*sesso, preso, beso, apresso*, El sacrificio de la Misa, cop. 209), l'une des *s* doit être supprimée dans les mots *sesso* et *apresso* : ces fautes d'orthographe sont imputables à des copistes d'époque plus tardive.

(1) Bien entendu, l'expression Nouvelle-Castille doit être comprise dans un sens approximatif : à en juger par diverses pièces d'archives, Madrid, par exemple, paraît avoir marché de pair ici avec la Vieille-Castille, tandis que Tolède, au contraire, résistait beaucoup mieux à la confusion grandissante.

sa pureté : il distingue l's sourde et l'*s* sonore, qu'il appelle respectivement *s* « apretada » et *s* « floxa » : « Acontece a las letras ser floxas, o apretadas, i por consiguiente sonar poco o mucho : como la *R*, i la *S* : porque en comienço de la palabra suenan dobladas, o apretadas : como diziendo, *Rei*, *Roma*, *Sabio*, *Señor*. Esso mesmo en medio de la palabra suenan mucho si la silaba precedente acaba en consonante, i la siguiente comiença en una dellas : como diziendo, *Enrique*, *honrado*, *bolsa*, *ansar*. De donde se convence el error de los que escriven con *R* doblada *Rei* i *Enrique*. Pero si la silaba precedente acaba en vocal, la R, o la S, en que comiença la silaba siguiente, suena poco : como diziendo, *vara*, *pero*, *vaso*, *peso*. Pero si suenan apretadas, doblarse an en medio de la palabra : como diziendo, *amassa*, *passa*, *carro*, *jarro*. De donde se puede coger cuando estas dos letras se an de escrevir senzillas, i cuando dobladas, mirando a la pronunciacion, si es apretada, o si es floxa : i si es en el comienço de la palabra, o en el medio ; i acontece que una mesma palabra, i pronunciada en una mesma manera, se puede escrevir a las vezes con una S senzilla, a las vezes con doblada S : como diziendo *fuese*, que es preterito de *yo fue*, en el indicativo ; i *fuesse* de *fue* en el optativo, i subyuntivo : como si dizes : *Fuese el mensagero ;* o diziendo, *Si fuesse venido el mensajero :* porque el primero *fuese* es compuesto de *fue*, i *se*, i porque la S está en comienço de palabra suena como doblada ; el segundo *fuesse* es una palabra, i para sonar apretada, escrivese con dos SS : i assi en otros muchos : como *ámase*, i *amasse ; enséñase*, i *enseñasse* (1) ».

Les termes dont se sert Robles dans sa *Copia accentuum omnium fere dictionum difficilium tam linguæ latinæ quam etiam hebraicæ*, Alcalá, 1533 (2), rappellent de fort près ceux de Nebrija : « Si sonaren [la *r* y la *s*] apretadas en medio de palabra, doblarse han, como

(1) Voir Cuervo, *Disquisiciones*, etc., p.p. 48-49.

(2) Cuervo, *ibid.*, p. 49 ; La Viñaza, *Bibliogr.*, col. 1104.

diziendo *amassa, passa, viniesse, corriesse, assi, esso, confiesso, carro, barra, corro.* »

Busto, dans son *Arte para aprender a leer y escreuir perfectamente en romance y latin*, 1533 (1), s'exprime en termes différents, mais chez lui l'allusion à une diversité de prononciation entre *s* et *ss* n'en est pas moins claire : « E la *.s.* tambien en romance como en latin tiene el sonido mas delgado doblada que senzilla. »

Nous avons noté précédemment que Valdés se sert du qualificatif de « espesso » pour désigner les sons sourds. Voici comment il s'exprime au sujet de *s* et de *ss* dans son *Diálogo de la lengua*, probablement composé entre 1530 et 1540. Marcio, l'un des interlocuteurs, observe que Valdés écrit par deux *s* (*ss*) beaucoup de mots où d'autres n'en mettent qu'une, et inversement, et il lui demande s'il a à ce sujet une règle. Valdés répond en citant d'abord un certain nombre de cas où il double l'*s*, et ces exemples ne font que confirmer la règle théorique qu'il donne ensuite : « generalmente pongo dos *eses* (2) quando la pronunciacion ha de ser espessa, y donde no lo es pongo una sola. » On peut trouver que Valdés s'exprime ici avec quelque maladresse, mais il est une chose qui ressort clairement de ses paroles, c'est qu'il distingue deux manières de prononcer l'*s*; et comme les exemples qu'il cite, tant pour *ss* que pour *s* simple, coïncident avec la pratique traditionnelle, nous devons conclure qu'il restait fidèle à l'usage ancien. — D'autre part, quels étaient ces Espagnols auxquels Marcio fait allusion en disant que souvent ils mettaient deux *s* là où Valdés n'en mettait qu'une, et inversement ? C'étaient surtout, évidemment, des Espagnols de la Vieille-Castille et des régions connexes qui, déjà, ainsi que nous le montrerons tout à l'heure, prononçant sourde l'ancienne *s* sonore intervocalique, ne savaient plus toujours, n'étant pas guidés par leur prononciation, s'ils devaient écrire tel ou tel

---

(1) Cuervo, *ibid.*

(2) *Sic* dans l'édition Boehmer, p. 374.

mot par une *s* ou par *ss*. Chez les personnes lettrées, même dans ces régions, la distinction entre les deux graphies se maintenait pourtant d'ordinaire, mais par simple tradition, et non plus comme une règle basée sur quelque chose de vivant.

Suivant une remarque de Cuervo (*Disq*., p. 50), Vergara, dans sa *Grammaire grecque* (Paris, 1545), voulant exprimer en graphie castillane le son sourd que certains donnent à l'*s* grecque intervocalique (apparemment pour mieux imiter la prononciation des Grecs eux-mêmes), se sert de la graphie *ss*, et transcrit, par exemple, sous la forme *mussa* le mot grec *mousa*.

Quant à Flórez (*Doctrina christiana del Ermitaño y Niño*, Valladolid, 1552 (1), sa doctrine rappelle celle de Nebrija ; il la complète seulement par des indications, que nous avons discutées ailleurs, concernant la prononciation de l'*s* finale : « [La *r* y la *s*] si estan entre dos vocales, ó al fin de parte, pierden el medio sonido..... al fin de parte siempre tienen medio sonido. »

L'auteur de la *Gramática de la lengua vulgar de España*, Louvain, 1559 (2), en un passage que l'on trouvera cité page 336, insiste sur ce fait qu'au point de vue de la répartition de sa valeur sonore et de sa valeur sourde, l'*s* castillane se comporte comme l'*s* italienne et l'*s* française ; lui aussi, par conséquent, est fidèle à la distinction entre *s* sourde et *s* sonore.

Il semble que pour le *Brocense*, suivant une remarque de Cuervo (*Disq*., p. 50), le son de l'*s* intervocalique ait été également sonore. C'est du moins la seule explication qui paraisse donner un sens satisfaisant à un passage de sa *Grammaire grecque* (Anvers, 1581) où il déclare que le *z* grec ne doit être prononcé ni comme une *s* entre deux voyelles, ni comme une *s* double ; voici comment nous comprenons ce passage (et telle paraît être aussi l'interprétation de Cuervo) : le *z* était pour les Grecs anciens une lettre double ; par conséquent, il ne faut pas la réduire à un son simple ; d'une part, il ne convient

---

(1) Voir Cuervo, *Disquisiciones*, etc., p.p. 49-50.

(2) Cuervo, *ibid*., p. 51.

donc pas de la prononcer comme une *s* intervocalique castillane, ce qui est, à une légère nuance près, la prononciation des Grecs modernes ; et d'autre part, il ne faut pas non plus la prononcer comme une *s* double castillane, genre d'articulation que pratiquaient sans doute certains Espagnols, particulièrement ceux chez qui l'ancienne *s* sonore intervocalique était déjà assourdie.

Sánchez (*Principios de la gramatica latina*, Séville, 1586) (1) maintient lui aussi, bien qu'en l'appliquant à la prononciation espagnole du latin, la distinction entre *s* sonore et *s* sourde : « Cuando la *s* viene doblada en la diccion se le a de dar sonido doblado, esto es sonido mas denso, que cuando es senzilla ; porque de otra manera pronunciamos *missa*, v. g., que *risa* ; i *massa* que *casa* ; i *oso* que *osso*, etc. El mesmo sonido denso tiene, aun siendo senzilla, en dos casos : el uno es cuando estando al principio de dicion hiere a siguiente vocal : *ut salus, salud ; sentio, sentir ; significo, significar ; sono, sonar ; supplico, suplicar* ; el otro es cuando está en medio de parte de tal manera, que le precede consonante, i hiere a siguiente vocal : *ut falsitas, falsedad ; mansuetudo, mansedumbre, mensa*, etc. »

Ambrosio de Salazar (*Efpejo general*... Rouen, 1623), tout comme au *z* prévocalique, maintient à l'*s* intervocalique sa valeur sonore : « Tambien fe ha de aduertir que ay muchas palabras que hazen la pronunciacion del, *s*, como *z*, y lo mefmo haze el Frances

Quifo,	Preciòsa,
Quéfo de ouejas,	fofpechòfo,
Thefòro,	Cofér,
Càfa,	Defatàr,
Osàdo,	Cuydadófo,
Càfo,	Sumptuofidad,
eftraño,	Defentònar,
Defmafiado, (*sic*)	Séfo en la cabeça,
Caufa,	Sentenciófo,

Efta palabra de fefo tiene dosfonidos [*sic*], porque la

(1) Cuervo, *ibid.*, p. 50.

primera fe pronuncia como s, y la segunda como, z, dudofo, defaprouechado, pifado, cofido, todas las quales, y otras muchas, fe pronuncian como, z, eftando, s, en medio de la palabra » (1).

Ambrosio de Salazar, né vers 1575, était Murcien. Il semble que, en ce qui concerne le *z* et l'*s* sonores (et aussi, chez certains sujets, le *j*), la région de Murcie ait été l'une de celles qui ont résisté le plus longtemps à l'assourdissement. En tout cas, Cascales, que nous avons déjà vu s'élever dans ses *Cartas filológicas* (imprimées à Murcie en 1634, mais avec privilège de 1627) (2) contre les poètes qui font rimer des finales comportant un *z* prévocalique avec des finales comportant un ç dans la même position, proteste également contre la confusion entre *s* simple et *s* double intervocaliques. Il maintient encore fidèlement la doctrine de Nebrija : « La *r* y la *s* en principio de parte suena tanto como dos en medio, como *ramo*, *sabio*, *parra*, *massa*. Una en medio tiene sonido mas tenue, y dos mas fuerte, como *marquesa*, *condessa*, *casa*, *escassa*. Pero si la *r* o la *s* en medio de parte se ponen tras de alguna consonante, suena tanto senzilla como si fuera doble, y tras de consonante no se ha de poner doble, como *Enrique*, *inmensa* : y no se ha de escrivir *Enrrique* ni *inmenssa*... Los superlativos acabados en *simo* tengan dos *ss*, como *doctissimo*, y los romances acabados en *asse* o *esse*, como *amasse*, *leyesse*. Otra cosa es quando se sigue tras el verbo el pronombre *se*, como *dícese*, *trátase*. »

Nous trouvons encore une allusion à l'*s* intervocalique sonore dans l'ouvrage intitulé *Tres tratados proprios para los que deſſean ſaber la lengua española : 1° los principios en forma de grammatica de dicha lengua ; 2° un libro de cuentos muy curioſos y agradables ; 3° un*

---

(1) Tous les exemples donnés par Salazar pour l'*s* intervocalique sonore sont justes, ce qui paraît indiquer que pour lui la distinction entre une *s* sourde et une *s* intervocalique plus ou moins complètement sonore était quelque chose d'encore vivant, et non une simple tradition d'école.

(2) Cuervo, *ibid.*, p. 49 ; La Viñaza, *Bibliogr.*, col. 1250.

tratado en verso de la vida humana, por Ambrosio de Salazar ; 3ª édicion... Paris, 1643 : « S entre dos vocales como Z. »

Mais déjà l'auteur de la PARFAICTE METHODE POVR ENTENDRE, ESCRIRE ET parler la langue espagnole... Paris, 1596, paraît n'avoir connu qu'un usage castillan où *s* sonore était déjà assourdie et pleinement confondue avec *s* sourde : « S. est aussi double & simple comme la précédente [il s'agit de l'*r*] : Qua[n]d elle est entre deux voyelles diuerses elle se peut doubler ſans aucun vice, comme *cauſſa, camueſſa, caſſo* : toutesfois le dernier est rare & ne se peut vser qu'avec la rime, ainsi que fait Ercilla, afin de faire sa rime sur le mot *passo*.

Sino segun la grauedad del caſſo,
Pues vemos claro en el presente passo.

En la Cronique de Don Rodrigo on lit *pessar* pour *pesar* : Quand elle est entre deux voyelles semblables, elle ne se peut doubler comme *caſa, asa*, & neantmoins il faut excepter le mot *eſcaſſo*, qui signifie chiche..... ». (On remarquera combien sont arbitraires les règles que l'auteur essaie de formuler ici).

Gonzalo Correas, fidèle à son principe qui est de rapprocher le plus possible l'orthographe de la prononciation, simplifie les *s* doubles, écrivant par exemple *pasion*, ce qui nous montre que pour lui l'*s* sonore intervocalique s'était pleinement confondue avec l'*s* sourde (comme le *z* prévocalique avec *ç*, et le *j* avec *x*).

A partir du milieu du XVIIe siècle, il ne semble pas que les grammairiens continuent de maintenir au point de vue de la prononciation la distinction ancienne, fût-ce par tradition : Antoine Oudin remaniant, dans l'édition de 1659, la grammaire de César Oudin, se croit obligé d'y introduire les indications suivantes : « Il faut encore adiouſter que l'*ſ* simple ſe prononce comme le double *ſſ*, car ſouuent les Eſpagnols eſcriuent meſmes dictions par l'vn ou par l'autre, comme *ſoſiego* & *ſoſſiego*, *peſar* & *peſſar*, *paſo* & *paſſo*, & infinies autres. »

Cette observation d'Antoine Oudin est exacte, car l'assourdissement de l'ancienne *s* simple intervocalique

et sa confusion avec *ss* avait pour effet d'amener, chez une foule d'Espagnols, des interversions entre les deux graphies. Sans doute, comme nous l'avons remarqué plus haut à propos de la confusion entre *z* et *ç*, l'ancien usage constituait encore l'orthographe officielle, et de nombreux scribes, ainsi que beaucoup d'imprimeurs, continuaient de le pratiquer d'une manière plus ou moins fidèle. Mais chez d'autres, surtout chez les rédacteurs de textes manuscrits, les erreurs étaient continuelles. Aussi, au XVIII[e] siècle, la suppression des *s* doubles était-elle l'une des mesures proposées par ceux qui voulaient réformer l'orthographe du castillan. Le Père Isla qui, en cette matière, paraît avoir été d'avis que le mieux était de s'en tenir aux usages traditionnels, nous présente en ces termes un de ces réformateurs : «... despreciando la etimologia y la derivacion pretendia que en las lenguas vivas se debia escribir como se hablaba, sin quitar ni añadir letra alguna, que no se pronunciase. Era gusto ver como se encendia, como se irritaba, como se enfurecia contra la introduccion de tantas *hh*, *nn*, *ss*, y otras letras impertinentes, que no suenan en nuestra pronunciacion. Aquí de Dios, y del Rey (decía el tal Autor, que no parecia sino Portugues en lo fanfarron y en lo arrogante) : Si pronunciamos *ombre*, *onra*, *ijo* sin aspiracion ni alforjas ; á qué ton hemos de pegar á estas palabras aquella *h* arrimadiza, que no es letra, ni calabaza, sino un recuerdo, ó un punto aspirativo ? Y si se debe aspirar con la *h* siempre que se pone ; por qué nos reimos del Andaluz cuando pronuncia *jijo*, *jonra* (sic), *jombre* (1) ? Una de dos ; ó él jabla bien, ó nosotros escribimos mal ; pues qué diré de las *nn*, *ss*, *rr*, *pp* y demas letras dobles, que desperdiciamos lo mas lastimosamente del mundo ? Si suena lo mismo

---

(1) Il est amusant de constater que le Père Isla ne paraît pas avoir bien compris en quoi consiste le phénomène de l'aspiration des *h* par les Andalous, puisqu'il n'a pas vu que ceux-ci aspirent seulement les *h* qui proviennent soit d'une *f* latine (comme c'est le cas dans *hijo*), soit d'une aspiration étrangère, mais non celles qui de tout temps ont été muettes en castillan parce qu'elles provenaient d'une *h* latine, comme c'est le cas dans *honra* et dans *hombre*.

pasion con una *s* que con dos ; *inocente* con una *n* que con dos ; *Filipo* con una *p* que con dos ; *ut quid perditio hæc* ? Que doblemos las letras en aquellas palabras en que se pronuncian con particular fortaleza, ó en las cuales, si no se doblan, se puede confundir su significado con otro, como en *perro* para distinguirle de *pero*, en *parro*, para diferenciarle de *paro*, y en *cerro* para que no se equivoque con *cero*, vaya ; pero en *buro*, que ya se sabe lo que es, y no puede equivocarse con otro algun significado ; para qué emos de gastar une *r* mas, que despues puede hacernos falta para mil cosas ; es esto mas que gastar tinta, papel y tiempo contra todas las reglas de la buena economia ? » Pour mieux tourner en ridicule la réforme proposée, le Père Isla paraît la dénaturer quelque peu, car il n'est pas très vraisemblable que ceux qui proposaient la suppression des lettres initiales au point de vue de la prononciation aient songé à demander en même temps la simplification de l'*r* double intervocalique dans certains mots comme *burro* (1). Quoi qu'il en soit, l'Académie espagnole, dans la troisième édition de son *Ortografia* (1763) décréta la simplification des *s* doubles.

XII. Cas d'alternances entre *s* et chuintante.

En castillan ancien, on trouve fréquemment deux doublets pour un même mot, dans lequel l'un présente une *s* sourde, et l'autre un *x* : Valdés, dans le *Diálogo de la lengua*, nous donne une petite liste de doublets de ce genre : *cascar* et *caxcar*, *cascara* et *caxcara*, *cascavel* et *caxcavel*, *ensalmo* et *enxalmo*, *sastre* et *saxtre*, *sarcia* et *xarcia*, *siringa* et *xiringa*, *tasbique* et *taxbique* ; (il aurait pu ajouter, pour citer l'un des plus connus, *simio* et *ximio*). — Pour bien comprendre ceci, il faut entendre que pour Valdés l'*x* a son ancien son normal (à peu près semblable à *ch* français actuel). L'alternance de *s* et de *x* revient donc, en fait, à celle d'une sifflante

---

(1) Dans le même chapitre de Fray Gerundio, on trouvera un échantillon, rédigé par le Père Isla, de la nouvelle orthographe attribuée par lui au réformateur qu'il raille ici : « El ombre ke kiera escribir coretamente..., etc. » (Lib. I, cap. V, § 5).

sourde et d'une chuintante sourde, alternance fréquente dans toutes les langues en général, mais plus encore dans des parlers dont le domaine est voisin de celui du castillan, puisqu'elle est normale en basque (voir plus haut, page 344), et n'est pas rare en gascon (page 342 ; noter aussi le traitement de l'*s* latine dans le gasc. *chis*, du lat. *sex*, et dans le gasc. *chens*, du lat. *sine*). Nous avons déjà remarqué d'ailleurs que le castillan semble avoir fait partie, à un moment donné, d'un vaste domaine qui s'étendait du Portugal au Béarn et à la Gascogne, et dans lequel la tendance à faire évoluer vers un chuintement plus ou moins prononcé un grand nombre de sons sifflants a existé, à une certaine époque, d'une manière évidente, en laissant jusqu'à nos jours de nombreuses traces : l'une de celles-ci n'est-elle pas, notamment, cette prononciation particulière de l'*s* castillane que nous avons étudiée en commençant ce chapitre ? (voir pp. 311-313). Précisément, par suite même de cette articulation, l'*s* castillane devait acquérir une facilité toute particulière à permuter avec *x*, puisque son timbre spécial la rapprochait du son de cette lettre, et qu'ainsi une partie du chemin se trouvait faite déjà. Il ne serait donc pas indispensable, pour expliquer la fréquence des changements de *s* en *x* en castillan ancien, de supposer une influence arabe. Les Morisques passaient (et l'on ne peut douter de la réalité de ce trait classique de leur langage) (1) pour prononcer *x* à la place de *s* (2). (Voir Menéndez Pidal, *Manual elemen-*

---

(1) On trouvera le détail des preuves dans l'article de Mr Menéndez Pidal (*Poema de Yúçuf. Materiales para su estudio*, Revista de Archivos... año VI, août-septembre 1902, p.p. 116-119).

(2) En d'autres termes, ils changeaient l'*s* en un son chuintant. Mr Cotarelo (*Fonología Española*, p.p. 144-145), dans son parti-pris de nier que l'*x* ait jamais eu en castillan une valeur chuintante, suppose que la prononciation morisque de l'*s* doit être entendue tout simplement en ce sens que les Maures d'Espagne pratiquaient déjà la substitution du son aspiré de la *jota* actuelle à *s* qui est restée normale en certains cas, dans toute la région méridionale de l'Espagne, depuis l'Extrémadure jusqu'à Alicante : *ejto* pour *esto*, *máj quiero* pour *más quiero*, *cajco* pour *casco*, *gujto* pour *gusto*, etc. — Il est exact que dans la région de l'Espagne à laquelle fait allusion

tal de gramática histórica castellana, 4e édition, p. 100). La communauté de tendances phonétiques sur ce point avec le portugais d'une part, avec le béarnais, le gascon et le basque d'autre part, suffirait pleinement à expliquer le fait que nous étudions. On pourrait même aller plus loin et prétendre que c'est dans la région où l'influence morisque eût dû être la plus forte, c'est-à-dire l'Andalousie, que les changements de *s* en *x* étaient peut-être les plus rares, au moins en ce qui concerne l'*s* prévocalique : c'est, en tout cas, s'il n'était pas trop téméraire de baser cette déduction sur un exemple unique, ce que donnerait à penser la préférence accordée à la forme *Silguero*, à l'exclusion de *Xilguero*, dans le *Libro de memoria* de la confrérie de Monipodio (*Rinconete y Cortadillo*). Cervantes, qui s'est montré minutieux observateur des faits et gestes et du langage de cette fameuse confrérie, n'a pas négligé de nous transmettre quelques formes d'ancien dialecte sévillan dans les noms de *Maniferro* et de *Centopiés* ; il est donc permis de supposer que s'il a écrit ici *Silguero* plutôt que *Xilguero*, c'est pour mieux reproduire le langage sévillan d'alors. De cet indice on pourrait inférer que peut-être le parler populaire de Séville préférait *s* à *x* en position

---

Mr Cotarelo l'*s* non prévocalique est généralement réduite non au son normal du *j* castillan, mais à un simple souffle, comme nous l'avons noté pp. 319-320. Il est exact également que ce souffle ne difffère pas très sensiblement du son du *j* tel que l'articulent actuellement les Andalous (voir plus loin, § 80, IV). Mais, à supposer même que l'on pût raisonnablement soutenir que le *j* et l'*x* castillans se prononçaient dès la première moitié du XVIe siècle comme le *j* castillan actuel, on ne saurait identifier l'articulation morisque de l'*s* avec la prononciation aspirée de l'*s* dont il vient d'être fait mention : d'une part, les transcriptions *aljamiadas* dont nous parlerons plus loin nous montreront que la confusion avec le son du *xin* arabe était pour les Morisques un phénomène général atteignant toutes les *s*, quelle que fût leur position ; et d'autre part, les écrivains qui imitent dans certains passages de leurs œuvres le langage morisque représentent, dans ce langage, indifféremment *toutes* les *s* castillanes par *x*, même celles qui sont prévocaliques, tandis que dans la prononciation espagnole méridionale les *s* prévocaliques conservent une valeur nettement sifflante (sauf les cas de *ceceo*) : cette particularité bien connue de tous les Espagnols constitue entre les deux phénomènes une différence essentielle qui rend vraiment difficile une identification entre eux.

prévocalique, et que, par conséquent, l's n'y subissait pas en cette position l'influence morisque dont nous étudions la possibilité ; il l'aurait subie seulement pour l's préconsonantique ou finale à la pause, si l'hypothèse signalée par nous page 320 est exacte. Malgré tout, il pourrait se faire que la forme *Silguero* n'eût été préférée par le langage populaire sévillan que par souci de réaction contre la tendance exagérée au chuintement, et il est également possible que dans certains mots qu'ils avaient plus souvent l'occasion d'employer, les Morisques aient réellement été la cause du triomphe des doublets par *x* sur les formes par *s* (1).

Parmi les mots dont se compose la série de doublets donnée par Valdés et que nous venons de reproduire, il y a plusieurs cas à considérer :

Nous examinerons d'abord celui dans lequel l's est une prévocalique initiale. Les exemples cités par Valdés sont : *sarcia* et *xarcia*, *siringa* et *xiringa*. Il aurait pu ajouter les deux alternances indiquées plus haut : *simio* et *ximio*, *silguero* et *xilguero*. Dans tous ces exemples l's paraît être étymologique (elle l'est même sûrement dans *siringa* et *simio*). De *sarcia* devenu *xarcia*, on pourrait rapprocher *sabon* devenu *xabon*. — D'autre part, les trois formes *xiringa*, *ximio* et *xilguero* donneraient à penser que lorsque l's était suivie d'un *i*, le voisinage de cette voyelle lui communiquait une facilité particulière à devenir chuintante. A ce sujet, il serait tentant à première vue de faire un rapprochement avec le gascon, où nous voyons l's initiale du lat. *sine* aboutir

---

(1) Le cas de la forme *secutor* pour *executor*, que l'on rencontre également dans le *Libro de memoria* de Monipodio, paraît être différent de celui de *silguero*. *Secutor* n'est apparemment qu'une altération de *esecutor*, prononciation semi-latinisante de *executor* : comme on devait s'y attendre, il a pu y avoir, pour certains mots savants, hésitation sur la manière de prononcer l'*x*, les uns lui donnant le son chuintant, et les autres la valeur d'un *x* latin, qui pouvait se réduire à *s* ; tel paraît avoir été le cas de *executor* et des autres mots de la même famille, pour lesquels l'articulation chuintante de l'*x*, devenue plus tard aspirée, a finalement prévalu. — Sur les deux prononciations anciennes de *proximo*, correspondant à des acceptions différentes, voir plus loin, même §, XIV.

à une chuintante analogue à l'ancien *x* castillan dans la forme *chens*, et où nous voyons également le nom de nombre *chis* (béarnais *cheis*) présenter la même chuintante, alors que le français conserve la sifflante dans *six*. Toutefois, ces deux rapprochements sont probablement trompeurs, et nous ne les signalerons que pour mémoire. Dans le latin *sine*, l'*i* bref avait dû aboutir de très bonne heure, en domaine gascon, à un *e* fermé (ce qui d'ailleurs était son traitement normal), et par conséquent, dans la forme *sene* ainsi obtenue dès une époque extrêmement ancienne, il n'y avait plus de place pour une influence de l'*i* sur la consonne précédente, à moins de recourir à une hypothèse qui n'est pas invraisemblable, mais dont nous ne connaissons aucune preuve formelle : il y aurait eu en gascon, à un moment donné, deux formes : l'une, **sen* ou **sens*, phonétiquement régulière, aurait représenté le lat. *sine* (par *i* bref), avec ou sans adjonction de l'*s* analogique qui, dans le domaine français et le domaine espagnol, s'est ajoutée si souvent aux adverbes et aux prépositions : l'autre, **sin* ou **sins* aurait présenté la même conservation de *i* que les formes espagnoles modernes ou anciennes *sin* ou *sines*. Dans la seconde, l'*i* conservé eût pu faciliter le changement de l'*s* antérieure en chuintante : d'où une forme **chin* ou **chins*. De la contamination de celle-ci avec le type phonétiquement régulier **sens* pouvait prendre naissance la forme gasconne actuelle *chens*. — Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons, jusqu'à présent, tirer argument de cette dernière pour établir qu'à un moment donné il y ait eu à la fois en gascon et en castillan une commune tendance à changer l'*s* en chuintante sous l'influence d'un *i* immédiatement postérieur. — De même, pour le nom de nombre qui signifie « six », l'existence de la variante béarnaise *cheis* à côté du type gascon *chis* semble écarter la possibilité de l'explication qui consisterait à considérer la chuintante initiale comme due à l'influence de l'*i* suivant. — Tout ceci n'empêche point que certains sons d'*i* n'aient amené, par une règle commune au gascon, au béarnais et au castillan, des changements de sifflante en chuintante : mais c'étaient

alors des sons d'*i* antérieurs à la sifflante, principalement les *i* semi-voyelles qui se dégageaient de l'élément vélaire contenu dans l'*x* latin : cf. le traitement du lat. *laxare* dans le béarnais *leicha*, le gasc. *dacha*, l'ancien castillan *dexar*, le galicien *deixar* ; cf. de même le gasc. *tachoun* et l'ancien castillan *texon* (« blaireau ») du lát. **taxone*.

Dans la liste de doublets donnée par Valdés, la plupart des exemples ont trait à des mots où l'*s* qui alterne avec une chuintante est placée entre une voyelle (ordinairement un *a*) et une consonne sourde : *cascar* et *caxcar*, *cascara* et *caxcara*, *cascavel* et *caxcavel*, *sastre* et *saxtre*. — Dans tous ces cas, celui de *sastre* mis à part, l'*s* est étymologique, puisque dans les mots de la famille du verbe *cascar* elle représente l'*ss* d'un type latin *quassicare*, dans lequel l'*i* était tombé de bonne heure, sans quoi le *c* suivant serait resté intervocalique et par conséquent devenu *g*. Dans le mot *sastre* lui-même, on peut dire que l'*s* qui précède le *t* est également, jusqu'à un certain point, étymologique, car dans de nombreux dialectes l'ancienne *r* qui précédait le *t* dans le lat. *sartor* s'était changée, sans doute d'assez bonne heure, et par raison d'euphonie, en une *s* : si certains dialectes français méridionaux conservaient la forme *sartre*, qui est réellement rude et un peu difficile à prononcer, le vieux français lui-même avait adouci cette *r* dans la forme *sestre*. Le cas de *sastre* n'est donc pas très différent de celui de *cascar*. — Si nous observons qu'en portugais le chuintement de l'*s* placée entre une voyelle et une consonne pure est devenu une règle absolue, nous sommes en droit de conclure que la même tendance a existé à un moment donné en castillan, mais qu'elle n'y a pas prospéré, au point que les formes par *x* citées par Valdés dans les cas de ce genre ont disparu plus tard de la langue, réserve faite, encore une fois, de l'hypothèse émise par Mr Rodríguez Marín en ce qui concerne la prononciation andalouse.

Parmi les cas d'*s* préconsonantiques alternant avec *x*, une seule des formes par *x* citées par Valdés dans l'énumération que nous avons reproduite plus haut a

survécu : c'est le mot *taxbique*, qui subsiste aujourd'hui encore sous le type *tabique* ; la disparition de l'*x* dans la forme actuelle est facile à expliquer : lorsque l'ancien *x* castillan a pris le son actuel de la *jota*, l'*x* de *taxbique* n'a pas fait exception à cette loi : on a donc eu une forme que nous pourrions représenter en graphies castillanes actuelles par *tajbique*. Mais le castillan moderne répugne à avoir un son de *jota* en fin de syllabe (1), surtout devant une autre consonne : l'aspirée provenant de l'*x* s'est donc résorbée purement et simplement dans la prononciation, et l'orthographe moderne n'en a tenu aucun compte : d'où la graphie *tabique*. Peut-être d'ailleurs la résorption du produit de l'ancien *x* a-t-elle été facilitée encore par ce fait qu'il pouvait bien être non pas le vrai son normal de la *jota*, qui est sourd, mais le son sonore correspondant (c'est-à-dire l'articulation que les Allemands de la région de Cologne donnent au *g* dans leur prononciation de *sagen* ou de *Tage*) ; en effet, l'*x* de *taxbique* lui-même, au temps où il était encore chuintant, était probablement devenu sonore par le contact avec la sonore *b* qui le suivait : lorsque l'*x* ordinaire, chuintante sourde, est devenu la *jota* actuelle, aspirée sourde, l'*x* de *taxbique* a pu suivre, non pas cette évolution (régulière) par les valeurs sourdes, mais une évolution parallèle (exceptionnelle) par les valeurs sonores correspondantes. Or, les sonores étant des articulations moins fortes que les sourdes, elles sont par là même moins résistantes ; et l'aspirée sonore à laquelle nous venons de faire allusion a pu se résorber avec plus de facilité encore que ne l'eût fait sa corrélative sourde, c'est-à-dire une *jota* pure et simple (2).

L'anomalie apparente qui fait que dans les formes

---

(1) Ainsi, le *j* final est actuellement muet dans *reloj*, et s'il se prononce encore dans les mots *carcaj*, *boj*, et quelques autres, c'est pour des raisons particulières, que nous indiquerons au chapitre suivant.

(2) La chute de l'*x* dans *tabique* a dû être extrêmement rapide, car la forme moderne se rencontre déjà dans l'édition de 1670 des six premières *Muses* de Quevedo, page 256.

précédemment étudiées, *cascar*, *sastre*, etc., c'est l'*s* qui a triomphé, tandis que c'est l'inverse pour le mot *taxbique*, doit s'expliquer de la manière suivante. Dans *cascar*, *sastre*, etc., l'*s* étant étymologique (c'est le cas de *cascar*), ou quasi étymologique (c'est le cas de *sastre*), les doublets correspondants par *x* étaient des formes altérées : si fréquent que fût leur emploi, ils devaient être moins usités que les types normaux par *s*, et ceux-ci ont pu les évincer. Au contraire, dans *taxbique*, l'*x* était étymologique, et la variante par *s* était une forme altérée : comme telle, elle a toujours dû être moins usitée que la forme par *x* qui était normale, et celle ci a pu ainsi triompher.

Nous étudierons enfin, plus rapidement, un dernier doublet cité par Valdés : *ensalmo*, *enxalmo*. Il s'agit sans doute ici du substantif verbal du verbe *ensalmar* pris dans le sens de « charmer ». Dans ce verbe, et par suite dans le substantif *ensalmo*, ainsi que dans l'autre verbe *ensalmar* (celui qui subsiste aujourd'hui sous la forme *enjalmar*), il semble que le changement de l'*s* en chuintante a été facilité par l'*n* antérieure. Le cas n'est d'ailleurs pas tout à fait identique à celui du mot *enjambre*, où l'*x* de l'ancienne forme *enxambre* s'explique suffisamment par l'*x* du type latin.

Voici quelle est la théorie de Valdés quant à la préférence à donner tantôt à l'*s* et tantôt à l'*x* dans les doublets qui font l'objet de cette étude : dans les mots venus du latin il préfère l'*s*, et dans les mots venus, en tout ou en partie, de l'arabe, il préfère l'*x*, pour la raison suivante : « A los vocablos que o son aravigos o tienen parte déllo es muy anexa la *x* » ; (ms. de Madrid, f° 58, v° ; éd. Boehmer, p. 376). Cette théorie est basée sur un souci respectable de l'étymologie ; malheureusement, l'application qu'en fait Valdés n'est pas très sûre, et il eût mieux fait de s'en remettre sur ce point à l'usage seul, car il lui arrive de prendre pour des éléments arabes des mots qui paraissent bien romans, comme *cascabel* et *cáscara*.

¶ A l'alternance entre *s* sourde et *x* correspondait une alternance parallèle entre *s* sonore et *j*. Les exemples

les plus connus de ce phénomène sont les formes *igreja* pour *iglesia*, et *quijo*, *quijera*, etc., pour *quiso*, *quisiera*, etc. On en trouvera d'autres dans CUERVO, *Disq...*, p. 63-64, note. — Le contact d'un *i* suivant, voyelle ou semi-consonne, semble avoir facilité le passage de *s* sonore à *j* (parfois écrit *g*), comme le montrent les formes *registir*, *registencia*, *vigitar*, *igreja* et *quijera* ; seulement, lorsque l'*i* était semi-consonne, le changement de l's en chuintante sonore s'accompagnait de la disparition de l'*i* lui-même, ce qui ne doit pas nous étonner, car la résorption d'un *i* semi-consonne après une chuintante est un phénomène assez courant dans l'histoire des langues : en espagnol même, l'*i* consonne s'est ainsi résorbé après l'*x* chuintant dans les anciennes formes *dixieron*, *dixiera*, *conduxieron*, *conduxiera*, etc., et après le *j* ou *g* chuintant dans *mugier* devenu *muger* ou *mujer* ; de même, en français, l'*i* du suffixe *-ier* s'est résorbé après les lettres *ch* et *g*, par exemple dans *boucher*, *porcher*, *horloger*, *berger*, etc.

Cuervo (*ibid.*) remarque fort judicieusement qu'au changement de *s* sonore en *j* correspondait un changement inverse de *j* ou *g* en *s*, par exemple dans la forme *genealosia*, que l'on trouve dans le *Cancionero espiritual* de Ledesma, et dans *relision*, souvent employé par Ste-Thérèse. — Ici encore, nous constatons que le phénomène paraît se produire surtout au contact d'un *i* suivant.

XIII. D'une alternance purement graphique de s et de *x*.

Une alternance de *s* et *x* purement graphique et qui n'avait pas d'influence sur la prononciation est celle où l'*x* n'était qu'une graphie latinisante pour *s*, dans des formes telles que *extremo*, *experiencia*, etc. Valdés écrit toujours par une *s* les mots de cette sorte. On savait, par l'enseignement traditionnel des écoles, qu'en latin l'*x* avait la valeur de *cs*. Mais Valdés n'approuve pas ceux qui transportent cette articulation dans la prononciation des mots castillans du type que nous venons d'indiquer. Telle nous paraît être du moins la seule interprétation possible du passage suivant : « advertid que, assi como en los vocablos aravigos no sta bien al

castellano aquel pronunciar con la garganta que los moros hazen, assi tampoco en los vocablos latinos no conviene pronunciar algunas cosas tan curiosamente como las pronunciais los latinos. Esto digo por la supersticion con que algunos de vosotros hablando castellano pronunciais la *x* » (ms. de Madrid, f° 32 ; éd. Boehmer, p 357). Nous traduisons, ou plutôt nous interprétons ce passage de la façon suivante : « Remarquez une chose : dans les mots empruntés par le castillan à la langue arabe, nous ne prononçons pas toujours exactement comme les Arabes eux-mêmes : nous ne pouvons point, par exemple, reproduire fidèlement toutes ces fortes aspirations dont leur langue est abondamment dotée : de même, dans les mots empruntés au latin, il est certains détails qu'il ne faut pas, en castillan, prononcer avec la même scrupuleuse exactitude que vous pratiquez, vous, Messieurs les latinistes, quand vous lisez du latin. Je fais allusion au soin exagéré et intempestif que mettent certains d'entre vous, en parlant castillan, à prononcer la lettre *x* ». En somme, dans les mots savants du type indiqué ci-dessus, certains lettrés donnaient à l'*x* sa valeur latine : *cs*, tandis que Valdés voulait qu'on lui affectât simplement celle d'une *s*, ce qui était le véritable usage castillan (1). Nous aurons d'ailleurs l'occasion de revenir sur ce

---

(1) La théorie de Valdés est d'accord avec celle du Docteur Busto dans son *Arte para aprender a leer y escreuir perfectamente en romance y latin*, 1533 ; après avoir remarqué qu'en latin la lettre *x* équivaut à *cs*, et que, par exemple, les mots *dixi*, *Rex*, *Pax*, se prononcent *dicsi*, *recs*, *pacs*, Busto ajoute qu'en romance elle a un autre son (il fait allusion ici à l'ancienne valeur chuintante) : en romance tiene otro sonido diuerso, que es la lengua tantico entre los dientes : la qual es pronunciacion morisca, e assi creo fue tomada de moros, como en *dixo*, *truxo*, *floxo*, *faxar*, *alaxur*, *xaraue*. Aunque en algunas palabras se llega al sonido de *.s.* como *eximir*, *exemplo*, *execucion*, *excepto*, *experimentado*. E otras deriuadas del latin ». (Cuervo, *Disquisiciones*... Rev. Hisp., mars 1895, page 68).— Dans son traité intitulé *Ortografía y Ortología castellanas*, Juan Sánchez émettait une opinion semblable ; de plus il supprimait simplement l'*x* devant le c dentalo-sibilant : « No se ha de poner esta letra en las vozes Españolas que no permiten el sonido que el

passage de Valdés. Pour le moment, nous nous contenterons de faire un rapprochement avec ce qui se passait en France sans doute dès la même époque et jusqu'en plein XVIIe siècle. Molière, nous l'avons vu (p. 197, n. 1), se moque de ces pédants qui, dans leur prononciation, ne vous font grâce d'aucune de ces lettres que l'usage normal laissait muettes. L'ancien castillan négligeait résolument dans sa prononciation certaines consonnes lorsqu'elles se trouvaient dans un de ces groupements qui sont contraires aux principes phonétiques de l'espagnol : le *c* ou le *p* devant une explosive, le *g* devant une *n*, etc. ; on prononçait et même on écrivait souvent : *dotor*, *vitor*, *efeto*, *acetar*, *dino*, etc. ; (voir p. 196). Un usage à peu près semblable existait en ancien français, on ne saurait en douter, et c'est contre ceux qui veulent s'y soustraire que Molière proteste. Or, l'*x* prononcé *cs* rentrait certainement, en ancien castillan, dans ces combinaisons de sons réprouvées par l'usage comme contraires au génie de la langue, et il en était probablement de même en français. Pourtant, en ce qui concerne l'*x*, la prononciation savante a réussi à réagir plus ou moins sur la prononciation courante, mais avec infiniment plus de force en français qu'en espagnol. En français, en effet, l'influence de l'écriture a été assez puissante pour établir dans la prononciation moderne des mots savants le son composé (*vélaire + sifflante*), non seulement en position intervocalique (*axiome*, *axe*, *auxiliaire*, *examen*, *exil*), mais encore lorsque l'*x* est suivi d'une consonne (*expérience*, *extrême*, etc.). En castillan, au contraire, le succès du son composé a été moins complet : en position préconsonantique, le son d'*s* simple est resté maître du terrain, et bien rares sont les Espagnols qui prononcent autrement que par une *s* les mots *experiencia*,

---

Español le da, aunque conforme a la derivacion dellas la requieran : y assi diremos, v. g. *estender*, *escusar*, *espirar*, *esplicacion*, *esaltacion* con *s* ; aunque se escrive en Latin *extendo*, *excuso*, *expiro*, *explicatio*, *exaltatio*, con *x*. Item dezimos *eceder*, *ecesso*, *ecessivo*, etc., aunque en Latin se escrive *excedo*, *excessus*, etc. (CUERVO, *ibid.*).

excluir, etc. (1). L'articulation composée *cs* n'a guère réussi à s'établir qu'en position intervocalique, par exemple dans *examen*, *máxime*, etc. Encore presque tous les lettrés eux-mêmes atténuent-ils plus ou moins le premier élément du son composé ; quant aux gens du peuple, ou bien ils le suppriment simplement, ou bien ils le résolvent en un son qui répugne moins aux tendances de la phonétique castillane, disant par exemple *máisime* pour *máxime ;* (voir ci-dessus, p. 201). L'atténuation de l'élément vélaire de cet *x* est si sensible dans la prononciation correcte elle-même qu'il arrive souvent aux demi-lettrés de ne plus savoir au juste dans quels cas il faut mettre un *x* et dans quels cas il faut mettre une *s* ; et naturellement, sous l'empire d'amusantes influences analogiques, ils optent presque toujours pour l'*x*, qui leur paraît plus savant : il leur arrive de dire et d'écrire *péximo* pour *pésimo*, par une fausse influence de *próximo*, et même parfois d'écrire *sexos* pour *sesos*, comme nous l'avons noté, p. 202. — Il est d'ailleurs facile de comprendre pourquoi le triomphe de la prononciation savante de l'*x* a été plus complet en français qu'en espagnol. En français comme en castillan, la tendance à donner à l'*x* une articulation latinisante n'est qu'un cas particulier de la tendance générale qui a commencé dès le XVI[e] siècle à rétablir dans la prononciation les consonnes qu'on amuïssait jusqu'alors comme contraires aux tendances phonétiques de la langue : en français, par exemple, le *c* de *docteur*, de *affectueux* ou de *affection* ; le premier *c* et le *p* de *accepter*, etc. ; en espagnol, le *c* de *doctor* ou de *afecto*, le *p* de *aceptar*, etc. Mais en français, il est un fait qui a puissamment contribué à favoriser la prononciation de ces lettres autrefois muettes : c'est l'amuïssement de tous les *e* dits muets

---

(1) Notons pour mémoire que le Père Isla, dans un passage où il prétend pasticher l'orthographe réformée de certains novateurs, rend par la graphie *egspresan* la prononciation du mot *expresan*, ce qui ne l'empêche pas, dans la même phrase, de supprimer le 2[e] c de *correctamente*.

qui aujourd'hui encore sont supprimés dans la prononciation des régions franciennes. Cet amuïssement était un fait accompli dès le milieu du XVI[e] siècle au plus tard : à défaut d'autres preuves, il suffirait d'en citer deux : d'abord Ronsard élide souvent des *e* que les poètes, par une vieille tradition, comptent encore aujourd'hui dans la scansion des vers, par exemple l'*e* final du pronom *elle* devant une forme verbale commençant par une consonne ; d'autre part, Gabriel Meurier, dans son traité intitulé *Conjugaison, règles et instructions moult propres et nécessairement requises pour ceux qui désirent apprendre françois, italien, espagnol et flamen* (Anvers, 1558), voulant rendre en graphie française la prononciation du groupe espagnol *gno* (par exemple dans *digno*), et adoptant d'ailleurs la prononciation savante (celle qui faisait sentir le *g*), prescrit de prononcer *gueno* ; évidemment, il n'aurait pu avoir même l'idée de recourir à ce procédé graphique si pour lui, dans la prononciation française, un *e* ainsi placé, c'est-à-dire final de syllabe, n'eût pas été muet déjà, tout comme il le serait encore aujourd'hui dans un mot tel que *Ragueneau*. Or, cet amuïssement d'un nombre considérable d'*e* a donné naissance à des combinaisons analogues à celles qui, jusque-là, ne se rencontraient que dans les mots savants, et il a renforcé l'aptitude à les articuler : du jour où *becqueter*, par exemple, s'est prononcé *becter*, rien n'empêchait plus de faire entendre le *c* dans *affectueux* ou dans *dicter* ; de même, l'amuïssement des *e* a permis, en français, à la prononciation savante de l'*x* de se généraliser : du jour où *tocque-seing* est devenu *tocsin*, et où un membre de phrase tel que « *il n'y a que six jours* » s'est prononcé en réalité « *il n'y a csi jours* », rien n'empêchait plus de faire entendre le même phonème *cs* dans un mot tel que *axiome* ou *auxiliaire*.

En castillan, au contraire, aucun fait ne s'était produit qui fût de nature à augmenter chez ceux qui le parlaient l'aptitude à prononcer facilement un groupe *cs*. Aussi les influences savantes qui se sont exercées sur la prononciation, principalement par le moyen de

l'écriture, si elles ont eu assez de force pour arriver à établir, d'une façon d'ailleurs incomplète et imparfaite, la prononciation latinisante là où l'*x* était intervocalique (*examen*, *próximo*, etc.), ont-elles été impuissantes à généraliser cette même articulation là où elle était un peu plus difficile, c'est-à-dire lorsque l'*x* était préconsonantique (*extremo*, *experiencia*, etc.). Que l'*x* soit plus difficile à prononcer devant une autre consonne que devant une voyelle, cela est évident : il y a alors une accumulation de consonnes plus chargée, et c'est pourquoi, parmi les Français des régions franciennes même (chez qui, comme nous le notions à l'instant, l'aptitude à prononcer l'*x* intervocalique est devenue à peu près générale), beaucoup, surtout dans le peuple, éprouvent une réelle difficulté à prononcer l'*x* préconsonantique, et le remplacent volontiers par une *s* tout comme faisaient leurs ancêtres, à moins que (mais l'exemple que nous allons citer est, croyons-nous, unique) ils n'intercalent un *e* après l'*x*, comme c'est le cas à Châteauroux et dans la région de Lyon pour le mot *exprès*, que les gens du peuple prononcent *ecseprès*.

Si le castillan ancien eût voulu avoir, en ce qui concerne l'*s* et l'*x*, une orthographe rigoureusement phonétique, il n'eût eu, en somme, qu'à bannir complètement l'emploi de l'*x* partout où cette lettre ne représentait pas une chuintante. C'était bien ce à quoi il tendait, et c'est l'usage que pratiquaient, sans réserve, les auteurs soucieux de bonne orthographe, comme le poète Herrera. Mais de tout temps les graphies latinisantes, d'aspect plus savant, ont gardé des partisans, et c'est ce que va nous montrer ce passage qui, dans le *Diálogo de la lengua*, complète celui que nous avons cité ; il corrobore d'ailleurs pleinement l'interprétation que nous avons donnée plus haut des paroles de Valdés, en montrant que pour celui-ci l'*x* des mots qui font l'objet du débat n'était, dans la prononciation, qu'une *s* pure et simple : « *Marcio.* — de los nombres latinos cabeçados en *ex*, como *excelencia*, *experiencia*, etc., no querreis que quitemos la *x*. — *Valdés.* — Yo siempre la quito, porque no la pronuncio, y pongo en su lugar *s* que es muy

anexa á la lengua castellana. Esto hago con perdon de la lengua latina, porque quando me pongo a escrivir en castellano, no es mi intento conformarme con el latin sino esplicar el conceto de mi animo de tal manera que, si fuere possible, qualquier persona, que entienda el castellano, alcance bien lo que quiero dezir. — *Pacheco.* — Para deziros verdad, esto se me haze un poco durillo. — *Valdés.* — ¿ Por qué ? — *Pacheco.* — Porque yo no sé con que autoridad quereis vos quitar del vocablo latino la *x* y poner en su lugar la *s*. — *Valdés.* — ¿Que mas autoridad quereis que el uso de la pronunciacion ? Sé que, diziendo *experiencia*, no pronunciais la *x* de la manera que diziendo *exemplo* (1). — *Pacheco.* — Assi es verdad...» ; (éd. Boehmer, p. 376).

Dans ce passage, nous noterons une légère négligence de Valdés : il paraît assimiler le cas de *excelencia* à celui de *experiencia*, *extremo*, etc... : puisque dans ces derniers mots il prononce l'*x* comme une *s*, nous serions en droit, si nous prenions ses déclarations à la lettre, de conclure qu'il prononçait également l'*x* comme une *s* dans *excelencia*. Or, évidemment par inadvertance, Valdés a oublié de spécifier que le cas de ce dernier mot n'est pas tout à fait le même que celui des précédents. En effet, lorsque l'*x* était suivi d'un *c* interdental, il devenait bien en principe une *s*, mais celle-ci à son tour se résorbait à cause de la difficulté qu'il y avait à la prononcer devant le *c* interdental. C'est du moins ce que prouve la pratique la plus courante des Espagnols du XVI[e] et du XVII[e] siècle qui, lorsqu'ils ne maintiennent point l'*x* devant le *c* par graphie latinisante, se contentent d'ordinaire de le supprimer purement et simplement, et écrivent par exemple *ecepto* ou *eceto*, *ecelencia*, etc... : telles sont les graphies qu'adoptent presque toujours les auteurs soucieux d'une orthographe logique (2), comme Valdés

---

(1) Cf. la théorie de Busto ; voir ci-dessus, page 385, note.

(2) Cf. ce que dit Juan Sánchez (*Principios de la gramática latina*, Séville, 1586) au sujet des formes *eceder*, *ecesso*, *ecessivo*, etc. ; voir ci-dessus, pages 385-386, note.

lui-même et Herrera ; voir ci-dessus pp. 202 et 318 (1).— Le cas de ces mots revient donc, en somme, à celui de ceux du type *descender*, dont nous avons parlé plus haut, (*ibid*).

XIV. De lques conséances de l'anme dualité aleurs de la ettre *x*.

L'ancienne dualité de prononciation de la lettre *x* en castillan a abouti parfois à une dualité de formes pour un même mot : tel est le cas pour les doublets *prójimo* et *próximo*. L'ancien castillan ne connaissait qu'une seule graphie pour les deux formes : *proximo*, mais avec deux prononciations, l'une par la chuintante, l'autre par un *x* latin (ou qui du moins essayait d'être tel, mais devait souvent se réduire à *s* dans la prononciation de bien des gens). Cette dualité de prononciation n'a rien de surprenant, et il est facile de l'expliquer. Le latin *proximus*, pris au sens religieux, a d'abord donné, dès une époque relativement ancienne, un mot *proximo* où l'*x* a reçu la prononciation chuintante, soit qu'il eût été introduit dans la langue à une époque où, dans les mots de formation populaire eux-mêmes, l'*x* n'avait pas encore achevé complètement son évolution vers le son chuintant qu'il devait avoir plus tard (et dans ce cas, l'*x* de *proximo* aurait achevé cette évolution en marchant de pair avec l'*x* des mots de formation populaire), soit que, à l'époque où ce substantif *proximo* est entré dans la langue, on donnât encore volontiers à l'*x* des mots savants, lorsqu'il était intervocalique, le son chuintant de l'*x* des mots de formation populaire. — Plus tard, le lat. *proximus*, pris cette fois dans son acception ordinaire, a donné un nouveau mot *proximo*, qui n'était pas un substantif comme son doublet ancien, mais un adjectif. Or, à cette époque plus tardive, on conservait à l'*x* des mots d'emprunt tirés du latin sa valeur latine, ou du moins une valeur approchée. Par

(1) Chose étonnante, Correas, dans les cas de cette sorte, au lieu de supprimer simplement l'*x*, se contente de le transcrire sous la forme d'une *s* ; (voir ci-dessus, page 318). Il est vrai qu'il ne supprime pas toujours non plus l's devant *z*, écrivant notamment *paresze* (*ibid.*).

la suite, cet adjectif *proximo* n'a plus guère évolué dans sa prononciation, et nous le retrouvons aujourd'hui encore sous la forme *próximo*. Au contraire, dans son doublet plus ancien, l'*x* chuintant a participé à l'évolution des autres *x* chuintants du castillan, c'est-à-dire qu'au XVIIe siècle il est devenu aspiré, et l'orthographe moderne a changé son *x* en *j* : d'où la forme actuelle *prójimo*.

De ce que, au XVIIIe siècle encore, la lettre *x* pouvait avoir deux valeurs différentes (puisque tantôt il représentait le son latinisant des mots purement savants, et tantôt le son aspiré résultant d'une évolution spontanée de l'ancien son chuintant), il y avait dans l'orthographe une ambiguïté : rien, dans l'écriture, n'indiquait à première vue dans quels cas l'*x* devait avoir l'une des deux valeurs à l'exclusion de l'autre. Pour remédier à cet inconvénient, l'Académie espagnole, en 1741, décida que lorsque l'*x* prévocalique aurait la valeur d'une articulation composée latinisante, la voyelle suivante serait surmontée d'un signe pareil à l'accent circonflexe français, et que, dans le cas contraire, on omettrait ce signe, vulgairement appelé *capucha*.

Plus tard, en 1815, l'Académie espagnole décida de rejeter l'emploi de l'*x* pour représenter le son aspiré, et de le remplacer dans ce cas par le *j*. Par suite, des deux valeurs qu'elle avait précédemment dans l'écriture la lettre *x* ne conservait plus que sa valeur latinisante, et l'usage de l'accent circonflexe sur la voyelle qui suivait l'*x* fut supprimé, étant devenu inutile.

De ces deux décisions successives de l'Académie espagnole, il résulte qu'un mot tel que *dejar* est passé par les graphies suivantes :

avant 1741 *dexar*,
de 1741 à 1815 *dexar*,
depuis 1815 *dejar* ;

un mot tel que *examen* est passé par les graphies suivantes :

avant 1741 *examen*,
de 1741 à 1815 *exâmen*,
depuis 1815 *exámen* et *examen*.

De même, l'actuel *prójimo* est passé par les graphies suivantes :

avant 1741 *proximo*,
de 1741 à 1815 *proximo*,
depuis 1815 *prójimo ;*

l'adjectif actuel *próximo* est passé par les graphies suivantes :

avant 1741 *proximo*,
de 1741 à 1815 *proxîmo*,
depuis 1815 *proximo* et *próximo*.

CHAPITRE XI

Les anciennes chuintantes *j* (ou *g*) et *x*, devenues l'aspirée *j*

§ 80. - Prononciation du *j* actuel. I. Généralités.

Le castillan correct ne possède, dans son état actuel, qu'une seule aspiration. Devant *a*, *o*, *u*, on la représente par *j*, et devant *e* et *i*, tantôt par *j*, tantôt par *g* : le principe de l'Académie espagnole est que, devant *e* ou *i*, on doit employer le *g* quand il est étymologique (par exemple dans *general*, *proteger*, etc.) et le *j* dans les autres cas : il a d'ailleurs été contrevenu à ce principe dans le verbe *coger* et ses composés, soit par une fausse analogie avec le verbe latin *cogere*, soit que, tout en connaissant la véritable origine du mot, on ait cru cependant que le *g* du verbe latin *colligere* était représenté à lui seul par l'aspirée espagnole.

II. Du *j* final.

Dans l'état actuel du castillan, cette aspirée ne se rencontre plus en fin de syllabe, ainsi que nous avons eu déjà l'occasion de le noter à propos du mot *tabique* (pages 381-382). Pourtant on la trouve encore à la fin de quelques mots : *reloj*, *boj*, *troj*, *carcaj*. Dans *reloj*, elle est muette, et c'est pourquoi Pereda écrivait *reló*. Si dans les trois autres mots le *j* n'est pas devenu muet également, c'est sans doute pour les raisons suivantes. D'abord ils sont d'un emploi infiniment moins fréquent que *reloj*, et par suite ils sont moins usés. D'autre part, *boj* et *troj* sont monosyllabiques, et dans les monosyllabes les consonnes finales ont toujours plus de résistance ; (ainsi, en français, alors que le *t* final est généralement devenu muet, il continue à se prononcer dans *net* et *brut*). Enfin, en ce qui concerne *troj*, pour bien

des Espagnols il est certainement devenu un mot savant, un de ces termes qu'on apprend par la lecture plutôt que par la conversation journalière, et pour lesquels l'écriture influe d'ordinaire sur la prononciation ; de plus, l'existence de la variante *troje* a pu contribuer encore à y faire prononcer le *j*.

En général d'ailleurs, le *j* final, dans les quelques mots où il se rencontre, sonne un peu moins fort que le *j* ordinaire, c'est-à-dire prévocalique.

Prononciation du *j* évocalique.

Le *j* prévocalique a la même articulation que le *ch* allemand précédé de *a*, *o*, *u* : par exemple dans *nach*, *noch*, *Buch*, avec cette seule réserve que les Allemands l'articulent souvent avec une énergie exagérée et quelque peu brutale.

Mr Navarro Tomás observe que, de toutes les articulations de la langue espagnole, le *j* est la plus intérieure. Son point d'articulation varie suivant le son vocalique qui le suit : devant les voyelles *a*, *o*, *u*, il est un peu plus intérieur que devant *e* et *i*; le *j* peut même, devant les premières, devenir uvulaire plutôt que proprement vélaire ; inversement, devant *e* et *i*, il peut arriver que le point de formation avance jusqu'à la partie postérieure du palais.

A cette observation de Mr Navarro Tomás, nous ajouterons celles qui suivent :

En général, le léger déplacement du point d'articulation selon que la voyelle suivante est *a*, *o*, *u*, d'une part, ou *e*, *i*, d'autre part, n'influe pas sensiblement sur le timbre de la consonne ; mais chez certains sujets cependant il se produit une nuance parfaitement appréciable : devant les voyelles *e* et *i*, le *j* donne alors l'impression d'un son intermédiaire entre le timbre normal du *j* castillan et celui du *ch* allemand dans les mots *ich*, *brechen*, *Bücher*, *Milch*, *durch*, etc., bien qu'infiniment plus voisin du premier que du second ; en d'autres termes, c'est un son de *j* castillan inclinant très légèrement vers le son qu'a le *ch* dans le mot allemand *ich*.

Ceci ne doit pas nous étonner, car les voyelles *a*, *o*, *u* ont une affinité particulière pour le son de *j* castillan

porté au maximum d'intériorité, tandis que les voyelles *e* et *i* s'accommodent mieux du contact d'un son moins intérieur (1). Ainsi, précisément, en allemand le *ch*, lorsqu'il est précédé d'une des voyelles *a*, *o*, *u*, prend le son aspiré et complètement vélaire du *j* castillan normal, tandis qu'après les voyelles *e* ou *i* il a le son particulier auquel nous venons de faire allusion ci-dessus, et que nous appellerons mi-chuintant, parce qu'il est intermédiaire entre le son du *j* castillan actuel et celui du *ch* français.

De même, en grec moderne, le χ prend le timbre du *j* castillan lorsqu'il est suivi d'un des sons vocaliques *a*, *o*, *ou* ; mais quand il est suivi des sons vocaliques *e* ou *i*, quelle que soit la manière dont ceux-ci sont représentés dans l'écriture, il a le son du *ch* allemand de *ich*. Seulement, en grec, c'est la qualité de la voyelle suivante qui détermine le timbre du χ, tandis qu'en allemand c'est la voyelle précédente, différence qu'il serait facile d'expliquer par des raisons tirées de l'histoire de ces deux langues.

En castillan, comme en grec, c'est la voyelle suivante et non la voyelle précédente qui influe sur l'articulation de l'aspirée ; seulement, encore une fois, la différence d'articulation ne va pas ici jusqu'à la dualité de sons nettement tranchés que nous rencontrons en allemand et en grec moderne, et elle se réduit à une légère nuance, le plus souvent imperceptible, car jamais aujourd'hui le *j* castillan n'a la valeur du *ch* allemand dans *ich* ou dans *brechen*, bien que, selon nous, ainsi que nous l'indiquerons plus loin, il ait dû, à un moment donné de son histoire, affecter précisément ce son, que l'*x* asturien conserve encore à peu près intact. Comme on le voit, on peut dire que pratiquement le *j* castillan n'a qu'un seul son, lequel est purement aspiré, et qui est toujours sourd : tout au plus pourrait-il devenir sonore dans les cas, extrêmement rares, où le *j* final des mots

---

(1) Il est naturel qu'il en soit ainsi, puisque les voyelles *a*, *o*, *u* sont elles-mêmes plus intérieures que les voyelles *e* et *i*.

boj, *troj* et *carcaj* serait, en prononciation rapide, immédiatement suivi d'une consonne sonore.

Défauts de ononciation :latifs au *j*.

F. de Araujo, dans ses *Estudios de fonética castellana*, note fort judicieusement que la prononciation du *j* n'offre pas, dans les divers domaines du castillan, une unité absolue ; il y a des nuances locales, parfois même individuelles, nettement appréciables : pour n'en citer qu'un exemple, nous avons connu à Santander un sujet originaire d'un village de la Montagne, et dont la manière de prononcer le *j* choquait souvent les personnes qui l'entendaient.

Mais c'est surtout en Andalousie et dans les régions voisines que le son du *j* présente une différence sensible avec le son castillan normal : il s'y réduit presque à une simple aspiration.

1. - Historique. \ntécédents ı *j* actuel.

Plusieurs sons ou phonèmes latins ont donné naissance, par divers intermédiaires que nous essaierons d'étudier, au son unique actuellement transcrit par le *j* (ou devant *e* et *i* par son équivalent *g*). Il y a deux périodes principales à distinguer dans l'histoire de cette évolution :

1° Une série de phonèmes ont abouti, en castillan ancien, les uns à une chuintante sonore, les autres à une chuintante sourde ;

2° Ces deux chuintantes, à travers une série de transformations que nous examinerons, ont fini, au XVII[e] siècle, par se confondre en un son unique, pour lequel l'usage devait maintenir longtemps encore, dans l'orthographe traditionnelle, les diverses graphies anciennes, jusqu'au moment où l'Académie espagnole a constitué l'usage orthographique actuel.

Nous indiquerons d'abord quel sont les principaux phonèmes qui ont abouti en castillan ancien à une chuintante sourde, puis quels sont ceux qui ont abouti à une chuintante sonore.

.'ancien *x* ıuintant llan et ses rigines.

Ici encore, nous renverrons pour le détail des principes et des exemples au *Manual de gramática histórica castellana* de M[r] Menéndez Pidal. Nous nous bornerons

à résumer la question et à formuler quelques remarques.

Sauf quelques cas particuliers moins importants, la source de l'ancien *x* chuintant castillan est toujours un *x* latin : ex : *dixi* ➡ *dixe* ; *laxare* ➡ *dexar* ; **taxóne* ➡ *texon* ; *axe* ➡ *exe* ; *taxo* ➡ *texo* ; *maxilla* ➡ *mexilla* ; *cinxi* ➡ *cinxe*.

Si l'on essaie de reconstituer la manière dont a pu s'effectuer le passage du son composé qu'avait l'*x* latin à l'ancien son de l'*x* chuintant castillan, on pourra, à première vue, supposer l'évolution suivante : le son égal à *cs* de l'*x* latin serait d'abord devenu *ts*, puis *t* + *une chuintante sourde ;* enfin, dans ce dernier phonème, le son de *t* se serait résorbé, pour ne laisser subsister que la chuintante sourde.

Pour autoriser cette hypothèse d'un changement préalable de *c* en *t*, on pourrait invoquer le mot basque qui signifie « joue » ; il se présente sous trois variantes : *mas̃ela*, *mazela* et *mathela*. Parmi elles, les deux premières n'offrent aucune difficulté ; la forme *mas̃ela* est tout à fait normale : elle semble procéder d'un type latin *maxella*, équivalant à *maxilla* par substitution ou confusion de suffixe, et l'*x* latin y est représenté par une chuintante sourde, tout comme dans *mathas̃a*, du lat. *mataxa* ; (cf. esp. *madeja*). — La seconde forme, *mazela*, ne s'emploie qu'avec un sens d'augmentatif, et désigne en réalité « une très grosse joue ». En cela non plus il n'y a rien d'anormal : quand un mot basque possède une sifflante pure sourde (c'est le son que l'orthographe basque exprime par *z*), pour former un diminutif on change cette sifflante en chuintante : inversement, quand un mot a normalement une chuintante sourde, il peut arriver que pour former un augmentatif on change la chuintante en sifflante, et c'est ce qui se produit dans le mot *mazela*. — Pour expliquer le *t* du type *mathela*, on serait tenté de chercher son origine dans l'élément vélaire de l'*x* latin.

Pourtant il est bien clair qu'on ne saurait tirer argument d'un mot ainsi isolé, et il n'est d'ailleurs pas impossible d'entrevoir pour *mathela* une explication qui

n'oblige pas à admettre que dans tout le domaine roman voisin du pays basque le premier élément de l'*x* latin fût devenu dental. L'hypothèse du changement de *x* latin, au début de son évolution, en un phonème du genre de *ts*, donne prise d'ailleurs à des difficultés sérieuses : elle n'explique pas, notamment, comment, dans le groupe latin *ax*, l'*a* est devenu *e* en castillan. Pour rendre compte du passage de l'*x* latin à un son chuintant dans cette même langue, il y a au contraire une autre hypothèse, que nous allons exposer, et qui offre tous les caractères de la plus grande vraisemblance.

En Italie, l'*x* latin, dont la valeur aurait pu être représentée par *cs*, s'est en général résolu en un groupe *ss*, par assimilation du son de *c* que contenait l'*x* au son de *s* qui suivait : ex. latin *dixi* ➤ toscan *dissi* (1). En somme, le *c* du groupe *cs* représenté par l'*x* a été traité dans ces dialectes italiens comme celui du groupe *ct*, qui a été également assimilé au son suivant : ex. latin *facto* ➤ toscan *fatto ;* lat. *dicto* ➤ tosc. *detto* ; lat. *lacte* ➤ tosc. *latte*.

Mais en France et en Espagne le *c* de ce même groupe *cs*, comme celui du groupe *ct*, au lieu de s'assimiler au son de consonne qui suivait, devenait un *i* diphtongué avec la voyelle précédente ; ex. pour le groupe *ct* : lat. **factu* ➤ fr. *fait*, fr. mérid. *fèit* ou *hèit*, galic. *feito ;* lat. *lacte* ➤ fr. *lait*, fr. mérid. *lèit*, galic. *leite* ; (en espagnol les représentants *hecho* et *leche* des deux mots latins *facto* et *lacte* que nous venons de citer supposent eux aussi des types primitifs **feito* et **leite* ; v. § 16 ; si d'autre part nous examinions les dérivés, dans les dialectes français ou espagnols, de types latins tels que *lectum* et *dictum*, nous verrions que l'on doit supposer, à l'origine, des formes où le *c* latin avait donné un *i*, diphtongué avec la voyelle précédente : seulement ici

---

(1) Parfois cependant l'*x* a abouti en toscan à une chuintante double, représentée dans l'écriture par *sci* : ex : *lasciare*, du lat. *laxare*. Ici l'*x* intervocalique a été traité comme le groupe latin *sc* devant *e* ou *i* (*pesce*, du lat. *pisce*, etc.). Voir plus loin, page 401, note.

cet *i* n'apparaît plus clairement dans la forme romane actuelle).

Si maintenant nous étudions, dans les dialectes français et espagnols, le traitement de l'*x* latin intervocalique, nous voyons qu'ici encore le *c* contenu dans le phonème a d'abord donné un *i*, qui, dans certains de ces dialectes, subsiste encore à la fois dans l'orthographe et dans la prononciation, bien que dans d'autres il ait disparu, soit dans la prononciation seulement, soit à la fois dans l'orthographe et dans la prononciation. En ce qui concerne par exemple le type latin *laxare*, l'*i* développé par le *c* contenu dans l'*x* subsiste encore, même dans la prononciation, pour le fr. mérid. *lèissá* ou le béarnais oriental *lèichá*, ainsi que dans le galic. *leixar*. Il subsiste également dans l'orthographe du français *laisser*, bien qu'aujourd'hui il soit muet dans la prononciation. Enfin, si dans l'ancien castillan *dexar*, il ne subsiste ni dans l'écriture ni dans la prononciation, cela ne doit pas nous étonner puisque le castillan, de très bonne heure, a réduit à *e* les anciennes diphtongues *ai* : ex. **ferrariu* ➠ **ferrairu* ➠ *herrero* ; **primariu* ➠ **primairu* ➠ **primero* ; **factu* ➠ **faitu* ➠ *hecho* ; **caballariu* ➠ **caballairu* ➠ **cavallero* ; **saipat* ➠ *sepa*. Le béarnais austro-occidental *dechá*, le gasc. *dachá*, du lat. *laxare*, et le gasc. *tachoun*, du lat. **taxone*, nous donnent également des exemples de la disparition de l'*i*.

Il s'est résorbé de même quand la voyelle précédente était un *e* ; la diphtongue *ei* qui a dû se produire d'abord s'est réduite elle aussi à *e*, probablement à l'époque où **enteiro* s'est réduit à *entero*, **leit̃o* ou **leicho* à **let̃o* ou *lecho*, **teit̃o* ou **teicho* à **tet̃o* ou *techo*. Il est probable d'ailleurs que la réduction de cette diphtongue *ei* à *e* a coïncidé avec celle qu'a subie la diphtongue *ei* provenant d'un *ai* plus ancien : c'est là sans doute un seul et même phénomène.

Il y a eu également, semble-t-il, résorption de l'*i* lorsque la voyelle précédente était *u*, ainsi qu'en témoignent les formes du type *aduxe*, du lat. *adduxi*, à moins

cependant que celles-ci ne soient pas purement populaires, mais savantes ou demi-savantes.

Pourtant, s'il y a eu, apparemment, unanimité à peu près complète dans les dialectes français et espagnols pour changer en *i* le *c* contenu dans l'*x* latin, il n'y a pas eu la même uniformité dans la manière de traiter l'*s* qui constituait le second élément de ce phonème. Si la plupart des dialectes français la laissent intacte (ex : fr. *laisser*, nombreux dialectes fr. mérid. *lèissá*), au contraire, dans d'autres dialectes français et dans la totalité, ou peu s'en faut (semble-t-il), des dialectes d'Espagne, l'*s* est devenue chuintante. C'est le cas, notamment, en béarnais, dans la forme déjà citée *lèichá*. Et même, l'ancien élément sifflant de l'*x* avait si bien pris dans ce dialecte une valeur chuintante après le son d'*i* dégagé, comme nous l'avons dit, par l'élément vélaire du phonème latin, qu'aujourd'hui encore, par tradition orthographique, le groupe *ix* postvocalique sert, dans les noms de lieux béarnais, à représenter le son équivalent à celui du *ch* français : si, par exemple, nous voulions transcrire en graphies françaises le nom du village béarnais *Soeix*, nous devrions écrire *Swèch* ; et même, lorsqu'on francise, dans la prononciation, le nom de certaines localités béarnaises, on conserve au groupe *ix* sa valeur *ch*; en parlant français, *Ledeuix* et *Baudreix* se prononcent respectivement *Ledeuch* et *Bodrèch*.

C'est au son du *ch* français qu'a abouti, en gascon également, l'ancien élément sifflant de l'*x* latin, par exemple dans les formes déjà citées *dachá* et *tachoun* (1).

---

(1) On remarquera que dans la plupart des dialectes des régions ibériques et pyrénéennes le groupe latin *sc* devant *e* ou *i* a abouti à peu près au même résultat que l'*x*, c'est-à-dire à une chuintante sourde qui a pu, par la suite, évoluer de la même manière que l'*x* lui-même. En gascon, par exemple, le groupe *sc* du latin *pisce* est représenté par une chuintante pure dans la forme *pech*. En de nombreux dialectes espagnols non castillans, *pisce* a donné un type *pexe*, qui a passé en castillan même dans le mot *pejesapo*, et qui est conservé à Santander sous la forme *peje* et dans l'adjectif *pejino*, que l'on applique par plaisanterie aux habitants de cette ville, pour ridiculiser leur ancienne habitude d'employer la forme

Si nous passons aux dialectes espagnols autres que le castillan et ses parents les plus proches, où une évolution ultérieure a fait disparaître depuis lors l'ancienne prononciation, nous verrons que l'*s* contenue dans l'*x* latin y avait abouti au son du *ch* français.

En catalan, le lat. *exire* donne *eixir ; laxare* donne *deixar*, etc.

Pour le galicien, il suffira de rappeler l'exemple *leixar* déjà cité, où l'*x* représente un son de *ch* français.

Dans les dialectes espagnols, l'ancien élément sifflant de l'*x* était si normalement devenu une chuintante sourde que l'*x* y est resté précisément le signe graphique de cette chuintante, de sorte qu'aujourd'hui encore, lorsque les Catalans, les Valenciens, les Galiciens et les Portugais veulent transcrire le son de chuintante sourde, c'est-à-dire, ou à peu de chose près, celui du *ch* français, ils se servent justement de la lettre *x*. Et les Basques

---

locale *peje* au lieu du castillan *pez*. — En galicien, la combinaison *ix* représente le groupe latin *sc* dans *feixe*, du lat. *fasce*. Il en est de même en catalan dans *naix* < lat. *nascit ; pareixint* < lat. **parescente*, etc. En Aragon et dans les régions limitrophes, la confusion de *sc* avec *x* en un son unique est extrêmement ancienne : pour le nom de lieu qui est devenu plus tard *Xavier* et *Javier* (du basque *Etšaberri*), Mr J. de Jaurgain cite la forme *Escabierre* dans un document de 948, à côté de *Exaberre* et *Exavierre* en 1093, et de *Isavier, Savier, Xavier* et *Javier* au XIIIe siècle (Rev. Internat. des Et. basques, année 1912, page 161) ; et Mr Menéndez Pidal (Rev. de Filol. esp., année 1918, pages 227-229) mentionne pour le même mot les graphies *Scauierri* (1036), *Scaberri* (1059), *Szauerrilatre* (1066), *Escaberri* (1081), etc..., à côté de *Xauerre* (1081) ; il cite encore d'autres exemples analogues, notamment les graphies *lascabet* pour *laxavit* et *Fresoinosa* pour *Fraxinosa* ou *Frexinosa* empruntées à des diplômes aragonais. Mais le castillan, à la différence de ses voisins, a donné au groupe *sc* latin devant *e* ou *i* un traitement différent de celui qu'il a fait subir à l'*x* : normalement, il l'a réduit à *ç* ou *z* : lat. *fasce* > esp. anc. *faz* > esp. mod. *haz* ; lat. *pisce* > esp. *pez*. La présence d'un *i* avant l'*x* dans les formes de cette sorte semble indiquer que dans les dialectes espagnols autres que le castillan, il y a eu réellement, à un moment donné, confusion entre *x* et *sc*.

Le groupe *ps*, en catalan, a abouti, lui aussi, au même résultat que l'*x* latin, comme le montrent les formes *eix*, du lat. *ipse ; mateix*, du lat. *met ipse*. En castillan, le groupe *ps* est devenu *ss* dans *esse* (esp. mod. *ese*), du lat. *ipse ;* mais il a abouti au même résultat que *x* dans *caxa* (esp. mod. *caja*), du lat. *capsa* ; seulement, *caxa* est peut-être un emprunt à un autre dialecte.

espagnols qui, par imitation de ces dialectes, ou bien plutôt, comme nous le verrons, par imitation du castillan lui-même, avaient adopté cette pratique, l'ont conservée fidèlement jusqu'à nos jours.

Dans le dialecte asturien, la situation est légèrement différente, en l'état actuel des choses. Aujourd'hui, en effet, l'*x* asturien n'est plus une chuintante sourde absolument pure : il a à peu près le son du *ch* allemand dans *ich*, *brechen*, *Bücher*, etc. De plus, lorsqu'il est postvocalique, il est ordinairement précédé d'un très léger son d'*i* à peine perceptible, soit qu'il faille voir en celui-ci le reste de l'ancien *i* né autrefois de l'élément vélaire de l'*x* latin, soit qu'il ait été dégagé après coup lorsque l'*x* a eu pris, dans ce dialecte, sa valeur actuelle : le son qu'a le *ch* allemand dans *ich*, etc., semble en effet pouvoir très facilement, dans certaines conditions, dégager avant lui un léger son d'*i* plus ou moins atténué : c'est ce qui arrive, en particulier, chez beaucoup d'Allemands dans leur prononciation du mot *durch*, où un petit *i* presque imperceptible vient s'intercaler entre l'*r* et le *ch*. Or, l'intercalation d'*i* que l'on constate, dans ce cas, après une *r*, aurait bien pu, en asturien, se produire après une voyelle (1). Quoi qu'il en soit,

---

(1) N'ayant pu retourner dans les Asturies depuis le début de la guerre, il ne nous a pas été possible d'étudier plus à fond la question de l'*x* asturien : nous n'avons pu, notamment, élucider par nous-même le point suivant : le son d'*i* auquel nous faisons allusion dans le passage auquel se rapporte cette note existe-t-il constamment lorsque l'*x* est en position postvocalique, non seulement lorsque celui-ci est primitif, mais encore lorsqu'il a une autre origine ? C'est une question que nous nous proposons d'étudier plus amplement lorsque les circonstances nous le permettront. Si alors nous constatons que l'*i* intercalaire n'existe devant l'*x* que dans les formes où celui-ci est primitif, mais non dans les cas où l'*x* a une autre origine, nous en déduirons qu'il n'est qu'un reste de l'ancien élément vélaire de l'*x* latin. Si au contraire nous constatons que l'*i* intercalaire existe même dans des cas où il ne peut s'expliquer étymologiquement, c'est-à-dire lorsque l'*x* actuel a une autre origine, nous devrons en conclure que l'ancien *i* provenant de l'élément vélaire de l'*x* latin a dû disparaître à un moment donné, et que l'*i* intercalaire actuel est une formation nouvelle qui s'est dégagée depuis, indistinctement devant tous les *x* postvocaliques actuels. A priori, l'analogie avec certaines formes galiciennes telles

soit, le son actuel de l'x asturien est certainement un son altéré : il n'a plus la valeur de chuintante pure qu'il avait sans doute au début, ainsi que nous le montrerons un peu plus loin : il a subi un commencement d'évolution qui a dû lui être commun à un certain moment avec le castillan. Seulement, alors que celui-ci a franchi un stade de plus et est arrivé jusqu'à un son d'aspirée pure, il est resté, lui, au stade intermédiaire : il représente, en effet, à peu près un moyen terme entre l'ancienne chuintante pure qu'a dû être, à un moment donné, l'x castillan, et l'aspirée pure qu'il est aujourd'hui. Les Asturies occupent une position moyenne entre la Galice et des territoires qui, comme la région de Santander, ont eu autrefois leurs dialectes propres, mais avec des caractères très voisins de ceux du castillan, et qui, en somme, pouvaient être considérés, pour certains détails phonétiques au moins, comme faisant un seul groupe avec les pays vraiment castillans. De même, le dialecte asturien, où l'x a subi une demi-évolution occupe, en ce qui concerne la prononciation de cette lettre, une position intermédiaire entre le galicien, où elle a conservé, à peu de chose près, son ancienne valeur, et le castillan, où elle a complètement évolué.

En résumé, dans le domaine espagnol et dans une partie du domaine français, le changement, en un son de *i*, du *c* contenu dans l'x, et d'autre part, le changement de la sifflante en une chuintante sourde sont les deux phénomènes qu'a présentés d'abord l'évolution de l'x latin. Ont-ils été simultanés, ou bien l'un des deux a-t-il précédé l'autre ? C'est une question que nous n'essayerons pas de résoudre. Peu importe, d'ailleurs, au point de vue où nous nous plaçons : deux faits seulement doivent être constatés ici, en ce qui concerne le castillan :

1° L'*i* dégagé d'abord par l'élément vélaire de l'x latin

---

que *feixe* $\prec$ lat. *fasce*, *peixe* $\prec$ lat. *pisce*, etc., où l'*i* paraît bien adventice, donne à penser que l'élément palatal pourrait l'être également en asturien. — Quoi qu'il en soit, la solution de ce point n'est pas d'un intérêt essentiel au point de vue de l'histoire de l'x castillan.

intervocalique était résorbé dès l'époque de la formation du castillan littéraire ;

2° En castillan, c'est bien à une chuintante sourde pure qu'a abouti d'abord l'élément sifflant de l'*x* latin intervocalique.

I. L'exactitude de la première de ces deux propositions résulte de la simple comparaison des formes citées plus haut et tirées du gascon, du béarnais et des principaux dialectes espagnols autres que le castillan, avec les formes correspondantes du castillan lui-même. — Après un *i*, dans des cas tels que celui du latin *dixi* > *dixe*, la chute de l'*i* provenant du *c* contenu dans l'*x* est toute naturelle : les deux *i* se sont fondus en un seul ; si nous voulons représenter la chose en écriture phonétique, nous dirons que l'on a eu la succession **diis̃i* ou **diis̃e* > *dis̃e* (orthographié *dixe*).

Après un *a* ou un *e*, la résorption de l'*i* est tout aussi facile à expliquer ; nous avons fait remarquer plus haut que d'après les lois phonétiques générales du castillan, *ai* s'y réduit normalement à *e*, évidemment par l'intermédiaire d'un stade *ei*.

II. Il a bien fallu que l'*x* castillan, devenu le signe graphique servant à représenter le produit de l'ancien élément sifflant de l'*x* latin intervocalique, soit passé, à un moment donné de son évolution, par le son de chuintante sourde pure (= *ch* français). — Pourquoi, pourrait-on être tenté de dire au premier abord, l'*x* castillan n'aurait-il pas eu dès le début un son un peu différent d'une chuintante sourde absolument pure, par exemple celui que nous avons décrit plus haut comme étant l'articulation que possède encore aujourd'hui l'*x* dans le dialecte asturien, si proche parent du castillan ? — A notre avis, ainsi que nous le montrerons plus loin, l'*x* castillan est bien passé certainement, à un moment donné de son histoire, par le son de l'*x* asturien actuel. Mais auparavant il avait bien fallu qu'il eût le son de chuintante sourde (*ch* français), qui paraît être précisément l'intermédiaire naturel entre une sifflante sourde (*s*) et le son mi-chuintant mi-aspiré du *ch* alle-

mand de *ich*, *brechen*, *Bücher*, etc. On ne voit pas comment une *s* eût pu prendre directement et d'emblée ce dernier son, dont elle est passablement éloignée. Si, au contraire, on admet que la transition de l'un à l'autre s'est faite par l'intermédiaire de la chuintante sourde pure, tout devient très facile à expliquer et très naturel : il y a eu d'abord passage de la sifflante sourde à la chuintante sourde pure, fait si courant en linguistique qu'il en est banal ; puis évolution de la chuintante sourde pure vers l'articulation sourde mi-chuintante mi-aspirée que nous avons décrite : cette fois, le passage d'un son à l'autre n'a plus rien qui doive nous surprendre, car la distance qui les sépare n'est pas très considérable : une oreille peu exercée pourra même les confondre, comme c'est le cas de beaucoup d'étrangers lorsqu'ils apprennent l'allemand : ceux qui, comme les Français et les Anglais, ne connaissent point dans leur propre langue ce son mi-chuintant mi-aspiré, mais possèdent en revanche un son de chuintante sourde (*ch* français, *sh* anglais) font en réalité entendre cette chuintante lorsqu'ils essayent de prononcer le *ch* allemand de *ich*, exception faite, bien entendu, des sujets qui ont l'oreille plus fine et les organes de la voix plus souples. Et qu'on ne dise pas que les Français qui prononcent le *ch* de *ich* comme un *ch* français le font par simple influence de l'orthographe : cela pourra être vrai pour quelques-uns, mais pour la majorité des cas cette explication serait fausse : d'abord, chez ceux-là même qui ne commencent point l'étude de l'allemand exclusivement par la méthode directe, et qui, par conséquent, peuvent être influencés facilement par l'écriture, on ne constate d'ordinaire la prononciation francisée du *ch* allemand que dans les cas où il devrait avoir le son mi-chuintant mi-aspiré, comme par exemple dans les mots déjà cités (*ich*, *brechen*, etc.) ; mais là où le *ch* doit avoir le son purement aspiré, par exemple dans *noch*, *nach*, etc., ou bien les élèves prononcent correctement (car l'expérience montre qu'en général ce son est plus facile à reproduire pour des Français), ou bien, s'ils prononcent mal, les uns feront entendre un *k*, d'autres

une r, mais en général ils ne prononceront pas un *ch* français: c'est donc que seul le *ch* mi-chuintant leur paraît ressembler à un *ch* français, et non le *ch* purement aspiré. Chez les élèves auxquels on applique rigoureusement la méthode dite directe, c'est-à-dire auxquels on apprend à prononcer les mots avant de leur montrer comment ils s'écrivent, on peut faire d'une façon plus frappante encore les constatations que nous venons d'indiquer, et qui se sont offertes bien des fois à tous nos professeurs d'allemand ; or, ici, il n'y a plus de place pour la moindre réaction de l'écriture sur la prononciation. Donc, si une oreille non prévenue ne trouve guère de ressemblance entre le *ch* allemand purement aspiré et une chuintante sourde pure, elle en trouve une au contraire, et fort grande, entre cette même chuintante sourde pure et le *ch* allemand mi-chuintant. Ainsi, ces deux derniers sons se trouvent assez voisins pour que le passage de l'un à l'autre n'ait rien d'extraordinaire, et la succession indiquée en commençant cette discussion comme étant la marche qu'a dû suivre l'ancien élément sifflant de l'*x* latin intervocalique pour arriver un jour au son du *ch* allemand mi-chuintant n'a rien que de très naturel.

En résumé, cette sifflante sourde est d'abord devenue une chuintante sourde pure (*ch* français) ; mais tandis que le béarnais, le gascon, le catalan, le galicien et le portugais en restaient soit à ce stade même, soit à un stade très voisin, le castillan et l'asturien accomplissaient une étape de plus, et arrivaient au son du *ch* allemand mi-chuintant. L'asturien s'en est tenu là ; le castillan, au contraire, a franchi encore une autre étape et est arrivé jusqu'au son du *ch* allemand aspiré pur (son de la *jota* actuelle). Nous étudierons plus loin cette dernière phase de son évolution.

¶ A quelle époque l'*x* castillan est-il passé du son de chuintante sourde pure (*ch* français) que forcément, ainsi que nous venons de le montrer, il a eu à un certain moment, au son de l'*x* asturien actuel (*ch* allemand mi-chuintant) ?

Certaines raisons que nous exposerons ultérieurement

nous donnent lieu de croire que c'est seulement pendant la première moitié du XVIe siècle que s'est opéré ce changement. En tout cas, l'époque la plus tardive qu'on puisse lui assigner est le milieu de ce même siècle. Mais si la date la plus vraisemblable est la fin de la première moitié du XVIe siècle, il est possible cependant qu'il se soit produit plus tôt ; (voir même §, III, texte et notes).

Seulement, s'il s'est effectué avant cette époque, on ne peut préciser une date quelconque, ni même dire s'il a été antérieur ou non à la formation du castillan littéraire du XIIIe siècle.

Une raison sérieuse de supposer que ce n'est pas avant la première moitié du XVIe siècle que l'*x* est passé du son de chuintante sourde pure (*ch* français) à celui de sourde mi-chuintante (*x* asturien actuel), c'est la fréquence même avec laquelle jusqu'à cette époque nous rencontrons des alternances de *s* et de *x* : *casco* et *caxco*, *siringa* et *xiringa*, etc. Or, tant que l'*x* avait le son de chuintante sourde pure, ces alternances sont toutes naturelles : elles ne sont qu'un de ces cas, si fréquents en linguistique, d'alternance entre une sifflante et une chuintante pure, la permutation pouvant être encore facilitée par ce fait que l'*s* castillane avait probablement, dès cette période, la valeur légèrement chuintante qu'elle a encore aujourd'hui, et ainsi une partie du chemin était déjà parcourue pour le passage de la sifflante à la chuintante pure. Au contraire, si l'*x* eût eu, dès cette période, la valeur d'une sourde mi-chuintante, une pareille fréquence dans l'alternance s'expliquerait plus difficilement, car le son mi-chuintant, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, est sensiblement plus éloigné de l'*s* que le son chuintant pur. Et précisément, à l'époque pour laquelle l'articulation mi-chuintante paraît attestée, c'est-à-dire le milieu du XVIe siècle, nous voyons les cas d'alternance devenir beaucoup plus rares, pour cesser presque complètement au XVIIe.

Quoi qu'il en soit, il est impossible d'admettre qu'entre 1300 et 1600 l'*x* castillan ait pu être autre chose qu'un son sourd plus ou moins chuintant, quelle que fût

d'ailleurs sa nuance exacte : chuintante sourde pure (*ch* français), ou sourde mi-chuintante (*x* asturien actuel), ou phonème intermédiaire entre ces deux sons. On ne saurait soutenir, notamment, qu'il ait pu avoir alors la valeur d'aspirée sourde pure (*jota* actuelle) qu'il a depuis le XVII[e] siècle. Cette vérité est maintenant acceptée par tous les linguistes (1), et c'est pourquoi il est surprenant de voir qu'à peu près seuls, parmi les hispanisants de quelque notoriété, M[rs] Rodríguez Marín et Cotarelo se refusent à l'admettre, ainsi qu'en témoignent, pour le premier, une note de sa grande édition de *Don Quijote* en six volumes (t. I, pages 13 et 15), et pour le second, son livre intitulé *Fonología española*, Madrid, 1909, et un article publié par lui dans *La Ilustración española y americana* du 29 février 1912, en réponse à un article de M[r] Reyna sur le même sujet, paru dans le numéro du 22 février précédent de la même revue (2).

---

(1) M[r] Cotarelo prétend que les philologues qui ont admis pour l'*x* et le *j* une ancienne valeur chuintante ont toujours été peu nombreux. Tout dépend du sens que l'on donne au mot *philologue*. Nous ne voulons parler, pour notre part, que de ceux qui ont fait preuve, en matière de linguistique, d'une compétence réelle. Parmi ceux-ci on peut citer, entre autres, des noms tels que ceux de Diez, Cuervo, Menéndez Pidal, Américo Castro, etc. — Il semble d'ailleurs que M[r] Cotarelo, en cette matière, attache presque plus d'importance aux impressions de la majorité des profanes qu'à l'opinion motivée des spécialistes : on le croirait assez disposé à instituer un *referendum* sur la question. « Puede asegurarse que de cada cien españoles algo letrados, no habrá dos que piensen que la *j* y la *x* tuvieron en el corazón de Castilla sonido de *ch* ni de *j* francesa (Ilustración española y americana, 29 février 1912, *Un punto de antigua fonética castellana*, notes). Il suffira de faire remarquer à M[r] Cotarelo qu'en matière scientifique une idée peut sembler aller à l'encontre de toutes les opinions généralement reçues et être admise plus tard comme une vérité : tel, en astronomie, le système de Copernic.

(2) Il semble que si l'on va au fond des choses les raisons pour lesquelles ces deux érudits se refusent à partager l'opinion devenue à peu près générale chez les philologues quant à l'ancienne valeur chuintante de l'*x* sont d'ordre sentimental plutôt que réellement scientifique : «... hay ahora en nuestra tierra, dit M[r] Rodríguez Marín dans la note à laquelle nous faisons allusion ci-dessus, plaga de galicistas, mal hallados con cuanto es netamente español y enamorados de todo lo de allende el Pirineo, y es posible que alguno de

III. L'x ancien était d'abord chuintant ; plus tard il est devenu aspiré.

Avant d'aborder l'énoncé des faits d'où il résulte que l'x castillan a eu pendant longtemps une valeur chuintante, nous rendrons hommage une fois de plus aux recherches de Cuervo qui, dans ses *Disquisiciones...*, a réuni tous les éléments essentiels du problème, encore qu'il ait pu ne pas toujours résoudre définitivement certains points secondaires.

---

ellos intente volver a las andadas en esto de la x, ya que no pueda decir, como quisiera, que el *Quijote* que tenemos por original es una traducción del francés...». Mr Américo Castro répond avec raison, dans son compte-rendu critique de l'édition de Mr Rodríguez Marín (Rev. de Filol. esp., année 1917, page 395) : « El que vulgarmente se representa ese sonido (le son de prépalatale sourde) como *ch* francesa, no indica que se trate de un galicismo (!) ; así parece pensarlo R. M. al hablar de « la *ch* ultrapirenaica »... Este sonido (š) nos vino del latín por evolución derecha, sobrevive en dialectos del castellano y es también propio del portugués y catalán ». — Nous ajouterons, avec Mr Américo Castro, que les arguments invoqués par Mr Rodríguez Marín pour démontrer que Cervantes prononçait l'x comme le *j* actuel prouvent seulement que cet écrivain ne distinguait pas le *j* de l'x, fait déjà mis en lumière par Cuervo dans ses *Disquisiciones sobre antigua ortografía y pronunciación castellanas*. — L'opinion de Mr Rodríguez Marín paraît basée en grande partie sur un article du Père Conrado Muíños *¿ Cómo pronunciaba Cervantes el nombre de D. Quijote* ? (Revista agustiniana, t. VII, nº III, et t. VIII, nº VI), dont une première ébauche avait paru, trois ans plus tôt, sous un titre similaire, dans *El Averiguador Universal*, nº 54, 31 mars 1881. L'argumentation de cet auteur prouve seulement que dans la première moitié du XVIIe siècle l'x et le *j* étaient devenus aspirés. Le Père Muíños admet d'ailleurs qu'ils ont eu primitivement une valeur chuintante, mais il croit qu'à l'époque où Cervantes écrivait l'évolution était déjà achevée dans la prononciation normale. — Quant à Mr Cotarelo, loin d'aborder l'étude de l'ancienne prononciation de l'x avec la sereine impartialité qui convient aux recherches scientifiques, il y apporte des préjugés passionnés qui se trahissent dans le ton de sa discussion, et jusque dans certains détails matériels, comme le fait d'écrire en lettres capitales les derniers mots du chapitre de sa *Fonología española* relatif aux lettres g, j, x : « Y daremos fin á este ya largo capítulo, por el cual queda demostrado que en ningún tiempo la *j* y la x castellanas tuvieron respectivamente el valor fónico de *j* y de *ch* francesas, porque tales sonidos NO LOS HUBO JAMÁS EN CASTELLANO ». C'est un cas amusant et curieux de gallophobie aiguë ! — Il faut reconnaître que pour écrire son livre Mr Cotarelo s'est livré à de sérieuses investigations et á de patientes lectures : il est seulement regrettable que par son parti-pris et aussi, croyons-nous, par l'insuffisance de sa préparation aux études phonétiques, il ait tiré un si mauvais parti des matériaux qu'il avait réunis.

Les raisons qui militent en faveur de l'ancienne valeur prépalatale de l'*x* castillan peuvent être classées de la manière suivante :

1° difficulté d'expliquer comment, hors de cette hypothèse, on a pu passer du son double de l'*x* latin au timbre, si différent, du *j* actuel ;

2° équivalence de l'*x*, dans les transcriptions, avec les chuintantes sourdes des autres langues ;

3° inductions tirées de certaines descriptions ou de certaines comparaisons ;

4° témoignages formels des auteurs.

A la première de ces quatre catégories d'arguments appartiennent les considérations émises ci-dessus, p. 401 et suiv., sur la quasi nécessité d'un stade chuintant pour expliquer que l'*x* latin ait pu aboutir à un son aussi éloigné de lui que le timbre actuel du *j* castillan. On peut ajouter qu'il est naturel que l'*x* ait eu primitivement dans le domaine castillan la même valeur que dans tout le reste de l'Espagne.

Bien entendu, ces considérations, à elles seules, ne constitueraient pas des preuves, mais seulement des présomptions.

Au contraire, les transcriptions de mots castillans en des langues étrangères, ou, inversement, de mots étrangers en castillan, sont un indice beaucoup plus probant. Sans doute, le fait de transcrire telle lettre ou telle combinaison d'une autre langue ne prouve nullement qu'il y ait identité absolue entre les sons représentés par les signes graphiques qui correspondent l'un à l'autre dans la transcription ; et nous avons montré nous-même à propos du *ç* que si les Italiens ont transcrit sous la forme *Mendozza* le nom propre espagnol *Mendoça*, cela n'implique nullement que le *ç* castillan eût alors la valeur du *z* italien, mais du moins il est certain, dans les cas de cette sorte, que, de tous les sons existant dans la seconde langue, celui dont le signe graphique a été adopté pour la transcription était le plus voisin de celui qu'il s'agissait de transcrire ; lorsque, par exemple, nous voyons les Arabes représenter par le *xin* l'*x* des Castillans, nous pouvons être assurés qu'à l'époque où cette transcription

a été imaginée (1), le son du *xin* était, de tous les éléments existant alors dans la prononciation arabe, celui qui se rapprochait le plus du son représenté par l'*x* castillan.

Or, on ne peut s'empêcher d'être frappé de l'accord qui existe jusqu'au XVI[e] siècle et même jusqu'au début du XVII[e] entre toutes les langues qui possèdent encore aujourd'hui un son de chuintante sourde pour transcrire par le signe graphique de cette chuintante l'ancien *x* castillan. Pour que l'on pût se refuser à croire que, dans ces diverses langues, la chuintante sourde était le son qui se rapprochait le plus de celui de l'*x* castillan, il faudrait supposer que dans toutes ces langues (arabe, italien, français, basque, anglais et allemand) le son aujourd'hui chuintant était autrefois aspiré. On voit combien cette hypothèse serait invraisemblable, et combien il est plus naturel d'admettre que la prononciation n'a changé qu'en une seule des langues intéressées, c'est-à-dire le castillan, où de chuintant le son sera devenu aspiré.

Les transcriptions de mots arabes en castillan ou de textes castillans en caractères arabes sont particulièrement probantes, parce que, outre une chuintante sourde appelée *xin* (2), l'arabe possède une aspirée خ dont le son est identique, ou à peu de chose près, à celui du *j* castillan actuel. Or, précisément, les Espagnols, lorsqu'ils ont adopté ou transcrit des mots arabes, ont rendu cette aspirée non par leur *x*, mais par une *f*

(1) Nous disons « au moment où cette transcription a été imaginée », car on peut concevoir qu'un mode de transcription, une fois adopté, continue d'être employé encore, par tradition, même après que la prononciation de l'un des sons qui se correspondent a changé dans l'une des deux langues. Toutefois, quand il s'agit de langues vivantes, ces sortes de survivances ne sont jamais de très longue durée, comme le montreront précisément les diverses manières dont le français et le basque ont rendu l'*x* castillan, suivant les époques successives de son histoire phonétique.

(2) Le nom de cette lettre devrait s'écrire *chin* en graphies françaises et *shin* en graphies anglaises. Nous adoptons ici la graphie *xin*, pour nous conformer davantage à l'usage de M[r] Menéndez Pidal, auquel les lecteurs hispanisants seront sans doute plus habitués.

ou une *h*. Et même, Pedro de Alcalá, dans l'impuissance où, au début du XVI[e] siècle, la langue espagnole se trouvait encore de rendre ce son, avait dû imaginer, pour le transcrire, un signe conventionnel spécial, ainsi conçu : *h* ـخـ . (MENÉNDEZ PIDAL, *Poema de Yúçuf. Materiales para su estudio*, Revista de Archivos... août-septembre 1902, page 115). Au contraire, c'est le *xin* que les Castillans transcrivaient par *x*, de même qu'inversement les Arabes rendaient par le *xin*, et non par l'aspirée خ, l'*x* castillan. Nous renverrons pour le détail des preuves sur ces divers points à l'article déjà cité de M[r] Menéndez Pidal, ainsi qu'aux *Disquisiciones...* de Cuervo (Rev. hisp., mars 1895, page 62) : Nebrija, observe Cuervo, écrit par *x* les mots qui en arabe ont *xin : axedrea, axedrez, axenuz, axorca, axuar, xaramago* (1). — De tout ceci il résulte évidemment qu'il y avait infiniment plus de ressemblance entre l'*x* castillan et le *xin* arabe (chuintante sourde) qu'entre l'*x* castillan et l'aspirée خ qui, encore une fois, équivaut à peu près au *j* castillan actuel. M[r] Cotarelo croit éluder cette conclusion en disant que nous ne savons pas au

(1) Le *xin* du mot arabe *amxi* ou *amexi* = « va-t'en » était déjà transcrit par un *x* dans le *Poème d'Alphonse XI* et dans les œuvres de l'Archiprêtre de Hita (édition Ducamin, *copla* 1512, *amxy*, *amxy*), tout comme il l'est encore par Cervantes, sous la forme *amexi*, dans l'épisode du Captif *(Quijote*, 1[re] partie, chap. XLI). M[r] Rodríguez Marín observe avec raison que pour l'Archiprêtre le mot était *« agudo »*, ainsi que le montrent les rimes de la *copla* où il est employé, tandis que dans l'arabe vulgaire d'Alger il serait, paraît-il, accentué sur la première syllabe ; mais ceci, bien entendu, n'a aucune importance au point de vue qui nous occupe. — A propos de l'orthographe du mot *amexi* dans les éditions courantes de Cervantes, Cuervo remarque plaisamment dans ses notes à la grammaire de Bello (p. 21) : « los editores modernos, con el acierto que suelen, han puesto *ameji* ». — C'est d'un *g* que Cervantes se sert pour rendre, dans la transcription *macange* (*Quijote*, 1[re] partie, chap. XXXVII) le *xin* de la formule négative arabe qui, sous la forme *macach*, est devenue si populaire en France depuis la conquête de l'Algérie ; mais comme Cervantes, ainsi que nous le verrons plus loin, ne distinguait plus de l'*x* le *j* (ou le *g* devant *e* ou *i*), c'est comme s'il eût employé ici un *x*. — Sur *Les mots arabes et hispano-morisques du don Quichotte*, voir un article de M[r] Paul Ravaisse, paru dans une série de numéros de la *Revue de Linguistique*, de 1907 à 1914.

juste comment se prononçait l'arabe autrefois, et que notamment la prononciation du *xin* a pu changer. Mais cet argument est contredit par tout ce que nous savons sur l'histoire des lettres *xin* et خ en arabe, et par la correspondance qui existe sur ce point entre l'arabe, même moderne, et les autres langues sémitiques, même anciennes, comme l'hébreu ; si d'autres détails de la prononciation arabe ont beaucoup évolué au cours des siècles, il semble que, précisément, les deux sons qui nous occupent n'aient guère changé (1).

D'ailleurs, nous avons des indications assez précises sur la façon dont les Mores d'Afrique, à la fin du XVI[e] siècle ou au début du XVII[e], prononçaient le *xin*, et ce document n'a pas échappé à M[r] Cotarelo lui-même (2), qui le cite dans sa *Fonologia*, page 143 ; c'est un passage

---

(1) M[r] Cotarelo *(Fonologia española,* pages 141-142) croit trouver un autre argument contre l'identification de l'*x* castillan au *xin* arabe dans le fait, d'ailleurs exact, que cette dernière lettre n'a pas toujours été rendue en castillan par *x*, mais quelquefois aussi par *g* (devant *e* ou *i*), *ch*, *z* (final), *c* (devant *e* ou *i*) ou *s*. Cet argument se retourne contre la thèse de son auteur, car ces divers phonèmes employés exceptionnellement dans la transcription du *xin* étaient ou sont tous, au moins en partie, chuintants (*g* devant *e* ou *i*, et *ch*) ou sifflants (*z* final et *s*) ; et ceux d'entre eux qui sont sifflants sont évidemment encore plus éloignés du son aspiré du *j* castillan actuel qu'ils ne le seraient d'un son chuintant. — M[r] Cotarelo croit également esquiver les difficultés que sa thèse présente au point de vue des transcriptions arabes en affirmant que l'*x* castillan jusqu'à la fin du XIII[e] siècle se prononçait simplement comme *s*, assertion qu'il prétend avoir démontrée dans son livre ; mais nous avouons n'avoir rien trouvé, dans la discussion de M[r] Cotarelo, qui puisse, sur cette prétendue prononciation de l'*x*, être considéré comme probant : les cas d'alternance entre *x* et *s* qu'il extrait de divers documents, dont certains sont latins, ne sauraient avoir la portée qu'il leur attribue. D'ailleurs, si, au XIII[e] siècle, l'*x* n'eût été qu'une variante orthographique de l'*s*, et si, par conséquent, les deux lettres n'en eussent fait qu'une dans la prononciation, on ne voit pas comment, dans les mots de formation populaire (comme *dixe*, du latin *dixi*), qui constituent une catégorie de formes sur la prononciation de laquelle l'orthographe ne peut réagir qu'exceptionnellement, l'*x* aurait pu avoir par la suite, et *précisément dans les cas où il était étymologique*, une destinée différente de celle de l'*s*.

(2) Il pouvait le lire d'ailleurs, dans l'article déjà cité de M[r] Menéndez Pidal *Poema de Yúçuf. Materiales para su estudio.* (Revista de Archivos, Août - Septembre 1902, page 116), où le texte de Resende est reproduit in extenso.

du *Pro Colonia Pacensi*, 1603, du portugais Andrés de Resende, dans lequel celui-ci fait allusion à l'habitude bien connue qu'avaient les Morisques et les autres Arabes de prononcer comme leur *xin* les sons sifflants, et en particulier l'*s* et le *ç* portugais. Il compare le son du *xin* au bruit d'une poêle en train de frire, et il reproduit sous la forme suivante une phrase qu'il a fait prononcer à un jeune indigène : « xenior berdone me voxa merxee ». Mr Cotarelo (*Fonología*..., page 144) nie que Resende ait eu en vue ici un son chuintant semblable au *ch* français, puisque, pour désigner un son de cette sorte, il n'aurait pas eu besoin de tant de « circunloquios », ni de la comparaison avec la poêle en train de frire : car, prétend-il, étant portugais, et comme tel, ayant dans sa propre langue un échantillon de son chuintant, il lui aurait suffi de dire tout simplement que les Mores prononçaient l'*s* comme un *x* portugais. Cette objection tombe à faux, puisque précisément Resende se sert de l'*x* pour rendre, en graphies portugaises, la valeur du *xin* arabe. D'autre part, écrivant en latin et pour des lecteurs qui ne devaient pas tous forcément connaître la prononciation portugaise, il a pu, pour permettre aux étrangers de se former une idée approximative du son auquel il faisait allusion, imaginer la comparaison avec le bruit de la poêle (1).

¶ Au XVIe siècle, lorsque les Juifs écrivent du castillan en lettres hébraïques, ils transcrivent l'*x* par le *shin*, auquel jamais, semble-t-il, les Juifs d'aucun pays n'ont donné une valeur aspirée semblable à celle du *j* castillan : tous lui attribuent au contraire une valeur chuintante analogue à celle du *ch* français, ou tout au plus, exceptionnellement, celle d'une *s* (2) : Cuervo cite

(1) Depuis le commencement des dernières guerres entre l'Espagne et le Maroc, la nécessité de représenter, fût-ce d'une manière conventionnelle, le *xin* des mots arabes, a réintroduit en castillan la transcription par *x*; dont nous avons trouvé un certain nombre d'exemples dans les journaux espagnols entre 1909 et 1914.

(2) Si l'*x* castillan eût eu à cette époque la valeur aspirée du *j* actuel, les Juifs, pour le transcrire, n'auraient eu que l'embarras du choix parmi les aspirées que possède l'alphabet hébreu. En particulier, le *kaf* spirant se serait fort bien prêté à cet emploi.

à ce sujet le *Pentateuco* de Constantinople (1547) et l'*Obligaçion de los coraçones* (début du XVIIe siècle).

Aujourd'hui encore, on le sait, les descendants de Juifs expulsés d'Espagne forment, en diverses villes d'Orient, notamment à Salonique et à Alexandrie, des colonies nombreuses parmi lesquelles la langue espagnole est restée d'un usage courant. Mais, séparées de l'ancienne patrie et à peu près sans aucun lien avec elle, elles sont restées en dehors de l'évolution ultérieure du castillan telle qu'elle s'est déroulée en Espagne même, et si, sur certains points, leur prononciation a pu subir une évolution propre, il semble qu'en ce qui concerne l'ancien *x* elles aient simplement conservé l'articulation espagnole du temps de l'expulsion, car elles donnent à l'*x* la valeur d'une chuintante sourde.

¶ Au XVIe siècle également, les auteurs espagnols qui ont traité des choses d'Amérique ont eu souvent à transcrire des termes empruntés aux langues indigènes. Or, ils rendaient par *h*, et non par *j* comme on le fait aujourd'hui, les aspirations qu'ils rencontraient dans les mots de cette sorte ; on en trouvera des exemples dans les *Disquisiciones* de Cuervo, page 67.

¶ Cuervo remarque aussi (*ibid.*) que c'est par *h*, et non par *j* comme on le fait de nos jours, qu'Encina, Lucas Fernández et même Tirso de Molina transcrivent l'aspiration que le peuple, en diverses régions, substitue fautivement à *f* dans certains cas, notamment devant la diphtongue *ue* : *hue* pour *fue*, *huego* pour *fuego*, *huerte* pour *fuerte*, etc.

Evidemment, ce ne sont pas là des indices en faveur d'une prononciation franchement aspirée de l'*x* (ou du *j* après qu'il se fût confondu avec lui).

¶ C'est par *x* que, dans son *Comentario* imprimé à Venise en 1548, D. Luis de Avila y Çúñiga transcrit le *sch* des mots allemands qu'il a notés au cours du voyage pendant lequel il accompagnait Charles-Quint lors des guerres d'Allemagne de 1546 et 1547 : *Xuarezbalt* = *Schwarzwald* ; *Xertel* = *Schärtlin* : *Xeneiberg* = *Schneeberg*. Mr Cotarelo (*Fonol...*, p. 140-141, texte et n.)

dénie toute valeur à ces graphies, sous prétexte que les transcriptions d'Avila sont, d'une façon générale, tellement incorrectes qu'on ne saurait en tirer aucun argument. — Que les graphies d'Avila ne soient pas parfaites, cela est évident; elles sont loin cependant d'être aussi impropres que l'on aurait pu s'y attendre, si l'on tient compte de la difficulté qu'il y a à transcrire en castillan des sons d'une langue aussi différente que l'allemand, et aussi de ce que certaines lettres employées par Avila pouvaient avoir deux valeurs suivant les cas : l'*u*, par exemple, lui servait forcément à transcrire tantôt l'*u* voyelle, et tantôt le *w* allemand ; d'ailleurs, une bonne partie des incorrections apparentes des transcriptions d'Avila disparaît si l'on confronte ses graphies, non avec les formes de l'allemand littéraire ou haut-allemand, mais avec les formes dialectales ou locales qu'il a réellement entendu prononcer autour de lui (1).

¶ On a noté fort justement que l'anglais a rendu par une chuintante, dans le mot *sherry*, l'*x* de l'espagnol *Xerez*. Il est fort possible que cet emprunt soit très ancien, car dès le moyen âge les Anglais pratiquaient d'une manière très active le commerce des vins de Grèce et des îles de la Méditerranée orientale (2) ; à plus forte raison, pouvaient-ils pratiquer également, semble-t-il, le commerce des vins de l'Espagne méridionale.

¶ Parmi les transcriptions d'*x* castillan par le groupe *sc(i)* en italien, la plus célèbre est celle de *Quixote* par

---

(1) Bien entendu, quelques-unes des altérations que l'auteur fait subir aux mots allemands viennent de la nécessité (sans doute parfois inconsciente) où il s'est trouvé, dans certains cas, de leur ajouter une voyelle, pour rendre leur prononciation possible à une bouche espagnole : telle est, par exemple, l'intercalation d'un *e* entre l'*x* (= *Sch*) et l'*n* de la forme *Xeneiberg* (*Schneeberg*) ; cf. la prononciation *Cheneider*, usitée dans les Basses-Pyrénées pour le nom propre *Schneider*.

(2) En 1418, alors que le roi d'Angleterre Henri V assiégeait Rouen, son armée était abondamment ravitaillée en vins de cette sorte ; et le jour de Noël, pendant une sorte de trêve consentie en l'honneur de la solennité de la fête, il en fit remettre aux assiégés, qui souffraient cruellement de la famine ; (ce renseignement émane de Mr Georges Dubosc, le très savant érudit rouennais).

Chisciotte (1). A vrai dire, le groupe *sci* représente en toscan non pas un son de *ch* français simple, mais plutôt un son de *ch* français redoublé, et dans la prononciation toscane l'articulation de *Chisciotte* devrait être représentée en graphies françaises par quelque chose comme *kichchòtté*. En véritable prononciation toscane, l'équivalent du *ch* français pur et simple serait plutôt le groupe *ci* en position intervocalique (2). Mais la plupart des Italiens *non Toscans* donnant au *c* dans ce cas la valeur que les Toscans attribuent au groupe *cci* intervocalique, ou, en d'autres termes, faisant précéder, dans leur prononciation de *ci*, l'élément chuintant d'un son de *t*, on conçoit la préférence donnée en italien à la transcription *Chisciotte* sur la transcription possible *Chiciotte :* pour l'immense majorité des Italiens le groupe *cio* eût en effet représenté un son que l'on pourrait rendre d'une manière approximative, en graphies françaises, par *tcho*.

Le c italien lui-même a précisément été rendu en espagnol par un *x* dans le mot *esdruxulo* (aujourd'hui *esdrújulo*), de l'italien *sdrucciolo*.

Depuis que l'*x* est définitivement devenu un son aspiré, ainsi que le *j* confondu avec lui, les Italiens ne songeraient plus à le représenter par *sc*(*i*). Aujourd'hui, ceux d'entre eux qui ne savent pas prononcer correcte-

---

(1) Sur les transcriptions italiennes du mot *Quixote* voir un article de B. Sanvisenti, *La riduzione italiana del nome Quijote*, Studi di Filol. Mod., VII, 1914 ; de cette étude il résulte que les principales transcriptions anciennes ont rendu l'*x* espagnol tantôt par *sci* (*Chisciotte, Chisciotto)*, tantôt par *ssi* (*Chissiotto*), tantôt par *x* ou *s* : le premier procédé et, à un degré moindre, le second, paraissent seuls viser à être des transcriptions phonétiques ; la graphie par *x* semble calquée directement sur la forme castillane (en France aussi on a parfois écrit *Quixote*) *;* quant à la graphie par *s*, elle paraît provenir de la précédente par élimination d'une lettre presque inusitée dans l'alphabet italien.

(2) C'est sans doute ce que veut dire L. Morandi, *Letture educative facili piacevoli*, Città di Castello, 1912, p. 192 : « *Don Quijote*... s'è fermamente italianizzato in Don Chisciotte perchè á tempi del Cervantes si scrivera *Quixote*, e si pronunziava il *xo*, non proprio come il nostro *scio*, in *sciopero*..., ma come si pronunzia il *cio* dai Romaneschi e dai Fiorentini in *bacio*, col *c strisciante*, quasi come *bascio* ». (Cité par B. Sanvisenti, *ibid*.).

ment cette aspiration essaient de la rendre d'une façon approchée, en parlant espagnol, par un son de ç ; et déjà, paraît-il, la princesse Marie-Antoinette de Naples, première femme de Ferdinand VII, prononçait *la Granca* pour *la Granja* ; (cf. C. Pitollet, *Sur un palais qui brûle dans la neige*, Rev. de l'Ens. des L. V., février 1918, p. 72).

Mais au début du XVII[e] siècle c'est encore par un *x* que Cervantes rend le *sc* chuintant italien : « ¿ que pexe pillamo ? » = che pesce pigliamo ? ». (*Quijote*, II, cap. XXV).

¶ Très instructifs sont les nombreux mots que le basque a empruntés au castillan. Dans ceux qui ont une certaine ancienneté l'*x* castillan est rendu par la chuintante sourde : par exemple, du thème verbal de l'esp. *quexarse* (aujourd'hui *quejarse*), le basque a tiré le verbe *kes̃atu* ou *khes̃atu*. Or, la conservation de l'explosive initiale sous la forme sourde nous montre que l'emprunt ne remonte pas à une extrême antiquité. La même observation pourrait s'appliquer aux formes *peres̃il, pheresil, peresil̃*, de l'esp. *perexil* (aujourd'hui *perejil*). Quant à l'esp. *faxa* (aujourd'hui *faja*), il est représenté en basque par une forme *pas̃a* (1). — De même, pendant les derniers siècles du moyen âge, les Basques d'Espagne, en transcrivant en espagnol les noms de famille de leur pays, ont toujours rendu par *x* la chuintante sourde de leur langue. Sans doute, cet usage s'est conservé, par tradition, même après que l'*x* castillan

(1) Parfois ce n'est pas à la chuintante pure *s̃*, mais à une *s* basque (son intermédiaire entre une chuintante pure et une sifflante pure) que l'*x* castillan correspond ; on le trouve même rendu par la sifflante pure *z*, dont le son est identique à celui du ç français : ex. : basque *karkaza* = esp. *carcaxada*. Les exceptions de cette sorte n'ont rien d'étonnant, les permutations entre *s̃*, *s* et *z* étant courantes en basque. A propos du mot *carcax* (aujourd'hui *carcaj*) = « carquois », = lat. *carchesium*, il faut noter que l'on trouve en biscayen archaïque une forme *karkaiz*, intermédiaire entre le type **carqueis*, dont le français *carquois* paraît issu directement, et le type castillan.

fut devenu aspiré, comme le montre, par exemple, la forme *Urquixo* (aujourd'hui *Urquijo*), qui représente le basque *Urkišo*, diminutif de *Urki*. Mais pour qu'une semblable tradition ait pu prendre naissance, il a bien fallu qu'à l'origine elle reposât sur une similitude réelle.

Il est de même arrivé que le groupe basque *t* + *chuintante sourde* ait été rendu en graphie castillane par *x*, avec chute de l'élément dental, comme c'est le cas dans le nom fameux de *Xavier*, qui représente un type basque *Tšaberri*; (voir à ce sujet un savant article de Mr Menéndez Pidal, *Sobre las vocales ibéricas e y o en los nombres toponímicos*, Rev. de Filol. esp., juillet-septembre 1918, page 227).

Mais si, dans les noms de famille et les noms de lieu, les Basques ont continué, par tradition, de transcrire par *x* (et aujourd'hui par *j*) leur chuintante sourde, ils ont cessé, en revanche, de rendre par cette dernière l'*x* castillan dans les mots qu'ils ont empruntés depuis le moment où il eut pris définitivement le son du *j* actuel. Ceux qui sont originaires d'une région dont le dialecte propre connaît et pratique lui-même ce son aspiré l'ont dès lors adopté tel quel; quant aux autres Basques, tant en Espagne qu'en France, ce n'est pas par la chuintante sourde qu'ils l'ont rendu, mais bien par un *k*, preuve évidente de ce que désormais ils voyaient moins de différence entre cette vélaire sourde et l'aspirée castillane qu'entre cette aspirée et leur chuintante. Ce n'est donc pas par un type *šikara* ou *šikera* comme ils l'eussent fait un ou deux siècles plus tôt, mais bien par *kikera* qu'ils ont reproduit l'esp. *jícara*, emprunt qui ne peut être extrêmement ancien, puisque le mot espagnol lui-même est forcément postérieur à la colonisation du Mexique et à la diffusion en Espagne de l'usage du chocolat. De même, les prénoms *José*, *Genoveva*, *Justo*, *Josefa* sont couramment rendus aujourd'hui par des types *Kosé*, *Kenoveva*, *Kusto*, *Kosefa* dans les régions où le basque ne possède point le son aspiré du *j* castillan actuel.

¶ Les transcriptions de français en espagnol ou d'es-

pagnol en français donnent lieu à des remarques toutes semblables.

Le *ch* français, avant de se réduire à un son simple de chuintante sourde, valeur qu'il a depuis très longtemps déjà, a été primitivement un son composé, analogue au *ch* castillan actuel. Dans les emprunts très anciens, il a donc été transcrit tel quel en castillan, par exemple dans le mot *chantre*.

Plus tard, lorsque l'élément explosif initial eut disparu du *ch* français, c'est par un *x* que la chuintante française a été rendue en espagnol, d'où les transcriptions telles que X*atillon* (1) pour *Châtillon*, que nous trouvons jusque dans Quevedo ; (voir Cuervo, *Disq*..., p. p. 53-54) ; cf. *xefe*, du fr. *chef*.

Mais du jour ou l'*x* fut définitivement devenu un son purement aspiré on ne pouvait continuer à l'employer longtemps encore pour rendre le *ch* français : les deux sons étaient trop distants l'un de l'autre. Dès lors on a hésité entre deux graphies : d'une part, on est revenu à la transcription primitive par *ch* qui, si elle a maintenant l'inconvénient de comporter dans le phonème espagnol un élément explosif initial qui manque dans le son français, présente du moins un élément chuintant fort voisin de l'articulation française ; et, d'autre part, on s'est servi également de la lettre *s* qui, si elle ne

(1) Mr Cotarelo, se refusant à admettre que l'*x* castillan ait jamais eu un son chuintant, en est réduit à imaginer (*Fonología*.., p. 140) que dans les transcriptions de cette sorte les Castillans ne donnaient pas à leur *x* sa valeur normale, mais lui attribuaient alors, conventionnellement, une valeur empruntée aux systèmes graphiques des langues hispaniques autres que le castillan, telles que le catalan et le galicien ; supposition compliquée et bien invraisemblable, car, en ce cas, ceux qui recouraient à cette graphie n'auraient pas manqué d'avertir qu'il convenait de prononcer l'*x* non comme en castillan, mais comme dans l'une des langues auxquelles fait allusion Mr Cotarelo. — On peut admettre sans doute que, même après que l'*x* fut devenu purement aspiré, il a pu encore, par tradition, être employé pendant quelque temps, ainsi que le *j*, à la transcription du *ch* français (ex. : *Cartujo* = fr. *Cartouche*, Torrès Villarroel, éd. F. de Onís, Madrid, 1912, p. 54) ; mais les survivances de ce genre ne peuvent être de longue durée ; et en tout cas, pour que cette tradition ait pu exister, il avait bien fallu qu'à l'origine elle répondît à quelque chose de réel.

représente pas exactement le son qu'il s'agit de rendre, offre cependant avec lui une analogie d'autant plus forte que le timbre de l'*s* espagnole est, comme nous l'avons vu, légèrement chuintant. Ainsi s'expliquent, d'une part, des formes comme *chal*, *chambelán*, et, d'autre part, des formes comme *clisé*, du français *cliché*, et *sofer*, prononciation populaire de *chauffeur*.

Inversement, c'est un fait bien connu que jusqu'au début du XVIIe siècle les Français transcrivaient par *ch* l'*x* castillan. La graphie *Quichotte* pour l'équivalent de *Quixote* en est l'exemple le plus fameux. La famille juive *de Xalon*, expulsée d'Espagne et établie à Rouen, y était appelée *de Chalon*. De même, Corneille a transcrit sous la forme *Chimène* le prénom espagnol *Ximena* (1).

Depuis que l'*x* (ou son représentant actuel le *j*) est devenu aspiré, les Français sont très embarrassés pour le rendre, mais jamais il ne leur viendrait à l'esprit d'en représenter le son par un *ch* : témoin le mot *Xerez*, que l'on écrit en français *Xérès* et que l'on prononce *kérès*. De tous les sons de la langue française, le *k* est en effet, avec l'*r*, celui qui paraît se rapprocher le plus du son actuel du *j* castillan ; et c'est un *k* ou une *r*, suivant leurs tendances individuelles, que font entendre les Français qui ne savent pas articuler convenablement le *j* castillan, lorsqu'ils essayent de prononcer cette lettre, l'*r* dominant alors chez ceux qui grasseyent, et le *k* chez ceux qui ne grasseyent pas.

¶ L'ancienne valeur chuintante de l'*x* castillan paraît ressortir également de certaines comparaisons indiquées par les auteurs.

Ignorant quel est au juste le cri de la chouette, nous n'insisterons pas sur l'indication, extraite par Mr Cota-

---

(1) Cf. le nom de *Chimènes*, que porte une famille israëlite de Bayonne, et qui est une transcription d'un type *Ximenez*, comme le nom de famille *Rodrigues* est une transcription d'un type *Rodriguez*. Ce dernier exemple ne serait cependant pas absolument sûr, car les Chimènes de Bayonne pourraient être venus de Portugal aussi bien que d'Espagne. — Aujourd'hui le *j* espagnol est rendu par un son de *k* dans l'expression *al oko* = *al ojo*, plaisamment employée à Bayonne dans le sens du français familier *à l'œil*.

relo (*Fonología...* page 127) d'un manuscrit anonyme, sans doute rédigé entre 1536 et 1550, et en vertu de laquelle l'*x* castillan ressemblerait au cri de cet oiseau. Mr Cotarelo croit, sans être bien affirmatif, que ce cri est une aspiration assez semblable au son actuel du *j*. Mr Reyna répond au contraire qu'il ressemble au son du *ch* français ou du *sh* anglais.

Vicente Espinel, dans le Descanso XV des *Aventuras de Marcos de Obregón* (1618) dit, en parlant des sifflements d'un serpent irrité : « no eran formados ni agudos, sino baxos y continuados, casi al modo que pronunciamos acá las *x x* ». Mr Reyna (art. cité plus haut) observe que cette description correspond à un son chuintant plutôt qu'à un son aspiré. Mr Cotarelo répond qu'Espinel avait en vue ici le son de *x* équivalent à *cs* latin ; mais une pareille opinion ne peut évidemment se soutenir : Espinel dit que les sifflements formaient des sons continus (*baxos y continuados*), ce qui ne peut être le cas d'une articulation double, et dont, qui plus est, le premier élément est explosif. Et puis, si Espinel avait voulu faire allusion à un son de *cs*, comment concevoir qu'il ait pu employer les mots : « como pronunciamos acá » ? Quelle que soit la valeur qu'on leur attribue, ils font évidemment allusion à l'une des manières d'articuler l'*x* proprement espagnol, qui était d'ailleurs infiniment plus usuel et plus fréquent que l'*x* latinisant équivalent à *cs* ; pour désigner celui-ci, il eût sans doute employé une formule de ce genre « casi al modo que los latinos pronuncian las *x* ».

¶ Nous aborderons maintenant la discussion des témoignages directs des grammairiens anciens.

¶ Les indications données dans l' « *Arte de trovar* » de Villena, en l'état défectueux où elles nous sont parvenues, sont souvent difficiles à entendre ; toutefois, dans les passages qu'en cite Mr Cotarelo lui-même (*Fonolo gía...*, pp. 123-125), on ne saurait rien découvrir qui puisse faire croire à une prononciation aspirée de l'*x* en castillan.

¶ Nebrija, dans sa Grammaire de 1492, après avoir

fait mention de la prononciation latine de l'*x*, parle aussi de son articulation proprement castillane, sans chercher cependant à en faire une description véritable : « La .x. ia diximos q[ue] ſon tiene en el latin : & q[ue] no es otra coſa ſino breviatura de .cs. nosotros damos le tal pronu[n]ciacion cual ſuena enlas primeras letras deſtas diciones xenabe.xabon. o enlas ultimas de a[qu]eſtas relox. balax. mucho contra ſu naturaleza. por que eſta pronu[n]ciacion como diximos es propria dela lengua araviga : de donde parece que vino a nueſtro lenguaje » (livre I, chap. V).

De ce passage, Mr Cotarelo prétend tirer cette conclusion, que l'*x* castillan avait déjà en 1492 le son aspiré : « Nebrija residió largo tiempo en Italia. De seguro conocía el idioma francés : ¿ es creible que si aquel sonido tuviese identidad con la *sc* o *ge, gi* italianas o con la *j* o *ch* francesas no lo hubiese dicho ? ¿ No está viéndose claramente aquí que se trata de una voz extraordinaria, única en la Europa del mediodía ? » (*Fonol*..., page 125). — Jusqu'à preuve du contraire, il ne nous paraît nullement certain que Nebrija sût le français : si la connaissance de cette langue était encore fort répandue chez les Espagnols lettrés au début du XVe siècle, il n'en était plus de même quatre-vingts ou cent ans plus tard (1). D'ailleurs, pour expliquer le fait que Nebrija ne songe pas à faire un rapprochement avec la prononciation de sons analogues de l'italien ou du français, il n'est pas du tout nécessaire d'admettre, comme le suppose Mr Cotarelo, que le son de l'*x* n'avait d'équivalent, même approché, nulle part ailleurs dans l'Europe méridionale : l'allusion de Nebrija à la langue arabe est bien facile à expliquer, si l'on considère la façon dont on comprenait, du temps de l'auteur, les phénomènes phonétiques : on avait clairement conscience

---

(1) Pour Valdés, en tout cas, qui exerçait son activité littéraire une quarantaine d'années seulement après Nebrija, on peut affirmer qu'il ignorait le français, comme le prouve le fait qu'il cherchait à donner une étymologie grecque au mot *chimenea*, alors que s'il eût su le français, il eût forcément songé au mot *cheminée*, dont la parenté avec *chemin* lui aurait apparu sans difficulté et l'aurait mis immédiatement sur la voie de l'étymologie véritable.

que certains sons, au cours de l'existence d'une langue, peuvent devenir muets et disparaître, car une comparaison même rapide et superficielle d'une langue néo-latine telle que le castillan avec le latin suffisait à en fournir des exemples ; on concevait de même sans difficulté qu'un son déjà existant par ailleurs dans une langue pût se substituer à un autre, comme par exemple le *d* au *t* dans le castillan *vida*, du lat. *vita*. Mais on n'avait pas encore une notion bien claire de la façon dont un phonème donné peut, par une évolution lente et insensible, aboutir parfois à un son extrêmement différent du phonème primitif, avec lequel il semble désormais, à première vue, n'avoir jamais eu rien de commun. Or Nebrija, jugeant les choses d'après les idées de son temps (ce qui ne l'empêche pas d'avoir été un grammairien très intelligent et fort avisé), se trouve en présence de ce fait, qui lui paraît bien difficile à expliquer, que l'*x* a pris en castillan une valeur complètement différente de son articulation latine. D'autre part, il sait, comme tous les Espagnols, que les Morisques font un usage extrême d'un son tout semblable à celui de l'*x* castillan (le son chuintant du *xin* arabe), au point de le substituer partout à *s* lorsqu'ils parlent castillan. Il ne peut s'empêcher d'établir un rapprochement entre les deux faits et de conclure que les Espagnols ont emprunté aux Arabes le son qu'ils donnent à l'*x* castillan. Cette hypothèse de Nebrija paraîtra si satisfaisante à ses contemporains et à ses successeurs que pendant plus d'un siècle ils la répèteront à l'envi.

On voit comment cet auteur, étant donné le point de vue auquel il se plaçait, devait être amené à instituer un rapprochement avec l'arabe, et n'avait nul besoin d'en faire un avec l'italien ou le français.

Ces déclarations des anciens grammairiens espagnols, qui voient dans l'*x* castillan un son arabe, semblent avoir exercé parfois sur les lecteurs modernes une sorte de fascination ; il s'est établi dans leur esprit, plus ou moins consciemment, le syllogisme suivant :

Nebrija et les anciens grammairiens du XVI[e] siècle disent que l'*x* castillan est un son arabe.

Or, le seul son arabe qu'ils puissent avoir eu en vue ne saurait être que le خ, qui se prononce à peu près comme le *j* castillan actuel.

Donc, l'*x* castillan se prononçait déjà, à la fin du XVe siècle et au XVIe, comme le *j* castillan actuel.

Il est facile de saisir le défaut de ce raisonnement : la mineure du syllogisme est erronée ; il n'est pas vrai que le son arabe visé par les grammairiens fût l'aspirée خ : c'était au contraire le *xin* (1).

¶ Valdés, s'il nous donne, comme nous le verrons plus loin, une équivalence italienne pour le *j* castillan, ne nous a laissé, pour l'*x*, que des indications indirectes ; mais parmi celles-ci, il en est qui vont à l'encontre des affirmations de ceux qui prétendent que dès la première moitié du XVIe siècle cette lettre avait, en castillan, le son aspiré du *j* actuel : dans un passage déjà cité plus haut, pp. 384-385, il remarque en effet que la langue castillane ne pratique pas ces articulations fortement aspirées qui sont propres à la langue arabe : « en los vocablos aravigos no sta bien al castellano aquel pronunciar con la garganta que los moros hazen ».

¶ Une indication fournie par Vergara dans ses *De Græcæ linguæ Grammatica libri quinque*, Paris, 1545, pourrait induire en erreur à première vue : à propos du χ grec, il s'exprime ainsi : Hispani vero ea voce proferimus, qua illas a punicis acceptas, xe, xi vt in xelidon, xiros ». Il faut bien se garder de voir ici une preuve que les Espagnols prononçaient alors leur *x* comme les Grecs modernes prononcent le χ ; (voir page 396).

---

(1) Pour justifier l'hypothèse d'après laquelle le son actuel de la *jota* serait d'origine arabe, on a parfois invoqué ce fait que le castillan serait la seule langue romane possédant ce son, à part l'exception constituée par le *c* intervocalique florentin : cette manière de voir semble être encore celle du Père Muíños dans l'article mentionné plus haut (Rev. agust., t. VII, n° III). En réalité, de nombreux dialectes français, notamment ceux des régions charentaises, présentent des sons analogues à celui de la *jota* actuelle comme aboutissements d'anciens *j* et *ch* chuintants ; or on ne saurait songer ici à une influence arabe ; l'évolution qui a rendu aspirées d'anciennes chuintantes espagnoles n'est donc pas un fait unique dans la phonétique romane.

L'auteur veut seulement dire que les Espagnols de son temps, en lisant le grec, prononçaient le χ comme l'*x* castillan, dont le son, suppose Vergara, est d'origine africaine (1). Le fait que les Espagnols prononçaient le χ grec par le son chuintant de l'*x* castillan sera confirmé, comme nous le verrons plus loin, par d'autres témoignages espagnols (2).

¶ Alfonso de Ulloa (*Introdutione che mostra il Signor Alfonso de Uglioa à proferir la lingua castigliana*, Venise, 1553) témoigne de l'usage de rendre *x* initial par *sc*(*i*) dans la transcription en italien des noms propres espagnols : « Communmente ne i nomi proprij, doue è posta [questa lettera *x*] per capo, & prima in Castigliano, vsano queste tre, *sci* : come in *Xatiua*, *Sciatiua*, *Xuarez*, *Sciuarez*, *Ximenez*, *Scimenez* » (3).

Sur l'exactitude seulement approchée de la transcription italienne *sc*(*i*), voir p. 418.

¶ L'ouvrage peu connu de Gabriel Meurier (*Conjugaisons, règles et instructions moult propres et nécessairement requises pour ceux qui désirent apprendre françois, italien, espagnol et flamen*, Anvers 1558) est particulièrement précis en ce qui concerne l'*x* castillan : « X cette lettre eſt dite du vulgaire Eſpagnol equis, la-quelle de ſa nature a telle propriété en Espagne que seulement lui ájognant un o : fait arrêter & demeurer les ânes. Et en ce pays comme auſſy en France fait enuoler les poulles, coqs et chappons.

	a		cha, che, chi, cho, chu, Franc.
	e		
Espag. X	i	sonne comme	ſha, ſhe, ſhi, ſho, ſhu, Angl.
	o		
	u		ſcia, ſcie, ſci, ſcio, ſciu, Ital. ».

(1) Nebrija disait « *arabe* », Vergara dit « *punique* » : « a punicis acceptas », mais la comparaison avec d'autres textes de l'époque, notamment avec le passage de Resende auquel il a été fait allusion plus haut, montre que dans le latin du temps les termes *pœni* et *punici* s'appliquaient aux Mores.

(2) Voir Cuervo, *Disquisiciones*..., page 53.

(3) Cuervo, *ibid.*

L'exactitude au moins très approchée des équivalents donnés par Meurier pour l'*x* espagnol est confirmée par l'allusion aux « poulles, coqs et chappons » que le son d'*x* sert à faire envoler, ce qui ne peut convenir qu'à une articulation chuintante, et non au son aspiré du *j* actuel.

D'autre part, l'ancienne interjection *xo* servant à faire arrêter les bêtes de somme s'est conservée telle quelle, c'est-à-dire avec le son chuintant, dans le pays basque, tant français qu'espagnol, où on l'emploie à chaque instant, souvent même avec une valeur figurée. Le castillan au contraire, lorsque l'ancienne forme *xo* fut devenue impropre à remplir son office par suite du changement de l'*x* en aspirée, a été obligé de lui préférer la variante *so*, dont la sifflante initiale se rapproche plus de l'ancienne chuintante que ne saurait le faire l'aspirée actuelle *j* (1).

¶ La *Gramática de la lengua vulgar de España* (1559) assimile elle aussi l'*x* castillan au *sc(i)* italien et au *ch* français : « En esta Vulgar de España es [la x] letra tomada de los Aravigos, i suena como... en Italiano el

---

(1) La doctrine de la PARFAICTE METHODE..., Paris, 1596, est évidemment inspirée en partie de quelques passages de l'opuscule de Meurier, bien qu'elle y ajoute des rapprochements inégalement justes, mais curieux, avec l'histoire de l'*x* dans d'autres langues : « X ſe prononce non simplement comme le nostre, mais vaut autant que ces trois lettres *sci*, ainsi que le prononcent les Italiens, mais encores avec dauantage d'haleine, comme escrive[n]t les Espagnols disans *oxala* : ainsi les Aeoliens en leur dialecte changeoient ξ en σκ σκένος pour ξένος ainsi *exemplo, xabon*, ſe prononce comme, *eſcemplo, ſciabo*[*n*] : Mesmes que quelques fois ils changent les *ſ*. en *x*. comme la riuiere de *Sucro*, ainsi appelee des Latins, s'appelle maintenant *xuccar* : Telle prononciation conuient fort bien au *ſchin* des Hebrieux, qui est le vrai ξ des Grecs, et ne ſcay si d'iceux plutost que des Espagnols, les Siciliens ont la mesme prononciation de ceste lettre *xarra calataxibeta*, comme *ſciarra calatascibeta*, comme s'il y avait un *ſc*, c'est pourquoy quelqu'vn à dit fort à propos.

x. quidquid c. & s. paſsim exsibilat.

Or les Espagnols se seruent de ceste lettre à un usage tout autre que nous, car ioignt avec un o, il sert pour faire arrester les Asnes & bestes de somme, co[m]me le hoüay de nos Chartiers, & nous nous en vſons pour chasser les poulles : ils se seruent aussi de ce mot *exe*, & pour chasser les chiens ».

scia, sce, sci, scio, sciu; como *sciagurato, scelerato, sciocco, sciuto*, desta mesma manera dezimos nosotros (1) *xabon, axedrez, coxo, xuxa*, y todos los demas... Suena [la x] como en Francia la *ch*, como quando dizen *cheualier, chiche, charbonnier* » (2).

¶ Christoval de las Casas (*Vocabulario de las dos lenguas toscana y sevillana*, Séville, 1570) reproduit encore la même doctrine : La . *x* . con qualquier vocal, vale como en Toscano, *sc*, con . e . i . como, *Caxa, Enxuto*, suenan como alla, *Fascia, Asciuto* » (3).

Mr Cotarelo dénie toute valeur réelle aux assertions de la *Gramática de la lengua vulgar de España* et de Christoval de las Casas, ainsi qu'aux transcriptions notées par Ulloa : « uno y otro no tenían otra manera de dar una idea aproximada de sonidos que no se conocían en Francia ni en Italia ». (*Fonol...*, page 138). Mais, encore une fois, si l'*x* eût eu le son du *j* castillan actuel, ce n'est pas à une comparaison avec le *sc*(*i*) italien ou le *ch* français (si différents d'une aspiration) que les grammairiens auraient eu l'idée de recourir, mais à l'*h* ou même au *c*, comme c'est le cas dans les grammaires depuis le moment où l'*x* fut définitivement devenu aspiré, c'est-à-dire depuis la seconde moitié du XVIIe siècle (4).

---

(1) Mr Cotarelo croit pouvoir inférer de certaines défectuosités de style de la *Gramática de la lengua vulgar de España* que le rédacteur de cet ouvrage était un étranger, et cette induction est l'un des motifs sur lesquels il se fonde pour l'accuser d'avoir mal connu la prononciation castillane et refuser toute autorité à ses assertions : les mots « dezimos nosotros » ne sont pas en faveur de cette supposition de Mr Cotarelo.

(2) Cuervo, *Disquisiciones...*, page 53.

(3) Cuervo, *ibid.*

(4) Mr Reyna, dans l'article cité plus haut, dit à ce sujet : « A nadie podía ocurrírsele para definir y explicar la naturaleza de ese sonido, si hubiera sido el gutural que representamos ahora por la *jota*, valerse de los circunloquios y de los ejemplos que emplean los autores citados. Con haber dicho que la *equis*. la *jota* y la *ge* ante *e é i* sonaban como la *hache*, ó con alguna más fuerza, habrían aclarado más lo que se proponían que hablando de posiciones de la lengua, órgano que para nada interviene en la emisión del sonido gutural á que me refiero... Si á nadie, en el siglo XVI, podía pasársele por las mientes representar ese sonido gutural de

¶ Déjà cependant, vers 1570, une légère modification (1) s'était produite dans l'articulation de l'*x*. Sans doute, beaucoup d'Espagnols, surtout dans les générations âgées, pouvaient encore prononcer l'*x* comme une chuintante absolument pure, identique au *ch* français, si du moins, comme nous l'avons supposé plus haut, l'*x* espagnol a gardé cette valeur jusqu'à l'époque dont nous parlons. Et il est même probable que c'est à une conservation, chez certains individus, de l'ancienne articulation primitive que Christoval de las Casas, dans un passage que nous citerons plus loin, fait allusion, non pas, il est vrai, en ce qui concerne l'*x* lui-même, mais en ce qui a trait à son corrélatif sonore le *j*. — Mais dès cette date la prononciation la plus répandue était légèrement différente : ce devait être, croyons-nous, un son analogue au *ch* de l'allemand *ich*, ou au χ des Grecs modernes tel qu'il est articulé devant les lettres *e* ou *i*. Ainsi que nous l'avons déjà laissé entendre sommairement plus haut, et comme nous le montrerons plus loin, si l'on accepte cette hypothèse, tous les témoignages, en apparence contradictoires, de la seconde moitié du XVIe siècle et du début du XVIIe deviennent extrêmement faciles à concilier. N'oublions pas, d'ailleurs, que le son auquel nous venons de faire allusion est l'intermédiaire naturel entre une chuintante pure et le son du *j* aspiré actuel : comme nous l'avons vu plus haut, l'impression générale qu'il produit est bien encore celle d'un son chuintant ; et d'autre part, il n'est pas besoin de démontrer sa parenté avec le son aspiré du *j* actuel : les deux sons ont entre eux une telle affinité qu'il n'est pas

---

la *hache* por la *jota* ni por la *equis*, era por ser muy distintos los sonidos de estas dos últimas letras del gutural de la *hache*. A no tener, como tenían, la *hache* para expresarlo, antes que á ninguna de las dos dichas letras habrian apelado á la *k* ó á la *c* dura, cuyo sonido tiene parentesco mucho más próximo con el gutural que representamos hoy por la *jota* que cuantos puedan formarse con el paladar y con la lengua ».

(1) Cette modification pouvait remonter à une trentaine d'années déjà, comme nous aurons occasion de le faire remarquer, même paragraphe, V, à propos d'une assertion d'Ulloa concernant le *j*.

rare, dans l'histoire des langues, de voir un même phonème primitif comme le *ch* allemand ou le χ grec aboutir dans certaines positions à l'une des deux articulations, et dans d'autres positions à la seconde ; (voir page 396).

L'évolution de la prononciation de l'*x* entre 1550 et 1650 pourra donc se résumer ainsi : le point de formation du son reculant graduellement, l'ancienne chuintante est devenue d'abord une demi-chuintante analogue au *ch* allemand de *ich*, puis l'aspirée actuelle.

Entre 1570 et 1590, l'articulation la plus courante n'avait pas encore dépassé le stade mi-chuintant. Il en résulte que ceux qui se contentaient d'indiquer la prononciation d'une façon approximative (ce qui est encore le cas le plus fréquent, même de nos jours, dans les grammaires destinées aux étrangers), pouvaient continuer de répéter, sans que cela constituât une grosse inexactitude, que l'*x* se prononçait comme le *ch* français, le *sc(i)* italien ou le *sh* anglais : après tout, il donnait, comme ces divers phonèmes, l'impression d'un son chuintant. De même, les transcriptions traditionnelles consistant à rendre l'*x* par les chuintantes étrangères, ou, inversement, celles-ci par *x*, si elles n'étaient pas d'une perfection absolue, restaient du moins, dans la pratique, suffisamment approchées.

Seuls, ceux qui se piquaient d'une exactitude rigoureuse constataient une différence entre l'*x* castillan et les phonèmes chuintants des langues étrangères, et ainsi doivent s'expliquer certains détails des assertions de Velasco (*Orthographia y Pronunciacion castellanas*) que nous allons reproduire : « La *x* (como al principio de este tractado se apuntó) se nombraría mejor *exis ;* porque no tiene el nombre que le dan, conforme a la voz que suena ; que ella se nombra *equis* y la voz castellana es como la de la *g ;* pero más denso y metido a la garganta (como allí queda dicho) es de las consonantes semivocales (1) y fórmase con el medio de la lengua arrimada a lo interior del paladar, no del todo apegada sino aca-

(1) Les anciens grammairiens espagnols semblent désigner par ce terme les continues.

nalada, de manera que quede passo para el aliento y espíritu que la forma ». Plus loin, il ajoute : « aunque la voz antigua de esta letra parece haber sido la mesma que la de la X (chi) griega, muy metida a la garganta, como los moros la pronuncian, la pronunciación castellana naturalmente aborrece este sonido, por ser muy lleno y afectado. Y assí ha venido adelgazando el de la *x* y llegándose al medio de la boca, donde se forma el de la *g*, de manera que se ha confundido ya el uno con el otro. En tanto que en muchas palabras apenas percibe la oreja la diferencia que ay entre ellas, como *trabajo* y *abaxo*, aunque en otras todavía se reconoce el de la *x*, más lleno y engrossado, como entre *xaraue* y *jaspe* » (1). Dans la description que Velasco essaie de donner du procédé d'articulation de l'*x*, certains détails sont évidemment suspects : les mots : « más metido a la garganta » semblent indiquer qu'il voit une différence entre l'*x* et le *g* = *j*, quant au point de formation du son : or, une différence de ce genre paraît bien invraisemblable, quelle qu'ait pu être la valeur de l'*x* : en effet, tant qu'il y a eu une différence entre l'*x* et le *j* (en position intervocalique du moins), elle a dû consister uniquement en ce que le premier était complètement sourd, tandis que le second était plus ou moins sonore ; par conséquent, la différence d'articulation devait porter seulement sur la résonnance de la glotte, et non sur le point de formation de l'articulation. Quoi qu'il en soit, des déclarations de Velasco, on peut retenir ce qui suit :

1° Dans un passage que nous citerons plus loin, il dit que le *g* = *j* était fort difficile à articuler pour les étrangers, lesquels, dans leurs langues, n'avaient pas son équivalent. On doit en inférer qu'il en était de même pour l'*x*, puisque celui-ci, d'après Velasco, se distinguait fort peu du *j*. Mais alors, l'*x* n'était plus une chuintante pure, semblable au *ch* français ou au *sh* anglais.

2° Pour Velasco, l'*x* ne correspondait plus exactement à un son arabe. Ici, il se présente une difficulté d'interprétation. Par les mots « la mesma que la X *(chi)* griega,

(1) Cotarelo, *Fonol. esp.*, pp. 130-131.

muy metida a la garganta, como los moros la pronuncian » fait-il allusion au son de chuintante pure du *xin* arabe, qui coïncidait primitivement avec l'*x* des Castillans, et aussi, par conséquent, comme nous l'avons vu, au son que les Espagnols eux-mêmes donnaient au χ grec ? Veut-il parler au contraire du son aspiré que les Grecs modernes donnent au χ devant *a*, *o* et *ou*, lequel est à peu près identique à la forte aspirée خ des Arabes ? Les mots « muy metida a la garganta » nous feraient pencher volontiers pour la seconde interprétation. Mais, quoi qu'il en soit, si l'on admet la première, il en résultera la confirmation de ce fait que, pour Velasco, l'*x* n'était plus une chuintante pure de type commun. Si au contraire on adoptait la seconde, il s'ensuivrait que Velasco, tout en supposant que le son aspiré moderne du χ devant *a*, *o*, *ou*, ou du خ arabe, a bien pu être le son primitif de l'*x* castillan (évolution inverse de celle qui a eu lieu en réalité), n'admet pas cependant que l'on donne à l'*x* cette valeur purement aspirée. En ce cas, le passage cité serait une preuve de plus que l'*x* castillan n'avait pas encore, dans la prononciation normale du moins, le son aspiré du *j* actuel (1).

¶ Si Velasco, comme nous venons de le voir, est un de ces analystes minutieux qui ne se contentent pas d'une ressemblance approximative entre les sons, Aldrete, au contraire, admet encore la correspondance entre le *ch* français et l'*x* castillan ; dans son livre *Del origen y principio de la lengua castellana* (Rome, 1606), dressant un tableau comparatif des alphabets grec et latin, il s'exprime ainsi : « Guardè el orden de las letras latinas, i dexè la H, i Q, porque no las tienen los Grie-

(1) La description que donne Antonio de Torquemada dans son *Tratado llamado Manual de Escriuientes*, rédigé avant 1574, de la manière de prononcer le *j* et l'*x*, peut parfaitement convenir, pour cette dernière lettre, à l'articulation mi-chuintante sourde que nous avons supposée, le *j* ayant alors pour Torquemada une valeur corrélative plus ou moins complètement sonore : ces deux lettres se prononcent en effet d'après lui « con lo último del paladar, cerca de la garganta, teniendo la boca abierta y saliendo la pronunciación entre la lengua y el paladar : la de la *j* sale blanda y amorosamente y la de la *x* con mayor fuerza ».

gos, y con la Ξ, que corresponde a nuestra X, puse la *chi*, que vale por c, h, que los Franceses dellas suenan, X, i escriuen Chantre, Cheualier, &c. i pronuncian xantre xeualier, lo qual hazen muchos con la letra griega dandole el sonido de x ». L'interprétation de ce passage, dans ce qu'il a d'essentiel, n'est pas très difficile, et, complétant sur quelques détails les judicieuses observations de Cuervo (*Disq*..., page 53), nous l'expliquerons ainsi : Aldrete est d'avis que deux lettres de l'alphabet grec peuvent être considérées comme correspondant, à des titres différents, à l'*x* latin : ce sont le Ξ qui, pour le son, correspondait à l'*x* latin, et le *chi*, dont la forme répond à celle de l'*x* latin et qui présente avec lui d'autres analogies encore, puisque les Français, en lisant le grec, le prononcent comme l'*x* castillan, c'est-à-dire comme le *ch* français (1). (L'auteur semble même donner à entendre, si du moins nous comprenons bien le mot *muchos*, que les Français n'étaient pas seuls à pratiquer cette manière de prononcer le *chi* grec, car beaucoup d'Espagnols lui donnaient le son chuintant de l'*x* castillan, assertion dont nous avons la confirmation par ailleurs, comme le note Cuervo).

Le même Aldrete, dans ses *Varias antigüedades de España, Africa y otras provincias*, Anvers, 1614, maintient encore l'analogie du *sc(i)* italien avec l'*x* castillan : « Conforme pronuncia el Romano i Toscano, *sc* es lo mismo que X, y dize *xindo*, i *axendo* » (2). (Cuervo, *Disq*..., page 53).

(1) De ce passage, Mr Cotarelo (*Fonol*..., page 138) essaie de donner une explication qui puisse cadrer avec sa propre thèse, et d'après laquelle Aldrete n'aurait pas voulu, dans les graphies *xantre* et *xeualier*, donner à l'*x* la valeur qu'il avait en castillan. Mais alors, pourquoi aurait-il introduit dans son texte ces deux transcriptions ? Mr Cotarelo paraît d'ailleurs avoir senti lui-même combien son argumentation est difficile à soutenir, car il ajoute (page 140) que peut-être Aldrete a pu, exceptionnellement, pour représenter un son chuintant, faire un emprunt au système graphique de certaines autres langues d'Espagne comme le catalan et le galicien, et donner alors à l'*x* la valeur qu'il avait dans ces langues, supposition dont nous avons signalé plus haut l'invraisemblance.

(2) Ici encore Mr Cotarelo (*Fonol*..., page 139) prétend que dans les graphies *xindo* et *axendo* Aldrete n'a point entendu donner à

¶ La description que donne Oudin, dans sa Grammaire de 1610, des sons du *j* (ou *g* devant *e* et *i*) et de l'*x*, et que nous aurons occasion de citer (même paragraphe, VI, *assourdissement du j et sa confusion avec l'x*), paraît correspondre encore à un son chuintant, car, d'une part, l'auteur constate l'affinité de ces deux sons avec le *ch* français, et d'autre part, il note qu'ils s'articulent un peu plus « rudement ».

¶ Mais déjà nous voici arrivés au début du XVII[e] siècle, et, le point de formation de l'articulation reculant encore, le son mi-chuintant va devenir l'aspirée actuelle.

Seulement, il ne semble pas que l'achèvement de cette évolution se soit produit simultanément dans toutes les parties du domaine de la langue castillane : l'Andalousie paraît être arrivée la première au stade final ; dans le second quart du siècle, le reste de l'Espagne, et notamment Madrid, est parvenu également au terme de l'évolution, et il semble que vers 1660 quelques régions seulement retenaient encore une articulation moins purement aspirée.

Les textes sur lesquels on s'appuie pour inférer que l'Andalousie (dans sa prononciation populaire du moins) était passée la première de l'articulation mi-chuintante à l'articulation purement aspirée sont bien connus depuis les travaux de Cuervo.

---

l'*x* sa valeur castillane : « citando Aldrete la matanza de los de Galaad, por la confusión que hicieron (y con ella declararon quiénes eran) de las voces Sibboleth y Scibbolet, recuerda que los latinos no ignoraron estas diferencias de pronunciación y tuvieron las letras *sc*, como en *scindo* y *ascendo*, y que conforme entonces pronunciaban los italianos *sc* era *lo mismo* (no en el sonido y forma, pero sí en el fondo y valor etimológico) que la *x latina* y el decir *xindo, axendo* era igual que decir *scindo* y *ascendo*, « y desta manera en la Vulgata « suena *Scibboleth, Xibboleth* y el efraita decía Sibboleth que es, « conforme á esto, Zibboleth ». — Le texte d'Aldrete nous paraît aussi clair que les explications de M[r] Cotarelo sont embarrassées : il est bien invraisemblable que par ces mots « conforme *pronuncia* el romano y toscano *sc* es lo mismo que *x*, y dize *xindo* i *axendo* » Aldrete ait voulu faire allusion à une correspondance *étymologique* entre *sc* et *x*, et non à une ressemblance de prononciation ; or, comme ni en latin ni en italien l'*x* n'est prononcé chuintant par les Italiens eux-mêmes, il faut bien admettre que c'est avec son *x* à lui, c'est-à-dire l'*x* espagnol, qu'Aldrete établit une comparaison.

Dans un sonnet de 1616, le *bravo* sévillan *Escarramán*, type traditionnel du genre, dit *Hoan* pour *Joan*, *Hoanes* pour *Joanes*, *pelleho pour pellejo*, *husto* pour *justo*, etc.

Dans l' « entremés », de *La cárcel de Sevilla* (1617) on trouve également des formes telles que *baraha*, *barahe*, dans lesquelles l'*h* paraît destinée à représenter la prononciation aspirée qui déjà, dans le langage populaire sévillan, s'était substituée à l'ancienne articulation chuintante.

Juan de Robles, dans la première partie de son traité manuscrit (*El Culto sevillano*, dont les approbations sont de 1631) dit que l'*x* et par suite aussi le *j* et le *g* se prononcent « entrándose la lengua tan adentro, que casi se dobla hacia la garganta, y suena guturalmente », d'où est venu le barbarisme qui consiste à prononcer une *h* à la place de ces différentes lettres, défaut particulier aux nègres « *bozales* », et, ajoute-t-il, « a los que vilmente los imitan ».

Sur ce passage de Robles, on peut hésiter entre deux interprétations possibles :

1° Pour cet auteur, le son normal de l'*x* aurait été déjà le son aspiré du *j* actuel ; mais à cause de la ressemblance qui existe entre ce dernier et une *h* aspirée, certains les confondaient et prononçaient parfois simplement une *h* au lieu du véritable son de l'*x*. Dans cette hypothèse, ceux qui eussent ainsi prononcé auraient fait un peu comme les Andalous actuels, chez qui, comme nous l'avons vu, le *j* n'a pas la même articulation que chez les Castillans, et se rapproche plutôt d'une *h* aspirée proprement dite.

2° Pour Robles, le son normal de l'*x* n'aurait pas été encore exactement le son aspiré du *j* actuel, mais un intermédiaire entre celui-ci et l'articulation mi-chuintante des générations antérieures ; seulement, certains donnaient à l'*x* une valeur plus purement aspirée (celle du *j* actuel) que Robles, faute d'une transcription plus exacte, essaie de rendre par la lettre *h*.

Mr Cotarelo opte naturellement pour la première de ces deux interprétations, qui seule peut s'accorder avec sa thèse en vertu de laquelle l'*x* n'aurait jamais passé

par une articulation chuintante. Les indications suivantes du grammairien anglais Minsheu (*A Spanish Grammar*, Londres, 1623) pourraient cependant nous engager à donner la préférence à la seconde : après avoir constaté que les Espagnols prononcent l'*x* comme le *j* et écrivent souvent l'un pour l'autre, il ajoute que cette lettre se prononce comme *sh* anglais, mais qu'à Séville et aux environs on l'articule moins près des dents et plus vers la gorge, et il invente, pour donner une idée de ce son aux Anglais, la combinaison *csh* qui, si l'on va au fond des choses, n'apparaîtra pas aussi mal imaginée qu'elle le semble à première vue : il ne faut évidemment pas la prendre au pied de la lettre, et sans doute Minsheu a voulu exprimer cette idée juste que le son aspiré du *j* actuel participe de celui du *c* = *k*, tout en ayant quelque chose de commun avec les sons chuintants (1) : comme le *c*, il est en effet un son vélaire, et d'autre part, comme les sons chuintants, il comporte un souffle ou expiration : « X is pronounced like *j* consonant, and the Spaniard often writeth one for another, as *Xaraue*, *Jaraue*, and is pronounced as the english sh, as Faxa, Bruxo, Floxo : Fasha, Brusho, Flosho... In Sevilla and thereabout they pronounce it [*j*] not so much in the teeth, but more in the throat, as *cshardin*, *csharro*, *ozho*, *ozha*, *ovezha*, *avezha* » (2).

En somme, pour Minsheu, le son normal de l'*x* (et du *j*) a encore pour caractéristique générale d'être plus ou moins chuintant ; (il ne faut sans doute pas attribuer à l'identification avec le *sh* anglais une exactitude rigoureuse, et il convient d'y voir seulement une représentation approchée) ; mais dans la région de Séville, l'articulation était, ou à peu de chose près, celle du *j* actuel, et non pas simplement celle d'une *h* aspirée ordinaire pour laquelle Minsheu n'aurait pas eu besoin

(1) Nous avons déjà vu ailleurs Minsheu faire ainsi usage d'une graphie composée pour essayer de représenter un son intermédiaire, participant à la fois de ceux des deux éléments de la graphie ; (voir ci-dessus, page 285).

(2) Cuervo, *Disquisiciones...*, pages 58 et 60-61.

d'inventer la graphie spéciale *csh*, car il lui aurait suffi d'établir un rapprochement avec l'*h* aspirée anglaise.

Quevedo dans son *Buscón*, publié en 1626 mais qui, peut-être, était rédigé depuis un certain temps déjà, représente également par une *h* la manière dont les *bravos* de Séville prononçaient l'*x* ou le *j* : *Paheria, mohar, habali, harro*. Seulement, d'après lui, il leur arrivait de prononcer aussi, inversement, *j* (ou *g*) pour *h* : *gerida, mogino, gumo* (= *jumo*).

Ici encore, en ce qui concerne la graphie *h* pour *j* ou *x*, on peut hésiter entre les deux interprétations que nous avons indiquées à propos du passage cité plus haut de Juan de Robles. De même, on peut se demander si par la graphie inverse *g* (= *j*) pour *h* Quevedo a seulement voulu indiquer que les gens du peuple de Séville prononçaient souvent un *j* aspiré, identique au *j* castillan actuel, dans certains mots où il aurait fallu prononcer seulement une *h* aspirée ; ou bien si quelques-uns, allant plus loin, ne donnaient pas quelquefois à l'*h* même le son encore légèrement chuintant que beaucoup, à cette époque, continuaient de pratiquer normalement pour l'*x* : lorsqu'un phonème, dans son évolution, commence à se confondre avec une autre articulation voisine, il peut arriver, on le sait, qu'un troisième phonème se trouve impliqué dans les confusions et les interversions qui se produisent alors : en français, par exemple, lorsque dans la prononciation des régions franciennes l'*l* mouillée a commencé de se confondre avec l'*i* consonne, le groupe *l* + *i consonne* a été lui-même mis en cause ; peut-être convient-il d'expliquer ainsi les prononciations *cava-yer, esca-yer, particu-yer* (pour *cavalier, escalier, particulier*) qui ne sont pas rares dans les régions de l'extrême nord de la France, mais c'est certainement ainsi, en tout cas, qu'il faut expliquer la prononciation *mèlieur* pour *meilleur* que l'on constate chez quelques Parisiens : le processus est facile à concevoir : ne sachant plus articuler l'*l* mouillée, certains sujets l'ont confondue avec le groupe *l* + *i consonne*, et considérant comme incorrecte l'articulation par un simple *y* (*meyeur*), ils sont, en voulant l'éviter, tombés dans un excès contraire.

— On peut imaginer qu'à Séville un processus, non pas exactement semblable, mais offrant avec celui que nous venons de décrire l'analogie d'intéresser trois phonèmes dans une même confusion, a bien pu exister pour l'*x* (ou pour ses équivalents) et l'*h* : l'*x* ayant pris à Séville, au moins dans la prononciation populaire, le son du *j* actuel, il en résultait des confusions avec l'*h* aspirée, qui est en effet un son voisin et qui en Andalousie s'était conservée fidèlement jusqu'à cette date, alors qu'elle était devenue muette dans la prononciation castillane normale. Mais alors, certains ayant conscience, plus ou moins nettement, que la prononciation purement aspirée de l'*x* était une altération récente, et que l'articulation la plus académique était ce son moins intérieur et sans doute encore très légèrement chuintant que de très nombreuses personnes, surtout dans les classes cultivées et dans les générations d'un certain âge, devaient retenir encore, croyaient bien faire en imitant cette prononciation de l'*x* ; seulement, leur défaut d'instruction pouvait leur faire commettre parfois des erreurs, et prononcer, à l'occasion, un *x* encore légèrement chuintant là où il eût fallu une *h* aspirée. Telle est la seconde des interprétations possibles à l'égard des graphies *g* pour *h* que l'on rencontre dans ce passage de Quevedo. Pour notre part, nous préférons toutefois ici la première pour la raison suivante : il semble que dans d'autres pièces de Quevedo, notamment dans la *xácara* XIII, *Pendencia Mofquita*, le *j* (ou le *g*) serve simplement à marquer une aspiration, par exemple dans les formes *jablado, jable, Gijo*, car les personnages qui les emploient, bien qu'étant des *bravos*, ne paraissent pas être forcément des Andalous ; l'un d'entre eux au moins est de la Nouvelle-Castille ; en effet, si Quevedo ne nous dit pas d'où est originaire celui auquel il donne le nom d'Andresillo, il spécifie que l'autre, appelé Ganchoso, est de Ciempozuelos. Le *j* paraît donc être ici simplement, non le signe d'une confusion de sons propre à la région de Séville, mais plutôt d'une ancienne aspiration encore maintenue du temps de l'auteur (dans le langage populaire au moins), en Nouvelle-Castille. La forme *mogina*,

prise comme terme d'argot avec le sens de « querelle », et que l'on trouve employée par *Geromillo el mulato* dans cette même *xácara*, et par le *bravo* Lampuga dans la *xácara* IV, *Refpuefta de Lampuga à la Perala* paraît être également un de ces termes que l'on adopte dans la langue courante avec une prononciation populaire ou dialectale, dans un sens spécial et avec une acception particulière (un peu comme il est arrivé en espagnol moderne pour le mot *juerga*, variante andalouse de *huelga*) ; nous croyons donc qu'ici encore le *g* indique simplement une aspiration. Dans ce cas, Quevedo lui-même aurait déjà pratiqué pour l'*x* (et le *j*) la prononciation du *j* actuel, ou du moins une articulation qui en différait fort peu (1).

Cependant, il est fort possible que Quevedo, aux différentes époques de sa vie, n'ait pas toujours pratiqué exactement la même prononciation de l'*x* : chez beaucoup d'hommes de sa génération (il était né en 1580), l'articulation a pu se modifier insensiblement au cours de leur existence : aussi est-il possible que, sans qu'il s'en rendît compte lui-même, il ait pu, dans les vingt dernières années de sa carrière, donner à l'*x* et au *j*, ou au *g* devant *e* ou *i*, une valeur qu'il ne leur aurait pas donnée vingt ou trente ans plus tôt.

¶ Quoi qu'il en soit, il paraît acquis qu'entre 1610 et 1620 environ deux prononciations coexistaient pour l'*x* dans le domaine castillan : l'une encore légèrement chuintante qui permet seule de rendre compte des passages d'Aldrete et de Minsheu cités plus haut, et l'autre dans laquelle le point de formation était légèrement plus postérieur encore, de sorte que toute nuance chuintante avait disparu pour faire place à un caractère d'aspiration nettement marqué (son du *j* actuel).

---

(1) Cuervo (*Disq...*, page 68) note dans une comédie de Rojas, imprimée en 1640, des exemples analogues de *j* (ou *g*) employé pour représenter l'aspiration d'une *h* : *jago, jagase, gidalgos*. On trouvera d'autres exemples semblables dans l'article ci-dessus mentionné du Père Muíños, *¿ Cómo pronunciaba Cervantes el nombre de D. Quijote ?*, Rev. agust., t. VII, nº III, t. VIII, nº VI.

On s'est appuyé parfois, pour établir que le second de ces deux sons était normal dans la prononciation castillane dès 1614, sur le texte suivant du grammairien Doergangk *(Institutiones in linguam hispanicam*, Cologne) : « *G* ante *e i* effertur ut *j* longum, vel ut *x* ante vel inter vocales, vel ut *ch* apud Germanos, ut *muger, regir*, quasi *mucher, rechir*... *J* consonans effertur ut χ apud Graecos vel ut *ch* apud Germanos, ut *hijo, hija, Juan, Jesu* (*sic*) quasi ἵχο, ἵχα, χουάν, χέσου, (*sic*) graece, vel *hicho, hicha, Chuan, Chesu* germanice » (1).

En réalité, il manque à la théorie de Doergangk une précision essentielle : le *ch* allemand et le χ grec ont chacun deux prononciations différentes suivant les cas, ainsi que nous l'avons déjà noté page 396 : le *ch* après *a, o, u* et le χ devant *a, o, ou* ont à peu près le son du *j* castillan actuel, tandis que dans les autres positions ces deux signes graphiques représentent le son mi-chuintant décrit plus haut et intermédiaire entre le *ch* français et le *j* castillan moderne. Doergangk a omis de dire auquel des deux sons il fait allusion. Si l'on devait prendre ses dires au pied de la lettre, il faudrait inférer que l'*x* (et par suite le *j*) présentaient pour lui la même dualité de prononciation que le *ch* allemand et que le χ grec ; seulement, nous devrions croire en ce cas que c'était plutôt la voyelle suivante, comme en grec, et non, comme en allemand, la voyelle précédente, qui déterminait l'articulation. En d'autres termes, la prononciation normale aurait consisté vers 1614 (ou un peu avant) à donner à l'*x*, devant les voyelles *a, o, u*, l'articulation aspirée du *j* actuel, et à lui conserver encore, devant les voyelles *e* et *i*, le son mi-chuintant.

Il n'est pas impossible que pendant une certaine période, probablement assez courte, les choses se soient réellement présentées ainsi chez un grand nombre de sujets ; cela eût été fort naturel, en vertu de l'affinité qu'ont les voyelles les plus intérieures *a, o, u*, pour le son extrêmement intérieur qu'est l'aspiration actuelle,

---

(1) Cuervo, *Disq...*, page 59.

tandis que les voyelles moins intérieures *e* et *i* pouvaient retenir plus volontiers l'articulation, également moins intérieure, du son mi-chuintant.

Nous allons trouver chez le grammairien Gaspar Schopp, qui séjourna en Espagne vers 1614, le complément de précision qui manquait chez Doergangk. Il note que l'*x* castillan « veteriori pronunciandi ratione » s'articulait comme *ch* français ou comme *sc*(*i*) toscan (1) ; mais il déclare qu'il s'est introduit « ab annis non ita multis » une nouvelle prononciation semblable à celle que les Allemands donnent au *ch*, les Grecs au χ et les Toscans au *c* prévocalique ; (pour être tout à fait exact, il aurait dû dire au *c* intervocalique non redoublé) : « Strepitum voco, quem Germani per *Scha, Sche, Schi*, scribunt, Galli per *Cha, Che, Chi*, Hetrusci per *Scia, Sce, Scio*, Hispani per *Xa, Xe, Xi*, aut *Ge, Gi*, aut *Je, Ji*, etsi ab annis non ita multis morem hunc Hispanæ mulieres mutarunt, ita vt ista cum adspiratione efferant, vt χ, Græcum, vel *Ch* Germanicum, vel gutturale *Ca* Hetruscorum, quod ipsi *La gorga* vocant, cum *Duca* pronuntiant vt Germani *Ducha*, Hispanæ fæminæ *Duxa* vel *Duja*. Galli id efferre non possunt. — Hæc consonans duplex (*ch*) est χ, Græcorum, id est *C*, vel *K* cum spiritu, quam soli hodie Germani recte pronuntiant : proxime accedunt Hetrusci cum anserino seu gutturali suo Ca, Co, Qva, vt cum dicunt *Duca, Quaranta*, pro quibus Germanus scriberet *Ducha, Chuuaranta*, similiterque Hispani cum recentiore pronunciatione à fæminis introducta, dicunt *Muger, Baxo*, quod Germani est *Mucher, Bacho*. Galli enuntiare non possunt, et in

---

(1) « S, nota sibili est, sed exilis, non illius densi aut pinguis qui *Strepitus* rectius dicatur, quem Germani tribus literis exprimunt *scha, sche, schi*, Hetrusci vero sic *scia, scie, scio*, Galli hoc modo *cha, che, chi*, Hispani veteriore pronunciandi ratione per *xa, xe, xi*, aut per *i* oblongum, quod illi jota vocant *ja, je, ji*, aut per *g* sequentibus dumtaxat *e* aut *i, ge, gi*. Itaque *oxeare* (*sic*) (quod Hispanis est gallinas aliasque oues [*sic* pour *aues*] vocis strepitu abigere á voce *ox, ox*) Germani scribunt *oscheare*, Galli *ocheare*, Hetrusci *oscieare*. (*Institutiones grammaticæ latinæ*, 1629 ; cité par Cuervo, *Disq...*, page 58).

Gallia Cisalpina pauci ». (*Institutiones grammaticæ latinæ*, 1629, cité par Cuervo, *Disq*..., page 59).

L'allusion à cette particularité de prononciation de la région florentine, en vertu de laquelle le *c* (= *k*), lorsqu'il se trouve placé, normalement ou accidentellement, entre deux voyelles ou semi-voyelles, prend le son aspiré du *j* castillan actuel (pourvu toutefois qu'il ne soit pas soumis au redoublement), nous indique exactement quelle est, parmi les deux prononciations du *ch* allemand et du χ moderne, celle dont Schopp veut parler.

De ce passage, il ressort que l'on avait conscience en Espagne même que l'articulation purement aspirée était récente. Et il ne pouvait en être autrement, puisque, comme nous l'avons noté plus haut, de très nombreux Espagnols, surtout dans les générations âgées, devaient, au début du XVII[e] siècle, pratiquer encore une articulation légèrement chuintante. Bien entendu, M[r] Cotarelo, pour les besoins de sa thèse, est obligé de nier qu'il y ait eu, à cette époque, aucun changement dans la prononciation de l'*x* ; et pour refuser toute autorité aux dires de Schopp, il prend prétexte de ce que l'assertion d'après laquelle ce seraient les femmes qui auraient introduit la nouvelle prononciation est tout simplement, à son avis, un conte ridicule inventé par quelque farceur pour mystifier le bon grammairien.

C'est aller un peu vite en besogne et dépêcher trop rapidement un témoignage qui mérite d'être discuté. Sans doute, Cuervo a noté le premier qu'il serait absurde de prendre au pied de la lettre cette soi-disant intervention des femmes, et qu'il serait puéril de croire que celles-ci ont un beau jour, par leur seul exemple, fait substituer à la prononciation traditionnelle une articulation nouvelle qu'elles auraient été les premières à pratiquer. Certes, il semble que la prononciation des femmes puisse parfois, dans une langue donnée, différer très légèrement de celle des hommes par quelques nuances de détail : il n'est pas rare, notamment, que dans les régions franciennes où la distinction entre les voyelles brèves et les longues est bien observée, beaucoup

de femmes articulent les voyelles longues plus rapidement que ne le font les hommes, et même donnent à l'*a* long une prononciation moins pleine, moins vélaire que celle qui est normale en français correct : les tendances générales du caractère féminin suffisent à expliquer des nuances de cette sorte. Mais surtout, dans les périodes où pour certains phonèmes il coexiste deux articulations, il peut arriver que les femmes aient une tendance à préférer la plus nouvelle, pour les raisons suivantes : alors que le langage des hommes est peut-être plus sensible aux influences scolaires, toujours un peu traditionnalistes, celui des femmes est plus accessible aux influences de la mode : de même que dans le costume beaucoup de femmes adopteront sans difficulté les nouveautés les plus excentriques ou les plus antiesthétiques, uniquement parce qu'elles sont « la mode », de même, lorsque deux articulations sont en lutte, les femmes préfèreront souvent celle qui leur paraît être la plus « *distinguée* » ; ainsi, dans les régions de France où le grasseyement n'a encore pénétré qu'à l'état d'exception, il n'est pas rare de constater chez les femmes une tendance beaucoup plus marquée que chez les hommes à l'adopter, parce qu'elles se figurent que cette manière d'articuler l'*r*, étant celle de Paris, donne plus de distinction à leur langage, encore que le résultat le plus clair de cette préférence soit seulement d'alourdir et d'enlaidir considérablement leur prononciation (1). On peut donc concevoir que dans certaines régions d'Espagne où, au début du XVII[e] siècle, la prononciation normale de l'*x* était encore légèrement chuintante, les femmes aient

(1) A propos de cette influence, réelle ou apparente, des femmes dans la diffusion d'une prononciation nouvelle, on peut rapprocher des assertions de Schopp le passage suivant d'Arias Montano (*De varia Republica, siue Commentaria in librum Judicum*, Anvers, 1592) : « Gallicæ mulieres, præcipue quæ aulæ delicias admirantur, recepta mollitudinis opinione, *r* in *s* commutant, ac pro *mon pere, ma mere, mon pese* et *ma mese* pronunciant ». (L'auteur fait ici allusion à cette prononciation qui changeait en *s* sonores les *r* intervocaliques, et qui n'a pas prospéré, sans doute parce que son aire d'extension était trop restreinte, mais dont le mot *chaise* est un reste).

parfois précédé les hommes dans l'adoption de la nouvelle nuance d'articulation : il suffisait que celle-ci fût déjà pratiquée à ce moment par des gens de la cour ou de la capitale ou par des personnes d'un rang élevé pour qu'elle leur apparût comme plus distinguée, et que par suite elles s'efforçassent de la reproduire, chose à laquelle, d'ailleurs, elles pouvaient réussir plus facilement que les hommes, car, en général, elles ont une souplesse de prononciation plus grande, comme le savent par expérience tous ceux qui ont enseigné des langues étrangères à des élèves des deux sexes. Si nous remarquons enfin que la voix des femmes étant, par son acuité même, plus claire que celle des hommes, les particularités de prononciation ressortent plus nettement chez elles et peuvent davantage attirer l'attention, on comprendra que pour toutes ces causes, certains contemporains aient pu avoir l'illusion que les femmes étaient les introductrices de la prononciation nouvelle, et l'explication de M[r] Cotarelo nous apparaîtra comme un peu trop simpliste et quelque peu enfantine.

¶ Nous avons signalé plus haut (page 423) un passage du Descanso XV des *Aventuras de Marcos de Obregón* qui semble bien avoir trait à une articulation encore plus ou moins chuintante de l'*x*. Les termes dont se sert Espinel « al modo que pronunciamos acá las *x*, *x* » paraissent faire allusion à une prononciation régionale, qui s'opposait à une autre articulation existant ailleurs.

En tout cas, Correas observe expressément, au sujet de l'*x*, une différence entre l'articulation extrémègne de son temps et l'articulation proprement castillane : la première était-elle en avance ou en retard par rapport à la seconde ? Marchait-elle de pair avec la prononciation andalouse, ou était-elle plus conservatrice sur ce point, à l'instar de la prononciation portugaise ? Nous pencherions plutôt pour la seconde des deux hypothèses, mais peu importe : ce qui est à retenir dans le témoignage de Correas, c'est que l'unité n'était pas encore réalisée quant à l'articulation de l'*x* : « En *Estremadura* la esprimen mas qe en lo demas de Castilla ». « (*Arte*

de la lengua española castellana, 1626, ¶ de la X ; éd. La Viñaza, p. 33).

¶ Les derniers témoignages des grammairiens en faveur d'une prononciation chuintante paraissent être ceux de Franciosini et de l'auteur des *Tres Tratados* (1). Le premier constate la confusion de *j* (ou *g* devant *e* et *i*) avec *x* en un son unique, et s'exprime ainsi : « La lettera *g*, si pronunzia da ' Castigliani, come da ' Fiorentini *sce* : sichè trouandosi con alcuna di queste due vocali *e*, *i*, cosi *ge*, *gi*, sarà come in Toscano *sce*, *sci*, pronunziato con gorgia Fiorentina. — L'*i* consonante, che è quando è auanti a qualche vocale, dà Castigliani si chiama *sciòta*, e trouandosi cosi *ja*, *je*, *ji*, *jo*, *ju*, si pronunzia con gorgia Fiorentina *scia*, *sce*, *sci*, *scio*, *sciu*. — La *x* con alcuna de le vocali *xa*, *xe*, *xi*, *xo*, *xu*, si pronuncierà, e si leggerà, come a noi *scia*, *sce*, *sci*, *scio*, *sciu*, di maniera che nella pronunzia sarà lo stesso che se fosse l'*j* sciòta ». (*Grammatica spagnuola, ed italiana*) (2).

Ambrosio de Salazar (*Tres Tratados*.... Paris, 1643), pour qui le *j* (ou le *g* devant *e* ou *i*) était également confondu avec *x*, s'exprime ainsi : « Ge, ſe pronuncia como che... j, como che, hijo como hicho... X como ch, xabòn, chabon... ».

Ne nous étonnons pas de voir Salazar maintenir encore à la fin de sa carrière, quant à l'articulation chuintante de l'*x*, la doctrine qu'il enseignait déjà dans ses premières œuvres (3) : il était originaire de la région de Murcie, qui semble, comme en témoignent

---

(1) D'après Cuervo (*Disq...*, page 60), le basque Sumerán, dans son *Thesaurus linguarum* (Ingolstadt, 1626), et Charles Muller, dans sa *Linguæ hispanicæ compendiosa* institutio (Leyde, 1636), ne mentionnent que le son aspiré.

(2) Nous citons ce texte d'après Cuervo, qui déclare n'avoir vu que la seconde édition (Rome, 1638) et ignorer la date de la première.

(3) Dans l'*Eſpejo general de la Gramática* (édition rouennaise de 1623), Salazar s'exprimait en effet comme il suit : « La letra *X* ſe pronuncia caſy como la *j*, y como el *g*, y ſe llama equis en Eſpañol, y pues ſe pronuncia como las otras no ay para que meter aqui otra coſa de su pronunciacion, baſta que como el Frances pronuncia *ch*, aſſi es desta letra ó poco va à dezir en ello ſin mucha differencia ».

les *Cartas filológicas* de Cascales, avoir été à cette époque l'une des régions les plus conservatrices en ce qui concerne certains détails de la prononciation du castillan. D'autre part, il avait alors, d'après son propre témoignage, plus de soixante-dix ans, et comme il résidait depuis très longtemps en France, sa prononciation personnelle avait sans doute échappé à l'évolution qui s'était produite en Espagne même.

En 1659, Des Roziers atteste qu'il n'y a pas encore unité complète quant à la manière de prononcer l'*x* ou ses équivalents graphiques, car certains lui donnent une valeur chuintante, mais il enregistre également le triomphe de la prononciation purement aspirée chez les éléments de la population dont l'usage devait faire autorité, et notamment à la cour : « *j* auec ſa longue queuë s'appelle *ſcióta*, & ſe prononce par les naturels Eſpagnols auec aſpiration bien plus forte que *h* Françoiſe, mais bien plus doucement que quelques maiſtres ne diſent, exemple : les yeux, *los ojos*,
arreſtez-vous ſur le premier *o*, en aſpirant *j* comme *h* aſpirée, par le moyen de voſtre bouche vn peu ouuerte & deſcendant doucement ſur la derniere syllabe *os*, los *o-hos, las orejas*, liſez *las ore-has*,
dans l'eſpace de cette petite ligne qui eſt entre *e* & *h*, donnez vn ſon tant ſoit peu plus fort que l'*h* aſpiree des François. — — —
g deuant *e*, ou *i*, ſe prononce par quelques-vns comme le (ch) François, exemple :

la muger, la femme,

ils prononcent *la mucher* (2), mais cette prononciation n'eſt pas en vſage dans la cour de Madrid, car les veritables Caſtillans prononcent le *g* deuant *e* & *i* comme un

---

(2) C'est sans doute cette prononciation, désormais vieillie et considérée comme ridicule, qu'on essayait de rendre quelquefois par l'imparfaite graphie *ch* pour *j* ou *x* ; l'exclamation *Jesus*, mise dans la bouche d'un des personnages de l'*entremés* de *La venta*, d'attribution douteuse, et dont on trouvera le texte au tome 69 de la Bibliot. de aut. esp. (collection Rivanedeira) serait, d'après Janer, orthographiée *Chesus* dans l'édition de 1640 ; (cf. Muiños, *¿ Cómo pronunciaba Cervantes el nombre de D. Quijote ?*, Rev. agust., t. VII, nº III, t. VIII, nº VI).

demy *c* en ouurant la bouche tant ſoit peu, mais plus ſort que l'on ne prononce pas en France la (h) aspirée ; de ſorte que par le moyen de ce demy *c*, ou pluſtoſt, de *h* aspirée, il ſemble que l'on ſepare les deux ſyllabes du mot que l'on prononce, exemple :

la mujer, prononcez *la muh-er*

gemir, liſez *h-emir*, & aſpirez fort l'*h* comme s'il y auoit vn demy *c* — — — —

De la lettre X

La lettre *x* a la prononciation tellement conforme au *ge*, *gi* & au *j* appellé *ſcióta*, que les autheurs ne font point de difficulté de les écrire les vnes pour les autres, de ſorte que les verbes qui terminent leurs infinitifs en *ger* on les écrit au preſant en *jo*, afin de conſeruer la rude prononciation de *ger* marquée par le *ge* : exemple.

eſcoger, choiſir.

eſcojo, ie choiſis.

pour moy ie mets l'*x* deuant toutes les voyelles, à ſçauoir *xa*, *xe*, *xi*, *xo*, *xu*, & ie prononce comme pour l'*j*, exemple.

tixeras, ciſeaux, liſez ti -heras.

¶ De tous ces témoignages, et en particulier des termes dont se sert Des Roziers à propos de la lettre *g*, il résulte que Puigblanch avait vu juste lorsque, dès 1833, il affirmait que la prononciation aspirée de l'*x* et du *j* n'était devenue générale qu'entre 1640 et 1660 ; le qualificatif d'« énormité » que Mr Cotarelo applique à cette proposition de Puigblanch est donc souverainement injuste, et l'affirmation contraire de Mr Cotarelo mériterait bien plutôt qu'on le lui retournât.

IV. L'ancien *j* (ou *g* devant *e* ou *i*) et ses origines.

Les principales sources de l'ancienne chuintante sonore castillane sont :

1° Le groupement latin atone *li* ou *le* prévocalique, par exemple dans *filio* ou dans *filia ;*

2° Le groupement latin *cl* intervocalique, par exemple dans **oculu* syncopé en **oclu*, ou dans *auricula* syncopé en *auricla ;

3° Le groupe *gl* latin intervocalique, par exemple dans **tegla* syncope de *tegula*.

Pour les exemples et pour la discussion des détails,

nous renvoyons au *Manual de gramática histórica castellana* de Mr Menéndez Pidal. Nous nous contenterons de formuler ici quelques brèves remarques. Nous venons de dire que l'un des groupements latins qui ont abouti à l'ancienne chuintante sonore était le groupement *li* ou *le* atone prévocalique : pourtant le groupement *li* tonique prévocalique a pu lui aussi subir le même traitement, par suite d'un glissement d'accent : le lat. *muliere*, par exemple, était normalement accentué sur l'*i* ; mais de bonne heure, l'accent ayant glissé sur l'*e* suivant, le groupement *li* a été traité ici comme dans *filio* ou *filia* ; et cela, non seulement en castillan, mais dans d'autres dialectes hispaniques, le galicien notamment.

Dans le groupe *cl*, l'*l*, en domaine castillan, s'était mouillée dès une époque extrêmement ancienne ; (voir pp. 22-23).

La mouillure affectait d'ailleurs aussi bien le groupe *cl* initial que le groupe *cl* interne, et s'étendait également aux autres groupes similaires *pl* et *fl*. Seulement, ici encore, il n'y a pas eu unité dans les résultats, les groupes initiaux ayant généralement abouti à des phonèmes plus ou moins différents de ceux auxquels aboutissaient les groupes internes.

Il semble qu'en castillan le groupe *cl*, à un moment donné, ait produit, tant à l'initiale qu'en position intervocalique, une *l* mouillée. Seulement, tandis qu'à l'initiale celle-ci a survécu jusqu'à nos jours, en position intervocalique au contraire, l'élément liquide du phonème s'est affaibli peu à peu, au point de s'être résorbé complètement dès une époque très ancienne, pour ne laisser subsister que le résidu de sa mouillure. Ce résidu était d'abord, évidemment, ou bien un *i* consonne, ou bien un son très voisin, sans doute un *i* consonne dessinant un commencement d'évolution vers un son de chuintante sonore ; en d'autres termes, c'était ou bien le son de l'*y* français dans *yeux* ou dans *Bayonne*, ou bien une articulation intermédiaire entre ce son d'*y* et celui du *j* français dans *joue* ou dans *jamais :* quelque chose d'analogue, précisément, à l'*y* affriqué d'aujourd'hui, surtout

à celui des Andalous. Que cette articulation fût, à un moment donné, sinon un *i* consonne pur, du moins un son très voisin (voir ce que nous avons dit de l'ancien *y* castillan, pages 27-45), cela résulte de diverses considérations. D'abord, un son d'*i* consonne plus ou moins pur ou plus ou moins altéré est le résidu normal d'une *l* mouillée où l'élément liquide se résorbe; ainsi, en français moderne, l'ancienne *l* mouillée s'est réduite, dans la prononciation des régions franciennes, à un *i* consonne pur et simple. C'est également à un *i* consonne, mais déjà quelque peu chuintant, que se réduit, de nos jours, l'*l* mouillée castillane dans la prononciation de beaucoup d'Espagnols et des Américains. Et cela est logique: une *l* mouillée est une *l* plus ou moins pure elle-même ou plus ou moins atténuée accompagnée d'un son d'*i* consonne plus ou moins pur ou plus ou moins teinté déjà de tendance au chuintement. Si le son d'*l* se résorbe, ce qui reste, c'est ce dernier son d'*i* consonne plus ou moins pur.

Une articulation de ce genre a donc été une étape nécessaire dans le passage de l'ancienne *l* mouillée qui provenait soit des groupes *li* ou *le* atones prévocaliques, soit des groupes *cl* ou *gl* intervocaliques, au son chuintant sonore qui a été plus tard l'aboutissement de ces divers phonèmes. Et c'est pourquoi, d'ailleurs, les scribes, dès les premiers textes castillans, ont représenté ce son par un *i*.

V. Le *j* était d'abord chuintant, puis il est graduellement devenu aspiré comme l'*x*.

Nous avons remarqué, page 28, que jamais l'*i* consonne auquel avaient abouti, à un certain moment, l'*l* mouillée provenant de l'ancien phonème latin *li* ou *le* atone intervocalique, et les groupes latins *cl* ou *gl* intervocaliques n'a pu avoir, en aucun stade de son évolution, exactement le même son que l'*i* consonne provenant de l'*i* latin intervocalique (celui de *maius* ➞ *mayo*, de *cujus* ➞ *cuyo*, de *majore* ➞ *major*), car, si à une période quelconque de leur histoire, ces deux phonèmes eussent exactement coïncidé, en d'autres termes, si au cours de leur évolution il se fût trouvé un moment où ils eussent été en même temps au même stade, ils se seraient

confondus depuis lors et leurs destinées ultérieures eussent été communes.

Cet *i* particulier auquel avait abouti l'*l* mouillée provenant soit du groupe latin *li* ou *le* atone intervocalique, soit des groupes latins *cl* ou *gl* intervocaliques, et que bientôt l'on allait prendre l'habitude de transcrire par le signe *j*, est-il jamais arrivé complètement, au cours de son évolution, jusqu'au son d'une chuintante absolument pure (*j* français), ou bien, au contraire, est-il toujours resté un peu en deçà, sans arriver tout à fait jusqu'à ce terme (bien que s'en rapprochant extrêmement, c'est-à-dire en possédant à peu près l'articulation que les Allemands de la région de Cologne donnent au *g* dans *liegen*, *legen*, *Züge*, *einige*, etc., et qui est le corrélatif sonore du son du *ch* allemand dans *ich*, *brechen*, *Bücher*, etc.) ?

Un fait paraît acquis : c'est que, dès le début du XIVe siècle au plus tard, le *j* intervocalique était bien la corrélative sonore de l'*x* ; en d'autres termes, ainsi que nous le montrerons plus loin (même paragraphe), la seule différence qui distinguait l'*x* du *j* intervocalique était la sonorité plus ou moins complète de ce dernier ; mais les deux articulations étaient déjà exactement de la même espèce et le sont restées désormais jusqu'à la confusion complète. Donc, si l'*x*, au début du XIVe siècle, était encore une chuintante absolument pure comme le *ch* français actuel, on doit admettre que le *j* intervocalique castillan était lui aussi une chuintante absolument pure comme le *j* français d'aujourd'hui : tout au plus aurait-il pu, en ce cas, différer de celui-ci par un commencement d'atténuation de sa sonorité. — Si, au contraire, il était prouvé que dès le début du XIVe siècle l'*x* castillan n'était plus une chuintante absolument pure, mais un son seulement demi-chuintant, comme l'*x* asturien actuel ou le *ch* allemand de *ich*, il faudrait admettre que le *j* avait la valeur sonore correspondante (avec, tout au plus, un commencement d'atténuation de sa sonorité). Dans la seconde de ces deux hypothèses, il ne serait pas certain que le *j* fût jamais allé antérieurement jusqu'à la valeur de chuintante absolument pure du *j* français.

Or, il est très vraisemblable, comme nous l'avons dit plus haut, que l'*x* a bien eu réellement, jusque vers le milieu du XIV[e] siècle, la valeur de chuintante absolument pure du *ch* français, et qu'il n'a pris que vers cette époque la valeur mi-chuintante du *ch* allemand de *ich ;* par conséquent, il est également très vraisemblable que de son côté le *j* intervocalique castillan a eu jusqu'au milieu du XVI[e] siècle une valeur de chuintante absolument pure (plus ou moins complètement sonore), et n'a pris qu'ensuite la valeur mi-chuintante. D'ailleurs, les cas d'alternances entre *s* et *j* (*iglesia* et *igreja*, *quiso* et *quijo*) sont beaucoup plus faciles à expliquer dans cette hypothèse que si le son du *j* n'eût été que mi-chuintant, car, en ce dernier cas, il se fût trouvé plus éloigné de celui de l'*s*.

¶ L'étude des graphies des manuscrits, au sujet de l'ancienne chuintante sonore castillane, donne lieu aux observations suivantes :

Au début du XIV[e] siècle, l'orthographe castillane se sert encore de la lettre *i*, dans sa forme ordinaire, pour représenter la chuintante sonore. Elle connaît cependant deux sortes d'*i*, l'une qui est la forme normale, l'autre, plus allongée, qui n'est autre que le *j* actuel. La seconde est en réalité un *i* final : à la fin des mots, les copistes avaient pris l'habitude d'allonger à sa partie inférieure la lettre *i*, par un trait qui, au lieu de se diriger vers la droite comme dans l'*i* ordinaire, se prolongeait plus ou moins verticalement, ou plus ou moins obliquement au-dessous du corps de l'écriture, et pouvait même se terminer par quelque fioriture ou ornement de plume. (Par un procédé analogue, les copistes français et anglais prendront plus tard l'habitude, à laquelle les Espagnols eux-mêmes n'échapperont point complètement, de remplacer l'*i* par un *y* à la fin des mots).

Ainsi donc, à l'origine, le *j* n'était, dans l'écriture, qu'un *i* final. Mais de bonne heure les scribes l'employèrent aussi dans le corps des mots, pour rendre l'écriture plus claire, lorsque l'*i* se trouvait près d'une lettre à

jambages, comme l'*n* ou l'*m* : on évitait ainsi qu'il ne fût pris lui-même pour un simple jambage : dans le corps des mots, le groupement *ni* s'écrivait de préférence *nj*, pour éviter qu'il ne fût confondu avec une *m* ; de même le groupement *mi* s'écrivait de préférence *mj*. pour éviter toute confusion avec une *n* redoublée (*nn*). Plus tard, on a cherché le même résultat en plaçant sur les *i* (et par contre-coup sur les *j*) un petit trait, qui est devenu ensuite le point que nous mettons actuellement sur ces deux lettres. — En tout cela d'ailleurs, les scribes espagnols ne faisaient que suivre des usages communs à tous les pays d'écriture latine.

Au début du XIVe siècle, en aucun pays on n'avait encore eu l'idée (que les Espagnols, très novateurs de tout temps et surtout autrefois en matière d'orthographe, ont été les premiers à pratiquer) de se servir des deux formes de la lettre *i* pour représenter les deux sortes de valeurs très différentes qu'elle pouvait avoir : d'une part le son ordinaire de *i* voyelle ou de *i* semi-voyelle, et d'autre part le son chuintant. Mais dès cette époque il arrive souvent que lorsqu'il s'agit de représenter l'articulation chuintante, l'*i* est remplacé par un *g*. Devant les lettres *e* et *i* cette substitution est normale et parfaitement régulière. Ex. tirés du ms. de Per Abbat : *coge* (v. 59), à côté de *acoien* (v. 395) ; *menſage* (v. 1278) et *menſſageros* (v. 1903), à côté de *menſaie* (v. 627 et 975) ; *menſſaie* (v. 1452 et 1477) ; *menſaies* (v. 1834) ; *menſſaies* (v. 1188). On trouve même quelquefois, exceptionnellement, la substitution du *g* à l'*i* devant les lettres *a*, *o* et *u*, par exemple dans *conſego* (substantif, v. 85), qui s'oppose à des formes normales comme *conſeiando* (v. 122).

A cette époque, lorsque, par suite d'une apocope, la chuintante sonore devenait finale, elle s'assourdissait (à moins sans doute qu'elle ne se trouvât en liaison), en vertu d'une loi générale que nous avons exposée précédemment ; (voir pp. 252-257, 333-335). Alors elle s'écrivait par un *x*, ce qui nous montre qu'il y avait bien une relation parfaite de sonore à sourde entre le son qu'avait pris le phonème dérivé des sourdes latines indiquées

plus haut (*li* ou *le* atone intervocalique, *cl* intervocalique, *gl* intervocalique), d'une part, et l'*x* castillan d'autre part. Un exemple de ce fait est la graphie *barnax*, au vers 3325 du manuscrit de Per Abbat, apocope de *barnage* ou *barnaie*, du français *barnage*. Et ceci nous permet de voir plus sûrement quelle réponse il faut donner à la question posée plus haut (p. 451). Si, comme il est infiniment vraisemblable, l'*x* castillan était, au XIVe et au XVe siècle, une chuintante sourde pure, le *j* castillan intervocalique était lui aussi une chuintante pure, puisqu'il était dans un rapport de sonore à sourde avec l'*x* ; par conséquent, il était arrivé jusqu'au son du *j* français. Si au contraire l'*x* castillan, dès le début du XIVe siècle, avait perdu la valeur de chuintante absolument pure pour prendre une valeur un peu différente, dans laquelle le chuintement était déjà un peu atténué (*x* asturien, *ch* allemand mi-chuintant), nous sommes obligés d'admettre que le *j* intervocalique (encore écrit *i*) n'avait pas non plus, dès cette époque, la valeur de chuintante sonore absolument pure, puisque, de toute façon, il avait alors la valeur sonore qui correspondait à la valeur sourde de l'*x* ; seulement, dans cette seconde hypothèse, deux cas sont possibles *a priori* : le *j* avait pu, dans une période antérieure, arriver jusqu'au son de chuintante sonore pure (*j* français), et subir ensuite une régression parallèle à la marche que (toujours dans cette seconde hypothèse) l'*x* lui-même avait accompli depuis le stade *chuintante sourde pure* jusqu'à celui de chuintement déjà atténué où nous le supposons alors ; ou bien, au contraire, le *j* intervocalique castillan (encore écrit *i*) pouvait n'être jamais allé jusqu'au chuintement sonore absolument pur (*j* français), et être seulement arrivé à un degré de chuintement suffisant pour que, dès le début du XIVe siècle, il fût la sonore qui correspondait exactement au son sourd de l'*x* d'alors, lequel (toujours dans la même hypothèse), ne présentait déjà qu'un chuintement atténué.

Quoi qu'il en soit, nous pouvons résumer comme il suit l'opinion que l'étude des faits nous oblige à nous

former sur l'état où en étaient les choses au début du XIVe siècle :

1° Le *j* intervocalique (encore le plus souvent écrit *i*) était dans un rapport de sonore à sourde avec l'*x*, quelle que soit d'ailleurs la valeur exacte que l'on attribue à ces deux lettres, nous voulons dire : quel que soit le degré de chuintement plus ou moins parfait qu'on leur suppose ;

2° Quelles que fussent exactement les valeurs de l'*x* et de l'*i* = *j*, il est certain que le chuintement, qu'il fût pur ou non, était leur caractéristique dominante.

Au point de vue graphique, nous verrons s'établir l'habitude de remplacer l'*i* par la lettre *j* lorsqu'il s'agissait de transcrire la chuintante, ce qui n'empêchait pas les scribes de maintenir quand même le *j* avec sa valeur d'*i* dans ses anciens emplois, c'est-à-dire à la fin des mots ou lorsqu'il s'agissait d'éviter une confusion après les lettres à jambages. Ainsi que nous l'avons fait remarquer déjà, ce sont les Espagnols qui ont été les premiers à donner au signe *j* la valeur d'une lettre particulière, tout comme ils ont été les inventeurs du ç, et comme ils ont été les premiers à se servir du *v* avec une valeur distincte de celle de l'*u*.

Plus tard, ils devaient perfectionner encore leur système graphique en ce qui concerne les signes *i* et *j*, et, avec une logique parfaite, abandonner peu à peu l'usage du *j* dans ses deux emplois primitifs (*i* final, ou *i* ordinaire après les lettres à jambages).

¶ Que le *j* intervocalique castillan ancien (ou son équivalent graphique *g* devant *e* ou *i*) ait eu une valeur chuintante, cela résulterait déjà de toutes les considérations précédemment émises. Mais nous en avons aussi la preuve directe dans les transcriptions auxquelles il a servi ou donné lieu, ainsi que dans les témoignages formels des auteurs.

Nous avons formulé (page 411) les réserves qu'il convient de faire sur la valeur des transcriptions, et indiqué notamment qu'elles ne sont jamais qu'approximatives. Elles n'en ont pas moins une force démonstra-

tive indéniable lorsqu'elles présentent, comme c'est le cas pour l'*x* et aussi pour le *j*, un ensemble de faits très différents empruntés à des langues diverses et impliquant tous la même conclusion.

Nous avons déjà remarqué que la lettre arabe qui eût répondu au son du *j* castillan actuel eût été l'aspirée خ Or, ce n'est point par cette lettre, mais par le *jim*, que *l'aljamia* transcrivait le *j* castillan, (ou son équivalent graphique *g* devant *e* ou *i*) (1).

Inversement, les Espagnols ont rendu par leur *j* le *jim* arabe, comme on le voit dans les transcriptions de Pedro de Alcalá (2). Celui-ci, d'ailleurs, n'innovait rien sur ce point, car depuis longtemps, dans les mots qu'il empruntait à l'arabe, le castillan rendait le *jim* par son *j* (3) : Cuervo, dans ses *Disq...*, page 62, en cite un certain nombre d'exemples. A sa liste on pourrait ajouter deux spécimens fameux : *Gibraltar*, de *Jebel-al-Tarik*, et *Generalife*, de *Jennat-al-arif*.

Seulement, il y a plusieurs manières de prononcer le *jim* ; si nous mettons à part une articulation archaïque conservée en Egypte, on trouve chez les Arabes une articulation que l'on peut rendre approximativement en graphies françaises par *dj*, et une autre qui ne se distingue guère du *j* français ; cette dernière est, paraît-il, la seule usitée en Tunisie. De ces deux articulations,

---

(1) Menéndez Pidal, *Poema de Yúçuf. Materiales para su estudio*, Revista de Archivos... août-septembre 1902, page 115.

(2) Cuervo, *Disquisiciones...*, page 54.

(3) Cuervo observe qu'exceptionnellement Pedro de Alcalá rend quelquefois le *jim* par un *x*, et il se demande si l'on doit interpréter les cas de cette sorte comme un indice de ce que cet auteur commençait à confondre le *j* et l'*x*, ou bien si parfois il n'aurait pas fait passer le souci d'éviter une amphibologie orthographique avant celui d'une rigoureuse exactitude phonétique. En fait, cette seconde hypothèse est la plus voisine de la vérité, car, dans les exemples relevés par Cuervo, le *jim* était en position préconsonantique, et le *j* n'était pas employé dans cette position en castillan ; aussi Alcalá a-t-il été obligé de se servir ici de l'*x* : c'est pourquoi il a écrit *axnah* tandis que dans une autre forme du même mot, où le *jim* était prévocalique, il a écrit *janah* ; la transcription *mexleç* à côté de la forme *megeliç* s'explique de même.

laquelle était employée par les Arabes d'Espagne? Cuervo, ne connaissant apparemment pour le *jim* que la valeur *dj* (seule mentionnée par beaucoup d'auteurs), incline à penser que le *j* castillan avait eu d'abord cette même valeur, mais que vers le milieu du XVI[e] siècle elle avait dû se simplifier, par disparition de son premier élément. Les raisons sur lesquelles il se basait consistaient principalement en un témoignage de Valdés dont nous rechercherons plus loin l'interprétation exacte

A notre avis, la prononciation du *j* initial castillan devait bien correspondre (ou à peu de chose près), jusqu'à la fin du XV[e] siècle au moins, à l'articulation qu'on rendrait en graphies françaises par *dj*, mais si jamais le *j* intervocalique a comporté un élément dental initial (ce qui nous paraît fort peu probable), cet élément dental devait être résorbé au plus tard dès le début du XIV[e] siècle : en effet, si à cette époque le *j* intervocalique eût équivalu à un groupe susceptible d'être rendu en graphies françaises par *dj*, le phonème sourd correspondant eût été, en graphies françaises, *tch*, c'est-à-dire, en graphies castillanes, *ch*. Aussi lorsque, par suite d'une apocope, le *j* se serait assourdi dans un mot tel que *barnaje*, le résultat eût été, en graphies castillanes, *barnach* et non *barnax*.

Mais si le *j* intervocalique castillan ne comprenait pas d'élément dental, il serait encore facile d'expliquer comment les Espagnols ont pu rendre par lui, et non par une combinaison *dj*, le *jim* arabe, lors même que chez les Maures d'Espagne son articulation eût toujours comporté un son de *d* ; une langue qui emprunte un mot à une autre élimine souvent, dans ce mot, les éléments dont la conservation ne serait pas en harmonie avec ses propres tendances phonétiques : ainsi, aujourd'hui, le castillan réduit à *chaqué* le mot français *jaquette*, parce que le *t* final lui répugne, ou prononce *esporman* pour *sportsman*, parce qu'il y aurait là une accumulation trop considérable de consonnes ; et le français lui-même, dans la forme *bifteck*, a supprimé l'*s* de l'anglais *beefsteak*. Il suffisait donc que la combinaison de sons

d + *j*, en position interne, répugnât au castillan pour qu'il s'abstînt de reproduire le son de l'élément dental du *jim* dans les mots qu'il empruntait à l'arabe.

Voici le témoignage de Valdés dans lequel Cuervo a cru trouver un indice de ce que le *j* aurait eu longtemps en castillan un son composé susceptible d'être rendu en graphies françaises par *dj*. En plusieurs endroits du *Diálogo de la lengua*, Valdés déclare que le *j* castillan équivaut au *gi* toscan : « Confórmase tambien con el latin en el ABECE, aunque difieren en esto que la lengua castellana tiene una j larga que vale por gi... » (ms. de Madrid, f° 30, éd. Boehmer, p. 356). « Quanto a la i larga, ya al principio os dixe como suena al castellano lo que al toscano gi, de manera que stará bien en todos los lugares que uviere de sonar como vuestra gi, y mal en los que uviere de sonar de otra manera... » (*ibid.*, f° 43, v° ; éd. Boehmer, p. 364). « Quando escrivo alguna carta particular en castellano para algun italiano... en lugar de la j larga pongo gi. . » (*ibid.*, f° 53, éd. Boehmer, p. 371). « Al principio dixistes que la lengua castellana demas del abece latino tiene una j larga que vale lo que al toscano gi... » (*ibid.*, f° 60 ; éd. Boehmer, p. 377).

Or, Cuervo a cru que la seule prononciation italienne à laquelle Valdés pouvait faire allusion ici pour le groupe *gi* était celle que l'on rendrait en graphies françaises par *dj*. Telle est bien en effet l'articulation qu'un très grand nombre d'Italiens donnent au groupe graphique en question, et c'est aussi la seule dont beaucoup de grammaires italiennes fassent mention. Mais en réalité, dans la pure prononciation toscane, *gi* correspond à peu près, la plupart du temps, à notre *j* français : en particulier, toutes les fois que la combinaison *gi* se trouve en position intervocalique, on ne constate point d'élément dental initial, à moins qu'il n'y ait lieu à redoublement. Cette manière de prononcer le *gi* intervocalique hors les cas de redoublement est, ne l'oublions pas, la seule qui soit considérée comme correcte par les Toscans, et Petròcchi, dans la Préface de son *Vocabolarietto di pronùnzia ed ortografia*, p. III, ne manque pas de critiquer la pratique contraire : celle-ci a d'ailleurs le

défaut de ne faire aucune différence entre les groupes *gi* et *ggi* en position intervocalique. — Dès lors, il suffit d'admettre que Valdés a eu en vue la véritable prononciation toscane, qui est en effet la plus correcte (et que d'ailleurs, parmi les Italiens, les Toscans ne sont pas absolument seuls à pratiquer), pour que l'interprétation donnée par Cuervo à son témoignage doive être rejetée (partiellement au moins), et que par suite ses déclarations puissent être comprises en ce sens que le *j* castillan était pour lui une simple chuintante sonore, non précédée d'un son de *d*, et analogue, par conséquent, tant au *gi* de la vraie prononciation toscane qu'à notre *j* français (1). A notre avis, au temps de Valdés, le *j* intervocalique castillan ne comportait certainement pas d'élément dental, bien qu'un élément de cette sorte existât peut-être encore dans le *j* initial.

¶ La transcription imaginée par les Juifs pour rendre en lettres hébraïques le *j* castillan (ou le *g* devant *e* ou *i*)

---

(1) Mr Cotarelo (*Fonologia...*, page 136) prétend que par ces mots « vale lo que al toscano gi » Valdés n'a pas voulu parler d'une véritable similitude de son, mais plutôt d'une vague analogie, et que, écrivant pour des Italiens, il a cherché, dans la langue italienne, l'articulation la moins éloignée du son aspiré actuel que, d'après Mr Cotarelo, le *j* castillan aurait eu dès cette époque ; il ajoute qu'en effet le *gi* toscan était bien cette articulation la moins éloignée : « tenía, por consiguiente, para darse á entender, que buscar el sonido más semejante, que, en efecto, es el *ge, gi* ». On peut répondre que le son italien le plus rapproché du *j* castillan, si celui-ci se fût prononcé comme aujourd'hui, aurait été tout simplement le *c* vélaire plutôt que le *gi*. D'autre part, les mots « suena al castellano lo que al toscano gi » ne paraissent pas faire allusion à une analogie de son lointaine, mais plutôt à une similitude presque parfaite. — Aujourd'hui, d'ailleurs, lorsque les Espagnols veulent rendre, en position prévocalique, le phonème que l'on exprimerait en graphies françaises par *dj*, il ne leur vient pas à l'esprit de se servir du *j*, mais plutôt du groupe *dy*, comme nous l'avons vu dans la transcription *Chataldya = Tchadaldja :* la différence qui sépare actuellement le *j* castillan du son du *jim* arabe est en effet trop grande pour que l'on puisse raisonnablement songer à transcrire l'un par l'autre ; c'est encore là une preuve que le *j* castillan n'avait pas au moyen âge et au début du XVIe siècle le même son qu'aujourd'hui. (Le *jim* arabe est également transcrit quelquefois en espagnol moderne par *ch*, notamment lorsqu'il se trouve en position non prévocalique, par exemple dans *Uchda*, nom de la localité africaine que les Français appellent *Oudjda*).

est moins probante que celle qu'ils employaient pour l'*x* : en effet, elle devait forcément présenter quelque chose de plus artificiel, la langue hébraïque paraissant n'avoir point connu de chuintante sonore plus ou moins semblable au *j* français. Les Juifs, par analogie sans doute avec l'usage que les Espagnols eux-mêmes faisaient du *g* devant les lettres *e* et *i* pour représenter le son du *j*, ont imaginé de se servir du *ghimel*, qui est le correspondant habituel du *g* latin. Seulement, pour indiquer qu'il ne fallait pas ici attribuer au *ghimel* sa valeur vélaire normale, ils l'ont fait suivre, à gauche, d'un signe diacritique semblable à notre accent aigu. Le même signe était employé également pour représenter le *ch* castillan, ce qui nous prouve une fois de plus que le *j* avait bien une valeur chuintante, car on n'aurait évidemment pas eu l'idée d'employer, pour transcrire le *ch*, le même signe que pour le *j*, s'il n'y eût eu entre les deux lettres aucune affinité de son. — Ce système de transcription est employé dans le *Pentateuco* de Constantinople (1547) et dans l'*Obligacion de los coraçones* (début du XVIIe siècle (1). — Cuervo note qu'aujourd'hui les Juifs, pour représenter le *j* (ou le *g* devant *e* ou *i*) se servent d'un *zain* (2) suivi, à gauche, d'un signe diacritique semblable à notre accent aigu, ou surmonté d'un signe assez analogue au demi-cercle employé dans les grammaires latines et les *gradus* pour marquer les voyelles brèves, et qu'ils usent d'un *ghimel* accompagné de l'un de ces deux mêmes signes diacritiques (3) pour transcrire le *ch* ; il ajoute que cependant l'on trouve aussi, employé pour représenter le *j*, le *ghimel* surmonté du demi-cercle. Des indications plus complètes données par Mr Foulché-Delbosc (*La transcription hispano-hébraï-*

(1) Cuervo, *Disquisiciones...*, page 66.

(2) Cette graphie peut être rapprochée de l'usage que font du ζ les Grecs modernes pour représenter le son *j* dans le groupe *dj* des mots empruntés au turc : l'ensemble du groupe est alors rendu par la combinaison δζ.

(3) Dans ces graphies, d'après Mr Albert Léon, l'accent paraît avoir été emprunté aux Polonais et le signe en demi-cercle aux Tchèques.

que, Rev. hisp., 1894, pp. 27-28), il résulte que le *ghimel* avec signe diacritique sert à la transcription du *j* en position initiale ou après la lettre *n* : (*angel*, *injuria*), tandis que le *zain* avec signe diacritique est employé pour le *j* intervocalique (*oreja*, *viejo*). Bien que Mr Foulché-Delbosc ne le dise pas, cette différence de transcription correspond, au moins à Constantinople, à une différence de prononciation, le *j* étant prononcé *dj* lorsqu'il est initial, et simplement comme un *j* français, ou à peu près, lorsqu'il est intervocalique.

¶ Mr Reyna, dans l'article cité plus haut, remarque fort justement qu'au moyen âge, dans les emprunts faits par le castillan, l'*i* = *j* des mots français (ou son équivalent *g* devant *e* ou *i*) était rendu en castillan par le *j* ou le *g*. On pourrait citer comme exemples les mots *verjel* ou *vergel*, du français *verger* (1). Aujourd'hui, au contraire, le *j* castillan dont le son a complètement changé ne saurait plus servir à rendre le *j* français (2),

---

(1) Dans *relox* = « horloge », ce n'est point par un *j*, mais par un *x*, qu'a été rendu le *g* chuintant que l'on doit supposer dans le type roman qui a fourni l'emprunt, lequel pourrait bien être, suivant une ingénieuse supposition de Mr C. Pitollet (*Morceaux choisis espagnols*, page 72, n. 1), la forme *reloge*, encore usitée dans les patois bourguignons. Seulement, la manière exceptionnelle dont le *g* français a été rendu ici est facile à expliquer : dans *reloge*, le *g* aura été considéré comme final, car l'*e* dont il est suivi devait être plus ou moins complèment muet ; mais le castillan ancien, rejetant normalement les sonores en position finale (exception faite des continues en liaison), aura tout naturellement changé la sonore chuintante *g* en la sourde correspondante *x*. (Nous ne savons pas si la forme *reloge* a été, à une époque quelconque, usitée également dans les patois de la Franche-Comté : la possibilité de ce fait ne paraît pas invraisemblable à première vue, les parlers franc-comtois et bourguignons présentant aujourd'hui encore de nombreuses analogies ; en ce cas, si le Jura a été, dès l'origine de l'horlogerie mécanique, un centre important pour cette industrie, comme il l'est encore de nos jours, l'adoption d'une forme franc-comtoise par les Espagnols apparaîtrait comme particulièrement explicable. — Nous ignorons d'ailleurs à quelle date remonte le plus ancien exemple connu de *relox* en castillan, mais on trouve déjà ce mot chez Nebrija).

(2) Des formes comme le néologisme *garaje*, du français *garage*, ne vont pas à l'encontre de ce que nous disons ici, car, dans les mots de cette sorte, il y a, non pas un essai pour rendre par un

et il est remplacé dans cet emploi par le *ch* : ex : *chaqueta* et *chaqué*, du français *jaquette* (1).

¶ Si le français et le basque ont rendu l'*x* castillan, aux diverses époques de son évolution, successivement par une chuintante puis par un son de *k*, le *sabir* a fait de même pour le *j*, comme en témoigne la fameuse chanson *Travaja* (ou *Travadja*) la *mouker*. L'emprunt de *trabaja* est certainement très ancien, puisque son *j* a été rendu par un *j* (ou par *dj* dans une prononciation peut-être italianisée) ; l'emprunt de *mujer* est beaucoup plus récent, puisque le *j* a été rendu par un *k*.

¶ Vers la fin de la première moitié du XVI[e] siècle, le *j* devait commencer à évoluer vers le son mi-chuintant que les Allemands, en de nombreuses régions, notamment à Cologne, donnent au *g* dans les mots *liegen*, *legen*, *einige*, et qui est le corrélatif sonore du *ch* de *ich*. Si l'hypothèse que nous avons formulée page 430 en ce qui concerne une modification de la prononciation de l'*x* vers la même époque se trouve exacte, il faut bien que le *j* ait suivi de son côté une marche parallèle, puisque, comme nous l'avons dit déjà (p. 453-454), il semble assuré que, depuis le début du XIV[e] siècle au plus tard jusqu'au XVII[e], l'*x* et le *j* ont toujours été des articulations de même espèce, différant seulement l'une de l'autre par une sonorité plus ou moins parfaite du *j*. Telle est probablement la raison pour laquelle Alfonso de Ulloa (*Introdutione che mostra il Signor Alfonso de Uglioa à proferir la lingua castigliana*, Venise, 1553), tout en établissant une grande analogie entre le *j* castillan et le *gi* toscan, ajoute que pour bien connaître le son exact du *j* castillan il faut l'entendre de la bouche d'un Espa-

---

son approché celui du *g* chuintant français, mais simplement emploi d'un suffixe espagnol *-aje* que l'on sait correspondre au suffixe français *-age*. (Il est à peine besoin de faire observer que le suffixe espagnol *-aje* est lui-même un emprunt déjà ancien soit au français proprement dit, soit à l'une des variétés de la langue d'oc ou limousine).

(1) A ces exemples de M[r] Reyna, on pourrait ajouter celui du mot *charretera*, du français *jarretière*.

gnol. Cette réserve que fait l'auteur pourrait, il est vrai, s'expliquer de deux autres façons encore : ou bien Ulloa, constatant que la plupart des Italiens non Toscans, dans le groupe *gi*, font précéder le son chuintant d'un élément dental (son de *d*) qui manque dans l'articulation espagnole, au moins en position intervocalique, a voulu les mettre en garde contre ce défaut ; ou bien, pour Ulloa, la sonorité du *j* castillan pouvait être déjà un peu atténuée, tandis que celle du *gi* italien était sans doute parfaite, comme elle l'est encore aujourd'hui ; cette atténuation de sonorité s'est forcément présentée à un moment donné comme première étape vers l'assourdissement complet qui allait bientôt triompher, et c'est peut-être à elle qu'Ulloa a voulu faire allusion ici.

¶ Quoi qu'il en soit, à peu près vers la même époque, l'auteur de la *Vtil y breve institution para aprender los principios y fundamentos de la lengua Hespañola* (Louvain, 1555), assimile purement et simplement le *j* castillan au j français : « *j*, assi se ha de pronunciar, como quando es consonante á los Latinos, como Julius, Julio, y como los Franceses pronuncian Je, Jamais, assi los Hespañoles viejo, ojo, jamas » (1).

¶ *La Gramática de la lengua vulgar de España* (Louvain, 1559) fait de même, et assimile le *j* castillan au *j* ou au *g* français des mots tels que *gemeau*, *gisant*, *james*,

---

(1) Mr Cotarelo dit, à propos de ce passage : « Esto es, ó un gentil desatino ó una simple regla de escritura. La y consonante, ó sea *j*, se escribirá cuando en latin se pronuncie *Julius*, en francés *jamais* y en español *viejo*. Muy lince ha de ser el que vea aquí identificados los sonidos que, en todo caso, comprenderían también el latín ». (*Fonología española*, page 137). C'est sans doute à propos d'interprétations semblables de Mr Cotarelo que Mr Reyna remarquait, dans l'article cité plus haut, que les citations mêmes apportées par Mr Cotarelo vont à l'encontre de ce qu'il soutient, à moins que l'on ne veuille à toute force, en les interprétant, leur faire dire le contraire de ce qu'elles disent. Les mots « se ha de pronunciar » sont assez clairs par eux-mêmes : le *j* castillan se prononce comme l'*i* consonne (*j*) du latin et comme le *j* français : l'auteur fait simplement allusion à une prononciation latine dans laquelle le *j* était articulé comme le *j* français, ce qui est encore le cas actuellement dans la prononciation dite française du latin.

ja, jehan, et au *g* des mots italiens tels que *generoso, giorno.*

Mr Cotarelo prend prétexte de ce que le *j* français et le *gi* italien sont deux articulations différentes pour déclarer qu'il y a contradiction entre les affirmations de la *Gramática de la lengua vulgar de España*, et par suite leur refuser toute autorité : « La segunda (*Gramática de la lengua vulgar de España*) establece una friolera, y es que la *g* y *j* españoles son iguales á las voces *gemeau, gisant, james*, y *ja* francesas y á las italianas de *generoso* y *giorno*, con lo cual bien claro se ve la idea que el autor tenía de cómo sonaban estas sílabas en francés y en italiano, pues las confunde é identifica. No sería, pues, mucho más clara la de las letras españolas ». (*Fonol. esp.*, p. 137). L'objection de Mr Cotarelo prouve seulement sa connaissance insuffisante de la prononciation italienne, et la difficulté qu'il soulève disparaît si l'on admet que l'auteur de la *Gramática de la lengua vulgar* a eu en vue la pure articulation toscane du *gi*, décrite par nous plus haut à propos d'un passage de Valdés, et qui, si elle n'est pas la plus commune en Italie, n'en est pas moins la plus correcte.

¶ Les témoignages précédents sont d'ailleurs confirmés par celui du poète italien Tansilo qui, d'après Cuervo (notes à la Grammaire de Bello, page 20), vécut de 1510 à 1568.

« Se si nomina *l'aglio* in lingua nostra,
E l'ode lo spagnuol, dice a lui trovo...
Se sente nomar *l'aglio* a lo spagnuolo
Il nostro, pargli udir comodo ed agio... (1) »

¶ Dans les explications, hautement intéressantes, de Christoval de las Casas (*Vocabulario de las lenguas toscana y castellana*, Séville, 1570), les données suivantes sont à retenir :

De son temps, il n'y avait plus unité absolue, dans

---

(1) Ce passage a été signalé, pour la première fois sans doute, par Mr Benedetto Croce, dans son ouvrage intitulé *La lingua spagnuola in Italia.*

le domaine castillan, quant à la prononciation du *j* : il existait au moins deux articulations, suivant les individus.

L'une de celles-ci, propre aux paysans, et qui devait être la plus archaïque (car les campagnes sont généralement plus conservatrices que les villes en cette matière) pouvait être identifiée absolument à la prononciation toscane (1) ; l'autre en différait légèrement (2).

En somme, dans la première, le *j* devait encore être semblable au *j* français, et par conséquent être une chuintante à peu près pure. Dans la seconde, il devait être déjà une demi-chuintante analogue au *g* de l'allemand *liegen* tel qu'on le prononce à Cologne (3). Il pou-

---

(1) Le *g* italien, nous dit-il, suivi de *e* ou de *i* « suena ásperamente, de la manera que nuestras aldeanas pronuncian el sancto nombre de Jesús ». (Cité par Cuervo, *Disq...*, page 55).

(2) En castillan, dit-il en substance, le *g* devant *e* ou *i* et le *j* sonnent presque comme dans les mots italiens *giardino, giurare*, un peu moins « ásperamente », et en pliant la langue un peu plus vers l'intérieur que dans la prononciation toscane. (Cuervo, *ibid.*).

(3) Il est difficile de dire à laquelle des deux articulations se réfèrent les indications données par le Basque Madariaga dans son *Libro subtilissimo intitulado honra de Escribanos* (Valence, 1565) ; toutefois, comme il parle d'une parenté de son entre l'*y* intervocalique et le *j*, il est bien clair qu'il ne saurait faire allusion, pour cette dernière lettre, à une prononciation franchement aspirée ; le plus vraisemblable est que pour lui le *j* devait être mi-chuintant : il considère en effet l'*y* et l'*i* ou *j* comme des consonnes quand ils retombent sur une voyelle, par exemple dans *juntar, juro, ya, ayo* : « donde la *y* decanta mas á la *j* consonante, y paresce que es medio entre la *j* consonante y la *i* en la pronunciacion, como *ayo, ajo*; pero yo la cuento entonces entre las consonantes, porque una vocal no puede aunar sylaba, hiriendo á otra y quedándose en fuerza de vocal... En principio de dicion ante ninguna vocal se pone *y*, sino *j*, como *Jeronimo, jurar*, excepto en *ya, yo* ». (La Viñaza, *Bibliografía*, col. 1133). — Madariaga, d'autre part, est peut-être le seul auteur du XVIe siècle qui voie une différence de son entre le *g* suivi de *e* ou *i* et le *j* : « ... la *g* consigo se trae su verdadero y natural sonido, puesta ante *i, e*, como *Gil, generacion*. La *j*, por lo semejante, pues se dice *iota*, que es otro diferente sonido que el de la *g*, ni el de la *y*, porque entre la *g* y el medio es la *i* consonante, que ni del todo se sube á la fuerza y vigor de la *g*, ni tampoco cae en el desmayo de la *y*... (*ibid.*). Etant donné l'accord unanime de tous les anciens auteurs sur l'identité du *g* devant *e* ou *i* avec le *j*, et les innombrables exemples de permutations entre les deux lettres dans les textes les plus corrects comme orthographe, du XIIIe au XVIe siècle, si l'on devait attribuer une valeur quelconque

vait y avoir aussi dans la seconde une diminution plus ou moins marquée de la sonorité. Enfin l'articulation la plus archaïque comportait peut-être même, à la rigueur, un léger son de *d* lorsque le phonème était initial.

¶ Quelques années plus tard, Velasco (*Orthographia y Pronunciacion castellana*) fait une description de l'articulation du *g* devant *e* et *i* qui n'est pas d'une précision parfaite, mais dont on peut retenir ceci : le son du *g* castillan, en cette position, n'était pas exactement semblable à celui des autres langues (il fait sans doute allusion à l'italien, au français et au portugais) ; l'articulation castillane était plus intérieure, et difficile à reproduire exactement pour les étrangers : « La otra voz de la *g*, con *e* y con *i* que, por lo que tiene su nombre se le atribuye por propia en el castellano, es de las muy semivocales, y dificultosa y casi *imposible de pronunciar á los extranjeros*, como el castellano la pronuncia ; que, aunque otras naciones pronuncian *ge* ó *gi*, es *allegándose al sonido que la* ch *tiene en la nuestra* ó en otras formas, que casi nunca se conforman con el castellano. Fórmase esta voz en el medio de la lengua, inclinada al principio del paladar, no apegada á él, como para formar la *c* sin cedilla (ante *a*, *o*, *u*), que se forma allí, ni arrimada á los dientes, *que es como los estranjeros la pronuncian*, sino al paladar, de manera que pueda salir el espíritu y aliento con que se haze ; ni

---

à ce passage de Madariaga, il faudrait qu'elle se réduisît à ceci : devant les voyelles palatales *e* et *i* le son du *j* (généralement écrit *g*) était formé un peu plus en avant que lorsqu'il précédait l'une des voyelles plus intérieures *a*, *o*, *u* ; mais cette différence n'était, pour l'oreille, qu'une nuance à peine sensible. Cette observation de Madariaga s'accorde d'ailleurs assez mal avec la première partie d'une règle orthographique qu'il donne ensuite : ante *e* mas veces *g*.,. ante *j* nunca *i* consonante, como *mugir*, no *mujir* ». L'expression « ante *e* mas veces *g* » indique que pour l'auteur le *j* pouvait malgré tout être admis quelquefois ; mais ceci ne cadre pas avec l'interprétation qui précède, et en vertu de laquelle cette lettre aurait pris automatiquement devant tous les *e* l'articulation moins intérieure que nous avons supposée : peut-être Madariaga eût-il évité cet illogisme apparent s'il eût approfondi davantage son analyse, avec un peu plus de réflexion. Ajoutons qu'il était Basque, et qu'il a pu généraliser et étendre au castillan des particularités propres à sa prononciation personnelle.

tampoco muy metida en la garganta, PORQUE SUENA ALLÍ LA X *con quien tiene mucha semejanza en el sonido* ». (Cité par Cotarelo, *Fonología*, page 130).

Comme nous l'avons remarqué déjà à propos de l'*x* (p. 432), il y a, dans les déclarations de Velasco, un détail suspect : c'est l'assertion en vertu de laquelle le point d'articulation de l'*x* aurait été plus intérieur que celui du *j* (1) : nous croyons fort qu'en ceci Velasco a été dupe d'une illusion, facile à concevoir en une matière aussi délicate que la détermination exacte de la position des organes dans l'articulation des sons lorsqu'elle n'est effectuée sous le contrôle d'aucun appareil enregistreur. Mais, cette réserve faite, il n'y a rien, dans ses dires, qui doive paraître ou erroné ou difficilement conciliable avec les autres témoignages contemporains.

Tous les détails qu'il donne paraissent s'accorder parfaitement avec l'hypothèse émise plus haut, d'après laquelle le *j* devait avoir déjà une valeur mi-chuintante analogue à celle du *g* de l'allemand *liegen* tel qu'il est prononcé à Cologne, mais avec une atténuation plus ou moins légère ou plus ou moins marquée de la sonorité (2). Ce son, cela va sans dire, était difficile à articuler pour la plupart des étrangers.

Nous ne croyons pas cependant que l'on puisse, comme le fait Mr Cotarelo, déduire des explications de Velasco que le *j* avait déjà le son purement aspiré d'aujourd'hui. Sans parler d'autres détails qui convien-

---

(1) Ou, du moins, du *g* devant *e* ou *i*. En tout cas, si l'on doit accorder quelque valeur à ce détail des assertions de Velasco, ce ne peut être qu'en l'expliquant de la manière suivante : pour cet auteur, le point d'articulation du *j* et de l'*x* était sensiblement plus intérieur lorsque ces deux consonnes étaient suivies de *a*, *o*, *u* que lorsqu'elles l'étaient de *e* ou *i*; en parlant de l'*x*, Velasco a surtout pensé au cas où cette lettre était suivie de *a*, *o*, *u*, et le contraste avec le *g*, qui précisément ne s'employait avec sa valeur non vélaire que devant *e* ou *i*, lui aura apparu plus nettement.

(2) Torquemada, qui maintient avec une parfaite netteté la distinction entre le *j* et l'*x* (voir ci-dessus, page 433, note), fait des deux phonèmes une description d'où il résulte que le procédé d'articulation était le même pour les deux lettres, et que la différence entre celles-ci venait seulement de ce que l'une était sourde et l'autre sonore. Il donne comme point de formation du son « lo último del paladar, cerca de la garganta », ce qui correspond parfaitement à un son mi-chuintant en voie d'évolution vers le son

nent mal à ce dernier, cette indication de Velasco à propos du *j* est à retenir : « es de las muy semivocales », ce que nous pourrions traduire ainsi : le *j* a un caractère de « *continuité* » (1) très marqué ; or, ce détail convient infiniment mieux à un son mi-chuintant qu'à un son purement aspiré : il est facile d'en faire l'expérience.

¶ Mais à mesure que l'*x* allait se rapprocher de plus en plus de l'articulation purement aspirée, il est clair que son corrélatif le *j* allait suivre une marche parallèle, ou plutôt même convergente, car, ainsi que nous le verrons plus loin, sa sonorité s'atténuant de plus en plus, il allait se confondre complètement avec l'*x*. Nous réserverons momentanément la question de l'assourdissement du *j*, et nous envisagerons d'abord son passage d'une valeur encore chuintante à l'articulation purement aspirée.

Nous avons noté que pour le Murcien Ambrosio de Salazar, né vers 1572, l'*x* était encore chuintant ; il en était de même pour le *j*, comme cela se conçoit (ainsi que pour le *g* devant *e* ou *i*) :

« La letra *g* tiene en ſi alguna difere[n]cia à la Franceſa, porque ſe pronuncia abriendo la boca y retirando vn poco la lengua à dentre (*sic*), para que el viento ſalga vn poco por el paladar en vn ſon groſſero.

— — — ay en eſta letra vna regla general, que quando ay una *g*, que ſe ſigue *i*, deſpues del *g* meſma, ſe pronuncia caſy como *i*, ijota como para dezir

Corregir
Regir
Muger
y otras — — —

— — — La letra *j*, ò ijota (*sic*) ſe pronuncia como *ch*, en

---

aspiré, mais non encore parvenu à ce stade ultime, car alors le point de formation n'aurait plus été la partie postérieure du palais, mais la région vélaire elle-même ; (voir le texte plus loin, même paragraphe, VI).

(1) Les grammairiens espagnols du XVIe siècle, comme nous l'avons déjà noté ailleurs, appelaient *semivocales* les continues, parce qu'en effet ces consonnes participent de la nature des voyelles en ce qu'elles peuvent s'articuler facilement sans avoir besoin d'être accompagnées d'un autre son.

Frances, ó poco va a dezir, faluo que fale vn poco de la garganta el viento vn poco grueffo, retirando el eftómago adentro echando el viento por entre el paladàr y la lengua la boca vn poco abierta — — — jaualy, fe pronuncia tambien como *g*, y *x* ». (*Efpejo general de la Gramática*, édition rouennaise de 1623) (1).

Vers la fin de sa carrière, dans les *Tres Tratados* (1643), Salazar maintiendra encore la valeur chuintante du *j*, tout comme celle de l'*x* ; (voir page 446). Mais déjà, dans la prononciation castillane normale, le *j*, comme nous le verrons plus loin, était pleinement confondu avec l'*x*, et pour l'un comme pour l'autre, l'articulation purement aspirée, si elle n'était pas encore absolument générale, était en passe de triompher bientôt complètement.

Assourdissent du *j*, et confusion avec l'*x*.

L'assourdissement qu'a subi le *j* et qui a eu pour résultat de le confondre avec l'*x* est évidemment un phénomène de même nature que l'assourdissement de l'ancien *z* et l'ancienne *s* sonores, qui a identifié ces deux consonnes avec leurs corrélatifs respectifs, le *ç* et l'*s* sourde. Ces trois assourdissements sont l'effet d'une tendance générale que l'on pourrait formuler ainsi : à un certain moment de son évolution phonétique, le castillan a éliminé les continues sonores prévocaliques autres que le *v* en les rendant semblables aux continues sourdes de même espèce.

Ici encore, les premières manifestations de la confusion qui allait se produire plus tard apparaissent sporadiquement d'assez bonne heure, c'est-à-dire dès le XIII[e] siècle (2). M[r] Cotarelo, dans des documents de

---

(1) Cuervo cite une partie de ce texte, d'après l'édition de 1622. M[r] Cotarelo observe que c'est en 1614 et non en 1622 que fut publié l'ouvrage de Salazar. Cela est vrai de l'édition princeps, mais d'après M[r] Morel-Fatio, *Ambrosio de Salazar et l'étude de l'espagnol en France sous Louis XIII* (Paris-Toulouse, 1901), il y eut par la suite trois rééditions au moins, notamment celles de 1622 et 1623.

(2) M[r] de Jaurgain (*Rev. internat. des Et. basques*, année 1912, page 161) cite, comme se rencontrant dès cette époque, la graphie *Javier* pour le nom de lieu dont la forme normale était alors *Xavier*.

Sahagún, note qu'un même nom est écrit *Boadelleja*, en 1243, et *Boadelexa* en 1253 (1).

Au XIV[e] siècle, les exemples de cette sorte deviennent un peu plus fréquents, tout en gardant encore un caractère exceptionnel : M[r]. Cotarelo note, par exemple, la forme *xamas* pour *jamás* dans des pièces d'archives de Madrid de 1275, 1302 et 1312 ; *lexitimo* dans une pièce de 1367 ; *mexor* dans une autre de 1369, etc. (2).

Dans les rimes des œuvres de l'Archiprêtre de Hita, M[r] Cotarelo a relevé également deux exemples de confusion entre *j* et *x* : *coneja* rimant avec *madexa*, *quexa* et *dexa* (*copla* 957), et *digo* (ms. de Salamanque) que, conformément à la leçon d'un manuscrit plus ancien, il faut sans doute corriger en *dixo*, rimant avec *fijo*, *aguijo* et *mijo*.

Ces deux exemples, il est vrai, ne seraient pas des plus probants, car l'Archiprêtre ne semble pas avoir été extrêmement scrupuleux sur la qualité des rimes ; ailleurs, notamment, il fait rimer *gaola* (qu'il faut sans doute interpréter *gaula*) avec *tabla* et *fabla*. Peut-être se contentait-il parfois d'une consonance imparfaite, comme Thomas de Celano qui, dans le *Dies iræ* fait rimer *præsta* avec *sequestra* et *dextra*, ou comme l'auteur anonyme de cette chanson populaire française qui fait rimer *six*, dont l'*x* finale se prononce comme une *s* sourde, avec *cerises*, où l's qui suit l'*i* est sonore.

Au XV[e] siècle, les confusions deviennent plus fré-

---

(1) La graphie *Rohias*, que M[r] Cotarelo extrait d'un document du couvent de Valcárcel (année 1244), et dans l'*h* de laquelle il croit voir une preuve de ce que l'*i* aurait eu déjà le son aspiré du *j* actuel, ne démontre absolument rien : l'*h* est ici, comme en beaucoup d'autres graphies anciennes, un simple luxe orthographique : cf. *Hierusalem* pour *Jerusalem ;* ces graphies par *h* n'étaient pas spéciales à l'Espagne : on les trouve tout aussi fréquemment dans les anciens textes rédigés ou copiés en France, ce qui prouve bien que l'*h* n'y prenait aucunement la valeur d'une aspiration ; peut-être les graphies latines du type *Hieronimo* pour *Jeronimo* avaient-elles contribué à leur naissance on du moins à leur diffusion.

(2) La forme *coxga* pour *coja*, que M[r] Cotarelo emprunte à un document de 1346, ne prouve rien, la combinaison *xg* pouvant être une simple graphie maladroitement imaginée pour rendre le son du *j*.

quentes encore dans les graphies, et Mr Cotarelo en a réuni des exemples dans sa *Fonología española*, page 120 du texte et Appendice 2.

Il ne faudrait pas cependant exagérer l'importance des confusions de cette sorte. Jusqu'au début du XVIe siècle, il a existé, malgré tout, une orthographe normale qui maintenait entre *j* et *x* la distinction basée sur l'origine différente des deux phonèmes, et qui atteste que ceux qui les confondaient dans la prononciation étaient encore, dans certaines régions au moins, en minorité. En particulier, les auteurs originaires de l'Andalousie et de Tolède se font remarquer jusqu'au milieu du XVIe siècle par un maintien particulièrement sûr de l'ancienne distinction.

¶ Cuervo, analysant dans ses *Disquisiciones*..., pages 61-62, la pratique de Nebrija quant à l'emploi du *j* et de l'*x*, observe qu'elle est rigoureusement conforme à l'étymologie (1). Nous pourrions pour notre compte faire une remarque analogue en ce qui concerne Valdés.

---

(1) Mr Cotarelo *(Fonología*..., page 125) prétend trouver, dans le passage suivant de Nebrija, la preuve que pour ce grammairien le *j* (ou le *g* devant *e* ou *i*) était déjà confondu avec *x* : « La . x . ia diximos q[ue] ſon tiene en el latin : & q[ue] no es otra coſa ſino breviatura de . cs . nos otros damos le tal pronu[n]ciacion cual ſuena enlas primeras letras deſtas diciones xenabe . xabon . o enlas ultimas de aq[ue]ſtas relox . balax . mucho contra ſu naturaleza. por que eſta pronunciacion como diximos es propria dela lengua araviga : de donde parece que vino a nueſtro lenguage ». Voici en substance le raisonnement de Mr Cotarelo : à propos du *g* devant *e* ou *i*, ainsi qu'à propos du *j*, Nebrija a remarqué que le son particulier qu'ont ces deux lettres en castillan doit avoir été emprunté à l'arabe ; or, par les mots « como diximos » qui figurent dans le passage relatif à l'*x*, il se réfère évidemment à l'allusion semblable que contiennent les passages concernant le *g* devant *e* ou *i* et le *j*; donc, il s'agit ici d'un seul et même son.

On peut répondre que ce n'est pas seulement à propos du *g* devant *e* ou *i* et du *j* que Nebrija a supposé, dans des passages antérieurs, une origine arabe, mais encore à propos du ç et de l'*h* ; si donc on devait prendre à la lettre le raisonnement de Mr Cotarelo, il faudrait admettre que pour Nebrija non seulement le *g* devant *e* ou *i* et le *j*, mais encore l'*h* et le ç avaient le même son que l'*x*. Cette interprétation serait évidemment absurde. En réalité, il semble que les mots « como diximos » soient simplement une expression un peu trop concise qui doit être entendue comme il suit : « ainsi que nous

¶ De même, le Valencien Juan Martín Cordero, dans un passage de *Las quexas y llanto de Pompeyo*, Anvers, 1556, signalé par Cuervo (*Disquisiciones...*, page 56), note que le *j* ne se prononce pas comme l'*x* : « no se dice *hixo* sino *hijo* ».

¶ Villalón (*Gramática castellana*, Anvers, 1559) constate la fréquence des confusions que l'on commettait de son temps entre *j* et *x*, mais il ressort nettement de son témoignage que pour lui la distinction entre les deux lettres correspondait bien encore à une différence de son, puisqu'il déclare que l'oreille est un guide sûr en cette matière : « Poca diferencia haze dezir *jarro o xarro, jornada o xornada* porque todo se halla escripto en el castellano. Verdad es que algo mas aspera se pronuncia la *x* que la *j* consonante. Y por esta causa digo que se deue aconsejar el cuerdo escriptor con sus orejas para bien escreuir : porque el sonido de la pronunciacion le enseñará con que letra deua escreuir. Dira *jarro* y no *xarro*. Dira *xara* y no *jara*. Dira *xavon* (1) y no

l'avons dit pour les autres sons qui, dans notre prononciation, ne paraissent pas être d'origine latine ».

Ailleurs (*Fonología...*, page 143), Mr Cotarelo, à propos d'un passage semblable de Nebrija, observe qu'il y a là un mot qui n'est pas d'origine arabe (*relox*), et dans lequel cependant l'*x* est identifié aux *x* d'origine arabe : nous ne voyons pas quelle preuve Mr Cotarelo pourrait tirer de ce fait quant à une prononciation aspirée de l'*x* : il montre simplement que les *x* provenant d'une chuintante arabe se prononçaient comme un *x* tiré d'une chuintante française. - Il faut bien, d'autre part, que la pratique de Nebrija répondît à quelque chose de réel, en ce qui concerne la distinction du *j* et de l'*x*, puisqu'elle coïncide exactement avec celle des Judéo-Espagnols de Constantinople, dont les ancêtres quittèrent l'Espagne à peu près vers l'époque où il écrivait. Précisément, d'après une tradition locale, la colonie juive de Constantinople serait venue de la Vieille-Castille. On ne peut, en tout cas, supposer que la distinction entre *j* et *x* se soit établie chez les premières générations de ces Judéo-Espagnols par une influence des anciens grammairiens : les expulsés devaient avoir en tête, dans leur exil, des soucis plus pressants que celui d'étudier Nebrija.

(1) On remarquera que si la graphie *xavon* est régulière en ce qui concerne l'*x*, elle ne l'est point en ce qui concerne le *v* ; ceci nous montre que si Villalón distinguait encore le *j* de l'*x*, il ne discernait plus le *b* du *v* en position intervocalique, ou que du moins le *b*, dans cette position, s'éloignait chez lui, d'une manière plus

jabon. Y ansi en los demas que se le ofrecieren » (1).

¶ Dans le *Manual de Escriuientes* qu'il a rédigé avant 1574, Torquemada constate lui aussi que beaucoup confondent l'*x* et le *j*, et il déclare étonnante cette confusion étant donnée la différence qu'il y a entre les deux sons : à propos des lettres *g*, *j*, *x*. il s'exprime ainsi : « Estas tres letras traen en gran baraja y discordia la buena ortografia; porque en parecer tan diferentes en si, tienen tanta semejanza en la pronunciacion, que muchas vezes se ponen la una por la otra ; y esto causanlo los que inadvertidamente escriben sin querer mirar lo que hacen... Aunque los que tienen algun juicio para saber discernir o apartar estas pronunciaciones muy facil cosa les es poderlo hacer y entender : porque puesto caso que estas letras se pronuncien [*sic* dans La Viñaza] con lo ultimo del paladar cerca de la garganta, teniendo la boca abierta, y saliendo la pronunciacion entre la lengua y el paladar, la de la *j* sale blanda y amorosamente, y la de la *x* con mayor fuerza, diferenciandose como se conocera en estas partes : *Viejos, lexos, hijo, dixo, Juez, Xuarez*, y verdaderamente yo me maravillo de los que en esto yerran... » (La Viñaza, *Bibliogr*,, col. 1149-1150). On remarquera avec quelle précision s'exprime l'auteur, et combien, des termes mêmes dont il se sert, il ressort clairement qu'il parlait en toute connaissance de cause d'une distinction qu'il observait réellement et naturellement, et les qualificatifs qu'il emploie pour caractériser les deux articulations sont parfaitement justes : les mots « blanda y amorosamente » s'appliquent fort bien à une articulation sonore, et les mots « con mayor fuerza » à une articulation sourde ; il emploie d'ailleurs à peu près les mêmes termes pour indiquer la différence qui existait entre le *z* et le *ç* (p. 294-296).

---

particulièrement sensible, de l'articulation explosive ou quasi explosive.

(1) Cuervo, *Disquisiciones...*, page 56 ; La Viñaza, *Bibliografia*, col. 1119.

¶ Dans la confusion des continues sonores avec leurs corrélatives sourdes, la Vieille-Castille, d'une façon générale, était en avance sur la Nouvelle : nous avons déjà constaté un fait semblable à propos du *z* prévocalique et de l'*s* intervocalique (1) ; Fray Juan de Cordova, dans son *Arte en lengua zapoteca*, Mexico, 1578, atteste qu'il en était de même pour le *j* : « los de Castilla la Vieja... dizen xugar y en Toledo jugar » (2). Bien entendu, les déclarations de l'auteur ne doivent pas être comprises absolument à la lettre, mais seulement dans un sens général : comme il arrive toujours en pareil cas, il pouvait y avoir dans la Vieille-Castille même des régions ou des éléments plus conservateurs, et inversement quelques Nouveaux-Castillans pouvaient être en avance sur le reste de leur région. Mais ce qu'il faut retenir, c'est qu'une partie notable du domaine castillan restait encore fidèle sur ce point à la tradition, au début de la seconde moitié du XVIe siècle.

¶ Pour Velasco (*Orthographia y Pronunciacion castellanas*), la distinction entre *j* et *x* existe encore, mais il est facile de voir, par les termes mêmes dont il se sert, que déjà elle était très atténuée ; (voir ci-dessus, page 431). Détail curieux : il semble que l'atténuation de la différence était plus complète en position posttonique qu'en position protonique ou initiale : « .... en muchas palabras apenas percibe la oreja la diferencia que ay

(1) Avec la Vieille-Castille marchait de pair l'Aragon, comme l'on s'en rend compte quand on examine des manuscrits de cette région appartenant au premier quart du XVIe siècle. Nous n'avons pas eu le loisir de rechercher à quelle époque la confusion s'est généralisée dans les domaines asturien et galicien ; on sait toutefois que la loi d'assourdissement des anciennes continues sonores qui a fini par triompher dans tout le domaine castillan a atteint aussi les dialectes asturien et galicien, où l'ancien *z* s'est confondu avec le ç, l'ancienne *s* intervocalique sonore avec l'*s* sourde, et où le *j* s'est assourdi également, se confondant avec l'*x*, de sorte que le mot *Juan*, par exemple, se prononce *Xuan* dans ces deux dialectes. Le Portugal paraît être, avec la Catalogne et Valence, le seul domaine roman de la péninsule ibérique qui ait échappé à l'assourdissement des continues sonores prévocaliques autres que le *v*.

(2) Cuervo, notes à la grammaire de Bello, page 17.

entre ellas, como *trabajo* y *abaxo*, aunque en otras todavía se reconoce el de la *x*, más lleno y engrossado, como entre xaraue y jaspe ».

¶ Juan Sánchez, qui était de Cordoue, paraît faire encore une légère différence entre le *j* et l'*x* ; c'est du moins ce que semble indiquer le mot *casi* qu'il emploie dans les deux passages suivants de son traité intitulé *Ortógrafía y Ortología castellanas*. Le premier est relatif à la lettre *j* : « El español la pronuncia ásperamente, como cuando dice *jardín*, *jornada*, *justicia*, *vejez*, i el Latino la pronuncia suavemente, al modo que el Español la *y*, cuando hiere á las vocales, como en estas vozes *raya*, *rayo*, *ayudo*.... El español dirá *ja*, casi al modo que pronunciaría *xa* ». (La Viñaza, *Bibliogr...*, col. 1164). Le second passage concerne l'*x* : « Al español le hace esta letra un sonido semejante al de la *j*, ó al de la *g* cuando se junta con la *e* ó con la *i* : *ut quexa*, *baxeza*, *baxilla*, *baxo*, *axuar*, *relox*, &c. De adonde se saca cual ha de ser el sonido i pronunciacion con que le a de nombrar conforme al nombre que le pusimos en el Alfabeto : porque dira *xi* casi a la manera que pronuncia *gi*. (La Viñaza, *Bibliogr...*, col. 1165).

¶ Juan de la Cuesta (*Libro y Tratado para enseñar leer y escreuir... todo Romance castellano...* Alcalá, 1589) maintient la distinction entre *j* et *x* ; il constate cependant que non seulement les enfants, mais aussi des personnes plus âgées, se trompent parfois et écrivent *x* pour *j* ou inversement ; (voir le texte dans La Viñaza, *Bibliogr...*, col. 901).

¶ Francisco Cascales (*Cartas Filológicas*, imprimées à Murcie en 1634, mais avec privilège de 1627) a été, nous l'avons vu, l'un des derniers tenants de la distinction entre le *z* et le *ç*, ainsi qu'entre l'*s* sonore et l'*s* sourde intervocaliques. Il maintient de même la différence entre *j* et *x*, et en des termes tels qu'on ne peut douter qu'elle ne fût pour lui quelque chose de réel. Sans doute les détails qu'il donne sur la différence qu'il pouvait y avoir entre les deux

lettres au sujet de leurs procédés d'articulations (1) sont suspects, mais nous avons remarqué déjà qu'une inexactitude en cette matière est si facile à commettre qu'elle ne saurait infirmer le témoignage d'un auteur quand il déclare que telle lettre ne donne pas à l'oreille la même impression que telle autre, et lorsque Cascales, condamnant des rimes telles que *dixo* et *hijo*, se plaint de ce que les poètes confondent dans leurs rimes des lettres qui n'ont pas le même son, nous sommes en droit de croire qu'il avait raison au point de vue de sa propre prononciation ; (voir le texte dans La Viñaza, *Bibliogr*..., col. 1251).

¶ Enfin, Nicolás Dávila lui aussi (*Compendio de la ortografía castellana*, Madrid, 1631) parle de l'*x* et du *j* d'une manière qui paraît attester qu'il faisait encore réellement entre les deux lettres une légère différence : « La *j* tiene tanta semejanza con la *x*, que sólo el cuidado las puede diferenciar. Aquélla se pronuncia con alguna aspereza y afecto ; como *junto*, *Juan ;* pero la *x* aguda y afectuosamente, como *Axedrez*, *xarama*, *xaxto*, *caxa* » (2). Sans doute, les termes dont use l'auteur pour caractériser le *j* et l'*x* semblent être, à première vue, le contraire de ceux dont se servait Torquemada. Mais, comme le remarque Mr Reyna (art. déjà cité), « los calificativos de fuerte, suave, áspero, blando, duro y mil otros que en tales explicaciones se emplean, son... de significado muy vago, muy convencional, muy arbitrario, y tanto los que se valen de ellos como los que los oyen, pueden atribuirles significaciones diversas ». Si les phonèmes sourds méritent mieux que les phonèmes sonores le qualificatif de « forts », puisqu'ils s'accompagnent en général d'une tension musculaire plus grande, on peut concevoir cependant que Dávila ait pu, à la

---

(1) « La *j* tiene diferente pronunciacion que la *x*, porque *trabajo*, *Cornejo*, *hijo*, mas fuerte i robustamente se pronuncian que *baxo*, *dixo*, *lexos ;* porque para aquellos se juntan y aprietan los dientes, y para estos no llegan ». (La Viñaza, *Bibliogr*..., col. 1251, et Cuervo, *Disq*..., page 56).

(2) La Viñaza, *Bibliogr.*, col. 1233.

rigueur, qualifier de « áspero » un phonème d'où la sonorité n'avait pas complètement disparu, par une expression maladroite pour désigner la résonance de la glotte qui accompagnait encore l'articulation.

¶ Mais depuis le milieu du XVIe siècle, les confusions entre *j* et *x* avaient commencé à ne pas être rares, même chez les auteurs qui se piquaient d'être plus ou moins grammairiens : dans la *Doctrina christiana del Ermitaño y Niño*, Valladolid, 1552, de Fray Andrés Flórez, Mr Cotarelo relève la graphie *moxar* à côté de *mojar* ; (il est vrai qu'elle est peut-être imputable à l'imprimeur seul).

¶ Il est difficile de dire si pour le Basque Madariaga (*Libro subtilissimo intitulado honra de Escribanos*, Valencia, 1565) le *j* était pleinement confondu avec l'*x*. A en juger par certaines des indications qu'il donne (1), il semble avoir fait encore entre les deux lettres une différence, mais en tout cas, il constate, à propos de l'*x*, l'étroite parenté des deux sons et les confusions auxquelles elle donnait lieu dans l'écriture : « En romance tiene mucho parentesco con la *g*, por lo cual muchos caen en confusion escribiendo lo mismo *muxer*, que *muger* ». (Cuervo, *Disq...*, page 56 et La Viñaza, *Bibliogr...*, col. 1134).

¶ Pour Luis Alfonso de Carvallo, auteur du *Cisne de Apolo* (Medina del Campo, 1602), il y a identité de son entre le *j* et l'*x* : « .... *dexa* bien puede ser consonante de *vieja*, aunque el vno se escriue con *x* y el otro con *jota*. Porque en los sonidos son tan conformes ». (La Viñaza, *Bibliogr...*, col. 935-936, et Cotarelo, *Fonol. esp.*, pages 150-151).

¶ Mateo Alemán maintient en théorie une différence entre le *j* et l'*x*, mais il ne s'agit plus chez lui de l'ancien *j* et de l'ancien *x* prévocaliques, qu'il confondait pleinement. Dans son *Ortografía castellana*, Mexico, 1609, il s'exprime ainsi à propos de l'*x* : « Parécese en su pro-

---

(1) Voir page 465 n. 3.

nunciacion á la *j*, por donde algunos las truecan, diziendo *dixe* por *dije*, no advirtiendo que la *x* es mas tenue (1), i se pronuncia casi como el silvo, la lengua poco menos que junta con el paladar; i para la *j* se tiene de retirar y formarse por entre dientes, con solo el aliento » (2). (La Viñaza, *Bibliogr...*, col. 1192).

Or, semble-t-il, les deux sons qu'Alemán prétend distinguer ne sont pas la sonore et la sourde anciennes, mais simplement un *x* prévocalique (qu'il veut que l'on représente par un *j*), et l'*x* final, pour lequel il entend réserver la graphie *x*. Bien entendu, le premier (*x* prévocalique) était le son unique auquel avaient abouti l'ancien *x* et l'ancien *j* en position prévocalique; quant à l'*x* final il est possible en effet qu'il se distinguât de l'autre par une légère atténuation : le son pouvait être coupé dans l'une des deux articulations plus vite que dans l'autre. Ce qui paraît prouver que la différence entre le *j* et l'*x* doit être entendue simplement, chez Alemán, comme une différence entre, d'une part, un *x* prévocalique, aboutissement commun de l'ancien *x* et de l'ancien *j* en la même position, et, d'autre part, l'*x* final, c'est que précisément Alemán veut que devant une voyelle on écrive partout *j*, et que l'on écrive *x*, au contraire, à la fin des mots. Par suite, la graphie *dije* est pour lui normale, et c'est la graphie traditionnelle *dixe* qui lui paraît irrégulière : voici d'ailleurs ses prescriptions au sujet du *j* : « Siempre antes de las cinco vocales para sonidos fuertes, y muchas veces que se escribe *x* debe ponerse *j*, menos en fin de dicción : *box*,

(1) Mr Cotarelo prétend qu'Alemán dit sur ce point le contraire de tous les autres auteurs, puisque, d'après ceux-ci, l'*x* était plus fort que le *j*. Le mot « tenue » dont se sert Alemán n'est point forcément synonyme de « doux » (*suave*), et pour désigner une sourde il ne serait pas si mal imaginé, car précisément il a été souvent repris de nos jours par les grammairiens pour désigner les consonnes de cette catégorie. La chose n'a d'ailleurs aucune importance, puisque ce passage d'Alemán ne doit pas être entendu dans le sens d'une distinction entre sonore et sourde.

(2) Pour se conformer à la tradition, Alemán ajoute ici : « Nosotros pronunciamos la *x* como los Arabes, de quien lo [*sic* dans La Viñaza] tomamos....»

relox » (1). (Comme corollaire de ce système, Alemán proscrit l'usage du *g* devant *e* ou *i*).

¶ Dans son *Tesoro de las tres lenguas* (1609), Jerónimo Boloñés, sans prétendre, comme Alemán, réformer l'usage traditionnel, se contente de constater la confusion résultant, dans l'écriture, de l'unification qui tendait à régner de plus en plus dans la prononciation : « La afinidad de la *g*, de la *j* y de la *x* hace que se usen lo mismo una que otra, como en la voz *tixera*, que también se halla escrita *tigera* y *tijera* » (2). Désormais, cet exemple va devenir classique dans les grammaires.

¶ Nous le trouverons notamment chez Oudin :

« La troisiesme est *g* deuant *e* & *i*, lequel se prononce plus rudeme[n]t qu'en nostre langue, & se forme au palais de la bouche repliant le bout de la langue en haut, et la poussant vers le gozier, & à (*sic*) quelque affinité auec nostre *ch* Françoìs. Mais deuant *a*, *o*, *u*, il a la mesme prononciation qu'és autres langues.

La quatriesme est *j* consone que les Espagnols appelle[n]t *jota*, & le prononcent quasi co[m]me *schota*, retourna[n]t la pointe de la la[n]gue vers le haut du palais, & au deda[n]s de la gorge, & non pas co[m]me *yóta*, en faisa[n]t trois syllabes.

Faut noter qu'il y a gra[n]de affinité, ou plustost n'y a aucune differe[n]ce de prononciation entre le *g*, mis deua[n]t *e*, ou *i* : le *jota* qui se met deua[n]t *a*, *o*, & *u* :

---

(1) La Viñaza, *ibid.*

(2) Cité par Cotarelo, *Fonología*, page 145. — Jerónimo Boloñés donne un autre exemple d'alternance entre *x* et *g* ou *j* : « En la dicción *dix*, la *x* se cambia en *g* en el plural, haciendo *diges* y en su diminutivo... se cambia en *j*, escribiendo *dijecillo* ». Mais ici, plus qu'à la confusion résultant de l'assourdissement du *j*, l'alternance paraît due à une conservation, dans les graphies, de l'usage ancien, où le *j* (ou *g*), sonore en position prévocalique, se muait en la sourde correspondante *x* lorsqu'il devenait final. (Quant à l'observation de l'auteur, d'après laquelle on aurait employé le *g* dans le pluriel *diges*, et le *j* dans le diminutif, il se peut qu'elle ait répondu à la pratique d'un certain nombre de scribes de l'époque, mais on ne saurait évidemment lui donner la portée d'une règle).

rarement deua[n]t *e*, & iamais deua[n]t *i* : & l'*x* (1) (que les Efpagnols nomment *equis* ou *ecqs*) qui fe ioint à toutes les voyelles : car i' ay remarqué des mots efcrits indifferemment par ces trois lettres ; comme *tixeras*, *tigeras*, & *tijeras* (2), qui fignifie des cifeaux, *trabajo*, ie l'ay leu *trauaxo* & *trabaxo*, *trauail*. Et fe peut cognoiftre ladite affinité au moins du *g* et du *jota*, en ce que quand la diction fe trouue efcrite par *g* deuant *e*, ou *i*, en quelques modes des verbes, & que la voyelle immediatement fuiuante fe change en vne autre, à fçauoir en *a*, ou en *o*, en d'autres modes defdits verbes, il faut femblablement changer le *g* en *j* : Exemple : *coger*, Infinitif fait en l'Optatif et Conionctif, *coja*, & non pas *coga*, *eligir* fe change en *elija*, *regir* en *rija*, & plusieurs autres...

... La neufiefme est *x*, qui fe profere fort rudement deuant la vocale, & quelque peu plus que le *jota*, encor qu'il y ait grande affinité entre elles, mais l'*x* eft aucunement plus guttural ».

Les derniers mots ont l'air d'une concession accordée aux grammairiens qui maintenaient encore le principe d'une distinction entre le *j* et l'*x*, mais on voit bien que pour Oudin celle-ci était nulle, ou peu s'en fallait.

¶ Pour Bartolomé Ximénez Patón, la confusion entre *j* et *x* était certainement complète, car il voulait que l'on remplaçât l'*x* par un *j* toutes les fois qu'il n'avait pas la valeur latinisante de *cs* : « ... En Romance el sonido de la *I* consonante es como el de la *G* . con E . y con *J* . como *Iudio*, *Iuez*, *Iuego*, *Iorge*, *Iara*, *Ieringa*. Y au[n]que

---

(1) Ce passage est l'un de ceux sur lesquels M[r] Cotarelo prétend s'appuyer pour démontrer que l'*x* avait déjà le son aspiré du *j* actuel. Bien entendu, il prouve seulement la confusion à peu près complète du *j* avec l'*x*; et d'ailleurs, les détails donnés par Oudin paraissent convenir à une articulation mi-chuintante plutôt qu'à une articulation purement aspirée.

(2) Nous citons Oudin d'après l'édition de 1610, n'ayant pas sous les yeux celle de 1597, dont avant la guerre il existait un exemplaire à la Bibliothèque de Reims. Nous ignorons donc si l'exemple tiré des graphies diverses de *tijera* figurait déjà dans cette édition antérieure. Dans l'affirmative, Oudin en aurait la priorité sur Jerónimo Boloñés.

algunos corrompidamente ponen en su lugar la *G*. aunque con la *E*. y con la *J*. no es mala consideracion todas ueces, como *Giron*, *Geringa*, mas con las demas uocales sera yerro notable... La pronunciacion de la *X* a de ser la misma al principio que al medio que al fin, y assi pronuncian mal los que la pronuncian, como *G*. ó *J*. Diciendo *Xaraue*, *Paxaro*, *Dixo*. Lo qual en Castellano no tengo por remediable ». (La Viñaza, *Bibliogr...*, col. 1198).

En somme, bien que dans le passage relatif à l'*x* il s'exprime d'une façon maladroite, on voit que Ximénez Patón était un précurseur de l'orthographe moderne, qui a banni l'*x* des mots tels que *xeringa* et *paxaro*, et a généralisé à sa place le *j*, tout en admettant une transaction en faveur du *g* devant *e* ou *i*.

¶ Miguel Sebastián (*Orthographia y Orthologia*, Saragosse, 1619), par la façon même dont il recommande d'éviter les confusions entre *j* et *x*, est lui aussi un témoin de l'effacement de l'ancienne distinction : « .... Devese llevar cuydado en no confundir la *j* y la *x* por lo mucho que en el son son parecidas ». (La Viñaza, *Bibliogr...*, col. 1212, et Cuervo, *Disq...*, page 57).

¶ Malgré une légère restriction marquée par le mot *casi* dans un passage de l'*Efpejo general de la gramática*, reproduit plus haut, page 446 n. 3, il semble bien que pour Salazar le *j* et l'*x* étaient confondus. Cela ressort des passages des *Tres Tratados* et de l'*Efpejo*, cités par nous, p. 446 et 468-469, ainsi que des faits suivants : dans le titre de l'édition de 1614 le mot *Efpejo* avait été écrit par un *x* : Espexo. Oudin, ayant relevé cette faute d'orthographe dans le mémoire qu'il avait adressé à Louis XIII contre le livre de Salazar, celui-ci nous donne les explications suivantes dans sa Response apologetiqve av libelle d'vn nommé Oudin (Paris, 1615) : « .... Tanto *g*, *x*, *j* como *ch* francés tienen una mesma significación y el aver puesto espejo con x fué no aver en la Imprimería (*sic*) j capital, y pues la pronunciación es una no tenéis para que secaros el entendimiento como se lo secó vuestro hermano Don Quixote ». Toutefois, dans la

réédition de 1622, l'imprimerie n'ayant sans doute toujours pas le caractère *j* en capitale, Salazar, pour couper court à toute critique, a préféré employer un *I* plutôt qu'un *X*; dans l'édition de 1623, il a fait enfin imprimer *Efpejo*.

Il est intéressant de constater que Salazar confondait à peu près complètement le *j* et l'*x*, alors que pour Cascales, qui paraît avoir été Murcien comme lui, les deux sons étaient encore bien distincts. Ceci, d'ailleurs, ne doit pas trop nous étonner : nous ignorons la date de la naissance de Cascales, mais il a suffi qu'il fût de quinze ou vingt ans plus âgé que Salazar, né vers 1572, ou que tous deux fussent originaires de localités différentes bien qu'appartenant l'une et l'autre à la région de Murcie pour que, en cette période d'évolution phonétique rapide, leur prononciation présentât des divergences : que l'on compare ce qui se passe actuellement en France pour l'articulation de la lettre *r*, où il arrive que, dans une même famille, des frères et sœurs présentent entre eux les différences les plus tranchées, les uns grasseyant, et les autres prononçant une *r* apicale. — Un autre détail plus étonnant, c'est que Salazar, tout en confondant le *j* avec l'*x*, maintient au contraire la distinction entre *z* et *ç* (1) ; on s'attendrait à ce que, chez un même individu, la confusion avec les sourdes correspondantes eût marché de pair pour les trois continues sonores *z*, *s* intervocalique, *j*. Or, à en juger par Salazar, il semblerait que l'assourdissement a pu, chez certains sujets du moins, être arrivé à son terme pour la troisième, alors qu'il ne l'était pas encore pour la première. Des différences de date entre des faits qui obéissent pourtant à une même tendance générale ne sont pas rares dans l'histoire des langues, comme le

(1) Voici en effet comment il s'exprime à ce sujet dans la RESPONSE APOLOGETIQVE : « Yo digo pues y afirmo que la ç con cerilla se pronuncia en lengua castellana como el francés hace sus dos *ss*. si no es que no estuvisteis sino en Valencia aquellas seis semanas que estuvistes en España que las tres fueron Alimañas (digo Alemanas) por que si los señores Alemanes no sabian castellano era fuerza que vos les hablassedes animal (digo alemán).... »

montre la diversité des époques, échelonnées sur une période de plusieurs siècles, où les voyelles françaises se sont successivement nasalisées devant les consonnes nasales, le phénomène étant déjà réalisé pour l'*a* dès la *Chanson de Roland*, alors que pour l'*u*, par exemple, il ne l'a été que beaucoup plus tard.

¶ Juan de Luna (*Arte breve i compendiossa para aprender á leer, escreuir, pronunciar y hablar la lengua española*, Londres, 1623) constate la confusion entre *j* (ou *g*) et *x*, en des termes manifestement inspirés de la grammaire d'Oudin : « La *x*, *j*, y la *g*, delante *e*, *i*, se parecen tanto en la pronunciacion, que casi es imposible poder perceuir su diferencia, y asi muchos escriuen la vna por la otra, como tigeras, tixeras, trabajo, trabaxo » (1).

¶ Le grammairien anglais Minsheu (*A Spanish Grammar*, Londres, 1623) observe que l'*x* se prononce de la même manière que le *j*, et que les Espagnols mettent souvent l'un pour l'autre. (Cuervo, *Disquisiciones*..., page 58).

¶ Même affirmation de l'identité du *j* avec l'*x* chez Christoval Baptista Morales (*Pronunciaciones generales de lenguas*... Montilla, 1623), qui constate que dans l'écriture il y a confusion entre *g* devant *e* ou *i* d'une part, et *j* ou *x* d'autre part. Il ajoute que l'*x* devant les voyelles se prononce en effet comme *j* (ou comme *g* devant *e* ou *i*), bien que certains puissent être d'un avis contraire : « aunque algunos (*sic*) no les siente bien ». (Cuervo, *ibid*).

¶ De même Correas (*Arte de la lengua española castellana*, éd. La Viñaza, pp. 32-33) proteste contre la théorie de ceux qui veulent voir une différence entre l'*x* et le *j*, et il la déclare imaginaire : « Algunos sueñan qe la

(1) Cuervo, *Disquisiciones*, page 57. — Ce passage est également l'un de ceux sur lesquels s'appuie Mr Cotarelo (*Fonología*.... page 146) pour affirmer que l'*x* n'a jamais eu en castillan une valeur chuintante. Bien entendu, il prouve seulement que le *j* s'était confondu avec l'*x*.

xe suena mas aspresa [*sic*] (qe *je*, *ge*), sin entender qe en Castellano no hai mas de una *xe* en la pronunziazion. Si no, digan qé diferencia podrán dar en *x*arro, *j*alma, *I*erusalen, *X*erez, *G*il, *X*imeno, *j*uro, *x*ugo, *g*ente, e*x*emplo, hi*j*o, di*x*o, i en todos los otros vocablos qe qisieren, escritos con una ó con otra (letra J, X, G).

En *Estremadura*, la esprimen mas qe en lo demas de Castilla, mas nó por eso constituyen *xe* diferente. Semejante es esta imajinazion á la qe tienen de la *zeda* entre las *zees* » ; (éd. La Viñaza, pp. 32-33).

¶ Schopp (*Institutiones grammaticæ latinæ*, 1629), assimilant à la fois l'*x* et le *j* castillans au *ch* français ou au *sc*(*i*) italien, ne fait par conséquent aucune différence entre les deux lettres, (voir ci-dessus, page 442, note).

¶ De même Franciosini (*Grammatica spagnuola, ed italiana*, Rome, 1638), en donnant pour l'*x* et le *j* castillans un même équivalent étranger, indique implicitement que les deux lettres représentaient pour lui un seul et même son : il les assimile toutes deux en effet au *sc*(*i*) italien ; (voir ci-dessus, page 446).

¶ De même encore, il résulte des passages de la grammaire de Des Roziers (1659) cités par nous pages 447-448, et plus loin, § 81, VIII, note, que pour cet auteur il n'y avait pas de différence entre le *j* et l'*x*.

¶ L'étude des rimes chez les poètes du XIVe au XVIIe siècle nous montre également que jusque vers le milieu du XVIe siècle les confusions entre *j* et *x* sont fort rares : déjà nous avons signalé (page 470) les deux cas relevés par Mr Cotarelo, où l'Archiprêtre de Hita fait rimer des mots comportant un *x* avec d'autres comportant un *j*, et nous avons fait remarquer en même temps qu'il ne faut pas leur accorder une importance exagérée. Au XVIe siècle encore, les rimes chez Garcilaso ne présentent aucune infraction à l'usage traditionnel, ce qui ne doit pas nous étonner, puisque ce poète était de

Tolède (1). Il en est encore de même chez l'Andalous Herrera, né dans la première moitié du siècle. Cuervo (*Disquisiciones...*, page 56), qui a examiné minutieusement à ce point de vue les œuvres des poètes du siècle d'or, ne relève que quelques rares infractions chez Boscán, Acuña, Mendoza, Ercilla et Baltasar del Alcázar. Au contraire, chez Cervantes, Góngora et Lope de Vega, la confusion est complète. D'ailleurs Rengifo dans son *Arte poética... silva de consonantes*, 1592, ne fait lui non plus aucune distinction, au point de vue des rimes, entre les mots qui comportent un *j* et ceux qui comportent un *x*.

Mr Cotarelo, qui a repris sur ce point les inventaires de Cuervo et les a complétés en les étendant à d'autres auteurs (*Fonología...*, pages 146-148), est bien obligé de reconnaître la régularité à peu près parfaite que l'on observe jusque vers le milieu du XVIe siècle. Mais pour pouvoir concilier cette constatation avec sa thèse d'après laquelle dès le XIVe siècle le *j* et l'*x* étaient confondus en un son unique qui était celui du *j* actuel, il essaye d'expliquer cette régularité par une prétendue tyrannie des règles de la versification, qui aurait obligé les poètes à ne faire rimer que les mots dont les finales s'écrivaient exactement par les mêmes lettres, et de laquelle ils n'auraient commencé à s'émanciper (2) que vers le milieu du XVIe siècle (3). Or, cette supposition de Mr Cotarelo est contraire à toutes les données de l'his-

---

(1) Cuervo (notes à la grammaire de Bello, page 22) relève un exemple de confusion chez Lucas Fernández ; mais cet auteur était, paraît-il, de Salamanque, et nous avons vu que la Vieille-Castille et les régions connexes ont, d'une façon générale, devancé Tolède dans l'assourdissement des continues sonores.

(2) Mr Cotarelo (*Fonología...*, page 148) qualifie de « necio » le respect de cette prétendue tyrannie ; l'épithète est dure pour des hommes comme Juan de Mena, Jorge Manrique, Garcilaso et Herrera, pour ne citer que ceux-là, mais cette « necedad », comme la tyrannie supposée elle-même, n'existe que dans l'imagination de Mr Cotarelo.

(3) M. Cotarelo, (*Fonología...*, page 149) croit trouver la confirmation de cette hypothèse dans un fragment où Eugenio de Salazar, vers 1590, donnant des instructions à ses enfants pour la

toire de la versification : chez tous les peuples, plus on remonte vers l'origine, et plus les règles poétiques sont rigoureusement basées sur la prononciation ; seulement, à la longue, celle-ci évoluant, il se produit un divorce entre les règles traditionnelles et le véritable usage de la langue parlée, auquel elles ne répondent plus exactement. Que l'on considère par exemple ce qui s'est passé dans la versification française. Au moyen âge, ses lois correspondaient réellement à la prononciation du temps, et c'est aujourd'hui, au contraire, que certaines d'entre elles ont cessé d'y correspondre; ainsi, par exemple, un mot tel que *passion* continue d'être compté en vers pour un trissyllabe, alors que dans la prononciation de presque tous les Français d'aujourd'hui (abstraction faite d'un certain nombre de

---

future publication de ses œuvres, leur recommande de ne rien changer aux graphies qu'il a adoptées dans les rimes. Mais ce passage ne saurait avoir d'autre valeur que la suivante : Salazar fait rimer suivant la prononciation réelle de son temps, et confond par conséquent *j* et *x* ; mais pour que la rime satisfasse l'œil autant que l'oreille, il veut que l'imprimeur déroge parfois à l'orthographe traditionnelle ; (c'est l'artifice bien connu dont Juan de la Cueva, entre autres, s'est parfois servi lui aussi). Voici d'ailleurs le passage d'Eugenio de Salazar, tel que le cite Mr Cotarelo : « Que en lo que toca á los vocablos terminantes, que son los vocablos postreros de cada verso, los ponga el impresor como van, sin quitar ni añadir letra, aunque le parezca que no va buena la ortografía : porque si algunos terminantes van con menos letras escritos de las que á él le parecerá que han de llevar, aquello se hace y permite y es necesario por causa del consonante, que no sería bueno si fuesen los tales vocablos *escritos con todas sus letras*. Ejemplo desto : Para dar consonante à *tanto* decimos *santo*, sin *c;* porque si dijésemos *sancto*, con *c*, no sería consonante. Para dar consonante à *vino* decimos *dino*, sin *g;* porque si dijésemos *digno* con *g* no sería consonante. Para dar consonante à *piloto*, decimos *doto*, sin *c;* porque si dijésemos *docto* con *c* no sería consonante. Para dar consonante à *prometo*, decimos *conceto*, sin *p;* porque si dijésemos *concepto* no sería consonante. Para dar consonante à *Tajo* decimos *bajo* con *j*, y no *baxo* con *x*, porque no sería consonante. Y para dar consonante à *llave* decimos *saue* y no *sabe*, con *b*, porque no sería consonante. Y para dar consonante à *lisa* decimos *prisa* con una *s;* porque si escribiésemos *prisa* con dos *ss*, no sería consonante. Y de esta manera habrá otros muchos terminantes en esta obra, que *parecerán mal escritos y no lo están*, sino bien; *conforme á las leyes de poesía* y si de otra manera se escribiesen estarían mal ».

Méridionaux), il est un véritable dissyllabe ; ainsi, également, un mot tel que *mis* est considéré comme ne pouvant rimer avec *ami*, tout comme au temps où l'*s* finale était prononcée plus ou moins nettement dans le premier. — Nous avons vu d'ailleurs, à propos du *z* et du *ç*, qu'en position prévocalique la préférence exclusive que l'orthographe traditionnelle donnaït au *z* dans certains cas ne pouvait s'expliquer que par une correspondance effective avec une prononciation réellement vivante : dans des formes telles que *faze* et *dize*, par exemple, on ne peut s'expliquer autrement l'adoption définive du *z* dans l'orthographe normale, puisque précisément les influences latinisantes auraient fait donner ici la préférence au *c*. Donc la distinction entre *ç* (ou *c*) et *z* en position prévocalique répondait bien, nous l'avons vu, à une différence réelle de son dans la prononciation normale, et si les poètes n'ont cessé de l'observer dans les rimes que vers le milieu du XVIe siècle, c'est que la distinction entre les deux sons ne s'est vraiment effacée que vers cette époque. Et puisque nous faisons des constatations analogues à propos de *ss* et *s* intervocalique, et de *x* et *j*, c'est évidemment pour des raisons toutes semblables.

ʀésumé de oire de l'*x* *j* du XIVe ʼIIe siècle.

Pour plus de clarté, nous résumerons les conclusions auxquelles nous sommes arrivés en ce qui concerne l'évolution de l'*x* et du *j*.

1° Au XIVe siècle, l'*x* et le *j* constituaient des phonèmes dont la caractéristique générale était d'être chuintants, soit qu'ils fussent des chuintantes pures, comme le *ch* et le *j* français (ce qui est l'hypothèse la plus vraisemblable), soit qu'il fussent au moins demi-chuintants, comme le *ch* de l'allemand *ich* et son corrélatif le *g* de l'allemand *liegen* tel qu'il est prononcé à Cologne. — Quelle que fût la nuance exacte représentée par l'*x* et le *j* dans la gamme des sons chuintants, les deux phonèmes étaient dans un rapport de sourde à sonore. Seulement, la sonorité du *j* présentait peut-être déjà, chez certains sujets du moins, une légère atténuation qui, parfois, pouvait croître jusqu'à l'assourdissement complet ; mais

les cas de cette dernière sorte restaient sporadiques et exceptionnels.

2° Vers le milieu du XVI[e] siècle, l'*x* prend, s'il ne l'avait déjà antérieurement, une valeur mi-chuintante analogue à celle du *ch* allemand de *ich*. Désormais le point de formation du son continuant de reculer, l'*x* va évoluer rapidement vers la valeur purement aspirée du *j* actuel. Seulement, tous les Espagnols, dans la prononciation du castillan, n'arriveront pas en même temps au terme de cette évolution. La région de Séville, au moins dans la prononciation populaire, y parviendra dès le début du XVII[e] siècle, et la Castille un peu plus tard. Vers 1630 la nouvelle prononciation sera devenue la plus normale, et aux approches de 1660, si une articulation chuintante se rencontre encore chez quelques Espagnols pour l'*x* castillan, elle apparaît comme exceptionnelle et anormale.

3° Le *j*, à partir du milieu du XVI[e] siècle, subit une évolution parallèle à celle de l'*x*. Mais en même temps sa sonorité diminue de plus en plus, de sorte qu'il finira par se confondre avec l'*x*. Seulement, cet assourdissement du *j* n'est pas non plus arrivé à son terme vers la même date chez tous les Espagnols : la Vieille-Castille, par exemple, confondait déjà le *j* et l'*x* dans le second quart du XVI[e] siècle (1), tandis que Tolède les distinguait encore. Dans la seconde moitié du siècle l'assourdissement du *j* devient à peu près général, et dans le premier tiers du XVII[e] très rares sont les Espagnols pour qui l'ancienne distinction répond encore à une réalité.

VIII. Conséquences orthographiques de l'assourdissement du *j*.

Une fois que le *j* fut définitivement confondu avec l'*x*, il en résulta une difficulté orthographique semblable à celles qui provenaient de la confusion du *z* avec le *ç* et de l'*s* intervocalique avec *ss*. Les observations que nous avons formulées dans les deux chapitres précédents au

(1) Voir à ce sujet les graphies relevées dans les manuscrits de S[te] Thérèse, née en 1515 à Ávila, par Cuervo (notes à la grammaire de Bello, page 18, note), et par Cotarelo (*Fonología...*, page 151, note).

sujet du trouble orthographique qui fut la conséquence de ces deux dernières confusions seraient donc de mise ici une fois de plus. Si beaucoup de copistes et surtout beaucoup d'imprimeurs conservaient assez bien, par tradition, l'usage ancien, les exemples de graphies contraires à cet usage n'en sont pas moins de la plus extrême fréquence : il nous suffira de renvoyer à ce sujet aux *Disquisiciones* de Cuervo, pages 65-66 (1).

Au XVIII[e] siècle, l'Académie cependant ne crut pas devoir rien changer à l'orthographe traditionnelle ; elle se contenta de remédier, en 1741, à l'incertitude où l'usage de l'*x* pouvait prêter en position prévocalique, en ordonnant que lorsqu'il aurait la valeur latinisante de *cs* on surmonterait la voyelle suivante d'un accent circonflexe (voir § 79, XIV).

Mais en 1815 elle décida que l'*x* serait supprimé dans tous les cas où il représentait le son aspiré, et elle fixa comme il suit les graphies destinées à exprimer ce son, aboutissement unique de l'ancien *x* et de l'ancien *j* : en principe, on emploierait partout le *j* ; cependant le *g* serait conservé devant les lettres *e* et *i* dans les mots où il est étymologique, par exemple dans *proteger*, *regir*, *dirigir*, etc. L'Académie n'a pas toujours observé très rigoureusement sa propre règle, puisqu'elle a maintenu le *g* dans quelques mots arabes, ainsi que dans le verbe *coger* et ses composés ; (voir § 80, I).

Depuis lors, la transaction admise par l'Académie en

---

(1) Voir notamment (*ibid.*) la curieuse manière dont Covarrubias dans son *Tesoro* (1611) termine la partie de son livre consacrée aux mots commençant par *x*. On pourra en rapprocher ce passage de la grammaire de Des Roziers (1659) : « Quand vous ne trouuerez pas un mot dans le dictionnaire par *x*, cherchez-le par le *j*, ou par le *ge*, ou *gi*, exemple : vous trouuerez dans vn liure Efpagnol *trabajo* ; fi vous ne le trouuez pas, il faut chercher par *x*, *trabaxo*, *trauail*.

Vous trouuerez dans vn liure *tixeras*, fi vous ne le trouuez pas écrit dans le dictionnaire par *x*, cherchez *tigeras*, ou *tijeras*, faites ainfi des autres.

Toutefois i'obferue vne chofe en écriuant de mettre deuant *e*, & deuant *i* pluftoft vn *g* que vn *x*, ou vn *j* ; & deuant *a*, *o*, *u*, ie mets quelquefois vn *j*, & quelquefois vn *x*, fi ce n'eft que ma memoire me fourniffe de l'auoir leu dans les bons autheurs par *x*, ou par *j*, defquels ie fuis les veftiges ».

faveur du *g* a été l'objet de quelques critiques, et les réformateurs de l'orthographe ont souvent émis l'avis que l'on devrait généraliser complètement l'emploi du *j* et adopter, par exemple, des graphies telles que *jeneral, jente,* etc., déjà pratiquées parfois en Amérique.

CHAPITRE XII

GÉNÉRALITÉS SUR LES CONSONNES

2. - Résumé s principales bservations ncernant le système nsonantique espagnol.

On peut résumer comme il suit les lois les plus caractéristiques parmi celles qui régissent le système consonantique espagnol :

1° Le castillan a une répugnance visible pour les sons explosifs en fin de mot ou de syllabe. La langue populaire les élimine soit par suppression, soit par altération : la prononciation des classes cultivées les tolère dans une certaine mesure, tout en les atténuant la plupart du temps.

2° La prononciation castillane ignore les consonnes redoublées au véritable sens du mot ; (elle admet cependant l'*r* forte, qui compte deux ou plusieurs vibrations, mais c'est apparemment parce que cette articulation ne consiste pas simplement en une *r* simple redoublée). Sans doute, la phonétique expérimentale montre que, chez certains individus au moins, l'*n*, redoublée dans l'écriture, de mots tels que *innoble*, ou les combinaisons auxquelles donnent lieu les successions de deux lettres identiques quant à la prononciation, telles que *el libro*, *un nombre*, *es sordo*, *luz ceniciente*, etc., ne se confondent pas entièrement, pour ce qui est de l'articulation, avec les sons simples correspondants. Mais la différence consiste uniquement en ce que la durée de la consonne est ordinairement beaucoup plus longue dans les cas de cette sorte ; et l'oreille n'a aucunement la sensation d'une consonne redoublée semblable à celles qui abondent en français moderne et en italien : ces dernières donnent vraiment, avec une netteté plus ou moins parfaite suivant les sujets, l'impression d'un son articulé deux fois. En d'autres termes, la consonne double du castillan est simplement un son prolongé et non un son

redoublé (1). Des preuves indirectes de cette particularité nous sont d'ailleurs fournies par les faits suivants : les Espagnols eux-mêmes, précisément parce que leur oreille n'est pas accoutumée à entendre des sons consonantiques véritablement redoublés (2), ont beaucoup de peine à reconnaître les phonèmes de cette sorte dans les langues étrangères, et à les reproduire oralement quand ils en apprennent une qui les comporte, comme l'italien et le français. Dans leur propre langue même, ceux d'entre eux qui sont peu lettrés ne savent pas distinguer les cas où il convient de redoubler la consonne dans l'écriture : d'où les fautes telles que *de libro* pour *del libro, a lado* pour *al lado*, que l'on rencontre si fréquemment dans les textes rédigés par des Espagnols peu lettrés, et que pour notre part nous avons trouvées si souvent sous la plume de nos élèves espagnols au cours de notre carrière de professeur. D'autre part, la phonétique expérimentale révèle que dans la prononciation castillane les conson-

---

(1) C'est à tort, à notre avis, que Josselyn *(Etudes de Phonétique espagnole*, pages 187-188) assimile les consonnes prolongées dont il a constaté l'existence en castillan avec les redoublements de consonnes si fréquents en français moderne et en italien : si les procédés de la phonétique expérimentale sont impuissants à révéler entre ces deux sortes de phénomènes une différence autre que celle de la durée, en revanche, l'oreille la perçoit nettement, sauf, bien entendu, quand le redoublement est atténué, comme cela peut arriver parfois en français et en italien.

(2) Nombreuses, on le sait, sont les langues qui, comme l'espagnol, répugnent plus ou moins aux redoublements de sons : parmi elles, on peut citer le basque et aussi l'allemand moderne : dans cette dernière langue en effet, non seulement le redoublement d'une consonne dans l'écriture est devenu simplement un signe marquant la brièveté de la voyelle précédente, mais encore, en composition, lorsque le son consonantique final d'un élément est exactement le même, quant à la prononciation, que le son consonantique initial de l'élément suivant, ils se fondent d'ordinaire en un seul ; par exemple dans *Mittag*, de *Mitt* + *Tag*, le double *t* a la même valeur que dans *Mitte :* c'est un *t* simple marquant brièveté de l'*i* précédent. — Le domaine proprement italien mis a part, la répugnance aux géminations de consonnes paraît avoir été commune, à un moment donné, à presque tous les pays romans ; ainsi s'expliquent peut-être certaines variantes des anciens livres liturgiques, telles que *in semita mandatorum tuorum* à côté de *in semitam...*, etc. (ps. 118), et *in deo meo* à côté de *in deom meum* (ps 68) ; cf. p. 96, n.

nes doubles ou plutôt prolongées n'atteignent pas à la durée des consonnes italiennes : la plus grande longueur constatée par Mr Navarro Tomás est de 22,2 centièmes de seconde pour l'expression *haz cinco ;* pour les autres combinaisons telles que *nn* dans *innecesario* et *ss* dans *vas solo,* la durée varie de 16 à 20 centièmes de seconde, alors qu'en italien, d'après les mesures enregistrées par C. Metz (*Ein experimentell-phonetischer Beitrag zur Untersuchung der italienischen Konsonanten-Gemination,* Vox, 1914), la durée de la consonne double est notablement supérieure : 22,5 centièmes de seconde dans le mot *calle,* 23 dans *freddo* et *sacco,* 26,5 dans *buffo,* etc. (1).

3.-Longueurs des consonnes espagnoles.

Sur la durée des consonnes espagnoles en général, on pourra consulter un excellent travail de Mr Navarro Tomás : *Diferencias de duración entre las consonantes españoles,* Rev. de Filol. esp., année 1918, pages 367-393, et pour quelques points particuliers on trouvera des détails précis dans un intéressant article de Mr S. Gili, *Algunas observaciones sobre la explosión de las oclusivas sordas,* même revue, année 1918, page 46. La question est d'un intérêt plus théorique que pratique ; nous noterons néanmoins les principales conclusions qui se dégagent des recherches de Mr Navarro Tomás :

1° Les sons consonantiques simples en espagnol durent rarement plus de 13 centièmes de seconde.

2° Si l'on fait abstraction des positions finale et initiale absolues, pour lesquelles les moyens dont dispose la phonétique expérimentale ne fournissent pas toujours des données suffisantes, les consonnes en position posttonique intervocalique entre la voyelle tonique et la voyelle de la syllabe finale sont sensiblement plus longues qu'en toute autre position ; leur durée dépasse alors de 33 à 49 p. °/o celle des autres consonnes ; si l'on prend par exemple les mots *peso, pasta, peseta* et *pasa-*

---

(1) Sur les lois qui régissent, dans la prononciation espagnole, la liaison des consonnes avec les voyelles, et celle des consonnes entre elles, un trouvera un excellent résumé dans le *Manual de pronunciación española* de Mr Navarro Tomás, §§ 146, 148 et 149.

dizo, l'*s* sera plus longue dans le premier que dans les trois autres.

Mr Navarro Tomás explique fort bien pourquoi la consonne intervocalique entre la tonique et la finale est généralement plus longue que les autres : « El acento de intensidad atrae, en efecto, la consonante intervocálica siguiente hacia la vocal acentuada ; pero como al mismo tiempo esta consonante mantiene su enlace silábico con la segunda vocal, el resultado es un desdoblamiento de dicha consonante, cuya articulación queda de este modo repartida entre las sílabas formadas por las dos vocales contiguas. El alargamiento de la consonante no es, pues, debido únicamente a la atracción del acento, sino también al hecho de que la consonante no pierda su contacto con la vocal siguiente » ; (*Rev. de Filol. esp.*, année 1918, p. 389).

Bien entendu, quelques consonnes donnent lieu à des constatations particulières : nous avons vu, par exemple, que l'*rr* a le plus souvent quatre vibrations en position immédiatement posttonique, trois en position immédiatement protonique, et deux dans les autres positions : il va sans dire que ces différences dans le nombre des vibrations se traduisent par une durée plus ou moins longue de l'articulation. Quant à l'*l*, c'est quand elle est précédée d'une liquante qu'elle est le plus brève. D'autre part, Mr Gili constate que l'explosion du *c* vélaire est un peu moins rapide que celle des deux autres occlusives sourdes *p* et *t*, ce qui s'explique par la nature même des organes que mettent en jeu ces diverses articulations. Enfin, Mr Navarro Tomás remarque qu'en prononciation emphatique, dans le *ch*, l'élément occlusif initial tend à s'allonger, tandis que dans la prononciation familière ce serait au contraire l'élément fricatif.

CHAPITRE XIII

DES ACCENTS ET INTONATIONS

1. - De quelques particularités de l'accent tonique actuel.

Il n'entre pas dans le cadre de ce travail de faire une étude détaillée de l'accent tonique espagnol, tel qu'il se présente actuellement. Nous nous bornerons à formuler quelques remarques qui nous paraissent avoir un intérêt particulier soit en ce qui concerne les différences que présente l'accent tonique castillan par rapport à celui de divers autres parlers romans, soit parce qu'elles attestent la survivance de certaines tendances très anciennes. Pour le reste, nous nous contenterons de renvoyer aux §§ 19, 143, 144, 158, 159, 160, 161, 162, 163, et 174 du *Manual de pronunciación española* de Mr Navarro Tomás, où l'on trouvera exposées, sous une forme excellente, un grand nombre d'observations théoriques et pratiques. En particulier, les étrangers pourront faire leur profit des remarques de ce savant phonéticien sur l'accentuation des monosyllabes : parmi ceux-ci en effet, il en est qui sont toujours accentués, d'autres qui le sont au moins dans certains cas, et d'autres qui sont atones normalement : la distinction entre ces trois catégories obéit à des règles aussi simples que logiques (*ibid.*, § 159).

Mr Navarro Tomás constate également la tendance qu'ont les voyelles *i* et *u* à perdre l'accent tonique lorsqu'elles sont en contact avec l'une des voyelles *a*, *e*, *o*. Cette particularité est une conséquence de la tendance indéniable que possède la langue espagnole à diphtonguer autant que possible les combinaisons où il entre un *i* ou un *u*. Depuis longtemps, comme le remarque l'auteur, l'*i* a perdu son accent ancien dans les mots *reina* et *vaina* (du latin *regina* et *vagina*) ; de nos jours,

ahi est le plus souvent prononcé *ay;* c'est un défaut particulier à quelques sujets que de dire *pais* pour *pais;* et un professeur de l'Instituto de Santander, il y a une vingtaine d'années, était connu pour l'habitude qu'il avait de prononcer *oido* au lieu de *oido.*

Un glissement d'accent en sens inverse tend à se produire dans les combinaisons *ia, ie, io,* par exemple dans *periodo* et *cardiaco* (*ibid.*, §§ 144 et 161). De là sans doute l'incertitude qui règne jusque dans l'accent graphique pour les finales en-*iaco*, car l'on écrit *cardiaco* et *policiaco*, à côté de *austriaco* (c'est la reproduction de ce qui s'est passé dans le latin vulgaire, où *muliere*, par exemple, est devenu *muliére*).

Les glissements d'accent de voyelle précédente à voyelle suivante peuvent se produire jusque dans le groupe *eo*, par exemple dans *alvéolo* qui est prononcé en réalité *alveòlo* (*ibid*). (1). De ce déplacement nous rapprocherons la double accentuation *auréola* et *aureola*, cette dernière plus conforme à l'usage courant.

Nous résumerons de la façon suivante quelques observations du même auteur sur les différences entre l'accentuation académique et l'accentuation courante (*ibid.*, § 161) (2): les mots *poliglota, pentagrama, metamorfosis, metempsicosis, miligramo, centigramo, decigramo, centilitro, decalitro*, etc. sont *« llanos »* d'après l'Académie (Dictionnaire, édition de 1914), mais le plus souvent *« esdrújulos »* dans la pratique. L'accentuation régulière *« llana »* gagne du terrain pour les mots *kilogramo, epigrama* et *telegrama* (3), du moins chez les personnes cultivées, car on les entend très souvent employés comme *« esdrújulos »*. On écrit *conclave* ou *cónclave, medula* ou *médula, ciclope* ou *ciclope, fárrago* ou *farrago*,

---

(1) De même *océano* tend à redevenir *« llano »;* (voir plus loin).

(2) Sur cette question, on pourra consulter également avec profit un article de Mr V. García de Diego : *Palabras de acentuación errónea o dudosa* (Bulletin de la société des Professeurs de langues méridionales, 15 Décembre 1909).

(3) Pour celui-ci, l'influence analogique de *telégrafo* et de *teléfono* favorise évidemment l'accentuation « *esdrújula* ».

mais l'accentuation *« esdrújula »* est de beaucoup la plus usuelle.

A ce sujet nous ajouterons personnellement ces quelques remarques : il y a incontestablement une tendance instinctive à rendre « *esdrújulos* » les mots savants ; elle est d'origine analogique, puisque réellement un très grand nombre de mots de cette espèce sont *« esdrújulos »*. De plus, dans beaucoup d'entre eux, la terminaison même se prête particulièrement bien à cette analogie : par exemple, les nombreux mots savants « *esdrújulos* » en *-ulo*, ou *-ula* ont causé l'accentuation *médula* pour *medula* ; de même, des mots tels que *ínclito* ont pu motiver l'accentuation fautive populaire *périto* pour *perito*. Et par mots savants, il faut entendre ici non pas seulement les emprunts au grec ou au latin ou à des langues étrangères modernes, mais tout mot qui n'est pas de la langue courante ni d'un usage journalier ; bien entendu, ceux qui sont terminés par un suffixe très connu, comme *-oso*, sont protégés contre le déplacement d'accent ; pourtant le suffixe *-ano*, un peu moins populaire que *-oso*, n'a pas suffi à préserver *pelícano* (1) et *océano* (2), qui sont devenus « *esdrújulos* », ni même *pantano*, dont l'accentuation correcte reste « *llana* », mais que beaucoup rendent « *esdrújulo* ». La tendance analogique à rendre « *esdrújulos* » les mots savants est si naturelle (3) que les étrangers eux-mêmes, précisément lorsqu'ils possèdent assez bien la langue, c'est-à-dire lorsqu'ils en ont acquis une connaissance suffisamment instinctive, la partagent également, et c'est ce qui nous

---

(1) En principe, d'après son accentuation latine, encore observée par S[t] Thomas d'Aquin dans l'*adoro te devote*, le mot *pelícano* devrait être « *llano* » ; mais déjà Quevedo, dans une pièce célèbre, le déclare « buen esdrúxulo ».

(2) Le mot *océano* est encore « *llano* » dans *El burlador de Sevilla* (acte I, sc. XIV, v. 30). Aujourd'hui il tend à le redevenir par glissement d'accent ; (voir ci-dessus, page 496, n. 1).

(3) Il serait à souhaiter que pour les mots où l'accentuation « esdrújula » est devenue normale dans la prononciation courante, même chez les personnes cultivées, l'Académie se décidât à la sanctionner dès maintenant.

explique, par exemple, comment un commentateur français d'une *comedia* espagnole fameuse a écrit, dans son édition, *Ludóvico* pour *Ludovico* toutes les fois que se présente le nom de ce personnage de la pièce, et bien que la scansion des vers et les rimes eussent dû l'avertir de son erreur : évidemment, l'influence analogique des nombreux « *esdrújulos* » en *-ico* avait été assez forte chez lui pour empêcher toute hésitation. Chose paradoxale à première vue, si ce commentateur eût moins bien possédé la langue espagnole, il n'aurait sans doute pas commis cette erreur (1).

Enfin, Mr Navarro Tomás note que l'on écrit *cartomancia, chiromancia* et *nigromancia*, mais que l'on prononce en réalité *cartomancía, chiromancía* et *nigromancía*. Nous remarquerons d'ailleurs, pour notre compte, que l'accentuation des mots en *-ia* a parfois donné lieu à des hésitations, et que, de nos jours encore, il arrive aux Espagnols de se tromper, au point que quelques-uns disent *modestía* au lieu de *modestia* (2). En général, dans les mots savants d'origine grecque, l'accentuation en *ía* a eu une tendance à prévaloir (3) : depuis longtemps,

---

(1) Chez les paysans de la région de Calahorra on remarque une tendance inverse à changer en « *llanos* » les « *esdrújulos* », et à dire par exemple *maquina* pour *máquina*. Cette particularité, tout à fait exceptionnelle en Espagne, fait naturellement l'objet des moqueries des gens de la ville.

(2) Bien que l'Académie donne l'accentuation *utopia*, on trouve dans les œuvres de Pereda la forme *utopía*, mais peut-être s'agit-il simplement d'une faute d'impression.

(3) A partir du moment où le sentiment de la quantité se fut effacé en latin tout en laissant subsister des différences de timbre entre les voyelles, il semble que pour les mots empruntés au grec le latin ait suivi le plus souvent l'accentuation hellénique, même lorsqu'elle était contraire aux anciennes lois de l'accentuation latine : par exemple, l'esp. *yermo* nous révèle que le lat. *eremus* était accentué (dans certaines régions au moins) comme un proparoxyton, à l'imitation de son antécédent grec ἔρημος, et cela bien que l'avant-dernière syllabe fût longue. (La Vulgate et les bréviaires romains accentuent sur la pénultième l'ablatif *eremo*, dans le Psaume LXXVII, soit qu'une tradition orale ait maintenu pour ce mot l'accentuation du datif grec ἐρήμῳ, qui était un paroxyton tandis que l'usage normal faisait du nominatif correspondant un proparoxyton, soit par souci d'appliquer strictement les règles anciennes de l'accen-

l'espagnol dit *Epifania*, bien que certainement, en divers pays du domaine roman, il ait existé pour la terminaison des mots *Epiphania* et *Théophania* une accentuation portant sur le premier *a*, comme le montre l'ancienne forme française *Tiphaigne*. Les hésitations de cette sorte ont été communes à tout le domaine roman, et c'est pourquoi un même mot a fini par garder parfois des accentuations différentes suivant les pays, tel *liturgia*, qui est accentué sur l'*u* en espagnol et sur le dernier *i* en italien. — Une accentuation étonnante à première vue est celle du prénom *Lucia*. Il est clair en effet que le lat. *Lucia* était normalement accentué sur l'*u*. Or, le déplacement d'accent que nous constatons en castillan n'est pas spécial à cette langue : l'accentuation *Lucia* a certainement été très répandue, dès une date ancienne, dans tout le domaine roman. Le français *Lucie* ne prouve rien, car c'est une forme savante, et dans les mots de cette sorte le français, depuis plusieurs siècles, ne tient à peu près aucun compte de l'accent latin. Mais l'italien *Lucia* est accentué sur l'*i*, tout comme l'espagnol. D'autre part, si nous examinons le témoignage des livres liturgiques anciens ou modernes, voici ce que nous constatons : les livres officiels romains actuels accentuent *Lúcia*, mais dans les livres liturgiques rouennais, toujours fort traditionnalistes, on rencontrait jusqu'à ces

---

tuation latine classique. De même, les livres romains actuels font un paroxyton du mot *hysopo* ou *hyssopo*, alors que les pièces de chant grégorien où le mot se rencontre paraissent supposer plutôt l'accent tonique sur la première syllabe : sans doute le latin du moyen âge suivait l'accentuation du nominatif grec, qui est un proparoxyton). — Le fait suivant montre combien le latin du moyen âge conservait volontiers les accentuations helléniques : dans l'antienne *Cum sublevasset oculos* le dessin mélodique sur lequel se chantent les mots *dixit ad Philippum* est un de ceux qui se rencontrent fréquemment dans les pièces du même mode ; mais il affecte deux variantes, l'une employée dans les cas où le dernier mot du membre de phrase est accentué sur l'avant-dernière syllabe, et l'autre réservée aux cas où ce dernier mot est un proparoxyton ; or précisément c'est la seconde formule, et non la première, qui est appliquée à Philippum ; tous les livres modernes, y compris l'édition vaticane, l'accentuent néanmoins sur la 2e syllabe, méconnaissant ainsi les indications que donne la mélodie elle-même.

dernières années l'accentuation *Lucía ;* et si ce mot apparaît comme proparoxyton dans le dernier livre d'office rouennais imprimé en 1918, c'est que l'accentuation a été changée pour se rapprocher des livres officiels romains. Les évènements de ces dernières années ne nous ont pas permis d'examiner les riches collections de vieux manuscrits notés que renferment certaines de nos bibliothèques, notamment la Nationale de Paris et la bibliothèque municipale de Rouen, pour rechercher les inductions que l'on peut tirer des pièces chantées, quant à l'accentuation du latin *Lucia ;* nous avons dû borner nos investigations aux pièces que contiennent les livres imprimés de date récente, c'est-à-dire aux éditions des Bénédictins de Solesmes et à l'antiphonaire de la commission vaticane. Or, dans les antiennes où le mot *Lucia* se présente (*In tua patientia, Orante sancta Lucia, Per te Lucia virgo, Columna es immobilis*), le chant ne révèle rien d'absolument décisif quant à l'accent. Dans l'antienne *Soror mea Lucia* telle qu'elle apparaissait dans les antiphonaires de Solesmes et dans le Liber usualis de 1903, le dessin mélodique semblait indiquer une accentuation sur l'antépénultième ; mais dans l'édition vaticane il apparaît légèrement modifié, et il ne revèle plus rien de sûr. Dans l'antienne *Lucia virgo* telle qu'elle est notée dans l'édition vaticane, la ligne mélodique ne précise rien non plus ; en revanche le chant du mot *Lucia* dans cette même antienne, tel que l'indiquaient les livres des Bénédictins, ne s'accommodait guère d'une autre accentuation que de celle qui porterait sur la pénultième. Peut-être la préoccupation de traiter *Lucia* comme un proparoxyton est-elle l'une des causes qui ont pu faire préférer à la commission vaticane la variante mélodique qui figure dans son édition.— Quoi qu'il en soit, un fait reste acquis ; il est possible qu'à Rome même on soit longtemps resté fidèle à la véritable accentuation latine, qui faisait du mot un proparoxyton, mais dès le haut moyen âge l'accentuation *Lucía* a été pratiquée dans une grande partie du domaine roman. Elle était probablement d'origine grecque : en adoptant les prénoms romains, les Grecs leur ont souvent

imposé un accent différent de celui qu'ils avaient en latin, et plus conforme à leurs habitudes : le mot *Lucianus*, par exemple, en passant en grec, est devenu un oxyton. Or, si le grec, comme il paraît probable, était encore d'un usage courant à Syracuse à l'époque où Ste Lucie y subit le martyre, on conçoit que l'accentuation sur la pénultième, à la façon grecque, ait pu se généraliser d'abord en Sicile, et se répandre par la suite dans la chrétienté avec le culte même de la sainte. (Le séjour que les reliques de Ste Lucie firent plus tard à Constantinople a pu contribuer à renforcer le caractère semi-hellénique de son nom).

¶ Sur l'accent tonique en général, voici les principales observations que nous formulerons pour notre compte :

I. Dans les mots de trois syllabes et plus où l'accent tonique est sur la troisième, il se produit souvent un renforcement d'intensité sur la syllabe initiale, mais celui-ci est toujours léger, et il n'atteint jamais au degré de force que l'on observe dans certaines prononciations dialectales italiennes, où la syllabe initiale de mots tels que *perdonare* et *Bardonecce* se détache avec presque autant de relief que la véritable syllabe tonique.

II. En revanche, dans les mots « *agudos* », il n'est peut-être pas une seule langue romane qui marque l'accent tonique avec autant de force que le castillan. Les étrangers originaires de pays germaniques, ainsi que les Français des régions franciennes, contreviennent souvent à cette loi de la prononciation espagnole. Les premiers sont enclins, par les habitudes de leurs propres langues, à introduire, sans même s'en apercevoir, dans les mots « *agudos* » de trois syllabes ou plus, un ou deux accents toniques secondaires, souvent plus forts que l'accent principal ; par exemple, dans le mot *Napoleón*, ils accentueront le premier *o* autant ou plus que le second, et dans *indiferente*, ils accentueront fortement l'un des deux *i*. Quant aux Français des régions franciennes, l'extrême affaiblissement de l'accent tonique dans leur prononciation de leur propre langue les prédispose, lorsqu'ils parlent castillan, à laisser flotter sur

l'ensemble de leur articulation une indécision qui choque les Espagnols presque autant que le feraient des erreurs caractérisées sur la place de l'accent, et leur donne l'impression que les mots « *llanos* » deviennent « *agudos* » et inversement (1).

En particulier, dans certains mots composés où les divers composants gardent chacun leur accent propre, il faut conserver avec un soin tout particulier l'accent des composants « *agudos* ». Il en est ainsi notamment dans les adverbes en *-mente ;* les étrangers, et en particulier les Français, doivent se garder d'une faute très répandue chez eux, qui consiste, dans des adverbes tels que *naturalmente*, *personalmente*, à ne marquer qu'un seul accent tonique, portant sur la syllabe *men* : en réalité, dans les mots de cette sorte, les Espagnols font sentir nettement deux accents toniques dont le premier, c'est-à-dire celui qui porte sur la syllabe finale de l'adjectif « *agudo* », est *au moins* aussi fort que celui de la syllabe *men*, de sorte que, dans les adverbes de ce type, une accentuation « *esdrújula* » serait moins éloignée de la véritable prononciation espagnole qu'une accentuation « *llana* » unique.

III. Dans les mots « *llanos* », les voyelles posttoniques sont beaucoup moins affaiblies chez les Castillans qu'elles ne le sont dans la prononciation de la plupart des autres langues romanes. Soient par exemple des mots tels que *mano* ou *casa :* leur voyelle finale sera *en moyenne* sensiblement moins atténuée qu'elle ne le serait en italien dans les mots correspondants : nous disons « en moyenne », car, bien entendu, l'intensité des atones finales peut varier considérablement suivant un grand

---

(1) Si fort est l'accent tonique dans les mots « *agudos* » en castillan que l'absence complète d'accent dans un mot étranger donne en général aux Espagnols l'impression d'un mot « *llano* » plutôt que celle d'un mot « *agudo* », et c'est pourquoi les mots basques qui passent en castillan, par exemple les noms de lieu ou de famille, sont en général adoptés comme « *llanos* », sauf quand des raisons particulières les ont fait transcrire comme « *esdrújulos* », ou, plus rarement, comme « *agudos* » : on sait en effet qu'en basque l'accent est en général indéterminé.

nombre de circonstances diverses : le plus ou moins de rapidité du débit, la vigueur ou la douceur de l'articulation, l'importance du mot dans la phrase, la place qu'il y occupe, etc. Cette intensité relative des atones finales des mots « *llanos* » apparaît d'une façon particulièrement manifeste quand on compare la prononciation des Castillans à celle de certains Asturiens et surtout à celle des Galiciens : lorsqu'après un séjour en Castille on se rend en Galice, on est frappé de l'atténuation que subissent, à la pause, dans la prononciation des gens du pays, les voyelles atones de cette catégorie, et si par exemple on entend des joueurs de cartes compter leurs points, on a l'impression que dans les mots *siete, ocho, nueve*, la voyelle finale résonne à peine, par comparaison avec la prononciation castillane. On a la même impression lorsqu'à Saint-Jacques de Compostelle on entend les petits vendeurs de journaux crier par exemple « *El Eco* » : la façon brève et atténuée dont ils prononcent la syllabe finale contraste avec la prolongation que les vendeurs castillans font subir si volontiers aux finales du même genre, et que les écrivains marquent souvent en répétant plusieurs fois la voyelle, ex : *« ¡La Correspondenciaaaa ! »*

La manière dont les Castillans prononcent les finales atones des mots « *llanos* » leur est commune avec les Espagnols des régions où, dans l'état actuel des choses, il n'existe plus de dialecte nettement caractérisé. Toutefois, les Aragonais ont pour les finales des mots *« llanos »*, et aussi des *« esdrújulos »*, une intonation particulière bien connue, qui est caractéristique de l'accent de leur pays.

Nous serions assez disposé à croire que cette intensité plus grande des atones finales qui distingue la prononciation castillane de celle de la plupart des autres langues romanes doit être due à un léger renforcement qui se serait produit vers la fin du XV[e] siècle. Bien entendu, nous ne formulons cette hypothèse qu'avec les plus grandes réserves, mais les raisons suivantes sembleraient militer en sa faveur :

1° Au moyen âge, il est incontestable que dans la

plupart des langues romanes les finales atones étaient fortement atténuées. Cette atténuation arrivait à son comble en français et dans les dialectes voisins (normand, picard et wallon), puisque les voyelles posttoniques autres que l'*a* ont presque toujours disparu dans ces dialectes, et que l'*a* lui-même s'y est affaibli en un *e*, qui a fini par devenir caduc. Dans les dialectes de langue d'oc ou limousine, y compris le catalan, les voyelles posttoniques autres que *a* étaient tellement faibles également qu'elle se sont presque toujours résorbées comme en français, et l'*a* n'est resté intact presque nulle part ; à peu près partout, il a évolué vers une articulation plus assombrie, variable suivant les régions. Si en italien les voyelles posttoniques ont presque toujours subsisté, leur maintien peut être dû à cette impossibilité que le toscan éprouve à terminer les mots par des sons consonantiques, laquelle exigeait non seulement la conservation des voyelles finales déjà existantes, mais parfois même l'addition d'une voyelle finale adventice, comme dans les mots *sono*, du latin *sum* et du latin *sunt*, *Gerusalemme*, pour *Gerusalem*, etc. ; (de même, beaucoup d'Italiens disent *Cavure*, pour *Cavour*, et quelques-uns, en lisant du latin, disent parfois *Dominuse* pour *Dominus*). Le maintien des voyelles posttoniques en italien n'est donc pas incompatible avec leur atténuation. — Enfin, on sait que le portugais, tout en conservant généralement les voyelles posttoniques, leur fait subir, dans la prononciation, des altérations qui ont pour résultat d'en assombrir le timbre : il serait donc bien logique de supposer que le castillan a dû, lui aussi, pratiquer d'abord cette forte atténuation des voyelles posttoniques qui semble, à un moment donné, avoir été à peu près générale dans le domaine roman. Cette supposition paraît confirmée par l'extrême fréquence des apocopes en castillan ancien : non seulement la plupart des *e* posttoniques sont tombés définitivement en espagnol, mais ceux même qui subsistaient pouvaient souvent subir l'apocope, laquelle atteignait aussi l'*o* et même l'*a*. Sans doute, la restriction de l'usage de l'apocope vers la fin du XV[e] siècle et le début du XVI[e] pourrait s'expli-

quer par des raisons en quelque sorte psychologiques, comme le désir d'une régularité plus grande tendant à donner à un même mot toujours le même aspect, et à faire, par exemple, que le pronom *le* se présentât constamment sous ce même type, et non plus sous la forme réduite *-l*. Mais il est fort possible que la restriction de l'usage des apocopes ait été causée ou du moins favorisée par un léger renforcement dans la prononciation des voyelles posttoniques : en effet, plus une voyelle sonne faiblement, et plus sa suppression est aisée ; plus elle sonne nettement, et plus il devient difficile de l'omettre.

2° Lorsque l'on compare les mots castillans empruntés à l'italien au XVI[e] siècle (et même dans les siècles suivants) avec les formes toscanes correspondantes, on est frappé de ce fait qu'il manque en espagnol un *o* final qui existe en toscan : ex : *capitán*, *rufián*, *Milán*, *Turín*, *violín*, *Arlequín*, *Crispín*, en face de *capitano*, *ruffiano*, *Milano*, *Torino*, *violino*, *Arlecchino*, *Crispino*. Sans doute, l'absence de l'*o* en castillan pourrait s'expliquer en supposant que les formes espagnoles ont été empruntées non au toscan lui-même, mais à quelque dialecte de l'Italie du nord qui omettait l'*o* final. Pourtant une autre hypothèse nous paraît possible : si déjà, au XVI[e] siècle, le castillan, *en moyenne*, atténuait sensiblement moins que l'italien les voyelles posttoniques, les Espagnols, habitués qu'ils étaient à entendre très nettement l'*o* dans les finales « *llanas* » qui comportaient cette lettre, ont pu avoir l'impression que les Italiens l'omettaient, simplement parce que ceux-ci l'atténuaient beaucoup plus qu'eux-mêmes ne l'eussent fait : par exemple, en entendant prononcer par les Italiens le mot *capitano*, il a pu leur sembler qu'ils entendaient plutôt *capitán*, parce que, dans leur propre bouche, l'*o* eût sonné beaucoup plus nettement.

IV. Dans la prononciation latine du moyen âge il y a eu hésitation sur la manière de traiter, au point de vue de l'accent, les mots empruntés à l'hébreu : l'étude du chant grégorien le montre nettement (1). C'est qu'en

(1) Une pièce des plus typiques à ce sujet est l'antienne *Nativitas*

principe beaucoup de ces mots étaient « *agudos* », alors que le latin ne connaissait que les accentuations « *llana* » et « *esdrújula* » (1). Il semble que cependant les Latins arrivaient à prononcer « *agudos* » les mots hébreux en les assimilant à des combinaisons comportant comme dernier terme un monosyllabe accentué, tel que *in me*, *per se*, *apud te*, etc. Quoi qu'il en soit, divers indices permettraient d'inférer que pour certains mots hébreux au moins l'accentuation « *aguda* » n'a triomphé définitivement en castillan qu'au XVI[e] siècle. En ce qui concerne le mot *amén*, dans le romance qui nous montre le roi Ferdinand le Grand partageant son héritage entre

---

gloriosæ virginis Mariæ (laudes de la Nativité de la S[te] Vierge). Elle renferme quatre mots hébreux au génitif, les deux premiers déclinés, *Mariæ*, *Abrahæ*, et les deux derniers non déclinés, *Juda* et *David*. Le mot *Maria*, à tous les cas de sa déclinaison, a été constamment traité, dans le chant grégorien, comme ayant l'accent sur l'*i*, et dans l'antienne en question il semble bien, en effet, être un paroxyton. Pour l'accent du mot *Abrahæ* dans cette même antienne, la mélodie ne révèle rien d'absolument net, encore qu'elle paraisse indiquer plutôt un proparoxyton : elle est identique, en tout cas, à celle du mot *timeas* dans l'ant. *Spiritus sanctus* du 1[er] dim. de l'Avent. Quant au mot *Juda*, il est traité comme un paroxyton. Mais pour *David* la mélodie exige impérieusement l'accent sur la dernière syllabe. (La terminaison vocalique *Juda* pouvait inviter à traiter ce dissyllabe conformément aux règles ordinaires de l'accent latin, tandis que *David*, avec sa terminaison exotique, devait naturellement être traité plutôt comme un mot étranger). — Le dualisme de traitement des mots hébreux, quant à l'accentuation, a été consacré officiellement par un décret de la Congrégation des Rites (8 juillet 1912), qui déclare en substance que dans les leçons, les psaumes et autres pièces semblables, les mots hébreux pourront être traités *ad libitum* soit conformément aux règles générales de l'accentuation latine, soit comme des oxytons.

(1) Les formes romanes dérivées du latin *Jacobus* (*Giacomo*, *Jacques*, *Jaime*) nous montrent que, au moins lorsqu'il était décliné à la latine, le mot hébreu *Jacob* recevait l'accent sur la première syllabe : pourtant, d'après les règles traditionnelles de l'accentuation classique, le mot *Jacobus* aurait dû être accentué sur la deuxième syllabe, puisque celle-ci était une pénultième longue ; peut-être l'accentuation *Jácobus* doit-elle s'expliquer ainsi : par répugnance pour l'accentuation « *aguda* » en général, on faisait de préférence « *llana* » la forme non déclinée *Jacob*, et celle-ci aura réagi sur la forme déclinée pour y maintenir l'accent sur l'*a*. Il est possible également que l'accentuation « *esdrújula* » *Jácobus* soit tout simplement une imitation de celle du nominatif grec Ἰάκωβος.

ses enfants, une ancienne variante est ainsi conçue : « Todos dizen amen, amen », ce qui suppose pour la mesure du vers une accentuation « *llana* » ; dans une autre version qui paraît faite en vue d'accommoder le texte à l'accentuation « *aguda* », le même vers est ainsi corrigé : « Todos dixeron amen » Quant au mot *Jesús*, s'il faut en croire Doergangk (*Institutiones in linguam hispanicam*, 1614), il aurait encore existé de son temps une forme *Jesu*, qu'il transcrit en graphies grecques par χέσου. Il ne paraît pas impossible en effet que l'on rencontrât encore réellement à cette époque une accentuation « *llana* » pour ce mot, chez quelques Espagnols, car Oudin, dans sa Grammaire (édition de 1610) s'exprime ainsi à ce sujet : « Des dictions qui finissent en *s*, ie n'ay trouué des parties declinables, qui ayent l'accent ſur la finale, que *Diòs*, qui est quaſi monoſyllabe, *Ieſùs* & *anis* ; pour *Ieſus*, il eſt indifferent, ayant quelquefois l'accent sur la premiere ſyllabe, & d'autres ſur la derniere ».

Jusqu'à nos jours, il a survécu en provençal une forme *Jeuse* que l'on rencontre dans l'expression « L'enfant Jeuse » : c'est Mistral qui l'affirme (*Mireille*, éd. Lemerre, p. VII). En tout cas, à Bayonne et dans le patois gascon de la région, le mot *Jésus* est encore employé couramment comme « *llano* » dans les exclamations. Ce sont là apparemment des restes d'une accentuation qui a dû être beaucoup plus générale autrefois dans tout le domaine roman.

Le mot d'origine hébraïque *Maria* (comme nous l'avons remarqué plus haut dans une note) a toujours été traité, tant dans le chant grégorien que dans les langues romanes, comme accentué sur l'*i* : sa terminaison lui donnait en effet un aspect latin, ou tout au moins un aspect grec, et d'ailleurs, il était toujours décliné comme les féminins latins en *a*, ce qui consacrait, en quelque sorte, sa naturalisation.

Enfin le mot hébreu *alleluia*, par une pratique constante et générale de l'église latine, a toujours été traité dans le chant grégorien comme ayant l'accent sur l'avant-dernière syllabe (c'est-à-dire sur la voyelle *u*), là même où les autres mots hébreux étaient traités

comme des oxytons. Il a conservé cette accentuation dans la forme espagnole *aleluya* (1).

V. Evidemment sous une influence savante, le mot *Pentecostés* a perdu l'accentuation « *llana* », que ses équivalents italien et français ont conservée, et il a pris l'accent « *agudo* » de son original grec.

VI. Mr Menéndez Pidal (*Antol. de pros. cast.*, Madrid, 1917, p. 224, n. 1) observe que le mot *Aníbal*, aujourd'hui « *llano* », était autrefois « *agudo* ». L'accentuation « aguda » était probablement due, croyons-nous, à une influence analogique des autres mots en *-al*.

VII. Le nom de *Beltenebros* devrait être « *agudo* », car il procède d'un équivalent roman du français *beau ténébreux ;* néanmoins Mr Rodríguez Marín (*Quijote*, éd. de « La Lectura », t. II, p. 40, n.) a montré qu'il était « *llano* » pour Lope de Vega (et sans doute aussi pour beaucoup de ses contemporains) ; en l'absence d'accent écrit, on devait se baser sur sa finale pour déterminer son accentuation, et comme les mots en *-os* étaient généralement « *llanos* », on l'a rendu tel lui aussi.

VIII. L'accentuation des mots en *-til* n'est pas toujours conforme à l'accentuation latine. Elle est régulière dans *útil* et dans *sutil*. Le dernier mot paraît avoir attiré à lui *reptil*, *textil* et *proyectil*, qui auraient dû être « *llanos* ». Aujourd'hui, *útil* exerce au contraire une réaction analogique sur *sutil*, qui devient « *llano* » chez les personnes peu ou moyennement lettrées.

§ 85. — Sur les intonations.

Sur les intonations espagnoles, on trouvera dans le *Manual de pronunciación española* de Mr Navarro Tomás, pages 161-187, une étude de tout premier ordre. Nous nous bornerons à formuler ici une remarque pratique, d'une grande utilité pour beaucoup de Français : en espagnol, il importe de toujours bien marquer l'intonation interrogative, que les Français des régions fran-

(1) Dans une étude que nous publierons prochainement sur la prononciation du latin au moyen âge, nous traiterons d'une façon plus détaillée de l'accentuation qu'ont reçue les mots hébreux dans cette prononciation, et, par contre-coup, dans les langues romanes.

ciennes ont souvent une tendance à n'indiquer que d'une manière insuffisante, sous l'influence d'habitudes inhérentes à leur langue maternelle. En effet, l'intention interrogative, en français moderne, est presque toujours indiquée par des tournures spéciales qui suffiraient, à elles seules, à distinguer l'interrogation de l'affirmation : des expressions comme « *est-ce qu'il est arrivé ?* », « *est-il arrivé ?* » se différencient à première vue de la tournure affirmative « *il est arrivé* ». De cette clarté même des tours interrogatifs, il résulte que les « Franciens » ne ressentent point autant que les indigènes d'autres régions linguistiques la nécessité de bien marquer l'intonation interrogative, et qu'ils l'atténuent volontiers. En espagnol au contraire, l'intonation est très souvent le seul moyen de distinguer une question d'une proposition affirmative : sans elle, par exemple, « ¿ *Ha venido ?* » se confondrait entièrement avec l'affirmation « *Ha venido* ». L'absence fréquente de tours spéciaux pour l'interrogation est d'ailleurs la raison qui a généralisé dans la ponctuation espagnole moderne l'usage du point d'interrogation initial ¿ : dès qu'une phrase est un peu longue, ce signe peut devenir presque indispensable pour éviter au lecteur de se méprendre, jusqu'aux derniers mots, sur sa valeur véritable.

M[r] Navarro Tomás observe que la courbe de l'intonation interrogative est en substance la suivante : ⁄‾‾‾⁄ ou ⌒‾‾‾⌣ ; en d'autres termes, il y a deux montées de la voix, l'une au début, l'autre à la fin. Il est hors de doute que cette manière de marquer l'interrogation est extrêmement ancienne. Il est intéressant de noter que, en ce qu'il a d'essentiel, le point d'interrogation en usage dans les incunables gothiques reproduit précisément cette courbe ⁓ (1). — D'autre part, on constate que dans les anciens récitatifs liturgiques lents, destinés aux lectures

---

(1) Le type courant actuel du point d'interrogation dérive de l'ancien par prolongation de l'extrémité supérieure du trait principal, qui décrit une grande courbe à gauche pour rejoindre le point dont, primitivement, était surmonté le milieu du trait ; mais sous sa forme moderne le signe n'offre plus sa belle clarté graphique primitive.

(leçons, épîtres, évangiles, etc.), la ligne mélodique des finales de phrase interrogatives reproduit à peu près le même dessin : si la dominante du récitatif est la corde a = la, la finale interrogative se chantera comme il suit : *fa, sol, sol-la ;* de même, si la teneur générale est sur la note c = ut, la terminaison mélodique de l'interrogation sera *la, si, si-do ;* en outre, dans ces terminaisons le chant reste exactement le même quelle que soit la place du dernier accent tonique, et ceci est une ressemblance de plus avec ce qui se passe dans l'intonation interrogative espagnole, où l'accent tonique est sensiblement atténué, et ne joue qu'un rôle secondaire, alors que dans les finales affirmatives il représente un élément d'importance primordiale.

CHAPITRE XIV

Résumé de l'histoire de la prononciation castillane, du début du XIVe siècle au début du XXe siècle

§ 86. - Il conviendra qu'arrivés au terme de cette étude nous jetions un coup d'œil en arrière sur le chemin parcouru, pour mieux mettre en lumière et faire ressortir davantage les faits les plus essentiels parmi tous ceux que nous avons rencontrés.

D'une manière générale, on peut dire que durant cette période de six siècles la prononciation du castillan a subi une transformation plus sensible que celle qu'ont éprouvée, dans le même laps de temps, d'autres langues romanes, comme le toscan et peut-être aussi le galicien.

Son vocalisme est resté presque intact : les modifications ont porté principalement sur son système consonantique, et à cet égard, ce qui s'est produit pour le castillan est à peu près exactement l'inverse de ce qui s'est passé pour d'autres parlers romans : portugais, catalan, français méridional, nombreux dialectes italiens, où le système consonantique est resté presque intact depuis le moyen âge, tandis que le timbre des voyelles y a subi souvent d'assez fortes altérations.

D'autre part, on peut dire que les transformations éprouvées par la prononciation du castillan n'ont pas altéré ses tendances générales ou les caractères principaux qui le distinguent à un point de vue que nous pourrions appeler esthétique. En effet, dès le début du XIVe siècle le castillan apparaît déjà avec certaines caractéristiques très heureuses qu'il conservera jusqu'à nos jours, et qui toutes ont pour résultat de donner à cette langue à la fois de l'énergie, de la douceur et de la sonorité : de ces trois termes, les deux premiers sem-

bleraient incompatibles, et cependant le castillan est parvenu à les concilier en lui (1).

La douceur et la sonorité résultent, en cette langue, de sa prédilection pour les explosives sonores, qui est elle-même la conséquence de la loi phonétique suivant laquelle jadis les sourdes latines intervocaliques furent sonorisées. Elles naissent également de cette répugnance qui fait rejeter ou atténuer par le castillan tous les heurts de consonnes peu harmonieux : groupes *ct*, *ps*, *x* latin, etc. Elles résultent encore de ce que, à la fin des mots, le castillan répugne aux sons explosifs, en quoi il est supérieur aux dialectes français méridionaux et à leurs parents de Catalogne et de Valence.

Il n'a pas, malheureusement, cette faculté de prononcer des consonnes redoublées qui donne souvent tant de grâce nerveuse au toscan, et que d'ailleurs les dialectes d'Italie (pas tous, cependant) sont presque seuls à posséder parmi les langues romanes, le français moderne lui-même ne l'ayant recouvrée que dans une mesure plus restreinte.

Il n'a pas non plus cette agréable variété que donne à la pure prononciation toscane la dualité de timbres, tantôt franchement ouverts et tantôt franchement fermés, qu'elle pratique pour les voyelles *o* et *e*. Il est vrai qu'en revanche le timbre moyen qu'ont d'ordinaire ces deux voyelles en castillan contribue pour une bonne part à donner à cette langue le caractère général de sonorité auquel nous faisions allusion tout à l'heure, car il se trouve que les sons vocaliques qui ne sont ni complètement ouverts ni complètement fermés sont les plus sonores de tous.

En tout cas, où le castillan a une supériorité marquée sur le toscan, c'est dans la faculté qu'il possède d'admettre à la fin des mots certains sons de consonnes, et précisément ceux-là seuls qui en position finale produi-

---

(1) On a dit beaucoup de mal de la *jota* espagnole. En réalité cette énergique articulation n'est nullement anti-esthétique : elle ne le devient que dans la bouche des étrangers, quand ils ne savent pas la prononcer correctement.

sent le plus bel effet esthétique : l'*s*, le *z*, l'*n*, et surtout l'*l* et l'*r*. Cette faculté, on peut dire que pratiquement le toscan ne la possède point, car il n'en use qu'exceptionnellement, en poésie : elle répugne aux vraies tendances de sa prononciation, qui sont de ne tolérer, en position finale, que des articulations vocaliques.

Les sons consonantiques que le castillan admet normalement à la fin des mots sont, avons-nous dit, ceux de l'*s*, du *z*, de l'*n*, de l'*l* et de l'*r ;* (dans cette énumération nous avons omis le *d*, et cette omission s'impose, car si le *d* final est admis dans l'écriture, presque toujours la prononciation le supprime ou l'atténue ou l'altère ; et il est logique qu'il en soit ainsi, puisqu'un son de *d* normal serait une explosive, et que le castillan rejette les explosives en position finale). — Il est heureux, au contraire, que le castillan admette à la fin des mots le son de *z*, car celui-ci se prête souvent à des effets de douceur. Il en est de même de l'*l*. Quant aux finales en *r*, elles produisent fréquemment, à la pause, un bel effet d'énergie : quoi de plus admirablement sonore que ces finales en *-ar* ou en *-or*, qui résonnent si bien dans la bouche des chanteurs ou des orateurs ? Sans doute, les poètes toscans peuvent quelquefois reproduire ces effets d'énergie dus à l'*r* finale, comme l'a fait *Parini*, par exemple, dans une strophe qui finit par ces mots

Linimico destrier.

Mais, encore une fois, le toscan ne permet ces effets qu'exceptionnellement et en vers.

¶ Négligeant les détails de minime importance, nous rappellerons brièvement quelles étaient les principales différences entre la prononciation du castillan du XIVe siècle et celle du castillan d'aujourd'hui.

L'*f* avait encore la valeur d'une *h* aspirée dans les cas où l'orthographe du XVIe siècle et des siècles postérieurs la remplacera effectivement par une *h*, ainsi que dans les mots où elle provenait d'une aspiration arabe. Vers la fin du XVe siècle, cette *h* commencera à devenir

muette dans la Vieille-Castille, mais elle résistera plus longtemps, c'est-à-dire jusque vers le milieu ou la seconde moitié du XVIe siècle, dans la Nouvelle-Castille et l'Andalousie. Dans cette dernière contrée, ainsi qu'en d'autres régions conquises par le castillan, le peuple la conservera même plus ou moins fidèlement jusqu'à nos jours, confondue avec la *jota*.

Au début du XIVe siècle, le castillan distingue encore assez bien le *b* et le *v*, au moins dans le corps des mots, quoique déjà on puisse entrevoir quelques signes précurseurs qui annoncent la confusion future entre ces deux lettres. Celle-ci sera un fait accompli dans la Vieille-Castille dès la fin du XVe siècle. Ici encore, la Nouvelle-Castille et l'Andalousie résistent un peu plus longtemps : jusque vers le milieu ou la seconde moitié du XVIe siècle.

Mais l'une des différences les plus grandes entre l'ancien castillan et le castillan moderne était que l'ancienne langue possédait, dans le groupe des continues chuintantes et sifflantes, trois sons sonores qui correspondaient aux trois sons sourds de la série :

1° à côté de la dentalo-sibilante sourde dont le son est aujourd'hui représenté par *z* et l'était alors d'ordinaire par *ç* (ou *c*), existait la sonore correspondante, qui était prévocalique, et qu'on a écrite d'ordinaire par le signe *z*, bien qu'à certains moments on ait employé aussi à cet usage diverses variétés d'*s* ;

2° à côté de la sifflante sourde *s* ou *ss*, existait la sonore correspondante, qui était intervocalique, et qu'on représentait par une *ſ* ;

3° à côté d'une chuintante *x*, qui avait, soit un son très voisin de celui du *ch* français, soit, d'une façon plus probable encore, exactement ce son même, existait la sonore correspondante, écrite à l'origine par un *i*, qui fut plus tard remplacé par un *j*, et auquel devant *e* ou *i* on pouvait substituer un *g* ; puisque cette lettre affectait l'articulation sonore corrélative à celle de l'*x*, elle avait, ou bien un son très voisin de celui du *j* français, ou

bien, avec plus de probabilité encore, exactement la valeur de ce *j* (1).

Peut-être, néanmoins, la sonorité des trois continues (*z* prévocalique, *s* intervocalique et *j*) était-elle déjà un peu entamée, car dès le XIIIe siècle on commence à trouver sporadiquement des exemples de confusion avec les sourdes correspondantes.

Plus tard, ces trois continues sonores se sont assourdies, et en sont venues à se confondre chacune avec la sourde correspondante : ainsi, l'ancien *z* intervocalique prenait le son du *ç ;* l'ancienne *s* sonore intervocalique prenait le son de l'*s* castillane ordinaire ; et l'ancien *j* chuintant prenait celui de l'*x* chuintant.

Ici encore, la Vieille-Castille a précédé la Nouvelle-Castille dans cette évolution, qui, pour la première de ces deux contrées, était accomplie dès le deuxième quart du XVIe siècle, tandis que pour la seconde elle n'est arrivée à son terme que dans la deuxième moitié du même siècle.

Pour l'interdentale et pour l'*s*, les choses en sont restées là, ou du moins n'ont plus sensiblement évolué depuis. Mais pour la chuintante, la confusion de la sonore avec la sourde s'est compliquée d'un second phénomène consistant en un recul progressif du point d'articulation. Dès 1540 on peut admettre que, chez un grand nombre de Castillans, l'*x* et le *j* prennent, s'ils ne les avaient déjà, des articulations mi-chuintantes. Désormais, celles-ci allaient évoluer rapidement vers l'aspiration complète : dès les premières années du XVIIe siècle l'évolution était achevée, semble-t-il, dans l'Andalousie occidentale, mais en Castille, le caractère chuintant, bien qu'atténué, subsistait encore. Vers 1640 pourtant, la transformation était réalisée en Castille même.

En ce qui concerne l'accent tonique, il semble que, vers le début du XVIe siècle, les syllabes posttoniques aient repris, dans presque toute l'Espagne (abstraction

---

(1) Il en était ainsi, du moins, en position intervocalique interne, car à l'initiale, ainsi qu'après certaines consonnes, un son de *d* précédait vraisemblablement l'élément chuintant sonore.

faite des territoires catalan, valencien, asturien, et surtout galicien et portugais), un peu plus d'intensité qu'elles n'en avaient dans les siècles précédents, et c'est probablement, avons-nous dit, l'une des causes de la disparition presque complète des apocopes, jusque-là si fréquentes.

Depuis le milieu du XVII[e] siècle, si l'orthographe du castillan a passablement changé d'aspect, la prononciation ne s'est que fort peu modifiée. Chez les classes cultivées de la population, il semble que l'on ait subi plus fortement que dans les siècles antérieurs les réactions de l'orthographe sur la prononciation : d'où l'usage de faire sentir, bien que d'une façon atténuée, des éléments graphiques qui, en réalité, sont en opposition avec les tendances de la phonétique castillane, par exemple le *c* dans le groupe *ct*, l'élément vélaire dans l'*x* non suivi de consonne, etc. (1). Malgré tout, l'on peut dire que la

---

(1) Cuervo (notes à la grammaire de Bello, pages 23-24) résume excellemment l'essentiel de cette question dans les termes suivants : « .... consiguiente al hábito de escribir en latín, la escritura etimológica provocó entre los eruditos la pronunciación de letras que popular y familiarmente ni se pronunciaban ni se pronuncian hoy, de que resultó la divergencia que significó en estos términos la Academia en el Discurso proemial del Diccionario de Autoridades : « Aun entre los más preciados de verdaderos y legítimos castellanos « tampoco hay igualdad en el modo de pronunciar, porque lo que « unos profieren con toda expresión, diciendo *acepto*, *lección*, « *lector*, *doctrina*, *propriedad*, *satisfacción*, *doctor*, otros pronuncian « con blandura, y dicen *aceto*, *lección*, *letor*, *dotrina*, *propiedad*, *satis-* « *fación*, *dotor ;* unos especifican con toda claridad la letra *x* en los « vocablos que la tienen por su origen, y dicen *expresión*, *exceso*, « *explicación*, *exacto*, *excelencia*, *extravagancia*, *extremo*, y otros en « unas palabras la mudan en *c* y en otras en *s*, diciendo *ecceso*, « *eccelencia*, *espresión*, *esplicación*, *esacto*, *estravagancia*, *estremo ;* « unos expresan las consonantes duplicadas en varias voces, diciendo « *accento*, *accidente*, *annata*, *innocencia*, *commoción*, *commutación*, y « por el contrario otros no las usan, y dicen *acento*, *acidente*, *anata*, « *inocencia*, *comoción*, *comutación*, de suerte que es innegable la « variación y diversidad en la pronunciación. » La Academia, haciendo concesiones al uso popular, como no podía menos de hacerlas, se ladeó á la manera de hablar erudita ; pero no tardó en reconocer que pronunciaciones como *substancia*, *obscuro*, *extranjero*, *extraño*, *transponer* pecaban de ásperas y afectadas, y en la cuarta edición del Diccionario (1803), atendió al uso popular, y lo sancionó otra vez el año de 1815 en la Ortografía. Posteriormente volvió sobre

restitution ainsi opérée d'éléments savants n'a guère modifié l'impression générale produite par le castillan parlé, puisque les sons consonantiques ainsi rétablis sont presque toujours atténués. Chez le peuple, on constate une grande propension à exagérer le caractère fricatif que certaines consonnes, en particulier le *g*, le *d* et l'*r*, revêtent normalement en beaucoup de circonstances, dans la prononciation courante. Ce relâchement aboutit souvent à une suppression complète de la consonne intéressée : ex : *Zaraoza* pour *Zaragoza ; naa* ou *na* pour *nada ; puee* ou *pue* pour *puede ; pa* pour *para ; quies* pour *quieres ; miale* pour *mirale ; mia* pour *mira*, etc. L'*n* intervocalique elle-même n'échappe pas toujours à cette suppression, surtout lorsqu'elle est placée entre deux voyelles semblables, par exemple dans *ties* pour *tienes*.

En ce qui concerne le *d* intervocalique, cette suppression s'est manifestée de bonne heure, puisque les finales en *-des* des verbes ont vu tomber leur dentale dès la seconde moitié du XVe siècle pour celles qui étaient « *llanas* », et vers la fin du XVIe ou le début du XVIIe pour celles qui étaient « *esdrújulas* ». Dès le XVIIIe siècle au plus tard, nous constatons la chute du *d*, devenue normale dans la prononciation courante moderne, pour les finales « *llanas* » en *-ado* ou *-ados*, et en quelques régions hors de Castille nous trouvons même la chute de ce *d* dans les finales « *llanas* » en *-ido* ou *-idos, -ida* ou *-idas*.

Un fait regrettable au point de vue esthétique est la tendance que présente la langue moderne à abolir, en le confondant avec l'*y*, le son élégant mais délicat de l'*l* mouillée (*ll*). Cette disparition est déjà à peu près générale dans une grande partie des pays de langue castillane. Elle l'est devenue notamment en Amérique et en Andalousie, et elle gagne de plus en plus la Nouvelle-

---

sus pasos, y en los últimos tiempos llega á dar la preferencia á *obscuro, substancia* sobre *oscuro, sustancia*. No creo que haya casa alguna en que se diga *caldo substancioso :* semejante afectación es contraria al genio de nuestra lengua.

Castille. La Vieille-Castille se défend encore assez bien, sauf dans sa partie méridionale, où déjà Salamanque et Ávila sont atteintes. Dans la province de Palencia même, si la campagne continue de maintenir fidèlement l'ancienne articulation, le chef-lieu, en revanche, plus sensible par sa qualité de ville à des influences madrilègnes, commence à présenter des cas de perte de l'*l* mouillée; (voir § 64). Il en est de même à Valladolid.

La Galice se maintient à peu près indemne, protégée qu'elle est par son dialecte propre. Les régions de langue *limousine* sont préservées elles aussi, et l'on peut faire ici une constatation curieuse : quelques-unes de ces régions, à un moment donné, dans leur propre dialecte, usaient si peu de l'*l* mouillée que plus tard, lorsque, sous des influences venues d'ailleurs, elles ont rétabli ce son, elles l'ont même introduit fautivement, par généralisation trop grande, là où il n'avait jamais existé et où il ne saurait s'expliquer étymologiquement, par exemple dans des formes telles que *Mallorca*. Or, ces régions qui en un temps pratiquèrent si peu l'*l* mouillée la conservent aujourd'hui fidèlement, tant dans leur dialecte que dans leur prononciation du castillan.

Mais le domaine le plus fidèle à l'articulation ancienne et traditionnelle de cette lettre est peut-être le pays basque : par le fait même que leur propre langue est si riche en consonnes mouillées, les Basques ont une aptitude particulière à bien prononcer l'*ll* castillane.

Si toutefois les tendances actuelles persistent, il est à prévoir que l'usage d'articuler l'ancienne *l* mouillée comme l'*y* achèvera de se généraliser en Espagne dans la prononciation du castillan, à moins que l'influence, indéniablement puissante au point de vue linguistique, des régions septentrionales de la Vieille-Castille ne soit suffisante pour contrebalancer celle de Madrid, qui propage l'assimilation de *ll* à *y* : si ce contrepoids est trop faible, l'*l* mouillée ne sera pas sauvée en territoire castillan ; sans doute alors elle se maintiendra encore un temps plus ou moins long dans les régions qui ont un idiome propre suffisamment différent de l'espagnol (Galice, pays basque, Catalogne et royaume de Valence),

en attendant que l'influence de la langue officielle, telle qu'elle sera prononcée alors, ne la bannisse, à la fin, de ces derniers territoires plus conservateurs. On verra, dans ce cas, se répéter en Espagne pour l'*l* mouillée ce qui se sera produit en France pour le même son : il a disparu des pays franciens et ne se conserve plus guère que dans les régions méridionales, où l'influence analogique du patois le maintient : encore est-il déjà fortement attaqué jusque dans ces régions mêmes. Une grande partie de la Provence l'ignore actuellement ; les villes les plus soumises à des influences franciennes, comme Bordeaux, l'ont laissé perdre. A Bayonne, la plupart des octogénaires prononcent encore l'*l* mouillée, mais la génération qui approche de soixante-dix ans ne sait plus l'articuler, dans la bourgeoisie du moins, car chez le peuple on trouve encore quelques individus d'une soixantaine d'années (1) qui la prononcent à la façon ancienne ; (nous ne parlons, bien entendu, que de sujets vraiment bayonnais, c'est-à-dire nés et élevés dans la ville même). Enfin, jusque dans les régions méridionales qui résistent le mieux, à Toulouse par exemple, on commence à trouver, dans les jeunes générations, des cas sporadiques de réduction de *l* mouillée à *i* consonne, ce qui laisse prévoir le moment où en France cette articulation délicate aura vécu. Le même sort, croyons-nous, attend l'*l* mouillée castillane, dans un avenir seulement un peu plus éloigné, à moins, comme nous le disions ci-dessus, que l'influence des régions septentrionales de la Vieille-Castille qui lui restent fidèles ne soit assez forte pour la sauver.

Mais, alors qu'en France l'*l* mouillée a été réduite à un *i* consonne pur et simple, il est possible qu'en Espagne son évolution ne s'arrête pas là. Si elle se confond avec l'*i* consonne prévocalique castillan, elle suivra désormais les destinées de ce dernier son. Or, l'*i* consonne prévocalique castillan est menacé d'une évolution qui tend à en faire une sonore mi-chuintante (le *y* des

(1) Le plus jeune Bayonnais authentique chez qui nous ayons constaté la conservation de l'*l* mouillée est né en 1867.

Allemands de Cologne dans *liegen*, *legen*, *einige*, etc.), et il est possible qu'ensuite le phonème passe à un son de chuintante sonore pure et simple (*j* français). Le premier terme au moins de cette évolution est dès maintenant à peu près accompli dans la plus grande partie de l'Amérique et en Andalousie ; dans les deux Castilles et les régions connexes, y compris le pays basque, il semble qu'elle se dessine déjà d'une manière plus ou moins marquée suivant les individus.

¶ Du XIVe siècle jusqu'à nos jours, l'accent tonique, malgré le léger renforcement des posttoniques qui a dû se produire, ainsi que nous l'avons indiqué, à la fin du XVe siècle ou au début du XVIe, a montré une grande fixité, et les quelques déplacements qui ont pu se produire dans cette période sont faciles à expliquer : comme nous l'avons vu plus haut, dans les mots de formation populaire ce sont presque toujours des glissements causés par des contacts de voyelles résolus plus tard en diphtongues. Dans les mots savants, ces déplacements sont causés par des influences analogiques, et presque toujours ils ont eu pour effet de transformer des mots « *llanos* » en « *esdrújulos* ».

¶ Tels sont, en résumé, les principaux changements qu'a subis la prononciation du castillan en Castille depuis le début du XIVe siècle, ainsi que les nouvelles modifications vers lesquelles elle semble orientée actuellement. Souhaitons que celles qui se produiront encore infailliblement au cours des âges laissent toujours à la prononciation de cette langue les principaux caractères qui ont dominé en elle presque depuis sa formation, et qui en ont fait l'une des plus harmonieuses et des plus agréables à l'oreille qui soient au monde !

BIBLIOGRAPHIE

I. Sources modernes

Indépendamment des ouvrages généraux concernant la linguistique romane, tels que les grandes grammaires de Diez et de Meyer-Lübke ou les *Eléments de linguistique romane* de Bourciez, les principaux livres modernes à consulter pour l'étude de la prononciation castillane ancienne ou moderne sont :

R. Menéndez Pidal, *Manual de gramática histórica española*, 4me édition, Madrid, 1918 ;

F. Hanssen, *Gramática histórica de la lengua castellana*, Halle, 1913.

Les études ou traités suivants concernent la prononciation moderne :

F. de Araujo, *Estudios de fonética castellana*, Tolède, 1894 ;

R. Lenz, *Apuntaciones para un texto de ortología y ortografía de la lengua castellana*, Anales de la Universidad de Chile, t. 88 (1894) ;

Gonçalves Vianna, *Les langues littéraires de l'Espagne et du Portugal*, Revue Hispanique, 1894 ;

T. Escriche, *Prononciation espagnole*, Le Maître de Phonétique, 1894 et 1897 ;

F.-M. Josselyn, *Etudes de Phonétique espagnole*, Paris, 1907 ;

M. A. Colton, *La phonétique castillane*, Paris, 1909 ;

T. Navarro Tomas, *Manual de pronunciación española*, Madrid, 1918.

Divers articles de revues, cités par nous au cours du présent ouvrage, et dus notamment à Mrs Navarro Tomas, S. Gili, V. García de Diego et Krüger, fournissent des indications précieuses sur divers points particuliers.

Pour l'étude de la prononciation ancienne, il convient de lire, outre les grammaires historiques citées plus haut :

R. J. Cuervo, *Disquisiciones sobre antigua ortografía y pronunciación castellanas*, Revue Hispanique, 1895, pp. 1-69, et 1898, p. 273.

R. J. Cuervo, notes ajoutées à la *Gramática de la lengua castellana...* de D. Andrés Bello, Paris, 1903.

E. Cotarelo, *Fonología española, Como se pronunciaba el castellano en los siglos XVI y XVII*, Madrid, 1909 ;

E. Gorra, *Lingua e letteratura spagnuola delle origini*, Milan, 1898 ;

R. Menéndez Pidal, *Cantar de Mio Cid, texto, gramática y vocabulario*, 3 vol., Madrid, 1908-1911 ; (les indications utiles pour l'histoire de la prononciation abondent dans ce livre, notamment au chapitre I de la 2me partie, consacré à la phonétique, pp. 139-230, et dans le glossaire, pp. 423-904).

Sur divers points particuliers, les études ou articles suivants sont à consulter :

J. Cornu, *Etudes de phonologie espagnole et portugaise*, Romania (1884), p. 285 ;

R. J. Cuervo, *Apuntaciones criticas sobre el lenguaje bogotano*, 5me éd., Paris, 1897 ;

R. Menéndez Pidal, *Sobre las vocales ibéricas* e *y* o *en los nombres toponímicos*, Revista de Filología española, 1918, p. 225 ;

C. Joret, *La loi des finales en espagnol*, Romania, I (1872), p. 444 ;

E. Porebowicz, *Revision de la loi des finales en espagnol*, Paris, 1897 ;

Erik Staaff, *Etude sur les pronoms abrégés en ancien espagnol*, Skrifter utgifna af k. Humanistika Vetenskaps-Samfundet i Uppsala. XI, 2, Upsal et Leipzig (1906) ;

F. Hanssen, *Sobre la pronunciación del dipt.* ie *en la época de Gonzalo de Berceo*, Santiago de Chile, Anales de la Universidad, 1895 ;

R. Menéndez Pidal, *Poema de Yúçuf. Materiales para su estudio*, Rev. de Arch., VII (août-sept. 1902, p. 39) ;

C. Joret, *Du C dans les langues romanes*, Paris, 1874 ;

Horning, *Zur Geschichte des lateinischen* c *vor* e *und* i *im Romanischen*, Halle, 1883.

J. Talhan, *Notes sur la langue vulgaire d'Espagne et Portugal au moyen âge* (712-1200) acetore, aztor, açor (autour), Romania, t. VIII, p. 609.

J. D. M. Ford, *The Old Spanish Sibilants*, Studies and Notes in Philology, Harvard University, II (1900) ;

J. Saroïhandy, *Remarques sur la phonétique du ç et du z en ancien espagnol*, Bulletin Hispanique, IV (1902), p. 198 ;

O. J. Tallgren, *Las z y ç del antiguo castellano*, Helsinki, 1905 ;

Cornu, J *espagnol* = J *portugais*, *Romania*, X (1881), p. 588-589.

C. Muíños, *¿ Cómo pronunciaba Cervantes el nombre de D. Quijote ?*, Rev. Agustiniana, t. VII n° 3, t. VIII n° 6, Valladolid. (Le Père C. Muíños a publié dans la même revue, en 1886 et 1887, une série complémentaire de sept articles tendant à démontrer l'ancienneté du son actuel de la *jota*).

C. de Reyna, *Un punto de antigua fonética castellana*, Ilustr. Esp. y Amer., 22 févr. 1912 ;

E. Cotarelo, *Un punto de antigua fonética castellana*, Ilustr. Esp. y Amer., 29 févr. 1912 ;

B. Sanvisenti, *La riduzione italiana del nome Quijote*, Studi di Filologia Moderna, VII (1914) ;

A. Castro, *Sobre -tr- y -dr- en español*, Rev. de Filol. esp., VII (1920), p. 57 ;

R. Foulché-Delbosc, *La transcription hispano-hébraïque*, Revue hispanique, mars 1894 (1) ;

Schuchardt, *Die « Cantes flamencos »*, Zeitschr. f. rom. Philol., t. V, nos 2 et 3, et Romania, X, p. 458.

---

(1) Dans le travail de Sánchez Moguel, *Comentarios al romance del Duque de Gandía*, Boletín de la Acad. de la Hist., 1896, les observations qui concernent la prononciation judéo-espagnole ne sont pas toujours d'une exactitude rigoureuse. Quant au livre, fort recommandable par ailleurs et précieux à d'autres titres, de Rodolfo Gil, *Romancero judeo-español*, Madrid, 1911, les indications qu'il contient, pp. 3-8, sur cette même prononciation sont très incomplètes et manquent de précision. — Sur cette question, on pourra consulter également Abraham Galante, *La langue espagnole en Orient et ses déformations*, conférence à l'Institut Egyptien, Le Caire, 1907, bien que l'auteur donne de certains faits une interprétation manifestement erronée.

P. Foerster, *Spanische Sprachlehre*, Berlin, 1880;

La Viñaza (Conde de), *Biblioteca histórica de la Filología castellana*, Madrid, 1893.

A. Morel-Fatio, *Ambrosio de Salazar et l'étude de l'espagnol en France sous Louis XIII*, Paris et Toulouse, 1901;

F. Hanssen, *Estudios ortográficos sobre la Astronomía del rei D. Alfonso X*, Santiago de Chile, 1895;

O. J. Tallgren, *Estudios sobre la Gaya de Segovia...*, Helsinki, 1907;

T. Navarro Tomás, *Doctrina fonética de Juan Pablo Bonet (1620)*, Rev. de Filol. esp,, 1920, p. 150;

A. Carnoy, *Le latin d'Espagne d'après les inscriptions*, 2me éd., Bruxelles, 1906;

J. M. Burnam, *Palæographia iberica, fac-similés de manuscrits espagnols et portugais (IXe-XVe siècles) avec notices et transcriptions*, Paris; (deux fascicules ont paru, 1912 et 1920).

On trouvera des reproductions de documents anciens dans les ouvrages suivants :

J. Muñoz y Ribero, *Paleografía visigoda.....*, Madrid, 1881;

J. Muñoz y Ribero, *Paleografía popular. Arte de leer los documentos antiguos escritos en castellano.....*, Madrid, 1886;

J. Muñoz y Ribero, *Manual de Paleografía diplomática española de los siglos XII al XVII...* Madrid, 1889.

Nota. — D'autres travaux pouvant fournir des indications sur quelques points de détail, notamment ceux de P. Ravaisse, *Les mots arabes et hispano-morisques du don Quichotte* (voir ci-dessus, p. 413, n.), et de E. Walberg, *Juan de la Cueva et son « Exemplar poético »*, Lund, 1914, ont été cités en leur lieu au cours du présent travail.

II. Sources anciennes

Villena (Enrique de) *Arte de trovar*. (Probablement écrit vers 1430). Les fragments conservés sont cités par Mayans dans ses *Orígenes de la lengua castellana*, II, 331; (voir aussi F. J. Sanchez Cantón, El « Arte de Trovar »

de D. Enrique de Villena, Rev. de Filol. esp., 1919, p. 158-180).

PALENCIA (Alfonso de) *Uniuersal vocabulario en latin & en romance*. Séville, 1490.

NEBRIJA ou LEBRIJA (Antonio de) *Gramática castellana*, Salamanque, 1492. (Réimpression par E. WALBERG, Halle, 1909).

NEBRIJA ou LEBRIJA (Antonio de) *Vocabulario*. Salamanque, 1492.

ALCALÁ (Fr. Pedro de) *Uocabulista arauigo en letra castellana*... Grenade, 1505. (Réimprimé à Göttingen en 1883).

NEBRIJA ou LEBRIJA (Antonio de) *Reglas de orthographia en la lengua castellana*....., Alcalá de Henares, 1517.

ENZINA (Juan del) *Arte de poesia castellana*. (Se trouve dans son *Cancionero*, dont LA VIÑAZA, *Bibliogr.*, col. 820, cite plusieurs éditions, notamment celle de Salamanque, 1496).

VALDÉS (Juan de) *Dialogo de la lengua*. (Probablement composé entre 1530 et 1540; la meilleure édition qui en a été faite est celle d'Eduard BOEHMER, *Romanische Studien*, Bonn, 1895, p. 339).

VANEGAS (Alexo) *Tractado de orthographia y accentos en las tres lenguas principales*..., Tolède, 1531;

BUSTO (El Doctor) *Arte para aprender a leer i escreuir perfectamente en romance i latin* (s. l. n. d., mais le privilège, daté de 1632, d'un autre ouvrage de Busto porte également permission d'imprimer celui-ci, qui parut probablement en 1533).

ROBLES (Fr. Francisco de) *Copia accentuum omnium fere dictionum difficilium tam linguæ latinæ quam etiam hebraicæ : nonnullarum quoque Grecarum*... Alcalá, 1533;

MANUSCRIT ANONYME, décrit par COTARELO (*Fonol. esp*..., p. 66, n. 1), sans doute rédigé entre 1536 et 1550;

VERGARA (Francisco) *Francisci Vergaræ de græcæ linguæ Grammatica libri quinque*. Paris, 1545; (autre éd., Paris, 1550).

AVILA Y ÇÚÑIGA (Luis de) *Comentario... de la guerra de Alemaña*... Venise, 1548;

FLÓREZ (Fr. Andrés) *Doctrina Christiana del Ermi-*

taño y Niño... (La 3e partie est intitulée *Arte para bien saber leer y escreuir...*). Valladolid, 1552.

Ulloa (Alfonso) *Introdutione che mostra il Signor Alfonso di Uglioa à proferir la lingua castigliana.* (Se trouve à la fin d'une édition de Boscán, Garcilaso et *La Celestina*). Venise, 1553.

Vtil, *y breve institution, para aprender los principios y fundamentos de la lengua Hespañola.* Louvain, 1555.

Cordero (Juan Martin) *Las quexas y llanto de Pompeyo.* Anvers, 1556.

Villalón (El Licenciado) *Gramatica castellana.* (La 4e partie est consacrée à l'orthographe). Anvers, 1558.

Meurier (Gabriel) *Conjugaisons, regles et instructions moult propres et necessairement requises pour ceux qui desirent apprendre françois, italien, espagnol et flamen.*— Une autre partie du même livre est intitulée : *Breve Inftrvction contenante la maniere de bien prononcer et lire le François, Italien, Espagnol & Flamen.* — Anvers, 1558.

Gramatica *de la Lengua Vulgar de España.* Louvain, 1559.

Alessandri d'Urbino (M. G. Mario) *Il paragone della lingua Toscana et Castigliana* (1560). Publié dans Zeitschr. f. rom. Philol,, XI, p. 419.

Figueroa (Francisco de) *Carta de Franco de Figueroa al M. Ambrosio de Morales sobre el hablar y pronunciar la Lengua Castellana*, 20 août 1560. (Ms. de la *Bibl. Alta* de l'Escorial).

Salinas (F. Miguel) *Libro apologetico que defiende la buena y docta pronunciacion que guardaron los antiguos en muchos vocablos y acentos ; con las razones que tuvieron.* Alcalá, 1563.

Robles (Juan de) *Cartilla menor para enseñar a leer en Romance especialmente a personas de entendimiento en letra llana conforme a la propriedad de la dicha lengua...* Alcalá, s. d. (1565 ?).

Madariaga (Pedro de) *Libro subtilissimo intitulado honra de Escriuanos...* Valence, 1565.

Miranda (Juan de) *Osservationis* (sic) *della lingva cas-*

tigliana... (Le livre IV est consacré à l'orthographe). Venise, 1569.

Censura sobre la Ortographia Castellana. Ms. de la Bibl. de l'Escorial. Est probablement d'Ambrosio de Morales.

Las Casas (Christoval de) *Vocabulario de las dos lenguas toscana y castellana.* Séville, 1570.

Torquemada (Antonio de) *Tratado llamado Manual de Escriuientes...* Ms. rédigé au plus tard en 1574.

Nuñez do Lião (Duarte) *Orthographia da lingoa portvgvesa. Obra vtil & necessaria, assi pera bem screuer a lingoa Hespanhol, como a Latina, & quaesquer outras, que da Latina teem origem...* Lisbonne, 1576.

Córdova (Fr. Juan de) *Arte en lengua zapoteca...* Mexico, 1578.

López de Velasco (Juan) *Orthographia y Pronunciacion Castellana.* Burgos, 1582.

Sanchez (Juan) *Principios de la Gramatica Latina.* Séville, 1586.

Cuesta (Juan de la) *Libro y Tratado para enseñar leer y escriuir breuemente y con gran facilidad correcta pronunciacion y verdadera ortographia todo Romance Castellano...* Alcalá, 1589.

Rengifo (Juan Díaz) *Arte poetica española con vna fertilissima sylua de Consonantes...* Salamanque, 1592.

Arias Montano (Benito) *De varia Republica, siue Commentaria in librum Judicum.* Anvers, 1592.

La Parfaicte Methode *povr entendre, escrire et parler la langue Espagnole....* Paris, 1596. (L'ouvrage est anonyme, mais est dû, paraît-il, à N. Charpentier).

Oudin (César) *Grammaire et observations de la langve Espagnolle...* Paris, 1597. (Nous nous sommes servi de l'édition de 1610, dont le titre est *Grammaire espagnole, expliquée en françois*).

Percivale (Richard) *A Dictionary in Spanish and English.* Londres, 1599. (Il existe une édition de 1623, augmentée par John Minsheu).

Rosal (Francisco del) *Origen y etimologia de la Lengua castellana.* Cárvajales, 1601. (D'après Mr Cotarelo, on ignore où se trouve actuellement le seul exemplaire

connu de cet ouvrage, mais il en existe des copies dans trois grandes bibliothèques de Madrid).

GIUFFREDI (Argisto) *Il compendio di Massimo Trojano, tratto dalle osservationi della linguà castigliana di Gio. Miranda ; con le annotazioni di Argisto Giuffredi.* Florence, 1601.

CARVALLO (Luys Alfonso de) *Cisne de Apolo...* Medina del Campo, 1602.

RESENDE (Andrés de) *Pro Colonia Pacensi* (t. II de *Hispania illustrata*, Francfort, 1603).

PÉREZ DE NAXERA (Francisco) *Ortografia castellana...* Valladolid, 1504. (Cet ouvrage n'est connu que par une copie manuscrite conservée à la Bibl. Nac. de Madrid).

ALDRETE (Bernardo) *Del origen, y principio de la lengua castellana...* Rome, 1606.

ALEMAN (Mateo) *Ortografia castellana...*, Mexico, 1609.

COVARRUVIAS OROZCO (Sebastián) *Tesoro de la lengua castellana, o española.* Madrid, 1611.

ALDRETE (Bernardo) *Varias antigüedades de España, Africa y otras provincias.* Anvers, 1614.

XIMENEZ PATON (Bartolomé) *Epitome de la Ortografia Latina, y Castellana.* Baeza, 1614.

DOERGANGK (Henri) *Institvtiones in lingvam hispanicam...* Cologne, 1614.

SALAZAR (Ambrosio de) *Expexo generàl de la Gramatica en Dialogos, para saber la natural y perfecta pronunciacion de la lengua castellana...* Rouen, 1614. (Nous nous sommes servi de l'édition de 1623. — Sur les diverses graphies du mot *Espejo* dans les premières éditions, voir ci-dessus, p. 481).

SALAZAR (Ambrosio de) *Response apologetiqve av libelle d'vn nommé Oudin...* Paris, 1615.

ROBLES (Lorenço de), et BLANCHET (Jean) *Advertencias y breve metodo para saber leer, escrivir, y pronunciar la lengua castellana con buena ortografia, jamás escrita por esta orden.* (Suit la traduction de ce titre en français). *Compuesto por Lorenço de Robles, impressor de libros, natural de Alcala de Enares, del reyno de Toledo y Castilla la Nueva. Y puesto en frances por Iuan Blanchet de Burdeos. Dirigido a los Señores Franceses de todos estados que*

fueren aficionados a la lengua castellana. Paris, 1615.

OUDIN (César) *Tesoro de las dos lengvas francesa y española...* Paris, 1616. (Nous avons eu entre les mains la 3e édition, intitulée *Thrésor des deux langues françoise et espagnole ; ou dictionnaire espagnol-françois et françois-espagnol :* par Cesar Oudin, reveu & augmenté en cette troisième édition. Paris, 1621.

SEBASTIAN (Miguel) *Orthographia, y Orthologia.* Saragosse, 1619.

LUNA (Alejandro de) *Ramillete de flores poeticas.* (Complété par une méthode « pour apprendre à bien prononcer, écrire et lire la langue espagnole », par Alejandro de Luna, Tolédan. Toulouse, 1620.

BONET (Juan Pablo) *Reduction de las letras y arte para enseñar a ablar los mudos...* Madrid, 1620.

FRANCIOSINI (Lorenzo) *Vocabolario* (sic) *español, e italiano...* Rome, 1620.

MORALES (Juan Bautista de) *Pronvnciaciones generales de lengvas...* Montilla, 1623.

LUNA (Juan de) *Arte breve y compendiossa para aprender á leer, escreuir, pronunciar y hablar la lengua española.* Londres, 1623. (Il y a une réimpression due au comte de La Viñaza, Saragosse, 1892).

MINSHEU (John). Avec le dictionnaire espagnol-anglais et anglais-espagnol, augmenté d'une table des mots arabes passés en espagnol, que Minsheu fit imprimer à Londres en 1623, font corps les deux ouvrages suivants : 1° *A Spanish Grammar... ;* 2° *Pleasant and Delightfull Dialogues in Spanish and English...*

SUMARAN (1) (Jean-Ange) *Thesavrvs lingvarvm...* Ingolstadt, 1626.

CORREAS (Gonçalo) *Arte de la Lengua Española Castellana.* (Le manuscrit, préparé pour l'impression, se trouvait à la Bibl. Nac. de Madrid, et portait la date de 1626. Une copie presque intégrale, faite avant sa disparition, a été publiée par le comte de La Viñaza, Madrid, 1903).

---

(1) Ailleurs ce nom est orthographié *Summaran;* on trouve aussi *Sumeran.*

Correas (Gonçalo) *Ortografia Kastellana... por el maestro Gonçalo Korreas...* Salamanque, 1630.

Dávila (Nicolás) *Compendio de la ortografía Castellana.* Madrid, 1631.

Robles (Juan de) *El Culto Sevillano.* (Ms. de la Bibl. Nac. de Madrid; publ. par la Soc. de Biblióf. and. Séville, 1883).

Cascales (Francisco) *Cartas philologicas.* Murcie, 1634. (Le privilège est de 1627).

Bravo de Graxera (Gonzalo) *Breve discvrso en qve se modera la nueva Orthographia de España...* Madrid, 1634.

Mey (Felipe) *Orthographia, instrvcion para escrivir corretamente assi en latin, como en romance...* Barcelone, 1635. (Ce traité a paru d'abord comme appendice au vocabulaire espagnol-latin du P. Bartolomé Bravo).

Muler (Charles) *Lingvæ Hispanicæ compendiosa institvtio. Auctore Carolo Mvlerio...* Leyde, 1636.

Franciosini (Lorenzo) *Grammatica Spagnvola, ed Italiana, Inquesta seconda impressione* (1) *arricchita di molti auuertimenti, che nella prima si desiderauano... da Lorenzo Franciosini Fiorentino, Dell'vna, e dell'altra Professore in Siena...* Rome, 1638.

La rredonda (Damian de) *Orthographia Castellana y pronunciaciones del A. B. c. En verso a modo de dialogo, entre dos niños de la Escuela...* (Ms. prêt pour l'impression, avec approbation du 14 sept. 1640).

Salazar (Ambrosio de) *Tres tratados proprios para los que dessean saber la lengua española : 1° los principios en forma de grammatica de dicha lengua ; 2° un libro de cuentos muy curiosos y agradables ; 3° un tratado en verso de la vida humana.* Paris, 1643.

Oudin (Antoine) *Dialogues fort récréatifs, composés en espagnol & nouvellement mis en italien, allemand & françois ; avec des observations pour l'accord et la propriété des quatre langues.* Paris, 1650.

Casanova (Joseph de) *Primera parte del arte de escrivir todas formas de letras...* Madrid, 1650.

---

(1) La 1re édition était probablement de 1628 (cf. Cotarelo, *Fonol. esp.*, p. 240).

Villar (Juan de) *Arte de la Lengva Española. Reducida a reglas, y preceptos de rigurosa gramatica...* Valence, 1651.

Fernandez (Marcos) *Olla podrida á la Española... con la Verdadera Ortografia asta aora inoradà...* Anvers, 1655.

Oudin (Antoine) *Grammaire espagnole, expliquée en françois par César Oudin, augmentée par Antoine Oudin.* Paris, 1659.

Garnier (Phil.) et Fabri (Philemon) *Dialogues en cinq langues, espagnole, italienne, latine, françoise, allemande : par Phil. Garnier ; reveus & augmentez par Philemon Fabri, Parisien.* Strasbourg, 1659.

Des Roziers (Cl. Dupuis, sieur) *Grammaire espagnole.* Paris, 1659.

Palafox y Mendoza (Juan de) *Breve tratado de escrivir bien, y de la perfecta Ortographia...* Madrid, 1662.

Labresio de la Puente (Bartolomé) *Paralelos de las tres Lenguas Castellana, Francesa é Italiana...* Paris, 1666.

Matienzo (Fr. Juan Luis de) *Tratado breve, i compendioso, en que se declara la debida, i genuina pronunciacion de las dos lenguas, Latina, i Castellana ; i las razones que ai, para que muchos vocablos no se pronuncien, como comunmente se pronuncian en España... este año de 1663. aunque se imprimio el de 71...* Madrid, 1671.

Vayrac (Abbé de) *Nouvelle grammaire espagnole.* Seconde édition, Paris, 1714.

Real Academia Española. *Diccionario de la lengua castellana...* Madrid, 1726-1739.

Perez Castiel y Artigues (Juan) *Breve tratado de la Orthographia Española, repartido en tres instrucciones. La primera explica las letras del Abecedario...* Valence, 1727.

Bordazar de Artazù (Antonio) *Ortografia Española fijamente ajustada a la naturaleza invariable de cada una de las letras...* Valence, 1728.

Baliente (José Ipolito) *Alfabeto, o nueba qoloqazion de las letras qonozidas en nuestro idioma Qastellano para qonseguir una perfeta qorrespondenzia entre la Esqritura, i Pronunziazion.* 1731.

Artabe i Anguita (Gabriel) *Hypolito contra Ipolito, El Español vindicado, en las contradicciones de su opuesto,*

i su Alfabeto mantenido en la possession de su Escritura, i pacifico goce de la propiedad de su pronunciacion. Madrid, 1732.

Ros (Carlos) *Practica de Orthographia, para los dos idiomas Castellano, y Valenciano.* Valence, 1732.

Sobrino (Francisco) *Gramatica nueva española y francesa... Corregida y augmentada Considerablemente, en esta quarta Edicion.* Bruxelles, 1732. (Sous des remaniements divers, cette grammaire a été souvent rééditée jusqu'à nos jours).

Mayans y Siscar (Gregorio) *Origenes de la lengua española, compuestos por varios autores, recogidos por Don Gregorio Mayans i Siscar...* Madrid, 1737.

A partir de cette époque, les nombreuses grammaires et livres similaires qui ont été composés en Espagne même ou à l'étranger pour l'enseignement du castillan n'offrent généralement pas d'intérêt en ce qui concerne l'histoire de la prononciation. Nous ne les énumèrerons donc pas ici : on les trouvera cités dans la *Bibliot. Hist. de la Filol. Cast.* de La Viñaza, col. 585-766, 1362-1434 et 1518-1610. Nous mentionnerons seulement quelques ouvrages pouvant être consultés à titre de documents pour l'histoire de l'orthographe.

Gutierrez de Terán y Torices (Juan Antonio) *Orthografia castellana en forma de dialogo...* (s. d., avec privilège de 1733).

Mayans y Siscár (Gregorio) *Reglas de ortografia en la lengua castellana, Compuestas por el Maestro Antonio de Lebrija... Hizolas reimprimir,* añadiendo algunas reflecciones Don Gregorio Mayans y Siscár... Madrid, 1735.

Real Academia Española. *Orthographia española* (s. l. n. d., mais les préliminaires sont datés de 1741 ; voir dans La Viñaza, *ibid.*, col, 1368-1374, la série des éditions ultérieures).

Mañer (Salvador Joseph) *Tratado de Orthographia Castellana... Tercera edicion. Revista y considerablemente añadida por el Autor.* Madrid, 1742.

Olod (Fr. Luis de) *Tratado del origen, y arte de escribir bien...* Barcelone, 1768.

San Pedro (El P. Benito de) *Arte de Romance Castellano...* Valence, 1769. (Le cinquième livre de l'ouvrage est consacré à l'orthographe).

Balbuena y Perez (Josef) *Arte nuevo de enseñar niños, y vasallos a leer, escrivir, y contar...* Santiago, 1791.

Bello (Andrés) et García del Rio (Juan) *Indicaciones sobre la conveniencia de simplificar i uniformar la ortografia en América.* (Cet article, signé seulement des initiales de ses auteurs, a paru d'abord dans la *Biblioteca Americana ó Miscelánea de Literatura, Artes i Ciencias*, 1823, et a été reproduit au t. V. des *Obras completas* de Bello, publiées par le gouvernement chilien en 1884).

Noboa (A. M. de) *Nueva Gramática de la Lengua Castellana segun los principios de la filosofia gramatical, con un apéndice sobre el arreglo de la Ortografia.* Madrid, 1839.

Addenda et Corrigenda

P. **9**, l. 8, *supprimer la virgule après* latins. — P. **10**, l. 18, *supprimer la virgule après* voyelle. — P. **19**, l. 17, *supprimer la virgule après* romance ; n. l. 2, *suppléer une virgule après* saît. — P. **21**, l. 13, *suppléer une virgule après* ordinaire. — P. **23**, l. 1, *au lieu de* ou, *lire* où. — P. **24**, l. 9, suppléer une virgule après *ch*. — P. **26**, l. 21, *supprimer la virgule après* produire. — P. **27**, l 11, supprimer la virgule après *chuintante*. — P. **30**, l. 8, *supprimer la virgule après* ailleurs. — P. **31**, l. 12, *supprimer la virgule après* qui ; l. 27, *supprimer la virgule après* latin. — P. **32**, l. 26, *lire* provençal. — P. **33**, l. 30, *lire* français. — P. **34**, l. 8, *suppléer une virgule après* neumatique ; l. 18, *supprimer la virgule après* voix. — P. **36**, n., l. 6, lire *gentes)*; l. 15, *suppléer une virgule après* constitué ; l. 17, *au lieu de* simple continue, *lire* simple consonne allongée. — P. **37**, l. 2, *suppléer une virgule après* ou. — P. **39**, l. 8, supprimer la virgule après *ei*; l. 26, *supprimer la virgule après* réalité. — P. **40**, l. 2, *supprimer la virgule après* mots ; l. 9, *supprimer les virgules après* langues *et après* i. — P. **41**, l. 12, *lire* dans les manuscrits de chant grégorien. — P. **45**, l. 7, *suppléer une virgule après* aragonaise ; l. 20, *au lieu de* Rámon, *lire* Ramón. — P. **48**, dernière ligne, supprimer la virgule après *par* et la reporter après *por*. — P. **49**, l. 6, suppléer un point et virgule après *estrologos*. — P. **57**, notes, lignes 7-8, *lire* par le changement de *o* en *u* fréquent dans les protoniques. — P. **58**, l. 8, *lire* l'Archiprêtre de Hita. — P. **62**, lignes 8-9, *suppléer une virgule après* générale, *et supprimer celle qui se trouve après* Espagnols ; l. 11, *lire* consonne : c'est pourquoi. — P. **63**, l. 10, *supprimer la virgule après* mais. — P. **65**, l. 4, *lire* etc.) ; même ligne, *lire* (vers ; l. 13, *lire* (vers 2663). — P. **67**, l. 29, *au lieu de* ou, *lire* où. — P. **67**, n. 2. Les indications données par Oudin dans sa Grammaire de 1610 sont ainsi complétées dans l'édition remaniée de 1659 (p. 3) : « Les Efpagnols ne prononcent iamais leur *e* que ferme [*sic*], c'eft à dire, comme nous le prononçons en noftre langue quand il eft accentué, & ne luy donnent point le fon d'*ai* ou *ei*, qui eft beaucoup plus ouuert ». — P. **68**, notes, l. 1, *lire* Des Roziers ; *ibid.*, *lire* page 61, n. 1 ; l. 14, *lire* (vers 1481). — P. **69**, l. 16, *lire* voyelles,. — P. **70**, l. 3, *au lieu de* ou, *lire* où. — P. **72**, l. 27, *au lieu de* syllabe muette, *lire* lettre muette. — P. **74**, l. 16, *supprimer la virgule après* consonne. — P. **79**, dernière ligne du texte, *au lieu de* du *u* moderne, *lire* du *w* moderne. — P. **81**, l. 34-36. La semi-diérèse à laquelle Valdés fait peut-être allusion et qui est devenue à Constantinople une diérèse complète aurait été un reste d'un

stade primitif où l'accent était sur le premier élément de la diphtongue. — P. **84**, n. l. 3, *au lieu de* fricative, *lire* affriquée. — P. **86**. l. 2, *suppléer une virgule après* possible, et l. 3, *supprimer celle qui se trouve après* voyelle. — P. **86**, n. l. 3-4, lire *biblioteca*, *patriota*. — P. **87-92**. Sur l'usage de l'élision depuis la fin du XVme siècle, voir CUERVO, *Disq.*, II, Rev. Hisp., 1898, p. 297-301. — P. **88**, avant-dernière ligne, *lire* Castillans. — P. **91**, l. 19, *supprimer* et de l'*e* de *he*. — P. **93**, l. 15-17, *supprimer la virgule après* ancienne *et la reporter après* devenu *v*. — P. **96**, l. 6, *lire* fréquent : cela. — P. **98**, n. l. 23, *suppléer une virgule après* qu'espagnols ; l. 24-25, *lire* satisfaction. — P. **99**, l. 17, *suppléer une virgule après* langue. — P. **99**, l. 31. Nous disons « presque toujours », car il y a des exceptions, dues pour la plupart à une influence analogique exercée par des mots similaires ou de la même famille dans lesquels l'accent tonique est sur l'*i* ou sur l'*u*. On en trouvera une liste dans le *Man. de pron. esp.* de Mr Navarro Tomás, p. 124, l. 7 et suiv. Mais la tendance à la diphtongaison est si forte en castillan que, suivant une remarque fort juste du même auteur (*ibid.*, l. 21-23), la langue tolère facilement, même dans les cas de cette sorte, l'union des deux voyelles en une syllabe unique. — P. **100**, l. 12, *au lieu de* ou, *lire* où ; l. 29, *suppléer une virgule après* sur l'*i*. — P. **104**, n. l. 4, *supprimer la virgule après* allemand. — P. **113**, n. l. 8, *lire* brièveté ; l. 17, *au lieu de* ou, *lire* où. — P. **114**, n l. 3, *supprimer* n'. — P. **116**, l. 9, *suppléer une virgule après* est. — P. **118**, n. l. 8, supprimer la virgule après *liquide*. — P. **119**, n. l. 1, *supprimer la virgule après* sans doute. — P. **120**, dern. l. du texte, lire *Enrique*. — P. **121**, l. 7, supprimer le point après *sub*. — P. **123**, l. 17, *lire* de l'*r*. — P. **124**, l. 3, *lire* reçu. — P. **125**, l. 4, *suppléer une virgule après* analogue. — P. **126**, l, 6-9, *au lieu de* R, *lire* R. — P, **127**, l. 27, *lire* l'étymologie. — P. **128**, n. l. 26. Par l'indication conventionnelle *Bibliogr.*, nous renvoyons à l'ouvrage *Biblioteca Histórica de la Filología Castellana por el Conde de La Viñaza*, Madrid, 1893. — P. **129**, l. 24, *lire* Ainsi qu'il résulte. — P. **130**, l. 27, *supprimer la virgule après* ordinaire. — P. **132**, l. 11, *lire* du son ; n. 1, l. 18, lire *Fonologia*. — P. **133**, l. 12, lire *trasportar*. — P. **134**, n. 1, l. 1, suppléer une virgule après *seraphim*. — P. **135**, l. 7, *lire* Boehmer. — P. **135**, l. 11. En revanche, d'après le comte de La Viñaza (*Bibl.*, col. 1411), Bartolomé Gallardo, dans son orthographe personnelle, employait toujours *m* non seulement devant *b* ou *p*, mais aussi devant *v*, et même devant *f*. — P. **135**, l. 13, *lire* l'Archiprêtre. — P. **136**, l, 4, *lire* moyen âge ; l. 13, *lire* résonance. — P. **137**, notes, l. 3, *lire* inmediatamente. — P. **139**, l. 20, lire *cuemo* ; n. l. 8 et 11, *lire* moyen âge. — P. **140**, n. l. 16, *lire* moyen âge ; l. 22, *au lieu*

de et du latin, *lire* et de l'italien. — P. **141**, l. 35, *lire* l'Archiprêtre. — P. **142**, l. 2-3, supprimer la virgule après *b*, et la reporter après la parenthèse. — P. **143**, n. l. 8, *lire* semblent. — P. **145**, l. 8 du 3me alinéa, *lire* Extrémadure. — P. **146**, l. 32. Il peut arriver aussi que l'*l* mouillée se réduise à une *l* ordinaire, comme dans les patois de la Somme et du Pas-de-Calais, où les mots *fille, bouteille, soleil*, par exemple, sont prononcés *fil, boutel, solel*. — P. **146**, l. 37, *lire* moyen âge. — P. **147**, n. 1, l. 3, *lire* pages 113-116). — P. **149**, l. 1, *supprimer la virgule après* francienne. — P. **150**, l. 12, lire *gañado)*. — P. **151**, l. 29, lire *cõnofçedores* (v. 2.851 et 3.137); n. l. 1, supprimer la virgule après *femãnas*. — P. **152**, l. 4, *lire* Boehmer. — P. **153**, col. 3, l. 2 du texte, *lire* convexe, et en touchant. — P. **154**, l. 6, au lieu de *(t)*, lire *(t̃)*. — P. **155**, l. 4. La teneur exacte de l'indication donnée par Mistral est la suivante : « *Ch* se prononce *ts* comme dans le mot espagnol *muchacho* ». — P. **155**, notes, *lire* con el mefmo ; avant-dernière ligne des notes, *lire* (2) Les premiers exemples ; l. 23 du texte, *lire* de Per Abbat. — P. **157**, n. l. 1-3, *lire* celle de « graisserons » encore conservée aujourd'hui par son équivalent gascon *chichouns* (qu'à Bayonne on francise en *chichons*) : cette signification. — P. **159**, l. 24-30. La réduction de *ps* initial à *s* est certainement très ancienne dans une partie au moins du domaine roman : dans un *ordo* manuscrit, cité par Duchesne, *Origines du culte chrétien*, Paris, 1903, pp. 456-465, qui provient de St Amand-en-Puelle, et paraît être la copie d'un original remontant au VIIIe ou au IXe siècle, on trouve à plusieurs reprises la forme *psallit* pour *salit* = « il monte », ce qui indique que pour le scribe *ps* initial équivalait à *s*. — La réduction de *pn* initial à *n* (cf esp. *neumático*) est également fréquente dans les textes latins du moyen âge ; d'où la forme bien connue *neuma* pour *pneuma ;* (dans un ordinaire de la cathédrale de Rouen, Biblioth. munic. de Rouen, ms. Y 110, le scribe, se trompant sur la place du *p*, avait généralement écrit *neupma ;* plus tard un correcteur ou un lecteur (ou peut-être le copiste lui-même, averti de sa méprise) a parfois gratté le *p*. — Il n'est pas étonnant que le *p* initial soit ainsi tombé devant *n* ou *s* : il devait, en cette position, répugner à la prononciation latine elle-même, qui ne le connaissait que dans des mots d'origine étrangère. — P. **159**, l. 27-28, lire *salmista*. — P. **161**. La 2e note et le renvoi correspondant ont été par erreur numérotés 1 au lieu de 2. — P. **163**, l. 31, *lire* Rodríguez Marín. — P. **165**, n. l. 6, lire *olvydo* (copla 474, v. 1) ; l. 31 du texte, *supprimer la virgule après* latin. — P. **168**, n. l. 18, *lire* auraient préféré l'*u* = *v* au *b*. — P. **172**, n. 2, l. 2, *lire* l'Archiprêtre. — P. **183**, l. 23, *supprimer les deux points*

après latine. — P. **186**, l. 26, suppléer une virgule après *f*. — P. **188**, dernière ligne, *au lieu de* ou, *lire* où. — P. **189**, l. 6. En disant que l'articulation *h* pour *f* était d'importation castillane en Andalousie, nous n'avons pas voulu prétendre qu'antérieurement le parler andalous ignorât complètement le son de *h* aspirée : il pouvait le posséder déjà dans les mots d'origine arabe, mais il en aura étendu l'usage aux mots romans pour lesquels il prononçait encore une *f* alors que le castillan pratiquait déjà l'articulation *h*. — P. **189**, l. 14, *supprimer la virgule après* naissance. — P. **190**, n. 2, dernière ligne, *supprimer la virgule après* correctes. — P. **191**. l. 1, *lire* grammairiens. — P. **191**, l. 17. Voici comment s'exprime, au sujet de l'*h*, l'édition de 1659 de la Grammaire de César Oudin, remaniée par Antoine Oudin (p. 3-4) : « L'*h* ne s'aspire iamais, bien que quelques vns voulans ſubtiliſer contre l'ordinaire, ayent voulu dire que l'aſpiration s'obſerue en ces mots *hombre* et *hombra* (*sic ;* la ligne où se trouve ce mot est par erreur répétée deux fois, avec la même faute) ; mais les naturels font paſſer cette ſubtilité pour vne réuerie ». — P **195**, l. 14, *lire* lettre ; l. 21, *lire* contiguïté. — P. **196-197**. Comme on pouvait s'y attendre, l'amuïssement du *c* dans le groupe *ct*, commun à l'ancien castillan et à l'ancien français, était étendu par beaucoup de sujets à la prononciation du latin ; d'où certaines confusions, comme la graphie *inducti* pour *induti*, fréquente dans les anciens manuscrits liturgiques français. — P. **203**, l. 10, *lire* c'est-à-dire en vertu des règles qui ont présidé. — P. **204**, l. 16-17, *lire* ambiguïté. — P. **206**, l. 16. L'exagération a toujours été fatale aux propositions de réforme orthographique, même quand elles étaient raisonnables sur certains points particuliers. Cuervo (*Disq.*, II, p. 294-295) observe que déjà sans doute au XVII[e] siècle Correas avait pu, par l'étrangeté de ses graphies, contribuer à jeter le discrédit sur les projets de cette sorte : « ... acaso fue el M[tro] Correas quien por esos tiempos (1627-1630) dio el golpe de gracia a la ortografía fonética : que suele contribuír no menos a desacreditar las reformas la falta de concierto entre sus defensores que el empeño de llevarlas rigorosamente a sus últimas consecuencias. El Catedrático de Salamanca dio a la lengua escrita aspecto tan extraño empedrándola de *kk*, *xx*, *rrrr* (v. gr. *konxugazion*, *Xazinto*, *rregla*, *onrra*), que se rieron de él y de su intento ». — P. **206**, l. 17-18, *lire* quelques. — P. **207**, l. 1, *supprimer la virgule après* et *i* ; l. 30, *lire* manuscrit. — P. **211**. Le fait que pour l'articulation des dentales la langue, dans la prononciation castillane, descend plus bas que dans celle de beaucoup d'autres parlers romans nous explique comment le *d* et le *t* se changent si facilement en interdentales. Cette particularité de prononciation est sans doute très ancienne. Au XVII[e] siècle, comme le remarque M[r] Navarro Tomás (Rev. de

Filol. esp., VII, p. 163-164), elle semble attestée, pour le *t*, par la description de Bonet. — P, **214**, n., l. 16, *lire* Rodríguez Marín. — P. **220**, l. 28, *lire* il la remplace. — P. **223**, l. 12-13, *supprimer la virgule après* méridionaux ; n., l. 9, *lire* lui aussi (même. — P. **226**, n. 1. On trouvera chez Góngora un autre exemple analogue de *sepades* (Bibliot. de aut. esp., vol. 32, p. 527, col. III). — P. **227**, n. 1. 4. Les Judéo-Espagnols surmontent parfois d'un signe diacritique semblable à celui qui sert à marquer les voyelles brèves dans les grammaires latines et les *gradus* le daleth qui représente le *d* dans les finales « llanas « en *-ado*. Ceux qui font usage de ce signe l'employant également pour le dernier *d* des finales en *-dad*, et celui-ci étant muet dans la prononciation judéo-éspagnole normale, il faut en conclure que le signe diacritique est ici une marque d'amuïssement. C'est par erreur, croyons-nous (1), que Mr Foulché-Delbosc, en signalant cette particularité graphique (Rev. hisp. 1894, p. 27), dit que les daleths de cette sorte se prononcent « à peu près comme *th* anglais ». Tout au plus pourrait-il s'agir ici d'une prononciation castillane. Dans cette particularité de la prononciation de certains Judéo-Espagnols, peut-être faudrait-il voir la preuve de la haute antiquité de l'amuïssement plus ou moins complet du *d* des finales en *-ado* en quelques régions de l'Espagne même. — P. **229**, notes, l. 24-25, *lire* de la réduction du *ç* et du *z* à des sons interdentaux. — P. **246**, l. 11. Dans les termes « dentale » ou « élément dental », plusieurs fois employés au cours de cet exposé, le lecteur ne doit voir que des expressions abrégées et quelque peu conventionnelles pour désigner des éléments produisant à l'oreille à peu près la même impression que le *t* ou le *d*, suivant que l'ensemble du phonème était sourd ou sonore, sans que peut-être leur procédé d'articulation fût exactement le même que celui du *t* et du *d* castillans normaux. — P. **264**, *dans le titre marginal lire* III *au lieu de* II. — P. **268**, l. 28, *lire une virgule après* cas ; l. 31, *lire un point et virgule après* savants. — P. **270**, n. 1, l. 1, lire *De græcæ linguæ Grammatica libri quinque*. — P. **272**, l. 8, suppléer un point après *ç*. — P. **273**, n., l. 11, *au lieu de* 25Ç, *lire* 274. — P. **281**, l. 3, lire *sæpe ;* l. 15, *lire* de los dientes ; l. 31, *lire* no más en *Ezrás* que en *Esdras*. — P. **282**, n. 3, dernière ligne, *lire* cada una. — P. **283**, n. 1, l. 8, *lire* c'est à dire ; l. 18, même n. *lire* mo]n]ſtrer. — P. **284**, l. 4. La prononciation interdentale est attestée égale-

(1) Le fait que chez beaucoup d'Espagnols le *d* final prend un son voisin de celui du *th* dur anglais, et que, d'autre part, de nombreux daleths ont, en principe, dans la prononciation rabbinique de l'hébreu le son du *th* doux anglais, aurait-il amené dans l'esprit de Mr Foulché-Delbosc une confusion, et lui aurait-il fait attribuer par inadvertance aux Juifs d'Orient, pour le *d* final, une articulation propre à l'Espagne ?

ment par Bonet (1620) : pour prononcer le *z* « ha de poner el mudo la punta de la lengua entre los dientes... »; quant au son du *ç*, il se forme « hiriendo la lengua en los dientes inferiores », et il en résulte « un ceceo suave y sutil ». Cf. Navarro Tomás, Rev. de Filol. esp., VII, p. 169. — P. **285**, dernière ligne, *lire* Rodríguez Marín. — P. **290**, n. l. 4, lire *fronzidas*.— P. **296**, l. 3 et 7, *lire* fuerça. — P. **298**. n. 1, *lire* quelqueffois.— P. **300**, l. 13. Juan Pablo Bonet (*Reduction de las letras*... 1620) semble faire entre le *ç* et le *z* une très légère différence, qu'il considère cependant comme négligeable, au moins au début, lorsqu'on enseigne aux muets à parler. Mr Navarro Tomás (*Rev. de Filol. esp.*, VII, p. 169) suppose que la différence consistait peut-être en ce que le *z* était fricatif et le *ç* affriqué; les mots « no es otra la diferencia que en ser más o menos fuerte aquel ceceo » sembleraient favoriser cette interprétation. Nous croyons plutôt, cependant, que pour Bonet le *z* et le *ç* étaient pleinement confondus, mais que le son unique auquel ils avaient abouti était, à son avis, plus long et peut-être aussi plus énergique lorsqu'il était final de syllabe que lorsqu'il était prévocalique : il semble en effet considérer le *z* comme presque toujours final de mot ou préconsonantique, tandis que le *ç* était toujours prévocalique (voir les textes, *ibid.*, p, 169 et 170). En tout cas, Mr Navarro Tomás remarque fort justement que dans l'orthographe du livre de Bonet le *z* et le *ç* sont entièrement confondus, au point que le même mot est écrit tantôt par l'une et tantôt par l'autre de ces deux lettres.— P. **300**, l. 14, lire *Lingvæ Hispanicæ*. — P. **301**, l. 2, *au lieu de* 1657, *lire* 1651. — P. **308**, l. 33-34, *lire* Rodríguez Marín. — P. **314**. n. l. 5; *au lieu de* 307, *lire* 311. — P. **320**, l. 14, *suppléer une virgule après* andalouse; l. 30-33, et n. l. 1, *lire* Rodríguez Marín. — P. **346**, l. 24. Mr Navarro Tomás (Rev. de Filol. esp., VII, p. 171) note que la description donnée par Bonet pour l'*s* (*Reduction de las letras*... 1620) correspond bien à l'articulation préalvéolaire apicale, et non à une articulation prédorsodentale. — P. **347**, n., l. 5, après S *lire* deux points. — P. **350**, n. 3, l. 6, *lire* vna. — P. **353**, n. 2, *lire* (cathédrale. — P. **369**, l. 14, au lieu de *pero*, lire *pera*. — P. **371**, l. 14, *lire* 1552). — P. **372**, l. 29, *lire* Preciofa. — P. **374**, l. 12, *lire* qu'auec; l. 19, lire *chiche*. — P. **381**, l. 36, *lire* Rodríguez Marín. — P. **385**, n., l. 13, et p. 475, l. 8. En réalité, le traité de Juan Sánchez est intitulé *Instruccion breve de las letras para figurarlas, nombrarlas y pronunciarlas*, et il fait partie de ses *Principios de la gramatica latina*. — P. **390**, l. 2, *lire* escrivir; l. 8, *au lieu de* ¿ Por qué ?, *lire* Porque ? — P. **398**, l. 34, à p. **399**, l. 3. Le *t* de la forme *mathela* est peut-être dû à une contamination avec d'autres formes de même sens ou de sens voisin, par exemple avec *matraiãa* ou *matraila*;

cf. SCHUCHARDT, *Museum* de Leyde, août-sept. 1903, p. 399, et AZKUE, *Dicc. vasco-esp.-francés*, II, p. 23, col. II. — P. **402**, n., l. 19, lire *fasce* > esp. anc. *faz*. — P. **404**, l. 1, *supprimer* soit, . — P. **405**, l. 16, lire > *dise*. — P. **409**, l. 4-6. Nous parlons, bien entendu, de la prononciation castillane normale, car le son aspiré a dû, comme nous l'indiquons p. 435-440, apparaître un peu plus tôt dans certaines régions. A la rigueur, on peut admettre que dans la prononciation normale l'*x* (de même que le *j*, ou le *g* = *j*) pouvait avoir, dès cette même époque, le son aspiré lorsqu'il précédait les lettres *a*, *o*, *u*, mais vers 1600 les gens âgés devaient encore retenir, au moins devant les voyelles *e* et *i*, une articulation légèrement chuintante : sinon les graphies employées par Cervantes pour transcrire les chuintantes arabes devant *e* et *i* (*Agi Morato*, *mucange*, *amexi*) seraient difficilement explicables. — P. **409**, n. 1, l. 1-7. Puigblanch (*Prospecto de la obra filológico-filosófica, intitulada Observaciones sobre el origen y genio de la lengua castellana*, Londres, 1828) paraît avoir signalé le premier l'ancienne valeur chuintante de l'*x* et du *j*. Monlau (*Del origen y la formación del romance castellano*, Madrid, 1859), et Engelmann (*Glossaire des mots espagnols et portugais dérivés de l'arabe*, Leyde, 1861, p. XXI et suiv.) reprirent cette théorie, dont Puigblanch n'avait pas donné la démonstration, et qui reçut l'approbation de Milá y Fontanals (*Trovadores en España*, p. 460). Seulement, Monlau supposait que le changement d'articulation avait pu être amené par la présence en Espagne d'Allemands ou d'Autrichiens appartenant à l'entourage de Charles-Quint, conjecture absolument inadmissible : d'une part, on ne voit pas comment un si faible contingent d'étrangers aurait pu amener dans tout un pays un changement d'articulation aussi complet ; et d'autre part, si l'*x* était alors chuintant ou demi-chuintant, les Allemands n'auraient eu nullement besoin de substituer à cette articulation celle de leur *ch* aspiré, étant donné qu'ils possédaient dans leur propre langue une chuintante (*sch*) et une mi-chuintante (*ch* de *ich*) ; on peut même remarquer qu'en position initiale absolue le son de *ch* aspiré est plus difficile à articuler pour les Allemands eux-mêmes que les deux autres sons auxquels nous venons de faire allusion. Wolff croyait lui aussi à l'ancienne valeur chuintante de l'*x* et du *j*, et il a même donné en sa faveur des arguments tirés de la correspondance avec des sons basques. Dans son *Diccionario etimológico*, p. 58, 168 et 169, il estime que le son chuintant a dû se maintenir jusque sous le règne de Philippe IV, et n'a dû changer qu'entre 1640 et 1660. — P. **409**, l. 9 du texte et n. 2, l. 5 ; p. 410, n., l. 4, 11-12 et 16 ; p. 413, n., l. 5, *lire* Rodríguez Marín. — P. **415**, l. 1, lire *Pacensi*. — P. **415**, l. 25. Précisément on peut noter qu'un autre auteur, presque

contemporain de Resende, Benito Ruiz, compare à la poêle en train de frire le son du *ch* castillan (NAVARRO TOMÁS, *Rev. de Filol. esp.*, VII, p. 167) : ainsi nous trouvons une même expression appliquée d'une part à l'*x* mauresque et d'autre part au *ch*, ou plutôt, sans doute, à son élément fricatif : c'est un indice de plus en faveur de leur ressemblance.— P. **423**, l. 29. On a invoqué comme preuve de ce que pour Cervantes l'*x* aurait eu déjà le son aspiré de la *jota* actuelle le fameux A B C du *Curioso impertinente* (Quijote, I, cap. XXXIV), où l'*x* est qualifié de « letra áspera ». Mais ceci ne saurait constituer un argument décisif, car il peut s'agir de la prononciation latinisante *x* = *cs* : le qualificatif de « áspera» lui aurait parfaitement convenu, puisque cette articulation répugnait aux Espagnols d'alors, comme à tant d'Espagnols d'aujourd'hui. Il n'est d'ailleurs pas impossible, bien que le P. Muíños écarte cette hypothèse sans même la discuter, que cet A B C fût imité de quelque alphabet semblable italien ; si cela pouvait être prouvé, il serait hors de doute qu'il s'agit bien ici d'une allusion à la prononciation latinisante. — P. **427**. Dans le tableau indiquant la prononciation figurée de l'*x* d'après Meurier, *au lieu de* ſhi *lire* ſhy ; *au lieu de* ſcie *lire* ſce. — P. **428**, n., l. 7, *au lieu de* avec, *lire* auec ; l. 9, *lire* prononçe ; l. 14, *au lieu de* ſcay, *lire* ſçay. — P. **432**, l. 26, *lire* résonance. — P. **442**, l. 17, au lieu de *Je*, *Ji*, lire *Ie*, *Ii* ; l. 24, *lire* recté. — P. **443**, l. 35-38. Autre exemple de différence légère entre la prononciation des femmes et celle des hommes : à Bayonne nous avons constaté chez quelques jeunes filles des particularités de prononciation que nous n'avons jamais remarquées jusqu'à présent chez les garçons appartenant aux mêmes générations. — P. **445**. l. 27. Juan Pablo Bonet, en 1620 (*Reduction de las letras y arte para enseñar a ablar los mudos*), n'enseigne encore, pour l'*x*, qu'une articulation plus ou moins chuintante ; pour lui, en effet, le son de l'*x* participe à la fois du *c* « guttural » et de l'*s*, et il est, en quelque sorte, intermédiaire entre ces deux articulations ; par conséquent son point de formation était moins intérieur que celui du *k*, indication qui ne saurait s'appliquer au son de la *jota* actuelle : « Tiene por nombre una respiración que no puede pronunciarse tan simple que no participe algo de essas dos letras [*c* et *s*]; porque a cada una le toma la mitad de su sonido, y de los dos medios haze uno, que es el suyo. Y assí empieça la respiración estando la lengua en la parte que suele para formar la *c* con el sonido de *ca*, y baxa por el paladar adelante acabar donde se forma la *s*; de manera que queriendo pronunciar la *c* gutural y la *s* aprisa, se pronuncia y forma este sonido que significa y tiene por nombre la *x* ». — P. **446**, n. 1, l. 2, *lire* Muler ; l. 12 du texte, *lire* da'Castigliani ; l. 13, lire *sciòta* ; même ligne, *lire* così. — P. **446**, n. 1, l. 1, *lire* Sumarán. — P. **446**, l. 15-16. *L'omission de deux mots, dont l'un est indis-*

pensable pour le sens, a défiguré un membre de phrase du passage cité de Franciosini ; lire : La *x* con alcuna de le vocali così *xa, xe, xi, xo, xu,* si pronuncierà, e si leggerà... *etc.* — P. **448**, l. 19, *lire* ie les prononce ; l. 36, lire * *auricla.* — P. **462**, l. 11. Bien que le *sabir* soit par nature un langage sujet à de constants renouvellements, il doit, dans ses éléments essentiels, être assez ancien, car les circonstances qui ont nécessité la création d'une sorte de langue commune parmi les populations riveraines de la Méditerranée existent depuis longtemps déjà. En tout cas, Cervantes fait une allusion expresse à ce jargon, le désignant dans les termes suivants : « ... lengua que en toda la Berbería, y aun en Costantinopla, se habla entre cautivos y moros, que ni es morisca, ni castellana, ni de otra nación alguna, sino una mezcla de todas las lenguas con la cual todos nos entendemos ». (*Quijote*, I, cap. XLI). — P. **468**, l. 22, *lire* differe[n]cia ; l. 27, *lire* del *g*, mefma (*sic*). — P. **472**, l. 6, *lire* 1558 ; l. 14-15, *lire* pronunçia.— P. **474**, l. 23 à P. **475**, l. 3. C'est sans doute parce que Velasco, tout en distinguant encore quelque peu le *j* de l'*x* en position initiale, les confondait en position intervocalique interne, qu'il déclare que *puxo* et *empuxar* s'écrivent par *x*, alors que leur primitif *puja* s'écrit par un *j*, indication contraire, d'ailleurs, à l'orthographe traditionnelle. (Cf. COTARELO, *Fonol. esp.*, p. 131). — **475**, l. 10, *au lieu de* dice, *lire* dize ; l. 15, *au lieu de* hacer, *lire* hazer. — P. **481**, l. 23. Juan Pablo Bonet (*Reduction de las letras*... 1620) ne dit pas expressément que le *j* et l'*x* avaient pour lui un seul et même son ; mais comme le remarque Mr Navarro Tomás (Rev. de Filol. esp., VII, p. 173) l'absence de cette indication et le fait que dans son livre l'*x* et le *j* ne permutent point dans l'orthographe d'un même mot ne sont pas des arguments suffisants pour permettre d'inférer qu'il distinguât réellement les deux lettres. En tout cas, cette confusion paraît résulter du fait que d'une part l'*x* avait encore pour lui une valeur plus ou moins chuintante (voir ci-dessus, p. **540**, l. 29), et que d'autre part le *j* était également pour lui une prépalatale sourde ; (NAVARRO TOMÁS, *ibid.*, p. 172). — P. **482**, l. 5. L'édition de 1623, telle du moins qu'elle se présente dans l'exemplaire de la Bibl. Nat. de Paris, a en réalité deux titres : le premier, qui paraît être le titre principal, porte ESPEIO, avec la date de 1622 ; c'est au second, daté de 1623, que nous faisons allusion dans notre texte. — P. **492**, n. 2, l. 12, *lire* mis à part. — P. **505**, av.-dern. l. En hébreu, l'accent tonique est le plus souvent sur la dernière syllabe des mots ; mais il y a des exceptions. Dans le travail que nous préparons sur la prononciation du latin au moyen âge nous étudierons plus complètement la manière dont les mots hébreux ont été traités, au point de vue de l'accent tonique, dans leur passage en grec et en latin. — P. **516**. l. 17. L'exa-

génération des tendances « estudiantadas » dont parlait Correas a elle-même trouvé parfois des défenseurs. Cuervo (*Disq* , II, p. 292, n. 1) cite à cet égard un passage grandiloquent et quelque peu ridicule où Mariano José Sicilia exprime son indignation contre la tolérance si justifiée de l'Académie permettant de prononcer *s* au lieu de *x* en position préconsonantique. P. **522**,, l. 29, au lieu de *prénoms* lire *pronoms.* — P. **526**, l. 19. Ajouter la mention bibliographique suivante : Ruiz (Benito), *Declaración de las bozes i pronunçiaçiones, que ai, en nuestra lengua Castellana, y de las letras que las manifiestan i exercitan. Con algunas rreglas de Ortografia.* Madrid, 1587.

Nota. — Le lecteur corrigera de lui-même quelques fautes de minime importance que nous n'avons pas relevées ici.

INDEX ALPHABÉTIQUE

Ces numéros renvoient aux pages, sauf indication contraire. — Cet index contenant des mots de diverses langues, il a fallu unifier le classement alphabétique. L'ordre adopté a été celui du français. Dans les mots espagnols, *ch* et *ll* n'ont donc pas été considérés comme des lettres distinctes. Pour la même raison, il n'a pas été tenu compte, dans le classement, des signes diacritiques, notamment des tildes.

génération des tendances « estudiantadas » dont parlait Correas a elle-même trouvé parfois des défenseurs. Cuervo (*Disq*, II, p. 292, n. 1) cite à cet égard un passage grandiloquent et quelque peu ridicule où Mariano José Sicilia exprime son indignation contre la tolérance si justifiée de l'Académie permettant de prononcer *s* au lieu de *x* en position préconsonantique. P. **522**,, l. 29, au lieu de *prénoms* lire *pronoms*. — P. **526**, l. 19. Ajouter la mention bibliographique suivante : Ruiz (Benito), *Declaración de las bozes i pronunçiaçiones, que ai, en nuestra lengua Castellana, y de las letras que las manifiestan i exercitan. Con algunas rreglas de Ortografia.* Madrid, 1587.

Nota. — Le lecteur corrigera de lui-même quelques fautes de minime importance que nous n'avons pas relevées ici.

P. **79**, l. 28-30, *lire* en écrivant par exemple *vvillelmus* ou *vvilgelmus, vvandregisillus, edvvardus*, etc. ; (ce *v* redoublé n'est que la forme primitive du *w* moderne).

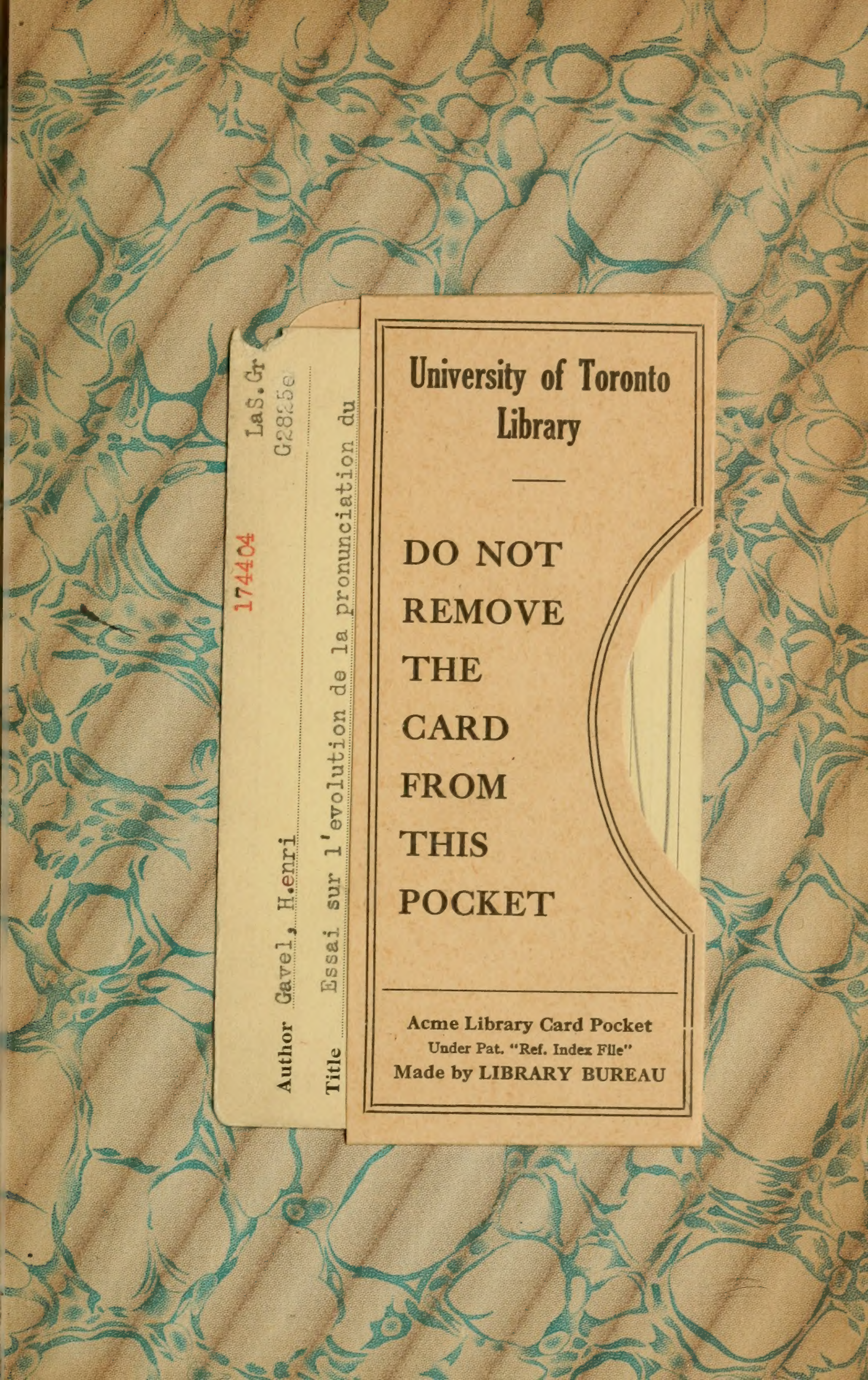
INDEX ALPHABÉTIQUE

Les numéros renvoient aux pages, sauf indication contraire. — Cet index contenant des mots de diverses langues, il a fallu unifier le classement alphabétique. L'ordre adopté a été celui du français. Dans les mots espagnols, *ch* et *ll* n'ont donc pas été considérés comme des lettres distinctes. Pour la même raison, il n'a pas été tenu compte, dans le classement, des signes diacritiques, notamment des tildes.

TABLE DES MATIÈRES

Les numéros renvoient aux pages.




LaS.Gr
G2825e
174404
Author Gavel, Henri
Title Essai sur l'evolution de la pronunciation du
University of Toronto Library
DO NOT REMOVE THE CARD FROM THIS POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

